BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE
20031597
manioc.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

DEPARTEMENT de la GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
2572 AG

DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
MAG 5083

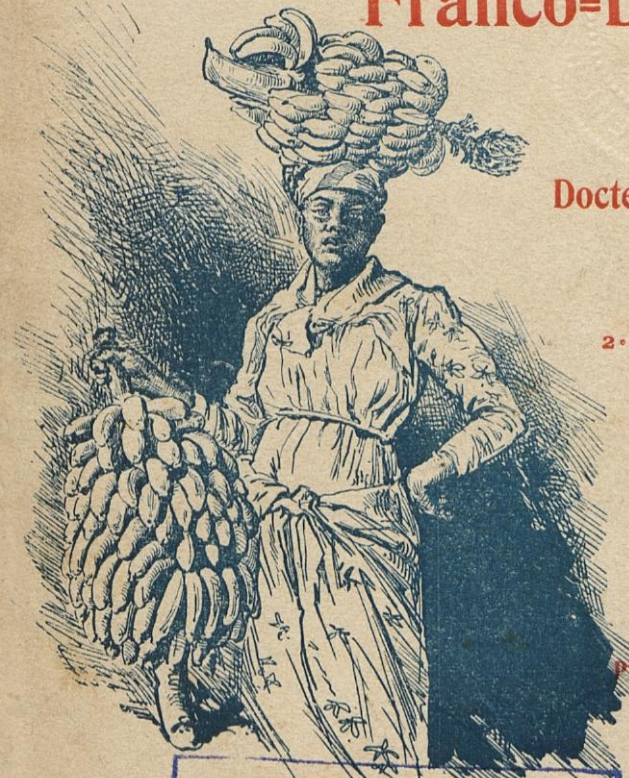


De Dunkerque

AU

Contesté

Franco-Brésilien



par le

Docteur GOUREAU

2e ÉDITION

Illustrations
de
CLAIR-GUYOT
d'après les
photographies rapportées
par l'Auteur.

CONSULTATION
CHEZ L'AUTEUR
2, Rue de Châteaudun, 2 — PARIS
SUR PLACE
1904

à Madame de Souza

Respectueux hommage

de l'auteur

D'Arlincourt

De Dunkerque

AU

Contesté

Franco-Brésilien



PORTRAIT DE L'AUTEUR

DE DUNKERQUE
AU CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

PAR LE

Docteur GOUREAU

Avant-Propos

En publiant ce récit, je n'ai pas la prétention de donner une étude complète sur les diverses contrées que j'ai traversées : C'est un simple journal de voyage, écrit au jour le jour, relatant mes impressions quotidiennes, racontant les menus faits d'une longue traversée, consignant quelques considérations sur les hommes et les choses. Je me ferai du reste un point d'honneur de parler seulement de ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, et je me garderai de tomber dans le travers de quelques voyageurs facilement enthousiastes, qui ont fait des descriptions merveilleuses autant qu'imaginatives, de ces pays soi-disant enchantés. Je serai sûrement incomplet, mais je serai exact.

Sur la foi de certains auteurs, je suis parti plein d'illusions sur les contrées équatoriales et sur le Contesté franco-brésilien en particulier ; j'avoue que la réalité eût bientôt fait de remettre les choses au point.

On a dit que les voyages forment la jeunesse ; je suis persuadé que l'âge mûr a davantage à y gagner et j'estime que

bien des nouveautés peuvent enthousiasmer de jeunes esprits qui laissent froid un homme d'un sens plus rassis. Si la nature semble déployer là-bas des forces inconnues dans nos contrées; si les éléments: eau, ciel, terre, semblent obéir à des lois différentes de celles qui les régissent dans les climats tempérés, si la végétation prend des proportions énormes, et, sans aucun doute admirables, il convient d'ajouter que l'attrait du non-vu diminue bientôt par l'effet de la monotonie et l'on est vite amené à se faire cette réflexion que, somme toute, pas un de ces pays ne vaut notre belle France.

C'est par cette réflexion que je termine cet avant-propos, ayant hâte de commencer mon récit.

Pl. 2



1. Le *Georges-Croizé* dans le bassin du Commerce à Dunkerque. — 2. G. Croizé, armateur, chef de mission. — 3. Baudelle, le capitaine du *Georges-Croizé*. — 4. Bernon, mécanicien-chef. — 5. Le capitaine Tanqueret. — 6. Damoisy. — 7. Noël. — 8. L'entrée du port de Dunkerque, vue de la haute mer.

De Dunkerque à Madère

Vendredi 17 Juin. — Après maintes péripéties, l'ordre est enfin donné d'allumer les feux. Nous commencions à désespérer... Tout est bien qui finit bien. « All right ! »

Mais un des passagers manque à l'appel, le comte de B..., qui avait assumé les fonctions de commissaire du bord. Qu'est-il arrivé ? Tout simplement, il a vu se dresser devant lui la tête de Méduse. Aussi terrifiante que l'ancienne, cette Méduse moderne se nomme dans l'intimité Cunégonde. Pour fuir à tout jamais cette vision fantastique, ce cauchemar de ses nuits, notre homme avait jugé que ce n'était pas trop de mettre entre elle et lui tout l'Océan Atlantique et il partait d'un pied léger pour le Contesté franco-brésilien. Pendant ce temps-là, Méduse Cunégonde, le croyant en Touraine pour huit jours, tournait la manivelle... du tourne-broche, rue Drouot. Hélas ! il avait compté sans son hôte. Il apprend, il y a quelques jours, que Cunégonde a débarqué à Dunkerque, qu'elle est sur sa piste, qu'elle a juré de se venger. Il n'y a rien de vrai ; c'est une simple plaisanterie de ce farceur de Damoisy... N'importe ; la frayeur de l'infidèle est si grande que, sans prendre le temps de contrôler, il file en Belgique comme un simple caissier. Depuis oncques n'en entendimes parler, et de Cunégonde pas davantage. Nous serons donc seulement 4 passagers : Damoisy, déjà nommé ; Noël, Tanqueret et moi. Noël fera fonction de commissaire.

18 Juin, midi. — Le carillon de Dunkerque sonne joyeusement l'entrée triomphale de Jean-Bart dans sa bonne ville ; pour nous, c'est le chant du départ. On largue les amarres, les matelots embrassent leurs femmes. Un coup de sifflet, le *Georges Croisé*

se met en marche. Adieu, patrie ; adieu, famille. Notre vie est pour trois mois à la merci du « perfide élément ». Reviendrons-nous jamais ?... Les quais défilent, le phare, la jetée... Nous voici en pleine mer... l'hélice précipite son mouvement... teuf, teuf, teuf, teuf... Là-bas c'est Dunkerque, avec ses mille mâts ; à gauche, c'est Malo-les-Bains, et ses riantes villas ; à droite, c'est Loon-Plage et ses dûnes jaunâtres. Tout diminue, tout s'estompe dans la brume ; puis, d'autres parties de notre littoral apparaissent à nos yeux : Gravelines, Calais, puis le cap Gris-Nez, puis le cap Blanc-Nez. Et tout cela se déroule lentement, laissant le temps de voir, d'admirer le panorama : c'est la supériorité du bateau sur le chemin de fer, qui ne permet que d'entrevoir les paysages dans un éclair et les dérobe aussitôt aperçus.

A 6 heures 1/2 nous dînons. Ah ! ce premier dîner à bord ! Il est moins gai que notre déjeuner ce matin. Damoisy est malade, le mousse est malade, le maître d'hôtel également ; sans parler de Black, mon bon chien. Le cuisinier a vu sa cuisine bouleversée; les plats, les casseroles ont dansé une sarabande effrénée, l'eau a envahi les fourneaux. Il est vrai que depuis 3 heures le vent s'est élevé et une forte houle nous secoue de belle manière, nous soulevant vers les nues et nous laissant retomber dans des abîmes. Nous mangeons mal, nous causons peu. Nous nous hâtons de remonter sur le pont, car, en bas, cet équilibre instable de tout le mobilier finit par donner le vertige. Est-ce la tête qui tourne, ou les parois de la salle à manger? Il fait décidément meilleur là-haut, malgré l'embrun et le froid qui est vif en ce moment.

19 Juin. — Première journée d'émotion : ce ne sera pas la dernière.

Une avarie s'est déclarée dans la machine ; il faut relâcher à Cherbourg : telle est la nouvelle qui nous est servie à notre

réveil. Ainsi, partis en droite ligne pour la Martinique, nous voici arrêtés après deux jours de navigation. Il est vrai que l'ingénieur chargé des réparations nous a répondu de tout : « Et maintenant, a-t-il dit avec flair, vous pouvez faire le tour du monde. » Il est vrai encore que la Commission de la marine nous a donné son « satisfecit » : voilà sans aucun doute pourquoi, comme un vulgaire « pneu » de bicyclette, un des tubes de la chaudière a crevé ; nous ferons peut-être le tour du monde, mais avec escales forcées.

Ah ! les beautés de la navigation à vapeur ! quand on est un simple terrien, comme moi, on se demande naïvement pourquoi il y a encore en chantier des bateaux à voiles ; c'est si commode la vapeur !... Comme il faut en rabattre ! Voilà déjà une illusion perdue ; que d'autres encore je perdrai au cours de ce voyage ! Faut-il donc admettre, avec Schopenhaüer, que la vie est une désillusion à jet continu ? Soyons plutôt de l'école de Zénon, soyons pour le stoïcisme : le café est servi, prenons-le d'abord, et attendons les événements.

Par exemple, ce matin, la table manque de gaieté : le capitaine est sombre, le chef mécanicien est lugubre ; on sent planer sur nos têtes comme l'imminence d'un danger...

Nous sommes à 60 milles de Cherbourg : la machine résistera-t-elle jusque là ? Brrr... Quand on songe que cet accident pouvait nous arriver dans deux jours, en plein Atlantique, à plusieurs centaines de lieues de toute terre, on éprouve comme un froid entre les deux épaules.

9 heures. — La chaudière fuit de plus en plus, la pression s'abaisse, la vitesse diminue.

10 heures. — Bernon, le chef mécanicien, est d'une humeur atroce ; il jure, il sacre, il tempête... et se croise les bras. Il paraît qu'il n'a rien de mieux à faire, que les moyens du bord sont insuffisants.

11 heures. — Le mécanicien en chef et le capitaine vont,

viennent, sans cesse en mouvement, du pont à la chambre de la machine, du loch au manomètre ; ils apostrophent les matelots, querellent tout le monde. La position deviendrait-elle critique ? Allons-nous rester en panne ? Allons-nous devenir le jouet des courants ? être jetés à la côte ?

Midi. — Les rives de France apparaissent enfin dans le lointain, mais Cherbourg est encore invisible, et toujours la chaudière se vide de plus en plus ; c'est, chez les chauffeurs, une véritable inondation. Nous n'arriverons jamais.

1 heure. — Nous apercevons Cherbourg, le fort qui domine la ville. Mais nous sommes encore à 8 milles au moins ; le yacht marche de plus en plus lentement, la pression baisse encore : bientôt il faudra stopper.

1 h. 1/2. — Nous marchons toujours, mais avec une lenteur de tortue. Tout à coup, on annonce : Une voile par tribord. La barque se dirige vers nous, c'est le pilote ; malheureusement, ce n'est pas le salut.

A 2 heures, nous franchissons la ceinture de forts qui ferme la rade de Cherbourg. Il était temps ; la machine n'en peut plus.

A 2 heures et demie, Stop ! crie le capitaine : le navire s'arrête, l'ancre est descendue. Nous restons à 1 mille du phare. Impossible d'aller jusqu'au port. Ici, du moins, nous sommes à l'abri des coups de mer.

A 4 heures, le « cannotte » nous descend à terre ; malgré l'ennui de ce retard forcé, nous jouissons du plaisir de fouler, pour quelques heures, le « plancher des vaches ». Damoisy, qui n'a pas cessé un seul instant d'avoir le mal de mer, est particulièrement heureux : il ressuscite.

La ville est pavoisée, les rues sont jonchées de fleurs et de rameaux verts ; des parfums d'encens se mêlent aux senteurs venant de la mer. Nous aurait-on pris pour des Russes ? Non,

ce n'est pas pour nous que Cherbourg a pris ces airs de fête ; c'est aujourd'hui la Fête-Dieu, le jour des processions : nous n'avions pas eu le loisir de penser même que c'était dimanche.

20 Juin. — Passé la journée à Cherbourg. Pendant que se fait la réparation de la chaudière, nous visitons la ville. Mouvement commercial nul ou à peu près. Comme place forte, la défense est plus sérieuse que ne l'ont insinué des journalistes moroses. Il est juste de dire que je n'y connais pas grand'chose, mais ceux qui ont dit le contraire étaient-ils plus compétents? En tout cas, les canons sont sur leur affût et tout semble prêt.

Comme monuments, rien de bien remarquable à Cherbourg : sur le port, une assez belle statue de « Napoléon menaçant l'Angleterre » : que les temps sont changés ! puis, derrière, comme fond à cette statue, une église gothique d'un beau style ; enfin, le théâtre, qui est un joli morceau d'architecture, dans le goût de la Renaissance.

Je déjeune, avec Damoisy, au café de Paris. C'est, paraît-il, le rendez-vous du « high life ». Beaucoup d'officiers, des cocottes venues pour les courses, un orchestre de Dames hongroises... de Montmartre ou des Batignolles. A côté de nous, un couple d'amoureux échange de doux propos entre deux coups de fourchette... chut !... c'est un confrère des hôpitaux, et sa compagne n'est pas l'épouse légitime. Comme quoi les courses ont parfois du bon. Lui feint de ne pas me voir, je fais semblant de ne pas le reconnaître, et je file, le laissant sous la protection d'Eros. S'il lit ces lignes, il verra que je n'ai pas été dupe et il saura qu'il ne faut pas confondre myopie et discrétion.

Après déjeuner, promenade sur les bords de la Divette. Bien jolis les bords de la Divette, et bien faits pour porter à la rêverie et aux doux épanchements, si j'en juge par le nombre

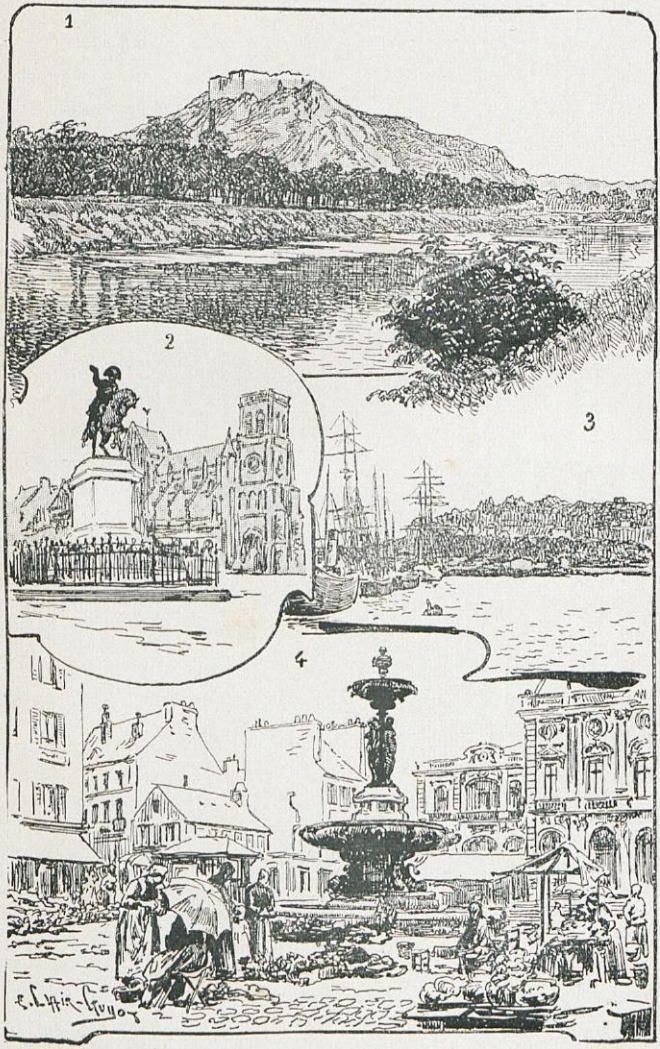
d'amoureux qu'on y rencontre. Nous rentrons par la ville neuve, qui est laide comme toutes les villes neuves, et nous allons dîner à bord.

21 Juin. — La chaudière ne sera prête qu'à midi. Nous redescendons à terre. Damoisy obtient un véritable succès auprès des Cherbourgeoises. Si nous avions le temps! soupire-t-il. Hélas! nous repartons ce soir.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de présenter mes compagnons de voyage : commençons par Damoisy. Trente-huit ans, figure agréable, belle barbe noire à rendre jaloux un sapeur du temps jadis; mais ce qui fait son prestige, c'est sa taille. Damoisy est un géant, il mesure 2 m. 05. Aussi les hommes le reluquent et les femmes l'admirent : il n'y a d'yeux que pour lui. Je n'ai point l'âme envieuse et, cependant, quand je suis à ses côtés, je souffre de n'avoir que 176 centimètres : je lui sers de repoussoir. Une brave femme, une vieille normande, s'enhardit jusqu'à m'arrêter par le bras et m'interroger : « C'est-i pas là, Môssieu, le fameux Johnston, le géant de la fouerre. — Mais oui, ma bonne dame. — Ah !... je l'avions ben reconnu tout de même. Si j'avions su le voir comme ça, j'aurions pas donné dix sous pour entrer dans sa baraque. »

Revenus sur le port, nous apercevons, là-bas, la cheminée de notre bateau, qui lance des flots de fumée : les feux sont rallumés, nous partirons sûrement dans la soirée. Nous arrivons à la porte de l'Arsenal ; un factionnaire nous arrête. Nous n'avons à montrer aucune permission du Préfet maritime, il faut rebrousser chemin. Un dernier bock au café de Paris, et nous remontons dîner à bord.

A 8 heures, la pression est suffisante; l'ancre est levée... teuf, teuf... nous voilà repartis, en route pour Fort-de-France. La houle est complètement tombée ; la mer s'étend devant nous sans une vague, sans une ride, unie comme un miroir; le soleil



A Cherbourg :

1. Le Fort du Roule et la « Divette ». — 2. Statue de Napoléon menaçant l'Angleterre. — 3. Le bassin du Commerce. — Le Marché et le Théâtre.

couchant dore cette eau dormante d'un reflet de pourpre, pendant que sur la terre, qui s'éloigne, descendent des ombres de plus en plus profondes.

Nous longeons la presqu'île du Cotentin ; par babord, brille le phare de la Hogue, puis celui des Casquets. Soudain, à quelques milles, un banc de brume se dresse en avant de nous pareil à une muraille haute et noire ; nous nous y enfonçons comme dans un four, on n'y voit goutte à quelques encâblures. Pourvu que dans ce brouillard nous ne fassions pas une mauvaise rencontre ! Mais le capitaine veille et son chien Bismarck avec lui ; nous pouvons donc dormir tranquilles.

22 Juin. — A 6 h. 1/2, je monte sur le pont. Quelques bateaux à l'horizon. Nous filons à toute vapeur sur l'île d'Ouessant. Nous passons bientôt à hauteur de l'île de Batz, puis la tour de la Vierge se dessine à l'horizon ; la côte semble très pittoresque ; malheureusement c'est une grisaille que la jumelle ne parvient pas à colorer. Nous sommes, il est vrai, à 15 milles de la terre.

A 3 h. 1/2, nous sommes en face du chenal du Conquet et du Four, ce terrible et curieux passage entre Ouessant et la pointe du Finistère, que seuls osent affronter quelques bateaux à vapeur. Nous préférons ne pas tenter l'aventure.

Mais, devant nous, quel est ce spectacle féerique ? Quelles sont ces flèches de cathédrale, ces ogives, ces voûtes, ces arceaux ? Quelles sont ces tourelles, ces créneaux ? Est-ce un mirage ? Est-ce une vision fantastique ? A mesure qu'on approche, la houle augmente ; les flots s'entrechoquent, se brisent avec fracas sur les flancs du navire, montent à l'assaut des bastingages, déferlent sur le pont ; la mer écume et semble bouillonner, le vent souffle avec rage, les mâts craquent, les cordages sifflent ; les goëlands poussent autour de nous des cris lugubres, tels des corbeaux épiant une proie ; notre yacht est

secoué, ballotté, soulevé vers les nues, précipité dans des gouffres ; il penche à droite, puis à gauche ; nous sommes vraiment le jouet des vagues. C'est une danse infernale ! le roulis et le tangage combinés ! Notre pauvre coquille de noix est emportée comme un fétu de paille, l'homme de barre a peine à lutter contre le flot qui nous drosse contre les brisants. Ils sont là, à quelques brasses, couverts d'écume, menaçants. Allons-nous être brisés comme verre ?

Tout cela c'est Ouessant, l'île redoutée des navigateurs, où la mer est toujours en furie, d'où les voiliers s'écartent avec soin, ne pouvant pas toujours lutter contre les courants et les remous ; Ouessant, amoncellement d'écueils sinistres, de roches chaotiques où se sont perdus corps et biens tant de navires, où tant de marins trouvèrent la mort.

Mais par deux fois la cloche a retenti ; Léon, notre maître d'hôtel, nous convie à dîner ; il faut nous arracher à ce spectacle et à ces émotions.

En bas, c'est le gâchis : les verres, les bouteilles, les plats, tout cela s'agite dans les tables à roulis ; le vin coule, les sauces débordent, tombent sur le plancher, arrosent les vêtements ; nous piétinons dans un mélange sans nom de vaisselle brisée, de liquides répandus. Nous rions cependant de nos mésaventures et tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous terminons notre repas. Le cuisinier tombé pêle-mêle avec ses casseroles, affreusement brûlé aux jambes, ne nous a fait que de mauvaise cuisine.

Le capitaine, lui, n'a pas quitté la passerelle, il commande toujours : « Par tribord, toute. » Nous venons, paraît-il, de l'échapper belle. Un moment, le capitaine Baudelle n'était plus maître de son bateau, un courant plus fort nous portait vers les récifs, malgré l'hélice, malgré le gouvernail.

A la fin, la vapeur l'emporte et nous sortons de cet infernal

passage. Nous voguons maintenant dans le golfe de Gascogne, le cap sur la pointe du Finistère espagnol.

23 Juin. — A 7 heures, nous sommes par le travers de Nantes ; la houle est supportable, le Gulf-Stream commence à faire sentir sa douce influence : le thermomètre marque 15° ; hier, près d'Ouessant, il était tombé à 12°.

Rien à l'horizon, rien que le ciel et l'eau ! Nous sommes seuls sur l'immensité ! mais quelle majestueuse solitude ! Aux flots verdâtres, sales parfois, de la Manche, ont succédé les flots limpides et azurés de l'Atlantique ; et quel azur ! teinté de violet, c'est la couleur chatoyante et veloutée de l'indigo, un charme pour les yeux. Ce ne sont plus les vagues courtes et précipitées qui, de puis quelques jours, s'abattaient sur les flancs du navire et jusque sur le pont, comme des coups de béliers, mais des vagues larges, majestueuses, hautes comme des montagnes, que l'on voit venir de loin et qui nous bercent mollement ; ce n'est plus un choc brutal, c'est une caresse.

Seul, ce pauvre Damoisy continue à ne pas apercevoir les beautés de l'Océan ; le mal de mer l'a repris au sortir de Cherbourg et ne le quittera plus ; le commissaire, s'il pouvait le voir, se trouverait suffisamment vengé ! Le malheureux est affalé, telle une loque, dans un coin. Il se laisse ballotter au gré du roulis, sans force, sans résistance ; il ne mange plus, il ne boit plus que pour être aussitôt tourmenté de nausées et de vertiges, secoué de hoquets convulsifs, d'efforts tumultueux. La tête lourde, douloureuse, abaissée sur la poitrine ; les yeux fermés pour ne pas voir ; la langue épaisse, chargée d'un limon jaunâtre, il ne répond que par monosyllabes. S'il essaie de sortir de son assoupissement, c'est pour rendre à la mer ce qui vient de la terre,.. et c'est encore un bonheur pour nous, quand il a le temps de passer la tête par dessus les bastingages. Le thé, l'alcool, les médicaments, rien ne le soulage dans cette détresse. La nuit même n'ap-

porte pas d'apaisement à son mal; vaincu par la fatigue, il s'endort pourtant, mais c'est pour se réveiller avec la tête plus douloureuse et l'estomac débordant de bile, laquelle ne tarde pas, du reste, à ternir ton azur, ô mer Atlantique!... Pauvre Damoisy!

Les oiseaux de mer, nombreux dans la Manche, font défaut ici. Seul, l'alcyon des poètes, ce petit oiseau fin et rapide comme l'hirondelle, qui fait, dit la légende, son nid sur la crête des vagues, nous suit pendant des heures d'une aile infatigable. Il va, vient, tourne autour du bateau, repose un instant sur l'eau, comme le papillon sur la fleur, pour reprendre bientôt son essor. Qui l'attire ainsi vers nous? est-ce amitié de sa part, ou se moque-t-il de notre témérité?

Les marins ont à son endroit une crainte superstitieuse, ils l'ont baptisé du nom de « satanique ». Ils disent que son petit corps, habillé de blanc et de noir, comme un drap funéraire, abrite l'âme d'un méchant capitaine et que son destin inéluctable est de suivre toujours, sans relâche, le navire qu'il rencontre. Pour lui, pas de repos ; le jour, la nuit, il est condamné à voltiger dans le sillage du navire, qu'il ne quittera qu'aux approches de la terre. De fait, nous revoyons le matin le satanique que les ombres du crépuscule ont dérobé la veille à nos regards. A t-il continué à voler, comme le veulent les marins? S'est-il posé sur une vergue pour dormir? Mystère.

24 Juin.

Peut êtr' qu'une baleine
Nous mangera demain.

Cette réminiscence musicale nous est suggérée par l'apparition, à quelques centaines de mètres, d'une troupe de ces aquatiques mammifères. Le temps n'est plus où les baleines mangeaient des prophètes ; elles ne s'offrent même plus aujourd'hui à leur déjeuner de simples mortels, sinon dans les opérettes, ce qui est peu dangereux : elles se contentent d'être les fournisseurs

brevetés des fabricants de corsets et des marchands de parapluies, et c'est en attendant l'échéance qu'elles prennent leurs ébats au soleil levant, dans les eaux tièdes du Gulf-Stream. Aussi avec quelle quiétude, quel nonchaloir elles viennent chauffer aux premiers rayons leur croupe immense, masse noire et luisante, tantôt émergeant à la surface, tantôt disparaissant sous les flots ! Ces animaux gigantesques, derniers survivants des races antédiluviennes, à côté de qui les éléphants et les hippopotames sembleraient des nains, ne sont pas des poissons ; comme les mammifères terrestres, ils ont des poumons, mais quels poumons ! Ce sont d'immenses cavernes, dans lesquelles s'engouffrent des colonnes d'eau et des trombes d'air, qu'un souffle puissant rejette en gerbes étincelantes : tels à Versailles, les dauphins de bronze, chefs-d'œuvre des statuaires du grand siècle, lancent vers le ciel des jets d'eau que le soleil irise de mille couleurs. C'est sans doute chez les baleines une manière d'amusement, comme les enfantsjouent avec les bulles de savon, et, à leur animation, on peut croire qu'elles luttent entre elles à qui atteindra la plus grande hauteur.

Ils sont là douze, quinze individus, des gros et des petits, les premiers se distinguant des derniers par le volume et l'élévation de la masse d'eau projetée. Puis, quand ils ont fini ce jeu, ils se mettent en chasse ou plutôt se livrent à la pêche, car, dès qu'elle est ouverte, leur gueule devient un énorme filet mouvant, dont les mailles sont constituées par ces lamelles imbriquées que la science appelle « fanons », que l'industrie utilise sous le nom de baleines.

Quelle quantité de poissons ne faut-il pas pour nourrir ces Gargantuas ! Hé ! bien non, il paraît que ces animaux sont très sobres et qu'ils mangent peu de poissons : leur ordinaire se compose de quelques crustacés sans coquille, puis d'une patée d'infusoires que la nature prévoyante a semée sur leur route et que les marins ont appelée « manger de baleine ».

Comment ces colosses se rencontrent-ils sur les côtes d'Espagne? Ne sont-ils plus des habitants des mers polaires?..... Peut-être sont-ils en voyage d'un pôle à l'autre, ou bien encore ce sont des malades que leur état de santé pousse à faire une cure d'eau chaude... qui sait?

Au dire des navigateurs, les baleines sont nombreuses, non seulement dans le golfe de Gascogne, mais encore dans l'Atlantique, sur le littoral de l'Amérique du Nord, sur les côtes du Brésil. J'ai un peu idée que les navigateurs se trompent et que ces baleines sont tout simplement des cachalots. Qu'importe? baleines ou cachalots, ce sont toujours des monstres de la mer et le spectacle reste nouveau pour nous.

Pendant qu'à tribord les baleines se livrent à leur sport favori, par babord se dessinent les côtes du Finistère espagnol, sombres, découpées, abruptes, formées de rochers énormes, premières assises de la chaîne des Pyrénées. Ce ne sont point des falaises, mais des amoncellements de roches inégales, noirâtres, sans cesse battues par les flots, couvertes d'écume, donnant au littoral un aspect dentelé et festonné. Puis, de ces roches prises comme point d'appui, montent en gradins, s'élèvent en amphithéâtres des collines arides, puis des montagnes couvertes de forêts sombres. Point de villages, point de clochers, point de maisons de pêcheurs pour animer le paysage : c'est la nature sauvage et déserte, où l'on devine de rares habitants qui sont des contrebandiers, armés de l'espingole, chaussés d'espadrilles, chassant devant eux des mules chargées de tabac et de dentelles. Çà et là, cependant, quelques taches blanches : cé sont des phares et des sémaphores ; au nord celui de Villano, plus bas celui du Finistère. Çà et là se balancent au vent quelques voiles de pêcheurs espagnols, tantôt sur la cîme des vagues, tantôt dans leur profondeur. Au loin, apparaissent quelques grands bateaux; la cheminée rouge d'un paquebot de la Compagnie Transatlantique, puis un grand

navire chargé de bœufs et de moutons. A quelques encablures passe le « Bélutchistan », magnifique steamer anglais, dont la double cheminée lance des flots de fumée ; il passe en éclair, s'ouvrant de sa proue un large sillon, écartant les vagues d'un choc violent ; il vient de nous croiser et déjà il est loin, sa cargaison est impatiemment attendue sur les marchés anglais, et vous savez... « time is money ».

Bientôt toute terre disparaît à notre vue, nous quittons les mers d'Europe.

25 Juin. — Hier c'était le jour des « souffleurs », aujourd'hui c'est celui des « sauteurs ». Tels sont les noms que les matelots, dans leur langage pittoresque, ont donné aux baleines et aux marsouins. Ces derniers, de la même famille que les baleines et, comme celles-ci, de la même classe que l'espèce humaine, puisque, dit Cuvier, ce sont des mammifères, se sont montrés particulièrement nombreux toute la journée. Toujours par troupes, comme les autres cétacés, on les voit venir de loin, bondissant hors de l'eau, plongeant, toujours suivant une ligne droite immuable. En peu d'instants ils arrivent jusqu'au bateau, qu'ils accompagneront pendant quelques minutes. Plus familiers que les baleines, lesquelles ne se laissent approcher que par surprise, les marsouins viennent se promener sur les flancs du navire, passent à l'avant et paraissent prendre plaisir au rôle d'éclaireurs. Ils font assaut de vitesse avec nous et n'ont pas de peine à nous distancer ; mais ce jeu les fatigue vite sans doute, car bientôt ils y renoncent et nous abandonnent.

Le sauteur est un animal gai : tandis que l'amusement de la baleine est de cracher en l'air, celui du marsouin est d'exécuter des sauts périlleux ; il est l'acrobate de la mer. De sa puissante nageoire, prenant un point d'appui sur la vague, il bondit hors de l'eau, décrit une courbe gracieuse, replonge le

museau en avant, prend un nouvel élan et, de nouveau, saute, j'allais dire à pieds joints, par dessus la vague ; d'autres fois il exécute ses gambades en hauteur : il pique verticalement, bat l'air de sa queue et de ses nageoires et retombe lourdement à l'eau. C'est un spectacle curieux et toujours amusant de voir s'élancer d'un même mouvement d'ensemble, comme obéissant à un signal donné par un chef, 8, 10 ou 12 marsouins, gros et petits, prenant leur envolée et semblant heureux de changer d'élément.

Et, quand ils quittent le bateau pour reprendre leur voyage interrompu, on peut les suivre longtemps, toujours exécutant leurs pirouettes. D'où viennent-ils? Où vont-ils? Il faut qu'un sens spécial les dirige à travers ces immenses plaines liquides, où ne se trouve aucun point de repère et où cependant ils vont droit devant eux, vers un but certain, comme le pigeon voyageur vers son colombier.

C'est un amusement favori des matelots de harponner les marsouins quand ils jouent à l'avant, et les nôtres n'y ont pas manqué. C'est Tessier, le lieutenant du bord, un colosse, qui s'est chargé de lancer le trait fatal. Armé du terrible javelot, il se tient sur le beaupré, immobile, ramassé sur lui-même, cherchant des yeux la plus belle proie, épiant le moment favorable ; nous sommes haletants, silencieux, dans l'attente de la lutte. Tout d'un coup, rapide comme la pensée, brusque comme un ressort, Tessier détend son bras, et le harpon fend l'air, entraînant le filin qui se déroule en serpentant.

En un clin d'œil, toute la troupe de marsouins a disparu, sauf un, le plus beau, que le harpon a frappé en plein corps et que la main solide de Tessier retient à la surface : le sang coule et semble un ruban rouge zébrant la robe bleue de l'océan. L'animal fait des bonds désespérés pour échapper à son adversaire ; de ses nageoires et de sa queue, il frappe l'eau avec furie, il cherche à fuir en avant, s'efforce de prendre le



L'équipage du *Georges-Croizé*

de gauche à droite,

au premier rang : Un matelot, Bernon assis, un matelot, le capitaine et son chien Bismark, le mousse, un chauffeur, un chauffeur, Léon le maître d'hôtel.

au 2e rang : Un matelot, un matelot, Oculi, Tessier, un matelot

large, veut plonger : toujours la main de l'homme le ramène à la surface. Enfin, il semble perdre ses forces avec son sang, sa résistance faiblit. Tessier juge que le moment est venu de tirer la bête hors de l'eau ; il la hisse et va la jeter sur le pont : le marsouin semble se rendre compte du danger, il sent que la mort est proche, il fait un suprême effort, donne un coup de queue terrible et retombe à l'eau : la hampe du harpon a cassé, le bois reste dans les mains de Tessier, vexé et confus, et le marsouin invaincu disparaît dans les profondeurs, emportant dans son flanc le fer mortel.

La pêche est finie ; malheureusement nous ne pourrons la recommencer de sitôt, car nous n'avions à bord que ce seul harpon. Quelles magnifiques occasions, pourtant, nous avons eues ce jour-là et d'autres encore de faire de jolies captures ! Non que le marsouin soit un mets délicat, mais les matelots le préfèrent encore aux boîtes de conserves qui forment leur ordinaire ; de plus, et cela calmera les scrupules des âmes sensibles qui seraient tentées de s'apitoyer sur le pauvre animal, c'est pour les pêcheurs un plus redoutable ennemi que le requin et autres écumeurs des mers, c'est un terrible destructeur de poissons.

Un autre amusement, pour le passager, mais qui donne lieu à moins d'émotions, consiste à tirer sur les marsouins à coups de revolver ; c'est un sport peu banal pour un chasseur de profiter de l'instant très court pendant lequel le marsouin est hors de l'eau pour lui envoyer une balle, comme dans une cible mobile, de le tirer au vol en quelque sorte.

Si le tireur a mal visé, la famille continue ses bonds et ne prête nulle attention au bruit des détonations ; si, au contraire, le coup a porté, le blessé plonge immédiatement et avec lui toute la troupe. C'est pour le chasseur marin la seule manière d'apprécier la justesse de son tir.

Je me suis livré fréquemment à cette distraction, que l'on

qualifiera peut-être de barbare, mais que l'on excusera si l'on pense à la monotonie des journées en mer. Je me servais du revolver de l'armée, modèle 92, et j'ai certainement bien tiré 150 projectiles, mettant assez souvent à côté du but, mais souvent aussi ayant le plaisir de voir plonger la victime choisie. Or je dois confesser que pas une seule fois je n'ai vu un marsouin flotter le ventre en l'air, ce qui serait certainement arrivé si l'animal était mort instantanément. J'en conclus que cette arme, qui a une trajectoire rigide jusqu'à 300 mètres, qui, à balle perdue, porte à 1.500 et 2.000 mètres, est incapable de tuer du premier coup un marsouin même de petite taille. Le traumatisme pourra certes être assez grave pour déterminer une issue fatale dans un temps donné, mais le projectile est trop petit pour produire cette commotion, ce « choc » qui fait rester sur place une bête de chasse avec une balle plus grosse, quoique de moindre pénétration. Je livre à qui de droit ces réflexions, qui concordent du reste avec celles qu'ont pu faire les Italiens lors de la guerre d'Abyssinie.

26 Juin. — Nous sommes à 2,700 milles de Fort-de-France ce qui, à 195 milles par jour, nous fait encore 14 jours de route ; or nous n'avons plus, au dire de Bernon, que pour 13 jours de charbon. Faut-il risquer de rester en détresse à 200 milles du port ? C'est assez l'avis de Baudelle, notre capitaine. Baudelle a reçu une consigne, c'est d'aller directement à la Martinique ; il l'exécutera, advienne que pourra. Cette perspective est loin de nous enchanter, nous autres passagers, qui n'avons pour la consigne qu'un respect limité ; aussi Tanqueret, Noël et moi nous protestons comme de beaux diables ; Damoisy lui-même sort de sa torpeur et reprend un peu d'énergie : je crois bien ! il s'agit d'aller à terre et la terre pour Damoisy c'est la santé. Baudelle, qui a tort, se fâche ; nous tenons bon, il nous appelle « terriens », ce qui est un terme de mé-

pris dans la bouche d'un marin : nous restons insensibles à ce vocable, nous voulons aller au Contesté et ne tenons pas à courir les aventures. Enfin, la logique l'emporte et le capitaine consent à refaire ses calculs. Il est vrai que, sinistre avertissement, nous avons été obligés de stopper deux fois dans la matinée pour cause d'avaries à la machine. Furieux, jurant, sacrant, le bilieux Baudelle s'en va pâlir sur sa table de logarithmes, en compagnie de son chien Bismarck, son inséparable et son seul ami, dit-il.

A ce moment, nous croisons une goëlette. Il y a quelques jours nous en aurions fait peu de cas, mais comme les bateaux se font de plus en plus rares, l'apparition de cette goëlette est aujourd'hui un événement. Chargée de toutes ses voiles, que dore le soleil, elle se balance gaiement sur les vagues; elle file légère, rapide, coquette, laissant derrière elle un long sillage. Avec nos jumelles nous pouvons voir les matelots au repos sur le pont et nous regardant, eux aussi : ils s'en vont vers le nord, nous voguons vers le sud ; bientôt, à l'horizon, la goëlette s'enfonce lentement dans les flots, le corps du bateau d'abord, puis les voiles... nous sommes de nouveau seuls.

Enfin, Baudelle reparaît, la mine déconfite. Il nous réunit en conseil et convient que décidément le charbon nous fera défaut avant d'arriver à la Martinique. Nous allons donc relâcher à Madère. Pour mon compte, je ne suis point fâché de ce contre-temps, car j'avais une envie folle de voir cet Eden, ce paradis terrestre qu'est l'île portugaise.

27 Juin.— Tous les matins, quand nous montons sur le pont, notre premier soin est d'explorer l'immensité liquide. Quoi de nouveau ? Aujourd'hui c'est un grand quatre-mâts qui se profile sur la ligne d'horizon, toutes voiles dehors et qui se dirige vers le nord. Il est loin, bien loin, et nos lorgnettes, tout en le rapprochant de nous, ne peuvent nous renseigner ni sur sa

nationalité, ni sur sa cargaison. Et puis qu'importe? nous ne le reverrons jamais plus; il va droit à sa destinée, comme nous allons à la nôtre; lui se désintéresse visiblement de nous, pourquoi nous montrerions-nous moins indifférents?

Et puis c'est tout pour toute la journée: les heures se sont écoulées, grises, monotones, l'hélice frappant le flot d'un battement régulier, le condensateur vomissant à intervalles cadencés ses masses d'eau écumante. Pour la première fois depuis notre départ, le soleil a refusé de se montrer, le capitaine n'a pu relever notre position, la voix rauque de la sirène n'a pas sonné midi... Nous déambulons de ci de là, interrogeant le loch, fumant qui une pipe, qui une cigarette, promenant notre ennui de l'arrière à l'avant, du pont à nos cabines. Le vent reste frais, soufflant toujours du nord-ouest, le maximum thermométrique ne dépasse pas 21 degrés, ce qui, vu l'époque et vu la latitude, semble quelque peu insuffisant. Journée triste, journée maussade, dont la monotonie n'est coupée que par la cloche annonçant les repas; et encore la table est-elle pour nous une mince distraction, car nous n'avons plus de viande fraiche, plus de pain frais... il faut entamer les boîtes de conserves, manger du pain cuit à Cherbourg et que la moisissure commence à vert-de-griser. Heureusement que l'assaisonnement est fait du grand air de la mer, que notre appétit nous rend peu difficiles : cela ne vaut pas sans doute un dîner chez Maguery, mais à la mer comme à la mer...

Par bonheur aussi nous serons demain à Madère, et nous vivons sur cet espoir : peut-être après tout, cette journée est-elle le nécessaire contraste qui nous fera savourer les délices de l'île portugaise! ne faut-il pas des ombres dans un tableau?

28 Juin. — A 6 heures, je monte vivement sur le pont, Madère est en vue. Nous en sommes encore loin d'ailleurs, et n'apercevons jusqu'ici que de grandes masses noires sans

détails et que nos yeux mal exercés aux choses de la mer prendraient volontiers pour des nuages plus denses et plus compacts.

Puis la vision se dessine plus nettement. Mais à travers quelle triste brume nous découvrons ces pics élevés, ces découpures sombres, ces gorges profondes ! Un brouillard fumeux et humide nous enveloppe, se condense en nuages serrés qui dérobent à nos yeux les plus hautes cîmes, tombe en pluie fine qui pénètre nos vêtements : il fait froid, le thermomètre accuse seulement 18 degrés.

A mesure que nous approchons, le brouillard perd peu à peu de son opacité ; déjà quelques éclaircies se montrent ça et là, piquant de vert émeraude l'ensemble foncé de la masse montagneuse ; des déchirures se produisent sur nos têtes, nous montrant de temps à autre le bleu du ciel. Le soleil dore maintenant quelques sommets : le pic Ruivo, qui dresse majestueusement sa tête à 2,000 mètres d'altitude, le pic des Torrinhas, ceux do Cidraô et do Arriem.

Nous avons atteint la pointe nord de l'île, et nous suivons la côte orientale à deux mille mètres seulement du rivage. Nous pouvons voir et nous étonner. Quelles falaises gigantesques ! Quels escarpements prodigieux ! Toute cette masse s'élance à pic du sein de la mer et se perd dans les nues en lignes verticales et parallèles. Tous ces énormes rochers, gris, dénudés, semblent des colonnes gigantesques soutenant une lourde coupole faite de nuages sombres et mamelonnés. C'est que l'île entière est un ancien volcan, que ces roches sont d'anciens fleuves de lave vomis d'un cratère énorme ; lave maintenant refroidie et solidifiée ; cratère à jamais éteint et silencieux, couvert à présent de forêts sombres. Mais la roche est tellement abrupte que la végétation n'a pu y prendre racine ; dans quelques enfoncements seulement, verdoient, ici des prairies, là des bois touffus. Point de fleuves, mais des torrents qui roulent dans

leurs eaux limoneuses des blocs basaltiques désagrégés, des quartiers de roche arrachés aux flancs des montagnes; point de rivières, mais des cascades qui se précipitent de hauteurs vertigineuses, se brisant sur les saillies rocheuses, s'éparpillant en nombreuses nappes liquides, perpétuellement tombantes.

De loin en loin, entre deux falaises, au milieu d'une verdure lamée d'argent, nous apercevons un clocher entouré de quelques maisons blanches avec des toits rouges, ce sont des bourgades de pêcheurs. Comment les habitants peuvent-ils communiquer de village à village à travers ces entassements où les chèvres auraient peine à trouver un passage ? Mais la mer est là, voie toujours ouverte, jamais obstruée, assurant les communications.

Est-ce bien là Madère, l'île chantée par les poètes, célébrée par les voyageurs, la perle des possessions portugaises ?... Et puis nous roulons, nous tanguons ; la houle, plus forte, ne nous laisse aucun repos; les vagues se précipitent avec furie sur les rochers du rivage, s'élancent dans un vain effort d'escalade et retombent impuissantes en flocons d'écume blanche. Des oiseaux de mer inconnus, aux larges envergures, tournent autour de nous, décrivent dans les airs de sinueuses arabesques, plongent, rapides comme l'éclair, et remontent avec au bec la proie convoitée.

A 10 heures, nous sommes en face du cap San-Lourenzo, qui termine cette désolée mais pittoresque côte orientale de Madère. C'est un îlot, un roc aride, séparé de la grande île par un étroit bras de mer, où seules peuvent s'aventurer les barques de pêche; son sommet, qui s'élève à plusieurs centaines de mètres de hauteur, est une plate-forme couronnée d'un sémaphore dont les feux éclairent la route des navires à des distances considérables.

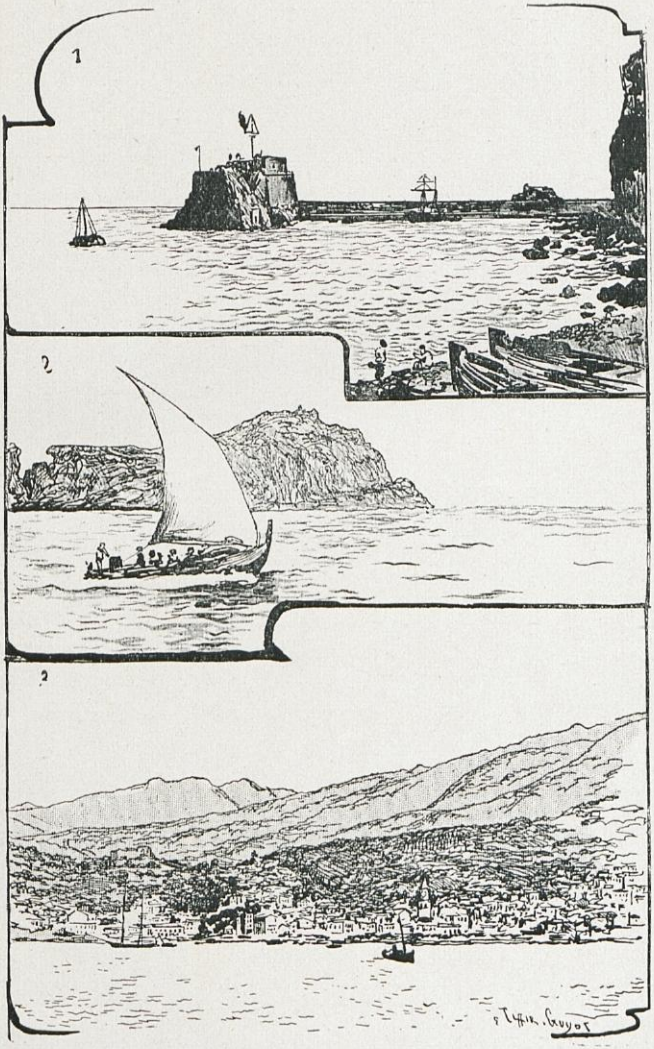
A peine le cap est-il doublé que le décor change à vue ; le soleil qui hésitait à se montrer resplendit tout d'un coup dans un ciel serein ; la chaleur se fait sentir douce et revivifiante ;

à la houle, qui nous poursuivait depuis Cherbourg, succède le calme plat; plus de roulis, plus de tangage, nous glissons sur un lac à peine ridé ? Des pêcheurs tendent leurs filets dans ces belles eaux tranquilles où se reflète toute la gamme des verdures étagées de la mer au sommet des pics. Une barque passe à une encablure, conduite par des hommes au teint bronzé, aux larges chapeaux de paille, aux légers vêtements de toile. Ils saluent de hourrahs enthousiastes le drapeau tricolore qui flotte à notre arrière, et nous leurs répondons par les cris de : « Vive Madère ! Vive le Portugal ! » Nous sommes chez des amis qui nous manifestent, de façon non douteuse, le plaisir de voir notre drapeau national et le regret de ne pas le voir plus souvent. Autour de nous le spectacle est grandiose : par babord se dressent, estompées dans la brume, les trois îles Desertas, rochers incultes, qui ne sont habitées que par quelques lapins et des chèvres sauvages; à l'arrière, c'est l'île de Porto-Sancto, où demeurent quelques centaines d'indigènes; par tribord nous cotoyons le versant méridional de Madère, à moins d'un demi-mille.

Nous déjeunons sur le pont et c'est un véritable enchantement de voir, pendant notre repas, se dérouler cette toile, admirable de couleurs, que nous montre la côte. Oui, c'est bien là Madère, telle que l'ont dépeinte les voyageurs; la côte orientale n'était que l'envers d'une belle page. Plus de nature tourmentée, plus d'amas chaotique, plus de rochers arides et inaccessibles : ici, le terrain s'élève en pente douce depuis le bord de l'eau jusqu'aux cimes les plus hautes, couvert d'une végétation luxuriante, découpé en figures géométriques de couleurs variées, délimitant les différentes cultures; sur les hauteurs, la note sombre des grands bois fait suite à l'émeraude des prairies; puis des routes serpentent à mi-côte, bordées d'arbres en fleurs, se perdant dans des plis de terrain pour reparaître plus loin. Le tout se trouve ponctué de taches rouges

qui sont les toits des habitations: chaque champ a sa chaumière; chaque jardin, sa villa. Ce n'est plus le désert, c'est la civilisation, c'est la vie intensive, c'est le mouvement! Les habitants vont, viennent, en costumes clairs, les hommes reconnaissables à leur large chapeau de paille, les femmes à leur chef recouvert de la mantille.

Mais voici qu'au détour d'un petit promontoire apparaît subitement, dans un bain de soleil, Funchal, la capitale de l'île, Funchal, la cité au climat merveilleux, séjour enchanté, qui ne connaît ni les frimas ni les ardeurs tropicales. Funchal est bâti en amphithéâtre, au pied des montagnes qui l'abritent des vents du nord; les rues s'étagent par gradins successifs de la mer vers les hauteurs. Du bateau, nous pouvons d'un coup d'œil embrasser la ville entière, disséminant ses maisons dans la verdure de ses jardins et places publiques : au milieu, la jetée que prolonge une avenue bordée de platanes séculaires, dont la double rangée se perd en montant vers le centre de la cité; à gauche, le Breackwater ou brise-lames, terminé par un ancien fort qui donne à ce coin un aspect moyen-âgeux; plus haut, dominant la ville et la rade, une masse sombre et crenelée, qui est la citadelle du Pico; sur la droite, prolongeant les quais, d'anciennes fortications démantelées où s'alignaient autrefois les canons. Sur le port, le phare, tour en briques qui affecte la tournure d'une cheminée d'usine et qui est la propriété de la maison Blandy Brothers et Cie, dont on voit à côté les importants comptoirs. Au sommet du phare flotte un pavillon tricolore, mais ce n'est pas le drapeau français; l'ordre des couleurs est interverti : rouge, blanc, bleu. C'est le pavillon C, usité dans les signaux de marine. En approchant de plus près, nous voyons toutes les barques de pêche, à flot ou échouées sur les galets, portant le même pavillon ou le drapeau français. Nul doute, c'est à nous qu'on fait fête, et, en effet, nous ne tardons pas à apprendre que n'ayant pas nos couleurs



A Madère :
1. Le Break-water. — 2. Le cap San Lourenzo. — 3. Vue générale de Funchal

nationales, le gardien du phare a hissé le pavillon qui s'en rapproche le plus. Eh bien! cela fait plaisir, un accueil aussi sympathique. Les Anglais de Sainte-Lucie et de la Barbade ne nous recevront certainement pas de même façon.

Funchal n'a pas de port, les navires mouillent en rade, mais cette rade, abritée de tous côtés, ne connaît pas les tempêtes. A peine avons-nous jeté l'ancre, à 500 mètres de la jetée, qu'autour de nous circule une flottile de petites barques proprettes, peintes en vert clair ou en bleu de roi, quelques-unes surmontées d'une tente, toutes garnies de coussins rouges ou roses, et ce bariolage en mouvement autour de notre bateau constitue le plus charmant kaléidoscope. Les marins madérois nous invitent à prendre place pour aller à terre, mais il nous faut attendre la visite de santé, l'inspection de la douane. Le médecin sanitaire nous aborde le premier, dans un canot des plus gracieux avec, à la poupe, un large pavillon portugais. Le malheureux confrère est atteint d'un tic facial épouvantable. A chaque mot qu'il prononce, il ouvre une bouche démesurée, puis la referme d'un mouvement saccadé avec une projection brusque de la tête en avant : on dirait un chien qui aboie. Son infortune ne devrait exciter que notre pitié, pourquoi faut-il qu'elle provoque l'hilarité de nos compagnons? Pourquoi les infirmités physiques donnent-elles à rire? Rabelais dirait : « parce que le rire est le propre de l'homme », et c'est peut-être la seule raison. En tout cas, le docteur n'a pas l'air de s'apercevoir de ces moqueries inconvenantes, ce qui est d'un sage, et il nous accorde la patente nette.

La douane, à son tour, monte à bord, place un factionnaire pour sauvegarder les intérêts du fisc : nous sommes libres de descendre à terre.

A peine avons-nous posé le pied sur la terre ferme, le capitaine, Damoisy et moi, qu'une foule sympathique nous entoure et nous fait cortège. Nul de nous trois n'entend le portugais,

aussi de tout cet essaim de paroles qui bourdonne à nos oreilles, nous ne saisissons qu'un mot : Francese, Francese, qui passe de bouche en bouche. Un jeune Madérois qui possède dans son bagage quelques mots de notre langue s'offre à nous servir de cicérone, et c'est sous sa conduite que nous nous acheminons chez le consul de France : notre première visite ne doit-elle pas être pour le drapeau ? Nous montons tout droit l'avenue de platanes qui, de la rade, avait frappé nos regards : c'est un immense arc de triomphe, dont la voûte de verdure s'agrémente de drapeaux portugais et de lanternes vénitiennes. C'est aujourd'hui la Saint-Pierre, la fête patronale de l'île.

Le quinconce de platanes aboutit à la place de la Constitution, également décorée de drapeaux et de lampions. C'est un vaste rectangle planté de grands arbres au feuillage inconnu, aux troncs immenses. L'hôpital civil borde un des côtés; en face, c'est la caserne, aux grands murs couverts d'un badigeon blanc-jaunâtre, perçés d'une porte cochère où veille une sentinelle : on dirait plutôt une prison; devant la caserne, un kiosque ou tantôt se fera entendre la musique militaire. A l'extrémité droite de la place, s'élève la cathédrale, monument d'un style bizarre, rappelant vaguement celui de la Renaissance. L'autre extrémité se termine par un petit square dessiné à l'anglaise.

De là nous traversons le jardin municipal, délicieux parc tapissé d'un gazon touffu et riant, parcouru d'allées sinueuses et soigneusement ratissées, ombragé de palmiers gigantesques, d'arbres à la frondaison puissante, qui s'élèvent majestueusement du milieu de bosquets d'arbrisseaux au feuillage bigarré de vert, de jaune, de rouge-brique : toute la flore des tropiques, toute la luxuriance équatoriale. Plus loin, coupant une pelouse émaillée de fleurs multicolores, un ruisselet aux eaux limpides, un lac minuscule où des poissons s'ébattent au soleil, des rochers en miniature d'où s'échappe en gazouillant une cascade lilliputienne.

Puis nous nous engageons dans un dédale de rues étroites, pavées, comme toutes les rues de Funchal, de cailloux grisâtres, qui sont des galets arrachés aux bords de la mer. De chaque côté s'alignent des magasins où se fabriquent des fauteuils d'osier, des tapis en fibre de bois qui sont, avec les broderies, la seule industrie du pays. A ces boutiques, pas de devantures vitrées, pas de fenêtres, seulement une porte, tout le jour grande ouverte. Les fenêtres ne se voient qu'au premier étage et au second, quand il en existe, et s'ouvrent sur un balcon.

Toutes les maisons, du reste, habitations bourgeoises ou magasins, sont très étroites, les portes à un ou deux vantaux en occupent toute la largeur. Cette étroitesse des maisons dont chacune forme le *home* d'une seule famille, ces boutiques ouvertes et ne recevant d'air et de lumière que par cette seule ouverture, donnent à Funchal un aspect original que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Avant d'arriver chez le consul, il nous faut monter une rue en pente rapide où le pied glisserait facilement s'il n'était arrêté par des sortes de gradins que forment les galets à chaque demi-mètre. Ce n'est pas à proprement parler un escalier, c'est une série d'arêtes transversales et parallèles, imitées des ponts volants en usage dans la marine.

Le soleil darde à pic, et quand nous avons fini cette ascension, sur nos fronts la sueur perle à grosses gouttes.

Rien à l'extérieur ne distingue des maisons environnantes la demeure de notre consul, mais dès que nous sommes introduits, on se sent chez un des notables de la ville. Ce n'est pas cependant qu'il y règne un luxe ou une élégance qui rappelle nos habitations parisiennes, ce n'est pas davantage que le mobilier, de vulgaire acajou massif, révèle des goûts artistiques, mais tout y est confortable, tout y est d'une propreté méticuleuse; tout respire l'aisance et le bien-être. Du salon, on jouit d'une vue splendide sur la rade, que l'on domine de haut : tout près les

eaux calmes et bleues où se balance mollement notre yacht, au milieu du va et vient des barques de plaisance; puis dans le lointain, la haute mer où l'on distingue de hautes vagues à la crête écumante ; il y a de la houle au large, mais au large seulement : à l'abri des vents du nord, la rade reste éternellement calme.

Cependant la porte s'ouvre et le docteur Mourão Pitta, notre consul, fait son entrée. C'est un homme de 55 ans environ, très vert encore, et dont le sourire captive dès le premier abord. Originaire de Madère, il parle le français très purement et presque sans accent : il est vrai qu'il a étudié la médecine à Montpellier. C'est du reste un fin causeur, un conteur élégant, et nous le voyons au charme avec lequel il nous raconte la légende de Madère, que je rapporterai plus loin. Le docteur Pitta s'enquiert du but de notre voyage et très cordialement se met à notre disposition pour nous faire visiter la ville. Une servante apporte un plateau, avec des verres et un flacon rempli d'une liqueur d'une belle couleur ambrée : le consul tient à nous faire déguster certain vin de sa récolte. Qui donc a prétendu qu'il n'y avait plus de vin de Madère? J'affirme quant à moi qu'il y en a encore quelques bouteilles, tout au moins au consulat de France, et j'ajoute que ce vin n'a absolument aucun rapport avec la liqueur que les candides Parisiens boivent sous ce vocable. Hébé, la pâle et douce servante, versa-t-elle jamais aux dieux de l'Olympe plus délicieux nectar, plus divine ambroisie? J'en ai douté ce jour là.

Ayant bu, comme c'était de règle, à notre patrie, qu'il représente si aimablement, le consul nous accompagne chez MM. Blandy, Brothers et Cie, où nous pourrons acheter notre charbon. Nous retraversons le jardin municipal, la place de la Constitution, l'avenue de platanes et revenons sur le port ou sont les comptoirs de la maison anglaise. MM. Blandy père et fils, très froids, très corrects, comme il sied à tout sujet de la

Très Gracieuse Majesté, nous font visiter leurs établissements, tout à la fois banque et maison de commerce, où l'on vend de tout : banknotes et contos de reis, et, tout à côté, du charbon et des denrées alimentaires.

Le « Cardiff » est de qualité inférieure, mais très cher; n'importe, il faut avaler cette noire pilule, il n'y a pas de concurrence « au coin du quai ». Puis le sympathique docteur Pitta prend congé de nous ; si ces lignes lui tombent jamais sous les yeux, qu'il sache que ses visiteurs du 28 juin 1898 ont gardé le meilleur souvenir de sa personne et de son gracieux accueil.

Il nous reste quelques heures à dépenser; nous les employons à arpenter la ville dans tous les sens, au hasard de notre inspiration, et à prendre quelques photographies.

La ville de Funchal ne possède aucun monument remarquable, et cependant l'aspect général est pittoresque. Les rues sont étroites, tortueuses, malgré cela propres, sans odeur, et entretenues avec le plus grand soin. Les places publiques sont rares, mais elles s'appellent la place de la Constitution et le jardin municipal, et feraient honneur à plus d'une grande ville d'Europe.

Il y a encore la petite place Saint-Sébastien, ombragée de beaux arbres sous lesquels de petits marchands vendent des bibelots du pays ; ornée, en son milieu, d'une pyramide posée sur un socle à mascarons dont la bouche grimaçante vomit un jet continu d'eau limpide dans une vasque circulaire.

A l'est de la ville, les rues perpendiculaires à la mer sont remplacées par des rivières bordées de quais, ravins desséchés pendant l'été, torrents impétueux pendant la saison des pluies; des ponts établissent des communications entre les rues transversales. La ville haute est formée de villas riches et élégantes qui s'étagent le long des flancs de la montagne, avec des jardins splendides remplis d'arbres fruitiers de tous les climats, de

treilles vigoureuses où pendent d'énormes grappes de raisins, encore verts en cette saison.

A Funchal, on ne connaît pas les voitures, du moins celles qui roulent; la bicyclette elle-même, qui l'eut cru, n'a pas encore d'adeptes. Les gens qui ne veulent pas aller à pied, se font véhiculer dans une sorte de char en forme de litière, posé sur des patins, véritable traîneau attelé de deux bœufs petits et lents, mais robustes, bien cornés, qu'un conducteur précède armé d'une longue gaule. Le transport des marchandises se fait également sur des chariots à patins : la roue semble inconnue des Madérois. Les paysans, pour leur usage personnel, ont réduit le char à sa plus simple expression : un simple patin, une planche sur laquelle le conducteur se tient debout, par un prodige d'équilibre, sans aucun point d'appui, dirigeant les bœufs du bout de sa gaule. Les gens du *high life*, beaux messieurs et belles dames circulent à cheval : c'est la grande élégance locale. Leurs chevaux sont de petite taille, mais présentent de belles proportions, ont la tête fine, la crinière épaisse, la queue traînant jusqu'à terre, le pied solide, ils trottent sans hésitation sur les galets glissants qui servent de pavage et qui rendent un son clair sous le choc de leur sabot.

Pour les voyages dans la montagne, on se sert d'une sorte de hamac porté par deux robustes gaillards qui passent pour avoir le pied sûr, les reins solides et qui gravissent les côtes à une allure accélérée.

Il n'y a pas de chemin de fer à Madère; cependant, seule concession au progrès, Funchal possède un funiculaire ; Madère n'est-elle pas une petite Suisse? De la ville la crémaillère monte en serpentant le long des pentes fleuries jusqu'à une espèce de casino qu'on aperçoit d'en bas, à moitié caché sous des massifs de verdure, rendez-vous des élégants et des touristes, d'où la vue embrasse un vaste horizon : en bas la ville, puis la rade ensoleillée, et dans le lointain les îles Désertas, continuellement battues par les flots de l'Atlantique.

Jusqu'ici nous avions trouvé la capitale de Madère d'une propreté minutieuse, comme il convient à toute nation sanitaire qui se respecte. Un seul quartier fait exception. Situé tout à l'Est de la ville et du port, il se compose d'échopes basses, sales, puantes, mal éclairées : ce sont les boucheries, les poissonneries, les boutiques de denrées de toutes sortes. Tous ces commerces sont heureusement relégués, par une édilité prévoyante, dans ce faubourg écarté de Funchal, avec le marché aux bœufs qui mêle ses odeurs d'étable aux relents des viandes avariées, des poissons corrompus.

Pourquoi certaines villes d'Europe de notre connaissance, dont l'air est irrespirable en été, ne s'inspirent-elles pas de cet exemple ?

A Madère, comme ailleurs, la population est divisée en castes : Il y a des capitalistes et des prolétaires, il y a la classe dirigeante et celle des travailleurs, il y a le monde et le peuple. Les gens de la société copient du plus près possible nos coutumes européennes et ne présentent rien que de banal à l'œil de l'observateur ; le peuple, au contraire, est resté portugais par les mœurs et par le costume. Les hommes ont le teint bronzé, les cheveux d'ébène, la taille plutôt petite ; avec la veste Figaro, le chef couvert d'un petit chapeau de feutre à bords relevés, ils ont tous l'air de torréadors. Les femmes, les jeunes du moins, ont soin de garantir leur teint des ardeurs du soleil et du hâle de la mer : elles ont la peau blanche, la chevelure épaisse avec la mèche arrondie striant la tempe, à la mode espagnole, l'œil noir et provoquant. A en juger par les œillades incendiaires dont elles nous favorisent, il est permis de croire que les malades ne s'ennuient pas à Madère. Le profil n'est pas très régulier, mais cependant agréable à regarder. La taille est svelte, la tournure élégante. Le costume est tout à fait européen : jupe foncée, corsage clair, chapeau garni de fleurs ou de plumes, tout cela à l'avant-dernière mode de Paris. La jetée,

qui est la promenade favorite, semble être véritablement comme un coin de banlieue parisienne.

Les allées et venues de tous ces hommes aux allures de toreros, de toutes ces femmes aux accroche-cœurs madrilenesques, au milieu de ces litières à patins, de ces chars, de ces bœufs, de ces élégants cavaliers, de ces gracieuses amazones, donnent à Funchal un ton original, une note hautement pittoresque.

Il y a cependant une ombre à ce tableau si riant de Madère, c'est le nombre de mendiants, d'estropiés, de culs-de-jatte qu'on rencontre à chaque coin de rue. C'est à croire que l'antique cour des Miracles se soit réfugiée dans ce pays de cocagne. A voir toutes ces victimes de la scrofule, on peut se demander si vraiment le séjour de Madère est aussi favorable aux malades. A moins toutefois que le roi don Carlos n'ait fait ici son dépôt de Mendicité.

Grâce à une température constamment modérée, qui oscille autour de 18°, on trouve à Madère tous les fruits d'Europe et tous ceux des tropiques : le raisin, les cerises, les abricots, les poires, les pêches, les prunes, les figues, mais d'une qualité inférieure à ceux que nous mangeons à Paris ; les ananas, les bananes, les avocats, les mangues. On y cultive le blé à côté du café, la pomme de terre à côté des patates, le tabac à côté du caoutchouc. Les forêts renferment quantité d'essences précieuses au point de vue des industries du mobilier et de la construction.

Si la flore est très variée, la faune laisse davantage à désirer. A part quelques bécasses, quelques pigeons et quelques lapins, les Nemrods de l'endroit n'ont pas une grande variété de gibier à massacrer, à moins qu'ils ne s'acharnent, à l'instar de nos Tartarins, après les fauvettes et les moineaux qui sont nombreux. Les habitants de Funchal sont du reste des amateurs d'oiseaux et il n'est pas de maison qui n'ait à sa porte une cage avec des serins : le voisinage des Canaries se fait

sentir. Le perroquet est aussi en faveur ainsi que notre mignonne fauvette à tête noire.

La mer fournit du poisson en abondance et de bonne qualité ; parmi les espèces connues, je cite : le turbot, le merlan, le maquereau, la sardine, le thon ; on pêche aussi le homard, la langouste, la crevette, et dans les ruisseaux, l'écrevisse.

Revenus sur la place de la Constitution, nous trouvons toute la population en liesse : il y a foule, la fête est commencée. La musique militaire joue des airs endiablés et tout ce monde tourne autour du kiosque, riant, joyeux. Les Portugais sont plus que gais aujourd'hui, ils débordent d'allégresse.

Nous nous reposons de notre longue promenade à la terrasse d'un café d'aspect mauresque, où nous retrouvons Tanqueret et Noël. Mis en goût par le vin du docteur Pitta, nous demandons du madère. Hélas! de même qu'il y a fagots et fagots, de même il y a madère et madère, même à Funchal. Au quart d'heure de Rabelais, le garçon nous épouvante par une note se chiffrant d'un nombre fantastique de contos de reis : tout compte fait, cela revient à 1 franc la bouteille en monnaie de France. Il n'y avait pas de quoi s'émouvoir, mais quelle idée bizarre de couper ainsi les centimes en quatre!

Il est temps de rentrer dîner à bord. Oculi, notre matelot nègre, de quelques coups vigoureux d'aviron, nous ramène vivement, cependant qu'autour de nous glissent des barques chamarrées où de jolies femmes se laissent bercer mollement par la vague, en chantant des cantilènes ; dans le lointain se font entendre en sourdine les accents animés de la musique militaire : le spectacle est charmant.

Et tandis que nous dinons, la brise apporte à nos oreilles, voilés par la distance, amalgamés en une caressante harmonie, les éclats des cuivres, les stridences des fibres et des hautbois. Au dessert, une bande de jeunes mendigos nous donnent le spectacle intéressé de leurs prouesses aquatiques : de leur es-

quif fait de trois planches de sapin et justement denommé périssoire, ils plongent à la poursuite des pièces de menue monnaie que nous leur jetons du bord. L'air glorieux du vainqueur, la mine déconfite des autres, sont d'un comique irrésistible. Le record appartient sans contredit à un manchot de 15 à 16 ans qui trouve le temps d'aller chercher, avant qu'elles n'aient atteint le fond de l'eau, deux pièces de cinq centimes et qui remonte triomphalement un sou dans sa main, l'autre entre les doigts de pied. Dix sous lui semblent un appât suffisant pour passer sous la quille du bateau, à douze pieds de profondeur, et reparaître de l'autre côté. Et tous ces gamins jouent dans l'eau comme dans leur élément; ils ne se lassent point d'entasser les sous sur les sous dans leurs bajoues ; sans pitié pour nos porte-monnaie, ils nous mettraient sur la paille plutôt que de dire : assez.

Cependant, le soleil est bientôt sur l'horizon, car, si près du tropique, les jours sont courts; la cime des montagnes, que n'échauffent plus assez les rayons de l'astre à son déclin, se couvre de nuages qui s'accumulent, s'étendent d'un sommet à l'autre, descendent le long des coteaux, enveloppant successivement les hauteurs d'un voile opaque, doré ça et là des dernières irradiations solaires.

Le spectacle est grandiose et, dans toute autre circonstance, eut retenu longtemps notre admiration; mais à nos oreilles résonnent les bruits de la fête : pareils aux anciens nautonniers qu'attiraient les voix enchanteresses des sirènes, nous sommes invinciblement sollicités par les appels incessants de la fanfare militaire, à cette différence près que nous n'avons rien à craindre des sirènes portugaises; du moins le danger n'est pas de même nature.... Déjà les quais s'allument des feux électriques, les platanes séculaires flamboient sous l'éclat des lanternes vénitiennes, les maisons s'illuminent de milliers de lampions mêlant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Comment résister plus longtemps à ces attractions qui forment un tel contraste avec notre existence d'hier, avec celle qui nous attend demain ? Du reste, nous ne partons qu'à 9 heures : Allons, Oculi, amène le *cannotte!* et nage ferme.

Nous nous mêlons au mouvement de la foule ; de la jetée à la place de la Constitution, de l'allée des platanes au jardin municipal, nous suivons ses fluctuations, nous tournons dans ses remous. D'ailleurs, la fête est plutôt dans les cœurs que dans le décor : ici, pas de boutiques foraines, pas de chevaux de bois, pas même de corridas ; la musique, les illuminations, un bal en plein air font tous les frais de la kermesse. Toute la population est dehors, tout le monde rit, est en joie, et de cette cohue grouillante d'hommes et de femmes s'exhalent des effluves enivrantes, de captivantes senteurs de chair en délire ; les prunelles lancent des provocations de plus en plus ardentes, les hanches ondulent dans un balancement des plus capiteux, l'air semble saturé d'émanations voluptueuses, d'odeurs de bêtes en rut...

Soudain le capitaine nous quitte sous le prétexte de terminer ses affaires avec la maison Blandy ; Damoisy, qui retrouve ici ses succès de Cherbourg, éprouve bientôt le besoin d'aller à sa recherche. Noël lui-même, le calme Noël s'agite dans un mouvement de fièvre. J'ai vu le moment où nous allions nous disperser dans une désertion générale. La raison reprend heureusement le dessus ; nous nous résignons vertueusement à attendre le capitaine au rendez-vous qu'il nous a fixé : le départ étant pour 9 heures, ne doit-il pas arriver d'une minute à l'autre !

Hélas ! les comptes de Baudelle avec la maison Blandy n'étaient sans doute pas des plus clairs, car il nous fait attendre plus que de raison. Il apparaît enfin, après une heure de retard, l'air dégagé, les yeux brillants, auréolés d'un cercle noir : « Il y a donc eu du tirage, capitaine? — Eh ! oui, MM. Blandy se sont montrés d'une exigence incroyable. » Nous rions sous

cape en pensant à ce que ces exigences-là ont dû lui coûter d'efforts. « C'est égal, murmure Damoisy, vous auriez bien dû me laisser aller lui donner un coup d'épaule! » Farceur! va... et dire que demain, de cette bouillante ardeur, le roulis, le tangage auront fait une masse inerte!

L'heure a sonné de quitter cette terre hospitalière, de dire adieu à ces attirances que nous n'avons fait qu'entrevoir. Si le capitaine avait voulu retarder notre départ jusqu'au matin! mais voilà, étant lui-même en règle avec la maison Blandy, il ne connaît désormais que le devoir; les plaisirs le laissent complètement indifférent. Nous rejoignons donc notre bord, suivis par le visible regret de quelques yeux noirs. Tout le monde étant à son poste, le capitaine sur sa passerelle, Oculi à la barre, l'ordre est donné de lever l'ancre.

Il est dix heures! La sirène donne le signal du départ, couvrant de son faux bourdon les accords lointains de la musique qui fait rage. Au même instant, l'atmosphère est déchirée violemment comme par un coup de canon et sur la ville en fête tombe une pluie de feu : est-ce un des volcans qui se réveille, menaçant d'ensevelir Funchal sous des fleuves de lave, sous des monceaux de cendres, comme il arriva autrefois à Herculanum et Pompeï, ou sous un lac de soufre en fusion, comme à Sodome et Gomorrhe? Non, c'est tout simplement le feu d'artifice de la Saint-Pierre que nous n'attendions pas et que le hasard fait coïncider exactement avec notre départ. Puis, sans relâche, les bombes succèdent aux bombes, les fusées aux fusées, pareilles à de gigantesques serpents de feu qui voudraient escalader le ciel, lançant un sifflement de rage impuissante, crachant une bave enflammée qui retombe en gouttes incandescentes et multicolores, et s'affaissant lentement, épuisés par un stérile effort. Puis, les feux de bengale embrasent les arbres et les maisons d'une rouge lueur d'incendie, et aussitôt après les colorent d'un vert livide, d'une teinte sépulcrale, donnant l'illusion d'une

scène infernale où des ombres lugubres s'agitent. Puis les soleils, dans un mouvement rapide de rotation, lancent en rayonnant des paquets d'étincelles qui retombent en cascades phosphorescentes. Puis, après un silence, de son pinceau fantastique, un artiste invisible dessine en traits de feu les armes du Portugal : l'écusson semé de tours, soutenu par deux dragons ailés et surmonté de la couronne royale, cependant que l'orchestre attaque joyeusement l'air national et qu'éclatent les bravos. Enfin, c'est le bouquet, gerbe immense de paillettes enflammées, zigzaguant de tous côtés dans une pétarade assourdissante que centuplent et prolongent les nombreux échos des environs. Alors, de tous côtés dans la montagne, à droite, à gauche, en haut, s'allument de grands feux de joie ; la campagne entière est embrasée, tout semble flamber dans un incendie suprême : tel devait être, aux temps préhistoriques, l'aspect de Madère alors que l'île n'était qu'un immense volcan lançant de hautes colonnes de flammes, avec des torrents de lave et des nuages immenses de fumée. Par le hasard de la Saint-Pierre, nous partons au milieu d'une apothéose de féerie.

Pendant ce temps-là l'hélice accélère son mouvement et nous éloigne du rivage; les bruits de la fête s'atténuent, puis sont couverts par le clapotis des vagues; les feux des illuminations s'affaiblissent peu à peu, s'éteignent l'un après l'autre, et bientôt dans la nuit ne brillent plus que les étoiles du ciel : la vision de Madère disparaît pour toujours, nous filons vers la Martinique. Et quand le sommeil vient appesantir mes paupières, engourdir mon cerveau, des rêves délicieux viennent encore prolonger pour moi ces heures inoubliables...

De Madère à Fort-de-France.

29 Juin. — Nous sommes de nouveau seuls, minuscules atomes perdus dans l'immensité de l'Océan. Les hautes montagnes de Madère ont disparu de l'horizon; de ce charmant pays, il ne nous reste plus que le souvenir. Nous avons passé là quelques moments d'un inexprimable enchantement, et nous ne les vivrons jamais plus : l'existence est si courte qu'elle ne laisse pas au voyageur le temps de revoir une seconde fois les mêmes contrées. Qu'il doit faire bon, cependant, se laisser vivre à l'ombre de ses palmiers, dans la tiédeur parfumée de son atmosphère, loin du bruit de nos capitales... Heureux pays! heureux habitants!

De la journée nous n'avons vu un être vivant; nous avons 2,650 milles à parcourir avant d'atteindre Fort-de-France; c'est une perspective de 13 jours au moins d'isolement ininterrompu entre le ciel et l'eau, sans autre spectacle que celui de l'immensité. Le temps se passe en causeries; par le souvenir nous revoyons la journée d'hier, notre arrivée à Funchal, les yeux troublants des jolies Portugaises, la visite au docteur Pitta... Noël et Tanqueret, qui n'étaient pas avec nous, veulent savoir la légende de Madère, telle que nous l'a contée notre aimable consul. Mais comment reproduire avec fidélité ce récit que la haute érudition de notre représentant lui permettait de nous faire dans la langue du XVIe siècle? Devant leur insistance, je m'exécutai néanmoins, tout en réclamant l'indulgence, et je commençai en ces termes :

« L'an de Christ 1344, vivait une belle et honneste dame, « comme dit Brantôme, et de haute lignée, qu'on nommait « la belle Anna d'Arfet, qui était des plus belles femmes,

« ayant la plus belle grâce et façon et des plus désirables qui « fussent au pays de *Cornouaille*, en Angleterre, et pour ce « chacun lui jetait les yeux et le cœur. Le très noble seigneur « baron d'Arfet, son mari, était odieux et malplaisant, haut à « la main et scalabreux s'il en fut oncques, et par-dessus fort « laid et fort villain ; d'ond advint qu'en devint jaloux comme « un tigre et entra en continuel soupçon à son sujet. A cause « de quoy l'haïssait-elle plus que peste et s'enamouracha d'un « jeune homme nommé Maxim, beau de stature et à tous linéa- « ments du corps, bien galant homme de sa personne, quoique « de ville et basse condition. Et quand une femme s'est mise « une fois à aimer et mettre l'amour dans l'âme, elle l'exécute « à quelque prix que ce soit, ne se contentant de le couver là « dedans. Pour lors se consumait peu à peu la belle dame et « devenait sèche et allanguie, et toutes fois qu'elle rencontrait « son ami, l'attirait par ses regards attirants, par sa gentille « grâce qu'elle s'étudiait à façonner de mille façons, par ses « beaux attifets, sa riche et gentille coiffure et tant bien accom- « modée, ses pompeuses et superbes robes, et surtout par ses « paroles friandes et à demi-lascives. D'ailleurs qu'eût pu faire « Maxim, sinon l'aimer, puisqu'elle l'aimait? Mais dans les « doux épanchements d'amour, craignaient-ils toujours d'être « surpris par le mari qui n'était pas loin. Aussi couraient-ils « plus de fortune et de danger que fait un soldat ou un mari- « nier aux plus hasardeux périls de la guerre ou de la mer. « Et elle remontrait à lui l'inconvénient qu'en adviendrait si le « mari par rencontre les trouvait ensemble et surprenait. Quoy « voyant le gentil galant et craignant que le mari ayant à la fin « découvert le secret lui en ferait fort mauvais tour, sans dire « adieu ni gare, partit la nuit avec sa belle vers le royaume de « France. Et montèrent tous deux sus mer et naviguèrent de- « dans une nauf chargée de diverses marchandises et plusieurs « voyagiers.

« Soudain se leva un siroch si violent, que bientôt perdirent « route. La mer commença s'enfler et tumultuer du bas aby- « me; de fortes vagues battre les flancs de la nauf; le mais- « tral accompagné le noires grippades, de terribles sions, de « mortelles bourrasques siffler à travers les antennes; le ciel « tonner du haut, fouldroyer, éclairer, pleuvoir, grèler; l'aer « perdre sa transparence, devenir opaque, ténébreux et obscur, « si que autre lumière n'apparaissait que des fouldres, éclairs et « infractions des flambantes nuées. Croyaient que c'était l'an- « tique chaos onquel étaient feu, aer, terre, mer, tous les élé- « ments en refractaire confusion; imploraient l'aide du granp « dieu servateur et faisaient oraison publique et fervente dé- « votion, pleurant et lamentant sus le tillac et demandant si « était-ce ici que périr leur était prédestiné. En un mot, furent « à deux doigts de la mort.

« Cestui jour et plusieurs subséquents ne leur apparut « terre ou autre chose nouvelle. Au sixième découvrirent une « isle, belle à l'œil et plaisante, à cause du grand nombre des « arbres et hautes montagnes, dont fut nommée plus-tard Ma- « dère (1).

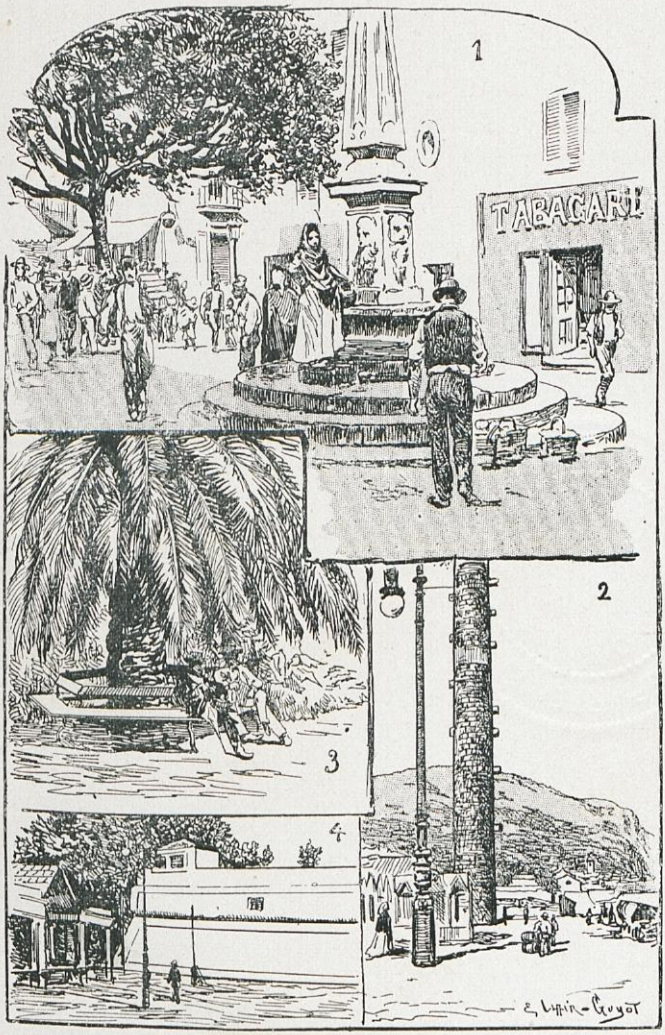
« Pour lors descendirent au port de l'isle qui était, ai-je dit, « toute bois de haute futaie, et trouvèrent cette isle tant plai- « sante, tant salubre, et délicieuse que pensèrent être le vrai « paradis terrestre. L'isle était déserte et de nul habitée, sinon « d'oiseaux dans les forets et de chèvres dans les montagnes.

« Et après qu'eurent rendu grâces à Dieu omnipotent pour « avoir leur vie conservé, se pourmenèrent dans l'isle, fort « joyeux et fort contents d'être délivrés du péril de mer, et à les « voir eussiez dit deux tourtereaux.

« Mais cela ne dura guières.

« Cependant qu'un chacun s'était mis en office et devoir pour

(1) Madeira, en portugais, signifie bois, forêt.



A Madère (suite) :

1. La place Saint-Sébastien. — 2. Le port, le phare. 3. Un coin du jardin public. — 4. La place de la Constitution.

« réparer les bris de la navire, et que les deux amants pendant « ce temps se pourmenaient en toute quiétude le long des ri- « vages, costes et orées de la mer, soudain se leva un furieux « tourbillon de vents divers, brisant les amarres, et fut de « nouveau la pauvre nauf ballottée et emportée au loin, à tra- « vers la mer Océane. Pour lors, ayant tous deux rebroussé « chemin et s'acheminant vers le port, se trouvèrent seuls et « sans compagnons et sans victuailles, et se nourrirent des mois « durant de fruits et de racines. Et tous les jours interrogeaient « l'horizon, se recommandaient à la grâce divine et suppliaient « Dieu sauveur omnipotent de vouloir regarder de son œil « de clémence en un tel déconfort et envoyer quelque galère « à leur secours. Et ainsi attendirent longtemps.

« Or, pour faire fin, un beau jour, les dits pauvres aban- « donnés aperçurent une nauf au loin sus la mer se dirigeant « vers l'isle et commencèrent à s'éjouir comme si devait être « seurement à eux chose profitable. Et faisaient des signes de « joie et s'adonnaient à grande allégresse. Ains furent arrêtés « coys et furent pleinement déconfits quand recognurent pre- « nant terre ledit seigneur d'Arfet, moult fâché et en grande « colère.

« Me ferez-vous peut-être cette question, à savoir par quel « maléfice du diable ou autrement vint le dit seigneur d'Arfet « à la découverte des deux amants :

« Voici comment fut ouïe la chose de lui et d'autres encore. « Quand furent emportés les compagnons de Maxim et d'Anna « par violent maistral et rejetés loin de l'île boisée, furent « échoués avec la nauf sur la côte du pays d'Afrique. Toute- « fois purent quelques-uns des matelots arriver en Alger, d'où « la nouvelle fut tôt divulguée en Portugal, où étant le sei- « gneur d'Arfet, bien marri et fâché et grandement courroucé « contre sa femme, et en quête d'icelle, la demandant à tous « échos, jurant par tous les diables se venger d'elle et occire son

« amant, par rencontre entendit ces nouvelles. Pour lors, n'eut « plus repos ny sommeil et ne cessa jusqu'à ce qu'il eut ar- « mé navire, et aussitôt les victuailles portées dedans, fit voile « avec grand empressement pour l'isle toute de futaie qui est « Madère, et fit si grande diligence et eut si bon vent en poupe « qu'il arriva en trois jours et trois nuits.

« Et sitôt qu'eut pris terre et désembarqué aperçut-il sou- « dain sa femme et le galant d'icelle, le beau et tant gentil « Maxim, et courut sus au ravisseur, ne voulant écouter sup- « plications ou prières, et lui bailla un grand coup d'épée à « travers la capsule du cœur, si que sortit la broche par le « haut des épaules, entre les spondyles et l'omoplate senestre, « dont mourut incontinent. Et tirant son épée du corps, dit « franchement : « Ainsi périsse quiconque fera c.... le baron « d'Arfet. » Et dit à ses compagnons nauchers : « Emportez « cette dame dedans la navire. » Mais elle criait : « Tue-moi, « car vivre sans lui ne m'est que languir; tue-moi hardiment; « je ne crains point la mort et la prends en gré puisque mon « ami est mort; tue-moi à cette heure pour ce que tu n'as eu « pitié aucune de ce gentil Maxim, qui de soi n'en pouvait « mais, car je l'ai moi-même recherché et attiré par belles « paroles d'amour. » Et réitérait ces paroles avec ses belles « larmes, qui eussent amolli un cœur de rocher.

« Mais lui ne tint compte aucun de ces prières et lamenta- « tions, et lui dit : « Si je ne vous aimais comme je fais, je me « serais maintenant défait de vous comme de lui et eusse fait « le coup volontiers, sans que má vie ne peut être sans la « vôtre. » Et la fit porter dedans l'esquif, puis dedans la na- « vire et l'enferma dans une chambre qui était si sombre et si « obscure qu'elle ne pouvait rien voir ni connaître, non plus « que dans un four. Et tout aussitôt fit voile pour Portugal, « laissant le corps de son rival non inhumé, ainsi qu'on fait « d'un mécréant.

« Ores, qui fut en peine et en songe, ce fut elle, ayant grand « sujet de peur que ce fut quelque partie jouée de son mari, « pour lui réserver quelque horrible et éclatante vengeance ; « et craignait qu'il ne lui mésadvint ou qu'il la voulût ramener « en Cornouaille pour être à jamais malheureuse. Tant y a « que par une nuit sombre et nullement étoilée, ainsi que tous « les compagnons mariniers dormaient sus le tillac et le sei- « gneur son mari aussi, se jeta à corps perdu dedans la mer, « dont elle mourut noyée : que Dieu l'ait en sa miséricorde ! « Et commençaient les vagues rouler son tant joli corps et le « porter doucement à côté du corps de son ami, et furent « inhumés tous deux peu après, pieusement, par des mariniers « de Portugal, d'autant que c'est un pieux office d'inhumer « chrétiennement les morts : desquels mariniers a été ouïe « toute cette histoire. Et fut ainsi, dit-on, pour moi je ne sais, « découverte l'isle Madère » (1).

Telle est la légende que nous conta le docteur Pitta. J'ignore quelle créance il convient de lui accorder, je la donne comme elle nous a été donnée (2).

Et maintenant que le charme est rompu, que faut-il penser de Madère, comme station sanitaire ? C'est à tête reposée que je consigne ici les renseignements recueillis par moi, en les dégageant de tout parti pris pour ou contre.

Il est incontestable que le versant méridional de Madère jouit

---

(1) Madère a été plus tard reconnue par João Gonçalves Zarco et Tristão Vaz Teixeira, voyageurs portugais, qui en ont pris possession, au nom du roi de Portugal, le 3 juillet 1419.

(2) Je n'ai point la prétention d'avoir reproduit le charme de naïveté qui découlait de ce récit et que le docteur Pitta faisait si bien ressortir, en employant la langue de Rabelais et de Brantôme. Et si le lecteur reconnaît quelques expressions chères à ces deux auteurs, qu'il me pardonne ces emprunts en faveur de l'intention.

d'un climat merveilleux. Il ne faudrait cependant pas exagérer : j'ai déjà dit le nombre de malheureux estropiés qu'on rencontre par les rues et qui sont les victimes indéniables de la scrofule. Je dois ajouter qu'à juger par le nombre des hôpitaux (5 dans une ville de 30.000 âmes), la morbidité de Funchal ne semble pas inférieure à celle de nos grandes villes.

En outre de l'hôpital général ou Sancta Caza da Misericordia, il y a un hôpital spécial de tuberculeux, l'hôpital Maria-Amélia (1). Est-ce à dire qu'on peut prendre la phtisie à Madère comme ailleurs ? Que le bacille de Koch y fait des ravages comme chez nous ? Mais alors !...

Il y a encore l'hôpital San Lazaro, pour les éléphantiasiques, un hôpital militaire et un hôpital pour les marins (seamen's hospital). Il faut en conclure que ce n'est pas tout à fait le milieu aseptique de nos rêves.

Toutefois Madère est sans contredit la station du monde où l'on jouit de la température la plus clémente, où le baromètre est toujours au beau fixe. Jamais froid, jamais trop chaud, voilà ce qu'on peut dire du climat, du moins sur le versant méridional. La moyenne est de 18°5 ; la température minima est de 10°, le maximum ne va jamais au-delà de 29°. Les variations du jour à la nuit ne dépassent pas 4 ou 5°. La supériorité de Madère sur les autres stations similaires résulte donc d'une part de l'écart peu considérable entre les températures de l'été et de l'hiver, et d'autre part des variations insignifiantes entre les moyennes diurnes et nocturnes.

Le climat constamment doux, dans la bonne comme dans la mauvaise saison, la nuit comme le jour, constitue donc le milieu le plus favorable pour la guérison des tuberculeux, qui redoutent avant tout les brusques oscillations, les soubresauts

(1) Cet hôpital possède un jardin merveilleux, où sont groupés les arbustes et les plantes du Japon, de l'Australie, de l'Amérique et de l'Europe.

du thermomètre, habituels à nos pays. Seul le climat de Ténériffe peut être comparé à celui de Funchal; le séjour y est sans doute moins agréable, mais la vie y est beaucoup moins chère sous tous les rapports, et cela est d'importance pour certains malades.

Somme toute, quand on a sous la main Nice, Cannes, Menton, Alger, etc., cette supériorité compense-t-elle les inconvénients d'un long voyage, de l'éloignement de tout ce qu'on a de cher, famille, amis; d'un changement considérable dans les habitudes, dans la nourriture, etc. ? Je ne le crois pas, et pour nous médecins français, il est encore préférable d'envoyer nos malades passer l'hiver sur la Côte d'Azur et de les revoir à la belle saison.

Le docteur Danet (1) et le professeur Jaccoud (2), qui ont aussi visité Madère, semblent avoir rapporté à peu près la même impression que moi. C'est du reste la conclusion à laquelle s'est arrêté notre corps médical, car si l'on voit à Madère des malades anglais, on n'y rencontre pas un seul Français.

30 JUIN. — Que faut-il croire? Que faut-il craindre? Quelqu'un de nous aurait-il le mauvais œil? Ou bien sommes-nous l'objet de la vengeance ténébreuse, de la poursuite implacable d'un ennemi sans pitié qui aurait miné notre bateau, desserré les écrous de la machine, pratiqué des trous dans la chaudière? Les ouvriers chargés des réparations ont-ils été payés pour ne rien faire, les ingénieurs pour ne rien voir? Toujours est-il que les avaries se succèdent, de jour en jour plus inquiétantes. Aujourd'hui, à 400 milles de Madère, à 600 lieues de Fort-de-France, nous avons été obligés de stopper trois fois. Si nous

(1) *Bulletins et mémoires de la Société de Médecine pratique*, 1er décembre 1888, p. 817.

(2) *Curabilité et traitement de la phtisie pulmonaire*, Paris, 1881.

n'avions pas fait du charbon à Madère, notre sort était certain : obligés de revenir en arrière ou assurés de rester en détresse en plein Océan, loin de tout secours, sur une route où l'on ne rencontre pas deux vaisseaux en six mois. Aussi sommes-nous d'une humeur exécrable et nous nous tenons à quatre pour ne pas éclater. Baudelle lui, en tant que capitaine, laisse exploser sa bile, dont les éclaboussures retombent à tort et à travers sur ses subordonnés.

C'est un vrai type que notre capitaine, bon garçon, bon camarade, mais rageur en diable et sujet à des colères terribles.

Je lui en ferai d'autant moins de reproche, que ce n'est pas chez lui un défaut de caractère, c'est le résultat d'une maladie, c'est de la dyspepsie. Ce n'est pas un méchant homme, c'est un nerveux, c'est un irascible. Seulement pourquoi cet entêtement à ne pas accepter mes conseils? Pourquoi tient-il à soigner lui-même sa gastrite? Et Dieu sait comment il la soigne ! Mais enfin c'est une idée fixe chez lui : « Je connais mon tempérament, » dit-il. A cela en effet rien à répliquer et je ne saurais prétendre, moi simple médecin, à connaître son tempérament aussi bien que lui, un capitaine. Aussi la gastrite suit son cours, entretenant chez Baudelle, avec de quotidiennes migraines, une irritabilité excessive.

Rares sont les jours où le pauvre garçon ne se plaint pas ou de la tête ou de l'estomac. « Mettez-vous donc au lait, capitaine, lui disais-je au début. — Non, non, je sais ce qu'il me faut, je connais mon tempérament. » Maintenant je n'insiste plus et, comme de juste, l'estomac va de mal en pis et la bonne humeur également.

De même que le navire est le jouet du flot, roule et tangue sous la moindre poussée de la vague, de même chez l'homme le caractère obéit aux moindres impulsions du physique, se modifie d'après l'état de santé de nos organes, subissant des

influences temporaires ou définitives, selon que la maladie est elle-même aiguë ou chronique, passagère ou durable.

Ainsi Baudelle est le jouet de son estomac et son humeur est en rapport permanent avec ses digestions. Ses colères ne sont que l'effet visible de l'hyperchlorhydrie ou de l'hypochlorhydrie, comme dirait Bouchard.

Et voilà pourquoi cet homme qui est bon assurément, qui au fond possède un cœur tendre et sensible, a la surface hérissée et pointue et se laisse aller à des violences de caractère effrayantes, parfois injustifiées, qu'il regrette bientôt sans doute mais toujours trop tard pour lui et pour ses hommes.

Nous qui le connaissons, qui savons qu'au fond c'est le meilleur homme du monde, nous n'attachons à ces accès aucune importance : nous laissons passer l'orage, et attendons patiemment l'accalmie qui ne tarde pas à se produire. Mais sur le matelot, être fruste et qui ne raisonne pas, ces colères sans motif, ces imprécations injustifiées, ces... que l'Académie me pardonne cet emprunt à la langue verte, mais je ne trouve pas de mot aussi expressif dans son dictionnaire... ces *engueulements* immérités produisirent, dès le début, un effet désastreux. C'était inévitable. Comment demander à ces hommes simples de faire dans l'état moral de leur capitaine la part de la souffrance ? De considérer les jurons, les insultes, toutes ces violences de langage comme des symptômes de maladie? Aussi peu à peu la haine s'accumulait dans le cœur de ces marins, des hommes après tout et qui, ayant leur dignité propre, entendaient n'être pas brutalisés et traités comme des chiens.

La première scène eut lieu le jour de notre départ de Dunkerque. C'est une vieille coutume parmi les équipages civils, chacun sait cela, de fêter l'embarquement par des libations copieuses, des rasades homériques, et nos hommes avaient sacrifié à Bacchus avec tant de ferveur, qu'il fallut requérir la gendarmerie pour les sortir des cabarets et leur faire réintégrer

le bord. Dans quel état, hélas! matelots, chauffeurs, mécaniciens, étaient ivres comme la Pologne en personne et titubaient à l'envi sous le poids du « Calvados ». Et il fallait faire la manœuvre avec ces gens-là ! naviguer dans des parages dangereux, au milieu de ces bancs de sables qui obstruent le Pas-de-Calais!

Nous eûmes alors un premier aperçu des colères de notre capitaine; ce n'était pas un homme, c'était un lion enragé, une bête à qui on a ravi ses petits, c'était la furie personnifiée. Nous étions atterrés, n'étant pas habitués... Enfin les hommes rentrèrent dans leur quartier qui retentit bientôt de ronflements sonores. La manœuvre fut faite ce jour-là et la nuit suivante par les officiers et leurs seconds.

Le deuxième accès eut lieu au départ de Cherbourg. Nos hommes étaient consignés à bord depuis la veille et surveillés de près, car le matelot ne fête pas seulement le départ, il fête aussi les escales; du reste, dès qu'il est à terre on peut dire qu'il a toujours quelque chose à fêter, le verre en main bien entendu. Nous étions sur le point de lever l'ancre et tout s'était bien passé jusque-là, quand le capitaine s'aperçut d'un oubli. Il crut pouvoir se confier à Oculi, qui le jour du départ était un peu moins gris que ses camarades et qui racontait volontiers *lui pas aimer l'eau-de-vie*. Du reste il n'avait pas un sou en poche et il était peu probable qu'on lui fit crédit seulement sur sa figure noire.

Je profite de l'occasion pour faire porter une lettre à la poste et je donne au nègre 50 centimes pour l'affranchissement. « Vous avez eu tort, me dit Baudelle, de ne pas mettre vous-même un timbre sur votre lettre; elle n'arrivera sûrement pas à destination et nous ne reverrons pas Oculi de sitôt. » De fait, nous l'attendîmes longtemps ; il revint cependant, mais dans un état d'ébriété!... comment put-il seul faire avec le canot le mille qui nous sépare du rivage? le dieu des ivrognes veillait

sans doute sur lui. J'appris depuis que ma lettre n'avait pas touché le destinataire, comme l'avait justement prévu le capitaine.

Je laisse à penser quelle réception fut faite au malheureux nègre ; ce fut une réédition de la première journée, avec cette variante que cette colère s'abattait sur une seule tête. Le pauvre diable, tout penaud et pas méchant, se contentait de protester : « Moi pas saoûl, capitaine ; Oculi, bon matelot ; Oculi, bon nègre. »

— Et les scènes se renouvelaient, tantôt à propos d'une manœuvre, tantôt sans motif apparent ; tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, si bien qu'au bout de quelques jours tout l'équipage avait eu son compte, depuis le mousse jusqu'au maître d'hôtel, en passant par les matelots et les chauffeurs. Aussi dès le début de notre voyage les relations entre le capitaine et ses hommes furent rien moins que cordiales. Nous avions bien essayé au début de nous interposer, de prier Baudelle de traiter moins durement ses hommes : nous nous heurtâmes malheureusement à un parti pris, car en dehors même de ses colères il n'avait aucune considération pour tout ce qui est matelot : « C'est de la racaille, disait-il. » Jusqu'à un certain point il avait raison ; il faut avouer que cette classe de marins ne mérite pas tous les éloges que leur prodiguent des journalistes intéressés ou ignorants. Ce sont là clichés tout faits pour faire sortir l'argent des poches charitables, mais pour qui les a vus de près, ils sont vraiment peu intéressants et les femmes pas davantage. Je parle bien entendu d'une manière générale et suis persuadé qu'il y a des exceptions ; mais ce ne sont que des exceptions. Baudelle les connait bien et ne cache pas son mépris pour ces hommes dont la seule passion, la seule jouissance est l'alcool.

Toutefois ce vice à part, et il est entendu qu'il est commun à tous les matelots, on peut dire qu'à jeun nos hommes sont

les gens les plus sociables qui soient au monde : bons enfants, bons compagnons, bons manœuvriers. Il eut été politique, prudent même de la part de Baudelle de ne pas les exaspérer, de ne pas les pousser à bout, de ne pas donner d'aliments à cette haine qu'on sent s'accumuler tous les jours autour de lui. Nous craignons qu'à un moment donné n'éclate quelque mutinerie, quelque révolte qui compromette la sécurité du bateau et la nôtre propre.

Baudelle a-t-il conscience de ces dispositions malveillantes de ses hommes ? A certains indices je puis le croire ; mais la dyspepsie ne lui laisse pas le loisir de modifier sa manière d'être. Autoritaire par principe, il ne lui convient pas de ganter de velours une main qu'il veut être de fer. Peut-être aussi est-ce dû à son éducation première et à ses origines : d'une condition modeste, ayant conquis son brevet de capitaine à la force du poignet, il a très haut placé le sentiment de son mérite et de ses qualités professionnelles, et montre pour la hiérarchie un culte passionné. Au sommet, tout en haut, immédiatement « après Dieu », lui le capitaine Baudelle, et ce n'est pas dans sa bouche une vaine formule, il en est imprégné en quelque sorte jusqu'au bout des ongles et malheur à celui qui oserait mettre en doute un seul instant son omnipotence ! Au-dessous de lui viennent le premier mécanicien, Bernon et le second du bord, Tessier ; à eux, il daigne reconnaître une parcelle d'autorité, mais tout ce qui vient après, n'est que du fretin, des esclaves, des bêtes de somme, de passives machines. Nous passagers, nous ne comptons pas, étant des terriens : nous ne sommes qu'un embarras pour lui, car nous ne sommes pas astreints à la discipline, nous ne sommes pas hiérarchisés ; nous le gênons visiblement. Somme toute, à part ces petits travers, il possède l'étoffe d'un excellent capitaine, et je n'ai eu avec lui, jusqu'ici, que les meilleurs rapports. Espérons qu'il en sera de même jusqu'au bout.

1er Juillet. — Aujourd'hui, nous pûmes craindre vraiment de voir éclater la révolte qui couvait à bord. Cela commença dès le matin, par une dispute entre le capitaine et Bernon, notre chef mécanicien, et la cause ou plutôt l'occasion, fut une nouvelle avarie : un tube de la chaudière avait de nouveau crevé. Il fallut stopper, ô supériorité de la navigation à vapeur ! de 8 heures du matin à 7 heures du soir, pour vider les chaudières, remplacer le tube, et remettre en pression. Nous étions tous dans une inquiétude croissante, notre mauvaise humeur s'exhalait en imprécations contre les ingénieurs, contre les commissaires de la marine ; un choc eut lieu entre Bernon et Baudelle. Lequel avait tort? ni l'un ni l'autre, sans doute; mais quand l'air est saturé d'électricité, il suffit de la première étincelle pour mettre le feu aux quatre coins du ciel. Des gros mots furent échangés, des paroles injurieuses prononcées ; résultat : le capitaine avait un ennemi de plus dans la place.

Le contrecoup fut pour Oculi, qui était de quart en ce moment; cet animal-là, qui n'aimait pas l'eau-de-vie, disait-il, avait déniché, je ne sais où, une bouteille de rhum et s'était abominablement grisé ; il fallait voir de quelle main ferme il tenait la barre! Il est vrai que la chose avait peu d'importance, vu que le navire était immobilisé et que la mer était calme ; mais Baudelle n'était pas homme à laisser passer une faute pareille. Aussi était-il exaspéré, sa fureur était au paroxysme. Les injures, les menaces pleuvaient comme grêle sur la tête du nègre, qui roulait ses gros yeux blancs, effaré et balbutiant : « Touchez pas à moi, cap'taine, touchez pas Oculi, cap'taine, » d'un air moitié suppliant, moitié menaçant.

Les autres se tenaient à l'écart et observaient la scène silencieux, hostiles, les regards chargés de haine, semblant attendre un signal. Nous craignions qu'aveuglé par la colère, le capitaine ne portât la main sur le nègre. C'était peut-être ce qu'attendaient ses camarades.

Heureusement, il n'y eut aucune voie de fait, du moins de la part de Baudelle: seul Bismarck, qui à chaque occasion prenait fait et cause pour son patron, s'efforçait de déchirer les jambes du pauvre Oculi : ce fut le côté comique de la scène. Dès les premiers mots, la vilaine bête s'était mis à aboyer contre le pauvre diable, mêlant les accents de sa voix rauque de vieux chien, aux cris furieux de son maître, puis las d'aboyer, il mordait à belles dents les mollets noirs d'Oculi. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait pas l'air d'y faire attention ; il est vrai que son épiderme n'était même pas entamé, la vieillesse ayant usé les dents de l'animal jusqu'à la racine. On lui tenait compte pourtant de l'intention, et Bismarck partageait avec son maître la haine de l'équipage.

Cela finit par la mise aux fers du nègre, que nous entendîmes longtemps pousser des cris de rage.

Nous autres, nous sommes attristés par ces scènes continuelles et nous nous demandons avec inquiétude comment s'achèvera notre voyage, avec un capitaine malade et un bateau plus malade encore.

Enfin à 7 heures du soir, après 12 heures d'immobilité qui eût pu être un danger si la mer eût été mauvaise, nous reprenons notre route en avant, mais à 7 heures 1/2, un troisième tube crevait (1). Fallait-il de nouveau vider la chaudière et stopper 12 nouvelles heures? Bernon se contente cette fois de tamponner la fissure, et nous donne à espérer que ça pourra peut être aller jusqu'à Fort-de-France. Ainsi soit-il.

J'avais peur, quant à moi, de m'ennuyer pendant cette longue traversée de Madère à Fort-de-France ; eh bien ! non décidément, si cela continue, cela va être très intéressant, pourvu que la situation ne tourne pas au tragique.

(1) On pourrait croire à quelque exagération de ma part. Hélas! bien qu'invraisemblables, ces accidents répétés de chaudière et de machine sont de la plus scrupuleuse exactitude; mes notes sont là qui enregistrent, jour par jour, ces différentes péripéties.

2 JUILLET. — En approchant de Madère, nous avions eu notre première journée de pluie, mais seulement de cette pluie maussade de nos climats; aujourd'hui c'est tout autre chose : c'est une journée de pluie ensoleillée, de pluie tropicale : des averses torrentielles, à croire que nous passons sous des cataractes, des déluges subits contre lesquels la tente ne suffit pas à nous protéger, transforment le pont en une rivière que le roulis ballotte de tribord à babord, et de babord à tribord.

Puis tout à coup, sans transition, la pluie cesse, une éclaircie se fait, le soleil se montre radieux, colorant les gros nuages mamelonnés des brillantes couleurs du prisme. Et puis la pluie redouble d'intensité, les grains succèdent aux grains, les averses aux averses : il nous a fallu rester en sabots toute la journée.

Le plus à plaindre fut sans doute Noël, que ses fonctions de commissaire appellent souvent à l'avant, pour la cuisine ou pour la basse-cour (car nous avons une basse-cour), et qui, surpris plus d'une fois dans ses périgrinations, nous revient trempé comme un caniche. N'ayant accepté que par dévouement pour la cause commune ces culinaires fonctions, il n'est pas content, Noël, et rendrait volontiers son tablier aujourd'hui : mais il s'acquitte si bien de cet office, il tire parti de nos ressources comestibles avec tant d'ingéniosité, il ordonne nos menus avec tant de variété que nul de nous ne pourrait se flatter de faire aussi bien. « Cela vous va comme un gant, mon vieux Noël, lui disais-je parfois; on dirait que de votre vie vous n'avez jamais fait autre chose ; vous êtes un artiste ès-cuisine. » C'est de ma part une honteuse flatterie intéressée, mais bast! Noël aime à être flatté sur ce chapitre, et j'avoue ne manquer aucune occasion de lui faire plaisir.

Pourtant il a un horrible défaut (on n'est pas parfait) ; il a un faible pour le *kary*. Est-ce bien un faible que je dois apper cet engouement pour cette sauce puante et nauséabonde où

se mélangent affreusement, selon la recette asiatique, le poivre et le gingembre, le curcuma et le safran, le *cotomély* et le *mouloungthany*, etc., etc.? N'est-ce pas plutôt pour le plaisir d'être désagréable au capitaine, contre qui il a une dent, depuis Madère, et qui ne peut souffrir le *kary ?* Toujours est-il qu'à tous les repas nous voyons apparaître cette horrible sauce indienne. Pour mon compte, j'ai demandé grâce; je suis complètement dégoûté, et pour le reste de mon existence, de cette mixture aussi infecte qu'elle est jaune, aussi désagréable au goût qu'à l'odorat : j'aimerais mieux l'ail, incomparablement. Cet excellent Noël m'a pris en pitié; il m'a promis de me faire préparer une portion à part et sans *kary*, et je me suis engagé, en retour, à ne partager mon plat avec qui que ce soit. « Compris, Noël, j'observerai la consigne. »

Je tiens, n'est-ce pas, à ménager mon estomac, d'autant plus que notre ordinaire, fait de conserves, n'est pas déjà si varié : tripes à la mode, du boudin, des saucisses, de la choucroute, des pommes de terre, du riz, voilà les matières premières que Noël s'ingénie à combiner de son mieux. De temps en temps un poulet, que le mal de mer a rendu étique, un canard que le roulis a débarrassé de sa graisse, mais toujours la sauce *kary*.

Si au moins nous avions du bon pain de France ! hélas !... depuis que notre provision de Cherbourg est épuisée, nous ne mangeons plus, en fait de pain, qu'un simulacre, qu'une apparence éloignée. Quel nom donner, en effet, à cette boule de pâte mal levée, mal pétrie, mal cuite, lourde comme un boulet de canon, indigeste comme une charretée de cailloux, que notre cuisinier sort du four tous les matins. Il faut manger cela ou se rabattre sur le biscuit, que l'on grignote si on a des dents, qu'on fait ramollir dans l'eau, dans le cas contraire. Pain ou biscuit, lequel est le meilleur? Je n'en sais rien, vraiment.

Je ne récrimine pas, je constate; je ne me plains pas, je dé-

plore; et je suis d'accord avec Noël pour trouver que Baudelle aurait pu, à Madère, faire embarquer quelques kilos de pain : ça n'aurait pas prolongé de beaucoup sa visite chez Blandy et Cie; et puis, on n'est pas des chiens, que diable !...

Toutefois aujourd'hui nous avons eu sur la table un extra : ce matin, quelques poissons-volants ont été trouvés sur le pont, et du pont à la poële à frire le pas fut vite franchi. Léon, notre maître d'hôtel n'en revenait pas : hier encore il était persuadé que je lui racontais des histoires de Gascogne. Ne lui avais-je pas affirmé qu'il allait bientôt nous servir des fricassées d'oiseaux-poissons? « Bien mieux, ajoutai-je, on n'aura pas même la peine de les prendre, ils viendront d'eux-mêmes à la casserole. » Léon n'était pas convaincu et Maurice, le mousse, me regardait de ses bons gros yeux incrédules. Aujourd'hui il faut bien se rendre à l'évidence : les poissons étaient sans vie sur le pont, les ailes étendues.

Ces intéressants *amphibies* que les savants rangent parmi les poissons, ordre des *acanthoptérygiens*, genre *dactyloptère* et que je place, moi simple mortel, dans la famille des harengs et des maquereaux, ont des nageoires qui sont des ailes et ces ailes sont des membranes fines comme une toile d'araignée, ténues comme les ailes des libellules. Admirable instrument de locomotion, aussi bien agencés pour filer entre deux eaux que pour fendre les airs, ces appendices sont, tantôt des rames qui battent l'eau en cadence, tantôt un ressort qui fait bondir le poisson au-dessus des vagues; tantôt, enfin, des organes qui le soutiennent dans l'air et l'élèvent pour quelques instants au rang des oiseaux. Son vol n'est pas, il est vrai, celui de l'hirondelle qui frappe l'air à coups redoublés, c'est celui de l'oiseau de proie qui plane, ailes immobiles, qui glisse entre les couches de l'atmosphère.

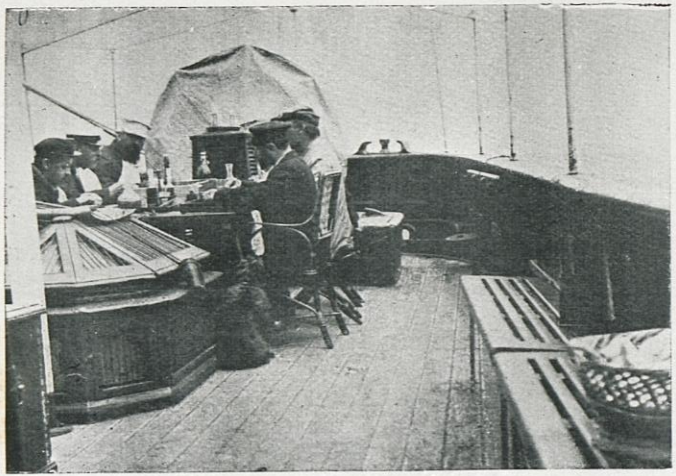
L'air toutefois n'est pas l'élément de prédilection du poisson-volant : il ne prend son envolée que pour fuir un danger pres-

sant, pour échapper à la poursuite des rapaces de la mer : marsouin, thon, baleine, etc. Notre bateau joue visiblement pour eux le rôle d'épouvantail, ils le prennent pour quelque monstre marin : aussi quand nous arrivons sur un banc de ces *volatiles*, c'est une panique folle, un sauve-qui-peut général : les gros, les petits, tous s'élancent hors de l'eau, à droite, à gauche, comme des compagnies de perdreaux effarouchés, et vont se *poser* à deux et trois cents mètres plus loin. La nuit, soit qu'ils soient trompés par l'obscurité, soit que la lumière de nos fanaux les fascinent, quelques-uns viennent tomber sur le pont et s'offrir en holocauste.

Existe-t-il un certain nombre de variétés de poissons-volants? J'avoue mon ignorance à ce sujet; dans les régions inter-tropicales que j'ai traversées, j'en ai noté deux espèces bien distinctes : la première, la plus nombreuse assurément, a le corps allongé du hareng dont elle a les dimensions; l'autre, au contraire, a une tête énorme avec un corps effilé, et ressemble davantage au rouget, au grondin. Mais qu'il appartienne à l'une ou à l'autre variété, le poisson-volant vit en familles nombreuses, et on en rencontre des bandes innombrables; on est stupéfait de voir quelles quantités prodigieuses d'animaux renferme l'Océan.

Au point de vue culinaire, si le poisson-volant n'est pas un mets très fin, du moins c'est un plat très appréciable, qui tient du hareng et du maquereau; et pour des voyageurs comme nous, privés de viande fraîche, cela constitue une diversion agréable : heureusement que l'idée n'est pas venue à Noël de nous les accommoder au *kary*.

3 Juillet. — Je ne sais pourquoi j'ai été hanté toute la journée par le souvenir de Christophe Colomb. Mon esprit s'envolait par delà les siècles passés, me reportait à 400 ans en arrière et je voyais le génial marin parcourant avec ses trois



Le déjeuner à bord du *Georges Croizé* par 35° de lat.
et 18° de long. O
à droite : le capitaine et l'auteur;
à gauche, d'avant en arrière : Bernon, Noël, Damoisy.

vaisseaux ces mêmes parages où nous sommes, cherchant devant lui une nouvelle terre, chaque jour la promettant pour le lendemain à ses équipages à demi-révoltés et chaque jour voyant le but s'éloigner; je me représentais l'inquiétude, l'énervement de ses matelots, et je comprenais leur découragement, leur démoralisation en contemplant cette solitude tous les jours pareille à elle-même, ce désert infini où le sable est remplacé par de l'eau, les sauterelles par des poissons-volants, mais dont le soleil est aussi implacable que dans le Sahara.

Non pas que je me sente envahi par le spleen ! pas le moins du monde. Je n'ai du reste, aucun mérite à cela, car à la différence des compagnons de Christophe Colomb, je sais où je vais, je sais que dans 8 jours, si la chaudière ne crève plus, je serai à la Martinique et dans quinze au Contesté, et cette certitude suffit pour que cette apparente monotonie soit un calme pour mon esprit, un repos pour mon corps.

Ce soir nous avons eu une brillante éclipse de lune. Nous venions de dîner, et, tout en fumant, tout en causant, nous nous laissions bercer par le balancement du navire, caressés par une légère brise, jouissant délicieusement de la fraîcheur du soir. Sur le gaillard d'avant les matelots chantaient en chœur des refrains joyeux dont Blattier, le ténor de la troupe, modulait les couplets. La mer était calme comme un lac, le soleil venait de disparaître à tribord pendant qu'à l'opposé la lune se levait majestueusement, semblant surgir des flots, rougie par les vapeurs salines. Insensiblement elle montait sur la voûte céleste et prenait bientôt cet extraordinaire éclat diamanté qu'elle n'a que sous les tropiques, quand il nous semble que la clarté diminue : nous cherchons quel nuage peut ainsi assombrir l'atmosphère tout à l'heure si limpide. Il n'y a pas de nuages, mais le disque lunaire, parfaitement rond tout à l'heure, présente à son bord une tache lugubre et nous voyons cette tache s'étendre et croître de minute en minute....

Le ciel devient de plus en plus sombre, et quand la lune, continuant sa course, est arrivée presque au-dessus de nos têtes, elle ne présente plus à nos regards qu'un mince croissant, strie lumineuse sur le ciel obscur. Les chants se sont tus, une mélancolie intense plane sur nous, on n'entend d'autre bruit que le bruit de l'hélice... on dirait qu'un cataclysme nous menace, qu'il va éclater, la disparition de la lune devant être le signal de la catastrophe.

Et alors, la hantise de tantôt me reprend, l'obsession reparaît : je me rappelle l'éclipse que Christophe Colomb observa lors de son premier voyage, je me rappelle la terreur superstitieuse dont furent frappés les indigènes de San-Salvador, quand, selon la prédiction de Colomb, l'astre disparut, ce qu'ils attribuaient à la colère du Dieu des visages pâles...

Mais déjà le croissant grandit, les ténèbres se dissipent, le rêve est fini...

4 Juillet. — Ce soir, comme tous les soirs, je me suis posé cette question : qu'ai-je fait ? qu'ai-je vu ? et j'ai dû répondre : rien, rien. Cependant, au contraire de Titus, je ne crois pas avoir perdu ma journée. C'est que la vie de bord possède par elle-même un charme tout particulier ; il faut l'avoir vécue pour en apprécier la haute poésie et pour comprendre l'attrait qu'elle exerce sur le voyageur, la fascination dont elle enveloppe le marin. Se lever quand bon vous semble, prendre sa tasse de café, déjeuner à 11 heures, dîner à 5 et regagner sa couchette à l'heure qu'il plaît à chacun, cela peut paraître d'une monotonie intense et serait probablement plus que fastidieux si, au lieu de courir les mers, le bateau était à l'ancre, dans un port. Mais ce plancher mouvant, les trépidations de la machine, le roulis, le tangage, le ronflement de la chaudière, le battement de l'hélice, le grincement du lock, le crachement cadencé du condenseur, tout cela donne une âme au bateau ; ce n'est plus une ma-

chine inerte, c'est un corps vivant, c'est un organisme qui fonctionne; c'est un être qui marche, qui progresse, qui fend l'espace... et nous, au milieu de ce mouvement, de cette activité qui règne à bord, nous n'avons qu'à laisser aller; nous sommes le pivot immobile autour duquel s'agitent toutes choses : l'eau, le ciel, la terre; le centre passif du tourbillon des choses ambiantes. Et je me sens envahi d'une douce langueur, quand, après dîner, de la fumée de mon cigare décrivant de légères spirales vers le ciel bleu, mes yeux se portent vers l'horizon immense confondant sa courbe avec la voûte céleste. C'est le *far niente*, le doux *far niente* cher au vrai philosophe, inconnu des Parisiens. Oh ! la douceur de vivre ainsi !...

Sans doute je n'ai pas mes habituelles distractions, mais je n'en ressens aucune privation; je n'ai pas tous les matins les quatre pages d'un journal, les faits divers de la comédie humaine: chinoiseries de la politique, drames de la passion et de la misère; mais devant moi le livre de l'Océan est grand ouvert : la brume, les flots d'azur, l'immensité; je n'ai pas le spectacle de la multitude, le fourmillement du boulevard, le fracas des voitures, mais mon regard se complait à suivre la mouette dans son vol capricieux, l'alcyon se poser sur la crête des vagues, ou ces bandes de poissons-volants que nous venons troubler dans leur domaine et qui fuient de toutes parts, effarouchés; je n'ai pas la verdure de nos campagnes, ni le chant du rossignol, mais j'ai le soleil des tropiques, qui tous les matins ensanglante l'horizon et qui tous les soirs éteint ses feux dans les flots, colorant les nues d'une pourpre étincelante; j'ai les nuits étoilées, la Croix du Sud, la resplendissante clarté de la lune qui se reflète sur les vagues en une immense tache lumineuse et papillotante.

Et tout cela me fait une vie nouvelle : il semble que je sois un autre homme, qu'une porte se soit fermée sur le passé; que je vogue vers un avenir où les hommes et les choses sont différents ; la France, les amis, la famille, tout cela disparaît

comme dans la brume, derrière un voile qui s'épaissit tous les jours. La distance est comme le temps: elle émousse les sentiments, elle calme les passions, endort les souvenirs. Les êtres et les choses, les sensations et les désirs, les haines et les affections, tout s'estompe, tout se grise, tout s'obscurcit. Je comprends maintenant comment sont apaisées les agitations du cœur, tant ce calme qui nous entoure est envahisseur. O vous, qui souffrez de la perte d'un être chéri, de la trahison d'une maîtresse, vous qui êtes affligés par les déboires de la vie, accablés par les tribulations de l'existence, fuyez loin, loin, toujours plus loin ! Plus vous serez loin et plus vous oublierez.

5 Juillet. — Un seul parmi nous reste insensible aux effluves bienfaisantes de l'Atlantique; un seul regrette les choses de la terre, un seul s'ennuie : c'est Tanqueret. C'est sa spécialité comme c'est celle de Baudelle de nous affliger de sa gastrite, de Damoisy de nous offrir la vue peu réconfortante du mal de mer à perpétuité, de Noël de nous empoisonner avec son *kary*.

Dès les premiers jours, Tanqueret s'est ennuyé et il s'ennuiera jusqu'à l'arrivée. Il s'ennuie du matin au soir et peut-être même du soir au matin, car je ne suis pas sûr que le sommeil interrompe cet ennui. Il recherche la solitude, préfère le silence, et s'il ouvre parfois la bouche, c'est pour bâiller. En vain cherchons-nous à l'égayer : « Eh bien ! Tanqueret, comment va ce matin? Quelle délicieuse journée ! » — Je m'emb... nuie, répond-il d'un ton qui n'admet pas de réplique. » Bien que ce ne soit pas flatteur pour ses compagnons de voyage, il avoue et ne cherche pas à dissimuler. C'est au moins franc.

Cet ennui se traduit chez Tanqueret par deux symptômes : il marche et il fume. La rapidité de sa marche, multipliée par le nombre d'allumettes qu'il brûle, représente exactement le coefficient de son état moral, pour chaque journée.

A vrai dire, il ne desserre les dents qu'à table, et encore les quelques paroles qu'il prononce sont-elles des paroles d'amertume contre le bateau, contre la lenteur de notre marche, contre la destinée, contre tout, en un mot.

Sans aucun doute, depuis Madère surtout, notre vie est quelque peu monotone : manger, boire et dormir sont nos plus sérieuses occupations matérielles ; or, s'il est vrai que

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité »

nous avons sur notre bateau tous les éléments nécessaires. Mais quand les distractions ne viennent pas du dehors, ne convient-il pas de les chercher en nous-mêmes ? L'esprit peut toujours s'affranchir des plus étroites barrières, il peut fouiller les profondeurs de l'Océan, franchir l'horizon, vivre avec le passé, voir dans l'avenir, et comme rien n'est plus propice à ces envolées de l'esprit que le doux balancement du bateau, je n'hésite pas à dire que Tanqueret s'ennuie parce qu'il veut s'ennuyer : il a bien tort, d'autant plus que nous avons tous les jours quelque distraction nouvelle et souvent inédite.

Aujourd'hui, par exemple, fut un jour de gala : nous avons eu un combat de chiens. Il convient de dire que nous avons à bord, entre autres animaux, trois chiens : en première ligne (à tout seigneur tout honneur), Bismarck, le griffon du capitaine ; ensuite, c'est Joe, le chien de Damoisy ; enfin, mon setter gordon, Black. Je ne ferai pas leur portrait, je me contenterai de dire que Bismarck est une sale bête au physique et au moral ; que Joe est ce qu'on peut appeler un bon garçon, malgré l'air sournois que lui donne son œil vairon ; enfant de la rue et du hasard, il est satisfait de son sort ; Black enfin n'est pas méchant, mais, suivant le dicton, si on l'attaque, il se défend... et il se défend bien.

J'ai dit que Bismarck était une sale bête, j'en demande bien pardon à Baudelle, mais ce n'est pas seulement mon avis person-

nel, c'est celui de tous ici. Il est, en effet, d'une humeur difficile et acariâtre ; profondément égoïste, il ne peut sentir ses confrères de la race canine ; dès que Black ou Joe approchent, il grogne, montre les dents, il a l'air de les considérer, ma foi, comme des intrus. Avec cela, sale, mal peigné, puant, la gueule laissant échapper une bave gluante, il n'inspire que le dégoût. Ce n'est pas l'opinion de son maître, naturellement ; Baudelle ne connaît rien de plus beau ni de meilleur que Bismarck, il lui attribue toutes les qualités physiques et morales ; aussi c'est plus que de l'amitié, c'est de l'adoration qu'il éprouve pour son chien, et tous deux sont inséparables : deux frères siamois. L'un ne fait pas un pas sans que l'autre soit sur ses talons, la nuit même ne les sépare pas : Bismarck partage la cabine de son maître. Les plus friands morceaux de notre table sont pour lui ; il est soigné, cajolé, aussi bien que le serait une maîtresse. Il a pourtant une qualité : il n'est pas ingrat, il aime son maître comme il en est aimé. Nous n'en sommes point jaloux.

Donc, Black était venu faire un tour à l'arrière, avec son ami Joe, quand sur son chemin il rencontra Bismarck, grondant, l'œil mauvais, ayant l'air de lui demander ce qu'il venait faire par ici. Dame, toute patience a des bornes, même dans le monde des chiens ; aujourd'hui, celle de Black était à bout et il résolut, sans plus tarder, de donner une leçon à l'insolent personnage. Le saisir brusquement par le cou entre ses deux mâchoires de fer et lui enfoncer dans les chairs ses terribles crocs fut l'affaire d'un instant. L'autre tire une langue démesurée et pousse des hurlements lamentables.

Nous étions partagés en deux camps, les uns tenant pour Black, les autres... ou plutôt l'autre camp, dois-je dire, car on n'y comptait qu'un seul partisan, soutenait Bismarck. On devine que cet unique partisan c'était le capitaine. Je n'essaierai pas de décrire l'état d'âme de Baudelle quand il vit son chien

sur le point d'être étranglé ; au risque de recevoir des coups de dents, il se précipite dans la mêlée, tirant Black par la queue, le bourrant de coups de pieds, joignant ses cris aux hurlements de Bismarck... à deux contre un, la lutte n'était plus égale : Black dut lâcher prise. Il était temps du reste : j'ai cru un instant que le hargneux Bismarck allait payer de la vie ses provocations gratuites : il râlait déjà et dut abandonner une partie de son épiderme pour sauver le reste.

Pauvre Baudelle ! son cœur saignait, ses yeux versaient des larmes de douleur et il se répandait en imprécations contre Black, le méchant chien, contre moi, possesseur d'une bête enragée, contre tous les autres qui suivaient, les bras croisés, souriant même, les péripéties du duel. Il menaça de faire jeter le principal coupable par dessus bord ; je lui fis comprendre que des représailles seraient à craindre pour le pauvre Bismarck et qu'il valait mieux laisser les chiens vider entre eux leurs querelles. Black fut néanmoins mis aux arrêts sur le gaillard d'avant, la chaîne au cou, tandis que Bismarck restait à l'arrière au détriment de notre odorat. Joe, le bon Joe fut bien ennuyé de la disgrâce de Black, mais il n'hésita pas une minute et s'en alla de lui-même à l'avant tenir compagnie à son ami.

Croyez-vous que cette scène de carnage ait pour quelques minutes arraché Tanqueret à ses idées sombres ? Pas du tout, il continua de faire les cent pas et de fumer sa pipe, comme si l'atmosphère n'avait pas été déchirée par la voix furieuse de Black, le hurlement plaintif de Bismarck et les cris de rage du capitaine. Que voulez-vous ? Tanqueret s'ennuie.

6 Juillet.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Faut-il toujours veiller dans ce sacré pays ?

Oui... quels sont ces appels déchirants, ces clameurs d'angoisse qui nous font sursauter du lit? C'est tout bonnement notre mousse qui, dès l'aube, prend un bain de siège forcé et se débat, dans un baquet, comme le ferait un diable dans un bénitier. Et tous les matelots dansent autour de lui une ronde échevelée, rejetant le pauvre Maurice au fond du récipient dès qu'il tente d'en sortir. Cette farce innocente représente le *baptême du tropique*, Nous avons, en effet, passé la ligne hier soir à 10 heures, et la cérémonie est de tradition pour tout novice. A partir d'aujourd'hui le mousse perd sa qualité native de terrien, il est consacré marin. Nous prenons part à la gaieté commune et la vue du pauvre Maurice battant l'air des pieds et des mains pendant que la partie innommable de son individu trempe dans l'eau salée provoque chez nous une irrésistible hilarité.

Nous avons franchi cette nuit le 23e parallèle, sans le savoir en quelque sorte. Le capitaine aurait pu sans doute nous avertir hier, mais la discrétion semble une de ses vertus professionnelles, à tel point qu'il nous a tenus jusqu'ici dans l'ignorance la plus complète au sujet de notre position quotidienne : il nous a été impossible de suivre au jour le jour notre marche sur la carte de l'Océan. Il y aurait sans doute des inconvénients à ce que de vulgaires pékins comme nous soient renseignés sur les mystères de la navigation ou initiés à la science du sextant. Néanmoins par l'observation du lock et de la boussole, par la mensuration de la longueur d'ombre à midi, je savais que nous approchions de la ligne, mais ce ne pouvait être qu'approximatif : le baptême de Maurice nous a fixés. Nous avons aujourd'hui le soleil au zénith, demain et plus encore les jours suivants, nous le verrons au nord à l'heure de midi.

7 Juillet. — La chaudière continue à bien se comporter, elle n'a plus de ces fuites répétées, si inquiétantes depuis notre départ : nous finirons peut-être par arriver.

Nous entrons pour l'instant dans la mer des Sargasses. Qui n'a point entendu parler de la mer des Sargasses? de cette vaste étendue d'eau tourbillonnant sur elle-même, roulant ses flots dans un mouvement circulaire, attirant dans son remous immense les herbes arrachées au fond de l'Océan, les troncs d'arbres et les arbres entiers charriés par l'Amazone, le Counani et le Cachipour, les débris des vaisseaux naufragés, épaves flottant entre deux eaux, écueils redoutables pour les navires? Oui, c'est bien la mer des Sargasses dont les eaux échappent aux lois des autres mers, lac immense dont les vagues viennent, sans se mélanger, se briser contre le Gulf-stream au nord, le Courant équatorial au sud, comme sur des digues infranchissables, facile à reconnaître du reste à la grande quantité d'algues errantes qui la recouvrent. Ce sont les *fucus natans*, les raisins des tropiques, les Sargasses, dont les amas souvent considérables obstruent la marche des navires, paralysent le mouvement des hélices.

En même temps que ces algues, nous voyons passer des méduses, moitié plantes et moitié animaux, dont le dos s'arrondit en boule ou en ovoïde que le vent pousse comme une voile, dont la base s'étale en disque à la surface des vagues, plongeant dans l'eau leurs tentacules ramifiés, membres ou racines, cordons arrondis ou lanières frangées, d'aspect effrayant comme la tête de la Gorgone antique. A leur teinte, qui est celle du liquide nourricier, bleu-indigo avec cependant une nuance plus accentuée de rose, on dirait de grosses bulles d'eau de mer qu'aurait soufflées quelque génie invisible. Elles me rappellent d'autres méduses vues autrefois sur les côtes d'Italie, et que l'on appelle du joli nom de *barquettes;* mais elles sont d'un bleu azuré, celles-ci, comme la mer elle-même dans ces régions; elles vivent en colonies plus nombreuses et sont plus petites. Ici, comme sur la côte d'azur, les méduses sont un signe de beau temps, disent les marins, qui les ont baptisées

d'un nom autrement plus expressif, trop imaginé même ; mais ce nom ne saurait figurer que dans une des nomenclatures gauloises de Rabelais. En tout cas, c'est plus pittoresque que le nom donné par les naturalistes. Oh ! ces savants ! Quel talent ils déploient pour dépoétiser toutes choses ! Tout à l'heure le raisin des tropiques était un *fucus*, maintenant la méduse, cette évocation de la Gorgone mythologique, n'est plus qu'un *polype acalèphe discophore*.

Si encore la science ne s'attaquait qu'aux mots, mais les légendes sont détruites impitoyablement. Pourquoi ces animaux — acéphales autant qu'acalèphes, — qui semblent sans défense, qui ne sont qu'une membrane ténue, qu'un tissu mou sans squelette, ne sont-ils pas la proie de cette multitude de poissons volants fourmillant dans ces parages, sans autre ressource que de se dévorer entre eux ? Le nom de Méduse m'expliquait tout, puisqu'il me représentait les poissons terrifiés à l'aspect de cette chose horrible, fuyant éperdument devant ces menaçants tentacules. Prosaïquement, les naturalistes m'apprennent que le *polype acalèphe discophore* possède des cellules très petites lesquelles renferment une sorte de dard, muni d'un fil très fin pouvant se dérouler, que ce dard produit sur la peau de l'homme une espèce d'urtication très pénible (cellules hastées, cellules urticantes). L'effet est-il le même sur les poissons ? Toujours est-il qu'aucun n'ose s'y frotter.

En tout cas, méduses et poissons-volants vivent en apparente bonne harmonie au sein de la mer des Sargasses, au milieu des varechs et des algues.

8 Juillet. — Les algues sont de plus en plus abondantes. Ce sont maintenant de vastes nappes de verdure s'étendant autour de nous, aussi loin que la vue peut porter, d'immenses tapis de gazon que le bateau laboure de son éperon comme le soc de la charrue laboure la terre de nos guérets, se défilant en

longues théories à droite et à gauche, alternant leurs teintes fauves, comme automnales, avec la couleur indigo de l'Océan, et dans ce tableau les méduses semblent des fleurs qui émaillent de leurs pétales roses des prairies mûres pour la moisson.

La chaleur est accablante, le thermomètre accuse 36 degrés à l'ombre. On ne sent pas un souffle d'air malgré le déplacement du navire et bien que nous soyons depuis quelques jours dans la région des alizés; mais soufflant du nord-est, le vent suit la même direction que nous, marche de la même vitesse. La girouette reste immobile au sommet du grand mât, la fumée monte en colonne verticale de la cheminée de la machine: nous avançons, et il semble que nous ne bougions point, l'atmosphère se déplaçant avec nous. De gros nuages montent lentement de l'horizon et pèsent sur nos épaules comme un manteau de plomb.

La nuit tombe cependant, mais ce n'est plus l'obscurité des nuits précédentes ; de petites flammes dansent sur la crête des vagues, les myriades d'étoiles de la voûte céleste paraissent se réfléchir à la surface de la mer, le sillage semble une longue traînée de lumière, comme une voie lactée ; le long des flancs du bateau se déroule un double ruban de feu, la mer est devenue comme une immense plaine de phosphore liquide : c'est le phénomène de la phosphorescence.

Nous avons discuté, pendant plus d'une heure, sur les causes de cette luminosité. Noël et Baudelle prétendaient qu'elle était due à la présence d'animalcules microscopiques appelés *noctiluques ;* je soutenais que c'était un phénomène électrique ; Damoisy et Tanqueret n'avaient pas d'opinion, tout au moins ne la manifestaient pas, chacun pour une raison différente. « Voyez, disais-je, les conditions dans lesquelles les particules d'eau deviennent lumineuses ; un frottement, un frôlement de l'air est absolument nécessaire. Ainsi c'est à la crête des vagues, sur les parties déplacées par le bateau, battues par

l'hélice, et surtout dans le sillage que la phosphorescence se produit. »

Je ne pus arriver à les convaincre. Je crus leur donner un coup de massue en leur citant l'expérience d'Otto (1), mais ils me répliquèrent qu'il avait probablement introduit des noctiluques dans son tube à expérience.

Chacun restant sur ses positions, je songe à regagner ma cabine. Mais quelle chaleur ! Je remonte vivement sur le pont et préfère coucher à la belle étoile. Par exemple, on n'y a pas toutes ses aises ; la couchette est un peu dure, d'abord ; puis ce sont les allées et venues des hommes de service qui vont consulter le lock et la boussole et qui, dans l'obscurité, vous trébuchent dans les jambes ; c'est le tintement de la cloche qui annonce les changements de quart, c'est la stridence de la manivelle qui remonte les seaux chargés des résidus de la chaudière, ce sont les escarbilles que nos hommes jettent à la mer, que le vent emporte et qui retombent en pluie de cendres, vous cinglant la figure, vous remplissant les oreilles, vous brûlant les yeux. Comment dormir dans ces conditions ? Pestant, jurant, sacrant, je m'apprête à redescendre. Il est trois heures du matin. A ce moment, un grand navire nous croise par tribord. Impossible de distinguer ses formes, tant la nuit est profonde ; il n'est reconnaissable qu'à ses feux. A en juger par le salon brillamment éclairé, ce n'est certainement pas un navire de commerce. Est-ce un paquebot chargé de voyageurs ? Ce n'est cependant pas la route habituelle... Est-ce un navire de guerre, espagnol ou américain, croisant dans ces parages, cherchant l'ennemi ?... Je ne sais, il file vers le nord et ses feux se perdent bientôt dans le lointain.

---

(1) Otto prend un tube en verre dans lequel il met successivement de l'eau de mer et un peu d'air mélangé d'ozone, et le secoue fortement dans l'obscurité; il se dégage alors dans le tube une vive lueur qui persiste quelques secondes.

9 Juillet. — La terre n'est pas bien loin. L'heureuse nouvelle nous est apportée par un bel oiseau de mer commun dans les parages des Antilles. Ce n'est pas la colombe du père Noé, avec un rameau vert, c'est un... *paille-en-queue.*

Cet oiseau, magnifique de forme, au plumage d'un blanc éclatant, avec un liséré noir sur les ailes, a le volume du goëland et le vol rapide de l'hirondelle. Il décrit à droite et à gauche du bateau d'immenses cercles de plusieurs kilomètres d'étendue, vient, s'approche tout près de nous, semble s'intéresser un instant à ce qui se passe ici, puis repart à tire d'aile jusqu'à ce que la distance nous le fasse perdre de vue; mais bientôt il revient et recommence le même manège. Le mâle a la tête rougeâtre, ce qui le distingue de la femelle; mais tous deux portent une queue immense, ayant quatre ou cinq fois la longueur du corps, et cette queue filiforme est formée d'une seule plume noire; on dirait une longue paille que l'oiseau tirerait après lui. C'est à cela qu'il doit son nom, dans le monde des marins au moins. Quant à son nom scientifique, je l'ignore et veux l'ignorer; quelque nom baroque, sans doute; j'aime mieux paille-en-queue.

10 Juillet. — Il a plu toute la matinée, comme il pleut par ici : des trombes liquides. Nous voguons entre deux eaux, l'eau douce sur nos têtes, l'eau salée sous nos pieds. L'après-midi le soleil reparaît, mais l'air reste saturé d'humidité, ce qui rend la chaleur insupportable. Mon ami Black, avec sa longue toison frisée, paraît souffrir horriblement; il tire une langue démesurée, souffle, halète et me jette des regards chargés de reproches. — Pourquoi, semble-t-il dire, l'avoir amené dans des pays aussi chauds ? — Tessier a pitié de lui et le passe à la tondeuse : Black me revient métamorphosé en lion d'Afrique, portant crinière noire sur la nuque et bouquet de poils au bout de la queue : tel un caniche retour du quai de la Mégisserie. Pour

un setter-gordon, la transformation est plutôt comique, aussi je l'accueille par un éclat de rire. Mais les chiens ont bon caractère et paraissent peu sensibles à l'ironie : le mien ne voit que le côté pratique et se montre tout guilleret.

Vers dix heures du matin, un nouveau vapeur nous croise, allant vers le nord-ouest. C'est un navire de commerce : quelque cargo-boat venant du sud-Amérique. Nous sommes décidément dans des eaux plus fréquentées, nous rentrons dans des parages civilisés. La terre est proche.

Autre signe. Les fonds de l'Océan qui étaient depuis Ouessant de plusieurs milliers de mètres, se relèvent sensiblement, le fait est visible à la couleur de l'eau par places : franchement verte ici, elle reste bleue plus loin; il en résulte un aspect marbré, moiré, du plus curieux effet. Les *fucus* deviennent de plus en plus rares.

A midi, notre position était de 57° longitude O et 18° de latitude. Pour que le capitaine soit sorti de son mutisme habituel, il faut que sa gastrite lui laisse du répit : c'est la première fois que cela lui arrive et cela vaut bien d'être marqué d'une +. Quand nous serons à dix !... Si son calcul est exact, et je n'en doute pas, mon cher Baudelle, nous serons après-demain à Fort-de-France. Enfin !...

11 Juillet. — Comme les jours qui précèdent quelque événement, la journée nous a semblé plus monotone que d'habitude. Cependant la mer nous semble moins déserte ; les paille-en-queue sont nombreux, d'autres oiseaux de mer se montrent de ci de là, une bande de canards file devant nous, se pose un instant sur l'eau et reprend son vol dès que nous approchons. Des familles de souffleurs, baleines ou cachalots, prennent leurs ébats à quelques encâblures; des bonites (espèce de thons) font une chasse effrénée aux poissons-volants, exécutant des pirouettes au-dessus des flots. Mais toutes ces choses qui auraient

été pour nous matière à distraction il y a quelques jours, nous laissent froids ; nous sommes blasés et n'avons plus qu'un désir, c'est de voir la terre, c'est d'arriver à la Martinique. Voici bientôt un mois que nous roulons notre bosse à travers l'Océan, nous aspirons après un terrain plus solide que le plancher de notre bateau... dame ! nous sommes des marins de fraîche date, nous autres !... Seulement arriverons-nous ?

Voici en effet que de gros nuages sombres s'amoncellent à l'horizon, nuages épais, sinistres ; le soleil sur son déclin disparait avant l'heure derrière un voile opaque. L'atmosphère est lourde, la chaleur accablante (35°). A mesure que la nuit approche, le temps devient de plus en plus menaçant. Nous éprouvons un malaise pareil à celui qui précède les orages ; nous sommes anéantis, incapables d'un mouvement. Pas un souffle d'air, pas une brise rafraîchissante. A table, l'appétit fait défaut, l'entrain manque, le dîner s'achève presque en silence.

L'obscurité est venue et la chaleur est toujours aussi suffocante. La mer exhale de tous côtés des effluves lumineuses, des phosphorescences courent sur les vagues ; au haut des mâts voltigent des aigrettes étincelantes, pareilles à des feux-follets. Soudain aux quatre coins de l'horizon le ciel est embrasé, des éclairs déchirent les nues, illuminent les amoncellements de nuages, se succèdent sans interruption au nord, au sud, à l'orient, au couchant. Partout, sur la mer et dans le ciel, se dégage l'électricité accumulée pendant le jour ; tout semble en feu ; au-dessus de nos têtes l'air flamboie, sous nos pieds l'Océan paraît être en flamme : c'est vraiment grandiose.

Mais, phénomène bizarre, le tonnerre ne se fait point entendre, la pluie ne se montre pas ; malgré cette succession de décharges électriques, la foudre n'éclate pas (1), les nuages

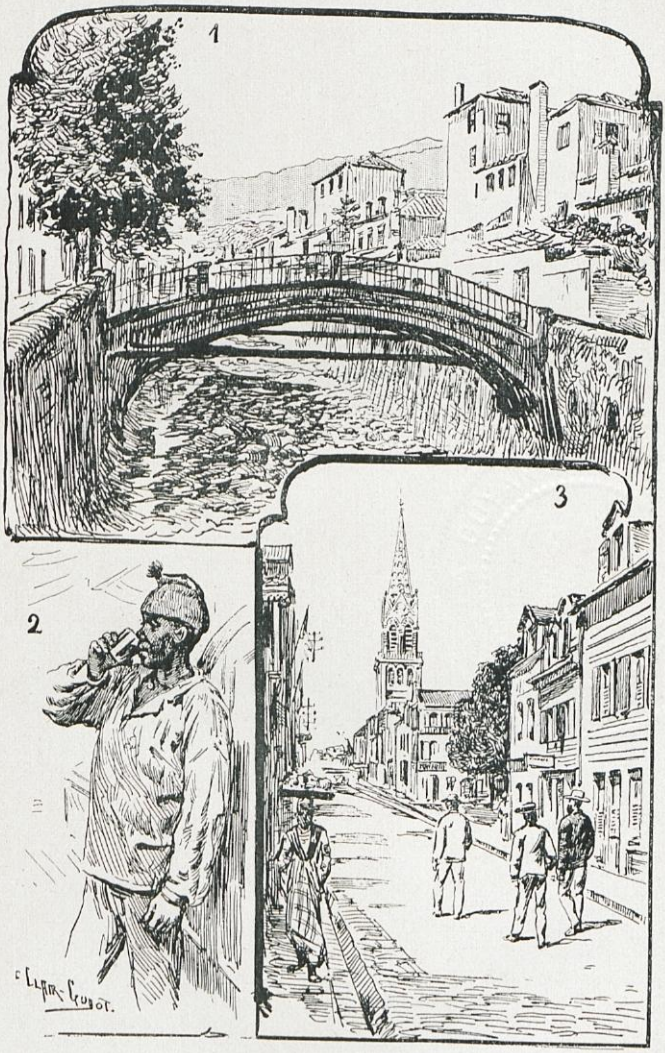
(1) Il est très rare d'entendre le tonnerre aux Petites-Antilles et à la Guyane. Les orages y sont fréquents, surtout en mer, mais ces orages sont uniquement faits d'éclairs. Plus loin, à Saint-Domingue par exemple, ils sont accompagnés de tous les éclats de la foudre.

ne fondent point en eau, c'est un orage muet, un orage sec. On n'entend d'autre bruit que le souffle de la machine ou le choc des poissons-volants tombant sur le pont. Ceux-ci sont-ils effrayés ? Toujours est-il que la pêche est fructueuse, et nos matelots font une ample récolte. Dans leur ardeur, ils prennent pour des poissons-volants tout ce qui fait relief sur le pont, au risque de méprises comme celle qui arriva à Oculi : j'en ris encore, et je vois la grimace affreuse du nègre rejetant à la mer un prétendu poisson-volant : c'était tout simplement un *laisser-aller* de Black ou de Bismarck. Il est vrai qu'il faisait si sombre malgré les éclairs ! Noël qui cultive le calembour nous sert cet aphorisme : à poisson-volant, pêcheur volé (?)

Cependant le capitaine est anxieux, que dis-je ? il est agité, il va, vient, se précipite de la boussole au baromètre, de sa cabine à la passerelle. — Qu'y a-t-il, capitaine ? — Il ne répond pas et file plus loin, comme s'il n'avait pas entendu ; son attitude a de quoi nous alarmer pourtant : il regarde d'un air inquiet les bleuettes qui dansent aux sommets des mâts, il interroge l'horizon du côté du vent et semble attendre quelque chose. « Que craignez-vous, capitaine, répétai-je ? — J'ai peur d'un cyclone, répond-il d'un air effaré, le baromètre baisse. » — Brr...

Pour comprendre l'effet de ce mot, il faut savoir ce qu'a de terrible un cyclone aux Antilles. Notre conversation roulait justement sur ce sujet il y a quelques jours et, ma foi, la perspective n'a rien de rassurant.

Les tempêtes, comme on les observe sous nos latitudes, sont rares dans ces parages, on peut même dire qu'elles sont à peu près inconnues. Mais les cyclones, ces tempêtes tournantes, les *tornades*, les remplacent désavantageusement ; en quelques heures, tout est ravagé sur terre, et sur mer, peu de navires sortent sains et saufs de la tourmente. Le dernier



1. Une rue de Funchal. — 2. Oculi. — 3. Une rue de Fort-de-France, la cathédrale

cyclone remonte à 6 ans : Fort-de-France fut complètement détruit, et à Saint-Pierre, sur 23 navires qui étaient dans la rade, 23 furent jetés à la côte et brisés. On se demande lequel est le meilleur ou le moins mauvais d'être dans un port à l'ancre ou en pleine mer. Si à la mer il y a un peu moins de danger pour le bateau, à terre les passagers ont la ressource de débarquer et d'abandonner le navire à la fatalité : notre position est donc critique, si les prévisions de Baudelle se justifient.

Dans cette hypothèse, je n'ai plus qu'à arrêter ici la rédaction de mon journal : je n'aurai pas travaillé pour le roi de Prusse, c'est vrai, mais pour les poissons-volants : il est à croire que ma prose ne les engraissera pas.

Que faire ? attendre. Jusqu'ici le vent ne se lève pas, le baromètre marque 760 au lieu de 762. C'est une baisse bien insignifiante.

A 11 heures, ne voyant rien venir, je perds patience et je me décide à aller me coucher. — « Bonsoir, capitaine, vous me réveillerez en cas d'alerte. » Il dit : oui ; mais la tempête, si elle a lieu, s'en chargera bien.

12 Juillet. — En dépit du cyclone (1), je n'ai fait qu'un somme et je me félicite de ne m'être pas laissé émotionner outre mesure. S'il fallait toujours croire les prophètes de malheur, on n'aurait pas fini ! Le baromètre est encore ce matin à 760, immuable. Il paraît que l'orage blanc a continué toute la nuit, sans vent, sans pluie et sans tonnerre ; nous sommes encore de ce monde, nous voguons à toute vapeur vers la Martinique, où nous serons dans la soirée ; tout va bien.

(1) Le cyclone a éclaté plus tard, le 14 septembre, alors que j'étais de retour en France depuis deux jours. Il s'est abattu avec violence sur les colonies anglaises : Sainte-Lucie et la Barbade. A la Barbade seulement, qui compte 100.000 habitants, 50.000 personnes se sont trouvées sans abri. Il y a eu de nombreux morts. La Martinique et la Guadeloupe ont relativement peu souffert.

Toutefois, la matinée me semble longue, il me tarde d'être à Fort-de-France. Je commence à en avoir assez de la grande navigation ; une petite escale me ferait du bien, semble-t-il.

Midi, nous venons de déjeuner. Terre ! crie un matelot à l'avant ! Quoi, déjà ! le capitaine ne paraît pas le moins surpris, nous sommes en avance de 3 heures sur ses prévisions. Notre vitesse s'est-elle accélérée ? Un courant nous a-t-il fait faire des milles supplémentaires ? C'est bien la terre, cependant, c'est bien la Martinique, c'est bien la vieille colonie française conquise sur les Caraïbes, illustrée par les Dupleix et les Duparquet.

Nous avons du reste un autre motif pour désirer d'être rendus à la Martinique : l'ami Croizé, le chef de notre mission, celui qui doit nous conduire et nous guider au Contesté, nous attend à Fort-de-France. Parti par le paquebot, le 26 juin, il est certainement arrivé depuis quelques jours, et doit être inquiet de notre retard, si tant est que Croizé ait jamais éprouvé de l'inquiétude pour quoi que ce soit.

Et puis, une autre question se présente à notre esprit : est-il seul ? A-t-il avec lui les nouveaux compagnons qu'il devait amener et que nous connaissons seulement de nom : le marquis et le comte de C..., deux frères, et leur ami M. Martin.

L'histoire de ces jeunes gens est assez originale pour piquer notre curiosité. Rencontrant sur le boulevard M. Martin, leur ami, les deux frères de C... l'abordent : « Comment va ? Que devenez-vous ? — Ma foi, répond M. Martin, vous me voyez faisant mes préparatifs de départ pour un voyage au long cours. Chargé d'une mission au Contesté franco-brésilien, je m'embarque dans quelques jours. — Tiens ! c'est un voyage peu banal, répliquent les deux frères, est-il possible de vous accompagner ? — Mais, oui, je pense, je vais vous présenter à Croizé. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; le jour même, MM. de C... faisaient leurs malles, achetaient des munitions de chasse et retenaient leur passage à bord du *Saint-Germain*, à destination

de Fort-de-France. Ils allaient au Contesté comme d'autres vont à Dieppe ou à Trouville, en partie de plaisir. Avaient-ils tenu jusqu'au bout ? Leur résolution n'avait-elle pas faibli au dernier moment ? Nous étions curieux de le savoir.

Peu à peu, les côtes se dessinent avec plus de netteté ; la brume qui enveloppait de *flou* les montagnes de la Martinique se dissipe ; l'aspect bleuâtre de la terre fait place à une teinte de plus en plus verte. Bientôt le littoral nord de l'île nous montre sa luxuriante végétation, ses bords escarpés, ses nombreuses cascades, ses pics dentelés au milieu desquels se dresse majestueusement la *montagne Pelée* (1350m d'altitude). Le village de Macouba apparaît au fond d'une crique, avec ses maisons blanches aux toits d'un bleu de zinc, et ses riches plantations de cannes à sucre. Plus à l'est, la presqu'île de la *Caravelle* s'avance au loin dans la mer. Nous passons enfin entre la côte et le rocher de la *Perle*, ilot couvert de verdure et de fleurs rutilantes.

Nous longeons maintenant le versant occidental de l'île. Toujours la même verdure d'un ton clair et tendre, semée çà et là de massifs d'un rouge étincelant. Ce sont des *flamboyants*, beaux arbres dont la frondaison vigoureuse cache le tronc et à qui l'éloignement donne l'aspect d'énormes buissons en fleurs.

Les bords sont moins escarpés qu'au nord, la végétation moins imposante ; dans les vallées se voient des champs cultivés : cannes à sucre, café ; mais sur le dos des collines, complètement déboisées, il semble ne pousser qu'une herbe rare, jaunâtre, où broutent paisiblement quelques troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux.

A trois heures, nous passons devant Saint-Pierre. La ville s'étend en longueur au bord de la mer, au pied des montagnes. Ses maisons basses sont dominées par les deux clochers de sa cathédrale, dont la façade regarde la pleine mer. Point de port pour abriter les navires ; un simple retrait entre deux pointes

de terre : c'est la rade, où sont ancrés de nombreux vaisseaux à voiles, des vapeurs parmi lesquels on distingue la cheminée rouge d'un transatlantique : c'est le courrier parti hier de Fort-de-France et qui fait route vers Bordeaux ou Saint-Nazaire.

Nous avançons toujours. Nous croisons bientôt un petit vapeur chargé de passagers et qui file rapidement entre nous et la côte : c'est le bateau qui fait quotidiennement le service entre Saint-Pierre et Fort-de-France.

Encore quelques tours d'hélice et nous doublons un petit promontoire surmonté d'un sémaphore. Ordre est donné de hisser le pavillon du pilote. Nous entrons maintenant dans la belle rade de Fort-de-France constituée par un vaste enfoncement, une profonde découpure de la côte, largement ouverte, il est vrai, mais se creusant en cul-de-sac entre la grande terre, à l'est, et une presqu'île, à l'ouest. La rade se trouve ainsi abritée contre tous les vents, sauf celui du nord-ouest qui souffle rarement.

La ville s'étale à présent à nos yeux. Les maisons semblent plus hautes qu'à Saint-Pierre ; les rues sont droites et se coupent perpendiculairement dessinant un échiquier. Quelques monuments dominent les maisons : la cathédrale avec son clocher à jour et sa flèche hardie, la bibliothèque Schelcher, un dôme qu'on me dit être le toit d'une maison de commerce. La ville est dominée de tous côtés par de hautes collines ; sur la gauche, à mi-côte, un point blanc dans la verdure : c'est, paraît-il, la villa de Behanzin. La majesté déchue n'y doit pas être beaucoup plus mal que dans sa paillote du Dahomey. Sur la colline de face, un Christ monumental et, à côté, les bâtiments d'une caserne. Un fort est à proximité commandant la rade(1). Enfin devant nous, à droite de la ville, un mur semble sortir à pic des flots, mur couronné de verdure : c'est le fort Saint-Louis qui peut balayer au loin la mer de sa mitraille ; derrière le fort se trouve le « Carènage », petit port au fond de la rade, ré-

(1) Le fort Tartenson.

servé d'ailleurs aux paquebots de la Compagnie transatlantique.

Un grand navire charbonnier est à l'ancre sur notre gauche; sur sa proue on lit le nom de *Remembrance* qui nous affirmerait sa nationalité à défaut de la spécialité de son chargement. Sur notre droite, un beau bâtiment bariolé de blanc et de vert est également mouillé : aucun mouvement à bord, pas un homme sur le pont, pas un pavillon aux mâts... Quel est-il?... C'est, m'a-t-on dit dans la soirée, un navire-hôpital espagnol (1). Il se rendait à Cuba, mais pour échapper à la poursuite d'un navire américain il dut se réfugier dans les eaux françaises. Il est là attendant la fin de la guerre. Très dignes, très affectés par les malheurs de leur patrie, les officiers restent enfermés à bord, ne descendant point à terre, où cependant ils ne recueilleraient que des marques de sympathie.

Sur les quais, nous voyons les allées et venues des habitants, quelques blancs, beaucoup de nègres, amenés là par la curiosité : quel est ce bateau, semblent-ils se demander, qui porte les couleurs de France? Il ne faut pas oublier en effet que le port de commerce est Saint-Pierre ; Fort-de-France est seulement la ville administrative, le siège du gouvernement, et, à part les paquebots transatlantiques, peu de navires y font relâche.

Mais qu'y a-t-il? Qu'est-ce? Pendant que nous contemplons le panorama de la capitale, tout à coup, un craquement sinistre se fait entendre, un choc terrible nous fait perdre l'équilibre, et puis... nous ne bougeons plus. Nous venons de donner contre un rocher. Comment cela peut-il être arrivé? N'y a-t-il point de bouées pour indiquer le chenal? N'y a-t-il rien qui signale les écueils? Le capitaine n'est-il point sur la passerelle? Oculi, qui tient la barre, a-t-il donné un coup de travers, émotionné à l'aspect de la terre natale?... Rien de tout cela, c'est tout simplement une erreur de Baudelle, un moment d'inattention, une absence.

(1) L'*Alicante*.

Sans doute, ne connaissant pas la rade, il aurait dû donner l'ordre de stopper, en attendant l'arrivée du pilote; sans doute il ne devait pas oublier qu'il faut laisser les bouées noires à babord, les rouges à tribord. Il a éprouvé une de ces défaillances, un de ces *lapsus* que tout homme a connus au moins une fois dans sa vie et qui restent inexplicables au point de vue psychologique.

En attendant, nous sommes échoués. Si c'était au moins sur le sable, mais c'est bel et bien sur un rocher de madrépores. Allons-nous couler? Le choc a été si rude que c'est miracle si la carène a résisté.

En ce moment le pilote arrivait à bord, mais, comme les carabiniers d'Offenbach, trop tard. Il a vu, lui, la malheureuse manœuvre; il connaissait l'écueil sur lequel nous courions à la vitesse de 6 à 7 nœuds; d'un geste, d'un cri il pouvait empêcher l'accident; il n'a rien dit, rien fait, parce que, dit-il, ça ne le regardait pas tant qu'il n'était pas sur la passerelle. Quelle huître, que celui-là! Va-t-il au moins pouvoir nous remettre à flot?

Mais auparavant il importe de voir s'il n'existe pas de voie d'eau; contre toute attente, la coque a résisté; il est vrai qu'elle est toute en fer. Allons! si la chaudière ne vaut rien, la carcasse au moins est solide, c'est toujours cela. On peut donc tenter le renflouement.

Dans tous les pays du monde, quand un navire s'échoue à marée basse, s'il n'y a pas d'avaries à la carène, la marée montante a tôt fait de le remettre à flot. A Fort-de-France, malheureusement, nous ne pouvons compter sur la marée, car il n'y en a pas; cela semble bizarre, mais cela est. Quelle en est la raison? Personne n'a pu répondre à ma question d'une façon satisfaisante. Jules Verne, dans un de ses récits, place ses personnages sur une île flottante, et ceux-là s'en aperçoivent justement par l'absence de flot. Je ne puis pourtant pas suppo-

ser que la Martinique est comme l'île de Jules Verne ; d'autre part, la mer des Antilles n'est pas une mer fermée, comme la Méditerranée ; et les courants y ont un accès facile. En tout cas les variations de niveau ne dépassent pas 0,20 à 0,30 centimètres, et nous ne devons rien espérer de ce faible secours.

Nous n'avons pas davantage la ressource d'alléger le navire en déchargeant sa cargaison : nous n'avons que des conserves alimentaires et notre provision de charbon est très restreinte. Il faut chercher autre chose.

Des embarcations circulent maintenant autour de nous, et ceux qui les montent ne nous donnent pas précisément de l'espoir. Pour souligner le tragique de la situation, une carcasse de navire est là, près de nous, navire échoué comme nous et qu'on n'a pu renflouer. On l'a laissé sur son rocher, il y est depuis plusieurs années et il y restera jusqu'à ce que la mer l'ait détruit tout à fait et dispersé ses débris.

A plusieurs reprises, le capitaine ordonne de faire machine en arrière : rien ne bouge. Une suprême ressource nous reste, c'est de porter une amarre sur le *Remembrance* ancré à deux encâblures et en nous servant du navire anglais comme point d'appui, de faire tirer sur l'amarre par le cabestan à vapeur. Trois fois cette manœuvre est commandée, trois fois sans succès ; il y a bien quelque chose qui bouge, mais c'est le *Remembrance* qui vient à nous. Enfin à la quatrième tentative, un craquement se produit, le bateau penche... Va-t-il se coucher sur le flanc ?... Ce serait complet. Non, tout va bien, nous dérapons, nous écrasons le rocher, nous flottons : le cabestan est vainqueur, et Baudelle rayonne : ce capitaine est extraordinaire !

Pendant ce temps-là, la nuit est venue et Croizé n'a pas encore donné signe de vie. Qu'est-ce à dire ? Ne serait-il pas à Fort-de-France ? Ce n'est pas cela ; seulement c'est l'heure de dîner, et ce serait mal connaître Croizé que de penser qu'il

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCONIE CARAÏBES

va se lever de table pour venir voir un bateau en perdition, fût-il le sien. Ce n'est pas lui qui a échoué le bateau, n'est-ce pas, ce n'est donc pas à lui à le renflouer.

Il envoie toutefois un messager dire qu'il dîne chez monsieur de La Mothe, lieutenant de vaisseau, et qu'il viendra tout à l'heure. Attendons.

Enfin, voici Croizé, toujours souriant, toujours de bonne humeur.

C'est une figure originale que ce Croizé, vrai type d'explorateur, de pionnier de la civilisation qu'aucun obstacle ne rebute, que les difficultés ne font que grandir. A trente-huit ans il a parcouru toutes les parties du monde, il a tout vu, il connaît tout. C'est la troisième fois qu'il va au Contesté, et l'histoire de sa première expédition est un vrai roman d'aventures. La première fois on le ramena aux trois quarts mort à Cayenne; une dépêche fut même envoyée disant qu'il avait succombé. Malgré cela il y retourne d'un cœur légèr.

Grand chasseur devant l'Eternel, il dédaigne le perdreau et le lapin; ce qu'il lui faut, c'est la grosse bête : il a chassé le sanglier en Sologne, la panthère en Afrique, il rêve d'exterminer les tigres au Contesté. Avec cela, s'enthousiasmant sur tout ce qu'il entreprend, il sait faire partager aux autres ses convictions : c'est un enjôleur, c'est aussi le meilleur cœur qu'on puisse trouver. Ancien officier de cavalerie, il a quitté l'armée pour courir le monde : je ne puis le mieux comparer qu'au vaillant que fut le comte de Raousset-Boulbon. Je souhaite bien sincèrement qu'il fasse une autre fin.

Avec lui sont M. de La Mothe, son amphytrion, et nos trois nouveaux camarades de voyage, M. Martin et les deux frères de C... Les présentations faites, les péripéties de notre voyage racontées, nous descendons enfin à terre. Il est dix heures.

Que faire à dix heures du soir, à Fort-de-France ? Tous les indigènes dorment, il n'y a qu'à faire comme eux. Toutefois je

ne puis résister à la tentation d'humecter de glace mon pauvre gosier brûlé depuis 13 jours par des liquides à 34 ou 35 degrés ! Que celui qui n'a jamais péché par gourmandise me jette la première pierre !

Croizé et ses amis sont logés à l'*Hôtel des Paquebots* : chez Chacha, nous disent-ils d'un air plein de sous-entendus ; j'aurais bien voulu être avec eux, mais il n'y a plus de place, et j'élis domicile à l'hôtel Bédiat, l'hôtel du *high life*, sur la savane. Noël, Damoisy et Tanqueret sont restés sur le bateau. Quelle douce nuit je vais donc passer ! Dans un bon lit, dans des draps bien blancs ! pas de roulis, plus de tangage ! ma tête ne roulera pas comme une boule d'un bout à l'autre de mon oreiller ! ma couchette ne sera pas bousculée par un coup de mer ! Je ne risquerai pas, comme cela m'est arrivé, d'être jeté brusquement sur le plancher pêle-mêle avec mon traversin, mon lit par dessus moi !

Ma chambre est au deuxième. Elle possède un mobilier sommaire : un lit, une commode, deux chaises ; mais elle est grande, elle est propre. Les parois sont faites de planches badigeonnées à la chaux ; il n'y a pas de fenêtres aux ouvertures (1), mais de simples persiennes qui se font face aux deux extrémités, et à travers lesquelles un courant d'air infernal s'en donne à cœur joie. Mon lit est enveloppé d'un moustiquaire supporté par un baldaquin. Faut-il déjà faire connaissance avec les moustiques ? Enfin la pièce est éclairée à la lumière électrique : il faut bien être moderne. En somme, il n'y a rien de trop, mais tout ce qu'il faut pour passer une nuit confortable.

J'avais compté sans les grenouilles, sans les coqs, sans les chats et toutes sortes d'empêcheurs... de dormir en paix.

Ah ! ces grenouilles de Fort-de-France, quelles abominables petites bêtes ! picki-ouit !.. picki-ouit !.. trois petites notes stri-

(1) Dans tous les pays intertropicaux, les vitres sont inconnues ; les chambres sont ouvertes à tous les vents.

dentes, répétées incessamment pendant les douze heures de nuit par des centaines de petits batraciens qui perchent dans les arbres de la savane, dans les arbustes des jardins. C'est sans nul doute plus mélodieux que le coassement des grenouilles de France, mais ces bestioles sont vraiment par trop nombreuses et leur bavardage produit sur le tympan un agacement qui chasse le sommeil. On s'y fait cependant, et je m'endors enfin en regrettant les cris-cris de nos campagnes ; eux au moins ne poussent qu'une note, et puis ils ne sont pas légion !

Hélas ! mon repos fut de courte durée. Un charivari infernal me réveille en sursaut. Ce sont des chats cette fois qui emplissent l'air de leurs miaulements effroyables, modulant une plainte prolongée sur un mode lugubre, puis déchirant mes pauvres oreilles de cris rauques, de hurlements de douleurs, de mugissements de rage. On croirait qu'ils s'étranglent, qu'ils vont s'entre-dévorer ; pas le moins du monde, bien au contraire, c'est une chanson d'amour, un duo voluptueux ; voilà comment on aime chez les félins ! Quelles drôles de façons ! Et toute cette cacophonie ne trouble point les petites rainettes qui continuent de pousser leurs trois petites notes perlées. Et Boileau osait se plaindre des chats de Paris ! Qu'eût-il dit s'il eût connu ceux de Fort-de-France, contre lesquels les tympans n'ont pas même la protection de bonnes vitres ?

Enfin, rassasiés d'amour, les chats se taisent ; la sérénade est terminée. Je me rendors à nouveau. Mais il est écrit que cette nuit-là je regretterai ma couchette sur le bateau.

C'est le tour des coqs maintenant. Le jour va poindre sans doute, car de nombreux cocoricos éclatent de tous côtés. C'est gai, c'est champêtre, c'est gaulois, mais si près des oreilles, c'est rien moins que soporifique.

Et puis voilà de lourdes voitures qui passent sous mes fenêtres, ou plutôt sous mes persiennes, avec un bruit assourdissant de ferraille. Puis des averses torrentielles fouettent avec un

bruit épouvantable les arbres de la savane : nous sommes, paraît-il, dans la saison des pluies ; c'est l'hivernage, comme on dit ici.

Enfin ce sont les clairons du fort Saint-Louis qui sonnent à n'en plus finir des taratata... taratata.... Cet instrument est sans pitié ! Comme si de pauvres civils avaient besoin de savoir à quelle heure se lèvent les militaires !

Dieu ! quelle nuit !

A Fort-de-France et à Saint-Pierre

13 Juillet. — Première journée à Fort-de-France. — Malgré cette nuit d'insomnie, dès que le jour paraît, je me précipite à ma fenêtre, d'où l'on embrasse, m'a-t-on dit, toute la *savane*. J'ai hâte de voir à la lumière solaire la capitale de la Martinique et sa savane. J'aperçois en effet des arbres qui verdoient, des nègres qui déambulent comme des péripatéticiens, des négresses qui fument un brûle-gueule tout en balayant la chaussée ; ce coup d'œil d'ensemble ne fait que piquer ma curiosité, je m'empresse de descendre pour faire un *tour de savane*. Ce mot évoque, n'est-il pas vrai, l'idée d'une immense plaine de verdure, d'une prairie monotone, d'une espèce de désert où pas un arbre ne s'élève, pas un ruisseau ne serpente, pas une colline ne borne l'horizon ; où les seuls habitants sont des troupeaux de buffles et de chevaux sauvages; la savane, ce doit être quelque chose comme les pampas de l'Amérique du Sud ou les steppes de la Russie.

Ironie des mots ! on est ami de la métaphore, à Fort-de-France, tout comme à Marseille ! La savane n'est qu'un vulgaire jardin en rectangle où l'herbe pousse à volonté, une pelouse bordée d'arbres régulièrement espacés. Il est vrai que ces arbres s'appellent des manguiers, des flamboyants, des papayers, des sabliers, c'est-à-dire les plus beaux arbres de la zone tropicale. Il y a là surtout des sabliers (hura crepitans)

plusieurs fois séculaires, à côté desquels les géants de nos forêts feraient modeste figure. Leur tronc, de 10 mètres de circonférence, supporterait une cathédrale ; leurs branches pourraient servir de mâts à nos plus grands vaisseaux ; leur frondaison, formant un dôme immense, pourrait de son ombre couvrir tout un village. Au milieu de la savane s'élève hardiment un bouquet de choux-palmistes (arec comestible), à la tige droite et lisse, couronnés d'un panache de feuilles rayonnantes, abritant comme sous un dais la statue en marbre blanc de l'impératrice Joséphine (1). C'est une œuvre d'art dont je ne dirai rien, pour ne pas contrister l'auteur ou sa descendance ; en tout cas, la statue n'est ni plus ni moins banale que celles dont nous comble la prodigalité de nos édiles parisiens.

La savane, qui est tout à la fois place publique et jardin municipal, champ de Mars le matin et temple de Vénus le soir, est encadrée sur deux côtés par des maisons ; le troisième côté donne sur le carénage, le quatrième fait face à la mer. Somme toute, c'est gentil la savane, mais c'est une savane comme le baobab de Tartarin était un baobab ; ces méridionaux exagèrent toujours.

En passant auprès de la maison du câble transatlantique, je pénètre dans la ville. Les rues sont droites, pavées d'un petit cailloutis bon pour les pieds calleux des nègres, mais trop pointu pour un épiderme parisien ; elles sont bordées de chaque côté d'un minuscule ruisseau dans lequel roule une eau limpide et fraîche où s'ébattent de petits poissons. Les maisons sont propres, les murs extérieurs sont en briques blanchies à la chaux, les cloisons intérieures en bois. Elles ont communément un ou deux étages. Çà et là, entre deux maisons, un terrain vague où l'on voit des amas de pierres calcinées, et d'où s'échappe une végétation folle : ce sont les vestiges du mémorable incendie de 1893 qui, quelques mois après le cyclone, détruisit

(1) Joséphine de Beauharnais, première femme de Napoléon Ier, était originaire des environs de Fort-de-France.

la ville de fond en comble. C'est de ce moment que la brique remplaça le bois dans la construction et que l'éclairage à l'électricité fut adopté. Les boutiques ne présentent rien de remarquable : des marchands d'étoffes, d'épicerie, de conserves, de liquides variés, voilà ce que l'on voit dans les rues ; aucun commerce spécial, aucune industrie locale. Il n'y a pas de monuments : la bibliothèque Schœlcher avec sa charpente en fer et ses carreaux vernissés disposés en dessins géométriques retient un instant l'attention, mais c'est tout ; la cathédrale, qui de loin produit un si bon effet, est en toc : ses balustrades, ses galeries, son clocher, tout cela est en bois ajouré, comme ces monuments lilliputiens que les enfants s'amusent à découper dans des boîtes à cigares. La nef est cependant vaste et de belle proportion ; les baies sont ornées de vitraux de couleurs qui représentent uniformément un chapeau de cardinal : si c'est un symbole, je ne l'ai point compris. Et puis, il n'y a peut-être pas d'allégorie, après tout ; l'artiste a sans doute jugé inutile de se mettre en frais d'imagination pour des nègres. Je ne le blâme pas.

J'arrive juste au moment où une procession de petites négresses, tout de blanc habillées, fait son entrée ; c'est aujourd'hui la première communion. Rien de plus cocasse que toutes ces petites frimousses noires, au nez épaté, à la lèvre épaisse, aux yeux de charbon, enveloppées de mousseline blanche, chaussées de satin blanc et tenant un cierge à la main ! à moins que ce ne soit la figure comiquement grave des mamans dans leurs plus beaux atours : robes claires, fortement empesées, se ballonnant au vent ; madras les plus éblouissants : jaunes, bleus, rouges, multicolores. Elles s'avancent les yeux baissés, le livre de piété d'une main, le chapelet de l'autre, la poitrine en avant, la taille raide comme si elles portaient sur la tête le Saint-Sacrement, encadrant la théorie des négrillonnes. Tout le long du parcours les commères sur leurs portes échangent leurs impressions :

pérorant, bavardant, jabotant, papotant, criant, vous assourdissant de leur patois créole; montrant, dans un gros rire, deux rangées de dents blanches qui strient leur figure grotesque comme deux raies de craie sur un tableau noir.

Non, pour qui n'a pas entendu cela, ce babillage des négresses, c'est tout ce qu'il y a de plus amusant, et aucune réunion de femmes en France ne saurait en donner une idée. Chez nous c'est un gazouillis, un ramage; ici c'est le jacassement d'une bande de perruches. Les marchandes qui parcourent les rues avec leurs denrées sur la tête; les ménagères qui vont au marché avec, également sur la tête, qui un panier, qui une bouteille, piaillent ensemble, s'interpellent entre elles, apostrophent les hommes (et j'ai mon compte bien entendu), et quand il n'y a personne pour leur donner la réplique, elles ne sont pas embarrassées pour cela : elles monologuent à haute voix dans leur charabia de cacatoès.

Avec cela des regards effrontés (je parle des jeunes) qui vous fouillent jusqu'au fond de l'âme. Aux fenêtres des différents étages, on voit passer des têtes crépues, flamboyer d'ardentes prunelles, sourire des lèvres noires : sont-ce là des appels, des provocations? Ma foi, je serais étonné du contraire.

Pour comble de bonheur, voici que Damoisy vient me rejoindre. Ah ! cette fois les voix de perroquets reprennent avec une intensité formidable. « Qué gran échantillon ! » j'entends répéter autour de moi. Ainsi nous sommes pour ce monde-là des échantillons de France, paraît-il. Il est vrai que, sous ce rapport, Damoisy, à qui le mal de mer n'a rien fait perdre de ses 2 mètres 05, fait le plus grand honneur à la terre française. Il est du reste aujourd'hui tout pimpant, tout guilleret; il est dans sa meilleure forme : la réaction, quoi ! Il faut voir comme il ouvre ses narines, humant l'air à pleins poumons, faisant la roue, l'œil brillant sous son lorgnon; pour peu que cette chair d'ébène ne lui répugne pas trop, il est sûr de prendre une

revanche éclatante de Madère, et, qui sait, l'année 1899 verra peut-être à la Martinique quelques beaux petits échantillons créoles. C'est comme cela que s'améliorent les races!

Pouah! il faut avoir joliment faim pour manger de ce pain noir! Mais on l'a dit avant moi, les délicats sont malheureux.

Et pourtant, si ce n'était cette figure horrible, ce nez aplati, ces lèvres lippues, ces petits frisons sur la nuque qui semblent des nids à vermine, il y a ici tout un choix d'académies, à faire rêver nos peintres de Montmartre; la négresse en effet est en général bien faite : elle a la taille cambrée, les hanches bien dessinées, les seins... de bronze; l'habitude de tout porter sur la tête lui donne une démarche qui, chez nous, serait qualifiée de noble et imposante et qui ici paraît n'être que de la caricature. Je dois à la vérité de dire que Damoisy se montre moins sévère dans ses jugements.

Tout en devisant, tout en nous égayant de ce spectacle nouveau, nous arrivons en face du marché, qui se trouve à peu près au centre de la ville, au nord de la cathédrale. Nous entrons. De vieilles et sordides négresses, qui ont l'air de vieilles sorcières, sont accroupies avec, devant elles, dans des corbeilles de joncs ou sur des nattes, tous les fruits des tropiques. Quelques-unes fument gravement une pipe écourtée et noire, ce qu'on appelle le brûle-gueule, en attendant de vendre leurs marchandises : des ananas, des mangues, des avocats, des melons d'eau, des cocos, des piments, des oranges vertes, les petits citrons du pays gros comme des noix, des goyaves, etc.; plus loin ce sont les marchandes de poissons aux manches retroussées qui débitent des tranches de thon, de petites langoustes et de grosses écrevisses, des poissons-volants et autres; plus loin c'est la boucherie où d'autres indigènes tranchent des chairs sanglantes d'un adroit coup de hachette, puis les épicières qui entre autres denrées vendent du mauvais tabac et de bonnes allumettes (il est vrai qu'elles ne

sortent pas de la régie). Les échanges se font avec ces lourdes pièces de bronze, ces sous et ces liards épais usités en France au temps de Louis XIV et qu'on a relégués ici : c'est la monnaie du pays.

Mais il est temps d'aller retrouver Croizé et ses amis, avec qui je dois déjeuner ; je laisse Damoisy au milieu de ses admiratrices et je m'achemine vers l'hôtel des Paquebots, situé à l'extrémité de la savane, dans la rue du Gouvernement (ainsi nommée de ce qu'on y voit le palais ! du gouverneur). L'hôtel des Paquebots a comme propriétaire la mère Laurentia, Chacha pour les intimes. Quel type, que cette négresse ! quelle drôlerie que sa maison !

Chacha est une femme entre vingt et cinquante ans (passé la 20e année, la négresse est comme le cheval après 7 ans : on ne connaît plus son âge) ; grande, ce qui est rare dans cette race ; solidement bâtie et qui a dû être, elle aussi, un bel échantillon; malheureusement elle est quelque peu édentée. C'est véritablement une femme colosse et l'histoire raconte qu'un homme ne lui fit jamais peur. Elle a du reste dans son sac un moyen de mater les plus intrépides : c'est le coup de Chacha, célèbre à Fort-de-France. Ah ! si nos femmes le connaissaient ! nous n'aurions plus qu'à courber la tête sous le joug ! aussi soyons discret.

Chacha dissimule sa toison noire sous un chapeau de paille à larges bords, dont le fond s'élève en pain de sucre. Des brides en tresse de laine rouge retiennent sous son menton ce couvre-chef majestueux. C'est du reste le vrai chapeau martiniquais, le chapeau national.

Quand Chacha sort de son comptoir lentement, à pas comptés, il semble qu'elle descende d'un trône : *incessu patuit dea.* Telles devaient autrefois être les reines d'Ethiopie dans leurs palais.

Comme celles-ci, Chacha a son cortège de femmes : 5 ou 6

jeunes négresses vont, viennent, riant, bavardant; les unes servent les clients, les autres lavent le linge ; toutes obéissant en esclaves dociles au moindre signe de Sa Majesté. Il faut voir d'ailleurs quel air protecteur Chacha met dans ces simples mots : « Bonjou, Mousié ». Croizé et ses amis ont eu le temps depuis plusieurs jours de se familiariser avec ces façons; moi, pour qui c'est tout nouveau, j'ai toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Par exemple, c'est très propre chez Chacha, plus propre même que chez Bédiat; tout reluit, tout brille; les murs peints en vert tendre, les tables bien essuyées, le linge très blanc, tout a un aspect des plus engageants.

En attendant le déjeuner, je me fais servir un bain... C'est là encore une curiosité de chez Chacha. De la baignoire, je n'ai rien à dire, sinon que c'est une cuve en ciment recouverte à l'intérieur de carreaux de faïence. Quant à l'eau, elle est absolument glaciale, arrivant directement de la montagne et se renouvelant continuellement. Au premier contact de cette eau courante, j'eus peur pour mes rhumatismes; aussi je n'y pénètre que par fractions, hasardant d'abord une jambe, puis l'autre, enfin dans un mouvement héroïque plongeant tout le reste de mon individu : j'en reste suffoqué pendant plus d'une minute. En m'apportant mon linge, un quart d'heure après, une des servantes de Chacha, Angélina, 16 ans, une plantureuse jeunesse, me propose une friction : ma foi, je ne suis pas accoutumé à ces mœurs-là, moi, et je refuse ses services, tout simplement; je l'avoue ingénument, au risque d'être taxé de pudibonderie. Mais je vois bien à la mine étonnée de la noire enfant que je manque de savoir-vivre.

Cette baignade réfrigérante m'avait donné un appétit féroce ; aussi je fis une large brèche au déjeuner que nous servit Chacha et qui du reste n'avait rien de nègre.

L'après-midi je reprends le cours de mes pérégrinations, l'ap-

pareil photographique en bandoulière ; nous n'avons que quelques jours à passer à Fort-de-France, il faut se hâter de tout voir.

Je repasse devant la cathédrale et je remarque un petit square très coquet qui s'étend devant la façade et que je n'avais pas vu le matin. Un magnifique flamboyant tient tout le centre et répand une fraîcheur des plus agréables par la chaleur torride qu'il fait.

Puis j'arrive au bord d'une jolie rivière bordée de cocotiers, qui va se perdre dans la mer près de là ; des filets sont étendus sur les bords ; des cases en bois très misérables où l'on voit grouiller pêle-mêle des petits nègres et des cochons noirs sont alignées tout le long de ces eaux boueuses. A 100 mètres au-dessus, dominant la ville, un petit monument simulant l'entrée d'un temple grec, laisse échapper une grosse colonne d'eau qui tombe en cascade de degré en degré jusque dans un vaste entonnoir, d'où elle se distribue dans la ville. Sur le fronton, on lit ces mots : *Canal de Gueydon.* C'est en effet la terminaison d'un canal construit par cet amiral alors qu'il était gouverneur de la Martinique et qui amène à Fort-de-France une eau abondante et potable.

Un pont en bois se présente devant moi ; je traverse la rivière et à travers un chemin rocailleux j'escalade la colline. Je parviens sur un plateau planté d'arbres, tapissé d'un gazon épais ; de là j'embrasse un horizon merveilleux : à mes pieds la ville de Fort-de-France, avec ses toits couverts de tuiles, la cathédrale au centre, la bibliothèque Schœlcher sur la gauche, et le va-et-vient des noirs dans les rues. Tout au bout le bouquet d'arbres de la savane, et au-delà les mâts des vaisseaux ancrés dans le carénage ; sur la gauche les montagnes dessinent sur le ciel, où courent de gros nuages, une ligne brisée avec des arêtes aiguës et des retraits profonds ; à mi-côte c'est le Christ monumental, vu déjà de la

haute mer, et les casernes du fort Tartenson. A droite, c'est la rivière qui mêle ses eaux jaunâtres aux flots bleus de la mer des Antilles, c'est la rade ensoleillée et miroitante où se balancent mollement trois navires : l'*Alicante*, le bateau-hôpital espagnol : le *Remembrance*, le charbonnier anglais ; et le plus petit, semblable, vu d'ici, à une frêle coquille de noix, c'est le *Georges Croizé* à qui nous confions notre existence depuis déjà près d'un mois. Le spectacle est vraiment admirable et je ne me lasse pas d'en repaître mes yeux, nonchalamment étendu dans l'herbe à l'ombre d'un papayer, lançant vers le ciel des spirales de fumée, relisant avec bonheur les lettres reçues de France ce matin. Quelle heure délicieuse j'ai passée là !

Après dîner, la journée me paraissait complète ; mais à sept heures sonnant, chambardement général, civil et militaire : les deux forts, Saint-Louis et Tartenson, échangent un dialogue de 21 coups de canon, les cloches sonnent à toute volée, la musique militaire parcourt les rues en jouant une Marseillaise interminable, les nègres éclairant la marche avec des lampions multicolores et des torches fumeuses : c'est demain la Fête Nationale. Je l'avais complètement oublié, je n'avais pas même remarqué (on ne peut pas tout voir) le pavoisement des édifices : la cathédrale, la gendarmerie, le palais du gouverneur. Nos bons nègres, dont les pères n'ont pris aucune Bastille, s'apprêtent à fêter dignement cet anniversaire ; ne sont-ils pas citoyens français ? J'avoue que la retraite aux flambeaux me laisse froid, et je m'en vais coucher, avec l'espoir qu'il n'y aura, cette nuit, ni chats, ni coqs pour m'empêcher de dormir. Quand aux grenouilles, j'y suis résigné.

14 Juillet. — Deuxième journée à Fort-de-France. A six heures, le branle-bas de la Fête Nationale interrompt brusquement mes dévotions à Morphée. Mais comment dormir avec ces coups de canon répétés, tirés à 150 mètres de mon lit, les cui-

vres soufflant la Marseillaise, les dig ding don prolongés des cloches ? Oh ! mes tympans ! Impossible d'y résister plus longtemps ! il faut se lever. Aussi bien je n'ai pas à le regretter, tellement cette journée a été comique d'un bout à l'autre. Il faut que mes boutons soient vissés à mes effets pour avoir résisté à cette hilarité qui m'a secoué tout un jour. J'en ris encore en rédigeant mon journal et j'en rirai, je crois, toute ma vie, chaque fois que je me rappellerai la Fête Nationale à Fort-de-France.

Je ne parle pas du défilé des troupes sur la savane : infanterie de marine, artillerie ; ce sont des soldats de France, c'est tout dire, et l'aspect du drapeau flottant sous le ciel du tropique n'éveille en moi qu'un sentiment de fierté patriotique.

Mais comment parler respectueusement des autorités noires, des nègres notables qui occupent la tribune officielle, servant de cortège au gouverneur et à l'amiral, tout chamarrés d'or ? Par quel prodige ceux-ci peuvent-ils garder leur sérieux au milieu de ce troupeau de mal blanchis, cachant leur vilaine tête crêpue sous un chapeau haut-de-forme préhistorique, enfouissant leur cou noir dans la blancheur d'immenses faux-cols à côté desquels ceux du marquis de C..., notre compagnon, sont comme l'obélisque auprès de la tour Eiffel ; portant le frac comme les levrettes un paletot, voulant être dignes et ne réussissant qu'à être comiques ?

Et ce défilé des pompiers, avec, à leur tête, leur capitaine noir... à cheval, Dieu me pardonne ! Quelle assiette !! On dirait un singe du cirque Corvi ; et quelle allure !! c'est celle de Don Quichotte sur Rossinante. Ça ne fait rien ; il est content de lui et fait parade de ses galons comme s'il les eut conquis à la pointe de l'épée.

Mais là où la drôlerie a présenté toute son intensité, c'est à l'heure des courses, sur la savane. Car à Fort-de-France, il y a des courses de chevaux, à l'instar de Paris, et des courses à ânes, comme à Montmorency : tous les progrès de la civilisation,

quoi ! Mais quel pinceau il faudrait pour peindre ces scènes épiques !

Croizé était à côté de moi, il se tordait littéralement à se fracasser les côtes, et toutes ses glandes lacrymales ou autres étaient devenues des cataractes.

Dame ! les cavaliers, d'abord, ne ressemblent que de très loin à nos jockeys. Des espèces de diables noirs, en haillons, tête nue, pieds nus et armés d'éperons... et quels éperons !... un immense clou, comme ceux de la Passion, fixé au talon par des ficelles : voilà les *gentlemen riders* de Fort-de-France. Leur cravache? un fouet de charretier, avec lequel ils vont frapper à tour de bras sur les malheureuses montures, tantôt du manche, tantôt de la mèche. Pas d'étrier, on monte ici à la française ! les rênes, c'est pour le *decorum*, je pense, car elles flottent librement sur l'encolure : le nègre n'a pas trop de ses deux mains pour manœuvrer son fouet. Avec cela, les chevaux étant tout petits, les jambes du cavalier trainent à terre, il est trop grand pour sa monture. Ainsi équipés, ainsi parés, ainsi dépenaillés, ils attendent le signal du *starter :* le drapeau s'abaisse et huit chevaux partent à fond de train. Du premier coup, deux font une trouée sanglante dans la foule et emportent leurs cavaliers à travers la ville ; trois nègres sont assommés sur place et emportés sur des brancards. Plus loin, un négrillon, un tout jeune bambin est écrasé : ça ne fait rien, la fête continue. Guidés par leur instinct ou le hasard, les autres chevaux continuent leurs trois tours de piste ; mais c'est après de multiples incidents qu'ils arrivent au poteau : ils refusent souvent d'obéir à ces singuliers cavaliers dont les bras ont l'air d'ailes de moulins à vent, dont les talons leur déchirent les flancs ; ils sont affolés et fuient dans toutes les directions ; c'est à grand'peine qu'on peut les ramener sur la piste.

La course à ânes était réservée pour le bouquet. Ah ! par exemple, cette fois c'est une course à qui perd gagne. Au si-

gnal, quelques ânes se mettent à courir, mais ce n'est pas pour longtemps ; au bout de quelques minutes, tous sont éparpillés sur la piste et obstinément demeurent immobiles, tournant leurs têtes à droite et à gauche d'un air stupide. Les coups, les imprécations, rien n'y fait. Non seulement maître Aliboron ne veut pas marcher droit, il ne veut même plus marcher du tout.

Or, quand un âne s'est mis dans la tête de ne pas avancer, le diable lui-même n'arriverait pas à le démarrer. Et, sous ce rapport, les ânes de la Martinique ne le cèdent en rien à leurs congénères de France. La course vient à peine de commencer et déjà tous les cavaliers sont en détresse : ils mettent pied à terre et tirent maintenant la bête par la bride pour la ramener dans le bon chemin. Croyant que c'est chose faite, ils remontent en croupe, mais l'animal ahuri reste de nouveau comme cloué au sol. C'est tout ce qu'il y a de plus comique que de voir chaque cavalier en tête à tête avec son âne, l'un tirant l'autre, réalisant la légende des deux entêtés. Si cela continue, et rien n'indique que cela doive cesser de sitôt, la course ne se terminera certainement pas aujourd'hui. Heureusement les gamins trouvent à cette situation inextricable une solution des plus désopilantes : ils envahissent la piste et se mettent à 8 ou 10 pour pousser l'âne par derrière, avec accompagnement de coups de pieds, tandis que d'autres le tirent par devant ; c'est à mourir de rire. Pour un peu ils porteraient le cavalier et sa monture. Non, on n'a jamais vu ça, même à Montmorency ! Enfin, après maintes péripéties, les deux moins têtus finissent l'unique tour de piste, tirés par devant, poussés par derrière et c'est au pas qu'ils arrivent devant la tribune, *dead heat ;* malgré l'effort final, il a été impossible d'en décider un seul à trotter.

Je ne crois pas que l'amélioration des races chevaline et asine ait rien à voir avec ces courses ; elles sont instituées pour mettre le peuple en liesse, le but est atteint, c'est incontestable.

Je n'ai point vu fleurir ici, ni le pari à la cote ni le pari mutuel; ces deux institutions qui sont le nerf des réunions sportives en France, n'ont pas encore été acclimatées à la Martinique, je ne sais pourquoi; mais cela viendra quelque jour, car on ne saurait laisser longtemps inexploitée, même aux colonies, cette passion du jeu, d'autant plus que le jeu est un des vices de la race nègre, avec cette aggravation qu'il s'accompagne le plus souvent de fraude. Aussi le gouverneur, qui connaît ses administrés, a-t-il jugé utile, en ce jour de fête nationale, de rappeler qu'aux colonies de France, il faut respecter le bien d'autrui. Je suis resté rêveur en lisant ce matin sur les murs, une affiche blanche avec un pareil texte : « Tous les jeux sont permis, le vol seul est défendu. » Voilà nos concitoyens.

C'est en plein air, sous les arbres de la savane, que sont installés tous les jeux dits de hasard : le baccarat, la rouge et la noire, les dominos et combien d'autres que dans mon ignorance je ne saurais nommer, mais qui tous enrichissent le tenancier par un hasard constamment heureux. Il n'y manque que le bonneteau; je signale cette lacune à MM. les chevaliers du Point-du-Jour qui voudraient coloniser.

Et il faut voir l'acharnement des joueurs qui se bousculent autour des tables, les yeux brillants, poussant des cris, tous voulant violenter la chance. Ils ne volent pas, puisque c'est défendu, mais ils trichent tant qu'ils peuvent, ce qui ne doit pas être la même chose dans leur noire conscience.

Les mises sont modestes cependant : quelques pièces de billon tout au plus. Ah ! on ne s'emballe pas sur les grosses sommes à Fort-de-France ! mais c'est aussi passionnant, paraît-il, que les pièces d'or et les billets bleus, car souvent des batailles éclatent entre les joueurs... *Auri sacra fames !*

Pendant que les hommes jouent, les femmes assiègent les chevaux de bois : ici aussi, c'est une furie, c'est un emballement. Si les hommes se battent pour un sou, les femmes, de

leur côté, se déchirent pour attraper un cheval de bois : tous ces nègres sont de grands enfants. Le manège, pris d'assaut, tourne, toujours au complet, avec une rapidité vertigineuse, au son d'un orchestre abominable où le cornet à piston mêle ses notes aiguës aux éclats du trombone et aux roulements du tambour. Entre temps, pour se reposer, joueurs et écuyères vont se brûler le gosier avec des liquides louches qui se débitent sur de petites tables dressées de tous côtés ; c'est dans une ivresse générale que la fête finit, que les jeux sont abandonnés, les chevaux de bois délaissés. Bacchus est roi.

La journée n'eut pas été complète si, au comique, ne s'était joint le tragique. En rentrant chez Bédiat, j'apprends que la révolte est à bord. C'est le contre-coup de la Fête nationale.

Comme de juste, l'équipage était resté consigné depuis notre arrivée : à la Martinique, pays du rhum, il fait bon prendre des précautions. Peine perdue, d'ailleurs, car le rhum a fait comme la montagne : il est venu de lui-même au devant des matelots par l'intermédiaire de nègres qui ont la spécialité de cette contrebande.

Donc, nos hommes avaient bu ; puis, ayant bu, ils s'étaient insurgés : un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait arriver. Ils détestaient leur capitaine et, le rhum aidant, ils ne voulaient ni plus ni moins que le massacrer. On finit toujours par récolter ce qu'on a semé.

Heureusement pour Baudelle, il était à terre à ce moment, sans quoi il eut passé un mauvais quart d'heure. L'attachement de Bismarck et ses mâchoires édentées eussent été une bien faible protection.

Heureusement encore, Tessier, notre second, est une espèce d'Hercule et s'il peut, d'une main, soulever un marsouin hors de l'eau, avec ses deux mains qui sont deux massues, ses deux pieds qui sont deux marteaux, ses trente-deux dents qui serrent comme un étau, il est de force à mater tout un équipage.

Aussi grâce à lui, à lui seul, la hiérarchie et la discipline triomphent bientôt sur toute la ligne; point ne fut besoin de faire appel à la gendarmerie, qu'il est toujours sage de ne pas mêler à ses affaires.

Quand Baudelle arrive, l'ordre est rétabli; les meneurs, Oculi, Blattier et le cuisinier, sont aux fers. Tout est bien qui finit bien. Pourvu, mon Dieu ! que la mutinerie ne recommence pas un jour ou l'autre! En pleine mer, cela manquerait de charme (1).

15 Juillet. — Troisième journée à Fort-de-France.

Ce matin, je m'en fus rendre visite à Behanzin. L'ex-roi du Dahomey habite une charmante villa, à deux kilomètres de la ville, sur la route de Bellevue qui mène à Saint-Pierre.

J'arrive à la porte de l'habitation, où je me heurte à un grand diable du plus beau noir. C'est Adanayan, l'ex-gardien des tombes royales, l'ancien bourreau de Sa Majesté. « Je désire voir Behanzin, lui dis-je. » Y aurait-t-il une étiquette? n'aurais-je pas employé une formule assez respectueuse? « Li malade, pas possible de voir, me répond la tête crépue. » J'insiste, mais j'ai beau employer tous les artifices de mon éloquence, je ne parviens pas à forcer la consigne. Je ne peux davantage être introduit auprès des femmes et des filles du ci-devant roi : je n'ai pourtant point d'idées subversives à leur égard. Cet ex-bourreau, devenu par les événements gardien du harem, est incorruptible. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Et cependant, j'aurais voulu voir dans son intérieur ce monarque déchu, lui demander ce qu'il pense de la Martinique et de la France, de la civilisation et des soi-disant civilisés. En tout

(1) Cette crainte n'était que trop justifiée : une seconde révolte éclata plus tard, mais je n'étais plus sur le bateau. Le capitaine fut à deux doigts de perdre la vie. Les mutins, dont était toujours Oculi, furent condamnés à 2 et 3 ans de prison.

cas sa résidence — je ne dis pas sa prison, puisqu'il est libre — est charmante avec ses vérandahs et ses balcons peints en vert-tendre, à demi-cachée sous la verdure, dominant toute la rade et la ville de Fort-de-France : c'est un panorama merveilleux. Les arbres, aux épaisses frondaisons, répandent une douce fraîcheur ; les fleurs les plus variées embaument l'atmosphère. Tous les représentants de la flore tropicale semblent avoir été rassemblés dans ces jardins pour flatter la vue et charmer l'odorat. Pas un brin d'herbe, pas un arbuste, pas un arbre qui ne soit différent de ce qu'on voit en Europe; pas une fleur, pas un fruit qui ressemble aux fleurs et aux fruits de France.

C'est dans cette oasis que notre République a fait des loisirs à Behanzin. Pourtant il regrette, dit-on, son camp du Dahomey où il commandait à 30,000 soldats, où il possédait un harem de plusieurs centaines de femmes, où il avait toujours cinq à six négresses à ses pieds pendant qu'il fumait, tenant l'une la blague à tabac, l'autre une pipe de rechange, une troisième le feu pour allumer, une quatrième le crachoir, une cinquième un mouchoir pour essuyer les lèvres du maître; où il faisait égorger, en manière de fête, des centaines et des milliers de victimes, où il s'entourait d'une garde d'amazones, etc. Il trouve maintenant sa vie trop monotone. Un bourgeois de France s'en contenterait, mais le fils de Glé-Glé a le droit d'avoir d'autres ambitions.

Il habite là depuis quelques mois seulement. Autrefois il était interné au fort Tartenson, mais vu son état de santé qui le fit entrer plusieurs fois à l'hôpital militaire (il souffre du froid, paraît-il), notre gouvernement, toujours paternel... pour les exotiques, lui offrit cette résidence, vrai nid d'oiseau dans la feuillée. C'est là qu'il laisse mélancoliquement écouler les jours, songeant au passé, fumant force pipes, au milieu de la sollicitude respectueuse de ses femmes et de ses filles.

Quatre femmes, voilà ce qui lui reste de son nombreux

harem: Nédarho, la favorite et la reine, Mévoui, Mono et Coucouton. Ses trois filles ont des noms encore plus harmonieux : Abopanon, Nékouyon et Potassi.

Femmes et filles ont gardé le costume de leur pays, costume plutôt économique : un simple pagne qui cache le bas du ventre... c'est toujours mieux que rien. Il y a quelque temps, étant femmes, elles résolurent d'adopter la mode... parisienne : chapeau à plumes, corsage à gigot (beaucoup de gigot), jupe collante et bottines vernies ; elles manquaient par malheur, d'apprentissage : après quelques chutes incidentées qui firent la joie des gavroches de Fort-de-France (l'enfance, partout, est irrespectueuse) elles revinrent à leur costume national.

Le seul des fils de Bezanzin qui soit à la Martinique est le jeune Wanilo qui fait ses études au lycée de Saint-Pierre et dont la plus grande distraction est de se faire les biceps sur ses camarades Martiniquais : on prend les revanches qu'on peut.

A côté des nègres de Fort-de-France, la famille de Behanzin représente une sorte d'aristocratie, et tous ses membres ont une dignité d'allure, une sorte de majesté qui contraste avec l'avilissement des autres noirs. Quant à la morale, mesdemoiselles Behanzin sont, dit-on, peu farouches, et leurs amours avec les officiers de la garnison ne sont un mystère pour personne. Papa d'ailleurs, dit la chronique scandaleuse, laissait quelque peu à désirer sous ce rapport, et tout comme feu Henri III, il cherchait volontiers autre chose que les délices du gynécée. Donc ces demoiselles... mais à quoi bon insister ? Dans le monde nègre, cela n'a aucune importance, et cela n'empêche pas mademoiselle Nékouyon d'être actuellement fiancée à l'un de mes confrères de l'hôpital militaire. Le mariage doit être célébré incessamment... à la créole, il est vrai.

Je m'en reviens donc mélancoliquement par la route de Bellevue, regrettant ma déconvenue.

Heureusement tout n'est pas perdu : demain je dois dîner

chez le lieutenant de vaisseau de La Mothe, en compagnie de mesdemoiselles Potassi et Nékouyon ; j'espère bien me rattraper et, par l'intermédiaire des filles, arriver jusqu'au père. Pour une fois que je dîne avec des princesses !... je puis bien demander leur protection.

Tout en rêvant, je tombe en plein quartier nègre, dans les faubourgs de Fort-de-France. L'occasion est propice d'étudier les noirs chez eux, profitons-en. Qui sait où nous serons demain ?

L'impression est franchement mauvaise dès le début et ça continue tout le temps jusqu'à la fin. Des flaques d'eau croupissante empuantissent l'air, menaces constantes de malaria ; quelques rigoles pourraient permettre l'écoulement, quelques coups de balai pourraient éloigner cette fange, mais voilà !... Il faudrait manier la pioche, il faudrait pousser le balai, et le travail c'est contraire aux principes du nègre ; il n'a vu dans l'affranchissement que la liberté de ne rien faire et il ne fait rien.

Les cases en bois qui pourraient être de délicieux cottages, avec les haies vives qui les séparent les unes des autres, les arbustes et arbrisseaux qui les entourent, les manguiers et les arbres à pain qui les abritent du soleil, les cases sont sales à l'extérieur, sordides à l'intérieur ; ce sont des taudis où vivent pêle-mêle, dans une prosmicuité complète, hommes, femmes et enfants ; c'est dans la pourriture qu'ils naissent, se reproduisent et meurent.

La famille n'existe point chez les nègres ; leur mariage, c'est le mariage à la *créole*, une sorte d'amour libre, d'accouplement temporaire, où le maire et le prêtre n'ont rien à voir. Les enfants ont une mère qui prend soin d'eux jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes, mais le diable seul pourrait leur reconnaître un père. Doux pays !

Les nègres sont peu intelligents ; les facultés intellectuelles, au lieu de suivre l'évolution normale du corps, de se perfec-

tionner continuellement comme dans la race blanche, cessent tout d'un coup de se développer dès qu'arrive la puberté : à ce point de vue, ce sont de grands enfants, et ils resteront toujours tels. Il y a là une tare de l'organisation cérébrale à laquelle ni l'éducation ni la civilisation ne pourront jamais rien. C'est pourquoi l'émancipation de la race noire a été une faute, et tous les décrets du monde ne feront pas que ces hommes soient des hommes comme nous.

Sales et ivrognes, paresseux et lâches, voleurs et débauchés : voilà les individus dont 1848 a fait des citoyens français; on peut dire qu'ils ont tous les vices et pas une qualité. Fils d'esclaves, ils sont nés pour le fouet, et ces nègres... civilisés sont encore à cent pieds au-dessous de leurs frères du Soudan ou du Dahomey, barbares mais braves, sauvages mais fiers. Affranchis trop brusquement par la loi Schœlcher, ils refusent absolument de travailler, se contentant pour leur nourriture de quelques bananes et d'un peu de couac (1). Cette sobriété n'est pas une vertu chez eux, c'est toujours de la paresse et la preuve c'est que dès qu'ils sont à la tête de quelques sous, c'est pour acheter du rhum et se vautrer dans l'ivrognerie.

L'épargne est pour le nègre une chose inconnue ; c'est un philosophe qui vit au jour le jour, sans souci du lendemain, heureux du reste et satisfait de son sort, tant qu'il y aura des mangues aux manguiers, des bananes aux bananiers. Ces hommes libres d'hier n'ont même pas conservé un sentiment de gratitude pour la nation qui les a affranchis : ils sont Français par la naissance, mais non par le cœur, et leur vœu le plus intime c'est d'être Anglais.

En somme, c'est une race abjecte, une espèce humaine inférieure ; ce sont des bimanes intermédiaires entre l'homme et le singe (*natura non facit saltus*), à qui seul convient le régime

(1) Farine de manioc.

du bâton, et il se trouve qu'il n'est même plus permis de leur flanquer le pied au bas des reins : « Moi français comme toi, disent-ils; moi porter plainte au juge de paix. » Ce n'est pas qu'ils ressentent vivement l'injure, mais ça leur fait mal, et comme ils sont trop lâches pour riposter, ils vont en appeler au juge venu de France, lequel vous condamne sans sourciller... au nom du peuple français. Ne sont-ils pas nos égaux !

Ces gens-là se montrent par surcroît d'une familiarité révoltante; ils ont le tutoiement facile : toujours l'égalité ! « Passe encore pour les femmes, disait Damoisy; mais les hommes, ça me dégoûte. »

Dans ces conditions on peut juger ce qu'est devenue notre colonie : faute de bras, les plantations sont abandonnées, le café n'existe plus qu'à l'état de souvenir, les rhummeries se ferment les unes après les autres; et, comme un chancre rongeur, le change achève de dévorer les ruines commencées par l'affranchissement des noirs. La Martinique, autrefois si florissante, est une colonie morte maintenant ; les propriétaires, les colons vendent leurs terres à bas prix, et retournent dans la mère-patrie. Que fait le gouvernement pour remédier à cet état de choses? Rien, ou plutôt si, il conquiert de nouvelles colonies en Afrique et en Asie... pour les fonctionnaires à caser. Voilà ce que j'ai vu, et je suis certainement au-dessous de la vérité. Je suis arrivé ici avec des opinions toutes faites, nourri de sentimentalité, comme tous les Français de France, imbu des immortels principes, croyant que les nègres étaient des hommes: je suis bien désillusionné.

De leur côté, les négresses sont très corrompues. Leur nature ardente s'accommode mal de la frigidité des nègres, abrutis par l'alcool. L'amour, chez elles, est un besoin quotidien, comme la faim, comme la soif; c'est une nécessité physique à laquelle elle ne peut se soustraire. Toute négresse maussade, acariâtre, est une négresse délaissée, dont la nuit s'est passée

dans la solitude. Heureusement pour elles, il y a ici des petits troupiers de France ! Et elles commencent de bonne heure : 10 ou 11 ans; à 15 ans, elles sont dans leur maturité; à 20 ans, elles sont finies. Il semble qu'elles doivent compenser leur courte jeunesse par l'abus de la jouissance. O filles de Montmartre et des Batignolles, vous n'êtes pas à la hauteur !

La jeune négresse a toutefois une qualité, elle est très propre : propre de corps, propre de linge, propre dans son intérieur. Cela contraste avec la saleté repoussante du quartier nègre. La plupart prennent leur bain quotidien. Leurs robes sont toujours immaculées, repassées de frais; les jupons (car beaucoup portent jupons de dentelles) sont toujours de la plus grande blancheur. Chez elles, c'est d'une minutie hollandaise ; les objets mobiliers, le linge, les draps du lit, rien ne laisse à désirer. Mais je suppose que cette propreté n'est que de la coquetterie, car à mesure que la négresse avance en âge, elle devient sale, et les vieilles retournent à leur fumier : c'est dans le sang.

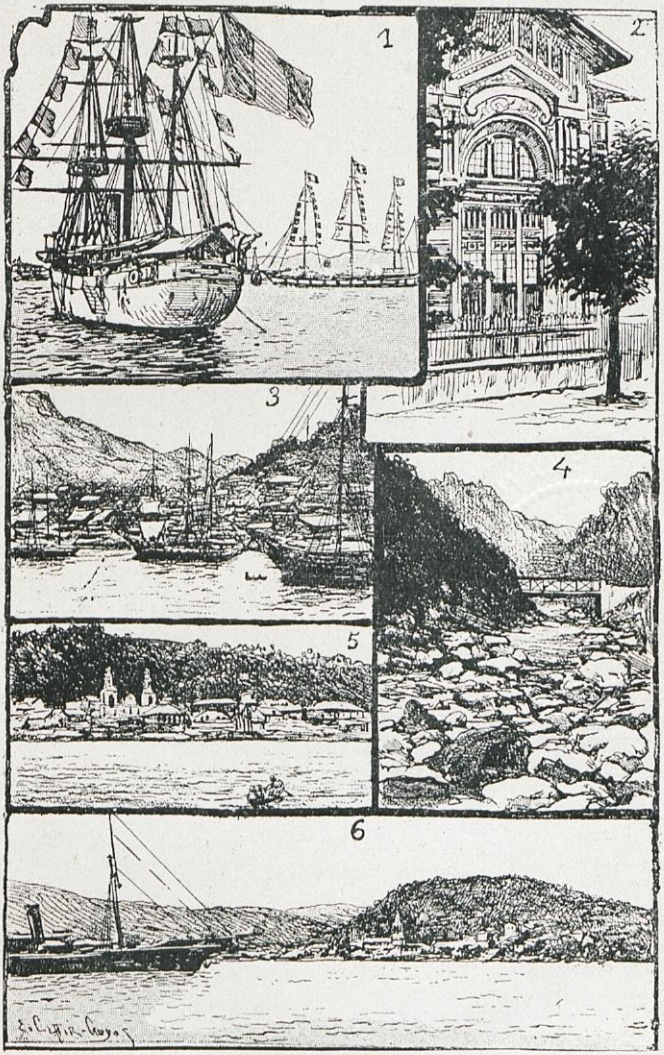
La négresse a conscience de son infériorité, elle en souffre même, et tous ces frais de coquetterie ne visent qu'à la conquête de l'homme de race blanche. Faute de blanc, elle se contente du noir sans doute, mais le blanc est son but, sa suprême convoitise. Et quand elle est arrivée à ses fins, elle devient l'humble servante de son maître et seigneur, qui peut la rouer de coups, l'accabler des plus mauvais traitements sans qu'elle regimbe. Bien plus, elle lui restera fidèle le plus souvent, tandis qu'elle ne se trouve jamais engagée vis-à-vis des hommes de sa race. Le nègre pour elle est un mâle, le blanc est un maître.

La plupart des Européens célibataires qui habitent les Antilles ont une négresse comme maîtresse et première servante : ce mariage à la créole n'engage à rien et quand le maître en a assez, la négresse s'en va sans protester, laissant parfois un ou deux rejetons de couleur, que le père adoptera, élèvera sans que la mère s'en inquiète jamais plus. C'est la tradition.

En outre des nègres qui forment l'immense majorité de la population et qui descendent des anciens esclaves importés d'Afrique, il y a à la Martinique un autre type de noirs, type absolument différent. On les distingue des autres en ce qu'ils ont les cheveux lisses, le nez droit, les lèvres minces ; ils sont aussi plus grands, moins lourds. Les femmes ont le nez bien fait, la peau fine, l'ovale régulier, les yeux de velours ; la taille est élancée et bien prise et elle peuvent s'appliquer avec raison le verset du cantique : *Nigra sum sed formosa*. De fait, elles sont en général jolies; en les voyant, on songe instinctivement aux belles figures de bronze du pourtour de l'Opéra. Ce sont des Indiens, non pas des descendants des Caraïbes, mais des Indiens de l'Indoustan, importés autrefois dans les Antilles par les Anglais. Aussi les rencontre-t-on dans toutes les îles et jusqu'à Cayenne. Les Indiens ne se croisent pas avec les nègres, de sorte que le type se maintient à peu près pur.

Il y a encore les mulâtres, qui usurpent volontiers le nom de créoles. Ceux-là sont intelligents, travailleurs; ils tiennent tout le commerce et quelques-uns s'enrichissent. Ils ont les qualités morales des blancs et même leurs défauts, et si en France on n'a pas de préjugés à leur endroit, il est profondément injuste que les blancs des Antilles les frappent d'ostracisme à l'égal des nègres et refusent de les admettre dans leurs relations. Ceux-là sont Français de cœur et de plus sont très fiers d'avoir du sang blanc dans les veines; leur peau est bronzée, quelquefois jaune, les traits sont plus fins. Les uns ont gardé le type nègre, mais d'autres ont le profil européen. Quelques mulâtresses sont même jolies et j'en ai vues avec des yeux bleus ravissants.

Au milieu de toute cette population de couleur, les blancs sont très clair-semés, et encore ce sont surtout des fonctionnaires. Les colons, les vrais créoles sont rares et leur nombre va toujours en diminuant. Il est vrai que par contre le nombre des fonctionnaires augmente toujours, ce qui rétablit



1. Le *Dubourdieu* et le *Fulton*. — 2. La bibliothèque à Fort-de-France. — 3. La rade de Saint-Pierre. — 4. La rivière Roxelane. — 5. La ville de Saint-Pierre. — 6. La ville de Fort-de-France, vue prise du lieu de l'échouement.

l'équilibre. A Fort-de-France qui est le siège du gouvernement, la ville administrative, la population blanche est assez nombreuse, mais dans les autres villes et dans les campagnes, nos compatriotes sont à l'état d'exception. Quant aux femmes, je n'ai guère eu le loisir d'apprécier les vraies créoles ; pour les femmes des fonctionnaires, si elles sont gracieuses, aimables, comme il convient à des Françaises, elles sont, sous le rapport de la beauté et de l'élégance, de bien médiocres échantillons, pour parler le langage du crû. J'en ai vu de gentilles, mais pas une seule vraiment jolie. A quoi cela tient-il ? est-ce l'effet déprimant du climat? est-ce la nostalgie? Le temps me manque pour approfondir cette question.

Somme toute, le blanc comme l'Indien forme une infime minorité ; c'est la race nègre qui domine, race de domestiques qui rêvent de devenir nos maîtres.

Mes jugements sont-ils trop sévères? Les nègres gagnent-ils à être étudiés de plus près? je voudrais le croire, mais ce que j'ai vu ce soir, au bal de la Fête nationale, n'a fait que me confirmer dans mes appréciations. C'est uniquement un bal de nègres, la population blanche s'abstient soigneusement d'y prendre part. Nous qui sommes des visiteurs, des passagers d'un jour, nous tenons à tout voir ; nous sommes du reste les seuls blancs égarés au milieu de cette foule en délire. Tous les vices de la race s'étalent ici publiquement et sans contrainte.

Quelle cohue écœurante ! Quelle gamme de senteurs étranges: mélange de transpirations acides, d'haleines alcooliques, de chairs en rut ! cela vous prend à la gorge, vous monte au nez, c'est à faire reculer de dégoût. Avec Damoisy, nous tenons ferme cependant et circulons difficilement au milieu de ces nègres ivres, de ces négresses en quête du mâle pour la nuit. Les jeux qui florissaient hier sur le savane, se sont tous transportés ici : on joue de tous côtés avec frénésie. Ça et là, on danse un chahut échevelé aux sons du tamtam, plus loin c'est la danse du

ventre, avec ces contorsions du bassin, ces gonflements de l'abdomen, ces frétillements du torse qui semblent tantôt des appels à la luxure, tantôt des spasmes de volupté. Et l'on fait cercle tout autour, et les narines frémissent, les yeux des femelles implorent les mâles et les frôlements suspects, les contacts impudiques témoignent de la surexcitation inouïe des sens.

Du reste, on ne dissimule même plus et les offres les plus directes nous sont faites, pressantes, prometteuses. C'est absolument dégoûtant. Je sors de là avec des nausées.

Mais voici une nouvelle mésaventure: impossible de me faire ouvrir la porte chez Bédiat. Il n'est que onze heures cependant, mais il paraît qu'à 11 heures tous les honnêtes gens sont couchés à Fort-de-France ; il n'y a dehors que la canaille. J'ai beau sonner, frapper à tour de bras, appeler à pleins poumons : tout le monde dort à poings fermés. Que faire? dois-je passer la nuit sous les arbres de la savane ? Ou bien voir si chez Chacha on a le sommeil moins profond ? Au milieu de cette perplexité j'aperçois deux ombres qui s'approchent, je reconnais les voix : C'est Baudelle et Bernon qui rentrent à bord. Le *canotte* est là, à l'appontement. Pour cette nuit, je réintègre ma couchette sur le bateau.

16 Juillet. — Quatrième journée à Fort-de-France. Journée bien remplie ; vu et appris plusieurs choses intéressantes. Nous passons notre matinée sur le bateau et pour cause : nous attendons des visites.

C'est d'abord M. de Cantelar, le très aimable commandant de port, un Marseillais qui regrette Marseille et qui, très gracieusement, met à notre disposition sa chaloupe et ses rameurs. Nous acceptons volontiers, car après la révolte d'avant-hier, le capitaine se défie plus que jamais de ses hommes et tient à leur laisser le moins de contact possible avec la terre. Il fait bien, le capitaine, car le rhum d'une part, les négresses de l'autre,

voilà plus qu'il n'en faut pour débaucher tout à fait nos matelots.

C'est ensuite le sympathique M. Le Boulanger, Parisien de naissance et Martiniquais par choix, l'ami de tous nos officiers de terre et de mer, la Providence des touristes, M. Le Boulanger dont la maison est grande ouverte à tout Français de France et qui pratique l'hospitalité la plus généreuse et la plus désintéressée.

C'est enfin M. de La Mothe, un natif de Tours, celui-là, lieutenant de vaisseau sur le *Dubourdieu*, dont le grand bonheur est de recevoir à sa table des compatriotes et qui sera ce soir notre amphytrion.

Ce qui, à mon arrivée ici, m'a le plus agréablement surpris et laissera en moi un impérissable souvenir, c'est certainement cet accueil si cordial, si empressé de la part de personnes que nous ne connaissions pas hier, que nous ne reverrons peut-être plus jamais. Quand on vient d'une ville guindée comme Paris, où tout le monde se tient sur la défensive, où chacun observe son voisin du coin de l'œil, où tout inconnu semble suspect, cela fait un contraste agréable de trouver des Français qui, sans autre préambule, se mettent en quatre pour vous piloter, pour vous héberger, pour vous fêter : c'est un curieux effet des différences de latitude.

Après déjeuner, je suis allé rendre visite à l'agent général de la Compagnie transatlantique, pour qui j'avais une lettre de recommandation de M. Pereire, le président de la Compagnie. M. Dardignac, est un ancien officier de marine qui gère les affaires de la Société dans toutes les Antilles, à Fort-de-France, à Colon, à Cayenne. C'est bien l'homme le plus affable que je connaisse et l'accueil qu'il m'a fait est des plus flatteurs. La Compagnie transatlantique possède à l'extrémité du Carènage un vaste terrain où sont établis des ateliers, des magasins et des dépôts de charbon. Les bureaux occupent des

baraquements en bois, composés d'un simple rez-de-chaussée surélevé : le type de la maison coloniale. La villa qu'habite M. Dardignac avec sa famille est construite sur le même modèle, avec plus d'élégance : elle est entourée d'une vérandah sur trois côtés et gracieusement décorée de plantes vertes ; des nattes couvrent le plancher : le confortable des pays coloniaux. Elle est située au milieu d'un jardin d'agrément où les rosiers d'Europe mêlent leurs fleurs parfumées aux corolles capricieuses des orchidées. où la vigne marie ses larges feuilles à celles des orangers, des citronniers et des cocotiers. M. Dardignac est fier de son jardin, il est heureux d'en faire les honneurs : c'est lui qui l'a créé, c'est lui qui a importé les plantes d'Europe, c'est lui aussi qui protège les oiseaux-mouches et les colibris qu'on voit voltiger de fleur en fleur. La vue de ces minuscules oiseaux aux couleurs si chatoyantes me cause un ravissement sensible ; ce sont les premiers oiseaux que je vois ici. A la Martinique, phénomène étrange, il n'y a pas d'oiseaux. Dans mes promenades sur la savane, dans mes excursions autour de Fort-de-France, dans ma visite à la villa de Behanzin, j'avais été frappé de cette absence d'oiseaux ; ces bosquets si luxuriants, ces arbres aux puissantes frondaisons, ces forêts si denses et si ombragées, tout cela est muet, silencieux pendant le jour ; et si la nuit quelque bruit anime le feuillage, si quelque gazouillis retentit dans les branches, ce ne sont pas même des oiseaux de nuit, ce sont des grenouilles qui se poursuivent, ce sont des reinettes qui font entendre leur monotone triolet. Cette pénurie d'oiseaux donne à toute la campagne une note triste et mélancolique qui m'a surpris dès le premier jour.

Dans les jardins de la Compagnie transatlantique on voit des oiseaux. J'en fais la remarque à M. Dardignac et il paraît enchanté que je m'en sois aperçu, car il les protège sévèrement, me dit-il, contre les maraudeurs et surtout contre les serpents.

Homme érudit, fin causeur, aimant à parler des choses de

France, M. Dardignac, par le charme de sa conversation, fait vite passer le temps ; je le quitte avec regret et nous nous donnons rendez-vous à mon retour, dans cinq semaines.

Je rejoins aussitôt M. Martin et les deux frères de C.. , avec qui je dois me rendre chez M. de La Mothe.

Notre hôte demeure à deux kilomètres environ de Fort-de-France ; nous nous acheminons vers sa demeure, à pied, par une route des plus pittoresques, bordée de haies fleuries, ombragée de grands arbres de toutes espèces dont les feuilles multiformes : palmées, lancéolées, digitées s'entremêlent, dont les branches chargées de fruits aux noms inconnus s'enchevêtrent. Dans la verdure, des cases de nègres dissimulent leur saleté repoussante, des poules picorent, des cochons noirs fouillent le sol fangeux. Ça et là des bananiers étalent leurs énormes feuilles qui se dressent en divergeant, puis retombent gracieusement comme les plumes d'un gigantesque cimier ; les uns sont stériles, les autres sont chargés d'énormes grappes de fruits nommées régimes ; plus loin ce sont des arbustes qui semblent des bouquets de roseaux épineux avec, au centre, un gros fruit ovoïde, hérissé d'aspérités, surmonté lui-même d'un panache de feuilles plus petites, également épineuses : c'est l'ananas, le délicieux ananas. C'est encore le palmier-éventail dont les feuilles, en forme de rayons géométriquement disposés autour d'un centre, sont toutes sur le même plan ; puis les cocotiers à la tige élancée, les phœnix, les dracœnas et toute la série des palmiers.

Après vingt minutes de marche nous arrivons à un pont jeté sur un torrent presque à sec en ce moment (il n'a pas plu depuis trois jours), qui forme plus bas la rivière bordée de cocotiers que j'admirais avant-hier.. C'est en aval de ce pont que M. Le Boulanger, pêcheur passionné, aime à venir prendre d'excellentes petites truites.

De l'autre côté du pont, la route s'élève en serpentant ;

mais nous prenons de suite à notre gauche un chemin herbeux qui s'enfonce sous de grands arbres ; dix minutes plus tard nous sommes arrivés.

La villa de M. de La Mothe, toute en bois, est située à mi-côte, non loin de celle de Behanzin. On y jouit d'une vue splendide sur les montagnes ; sur la droite, une trouée laisse voir un coin de la rade. Il est six heures, les vallées s'emplissent d'ombre, les sommets des montagnes disparaissent l'un après l'autre dans une obscurité grandissante ; au couchant les feux du soleil s'éteignent peu à peu. En attendant les demoiselles Behanzin, M. de La Mothe nous propose une partie de chasse « à la manière de Fort-de-France, dit-il ». Une chasse de nuit alors? Pas tout-à-fait, mais presque. Je recommande ce sport aux chasseurs de casquettes de Nîmes et de Tarascon.

Nous nous demandions quel gibier notre hôte pouvait bien nons donner à chasser, car s'il n'y a pas d'oiseaux à la Martinique, il n'y a pas davantage de lapins ni de lièvres, de singes ni de pécaris. Mais il y a des quantités de chauves-souris, petites bêtes nauséabondes et couvertes de puces, qui, dès le crépuscule, prennent leurs ébats devant nous. Voilà les victimes que nous propose l'enragé chasseur qu'est M. de La Mothe... Est-il besoin de dire que ce genre de chasse ne me tente pas? Je me contente de marquer les coups, ce pendant qu'avec mes camarades je déguste une délicieuse *ponchinette,* une *ponchinette* inédite, préparée suivant la formule du maître de la maison.

Il est de mode, à la Martinique comme ailleurs, de prendre l'apéritif; seulement, ici, l'apéritif est un coktail. Au point de vue de l'hygiène, cette mixture américaine est détestable. Mais comment accorder hygiène et gourmandise ! La *ponchinette* de La Mothe n'est en réalité qu'un coktail, mais quel coktail, messeigneurs ! Avec cela, il n'y a plus d'hygiène possible ! Dans notre enthou-

siasme, chacun de nous veut posséder la formule ; notre hôte nous fait promettre le secret, car la *ponchinette* c'est sa chose, c'est son bien, c'est la gloire de sa maison. Pour un peu il prendrait un brevet. Je comprends cela et je l'approuve : tout homme n'a-t-il pas sa marotte ?

Voici donc comment procède le commandant, car il opère lui-même et ne confie à personne le soin de préparer cette savante combinaison (1). Il prend :

Eau-de-vie	150 grammes
Kirsch, rhum ou gin	100 —
Porto, Sherry-Brandy ou amer Picon	50 —
Bitter Angostura	20 —
Jus de citron vert	quantité suffisante
Noix muscade, Cannelle	de chaque, très peu.
Sucre en poudre	8 fortes cuiller. à café

Le tout bien mélangé ; puis il ajoute de la glace pilée et quelques gouttes d'un jaune d'œuf ; il émulsionne alors vivement dans un vase à coktail (2).

La ponchinette est à point : les doses ci-dessus sont suffisantes pour faire les délices de huit personnes. Ah ! commandant, votre ponchinette restera l'un des plus agréables souvenirs gastronomiques de mon voyage ! Pour un palais qui n'a pas encore perdu la mémoire de la sauce au kari, ce fut, en effet, un vrai régal ! Et dire que Noël n'était pas des nôtres !

L'heure s'avançait et nous attendions toujours les filles de Behanzin. Un nègre arrive enfin porteur de cette mauvaise nouvelle : ces demoiselles s'excusent, elles sont empêchées. Cruelle

(1) Si j'ai gardé copie de son secret, me défiant de ma mémoire, que M. de La Mothe ne me garde pas rancune.

(2) On obtient le même résultat avec un petit bâton à 5 branches que l'on fait tourner vivement entre les doigts. A la Martinique, ces petits bâtons se vendent partout à la douzaine.

déception ! Je n'aurai pas le plaisir de faire ma cour à Nékouyon et de choquer mon verre contre celui de Potassi. Quelle guigne... noire ! Tant pis, nous dînerons entre hommes. Notre bonne humeur ne s'en ressentit pas d'ailleurs, le repas fut des plus gais.

Est-ce pour nous ? Est-ce en l'honneur des princesses ? M. de La Mothe avait mis les petits plats dans les grands et son cordon bleu, une mulâtresse, s'était surpassé. Le dîner fut digne de la ponchinette.

Manger ainsi à la Martinique, chez un garçon, c'est tout ce qu'il y a de plus imprévu ; au risque d'être taxé de gourmandise, je ne puis que décerner des éloges au potage à la française, au turbot sauce mayonnaise, et à la poule au riz ; le melon d'eau et les asperges du pays nous font peut-être un peu regretter les cantaloups de Montlhéry et les asperges d'Argenteuil, mais la salade de chou-palmiste ! hum ! Voilà une chose vraiment divine ! Quant aux fruits qui nous sont servis au dessert, j'avoue ne pas partager le goût des nègres : la mangue, qu'ils apprécient par dessus tout, est tout juste passable, avec sa saveur prononcée de bourgeons de sapin ; quant aux avocats, qu'ils appellent pompeusement le beurre végétal, j'ai beau les assaisonner de toutes sortes de condiments, de sel, de piment, ça ne vaut rien. Par contre, les bananes sont un fruit d'une finesse hors ligne, surtout si l'on en relève l'arome par un peu de fromage de gruyère ; mais le *nec plus ultra* des fruits de la Martinique, c'est l'ananas. L'ananas c'est notre pêche de Montreuil, c'est notre chasselas de Fontainebleau, c'est un parfum pour le nez, une saveur exquise pour le palais, un baume pour l'estomac. En France, nous ignorons ce qu'est l'ananas, car il est impossible d'en juger par ces fruits trop mûrs, trop avancés qu'on nous vend très chers à Paris. L'ananas n'est vraiment à point que pendant 24 heures ; avant, il est trop vert ; après, il est déjà passé. Et ces confitures de goyaves ! Quelle chose déli-

cieuse au goût, et qui ne rappelle en rien cette affreuse mixture, moitié navets, moitié carottes que le Parisien naïf achète sous ce nom.

Tout cela fut arrosé de Corton des bonnes années et de Champagne de la meilleure marque. Je n'eus point à regretter les dîners de Chacha ou de Bédiat.

Le café fut pris sous la vérandah, et nous le savourâmes en fumant d'exquis havanes. « Est-ce au moins du café de la Martinique, commandant? — Hélas! non, répond notre hôte ; il ne s'en fait plus dans notre colonie, ou si peu, qu'il vaut mieux n'en rien dire. Le café nous vient de la Dominique et des autres îles anglaises. » Et c'est vrai, le café de la Martinique n'est plus qu'un souvenir, on n'en trouve plus... qu'à Paris.

Quoique anglais, son arome conquit nos suffrages, par cette belle soirée tropicale, au milieu de ce calme intense de la nature. C'est la nuit, mais ce n'est pas l'obscurité : les étoiles scintillent là-haut, et par en bas l'air se paillette de centaines, de milliers d'étincelles qui s'entrecroisent dans tous les sens : ce sont les *lucioles*, ces petits papillons phosphorescents qui s'allument et s'éteignent suivant les caprices de leur petite volonté. L'atmosphère en est comme saturée : aussi loin que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on voit briller et disparaître les lucioles, comme de minuscules étoiles filantes.

Il n'est si bonne société dont il ne faille se séparer : nous nous disposons à regagner Fort-de-France. Un nègre nous précède, portant une lanterne et battant devant nous avec une longue perche les grandes herbes et les buissons Ce luxe de précautions est pris à cause des serpents. Quoi ! des serpents à la Martinique ! Eh ! oui ; non seulement il y en a, mais ils sont légion, ils pullulent, un Marseillais dirait : il n'y a que cela. Et il n'exagérerait pas beaucoup, car si l'on ne voit aucun oiseau à la Martinique, s'il n'y a pas de gibier dans les champs,

si les forêts sont inhabitées, cela est dû aux serpents qui ont tout dévoré. Celui qu'on rencontre le plus souvent c'est le *trigonocéphale*, dont la morsure est presque aussi dangereuse que celle du serpent à sonnettes, dont la taille atteint parfois deux mètres et qui attaque l'homme sans jamais reculer devant lui. Impossible d'entrer sous bois, car vous pourriez passer à portée d'un trigonocéphale pelotonné dans une touffe d'herbe ou enroulé sur une branche d'arbre ; et tout d'un coup, comme un ressort qui se détend, le hideux reptile se jette sur vous les crochets en avant, avec un sifflement sinistre, vous mordant aux jambes ou à la figure. Sa rage pourtant n'est pas épuisée par cette première attaque : se repliant sur lui-même, prenant sa queue comme point d'appui, il s'élance une deuxième fois, puis une troisième, toujours du même mouvement rapide : il faut que la victime recule, le trigonocéphale ne fuit jamais.

Et ces bêtes immondes sont partout; non seulement ils peuplent les forêts, mais ils se glissent dans les massifs des jardins, sous les maisons même où ils font volontiers leurs petits. On en voit aussi pénétrer dans les cases, et plus d'un indigène voulant se mettre au lit, trouva sa place déjà occupée.

Dans les plantations de canne à sucre, ils foisonnent à ce point que pour faire la récolte, il faut prendre des précautions spéciales. Les cannes sont coupées au pourtour du champ et peu à peu les travailleurs s'avancent de la périphérie vers le centre. Les reptiles s'y accumulent, fourmillent à un tel degré qu'il devient impossible d'aller plus loin; on met alors le feu à ce qui reste de la plantation.

Le trigonocéphale n'est pas le seul serpent qu'on rencontre ici ; il y en a d'autres plus petits, mais tout aussi venimeux ; un surtout, très petit, le *serpent-fil*, est extrêmement dangereux, car sa morsure est à peine sensible et souvent on s'en aperçoit seulement à l'enflure, qui se produit du reste rapidement.

Chose curieuse, malgré cette quantité considérable de reptiles, il y a relativement peu de victimes. Les mordus sont nombreux, mais les cas de mort sont rares. On pourrait croire après cela que la virulence du venin des trigonocéphales a été exagérée ; eh ! bien, non ; le venin est bien un des plus terribles qui soient ; mais, quoique le fait paraisse étrange, on sait traiter ces morsures à la Martinique et, qui plus est, la Faculté et l'Institut Pasteur n'y sont pour rien. Les guérisseurs sont des sorciers noirs qui opèrent au moyen de prières, d'invocations et d'herbes spéciales. Voilà du moins ce qu'on dit. L'explication suffit sans doute à un public ignorant ; pour moi, médecin, j'avais le droit et le devoir d'être plus exigeant. J'ai voulu savoir par le détail la manière de faire des sorciers, et j'ai appris que, tout en faisant leurs simagrées, ils suçaient la plaie, ils aspiraient le venin. C'est, en somme, le traitement par la succion, celui que nous appliquons tous les jours contre les piqûres anatomiques : les prières ne sont là que pour l'imagination, pour contenter ce besoin de merveilleux qu'éprouvent les natures frustes. En France, on voit bien un peu la même chose.

Donc, M. de La Mothe redoutait pour nous la rencontre d'un trigonocéphale, et voilà pourquoi ce soir il faisait battre devant nous les herbes et les arbustes. Et ce fléau est de date ancienne : déjà au temps lointain de la conquête, la Martinique était l'*île des serpents*. Qu'a-t-on fait depuis cette époque ? que fait-on pour se débarrasser de cette dangereuse vermine ? Evidemment, il ne faut pas compter sur l'apathie des noirs ; mais enfin, il y a des autorités, il y a un gouverneur. Hélas ! c'est triste à dire, mais tout le monde se croise les bras. Y a-t-il au moins des primes à la destruction ? Non, cela coûterait trop cher, il y a trop de reptiles. Et cependant il y a un remède, un remède simple que les Anglais, toujours pratiques, ont appliqué avec efficacité, personne ne l'ignore ici, dans une île voisine, à Sainte-Lucie.

Il a quelques années, les trigonocéphales s'étaient multipliés à Sainte-Lucie d'une manière inquiétante; leur destruction était plus difficile encore qu'à la Martinique vu la nature du terrain plus inculte, plus boisé. Les forêts se dépeuplaient, les oiseaux disparaissaient. Aujourd'hui, il n'y a plus dans la colonie anglaise un seul serpent, les bois sont remplis d'oiseaux magnifiques, d'oiseaux-mouches, de colibris, de perroquets, d'aras superbes. Ce résultat fut obtenu grâce à la *mangouste*.

La mangouste est un animal assez haut sur pattes, à museau pointu, du genre des sarrigues et des civettes; son aspect est celui d'un énorme rat. Ce mammifère est l'ennemi-né des serpents et comme il est réfractaire à l'action du venin, il ne craint point les morsures. Rien de curieux comme le combat singulier d'un trigonocéphale et d'une mangouste. C'est du reste un spectacle auquel les colons vous font assister volontiers. Le trigonocéphale, fidèle à sa tactique, attaque le premier : il se jette sur la mangouste et, à coups répétés, lui enfonce ses crochets sous la peau. La mangouste fixe son adversaire et, se précipitant à son tour, cherche à saisir la tête du reptile ; celui-ci évite d'abord la dent de l'animal, il redouble ses efforts mais bientôt, dans ces assauts répétés, ses forces s'épuisent ; ses mouvements deviennent plus lents, ses attaques moins précipitées. C'est le moment qu'attendait la mangouste ; elle s'élance une dernière fois, l'œil en feu, la gueule ouverte et de ses puissantes mâchoires fracasse le crâne du trigonocéphale. La lutte est finie. La mangouste se repaît alors délicieusement de la chair de son ennemi et est prête pour un nouveau combat.

Les Anglais ont mis à profit ces qualités de la mangouste ; ils en ont introduit à Sainte-Lucie, ont favorisé leur développement et en deux ou trois ans ont complètement nettoyé leur colonie de tous les serpents.

Ces faits sont connus de tous ici ; quant à imiter nos voisins, c'est une toute autre affaire. Qu'importe au gouverneur et à

ses mandarins qu'il y ait des serpents ? Que ceux qui ont à se plaindre des reptiles, les colons et les noirs, se débrouillent ; cela les regarde. Les fonctionnaires n'ont pas été créés pour se livrer à la destruction des bêtes malfaisantes, n'est-il pas vrai ?

A la Guadeloupe, notre colonie voisine, il n'y a pas, chose curieuse, de serpents. Ce n'est cependant pas la faute des habitants. Jaloux sans doute du bonheur des Martiniquais, ils ont essayé d'acclimater le trigonocéphale ; mais celui-ci a refusé d'y vivre. On attribue cette singularité à la nature du sol. C'est bien possible.

Tous ces détails m'étaient déjà connus ; ils me sont confirmés par le nègre qui nous sert de guide dans notre retour à Fort-de-France. Bien qu'ils ne soient guère à l'honneur de notre administration, ils méritent d'être signalés. Et dire que nous cherchons à conquérir de nouvelles colonies ? pourquoi faire, mon Dieu ! Quand nous ne savons pas tirer parti des anciennes ? Quand la Martinique et la Guadeloupe se meurent de l'incurie des fonctionnaires et de l'émancipation d'une race imperfectible.

17 Juillet. — Cinquième et dernière journée à Fort-de-France.

Le départ est fixé pour demain. Nous faisons nos adieux... pour un mois, à nos amis de Fort-de-France : MM. de La Mothe, Le Boulanger, de Cantelar ; nous prenons congé du père Bédiat et aussi de Chacha, mais nous emmènerons sa nièce Angélina, la même qui m'avait si gentiment offert de me masser au sortir du bain. L'enlèvement n'a pas été bien difficile. Un jour Martin lui dit : « Veux-tu venir avec nous, Angélina ? tu nous feras la cuisine là-bas, tu blanchiras nos vêtements — Je veux bien, *Môssieu Matin*, répondit-elle, les yeux allumés par le désir du changement, craignant pourtant que ce fut là une simple plaisanterie. » Et alors ses préparatifs ne

furent ni longs ni compliqués : quelques nippes dans un mouchoir de poche et Angélina est prête à partir... sans se soucier du reste du consentement de la tante.

Nous emmènerons encore Baguès, un nègre de chez Chacha, que les frères de C... engagent comme valet de chambre.

Et tous les noirs ont l'exode aussi facile : la terre natale leur est légère; les questions de patrie, de famille leur sont étrangères; ils sont toujours disposés à quitter la Martinique pour Cayenne et le Contesté, qui font sur eux l'effet d'un mirage irrésistible ; c'est pour eux la Terre promise où les bananes sont abondantes, où la poudre d'or remplace le sable dans les rivières. Aussi les demandes affluent; nous faisons un choix et accordons le passage à une trentaine de moricauds; il faut bien inaugurer notre service de Fort-de-France au Carsevenne.

Pendant que les nouveaux passagers s'installent un peu partout, sur le pont, dans l'entrepont, dans les cabines de l'avant, tous pêle-mêle, hommes et femmes, je jette un dernier coup d'œil à la capitale de la Martinique.

Somme toute, notre séjour à Fort-de-France a été une étape charmante. Ce n'est pas une ville ravissante comme Funchal, sans doute, mais nous y avons trouvé de vrais amis, ce qui est bien une compensation. L'existence créole, faite surtout de *far niente*, est des plus supportables; nos compatriotes sont ici assez nombreux pour entretenir des relations agréables. Il n'y a pas de théâtre, mais on sait s'en passer, et puis de quoi se plaindraient-ils ? Plus heureux que les Madériotes, n'ont-ils pas la bicyclette ? Ce n'est pas, il est vrai, pour aller de Fort-de-France à Saint-Pierre, au Marin ou à toute autre localité de l'île, ce ne serait pas beaucoup plus pratique qu'en Suisse, à cause des montagnes, ou qu'au Sahara, à cause du soleil; mais sur la savane, à l'ombre des grands sabliers !...

Il existe en face de chez Bédiat un carré dénudé d'herbe, large deux fois comme la main, et c'est là que tous les soirs les

jeunes *fashionables* de l'endroit (car c'est un luxe de posséder une bicyclette) entretiennent en rond leur innocente manie. Cent fois, deux cent fois, ils font le tour du même arbre, et puis ils rentrent chez eux, heureux et satisfaits : ils ont fait trente kilomètres ! et pris un bain de vapeur !

Il fait en effet chaud à Fort-de-France, il fait même très chaud. Il est vrai que nous sommes au mois de juillet, c'est-à-dire en plein cœur de l'été !

Ce n'est pas que le soleil ait rien de sénégalien : 36 degrés à l'ombre, c'est le maximum que j'ai observé. Mais ce qui rend cette chaleur intolérable, c'est l'état hygrométrique de l'atmosphère. L'air est saturé de vapeur d'eau, car l'été est aussi la saison des pluies, *l'hivernage*, comme on dit ici. Aussi, au moindre mouvement, à la moindre promenade, le corps se couvre d'une transpiration abondante et bientôt aussi d'une éruption de petits boutons gros comme des têtes d'épingles (sudamina). Les marins appellent cela des *bourbouilles*. En quelques heures, la peau prend la couleur du homard, et l'on passe son temps à se gratter des pieds à la tête.

Ce qui contribue encore à rendre plus pénible cette température, c'est que la nuit le thermomètre baisse très peu : le minimum est toujours voisin du maximum. Il en résulte une dépression des forces, de l'inappétence, un alanguissement général, et à la longue un état d'anémie qui a reçu le nom d'*anémie des pays chauds*. Les enfants surtout sont frappés ; les pauvres petits que j'ai vus ici sont tous d'une extrême pâleur, d'un teint blafard qui rappelle les figures de cire ; point de ces joues rosées, de ces yeux brillants, de cette pétulance, de cette gaieté turbulente qui sont l'apanage de l'enfance dans la mère-patrie ; mais des enfants souffreteux, languissants, étiolés ; le climat de Fort-de-France est mortel pour ces petits êtres.

Il y a comme remède, dit-on, le séjour sur les hauteurs ; malheureusement le maigre salaire de nos fonctionnaires leur

interdit ce luxe, tant que notre gouvernement n'aura pas créé pour eux un sanatorium. On trouve plus simple de les rapatrier... quand ils sont bien en cour.

A part les affections dues à l'influence de la température, Fort-de-France est assez salubre. Dans les environs, il y a bien encore des endroits marécageux où règne la malaria, mais la ville elle-même est saine, abondamment pourvue d'eau potable amenée par le canal de Gueydon.

La lèpre se rencontre parmi les nègres de l'intérieur, mais les cas sont assez rares.

Ce qu'on voit plus communément à Fort-de-France et dans toute l'île, c'est l'éléphantiasis, horrible maladie qui s'attaque à l'homme comme à la femme, qui se porte sur un membre, sur la face, les mamelles, le scrotum, qui donne à l'organe atteint des proportions phénoménales, monstrueuses, et fait du malade un objet de répulsion pour lui-même et pour les autres. Cette affection n'est pas spéciale à la Martinique, nous l'avons vue à Madère, elle existe dans toutes les Antilles et d'une manière générale dans tous les pays chauds ; elle est surtout fréquente à la Barbade (1).

La Martinique est de temps à autre visitée par la fièvre jaune et la variole qu'y apportent les navires venant du Brésil ou de la Havane. Cependant les mesures sanitaires sont très rigoureuses, et tout navire suspect est soumis à une quarantaine des plus sévères. A cela rien à dire, si la sévérité n'était le plus souvent synonyme de vexation ; or, sous ce rapport, notre administration française est supérieure à toutes autres.

Malgré cette salubrité qui est en somme supérieure à la moyenne des pays coloniaux, le nègre vit fort peu de temps, on ne voit point ici de vieillards. Mais c'est à l'alcoolisme qu'il

(1) Les premiers auteurs qui ont traité de l'éléphantiasis l'ont appelée : maladie glandulaire des Barbades ; c'est du reste la même maladie que l'éléphantiasis des Arabes.

faut en faire remonter la cause. Il convient d'y ajouter la syphilis qui, sans être très répandue, affecte souvent une forme maligne.

La vie est assez chère, si on l'entend à l'européenne ; heureusement la chaleur commande la frugalité ; le colon boit beaucoup, mais mange peu. Le vin qui est importé de France est bon et, par le voyage, gagne beaucoup en qualité.

C'est un fait qui n'est point ignoré des Anglais en général, et en particulier de l'amiral commandant l'*Intrepid*, un croiseur anglais qui entre en ce moment dans la rade et qui, sous couleur de saluer notre pavillon, annonce son arrivée à ses fournisseurs de vin par 28 coups de canon (21 pour la terre, 7 pour l'amiral français). Pas banal du tout l'anglais !

Car c'est bien pour acheter du vin de France que l'*Intrepid* est dans nos eaux. Chose plus drôlatique, ce n'est pas pour l'amiral lui-même ; oh ! que nenni, un amiral anglais boire du vin français ! jamais de la vie ! C'est uniquement pour son cuisinier. On n'a jamais trop d'égards pour son cuisinier, n'est-ce pas ? et si le pauvre digère mal le gin et le pale-ale, on peut faire un détour pour lui procurer du vin de Bordeaux. Et voilà pourquoi de temps en temps Fort-de-France reçoit la visite d'un vaisseau de Sa Majesté Victoria. Et pendant que les marchands de vins préparent les barriques, empilent les bouteilles, le fort Tartenson et le vaisseau-amiral, le *Dubourdieu*, répondent au salut de l'anglais par 28 autres coups de canon. Echange de bons procédés !

De Fort-de-France à Cayenne

18 Juillet. — A cinq heures du matin, nous levons l'ancre : en route pour Saint-Pierre. Nous passons sans encombre à côté de l'*Intrépid* dont l'équipage s'éveille et nous regarde curieusement, en même temps qu'au-dessus du fort Saint-Louis les nuages se dorent, s'empourprent, deviennent incandescents. Puis le soleil lui-même apparaît fulgurant, embrasant de ses rayons les montagnes d'abord, puis la ville elle-même, la rade, le *Remembrance*, l'*Alicante*. Nous doublons bientôt la *Pointe des nègres* et Fort-de-France disparaît à nos regards.

Par babord, c'est la mer des Antilles, immense, calme, avec de petites vagues qui déferlent mollement et clapottent contre les parois du navire ; par tribord, nous longeons la côte déjà vue qui sépare les deux villes principales de la Martinique ; sous nos yeux défilent à nouveau et les coteaux jaunis et désolés, et les vallées luxuriantes où la rutilance des flamboyants se mêle gaiement à la verdure des plantations.

De Fort-de-France à Saint-Pierre, le trajet est court : à sept heures, nous sommes dans la rade et nous nous amarrons à un corps mort.

L'*Intrepid* est sur nos talons, il arrive presque en même temps que nous. Vient-il compléter la cave du cuisinier? ou bien inspecter les défenses de Saint-Pierre? Eh ! bien, il doit être édifié, au moins autant que nous. Ses 21 coups de canon (le salut à la terre) restent sans écho : à Saint-Pierre, la capitale commerciale de l'île, à Saint-Pierre, dont la rade abrite en temps ordinaire trente vaisseaux de toutes nationalités, il n'y a pas un canon, pas la plus petite pièce d'artillerie pour répondre

au salut de l'Anglais ! Quoi ! sur toutes ces hauteurs qui dominent la rade, il n'y a pas un fort, pas une batterie ! Hélas ! non. Et l'on nous fait croire que nos colonies sont en état de défense ! C'est à dire qu'avec une simple compagnie de fusiliers les Anglais s'empareraient de Saint-Pierre. Notre gouvernement ne compte pas, je suppose, sur la bravoure des nègres ? A la Guadeloupe, où il n'y a pas de garnison, ne suffit-il pas, dans les temps de rébellion, de débarquer quatre hommes et un caporal pour que l'île entière se soumette !

Ainsi pour défendre nos possessions des Antilles, la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances : Marie-Galante, la Désirade, les îles des Saintes, etc., nous n'avons que quelques bataillons à Fort-de-France et deux mauvais bateaux en bois : le Dubourdieu et le Fulton ! Pauvres contribuables !

Nous ne devons rester qu'un jour à Saint-Pierre, je me hâte de voir la ville : je pars avec Noël et Damoisy.

Une grande voie principale, parallèle à la côte, étroite, tortueuse, toujours montant ou toujours descendant ; puis des petites rues transversales coupant la première à angle droit, aboutissent par en haut à la montagne, et de l'autre côté dévalent vers la mer : voilà la ville de Saint-Pierre, ou plutôt de *Saint-Pié*, comme disent les nègres. Les maisons, comme à Fort-de-France, sont en bois et briques, avec couvertures en tuiles. Comme monuments, il y a l'hôpital militaire, un lycée de jeunes gens et la cathédrale avec ses deux clochers en pointe. L'architecture pour nègres n'ayant rien de remarquable, je ne m'y attarde pas.

Ce qui frappe ici, c'est le nègre ; Saint-Pierre n'est pas une ville française, c'est une ville de nègres. Point de blancs, ou si peu qu'ils passent inaperçus ; mais le noir fourmille dans les rues, sur les places, les marchés ; on en voit de toutes les couleurs, depuis l'ébène le plus pur jusqu'au blond le plus fadasse. Des nègres blonds, cela pourrait passer pour une

agréable plaisanterie, si ce n'était vrai ; mais j'ai vu, de mes yeux vu ; et non pas des métis, mais de vrais nègres, à la tignasse crépue, à la lèvre lippue, au nez épaté ; seulement leur teint est bronzé et les cheveux sont blonds, d'un blond sale, d'un blond jaunâtre, mais d'un blond incontestable.

A côté de ces nègres du type africain, nous retrouvons la race Indoue, à la peau noire, au profil de statue, à l'œil légèrement bridé, ce sont les travailleurs, mais ils sont en infime minorité.

Voilà Saint-Pierre : je croyais être dans une colonie française, je suis tout bonnement dans une ville d'affranchis. Le nègre a chassé le blanc, il est le maître... sous la protection platonique du drapeau français.

Notre première visite est pour M. Gangoin, un Nantais, qui, depuis quinze ans, vit au milieu de cette population de noirs. Il ne s'ennuie pas outre mesure, car il fait fortune en leur vendant des étoffes et des articles de bazar. Nous lui commandons des mauresques (1) pour remplacer nos vêtements d'Europe, décidément trop chauds par cette canicule. M. Gangoin est un ami de Le Boulanger et nous fait un accueil cordial : il est heureux de parler de la patrie, qu'il espère revoir bientôt.

Après M. Gangoin, nous visitons M. Landes, professeur de botanique au lycée. M. Landes habite à l'extrémité de la ville, un charmant cottage caché sous des tonnelles de verdure. Mme Landes, très aimable, très prévenante, nous présente ses charmants enfants et nous offre le cocktail de l'hospitalité. Que de cocktails ! grand Dieu ! On doit facilement devenir alcoolique dans ce satané pays ! Mais comment refuser, il fait si soif !

Puis notre hôte nous propose de visiter la seule curiosité de Saint-Pierre, dit-il, le jardin botanique. Sans doute il prêche

(1) Vêtement créole, composé d'un caleçon et d'une camisole à larges manches, le tout en étoffe légère.

pour son saint, car c'est un fervent de la botanique, ce brave Landes, qui emploie chaque année ses loisirs de vacances à herboriser dans les Guyanes ou au Vénézuela ; aussi son plus grand regret est de ne pouvoir nous accompagner au Contesté, mais hélas ! le lycée ne ferme ses portes que dans quelques semaines.

N'ayant rien de mieux à faire nous acceptons sa proposition : va pour la botanique ! Nous remontons pendant un kilomètre le cours de la *Roxelane*, une rivière dont les eaux rares en ce moment cascadent à travers les rochers et les pierres roulées, et qui, par les temps de pluies, doit être un torrent impétueux. Sur l'autre rive se dresse un bâtiment d'aspect sévère, c'est un asile d'aliénées. Les plus calmes des pensionnaires sont occupées en ce moment à lessiver. Pittoresquement disséminées dans le lit de la rivière, elles lavent les paquets de linge quelles étendent à mesure sur les rochers et font sécher au soleil. Notre vue, notre costume de Parisiens les mettent en liesse, elles gesticulent, nous montrent du doigt, interpellent Damoisy. Pauvres filles !

Nous arrivons enfin à la porte du jardin botanique fermé par une grille monumentale, à l'instar des jardins de France. Nous entrons. Eh bien ! M. Landes n'avait rien exagéré ; le jardin renferme les plus beaux arbres que j'aie jamais vus, comme dimensions, comme variétés, comme coloris. Notre aimable cicérone nous les nomme les uns après les autres, mais c'est en vain que je cherche à retenir quelques noms ; ce n'est pas une leçon, c'est une avalanche de mots latins, de termes baroques chers aux savants. Landes ne professe pas, il pontifie ; il n'instruit pas, il étourdit. Quelle douche ! mais quelle mémoire ! Pourquoi diable s'obstiner à me parler en *us*, en *a*, ou en *um* ? Depuis quelque vingt ans je suis, je l'avoue, un peu brouillé avec le vocabulaire de Baillon, aussi le moindre nom vulgaire ferait bien mieux mon affaire. Mais ces mots imagés de la langue populaire semblent à Landes comme une

profanation : la science a ses exigences. Le caféier est le coffea ; l'arbre du voyageur, le ravenala madagascariensis ; l'arbre à pain, l'artocarpus incisa, ; les bambous sont des bambusas, les palmiers, des chamœrops, ainsi de suite. Que serait plus belle la science, si elle était moins pédante !

Si, du moins, toutes ces herbes et tous ces arbres étaient étiquetés comme dans d'autres jardins botaniques ! Si, pour satisfaire toutes les curiosités, chaque plante portait une plaquette avec le nom scientifique et le nom vulgaire ! Pendant un intérim qu'il fit à la direction du jardin des plantes, Landes entreprit, dit-il, et commença cette réforme. Mais ce travail d'Hercule effraya le titulaire actuel, et il n'eut rien de plus pressé, à son retour, que de faire enlever les plaques déjà posées. Landes fut du coup considéré comme un révolutionnaire et mis à l'index.

Je renonce dès lors à provoquer de notre ami de nouvelles explications, mon cerveau étant réfractaire à cet inutile emmagasinement ; je me contente d'admirer, en respectant leur anonymat, tous ces beaux spécimens de la flore tropicale, humbles plantes, arbustes feuillus, arbres géants ; fleurs aux corolles variées, fruits de toutes grosseurs et de toutes sortes. Ce n'est pas seulement la région des Antilles qui a fourni toutes ces plantes, mais toutes les contrées chaudes du globe ont été mises à contribution, la Chine comme l'Australie, l'Afrique comme le Brésil. Et toutes les familles sont entremêlées au hasard, sans souci des parentés, dans un pittoresque désordre. Les accidents naturels du sol viennent encore concourir à l'embellissement du jardin : des rochers énormes, les uns nus, les autres couverts de végétation, émergent de terre ; une rivière aux eaux limpides serpente à travers les massifs ; un lac, avec au milieu un ilôt de verdures, se cache sous les grands arbres dont il reflète la majestueuse frondaison ; la montagne qui limite le parc du côté sud est escaladée par des plantes grim-

pantes, des lianes gigantesques, et des cascades tombent de hauteurs vertigineuses avec des bruits de tonnerre.

M. Landes, qui est un savant, regrette que le jardin soit aussi peu entretenu ; je regrette, moi, de ne pas avoir le pinceau d'un Corot ou d'un Rousseau pour rendre cet adorable pittoresque, cet inimitable fouillis. Chaque coin est un motif, chaque entrecroisement d'allées un paysage, et mon tableau se trouverait animé par ces délicieuses petites figures d'indiennes, à l'ovale si pur, aux yeux si profonds, qui ratissent le sable des allées.

Décidément Landes a tort et le directeur actuel du jardin botanique a, lui, le sentiment du beau ; c'est, j'en suis sûr, un artiste qui doit être jaloux de son jardin et qui le veut pour lui seul ; il ne permet pas, et je l'approuve, que la main de l'homme vienne enlaidir l'œuvre de la nature. Je l'admire sans le connaître, cet homme. Mais je me garde bien de faire part de mes impressions à M. Landes : ce serait le chagriner bien gratuitement.

Nous dînons à bord, le champagne coule à flots. MM. de C... et Martin, pas plus du reste que Croizé, n'ont l'air de vouloir se contenter de l'ordinaire du brave Noël. Finis les boudins de conserve, finie la sauce au kari, et les poulets étiques, et les tripes à la mode de Caen. Nous avons du pain frais, de la viande fraîche, du poisson frais. Il y a dans la cale du vin de France, du Bordeaux et du Champagne, la glacière vient d'être remplie : au diable Noël et ses menus étiques ! Le capitaine, qui, malgré sa gastrite, aime la bonne chère, exulte, et Noël fait un nez ! mais un nez ! il semble que ce soit sa bourse qu'on mette ainsi au pillage.

19 Juillet. — Nous séjournerons encore aujourd'hui à Saint-Pierre. La douane, encore un admirable rouage de notre administration, n'a pas eu assez de toute la journée d'hier pour

examiner nos papiers : c'est incroyable, mais c'est comme cela. Voilà qui est bien fait pour attirer les navires étrangers dans notre colonie !

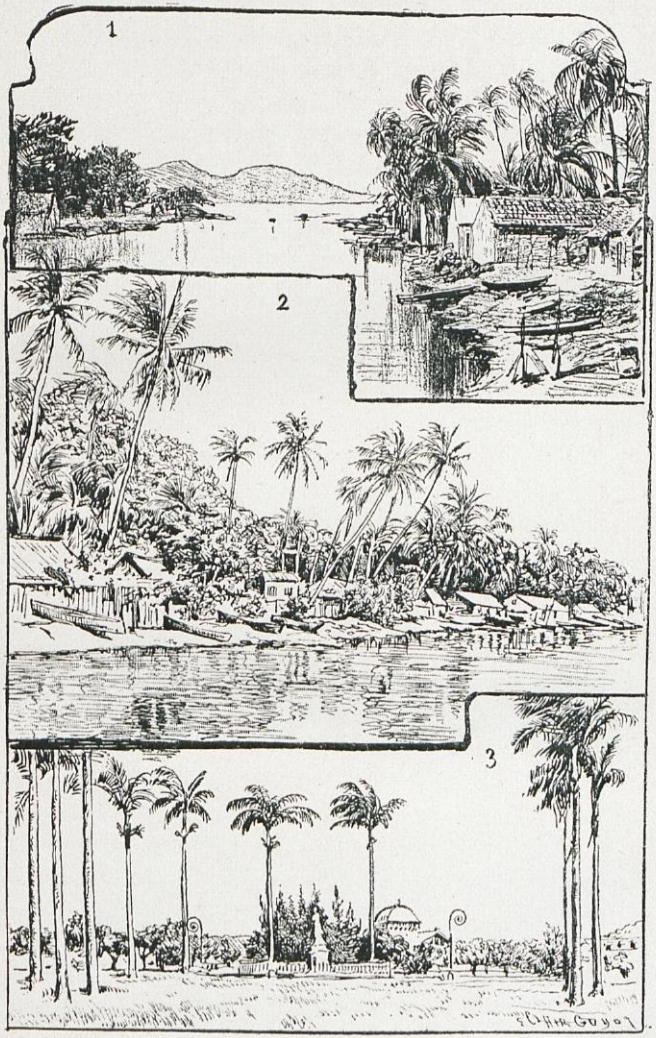
Au point de vue touriste, je ne m'en plains pas, moi personnellement ; au contraire, cela me permettra de visiter les deux industries locales.

Ce sont d'abord les fabriques de rhum. A Fort-de-France, il n'y a plus de rhummeries ; à Saint-Pierre, il en reste encore quelques-unes, mais si la progression continue ainsi quelques années, toutes les distilleries de canne à sucre seront fermées. Et toujours pour la même raison. Il y a bien des bras à la Martinique, mais des bras de nègres, c'est-à-dire des bras qui ne veulent rien faire, ni travailler la terre, ni récolter la canne, ni distiller le rhum. Et cependant, ces bras sont surmontés d'une tête et cette tête a une bouche qui aime le tafia (1) ! Comment feront-ils ces nègres quand il n'y aura plus de rhum ? je ne vois pas bien le nègre sans tafia.

La seconde industrie, spéciale à Saint-Pierre, c'est celle des cercueils. Elle est prospère si j'en juge pas le nombre des magasins et la quantité de marchandises accumulées. Il y a là, dans chaque boutique, surmontée de cette enseigne macabre : fabrique de cercueils, de bières de toute grandeur et de tous prix ; il y en a pour tous les âges et pour toutes les bourses, des grands et des petits, de modestes boîtes en bois blanc et d'autres en bois précieux ; il y en a de simples, il y en a de capitonnés. On peut faire son choix à l'avance, discuter les prix : la clientèle est assurée. Tout cela donne tout de même à la ville une note funèbre. A Fort-de-France, on n'est pas, du moins, aussi Père Lachaise. C'est égal, ce ne serait pas banal d'emporter un pareil souvenir de voyage !

L'après-midi, nous sommes tous à bord attendant à tout ins-

(1) Rhum de qualité inférieure.



A Fort-de-France :
1. La rivière Madame. — 2. Autre vue de la rivière Madame
3. La Savane

tant nos papiers qui n'arrivent pas. Nous sommes là sous la tente, oisifs, jetant des sous à de petits négrillons, nus comme vers, qui vont les chercher au fond de l'eau. Trois planches d'un mètre cinquante tout au plus, assemblées tant bien que mal, forment leur esquif; leurs rames sont deux petites plaques de bois avec lesquelles ils vident incessamment, d'un mouvement automatique, leur coquille de noix.

Mais ces gamins sont insatiables ; nous nous lassons à la fin de donner nos sous. Que faire ? Martin a une idée lumineuse; si nous prenions un bain !

Ma foi ! l'eau est si limpide, si engageante ; la vague est si courte, si menue et puis la chaleur est si forte ! Oui, mais nous n'avons pas de costume spécial et il y a des dames sur le bateau ! des dames noires, il est vrai, mais enfin, nous ne pouvons nous exhiber ainsi sans voile, même devant des négresses. Eh ! bien, nous garderons nos caleçons, voilà tout.

Funeste idée ! innovation peu recommandable ! Non, je ne donne à personne le conseil de prendre un bain en public avec la seule protection d'un caleçon de batiste.

Ils étaient tous sur le pont, les blancs et les noirs, les hommes et les femmes, appuyés sur le bastingage, s'intéressant à nos évolutions, semblant s'attendre à quelque péripétie. Nous étions, Martin et moi, pleins de quiétude et nous prenions voluptueusement nos ébats autour du bateau, quand tout d'un coup : « Voilà un requin, s'écrie ce farceur de Damoisy ! » Un requin, cela n'a rien d'invraisemblable dans la rade de Saint-Pierre, il s'en voit de temps à autre. Nous n'avions guère le loisir de vérifier si c'était une simple plaisanterie ; aussi, sans hésitation, nous nageons ferme vers l'échelle de coupée : sauve qui peut ! Martin arrive au but sans accident ; que ne puis-je en dire autant ? Au milieu de mes mouvements précipités, j'entends un craquement sinistre, comme si le voile du temple se déchirait du haut jusqu'en bas ; c'est mon caleçon qui s'en va en lambeaux ; une

partie adhère à la ceinture ; le reste, une loque, me tombe sur les chevilles et j'étale, proh pudor ! aux yeux des nègres et des négresses qui se tordent les côtes, toute ma personnalité la plus intime. Ai-je rougi ? c'est bien possible ; en tout cas, je fis contre mauvaise fortune bon cœur et je pris le parti de rire avec les autres. Somme toute, je n'avais aucune raison d'être honteux ni confus, comme le fut le renard du bon La Fontaine.

Le moment le plus épique fut celui où il me fallut poser le pied sur le premier degré de l'échelle. Impossible de m'en tirer seul tant le rire me secouait, scandé par les rires bruyants et communicatifs de la bande nègre, hommes et femmes. Léon, le maître d'hôtel, vint à mon secours : les derniers lambeaux de mon déjà trop sommaire costume lui restent dans la main : c'était un fou rire homérique sur le pont, Angélina trépignait de joie, plusieurs en p...leurèrent. Et il me fallut passer au travers de tout ce monde noir, dans le costume inusité d'Adam avant sa faute, pour regagner ma cabine !

Ah ! ce bain en pleine mer ! on en parlera longtemps à Saint-Pierre ! Est-il besoin d'ajouter qu'il n'y avait pas plus de requin que sur le creux de ma main ?

La fin de la soirée se passe à regarder l'embarquement de quelques nouveaux passagers. Tout comme à Fort-de-France, les nègres et négresses nous assaillent de demandes et veulent tous transporter leurs pénates à Cayenne ou au Contesté. Mais le bateau est déjà encombré, et Croizé n'accorde le passage qu'à quelques-uns.

C'est d'abord Pauline, une négresse à la peau jaune, qui a déjà roulé sa bosse à travers le monde, depuis Paris où elle fit la cuisine, jusqu'à Santa-Fé de Bogota, où elle servit chez le consul de France. C'est peut-être vrai, puisqu'elle le dit. Noël, lui, est tout de suite conquis : « Tu verras, lui dit-elle, comme moi ferai bien ta cuisine au Contesté. » Et il l'engage sur le champ.

Nous voici maintenant avec une suite de trois domestiques nègres : une lingère, Angélina ; un valet de chambre, Baguès, et Pauline comme préposée aux casseroles.

Nous nous laissons ensuite attendrir par les supplications d'un pauvre petit bossu de 12 à 13 ans, tout rabougri, qui vit d'aumônes. Il voudrait retourner à Sainte-Lucie où habite sa mère. Il nous servira à table, promet-il, fera les chaussures, il aidera le maître d'hôtel, lavera le pont, il est disposé à toutes les besognes. Pauvre petit bonhomme ! il est si misérable que nous nous laissons facilement apitoyer et quelques-uns trouvent encore le moyen de lui glisser une pièce blanche dans la main. Il nous remercie en nous chantant quelques chansons de son répertoire. J'en reconnais une, entre autres, avec laquelle nos mères ont bercé notre enfance :

Sur le Prado, près de la grille,
J'ai ramassé, charmant trésor,
Un éventail de jeune fille
En bel ivoire et garni d'or.
La señora qui le réclame
A les yeux noirs, les dents d'émail ;
Pour l'obliger je rendrais l'âme,
Mais j'ai gardé son éventail.

Cette naïve poésie m'aurait laissé froid en toute autre circonstance ; mais à mille lieues de la France, sur un navire qui m'en éloigne tous les jours, elle évoque, par un enchaînement naturel d'idées, des souvenirs attendrissants : les jours heureux de ma jeunesse, les rives de la Loire, les campagnes fleuries... et puis l'infirmité dont souffre cet enfant, l'horrible mal de Pott, m'a toujours douloureusement ému chaque fois que je l'ai rencontrée.

Après Pauline et le petit bossu, nous acceptons encore quelques... seigneurs de moindre importance dont un couple inté-

ressant que nous retrouverons, car il va au Carsevenne (1).

Seulement, où diable Croizé va-t-il loger tout ce monde? Ah! c'est bien là le cadet de ses soucis. Il leur donne le permis d'embarquer; mais, cela fait, croyez-vous qu'il s'occupe d'eux? Pas le moins du monde, et le capitaine pas davantage. Il est vrai qu'avec ces passagers, il n'y a pas à se gêner; ils couchent où ils peuvent, font cuire leur couac sur le pont et jouent au bilboquet toute la journée. Rien de moins embarrassant qu'un nègre. Cependant, par mesure de précaution, nous établissons un barrage pour défendre l'approche du gaillard d'arrière. C'est bien le moins que nous gardions pour nous un petit coin.

Du reste, à l'arrière, il nous faut serrer les rangs. Nous avons bien Tanqueret en moins, Tanqueret qui nous a abandonnés à Fort-de-France pour prendre passage sur la *Ville-de-Cayenne*. Dame! il s'em...bêtait! Nous avons, dis-je, Tanqueret en moins, mais nous avons en plus Croizé, Martin et les deux frères de C... Moi-même j'ai dû partager ma cabine avec un cinquième passager, du moins jusqu'à la Barbade.

M. Luis Mathey, qui représente une maison de New-York, farine et charbon de terre, est une sorte de voyageur de commerce dont il a le verbiage, le parler haut et l'art d'entortiller son interlocuteur. Il est bientôt facile de voir que son voyage à la Barbade n'est qu'un prétexte; son but réel est de circonvenir Croizé, de lui colloquer sa marchandise, la blanche ou la noire, ou même l'une et l'autre, si possible. Mais il a affaire à forte partie: Croizé est un malin qui laisse dire, mais ne se laisse point rouler. Aussi je suis persuadé qu'à Sainte-Lucie, Luis Mathey trouvera un prétexte pour ne pas pousser jusqu'à la Barbade. Il n'y a rien à faire avec nous. Si même ses bagages n'étaient pas à notre bord, il resterait carrément à Saint-Pierre. Mais il est trop tard.

---

(1) Une des rivières du Contesté franco-brésilien.

La douane, en effet, s'est enfin décidée à nous rendre nos papiers. Tout de même ! Nous prenait-on pour des contrebandiers? ou bien, nous soupçonnait-on de vouloir aller délivrer le prisonnier (1) de l'île du Diable ! Des voyageurs pour le Contesté, hum ! cela ne peut être que très louche ! Enfin, on daigne nous laisser partir. Seulement, à cette heure-ci, c'est le capitaine qui n'est plus pressé de lever l'ancre ; nous n'avons, en effet, que quelques heures de traversée pour arriver à Sainte-Lucie, et Baudelle tient à y arriver de jour... pourquoi ?

Au moment où l'ordre est donné de larguer les amarres, la ville de Saint-Pierre est plongée dans l'obscurité ; seules quelques fenêtres encore éclairées indiquent son emplacement. La côte s'étend devant nous comme une masse sombre, opaque, s'allonge à droite et à gauche en se perdant insensiblement dans les ténèbres environnantes ; par en haut, elle dessine sur la voûte céleste brillamment étoilée, une arête capricieusement dentelée ; çà et là, quelques feux rouges ou verts rayent l'obscurité, dans un mouvement régulier d'escarpolette : ce sont les fanaux des navires en rade que la vague berce doucement, mollement.

Puis tout s'éloigne au bruit cadencé de l'hélice, se voile et disparaît dans les profondeurs d'une nuit sans lune.

20 Juillet. — « Pour aller vite, vrai ! nous n'allons pas vite aujourd'hui, capitaine ; on dirait que la machine est asthmatique. L'hélice tourne, mais avec quelle lenteur ! — Ah ! vous trouvez cela, me répond Baudelle d'un air bourru, vous êtes donc pressé, vous ! — Eh ! je ne vous cache pas que, malgré tout le plaisir que j'ai de naviguer en votre aimable compagnie, il me tarde d'arriver au Contesté. — Allons ! rassurez-vous, pourvu que j'arrive à Port-Castries à midi, c'est tout ce qu'il

(1) Le capitaine Dreyfus.

me faut. En deux heures, trois au plus, je charge le charbon et à 4 heures nous reprenons la mer. Du reste, voyez devant vous. »

En effet, tandis que là-bas, à notre arrière, se profile tout à l'horizon comme un nuage bleuté qui est la Martinique, en face de nous se montre une île nouvelle qui déroule à nos regards ses sinuosités, ses promontoires, ses enfoncements ; qui s'élève en collines verdoyantes, en pics sombres, en pitons inaccessibles : c'est Sainte-Lucie. Ce n'est plus comme à la Martinique une alternance de coteaux desséchés et de vallées fertiles, c'est un massif montagneux qui s'élève à pic du sein de l'Océan ; c'est un sol tourmenté, formé de volcans éteints et de précipices profonds, ce sont d'immenses forêts qui escaladent les flancs des montagnes, descendent jusqu'à la mer, et tout ce décor repose solidement sur des assises de granit que battent sans relâche les flots de la mer des Antilles. La verdure elle-même n'a plus cette teinte claire et riante qui frappe le voyageur arrivant en vue de la côte martiniquaise ; pas de ces buissons ardents, de ces massifs de fleurs pourprées formés par les flamboyants ; c'est sauvage, c'est sombre, c'est noir avec des profondeurs bleues : c'est l'image de la Forêt Noire à Fribourg ou à Mülheim.

A midi, nous sommes en travers de la passe qui conduit dans la baie de Sainte-Lucie ; elle consiste en une espèce de goulet étroit, défendu de chaque côté par des rochers énormes qui sont comme les piliers d'une porte titanesque. Ce chenal naturel, où viennent échouer les fureurs de la mer des Antilles, est tellement resserré que les navires n'osent le franchir pendant la nuit. Baudelle aurait pu nous le dire hier, ce me semble ; mais non, il aime à faire mystère de tout.

Au-delà du goulet, la baie s'élargit aussitôt et s'évase en forme de bassin ovale, de cuvette gigantesque, à l'extrémité de laquelle, tout au loin, on aperçoit une multitude de points blancs : c'est la capitale de l'île, c'est Port-Castries ou le Ca-

rénage, le grand dépôt de charbon des Antilles, où les steamers viennent se ravitailler. Ainsi fermée et abritée de tous les vents, la baie de Sainte-Lucie constitue un admirable port naturel dans lequel toutes les flottes anglaises pourraient évoluer à l'aise. A droite et à gauche, les coteaux s'élèvent en pente douce, couverts de palmiers, de cocotiers et de tous les arbres de la région tropicale; de riches villas piquent la verdure des taches blanches de leurs parois et des points rouges de leur toiture. Tout à fait sur la hauteur, à droite, une grande bâtisse avec des portiques : c'est une caserne où retentit de temps en temps un appel de clairon; sur le devant, une terrasse où déambulent des soldats anglais coiffés du casque colonial; sur notre gauche, à mi-côte, des hommes roulent des brouettes, charrient de la terre et des pierres : ce sont des forçats employés à élever des fortifications. Sainte-Lucie est en effet un lieu de déportation : il existe un pénitencier pour les hommes et un pour les femmes. Il paraît que les Anglais ne sont pas tendres pour leurs forçats : le *hard labour* n'est pas un vain mot chez nos voisins. L'homme a sa tâche quotidienne appropriée à ses aptitudes et ceux qui n'ont pas de métier utilisable sont occupés à des travaux de terrassement. Pour les femmes, la sévérité n'est pas moindre : on leur donne à casser des cailloux sur les routes, et chacune doit donner une somme déterminée de travail. Si le condamné n'a pas fait toute la besogne imposée, il reçoit la bastonnade sans distinction de sexe. Voilà bien la bête humaine : aussi lâche que cruelle! Des hommes frappent sans pitié d'autres hommes dont le bras est désarmé; bâtonnent de faibles femmes qui ne peuvent que pleurer ! Et c'est là le dernier mot de la civilisation à la fin du XIX^e^ siècle? c'est à préférer d'être sauvages. Je me sens envahi d'une pitié profonde en pensant qu'il y a peut-être, dans le nombre, qu'il y a sûrement des innocents, qu'il y a en tout cas des repentirs sincères, à qui tout retour au bien est à jamais interdit. Mais ces

hommes et ces femmes sont des criminels, dira-t-on ! Et moi, médecin, je me demande anxieusement où est la limite exacte entre le crime et la maladie, où commence l'un et où finit l'autre ; je cherche le signe réel et certain qui différencie le libre arbitre de l'impulsion irrésistible, et je me demande pourquoi, dans le jugement des hommes, la misère est réputée crime et pourquoi la richesse excuse tout. Pourquoi la malheureuse en haillons qui prend un pain pour le donner à son enfant affamé est-elle une voleuse ? Pourquoi la femme en robe de soie qui dérobe un coupon de dentelle n'est-elle qu'une kleptomane ? Pourquoi l'homme qui tue pour piller, c'est-à-dire pour manger, est-il un assassin, si celui qui tue l'amant de sa femme n'est qu'un vengeur, si le soldat qui fait des milliers de veuves et d'orphelins est un héros ? Pourquoi l'homme qui fabrique un billet bleu avec ces mots : *Banque de France* est-il un artiste ou un criminel, selon les circonstances ? Pourquoi est-ce un crime d'être républicain sous l'empire, et un autre crime d'être, sous la république, impérialiste ou royaliste ? La vie ne serait-elle qu'un champ de bataille et les criminels seraient-ils les vaincus de la vie, les victimes du *struggle for life* ? A tout considérer, la cause universelle du crime, c'est la faim, *malesuada fames*, a dit Horace, et quand ce n'est pas la faim, c'est l'encéphalite ou l'hérédité. Supprimez la misère, donnez du travail à tous, c'est-à-dire du pain ; n'enlevez pas le droit au travail à celui qui, ayant commis une première faute, demande à se repentir, et du même coup vous supprimerez les voleurs et les assassins ; il ne restera plus que des malades. Punir c'est bien, mais guérir serait mieux, et prévenir serait la perfection.

Mais ces temps sont loin encore....

A une heure, nous sommes à quai, au milieu d'autres navires de différentes nationalités. Parmi ceux-ci, nous reconnaissons la *Ville de Cayenne*, qui porte désormais Tanqueret et sa fortune. Le transfuge vient nous serrer la main et nous donner

ensuite rendez-vous dans la capitale de la Guyane. Il y a à peine une demi-heure que nous sommes amarrés que le pont du *Georges Croizé* est envahi par uné légion de négresses, un panier de charbon sur la tête, un bras gracieusement relevé à hauteur du front et maintenant la lourde corbeille. Elles passent rapidement, la tête droite, balançant les hanches dans une voluptueuse ondulation, déversent dans les soutes le contenu de leur panier et aussitôt retournent d'un pied léger chercher une nouvelle provision; les paniers vides croisent les paniers pleins dans un mouvement continu de va et vient des plus intéressants. Telles on voit les fourmis se presser aux provisions et revenir chargées de butin vers la fourmilière, pour repartir encore...

Nos yeux sont-ils déjà habitués à contempler des négresses, ou bien la véritable beauté est-elle indépendante de la couleur? Toujours est-il que nous nous surprenons à admirer quelques-unes de nos débardeuses : il y en a de belles, il y en a même de jolies. Il y a là quelques corps d'un galbe admirable, des torses bien campés, des reins souples et harmonieusement cambrés. Sous la chemisette que la pluie rend transparente et colle à la peau, les seins sont tendus, fermes et sculpturalement arrondis. En disant que les unes ont la taille svelte et élancée des nymphes de Jean Goujon ; que les autres, plus courtes, plus trapues, rappellent les statues de femmes de la Grèce antique, telles que le ciseau de Praxitèle et de Phidias aimait à représenter Minerve ou Junon, on pourrait croire à quelque exagération de voyageur enthousiaste : rien n'est plus vrai cependant ; toutes ont de plus cette démarche noble que nous avions déjà remarquée à la Martinique, démarche de reine ou de négresse, comme si le fardeau du pouvoir était aussi lourd aux épaules que celui de la misère.

Leur costume, qui laisse à nu des bras d'un joli contour et des jambes bien dessinées, est des plus pittoresques et présente

quelque chose d'archaïque : une jupe serrée à la taille descend en plis nombreux jusqu'au genou, à la manière des draperies antiques; haillons sans doute, loques effilochées, mais combien je les préfère à la robe bien empesée qui les remplacera tout à l'heure, après le travail ! Le buste, que ne comprime aucun corset, est enveloppé d'une simple chemise qui dissimule la couleur, mais ne cache point les formes. La tête est coiffée d'un bonnet rembourré dont les franges, tombant à droite et à gauche, encadrent la figure, comme les nattes dont se paraient les patriciennes de l'ancienne Egypte.

Malheureusement, l'admiration se change assez souvent en désillusion quand on regarde la figure. — Il est vrai qu'il en est parfois de même avec les femmes de nos pays. — La plupart de nos débardeuses sont plus que laides, horribles, plus horribles qu'à la Martinique; quelques-unes seulement ont les traits réguliers, la peau fine, la physionomie expressive : ce sont les Indiennes que nous retrouvons ici comme dans notre colonie française.

Damoisy, qui vient de se réveiller de son anéantissement (toujours le même : une ruine à la mer, un épanouissement sur la terre ferme), Damoisy prétend bien que je suis trop exigeant. Eh ! non, je ne suis pas trop exigeant, mais une femme ne me paraît vraiment belle que si elle allie la beauté du corps à celle du visage. Or, toutes les femmes noires ont un corps admirable, c'est entendu ; mais elles sont laides à servir d'épouvantail aux enfants, sauf les quelques exceptions de race asiatique. Et cependant je ne suis pas exclusif et ne fais pas consister la beauté du visage dans une certaine forme du nez ou dans une certaine dimension de la bouche ; la beauté réside pour moi dans l'harmonie de tous les traits, dans l'accord parfait de tous les linéaments de la figure : je ne conçois pas la Joconde avec des cheveux ébouriffés, mais ceux-ci me paraissent cadrer parfaitement avec un petit nez retroussé, une lèvre sensuelle et le geste canaille,

telles les Parisiennes de Stevens ou les Montmartroises de Willette. Par contre, je ne vois rien d'aussi disgracieux que de jolies dents entre des lèvres lippues et les plus beaux yeux du monde me semblent en complet désaccord avec un nez épaté et des cheveux crépus.

Après tout, qu'importe? Allons! laissons les débardeuses à leur charbon et voyons la ville. Justement la pluie, qui a tombé une partie de la matinée, a cessé; le soleil se montre, c'est le moment d'en profiter.

J'avais justement besoin de faire quelques emplettes, entre autres de la poudre de chasse, meilleure et moins chère qu'en France. Et puis je n'étais pas fâché de mettre à profit ma connaissance de la langue britannique. Je lis assez bien l'anglais; quant à le parler, nous allons voir, mais ce sera bien le diable si je n'arrive pas à me tirer d'affaire! Me voilà donc parti à l'aventure. Je ne fus point longtemps à m'apercevoir que l'anglais de nos collèges n'a pas plus de rapport avec l'anglais des... Anglais que le chinois avec le turc. « *Where can I buy powder?* » demandai-je sans sourciller au premier insulaire que je rencontrai. C'était un nègre. A son air stupide, je vis qu'il n'avait pas bien compris et je réitérai ma question : « *Where,* etc. » — « Oh ! yes, *pa-ou-deu* », me dit-il, puis il partit d'un grand éclat de rire, de ce rire de nègre qui montre de grandes dents blanches, qui épanouit de grosses lèvres noires, qui fait entendre une espèce de gloussement de dindon... et il me tourna le dos sans plus de façon. J'étais bafoué, et par un nègre!

Un peu plus loin, je pensai être plus heureux avec une négresse : « *Where can I buy powder?* » et cette fois je m'applique à me donner un petit accent britannique je prononce le *pa-ou-deu* comme cela, du bout des lèvres : il me semble être à moi-même l'écho d'un propre fils d'Albion. J'ajoutai même, pour l'édification complète de la négresse : *for gun.*

La négresse, je dois le dire, ne me tourna pas le dos ; elle daigna même me sourire de la façon la plus encourageante, ce qui me permit de voir que, tout comme les débardeuses de tantôt, elle avait de belles dents. « *Come whith me* », me dit-elle ; du moins je crois bien avoir démêlé ces trois mots au milieu de sa réponse, mais je n'en suis pas sûr. « Allons, me dis-je, en voilà une qui m'entend et qui ne rit pas de moi, suivons-là. » Et me voilà parti en compagnie de la Sainte-Lucienne. Elle ne me parlait plus, mais je tenais à pousser plus loin la conversation : « *Do you speak french ?* — *No* », dit-elle, et elle ajouta plusieurs mots qui étaient peut-être charmants pour mon pays ; en tout cas elle les accompagna de son bon sourire de négresse, et je lui en fus reconnaissant. Mais je n'avais absolument rien compris, je suis navré d'en faire l'aveu, moi qui ai autrefois remporté des prix d'anglais ! En somme, ma conviction est désormais établie : si je parle un peu l'anglais, il est un fait encore plus certain, c'est que je ne l'entends pas du tout.

Et nous allions toujours. Chemin faisant, j'examinais mon cicerone femelle : en outre de ses dents blanches, elle avait des yeux noirs, brillants comme des flammes et que j'eusse volontiers qualifiés d'effrontés, si toutes les négresses n'avaient le même regard. Elle était jeune, bien faite, mais cette tête ! mais cette bouche et ce nez ! Non, je frémis encore à l'idée... Mais n'anticipons pas.

Après avoir traversé plusieurs *streets*, nous arrivions à ce moment à un *square* ombragé de sabliers séculaires, bordé de hautes maisons. Nous traversons cette place et mon guide me conduit à un immeuble à plusieurs étages, aux murs peints en rose tendre, avec des volets verts hermétiquement clos. La porte seule est grande ouverte et donne sur un couloir pavé de larges dalles. Du reste, pas la moindre enseigne, pas la plus petite vitrine, pas l'ombre d'un magasin. Je lève la tête pour

chercher le numéro ; il n'y en avait pas. Ça ne fait rien, j'avais compris. « *No! no ! I have no time* », dis-je à ma compagne qui m'invitait à entrer. M'a-t-elle compris? Je n'en sais rien, car je n'attendis pas la réponse et je cours encore. Si madame Putiphar ressemblait à ma négresse, ce n'est pas moi qui jetterai jamais la pierre au fils de Jacob.

Ce soir, en rédigeant mon journal, je ne suis pas encore revenu de ma stupéfaction : je croyais que dans la pudique Albion, on ne trouvait pas de maisons avec des persiennes closes et peintes en vert. *Aoh ! shoking !*

Me voilà donc seul à nouveau, errant à l'aventure dans les rues de Port-Castries, me demandant si je finirai par trouver ma poudre de chasse. Qu'importe ! après tout ; si je n'en ai pas ici, j'en trouverai à la Barbade. Visitons toujours la ville, car le temps presse.

Port-Castries, qui compte environ 15.000 habitants (1) comprend deux quartiers : le quartier Européen tout entier concentré sur le port, avec des magasins, des entrepôts et des habitations confortables en bois et pierre, et le quartier nègre qui s'étend par derrière et sur les côtés, jusqu'au pied des montagnes. Les rues s'entrecroisent en échiquier, comme à Fort-de-France ; elles sont propres et bien entretenues. Située au fond d'un vaste entonnoir ouvert seulement du côté de la rade, la capitale de Sainte-Lucie est abritée de tous les vents, sauf du vent d'ouest. Aussi la chaleur y est-elle très forte, à peine tempérée par les deux fraîches rivières qui encadrent la ville au nord et au sud.

Le mouvement commercial du port est considérable : les navires viennent s'approvisionner de toutes sortes de denrées et marchandises, mais surtout de charbon. Sainte-Lucie est le grand dépôt de houille de toutes les Antilles. L'île exporte du

(1) L'île entière possède 40.000 habitants.

café, du rhum, du sucre ; comme la Martinique, elle produit des ananas, des patates, du manioc, bien que la nature volcanique du sol se prête peu à la culture ; en revanche les forêts contiennent nombre d'essences précieuses.

Tout le commerce est entre les mains des Européens, on peut même dire des Anglais. Au contraire de nos colonies, l'élément blanc est ici en quantité très appréciable ; les noirs, quoique en majorité, n'occupent qu'un rang très secondaire aussi bien au point de vue commercial qu'au point de vue administratif. Les Anglais sont les maîtres : pourrait-on en dire autant des Français à la Martinique?

Je me trouvais en ce moment à l'extrêmité de la ville, en plein quartier nègre : ici ce ne sont plus des maisons, mais de simples cases en bois, les unes à l'aspect sale et misérable, quelques-unes proprettes, fermées de petits rideaux rouges, roses et verts, derrière lesquels se font entendre des rires argentins; les portes sont entrebaillées et l'on y devine des habitants ou plutôt des habitantes très hospitalières.

Observer, c'est dans mon rôle, mais être observé moi-même, cela me déplaît, et c'est justement ce qui m'arrive. Qu'y a-t-il? pourquoi suis-je en butte à la curiosité béate des nègres que je rencontre? Ai-je l'air d'un Tartarin en expédition? Est-ce ma tenue de Parisien en villagiature? Non, c'est tout bonnement mon chapeau : je découvre que j'ai sur la tête un chapeau de policeman.

Depuis que nous avions franchi la ligne, j'ayais adopté comme couvre-chef, ainsi que Noël et Damoisy, le casque colonial, cette espèce de bombe, moitié liège, moitié calicot, plus propre à garantir le crâne d'un pompier contre la chute d'une poutre qu'à protéger un touriste contre le soleil tropical, lourde d'ailleurs comme un plomb et que, malgré tout, un explorateur qui se respecte doit emporter dans ses bagages. Toutes nos troupes, dans les colonies, en ont été pourvues par la sollici-

tude d'un gouvernement paternel ; si pour des militaires le casque présente l'avantage de permettre le port du fusil sur l'épaule, pour les civils, qui ne portent pas de fusil ou qui le portent d'une façon moins fatigante, il pèche par défaut d'envergure. Je lui préfère certainement *le chapeau parasol*, de même fabrication, mais dont les larges bords couvrent d'ombre jusqu'aux épaules. Pourtant j'adresse un même reproche à ces deux coiffures coloniales, au chapeau parasol comme à la bombe officielle, c'est leur poids excessif : on pourrait mettre l'un ou l'autre au choix sur le plateau d'une balance et de l'autre côté, je ne dirai pas un papillon, mais un casque de dragon, je suis persuadé que le colonial l'emporterait facilement.

A mon humble avis, la vraie coiffure de ces pays, c'est le léger chapeau de paille, comme l'ont compris les habitants, noirs ou blancs, et si jamais les hasards de la vie me renvoient dans la zone torride, je ferai provision d'un panama à larges ailes, dont la coiffe et les bords seront doublés d'une étoffe verte imperméable aux rayons solaires.

A la Martinique j'avais passé inaperçu, le casque colonial étant porté par les militaires et quelques fonctionnaires civils ; tandis que à Sainte-Lucie il est l'apanage exclusif des policemen (1) et remplace pour eux le casque en cuir bouilli de leurs collègues métropolitains. Voilà pourquoi les nègres étaient ébahis : par ma coiffure je présentais une certaine similitude avec un de ces respectables dépositaires de l'autorité... ; il me manquait toutefois les autres attributions de la fonction : la tunique d'abord et le petit bâton, puis, pour la peau, la couleur bâton de réglisse, car ici tous les policemen sont des nègres,

A ce sujet, je ne puis m'empêcher d'admirer, sans réserve,

---

(1) Les militaires anglais portent aussi le casque, mais on n'en voit aucun dans la ville.

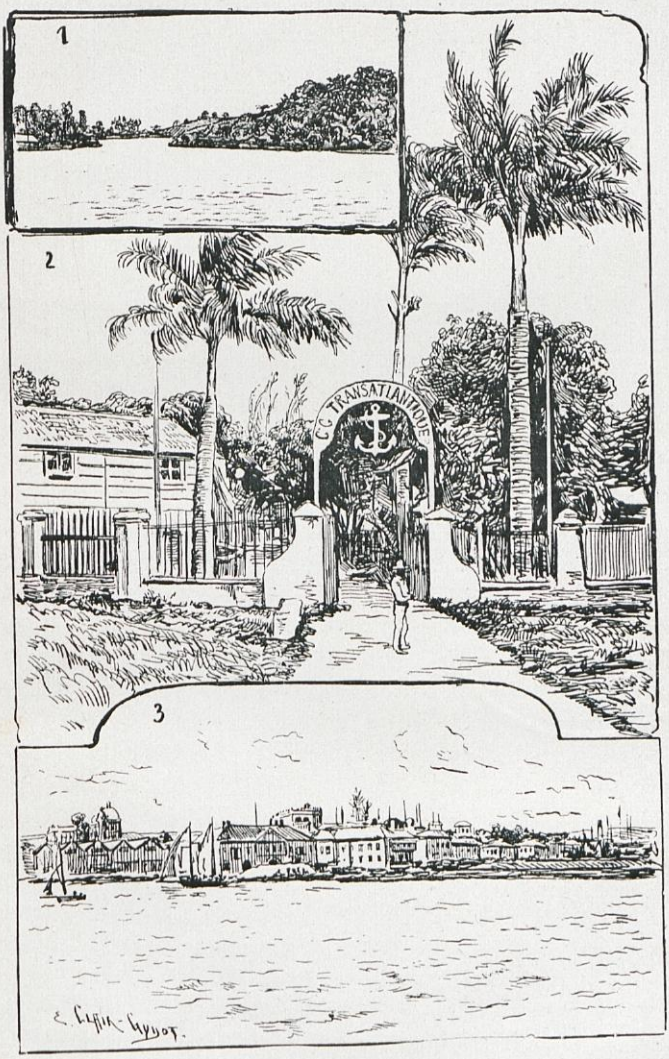
la profonde habileté des Anglais, qui ont fait du casque un instrument de domination, et du nègre paresseux un gendarme. Or, un noir élevé à la dignité de gendarme devient un mouton enragé ; s'il conserve ses distances avec les blancs, il est féroce vis-à-vis de ses congénères ; le petit bâton le grandit à ses propres yeux, et le casque l'élève de cent coudées au-dessus des hommes de sa couleur.

Donc, avec mon casque, j'étais pour les noirs comme un Pandore d'une espèce particulière, et les policemen que je rencontrais n'étaient pas les moins surpris.

En France, je n'aurais pas manqué d'être considéré comme espion, avec d'autant plus de raison que je ne me gênais guère pour braquer mon objectif de droite et de gauche. Heureusement pour ma liberté, qu'en Angleterre ils ont l'esprit orienté vers d'autres préoccupations : les affaires d'abord. On a beau être étranger, on n'est pas suspect pour celà, et l'on peut promener son *incognito* plus librement que chez nous.

Les Anglais nous font volontiers un reproche qui paraît, à première vue, assez fondé : « Dans nos colonies, disent-ils, les Français jouissent des mêmes droits et des mêmes libertés que nos nationaux. Pourquoi dans les colonies françaises les Anglais ne sont-ils pas traités de même ? » Hélas ! ce n'est pas tout à fait exact. Sans aucun doute, en France, les sujets anglais subissent des tribulations qu'ils ne connaissent pas chez eux ; mais les Français en subissent dix fois plus : voilà la vérité.

Ici, tout est subordonné aux affaires : *business is business* ; les ormalités administratives : la visite de santé, le visà des papiers par le consul, etc., tout cela se fait rapidement, comme en un clin d'œil ; les fonctionnaires sont là pour servir le public, et non le public à l'usage des fonctionnaires. Les douaniers, on ne les voit pas, c'est à se demander s'il en existe. A peine arrivé, on est comme chez soi : on débarque, on va, on vient, on rembarque et l'on passe complètement ignoré au milieu du mouve-



1. La baie de Sainte-Lucie. — 2. La Cie Transatlantique à Fort-de-France
3. Vue générale de Bridgetown (Barbade)

ment général Les blancs ne s'occupent aucunement de vous parce qu'ils ont trop à faire, et si les noirs vous observent c'est par la raison tout à fait opposée ; mais le nègre est chose négligeable.

Tout au bout de la ville, je me trouve en face d'un cimetière, dont les pierres tombales disparaissent aux trois quarts sous une végétation folle, cimetière de nègres sans doute, car plus loin je vois des tombes disséminées dans les jardins des villas, et cela me produit un effet singulier de voir des croix funéraires au milieu de parcs d'agrément, là où nous placerions des statues et des vases de marbre.

Continuant ma route, j'arrive à un petit pont en bois, formé d'une seule arche ; en dessous, une adorable petite rivière roule ses eaux limpides sur un lit de cailloux noirâtres, et se perd en serpentant entre une double rangée d'arbres qui se penchent au-dessus de l'onde et mirent amoureusement dans le cristal liquide l'émeraude de leur feuillage.

Au delà du pont, le chemin monte en pente très douce, bordé à droite et à gauche d'arbres élevés et de buissons touffus à travers lesquels, de temps à autre, je vois passer furtivement un animal à pelage foncé, au museau pointu ; c'est la mangouste, cet ennemi acharné des serpents. Grâce à cet auxiliaire plutôt minuscule, car il est moins gros qu'un chat, on peut se promener partout à Sainte-Lucie, sans avoir à redouter la fâcheuse rencontre d'un trigonocéphale ou d'un serpent-fil. Quand pourra-t-on en faire autant à la Martinique?

A mesure que je m'enfonce dans la campagne, les oiseaux deviennent plus nombreux ; des oiseaux-mouches, des colibris voltigent de fleur en fleur, des perruches babillardes se disputent à la cime des plus grands arbres, et dans les airs passent des bandes de perroquets criards et d'aras aux vives couleurs. Des cases de nègres, des paillottes d'indiens se dissimulent sous les arbres ; de petits négrillons à demi-nus, jouent, sau-

tent, se battent entre-eux, pendant que les pères fument philosophiquement leur pipe, et que les mères grattent les patates ou cuisent le couac pour la nichée.

Je monte toujours, intéressé par le spectacle toujours nouveau, et je regrette de n'avoir pas le temps d'escalader la montagne qui se dresse devant moi : quel joli coup d'œil on doit avoir sur la ville et sur la rade ! Je pousse cependant jusqu'à un mur en pierres que j'aperçois là-bas, sur la gauche et qui, partant de la base des montagnes, aboutit bêtement au chemin que je suis, séparation plutôt que clôture. Ce mur m'intrigue ; qu'y a-t-il au-delà?... Au-delà s'étend une vaste pelouse sur laquelle de jeunes Anglais jouent au tennis. Ils me voient à travers le rideau de palmiers qui nous sépare ; ils m'appellent, me prenant sans doute pour quelque compatriote égaré. Mon devoir tout tracé serait assurément de rendre à ces jeunes sportsmen politesse pour politesse, mais qu'irais-je faire dans cette galère ? Il n'y a pas apparence que ces jeunes gens parlent français, l'anglais étant la langue officielle dans le monde des affaires ; aussi je m'empresse de tourner irrévérencieusement les talons.

Je reviens par le même chemin. Je trouve de nouveau le petit pont rustique, les faubourgs de la ville, et, à l'autre extrémité, je rencontre une autre rivière ou plutôt un ruisseau qui coule lentement à travers un marécage où j'ai failli m'embourber à plusieurs reprises : il est vrai qu'il a tant plu depuis quelques heures ! Il sort d'une belle propriété, aux allées bien ratissées, aux arbres majestueux, qui déroule ses pelouses soigneusement entretenues, ses savanes comme on dit aux Antilles, jusqu'au pied des montagnes ; à côté, sur un tertre, un monument en pierre, avec des baies vitrées et un clocher ; ce doit être une église ou tout au moins une chapelle. Mais la porte est close et, à mon grand regret, je ne puis pénétrer dans le sanctuaire présumé.

De ce point, on embrasse d'un coup d'œil la ville entière avec ses toits en zinc, et le port où se dressent les mâts et les haubans des navires ancrés, où flottent les pavillons multicolores : pavillons nationaux, pavillons d'armateurs, pavillons de santé, etc. A l'étage au-dessus, la montagne s'élève en gradins successifs de teintes de plus en plus sombres : verdoyante d'abord, puis bleutée, puis grisâtre ; les cimes les plus hautes, noires et dénudées, paraissent et disparaissent tour à tour dans les nuages que le vent chasse de l'une à l'autre.

Mais l'heure s'avance, il est temps de revenir au port. Me voici de nouveau dans le quartier Européen. Je rencontre les frères de C... qui, eux aussi, font l'étonnement des nègres ; toutefois ce n'est pas comme moi par leur coiffure, c'est par leur élégance boulevardière, par leur *fashion* dernier genre. Ils viennent précisément d'acheter pour leur compte cette introuvable poudre de chasse ; grâce à leurs indications, je réussis enfin à mon tour à faire ma petite provision. C'est, j'aurais dû m'en douter, dans un bazar où se rencontrent les marchandises les plus hétéroclites : des parapluies et des lanternes, des cotonnades et des liqueurs, des conserves et des objets de toilette, des chaussures et des articles de chasse. Celà ne ressemble en rien à la maison où m'avait conduit ma noire Antigone.

Alors, satisfait et content, je réintègre le bord ; il est temps, le chargement de charbon est terminé et l'on appareille pour le départ. Sur le quai, un groupe de négresses et d'indiennes, parmi lesquelles nos débardeuses de tout-à-l'heure, sont là qui pérorent, nous jettent des regards d'envie, nous implorent du geste et de la voix. C'est ici tout comme à la Martinique, avec une différence toutefois : ce sont les femmes qui demandent à partir. Que peuvent-elles bien aller faire à Cayenne ou au Contesté ?

Mais nous sommes déjà au grand complet ; nous leur promettons de les emmener toutes à notre prochain voyage : elles pourront nous attendre sous... les tamariniers. Une seule

trouve le moyen de fléchir Croisé : Fifine, une jolie petite indienne de 16 ans tout au plus, qui aidera Angélina. Elle ne sait pas un mot de français, peu importe ; son minois de bronze semble si intéressant, sa bonne volonté est si manifeste qu'on lui permet de chercher un coin sur le bateau. Elle aussi dédaigne de faire des préparatifs : n'a-t-elle plus de famille ? point de mère ? Qui sait ? Toujours est-il qu'au premier signe de Croizé, elle escalade l'échelle de coupée et s'installe sur le pont, sans un regard derrière elle, sans un signe d'adieu pour le pays natal, quelle ne reverra peut-être plus. N'importe, elle est radieuse.

C'est une chose curieuse de voir avec quelle désinvolture ces nègres des Antilles, hommes ou femmes, vont d'une île à l'autre, s'embarquent pour le continent, font des traversées de plusieurs jours ; les Parisiens font plus de cérémonies pour aller à Versailles ou à Saint-Germain. Pourvu qu'il ne dépasse pas les tropiques, le noir est partout chez lui, et cet amour du changement, cette tendance à la vie nomade se rencontrent aussi bien chez les nègres anglais que chez les nôtres. Est-ce un des effets de l'émancipation ? La liberté de voyager est-elle pour les nègres une des libertés principales, comme la liberté d'aimer, comme celle de vivre les bras croisés ? C'est bien possible. En tout cas, ils ne s'en privent pas.

A cinq heures, exactement, nous levons l'ancre. Le soleil, maintenant, brille de tout son éclat dans un ciel déblayé de tous nuages ; de nombreuses embarcations sillonnent en tous sens la rade embrasée : frêles esquifs de pêcheurs, bateaux de plaisance aux couleurs chatoyantes, galères officielles que poussent en un mouvement rythmique les bras de quelques malheureux forçats. Les coteaux gaiement ensoleillés sont animés par le va-et-vient des habitants de Sainte-Lucie, dont les vêtements blancs et les chapeaux de paille tranchent sur la verdure que la pluie de ce matin a nuancée d'une teinte plus claire. Nous

revoyons à tribord les mêmes forçats, peinant, suant sous l'œil implacable des garde-chiourmes, et, en face, sur l'autre rive, les soldats anglais, que la vue du drapeau français semble faire rêver. Toute cette vision fuit rapidement derrière nous, et, bientôt après, nous franchissons le goulet.

Pour aller à la Barbade, notre prochaine étape, deux routes s'ouvrent devant nous ; l'une plus courte, contourne l'île par le nord, nous en avons eu un aperçu ce matin ; l'autre plus longue, côtoie l'île par le sud et présente des sites plus pittoresques, au dire de Croizé ; nous y verrons entre autres choses intéressantes, les deux volcans de Sainte-Lucie : le *Gros Piton* et la *Soufrière*. Le capitaine, que l'amour de la belle nature ne passionne pas autrement, voudrait remonter au nord ; non seulement c'est plus court, dit-il, mais la mer est meilleure. Par le sud, nous trouverons un courant violent allant de l'est à l'ouest, entre Sainte-Lucie et Saint-Vincent ; nous aurons une forte houle et le bateau risque d'être fortement secoué. Que nous importe ? nous nous rangeons à l'avis de Croizé, nous passerons par le sud, quitte à danser un peu.

Nous virons donc à gauche et nous suivons la côte à quelques encâblures. Vraiment nous ne regrettons pas, tout d'abord, d'avoir choisi cet itinéraire : si le nord de l'île nous avait paru sauvage ce matin, le sud est d'un aspect encore plus farouche ; les montagnes sont plus hautes, les forêts plus touffues. Il n'y a plus traces d'habitations, plus apparence de culture ; c'est la nature dans l'épanouissement complet de sa vitalité, dans l'expansion sans frein de son activité, avec ses majestueuses solitudes, avec le grandiose isolement de ses forêts impénétrables. Et pourtant, non ; ce n'est pas un sol vierge comme on pourrait croire, l'homme a trouvé le moyen d'étendre son empire jusqu'en ces profondeurs : deux insulaires, un homme et une femme, deux planteurs anglais sont là, assis dans l'herbe à l'extrémité d'un petit promontoire dont la pointe fend la mer

comme la proue d'un navire. Qui sont-ils ? où cachent-ils leur demeure ? mystère. Après la chaleur du jour, ils respirent avec délices la brise parfumée de l'Océan, leur regard sonde l'horizon infini, et, sur les ailes du rêve, leur âme s'envole par delà les mers. Soudain, la légende de Madère revient à mon esprit, il me semble voir les deux abandonnés d'autrefois, Lady d'Arfet et Maxim, scrutant l'immensité des mers, cherchant des yeux le navire libérateur. Mais ce ne sont point là des naufragés : notre bateau passe.., il a passé sans qu'un appel de désespoir ait retenti, sans qu'aucun geste ait tenté d'arrêter notre marche

Nous apercevons bientôt les deux sommets culminants de l'île : le Gros Piton et la Soufrière ; le premier, volcan éteint depuis un certain nombre d'années, est silencieux ; le second, qui semble quelque forge cyclopéenne, jette par intervalles une bouffée de fumée blanchâtre, dont les spirales se dilatent, montent vers le ciel bleu et bientôt s'évanouissent. Les deux montagnes se dressent à pic du sein de la mer et aucun contrefort ne vient rayer les flancs abrupts de leurs cônes aigus, qui s'élèvent hardiment d'un seul jet à 1.200 et 1.300 mètres au-dessus de nos têtes. Sur le second plan, d'autres cimes moins hautes, derniers anneaux de la chaîne centrale, constituent un massif sombre que le soleil couchant éclaire d'un pâle rayon.

Quand nous contournons en demi-cercle la base des deux pics géants pour nous engager vers l'est, le cap sur la Barbade, la nuit s'épaissit déjà ; le Gros Piton et la Soufrière s'embrument, se confondent insensiblement avec la masse montagneuse environnante ; seul, un petit nuage phosphorescent qui perce l'obscurité à intervalles réguliers, nous indique le cratère du volcan. Le rivage est indistinct ; quelques lumières seulement aperçues çà et là, nous montrent l'emplacement des villages : à cela nous reconnaissons que la côte sud est bien plus habitée que la côte occidentale.

Nous courons maintenant de l'ouest à l'est, longeant le rivage, mais à distance respectueuse, guidés par les points lumineux épars sur la côte. Un feu fixe plus brillant se montre en avant et par babord : « C'est le phare du *Moule à chique*, me dit Baudelle, qui s'élève à l'extrême pointe sud-est de l'île ; au delà, la mer est libre, nous pouvons jusqu'a demain voguer en toute sécurité. »

Cependant, la houle annoncée ne s'est pas produite, ou si faiblement !... nous sommes bien un peu plus bercés qu'en partant, mais qu'est-ce que cela pour des gens qui ont longé les récifs d'Ouessant et traversé du nord au sud le golfe de Gascogne ?... Voilà certes une réflexion de parfait égoïste ! car en regardant autour de moi, il est facile de voir que tous ne sont pas de mon avis. Il y a d'abord Fifine et Angelina, nos deux soubrettes noires, qui sont effondrées sous une banquette, payant au mal de mer le tribut accoutumé ; leur vue me suggère cette pensée à coup sûr philosophique, que Dieu a tout prévu :

Aux petits des oiseaux, s'il donne la pâture
Sa bonté n'omet point la pauvre créature
Qui nage au sein des mers.....

Quant à Pauline et à Baguès, où sont-ils ? je n'en sais rien, mais je suppose qu'eux aussi cachent leur misère dans quelque endroit retiré. Ils commencent très bien leur service, nos domestiques ! Espérons que cela ne durera pas !

Je m'enquiers aussi de Damoisy, on me dit qu'il dort depuis plus d'une heure. Je suis bien persuadé, qu'au contraire, il veille,... respectons son illusion.

21 Juillet. — Nous avons dansé la sarabande toute la nuit. Je m'étais trop pressé hier, je le confesse, de conclure que Baudelle s'était trompé. Ma foi ! après la prophétie du cyclone, j'avais bien le droit d'être un peu sceptique. Il y a donc eu de la hou-

ler, et de la vraie, et cela continue au lever du soleil, le roulis se joignant au tangage pour imprimer au navire les mouvements les plus désordonnés. Mais aussi quel spectacle ! et quel bateau ! tout le monde est malade, on ne trouve personne à qui causer. Croizé se plaint du mal de tête, Martin et les frères de C... qui en négligent leur toilette, ont la migraine ; Noël lui-même, délaisse sa cigarette ; quant à Damoisy, il continue de dormir, ce qui est sans doute un euphémisme.

Baudelle aussi ne se sent pas très bien, mais chez lui ce n'est pas l'effet de la houle ; un capitaine au long cours qui aurait le mal de mer, ce serait assez inattendu, n'est-ce pas. Non, décidément ce n'est pas cela ; c'est, du moins d'après son dire, le *mal des nègres*. C'est là pour moi une maladie toute nouvelle, l'occasion s'offrait d'étudier des symptômes inconnus, je me gardai bien de la laisser passer. J'interrogeai avec compassion ce pauvre capitaine :

— Vous êtes bien pâle, capitaine. Ça ne va donc pas ?

— Ah ! les sales nègres, me répond-il.

— Quoi donc ? que vous ont-ils fait ?

— Ils puent, voilà ce qu'ils m'ont fait ; c'est une infection sur le bateau. Oh ! ces nègres me dégoûtent !

— Et les femmes aussi, capitaine ?

— Et les femmes aussi.

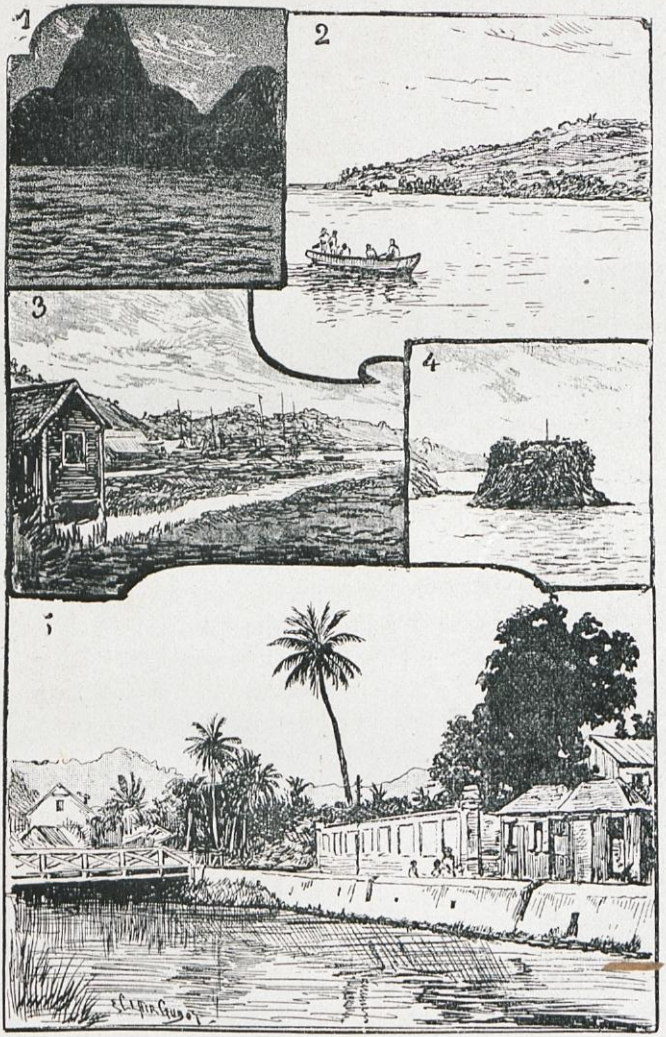
Et ce disant, il me regardait d'un œil scrutateur, voulant savoir si je n'avais pas quelque arrière-pensée. Mais je ne bronchai pas.

— Et c'est cela qui vous rend malade, vous un vieux loup de mer, malgré votre âge ? Ne croyez-vous pas plutôt que cette houle... ?

— Non je vous dis que j'ai le *mal des nègres*, je connais bien mon tempérament. Vous autres médecins qui êtes habitués aux choses sales, cela vous semble incompréhensible, mais un capitaine n'est pas un médecin.

— Merci !

Pauvre Baudelle ! il s'en fut tristement vers sa couchette,



1. Le Grand Piton et la Soufrière (Sainte-Lucie). — 2. Entrée de la baie de Sainte-Lucie (côté N.). — 3. Une rivière à Port-Castries. — 4. Entrée de la baie de Sainte-Lucie (côté S.). — 5. Autre rivière à Port-Castries.

suivi du fidèle Bismarck qui, lui, n'avait ni le mal de mer ni le mal des nègres ; mais parvenu à sa cabine il fut obligé, ô ironie du sort ! d'enjamber une guenille humaine, qui s'était affaissée juste devant la porte : c'était Angélina qui dans l'intervalle était venue échouer là ses hoquets, ses nausées et la suite. L'infortuné capitaine dut être secoué à ce moment d'un haut-le-corps formidable et il fallait, qu'il fut en effet bien malade, pour que son humeur bilieuse ne fit pas quelque éclat.

Somme toute, le capitaine avait quelque peu raison de se plaindre des nègres : la bonne odeur de la brise de mer est bien ternie ce matin, ou plutôt est masquée par des senteurs âcres qui prennent à la gorge et qui défient toute analyse. Tous ces moricauds, avec un cœur aussi près des lèvres que les blancs, ont en plus une absence complète de préjugés ; ils n'ont qu'un pas à faire pour passer la tête par dessus le bastingage, mais ils ne le font pas, de sorte que sur le pont... *c'est un horrible mélange* de couac et de patates, de tafia et de bile, le tout à diverses périodes de la digestion. Le pont me rappelle, sauf le décor, certain tableau crapuleux de Brauwer ou de son ami Craesbeke : je ne sais plus au juste. On y voit représentée une scène d'orgie au moment où l'ivresse, à son apogée, abaissant l'homme au-dessous de la bête, lui enlève tout sentiment de dignité ou de morale. Les hommes et les femmes sont étendus pêle-mêle dans un anéantissement de brutes ignobles, dans un débraillé des plus impudiques ; les têtes roulent, les cheveux baignent, les lèvres trempent dans des liquides sans nom, mélange infect de boissons renversées, de matières dégurgitées, d'humeurs évacuées, et j'en passe... Ça se représente en peinture, mais la description en est impossible en langage honnête.

Si au moins on avait pu largement laver le pont ! mais à cause de cet encombrement de nègres vautrés de tous côtés, le lavage quotidien avait été plutôt insuffisant, hélas !... Non,

Baudelle n'avait pas tout à fait tort... Mon Dieu! mon Dieu! quel bateau!

Vers huit heures, la Barbade est en vue. Le contraste avec Sainte-Lucie et la Martinique est complet. L'île est plate, basse; le sol s'élève en pente douce, sans montagnes, sans collines même, s'enflant seulement par endroits de quelques molles ondulations. C'est une immense plaine, d'un vert tendre, comme un vaste champ de blé au printemps, à peine coupée de quelques bouquets de bois, sillonnée de chemins, couverte d'usines dont les hautes cheminées vomissent des flots de fumée, et de moulins à vent dont les ailes en croix tournent doucement au souffle du vent. De suite on a l'impression que l'activité humaine se manifeste ici avec une intensité exceptionnelle sous les tropiques. En effet, si le sol de la Barbade est d'une grande fertilité, si de riches plantations couvrent la campagne, Bridgetown, la capitale, est un port de commerce des plus importants. C'est l'entrepôt de toutes les Antilles, le centre de ravitaillement des navires qui fréquentent ces parages, le marché où ils viennent s'approvisionner de bétail, de volailles, de pain, de conserves, de liqueurs. Sainte-Lucie a le monopole du charbon, mais la Barbade a celui des denrées. Aussi quand nous entrons dans la rade, nous pouvons reconnaître des navires de toutes nationalités.

A peine avons-nous stoppé que nous sommes entourés de barques aux banquettes bariolées d'étoffes de toutes couleurs qui nous rappellent notre arrivée à Madère. Des nègres nous offrent, contre argent, des coraux blancs pêchés dans les environs; d'autres, d'affreux petits ouvrages en paille tressée ou en coquillages : cadres à photographies, boîtes à fil pour dames, tableaux de sainteté, etc.; quelques-uns nous proposent de nous conduire à terre.

Aussitôt terminée la visite de santé, et ce fut expéditif comme toujours chez les Anglais, Luis Mathey nous quitte sans retour.

Nous ne le reverrons jamais plus sans doute ; il laisse du moins parmi nous le souvenir d'un gai compagnon.

Quelques instants après, Croizé, Martin et les deux frères de C... sautent à leur tour dans une barque et vont déjeuner à l'hôtel. Cet empressement est légitime : après la dure traversée que nous venons de faire, la terre ferme doit avoir des charmes particuliers, pour eux surtout qui n'ont eu ni le vent *debout* dans la Manche, ni l'horrible roulis des parages d'Ouessant, et qui n'ont vu la grande houle du golfe de Gascogne que sur un confortable transatlantique. Quant à moi, je trouve infiniment moins d'attrait à la terre anglaise... depuis hier. Je déjeunerai vertueusement à bord, en vrai marin ; après nous verrons. Et puis, faut-il le dire? je me trouve alléché par la vue de jolis poissons, tout frétillants encore, que des pêcheurs barbadois viennent nous offrir... contre finances, bien entendu. Et, de fait, notre cuisinier s'est surpassé ce matin : nous avons fait, Noël, Damoisy et moi, un déjeuner délicieux ; je doute que nos trois terriens aient trouvé au cabaret plus agréable pitance. Ce que c'est d'avoir été quelque temps au régime du pain moisi et des conserves ! Me voici devenu gourmand ! Et ce qu'il y a de plus horrible, c'est que je n'en rougis pas.

N'avons-nous pas en outre sous les yeux un spectacle admirable? La rade, d'abord, où de nombreux vaisseaux sont à l'ancre, la rade que parcourent en tous sens des barques à la voile quadrangulaire bombant sous la brise, que sillonnent de lourds chalands chargés de caisses, de ballots, de barils et faisant la navette entre les quais et les navires ; puis, sur le rivage, l'alignement interminable des docks et des magasins aux enseignes attirant le regard, le va-et-vient d'une foule empressée, le mouvement des chariots ; enfin, sur le second plan, la ville qui s'étend au loin, déborde sur la plaine à droite et à gauche, montrant l'ondulation bleue de ses toits de zinc. Çà et là une maison s'élève au-dessus des autres : ici un hôtel, là une mai-

son de commerce reconnaissables aux inscriptions ; plus loin, quelque monument public. Sur la gauche, un édifice domine tous les autres ; il est de vastes dimensions et sa façade est flanquée de tours carrées dont le sommet s'arrondit en forme de coupole : j'apprends plus tard que c'est le temple de Thémis, la fallacieuse déesse de la Justice. Et puis, un peu partout, des cheminées d'usines qui paraissent, par l'effet de l'éloignement et l'illusion de la perspective, s'enchevêtrer avec les mâts des navires à quai, avec les drapeaux et les oriflammes flottant à la façade des magasins ; ensuite, au milieu des groupes de maisons et les dominant, quelques familles de cocotiers au panache retombant ou le large feuillage sombre des tamariniers.

La ville est encadrée de bosquets fleuris, de jardins, de parcs et semble émerger d'une forêt en miniature, dont les futaies s'écartent par endroits pour laisser entrevoir de riches villas.

En dehors de la ville, tout à fait sur la gauche, une ferme est entourée de prairies verdoyantes à travers lesquelles paissent des troupeaux de bœufs et de moutons. Plus à gauche encore, fermant l'horizon de ce côté, un ilôt bas, entouré de rochers à fleur d'eau sur lesquels la vague vient s'éteindre doucement, montre quelques maisonnettes presque à ras du sol : un mât s'élève au milieu portant le pavillon de la Grande-Bretagne : c'est le lazaret où les navires suspects vont purger leur quarantaine, c'est l'ilôt pittoresque du Pélican.

Bridgetown n'a pas de port, les vaisseaux restent mouillés en rade. Malheureusement cette rade est ouverte à tous les vents ; aussi, pour offrir plus de sécurité aux trafiquants, les Anglais ont-ils construit une digue parallèle au rivage et c'est à l'abri de cette espèce de brise-lames que les navires chargent et déchargent leur cargaison. C'est là qu'est concentré tout le mouvement commercial qui semble, vu de loin, le mouvement d'une vaste fourmilière.

On pourrait rester des heures entières devant ce spectacle, dont les tableaux se renouvellent incessamment, comme dans une féerie. Il faut cependant s'arracher à cette contemplation et consacrer quelques heures à la visite de la ville; je me fais conduire à terre, l'esprit dispos comme il convient après un bon déjeuner, résolu à bien employer le temps qui me reste jusqu'au départ.

Mon plan est tout d'abord contrarié par une nouvelle aventure. A peine débarqué, je suis entouré, assailli plutôt par une bande de nègres déguenillés qui m'étourdissent à qui mieux mieux de leur inintelligible baragouin. Que veulent-ils? que demandent-ils? Je tâche en vain de le deviner. Ils parlent anglais (1), cependant; c'est facile à reconnaître. Mais voilà! j'entends et ne comprends pas. J'essaie tout d'abord de me débarrasser de cette engeance par un mot que feu Cambronne n'aurait pas désavoué. Hélas! je constate que le mot ne produit pas plus d'effet qu'à Waterloo : ils continuent de plus belle à tourner autour de moi, comme un essaim de moucherons bourdonnants. L'un d'eux, cependant, un noir tout ponctué de petite vérole, qui parle un peu le patois de nos colonies, a reconnu ma nationalité..., à mon accent, sans doute, qui n'est sûrement pas celui des bords de la Tamise : « Mousié, dit-il, voulez-vous petite femme, petite française? moi conduire chez petite femme bien gentille, petite française. » Il est vraiment bien aimable, ce moricaud, de vouloir « présenter moâ à petite

1. C'est encore une des singularités qui frappent l'observateur en voyage dans les Antilles. Tandis que dans les colonies anglaises, les nègres parlent anglais; dans nos possessions, nos nègres se contentent de comprendre le français, mais ne le parlent pas; ils parlent créole et nos compatriotes n'ont trouvé rien de mieux que de parler aussi créole, c'est-à-dire un patois composé de vieux mots français et de mots étrangers, tout cela accommodé d'après une syntaxe des plus bizarres.

compatriote bien gentille ». Seulement j'ai bien autre chose à faire que d'écouter ses propositions incongrues et s'il feint de croire que l'eau me vient à la bouche, il a bien tort. N'importe! voilà incontestablement un philantrope que les misères de l'humanité souffrante ont touché et qui cherche à leur apporter quelque adoucissement. Et quelle glu, que cet animal-là! J'ai beau lui répéter sur tous les tons qu'il se trompe d'adresse, il ne me lâche pas d'une semelle, me harcèle sans discontinuer, me glissant dans l'oreille le mot tentateur, et tous les autres répètent en anglais le même refrain ; du moins, je le suppose. C'est égal! il faut venir dans les colonies de la pudique Albion pour voir de ces choses-là!

D'abord, je fus tenté de rire de la situation qui est vraiment comique : c'est drôle, en effet, de voir tous ces courtiers d'amour faire un siège en règle de ma vertu! Mon silence est sans doute pris pour de l'hésitation, alors que tout simplement je ne sais traduire en anglais le f...ichez-moi la paix de notre vocabulaire ou le *vade retro* de l'Ecriture. Même, je me demande un instant si je n'ai pas affaire à Satan en personne ; mais ni le noir grêlé ni ses acolytes n'ont le pied fourchu.

Cependant la scène menace de s'éterniser. Je vais devant moi, dans la rue principale de Bridgetown, sans pouvoir prêter l'attention désirable aux riches magasins que j'aperçois à droite et à gauche; j'ai bien envie de monter dans le tramway qui passe, mais où va-t-il me conduire? Je me résigne donc à continuer mon chemin, commençant toutefois à trouver que la plaisanterie dure un peu trop, et je rumine en moi-même par quel moyen je pourrai échapper à cette pouillerie. Comme je regrette à cette heure l'heureux temps où il était licite d'envoyer à un nègre un coup de pied... au bon endroit! Je réprime à contre-cœur la démangeaison que j'éprouve dans la jambe droite, toutefois ma patience est à bout.. Quoi de plus agaçant, en effet, que d'entendre incessamment la même ri-

tournelle : « Mousié, petite femme, petite française, etc. » Quelle réputation avons-nous donc, nous autres Français?

Enfin la délivrance m'apparaît sous la forme d'un casque de policeman. Je me dirige délibérément de son côté, mais je ne suis pas arrivé à moitié chemin que toute la bande noire s'est envolée.

Quelques-uns essayèrent bien de revenir à la charge un peu plus loin, mais je prononçai le mot magique : *policeman*, et dès lors, ils me laissèrent tranquilles. Je dois dire toutefois que l'un d'eux tint à me suivre, à distance respectueuse, il est vrai, jusqu'à l'heure de mon rembarquement. Quel crampon !

Me voilà donc redevenu maître de mes mouvements, libre d'évoluer à mon aise dans ce dédale qu'est Bridgetown. La ville est, en effet, tout à fait irrégulière; les voies s'entrecroisent sous tous les angles, les unes larges, les autres étroites, dessinant d'invraisemblables arabesques. Je m'y suis perdu dix fois, et ma faculté d'orientation a été soumise à de rudes épreuves.

Malgré cette complication dans l'enchevêtrement des rues, je parcours la ville en tous sens, du nord au sud et de l'est à l'ouest, et partout il me faut admirer le génie colonisateur de nos voisins. Quel contraste avec la Martinique ! Là-bas c'est une colonie qui se meurt; ici c'est la vie, c'est le mouvement, c'est la civilisation en marche. Les rues sont bordées de riches magasins, et ces magasins regorgent de marchandises; ce ne sont plus de ces bazars où l'on vend de tout: chaque boutique, au contraire, a sa spécialité, comme dans les grandes villes d'Europe. Partout une fièvre, une activité considérable; sur les trottoirs circule une foule affairée, les chaussées sont sillonnées de tramways, de voitures de place, de chariots transportant des colis, de bicyclettes même, et ce ne sont pas seulement les jeunes gens, mais aussi les jeunes *misses* et les jeunes *ladies* que l'on voit parcourir les quartiers de la capitale sur la petite machine à deux roues.

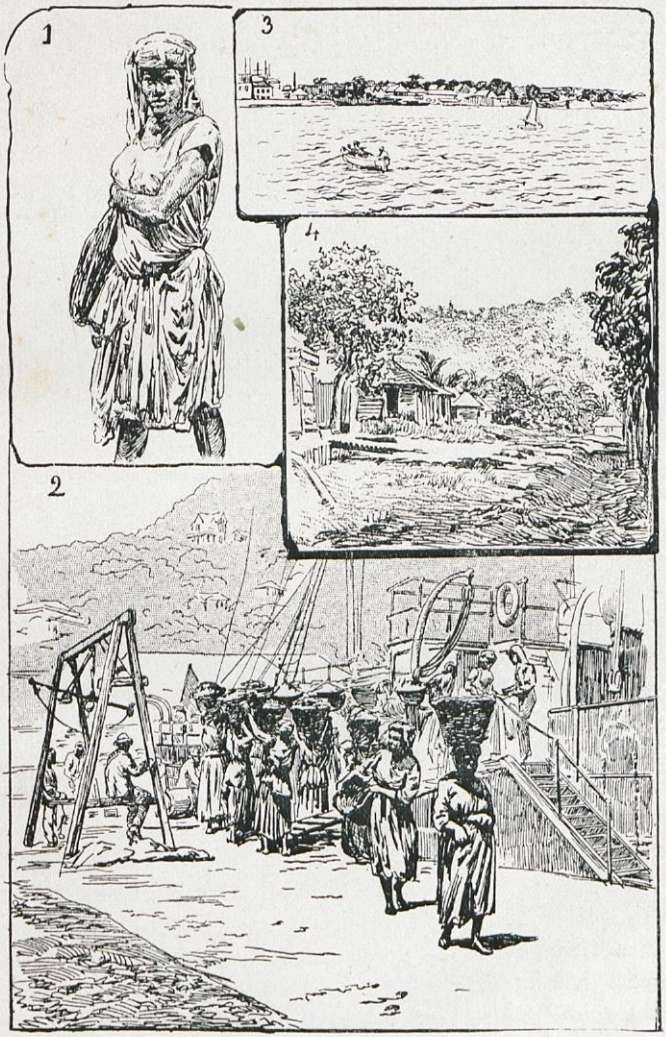
Ce qui me frappe aussi, c'est de voir, contrairement à ce que j'ai vu à la Martinique, beaucoup plus de blancs que de nègres, tout au moins dans le centre de la ville ; c'est bien ici une colonie d'anglais, les nègres sont refoulés dans les faubourg, ils ne comptent pas..., c'est la populace.

Une grande rue principale part du voisinage du port et va en serpentant du palais de justice à une place publique, station de voitures et de tramways, où l'on voit sur un socle élevé une statue en bronze vert. Si c'était en France, cette effigie serait indubitablement celle de l'inévitable Schœlcher, le patron des nègres ; mais en terre anglaise, cela représente tout simplement Nelson, le vainqueur de Trafalgar, le destructeur de la marine française. Nos voisins estiment qu'ils ont mieux à offrir à l'admiration des noirs que de soi-disants philantropes ou des parlementaires avides de bruit ; ils coulent en bronze des gloires nationales moins suspectes et réservent le marbre à de plus nobles causes. Aussi les étrangers sont-ils moins tentés de sourire que dans d'autres pays.

Au bout de la place, comme fond de tableau, un petit square est entouré d'une grille circulaire ; de larges tamariniers y projettent une ombre épaisse, et des bancs disposés fort à propos invitent le promeneur à faire halte et à jouir d'un peu de fraîcheur. J'accepte très volontiers l'invitation.

Tout à côté, un autre jardin, le square di Palmetto (1), ainsi nommé sans doute, parce qu'on y voit des rangées de sabliers séculaires, s'étend entre deux monuments qui s'efforçent, sans y parvenir, à simuler l'architecture gothique. Ce sont des églises, sans doute, mais je n'ai pas le loisir de vérifier, je ferai mes dévotions une autre fois. Une rivière borde, du côté sud, la place Nelson et sépare Bridgetown en deux parties

(1) La Barbade a appartenu longtemps aux Portugais, ce qui explique le pourquoi de certaines dénomination.



1. Une débardeuse (Sainte-Lucie). — 2. Le *Georges-Croizé* fait du charbon à Sainte-Lucie. — 3. Vue générale de Bridgetown (Barbade). — 4. Un faubourg de Port-Castries.

bien distinctes : en deçà c'est la ville des affaires, c'est le centre du commerce; au-delà, ce sont les habitations particulières, le *home* des négociants, la ville administrative. Un pont métallique relie les deux tronçons de la capitale et lui donne son nom (1). Et des deux côtés de la rivière, du côté des entrepôts et du côté des villas, on peut se faire l'illusion d'être dans quelque coin de la Grande-Bretagne. Tout y porte le cachet anglais, les choses comme les hommes. Ce n'est pas beau, par conséquent, mais c'est solide ; ce n'est pas joli, mais c'est cossu ; c'est lourd et sans élégance, massif et sans grâce, luxueux et sans caractère, mais c'est *confortable*. Le confort, chacun sait çà, prime tout aux yeux de l'Anglais ; le style, l'harmonie, l'expression, en un mot, toutes les formes de la beauté n'ont aucune valeur à ses yeux, s'il ne s'y joint le *confortable*.

Si à Bridgetown on rencontre beaucoup d'Anglais, en revanche les Français brillent par leur absence. Notre consul lui-même est Anglais. La langue française y est à peu près aussi connue que le chinois, et ni dans les cafés, qui sont rares d'ailleurs, ni dans les hôtels, ni dans les magasins, il n'est possible de se faire comprendre. Les colons connaissent cependant notre or, mais ne semblent pas le tenir en bien haute estime : pour un louis on vous donne seulement 16 francs à l'effigie de la reine Victoria. C'est à n'y rien comprendre, à moins toutefois de supposer que notre gouvernement introduit subrepticement dans nos pièces de 20 francs quelque vil métal.

Par contre, il fait très bon vivre à la Barbade, et pas n'est besoin d'être millionnaire pour y mener une existence honorable. Un mouton se paie 5 schellings et pour 5 francs on a une paire de dindes. Notre ami Bernon s'est même offert le luxe d'acheter un jeune cochon noir qu'il a payé, paraît-il,

(1) Bridgetown veut dire ville du Pont.

1 fr. 75 centimes. Le bœuf, qui est d'assez bonne qualité, se vend de même à des prix modestes. Les œufs, la volaille, le poisson, les légumes, les fruits, les liqueurs, le vin, la bière, sont aussi très bon marché ; le pain également, mais comme comme qualité, il est médiocre. On ne mange du bon pain qu'en France. Le vêtement, si j'en juge par les prix affichés, est moins cher que dans nos villes d'Europe : bref, tous les objets de première nécessité sont à très bon compte et il suffit d'un modeste revenu pour vivre exempt des soucis du lendemain. J'ai rencontré tout à l'heure un Français — c'est je crois bien le seul de Bridgetown — qui vit là avec toute sa famille, à raison de 5 francs par jour. Peut-être faut-il attribuer à ces conditions exceptionnelles la densité énorme de la population : il y a en effet à la Barbade plus de 100.000 habitants et l'île est plus de moitié moins grande que la Martinique.

Malgré cela, la race noire est assez misérable, plus misérable qu'à la Martinique. Les nègres n'ont pas ici la vie aussi facile que dans nos colonies : ils doivent acheter le couac, les bananes, les mangues, aussi se livrent-ils à de petits commerces ou exercent des métiers manuels; pour vivre, le nègre doit travailler malgré sa répugnance, et bien qu'il ait peu de besoins, la main-d'œuvre étant très bon marché, il ne peut rester comme chez nous, les bras croisés. Ainsi qu'à Saint-Pierre, on retrouve dans les faubourgs de Bridgetown des fabriques de cercueils, et aussi des commerces d'épiceries, de liqueurs à l'usage des nègres. On rencontre peu de mulâtres; il semble que les deux races, européenne et africaine, ne fusionnent pas aussi facilement que dans nos possessions.

Le climat de la Barbade est très sain. Sauf les épidemies accidentelles de fièvre jaune et de variole, toujours importées, la seule maladie redoutable est l'éléphantiasis que les auteurs anglais nomment le mal des Barbades (Barbados). La malaria est presque inconnue.

La chaleur y est assez forte, mais peut-être plus supportable qu'à la Martinique. Par contre, à cause de l'absence des montagnes, on n'a pas la ressource de la cure des hauteurs, et les colons fatigués par l'anémie des pays chauds doivent être rapatriés.

Somme toute, la Barbade est une très belle colonie, où l'on trouve toutes les denrées d'Europe, et qui produit, pour son compte, du café, du rhum, mais surtout du sucre. Elle exporte aussi du coton, du gingembre, de l'indigo, de l'aloës, des oranges.

Malheureusement l'île est ravagée de temps à autre par des cyclones épouvantables. Ces tempêtes tournantes semblent prendre naissance dans le voisinage de la Barbade et de là font le tour des petites, puis des grandes Antilles, pour s'éteindre sur les côtes de la Floride : les plantations sont bouleversées, les arbres arrachés, les maisons rasées, et nombre d'habitants perdent la vie dans ce cataclysme. Sur mer, la sécurité n'est pas plus grande : les vaisseaux qui sont au large sont engloutis corps et biens, et ceux qui sont dans les ports sont jetés à la côte et mis en pièces (1). En quelques heures, le sinistre fléau a semé sur tout son parcours la ruine, la désolation et la mort.

Le retour des cyclones n'a rien de régulier. Plusieurs années peuvent se passer dans un calme parfait ; puis, un beau jour, toujours aux approches de l'équinoxe de septembre, le baromètre baisse, baisse dans des proportions invraisemblables et la tempête éclate, terrible, jetant l'effroi sur terre et sur mer. Aussi les indigènes manifestent-ils une grande répugnance à voyager sur mer de juillet à octobre ; c'est le moment des cyclones, disent-ils. Pour nous qui avons à parcourir ces régions

---

(1) Voir la note, page 131, numéro 9, année 1899, de *l'Actualité Médicale*.

jusqu'à la mi-septembre, ces histoires n'ont rien de bien rassurant ; mais voilà ! quand on navigue, il fait bon d'être fataliste et de croire que nul n'évite sa destinée. Avec cette philosophie on prend les émotions comme elles viennent.

Après avoir arpenté la ville dans toutes les directions, après avoir vu les rues principales peuplées d'anglais et les faubourgs habités par les nègres, après avoir vu même un coin de banlieue, où les riches villas, où les parcs magnifiques se rencontrent à profusion, je me retrouve près de la statue de Nelson ; je rencontre là Damoisy et Noël qui se rendent au quai.

Ils ont acheté pour nous des provisions et sont escortés de nègres portant du pain, des légumes, des volailles, des quartiers de viande, de la glace. Il faut bien vivre ! Je fais route avec eux, car l'heure approche de reprendre la mer.

Sur le quai, nous trouvons le plus jeune des frères de C...; il nous annonce, d'un air qu'il s'efforce de rendre consterné, que lui, son frère et Martin nous abandonnent momentanément. Son aîné, dit-il, est tombé brusquement malade, et il ne veut pas risquer d'être, comme ces jours derniers, secoué par la houle ; il préfère rester à Bridgetown jusqu'à complet rétablissement. Tous trois nous rejoindront à Cayenne.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire ? Nous aurions mauvaise grâce à nous en préoccuper. D'ailleurs, qu'importe ? que ce soit la maladie de l'aîné ou toute autre cause, ces Messieurs sont libres et rien ne les attache à la fortune du Georges Croizé.

Le comte de C... nous accompagne néanmoins jusqu'au bateau pour prendre congé. Il nous serre la main avec effusion, donne des accolades aux hommes, embrasse Fifine, mais oublie Angélina qui, toute la soirée, reste inconsolable. Ce n'est pas toutefois les frères de C... que semble regretter Angélina. « Môssieu Ma'tin, il ne vient pas? » demande-t-elle d'un air navré. Hélas ! non, ma pauvre Angélina, il ne vient pas Môssieu Ma'tin. Et j'aperçois une larme qui perle au bord de ses cils

noirs. Pauvre enfant ! il me semble voir Calypso après le départ d'Ulysse. Du reste, je pense moi-même un peu comme elle, c'est surtout l'ami Martin que je regrette. Les deux frères de C... sont sans doute charmants, mais il manque dans nos relations cette cordialité qui fait les vrais amis et que nous avons trouvée sans réserve chez Martin.

Enfin le comte retourne à terre et l'ordre est donné d'appareiller. A cinq heures et demie, le bateau se remet en marche, le cap directement sur Cayenne.

A quelques milles de la Barbade, nous retrouvons la houle, plus forte qu'hier et plus forte que ce matin ; nous dansons de nouveau sur les vagues, et au moment de dîner, malgré les tables à roulis (1), malgré les cordes à violon, les bouteilles ont de la peine à maintenir leur équilibre et les assiettes à garder leur contenu. Nous-mêmes devons faire des prodiges pour n'être pas renversés de nos sièges ; il nous faut nous cramponner après les pieds de la table pour éviter d'être culbutés sur les bastingages. Certes ! on est loin d'avoir toutes ses aises sur un yacht de 200 tonnes. Nous rions cependant, mais chez quelques-uns le rire devient jaune, et Damoisy, comme de juste, est de ceux-là. Nos pauvres embarqués d'hier : Fifine, Angélina, Pauline, Baguès, et avec eux la plupart des nègres font une triste figure ; de ce côté-là personne ne songe à rire ; le couac et les bananes restent plongés au fond des sacs. Le pont s'est trouvé bien vite désert, et n'était Bernon qui fume sa pipe en riant aux larmes de voir son cochon à la recherche d'un équilibre stable, je n'aurais personne avec qui échanger mes impressions.

22 Juillet. — La houle a duré toute la nuit et continué

(1) La table à roulis est une espèce de boîte allongée, sur laquelle on tend des cordes qui s'entrecroisent ; dans ces interstices on place les bouteilles et les carafes qui se trouvent ainsi assujetties.

toute la matinée. Tous les malades d'hier le sont encore plus aujourd'hui : partout ce ne sont que figures jaunes, traits tirés, yeux cernés. Heureusement que tout ce monde oublie de s'adresser à mes lumières ! J'aurais vraiment fort à faire.

Quel silence sur le pont, malgré le nombre des passagers ! on dirait que nous sommes dans un désert. La température est plus douce qu'au Sahara, cependant ; le thermomètre ne dépasse pas aujourd'hui 32°.

Vers deux heures, la mer se calme, les visages se rassérènent, le pont présente plus d'animation. Autour de nous volent quelques paille-en-queue ; Croizé dont les instincts de chasseur se réveillent, ne peut résister au désir d'essayer sur eux la poudre anglaise. Au premier coup de fusil, un oiseau s'abat frappé mortellement. Massacre bien inutile ! la pauvre bestiole est tombée en dehors du bateau ; nous n'aurons même pas le plaisir de garder sa jolie dépouille. C'est pitié de voir ce petit corps blanc comme neige se débattre convulsivement sur les vagues ; la tête rouge se redresse encore, semblable à une tache de sang sur l'hermine, et la longue queue noire et filiforme ondule à la surface de l'eau dans les derniers spasmes de l'agonie... mais le bateau file toujours et bientôt nous perdons de vue le petit point blanc qui fut un oiseau et que tout à l'heure quelque requin vorace aura englouti.

Est-ce encore un effet de la houle ? Le capitaine semble furieux ; il marmotte entre ses dents, maugrée, ronchonne. Après qui en a-t-il ? Il paraît que c'est après Croizé. Mais il hésite et n'ose le traiter comme un simple Oculi. Il s'ouvre à nous cependant et nous dit les causes de son humeur chagrine : pourquoi Croizé nous a-t-il embarrassés de toute cette vermine de nègres ? Angélina ne s'est-elle pas avisée d'élire domicile à la porte même de sa cabine, d'avoir fait là son dortoir, d'y avoir installé sa garde-robe ! — « Allons ! capitaine, lui dis-je, ne vous plaignez pas, elle croyait vous être agréable. »

Mais Baudelle ne goûte pas la plaisanterie ; l'odeur des nègres lui répugne, il le dit et je crois bien que la chose est tout aussi désagréable à son ami Bismarck. Or, qui déplaît à Bismarck ne saurait plaire au maître. Nous autres, nous rions de la petite mésaventure, mais nous n'y pouvons rien ; ce n'est point notre affaire, qu'ils s'arrangent entre eux.

23 Juillet. — La houle recommence de plus belle et de nouveau le *mal de mer* sévit épidémiquement sur tout le bateau. En tête Damoisy, Fifine, Angélina ; Croizé lui-même est resté couché ; Noël dort toute la journée ; le capitaine n'a pas paru. Quel bateau ! mon Dieu, quel bateau ! Il y a de quoi mourir de nostalgie ! J'en suis presque à regretter de n'avoir pas moi aussi le mal de mer ! Y a-t-il rien au monde d'aussi ennuyeux en société que de n'être pas à l'unisson de tous ?

Que faire pourtant ? Je tiens bon jusqu'à déjeuner, où seul avec Bernon je montre un peu d'appétit ; mais après, l'ennui l'emporte, la solitude m'ayant toujours fait horreur. Je m'étends sur mon lit et, pour faire passer le temps, je m'apprête à dévorer un livre qui me tombe sous la main. « Les Bêtises du cœur », voilà certes un titre alléchant et c'est bien là un livre de circonstance ! Le malheur veut que le volume soit aussi soporifique qu'une pilule d'opium ; je m'endors sur la quatrième page, bercé par le mouvement du bateau qui craque sous l'effort répété des vagues.

A trois heures, je remonte sur le pont, c'est toujours le même désert. Bernon lui-même se plaint de gastrite et refuse toute conversation. Non ! quel bateau ! Je suis réduit à aller sur le gaillard d'avant faire la causette avec Oculi et ses camarades.

Voilà une journée qui marquera dans mon existence ! Quelles heures tristes et maussades, malgré le soleil étincelant ! Et toujours rien à l'horizon ! ni terre, ni navire ! Rien que le ciel en feu et, en bas, la mer qui déferle furieusement.

24 Juillet. — C'est aujourd'hui dimanche. La mer est plus calme. Le capitaine s'est réveillé de bonne heure ; il joue de l'orgue. C'est qu'en outre de ses autres qualités, Baudelle est un mélomane. S'il ne voyage jamais sans son chien, il ne saurait davantage se passer de son harmonium. A eux trois, le maître, l'animal et l'instrument ils forment une trinité inséparable, inébranlable, indissoluble.

Jusqu'ici Baudelle n'a pas abusé de la musique ; sa gastrite ne lui laissait pas assez de répit. C'est dommage, car il joue agréablement et, plus tard, quand sonnera l'heure de la retraite, il pourra utiliser ses talents à l'église de quelque village. Ce n'est pas toutefois de la musique sacrée qu'il nous sert ce matin, les airs sont plutôt profanes ; mais il n'est point désagréable d'entendre, interprétés par la voix chaude et puissante de l'orgue, des motifs d'opérettes, des chansons en vogue comme la Tsarine ou ma Gigolette : cela change un peu. Bravo, capitaine !

Une journée commencée sous de si beaux auspices ne pouvait pas durer ; la faute en est au cuisinier et aux deux chauffeurs qui ont déniché, je ne sais où, une bouteille de rhum et qui, l'ayant vidée consciencieusement, sont abominablement gris. Le pauvre Oculi qui n'a pas été de la fête, en est tout marri. Baudelle, comme de juste, fulmine contre les trois ivrognes et les fait mettre aux fers. Seulement, le contrecoup atteint des innocents : nous faisons un dîner détestable que Léon prépare tant bien que mal, plutôt mal que bien.

25 Juillet. — A peine l'aurore aux doigts de rose, etc. nous sommes tous sur pied, car c'est aujourd'hui le grand jour. Nous allons voir de près la fameuse Ile du Diable et, qui sait? peut-être apercevoir Dreyfus. Rien à l'horizon cependant pour commencer la journée. Pour tromper les ennuis de l'attente, nous ingurgitons force tartines de margarine baptisée beurre

d'Isigny, nous buvons des tasses répétées de petit noir, nous causons, nous fumons, tout en interrogeant l'espace, tandis que les nègres, indifférents à la question Dreyfus, font tranquillement leur popotte sur le pont ou savourent leurs cigares longs d'un pied.

C'est un fait à remarquer : à mesure que nous approchons du but de notre voyage, l'impatience va chez nous en augmentant. Les jours derniers nous ont paru d'une longueur démesurée ; les heures s'égrènent lentement en face d'un panorama toujours le même : mer uniformément houleuse et ciel continuellement en feu. Cette monotonie n'est rompue que par les appels de la cloche annonçant les repas ou la voix zézayante de notre capitaine criant aux échos absents : midi ! la sirène répondant aussitôt par un long et grave sifflement, comme si d'autres oreilles pouvaient l'entendre. Ah ! l'enthousiasme du début pour les grands spectacles de la nature, est joliment tombé ! Notre tableau manque décidément un peu trop d'ombre ! Aussi l'annonce de la terre par la vigie est-elle toujours accueillie avec un soupir de satisfaction.

Vers 10 heures commence à se dessiner vaguement à tribord une ligne grisâtre, uniforme, dont les extrémités se perdent dans la brume, et qui semble avancer en même temps que nous : c'est que nous courons en effet presque parallèlement à la côte. Celle que nous voyons là-bas est le littoral de la Guyane hollandaise.

Nous sommes tous rassemblés sur le côté tribord, la jumelle à la main, cherchant à surprendre quelques détails de cette rive éloignée de nous de plusieurs dizaines de milles. Mais c'est en vain : la côte en vue est plate, grise, aussi monotone que nos journées et malgré le grossissement de la lorgnette nous ne distinguons absolument rien. Un peu plus tard cependant se montrent deux élévations de terrain qui prennent de suite, dans ces pays plats, l'importance de montagnes : la carte nous

apprend que ces deux monticules se dressent à l'embouchure du Maroni, un fleuve qui descend des monts Tumuc-Humac et et sépare les possessions néerlandaises de la Guyane française. Le Maroni! nom lugubre qui sonne comme un glas et évoque le souvenir hideux du bagne où sont renfermés tant de désespoirs, tant de misères, tant de malédictions.

Puis d'autres collines apparaissent, toujours peu élevées, festonnant, de leur croupe arrondie comme des taupinières, le rivage bas et marécageux : les monts du Diable, la montagne de Plomb, les monts Coumaribo, Iracoubo, Anaïbo, derrière lesquels s'étend, immense, la région de l'or. Quelle ironie du destin de rapprocher ainsi les placers et le bagne, les champs où git l'or tentateur et la demeure expiatrice des victimes de l'*auri sacra fames !*

Entre ces montagnes, auprès desquelles la butte Montmartre tiendrait un rang plus qu'honorable, nous apercevons maintenant plus distinctement la côte bordée d'un rideau d'arbres de mêmes dimensions, qui sont les palétuviers.

A 11 h. 1/2, notre curiosité se change en émotion; notre cœur se serre, notre respiration se précipite : les Iles du Salut sont en vue. Il semble que tout d'un coup nous devenions acteurs dans ce drame sombre dont nous avons vu en France se dérouler la première partie; devant nous se déploie lentement le décor du second acte : ce point noir là-bas, en avant, c'est le rocher sinistre où agonise un homme, traître ou martyr.

Nous aurions passé dans ces parages il y a un an que nous n'aurions pas éprouvé d'autre sentiment qu'une curiosité banale : Dreyfus, à ce moment, était pour tous un traître n'inspirant que le dégoût. Mais depuis quelques mois le doute avait surgi, le doute angoissant, torturant, tenaillant. Des hommes d'une haute culture intellectuelle discutaient la régularité de la procédure ; quelques-uns même allaient plus loin et affirmaient l'erreur judiciaire. Je veux bien que la politique ait joué dès le

début son rôle néfaste, mais tout de même les arguments demeurent, irrésistibles. Pourquoi n'a-t-on pas observé pour Dreyfus les règles prescrites par la loi? Pourquoi l'a-t-on fait condamner sur des pièces qu'il n'a pas connues, d'après des charges qu'il n'a pu discuter? Nous les faibles et les exploités, ne sommes-nous pas tous intéressés à voir la loi respectée des ministres comme des simples citoyens?

Hélas! ces vérités imprescriptibles, qui devraient s'imposer comme des dogmes, sont contestées, controversées; la passion politique a tellement obscurci les idées, voilé le sens commun que des hommes éminents approuvent ces violations de la loi! Ici, à quelques milles de l'équateur, nous sommes heureusement dégagés des mesquines préoccupations qui troublent la raison de nos compatriotes. Peu nous importe que Dreyfus soit juif, protestant ou catholique. Une seule pensée nous obsède à cette heure : c'est qu'un homme est là, sur cet ilôt au nom infernal, souffrant une agonie plus affreuse que la mort et que peut-être cet homme n'a pas mérité son supplice. Et cette obsession nous étreint comme un étau, nous étouffe comme un cauchemar.

Nous ne voulons plus nous rappeler d'ailleurs les noms des acteurs de la tragédie qui se joue là-bas : Clémenceau et Drumont, Picquart et Mercier, Esterhzay et Zola nous apparaissent au loin comme des marionnettes qu'agitent les fils invisibles de la destinée. Seul un idéal nous domine et c'est un idéal de justice. Nous sommes unanimes à penser que si le procès a été irrégulier, il faut, pour l'honneur de l'armée, de la nation, de l'humanité, le recommencer; il faut que Dreyfus coupable soit condamné ouvertement ou que Dreyfus innocent soit réhabilité.

La revision, sérieuse et loyale, voilà la solution qui s'impose et qui prévaudra, parce que la raison finit toujours par l'emporter sur la folie, la vérité sur le mensonge, le droit sur l'iniquité. C'est qu'au milieu de l'Océan, sous les effluves bienfaisantes de la brise de mer, on obéit à d'autres suggestions que

sur le boulevard où la feuille quotidienne vient tous les matins empoisonner l'esprit de fausses nouvelles, l'abreuver de sophismes, attiser les discordes, souffler la haine...

Qui décrira jamais l'influence des milieux sur le cerveau humain? Qui expliquera d'après les ambiances les diverses évolutions de l'âme?

Pendant que ces pensées tourbillonnent dans mon esprit, les Iles du Salut se dégagent de la brume; déjà les constructions deviennent apparentes, montrent leurs parois blanches au-dessus d'un sol rougeâtre dont la verdure est absente. Ah! que nous sommes loin des riantes visions aperçues jusqu'ici: Madère avec son climat perpétuellement printanier, la Martinique avec le contraste de ses pics dénudés et de ses vallons fertiles, ou le chaos grandiose de Sainte-Lucie, ou les plaines riches de l'industrieuse Barbade.

Trois ilôts larges comme la main, où la végétation rabougrie, brûlée par un soleil implacable, a des teintes de rouille et de sang; où nul cours d'eau ne rafraîchit l'atmosphère; où les maisons, habitations de forçats et de garde-chiourmes, se dressent comme des tombes en plein soleil; où poussent quelques maigres cocotiers clairsemés qui semblent les cyprès d'un cimetière, voilà ce qui s'appelle les Iles du Salut. Ici point de jardins aux fleurs muticolores, points de bosquets verdoyants; de l'ombre nulle part, rien que le rayonnement d'un soleil féroce qui brûle tout, la terre et les plantes, et même les cerveaux humains.

A peine élevés au-dessus du niveau de la mer, ces trois îlots ne sont que des rochers stériles recouverts d'une légère couche d'humus où pousse par places une misérable broussaille. Mises à côté, les landes incultes de la Gascogne ou les plaines de bruyères de la Sologne pourraient paraître des lieux enchanteurs. Les Iles du Salut ne sont pas seulement une terre d'exil, c'est un lieu de torture; c'est pis que cela, c'est l'antichambre

de la mort. Ceux qu'on y envoie peuvent laisser dehors toute espérance.

Le miniscule archipel se trouve sur la ligne directe de la Barbade à Cayenne ; nous pouvions donc indifféremment longer les îles à l'est ou à l'ouest ; l'Ile du Diable étant du côté de l'orient, c'est naturellement la route que nous choisissons. Tout d'abord, les trois terres ne semblent en former qu'une seule ; bientôt un enfoncement se dessine au nord-est du groupe ; puis, à mesure que le bateau poursuit sa marche, cette baie se creuse de plus en plus et devient enfin un chenal étroit qui sépare l'Ile Royale à droite de l'Ile du Diable à gauche. Le fond de ce canal semble être constitué par une terre, ce qui lui donne l'apparence d'un golfe ; mais ce n'est qu'une illusion d'optique, cette terre est l'île Saint-Joseph.

La position respective de ces trois îles est donc celle-ci : l'île Royale au nord, l'île Saint-Joseph au sud, l'île du Diable à l'est des deux autres.

L'île Royale, la plus grande, est allongée dans le sens du nord au sud ; elle n'a certainement pas plus d'un kilomètre de long sur 200 mètres de large. Le pénitencier principal, l'hôpital militaire et les habitations du gouverneur et des gardiens se trouvent groupés au nord, sur le point le plus élevé de l'île ; au-dessus des toits, s'élève une flèche aiguë, c'est le clocher de la chapelle : le voyageur non prévenu pourrait se figurer aisément quelque église champêtre s'élevant au-dessus d'une bourgade de paysans.

Quelques constructions isolées sont éparses sur le reste de l'île, dont le sol s'incline doucement vers le sud ; des chemins sillonnent de leurs lignes jaunâtres cette campagne aride et désolée. Sur la côte ouest de l'île, se dressent trois poteaux élevés supportant un jeu de sphères noires, au nombre de 6 ou 7, reliées par des traverses : c'est le télégraphe aérien dont les signaux sont transmis à un poste situé sur la côte voisine de Kourou, dont nous voyons d'ici les collines embrumées.

L'île du Diable, à jamais célèbre maintenant, est la plus rapprochée de nous, et à la distance de moins d'un mille où nous pouvons arriver sans encombre, sinon sans péril, aucun détail ne nous échappe. Sa superficie égale à peine le tiers de la précédente, elle n'a guère que 300 mètres du nord au sud et 150 de l'est à l'ouest.

Au point culminant de l'île, une habitation en bois, une seule (1) est visible : c'est la case de Dreyfus, que nous dissimulait jusqu'ici un rideau formé d'une vingtaine de cocotiers. Au moment où la prison du capitaine apparaît à nos yeux exposée sans défense aux rayons d'un soleil meurtrier, l'émotion est à son comble. Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur Dreyfus, il est impossible de ne pas éprouver un serrement de cœur en songeant que là, pleure et gémit un homme qui fut un brillant officier de notre armée.

Nous reconnaissons la fameuse palissade dont les dentelures se dessinent sur la paroi plus blanche de la case. Au-dessus de cette clôture se montrent deux têtes curieuses : faut-il croire que l'une appartient au prisonnier ? Il est plus probable que ce sont les deux gardiens intrigués par les allures insolites de notre bateau.

A ce moment aussi, se déploie dans son ensemble l'île Saint-Joseph, dont une partie restait encore cachée par la pointe sud de l'île du Diable. Un chenal allant de l'est à l'ouest la sépare des deux autres terres et nous voyons le rivage dessiner capricieusement deux lignes courbes, séparées par un cap, dont chacune semble souligner les deux îles situées plus au nord.

Plus petite que l'île Royale, mais plus grande que l'île du

(1) Nous n'avons point aperçu cette tour du Mirador que les journaux illustrés montraient complaisamment ; la maison des gardiens est également restée invisible pour nous ; nous avons appris depuis qu'elle est en contrebas et sur le versant qui regarde l'île royale.

Diable, l'île Saint-Joseph semble la moins triste des trois : elle est égayée par des bouquets de cocotiers dont les panaches s'enchevêtrant paraissent former voûte et fournir une ombre qu'on chercherait vainement sur les terres voisines. Elle présente aussi une plus grande altitude, et si du côté du chenal le sol s'élève en pente douce, du côté sud la rive est très escarpée et formée de rochers à pic. Le sommet est couronné par une vaste construction en bois qui abrite les « incorrigibles » ; sur la rive qui fait face à l'île du Diable, tout à fait au bord de l'eau, se voit une case qu'on pourrait prendre pour quelque cabane de pêcheur : c'est, paraît-il, une tannerie... Quelles peaux peut-on bien tanner dans cet endroit ?

En somme, les trois îles du Salut ne sont séparées que par un étroit bras de mer, en forme d'étoile à trois branches. Encore pour voir simultanément ces trois branches, pour avoir une vision d'ensemble des trois terres, c'est assez difficile ; ce fut seulement lorsque notre bateau se trouva au sud-est du groupe que chaque îlot se détacha nettement des deux îlots voisins.

Tout le pourtour de ces îles est hérissé d'énormes rochers sur lesquels le flot se brise en écumant, sentinelles avancées qui défendent l'approche de la terre. Dans cette région sinistre, la mer elle-même perd sa poésie ; la limpidité, la transparence, l'azur teinté d'indigo, ont fait place à l'aspect sale, jaunâtre des eaux continuellement souillées par la boue et la fange que déversent sans cesse les fleuves de la Guyane, du Contesté, et surtout l'Amazone. Ces eaux limoneuses dont on peut avoir un aperçu en considérant la Seine aux jours de grande crue, sont en outre le repaire de bandes nombreuses de requins qu'attirent dans ces parages les funèbres repas (1) que leur sert l'administration pénitentiaire. Ils sont cependant moins nombreux que

(1) A leur mort, les corps des forçats ne sont point enterrés ; on les jette en pâture aux requins qui accourent aux sons bien connus de la cloche funéraire.

dans la légende, car malgré toute mon attention, je n'ai pu en apercevoir un seul. Peut-être, il est vrai, est-ce l'heure où ces aquatiques croque-morts sont occupés à leur sinistre besogne.

Voilà le triste séjour réservé aux forçats réputés dangereux et incorrigibles! Quand on compare le spectacle que nous avons sous les yeux à nos vertes campagnes de France, à nos coteaux couverts de vignes, aux rives si gaies de la Seine ou de la Loire, ou bien encore au littoral enchanteur de la Manche ou de la Méditerranée, une immense tristesse s'empare de l'esprit en songeant que là, sous ce ciel embrasé, sur cette terre désolée, vivent, comme dans l'enfer du Dante, sans espérance de retour, sans espoir de pardon, des hommes comme nous, dont le crime fut peut-être d'avoir été marqués, dès leur naissance, d'une tare ancestrale. Hélas! dans notre pauvre société civilisée, l'homme est réputé responsable de ses actes, alors qu'il est simplement le jouet des événements et des circonstances!

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous avons passé à quelques encablures seulement de l'île du Diable: nous n'ignorions pas, en effet, que nous étions en état de *contravention*. Criminels, nous aussi, et voués aux sombres cachots!

Un arrêté du gouverneur de la Guyane (1) en date du 29 mars

---

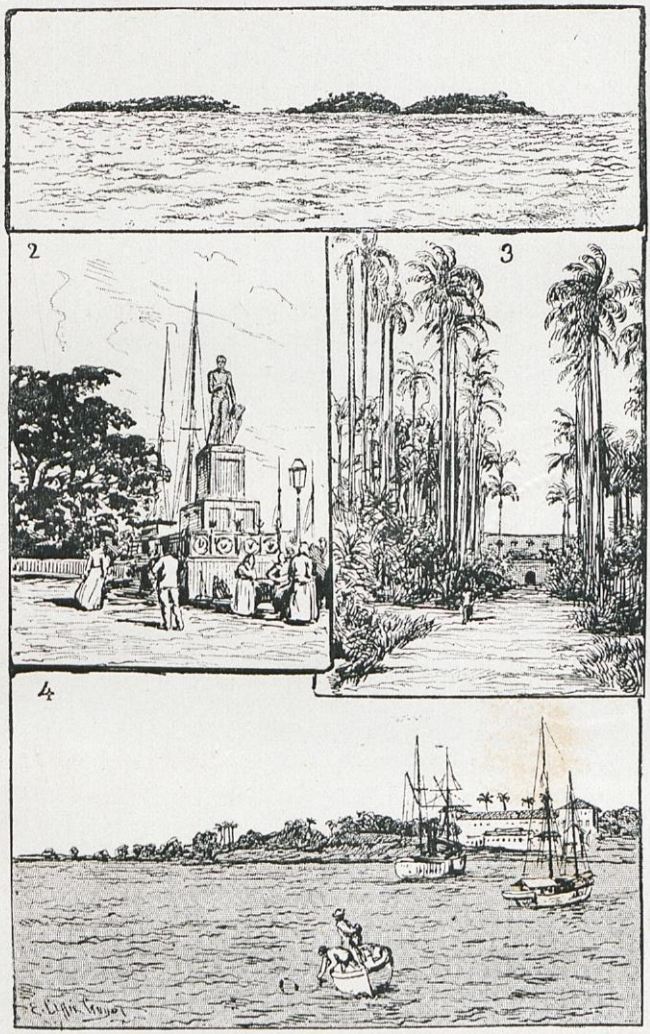
(1) Cet arrêté a été transformé en décret au mois de juillet de la même année, par M. Lebon, ministre des colonies. Voici les principales dispositions de ce décret :

Aucun navire, bateau ou embarcation ne peut communiquer avec les îles du Salut sans être muni d'une autorisation écrite délivrée par le directeur de l'administration pénitentiaire et approuvée du gouverneur. Il est toutefois fait exception à cette règle en ce qui concerne :

1° Les navires de guerre de la marine nationale;

2° Les navires chargés d'assurer le service postal entre la Martinique et la Guyane et *vice versa*.

Ces navires, à leur voyage d'arrivée dans la colonie, peuvent communiquer avec les îles du Salut, mais exclusivement pour y



1. Les Iles du Salut (au milieu l'île du Diable). — 2. La Statue de Nelson à Bridgetown. — 3. Le Jardin des Palmistes à Cayenne. — Vue générale de Cayenne, le fort.

1897, interdit en effet, à tout navire de s'approcher des îles du Salut au-delà d'un rayon de trois milles mètres. Cela était loin de faire notre affaire; traverser plusieurs océans pour ne voir la prison de Dreyfus qu'à la distance réglementaire de trois kilomètres, était inadmissible ! et puis, en même temps que des sensations, nous voulions rapporter des documents photographiques. Nous n'aurions pas été Français d'ailleurs, si, dans de telles circonstances, nous avions reculé devant les foudres de l'autorité.

Aussi, malgré les répugnances de Baudelle, nous le décidons à pousser droit devant nous et à raser au plus près les îles du Salut, du côté même de l'île du Diable. Nous franchissons résolument le Rubicon, nous verrons bien ce qu'il en adviendra. Et si nous avons passé sans mésaventure, ce ne fut pas, du moins, sans émotion.

---

prendre le pilote et, à leur voyage de retour, pour y déposer seulement les dépêches qui leur sont remises par le bureau de poste de Cayenne;

3° Les navires affrétés par le gouvernement en vue du transfert dans la colonie des condamnés et des relégués;

4° Les navires, bateaux et embarcations appartenant à l'administration pénitentiaire et armés par ses soins :

Il est expressément interdit de débarquer à l'île du Diable pour quelque cause que ce soit.

Il est également interdit à tout navire, à toute embarcation, sauf le cas de force majeure reconnu par l'administration ou par les tribunaux compétents, de :

1° Passer à moins de 3,000 mètres (15 encablures) des rivages de l'île du Diable;

2° Mouiller à une distance moindre de 3 milles marins de tout rivage des îles du Salut (distance limitative de la mer territoriale).

Les défenses portées aux deux paragraphes qui précèdent ne s'appliquent pas aux navires de guerre de la marine nationale.

Toute contravention aux dispositions qui précèdent est punie d'un emprisonnement de six jours à 15 jours et d'une amende de 50 à 100 francs.

Pendant que le Georges Croizé, pavillon national déployé à l'arrière, pénétrait, en dépit de tous les arrêtés, dans les eaux des îles pénitentiaires, que se passait-il à terre ? Quelles furent les sensations éprouvées par les habitants de la colonie, fonctionnaires et forçats, à la vue de notre bateau qui s'approchait délibérément, qui se dirigeait droit sur l'île Royale, puis qui virait légèrement de bord, comme s'il eût voulu aborder à l'île du Diable? Quelles craintes assaillirent les gardiens? Quelles espérances éveilla chez les condamnés et peut-être chez Dreyfus notre témérité ? Il est impossible de faire autre chose que des conjectures, mais du moins il nous fut donné d'assister au plus mémorable des brouhahas.

Le premier qui s'émut de notre audace fut un habitant de l'île Royale, un forçat probablement, car du bateau il nous semblait vêtu de la blouse grise et du chapeau de paille qui sont l'uniforme du bagne. Il se trouvait à ce moment à la pointe nord de l'île, au milieu des broussailles et des rochers, et nous regardait immobile, sans un geste, dans l'attitude d'un homme profondément ahuri. L'aventure lui semblait, sans aucun doute, des plus extraordinaires. Il est vrai, qu'à part le paquebot de la Compagnie transatlantique « la ville de Tanger », dont le service se fait une fois par mois entre Cayenne et Fort-de-France, on voit rarement passer par ici des steamers français. Et nous, par surcroît, nous avions l'air de vouloir aborder! Après nous avoir longtemps considérés avec attention, après avoir constaté que nous étions entrés sans hésitation dans la zone « tabou », et que nous ne semblions pas disposés à en sortir de sitôt, l'homme prit soudain une résolution et nous le vîmes se précipiter au plus vite vers le village. Allait-il donner l'alarme? C'est probable, car son arrivée fut le signal d'un branle-bas général.

L'île Royale dont les habitants semblaient endormis tout à l'heure, réfugiés tout au moins dans les cases pour s'abriter

des ardeurs du soleil de midi, s'anime tout à coup : du village sort en courant une armée de garde-chiourmes, facilement reconnaissables à leur casque de toile blanche ; par les chemins se précipitent dans toutes les directions des gens affolés qui font de grands gestes et visiblement nous désignent du doigt. Certes nous sommes bien trop loin pour percevoir les divers bruits de l'île, et pourtant il nous semble, tant nos sens sont surexcités, entendre les hommes pousser des cris, le tocsin retentir, les clairons sonner et le tambour battre. Quelle alerte ! et pour si peu de chose ! c'est une véritable prise d'armes, tout comme s'il s'agissait d'un ennemi redoutable. Et c'est nous qui sommes ainsi transformés en foudres de guerre. Peste ! quel honneur !

Mais cette mobilisation générale serait-elle encore insuffisante ? Voilà maintenant qu'on réclame du secours à Kourou : le télégraphe aérien est mis à contribution, les boules noires exécutent sur leurs fils de fer une danse épileptiforme, variant à tout instant les figures géométriques.

Toutes les forces défensives des îles sont mises sur le pied de guerre, la marine elle-même apporte son contingent : une chaloupe à vapeur se détache d'un petit havre situé à la pointe sud de l'île Royale ; mais elle ne vient pas à notre rencontre comme on pouvait s'y attendre, elle file à toute vitesse vers l'île du Diable. Nous suivons d'un œil curieux et légèrement gouailleur le panache de fumée qui flotte au-dessus de sa cheminée. Ah ! ces gens-là font bonne garde autour de Dreyfus !

Maintenant les hommes sont tous à leur poste de combat, prêts sans doute à repousser la force par la force. Nous rions, nous cependant, dont les intentions sont si peu belliqueuses et dont toute l'artillerie se réduit à trois ou quatre fusils de chasse. Toutefois, malgré ces préparatifs menaçants, nous avançons toujours. A une heure, nous ne sommes plus qu'à 1 mille de l'île du Diable ; c'est fou, mais dans notre insouciance nous

nous trouvons encore trop loin : « Serrez au plus près, crions-nous au capitaine ! »

Mais lui, conscient de sa responsabilité, refuse de nous exposer d'avantage. Somme toute, il a peut-être raison, car nous risquons fort d'être salués bientôt par des coups de fusils ; il est même extraordimaire qu'on ne nous ait pas encore envoyé quelques boulets de canon. Il y a quelques mois, le « Horten », un navire de la Compagnie Monteux, bien connu par ici puisque souvent il fait le voyage de la Martinique à Cayenne et au Contesté, fut ainsi bombardé pour avoir dépassé moins que nous la limite réglementaire. Le garde-chiourme en chef qui a nom Deniel et qui s'intitule, par euphémisme, gouverneur des îles du Salut, passe pour un féroce observateur de la consigne ; on lui a dit de tirer à coups de canon sur les curieux, et il tire avec d'autant moins de remords qu'il est assuré de l'impunité. Tuer par ordre supérieur ce n'est pas être assassin.

Car voilà où nous en sommes sous un régime qui se dit libéral et se glorifie d'avoir fait des nègres des électeurs : des ministres donnent de Paris l'ordre de canonner des citoyens coupables d'ignorance ou tout au plus, comme nous, de curiosité, et le peuple qui se dit libre est devenu tellement veule que, loin de se révolter, il applaudit à ces édits sanguinaires.

Connaissant ces faits, il était plus sage de ne point donner à ce bon M. Deniel le prétexte cherché de tirer sur ses concitoyens ; aussi Baudelle donne l'ordre de virer à l'est (1).

(1) On ne tira pas sur nous ce jour-là, soit parce qu'on n'eut pas le temps de mettre les canons en position, soit pour tout autre motif. Le plus plausible c'est que les îles étant à peu près inabordables du côté de l'est, à cause des récifs, les canons étaient braqués du côté opposé. Au reste, ce ne fut que partie remise. A quelques jours de là, le « Georges Croizé » revenant de Demerari où il était allé chercher les frères de C... et Martin, et ayant approché les îles du côté de l'ouest, fut accueilli par quatre coups de canon, dont deux tirés à blanc et deux à boulet. Le fait a été, à l'époque, raconté dans la presse, mais ne provoqua pas la moindre protestation.

Nous commençons donc à nous éloigner, bien qu'à regret, car l'aventure était amusante. Les défenseurs des îles du Salut peuvent dès lors respirer et rentrer dans leurs casernements. Je ne doute pas que sa Hautesse M. Deniel ne nous ait pris, dans sa maladive imagination, pour des flibustiers venant enlever Dreyfus. Quoi de plus louche, en effet, que de voir un drapeau français dans des eaux françaises? On affirme que l'excellent homme massacrerait de gaîté de cœur tous ses compatriotes plutôt que de lâcher sa proie; il est sûr, avec un tel zèle, d'un avancement rapide.

Cette équipée plutôt comique devait avoir son retentissement au-delà des îles ; le télégraphe avait répandu l'alarme sur toute la côte, à Kourou et à Cayenne ; nous ne sommes pas peu surpris de rencontrer à mi-chemin, apportant le secours de ses pièces de marine, le *Jouffroy*, le navire de guerre chargé de la défense de la Guyane. Il s'avance à toute vapeur, et, par surcroît, toutes voiles dehors, ce qui ne veut pas dire à une folle vitesse, loin de là.

C'est d'ailleurs toute une histoire que celle du « Jouffroy », un type de bateau tout juste bon à faire du feu. Ce spécimen curieux et unique, je l'espère, de notre marine n'est pas ancien cependant : il date, en effet, de 1889. Il est tout en bois, ce qu'on pourrait lui pardonner à la rigueur ; mais, ô comble ! tout comme le modèle construit par son parrain il y a 122 ans, il est à aubes : on aurait sans doute cru faire injure à la mémoire du marquis de Jouffroy en adoptant la moderne hélice.

Avec ces propulseurs d'un autre âge, disproportionnés en tout cas avec la masse à mouvoir, il ne se hasarderait pas à donner la chasse à une tortue ; aussi, pour augmenter sa vitesse, l'a-t-on doté d'une voilure imposante, de sorte qu'il est à la fois navire à voile et navire à vapeur. Malgré cette savante combinaison de la vapeur et du vent (gageons que l'ingénieur a été décoré pour cela plutôt deux fois qu'une), le malheureux

navire, en donnant tous ses moyens, n'arrive qu'à marcher à trois nœuds et demi : c'est, m'assure-t-on, son grand maximum.

Les aventures du « Jouffroy » sont, du reste, légendaires à Cayenne, et chacune de ses expéditions fait la joie des habitants.

Un jour, il partit pour Demerari, à qnelques milles de Cayenne, pour prendre le courrier anglais : on ne le revit que deux semaines plus tard. Ce jour-là les négociants qui attendaient leur correspondance ne rièrent pas.

Une autre fois, il fut obligé de se rendre à Fort-de-France pour une avarie ; car, comme tout navire qui marche, le « Jouffroy » se paie de temps à autre sa petite avarie. Le trajet de Cayenne à la Martinique est généralement de quatre ou cinq jours : le « Jouffroy » mit quatre mois pour effectuer son voyage d'aller et retour.

Quand des forçats s'échappent par mer, souvent même sur une simple barque, c'est le « Jouffroy » qui est lancé à leur poursuite : de mémoire de Cayennais, il n'a jamais pu rejoindre aucun fugitif ; mais les principes sont respectés : *le stationnaire a poursuivi sans succès*, disent les gazettes, et l'affaire est classée.

Voilà sans doute le plus bel échantillon de notre marine de guerre, et c'est le seul bateau consacré à la défense de toutes nos possessions de la Guyane !

Dans ces conditions, si nous avions voulu fuir, le « Jouffroy » pouvait courir après nous ; il aurait couru longtemps avant de rapprocher les distances à portée de ses canons. Après tout, ils sont peut-être en carton peint ! Qui sait ?

Toutefois, ce digne représentant de notre flotte, cette unité navale, comme disent les gens du métier, portant les couleurs nationales, c'est notre devoir de le saluer ; aussi, quand nous passons à côté de lui, par trois fois notre pavillon d'arrière s'abaisse d'un mouvement lent : c'est le salut réglementaire au

drapeau. Le « Jouffroy » hésite quelque peu avant de nous rendre notre politesse ; il semble se demander s'il doit nous traiter en amis ou en ennemis ; il se décide enfin, son pavillon s'abaisse, et nous passons sans opposition. L'amiral, en arrivant aux îles du Salut, dut être fort étonné, en apprenant que l'auteur d'une telle panique était cette infime coquille de noix rencontrée tout à l'heure, et s'il est homme d'esprit, ce qui n'aurait rien de surprenant de la part d'un marin de France, il dut joliment s'égayer aux dépens du pauvre M. Deniel.

Au moment où nous croisons le bateau-amiral, les îles du Salut sont déjà loin derrière nous; ce n'est plus à l'horizon qu'un gros point grisâtre qui va toujours en décroissant et se fond peu à peu dans la brume. Par contre, la côte s'est rapprochée sensiblement et nous pouvons maintenant juger avec netteté des moindres détails. C'est toujours la même ligne uniforme de palétuviers coupée de distance en distance par ce qu'on appelle ici des montagnes : les monts Pariacabo (100 m. d'altitude), le mont La Condamine (170 m.), les monts Macouria (113 m.).

A cinq heures, nous passons à l'est d'un îlot, ou plutôt d'un écueil à peine élevé de quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau; sa plus grande dimension n'atteint sûrement pas 30 mètres. Le sol est aride, noirâtre, sans trace aucune de verdure. C'est l'Enfant-Perdu avec ses... deux habitants... Eh ! oui, deux habitants ; et il y a peu de chances pour que la population augmente jamais, attendu que ce sont deux hommes... deux forçats qui vivent là, seuls, isolés du reste du monde, rivés à ce rocher comme de modernes Prométhées, ne voyant d'autres visages humains que ceux des garde-chiourmes chargés de les ravitailler une fois la semaine. Quelle abominable existence doit être celle de ces deux malheureux ainsi retranchés de la société, habitant une misérable case que l'on aper-

çoit au pied du sémaphore ! car ces deux parias sont chargés d'un service public : l'entretien du phare, dont les feux, visibles à 10 milles, éclairent la route des navires dans cette zone dangereuse.

Leur seul passe-temps, dit-on, est la pêche à la ligne. Il faut que l'instinct de la conservation soit bien puissant pour que deux hommes acceptent une telle vie, sans être tentés à tout moment d'en finir une fois pour toutes et de se jeter dans la gueule des requins qui rôdent continuellement dans ces parages. La mort n'est pas plus horrible que ces longues journées sans espoir. Ou bien faut-il croire qu'ils espèrent le pardon, qu'ils comptent sur la miséricorde du chef de l'Etat ? Le bon billet ! comme si les Présidents de notre République avaient le loisir de songer aux malheureux qui meurent par ici, lentement consumés par le soleil, par la fièvre et par le désespoir,.. encore plus meurtrier. Non ! justement ou injustement, les deux pauvres diables ont été condamnés aux travaux forcés et, jusqu'à leur dernière heure, ils allumeront et éteindront tous les jours le phare de l'Enfant-Perdu : leur supplice ne rappelle-t-il pas l'Enfer du poète?

A quelle légende se rapporte cette dénomination de l'*Enfant-Perdu?* A la même, sans doute, qui a fait baptiser les trois îlots, plus grands ceux-là et couverts de verdure, que nous apercevons à babord : le premier, c'est le *Père*; ensuite, la *Mère*, et le troisième, avec ses deux sommets en pointe, a nom les *Mamelles*. Peut-être saurons-nous demain l'histoire de ces parents et de leur malheureux enfant (1).

Maintenant Cayenne se dessine devant nous. Il est bien temps que nous arrivions au port, car le soleil est près de l'horizon et ce serait folie que d'affronter de nuit les innombrables bancs de vase qui obstruent la rade ou de chercher un passage parmi

(1) J'avoue que le lendemain et les jours suivants j'ai totalement négligé de penser à la légende de l'Enfant-Perdu.

toutes les bouées et toutes les balises disséminées partout, comme si le hasard seul avait présidé à leur distribution.

Le chenal est en effet des plus difficiles et serpente capricieusement au travers des hauts-fonds qui rappellent les approches de Dunkerque, avec cette différence qu'ici, au lieu de sable, nous avons une couche épaisse de boue sans cesse remuée par les marées et sans cesse augmentée par le grand courant limoneux qui, de l'est à l'ouest, longe les rivages de la Guyane. Nous n'avançons qu'à toute petite vitesse, en jetant la sonde de distance en distance, car la moindre déviation pourrait nous faire échouer. Et ce n'est pas là une crainte chimérique : trois ou quatre carcasses de navires, épaves de récents naufrages, sont là pour témoigner que le danger est réel. De fait, ces hauts-fonds constituent la seule défense de Cayenne, car s'il fallait compter sur le Jouffroy !...

Nous allons donc pour ainsi dire pas à pas, ce qui donne tout le temps d'admirer, sous le soleil couchant, la belle et grandiose rade de Cayenne dans sa demi-ceinture de forêts. C'est un vaste lac, aux eaux tranquilles maintenant, à la surface à peine ridée par la brise du soir; dont les vaguelettes, réfléchissant sous mille incidences les rayons obliques du soleil, scintillent, fulgurent et donnent l'illusion d'une nappe liquide incandescente. Les yeux se refusent à contempler longuement cet éblouissement de lumière et préfèrent se reposer sur les masses sombres des forêts du littoral, dont la courbe harmonieuse décrit un immense demi-cercle autour de cette plaine flamboyante.

Au premier plan, tout au bord de l'eau, se dessine, comme un vigoureux coup de crayon, la ligne toujours monotone des palétuviers; puis, en arrière, c'est l'inextricable enchevêtrement de tous les géants de la flore tropicale. Leurs frondaisons massives s'arrondissent en dômes immenses, en orgueilleuses coupoles, et les dômes et les coupoles s'entassent les uns sur

les autres, formant comme un bouillonnement de verdure.

A la Martinique et à Sainte-Lucie, nous avions déjà été émerveillés par la puissance énorme de la végétation : il nous faut reconnaître que c'était peu, comparé à ce que nous avons sous les yeux. Ce splendide épanouissement de la nature fécondée par l'influence alternante d'un soleil de feu et de pluies diluviennes, défie toute description ; l'esprit reste confondu en face d'une telle puissance créatrice ; l'imagination la plus fertile ne saurait concevoir une pareille magie de couleurs, de forces expansives, d'énergies vitales.

C'est au milieu de cette verdure, au centre de ce décor, que la ville de Cayenne montre ses modestes maisons de bois, le long d'une rive plate et basse, comme toute cette côte de l'Amérique. Un immense bâtiment, parallèle au rivage, bordé à droite de terrassements où l'on n'aperçoit aucun canon, mais seulement un sémaphore et un télégraphe aérien, nous cache une partie de la ville. Est-ce le bagne ? Non, c'est une caserne, le château fort, disent les Cayennais.

On s'imagine volontiers en France que Cayenne est simplement un lieu de déportation, où l'on ne rencontre en fait d'habitants que des condamnés et leurs gardiens. C'est une erreur : Cayenne est une ville commerçante de 8 à 10.000 habitants, c'est la capitale de la Guyane française, et le bagne n'est même pas situé dans l'intérieur de la cité.

Nous l'apercevons d'ici, à un kilomètre sur la gauche, séparé de la ville par des bouquets d'arbres majestueux au-dessus desquels des cocotiers et des palmistes dressent leur panache triomphant. Il forme tout au bord de la mer un groupe de constructions basses, qui semblent dissimuler la honte de leur destination sous un admirable manteau de verdure. C'est là que la société hypocrite relègue, sous prétexte d'expiation, les faussaires, les voleurs et les assassins, mais non pas tous : les voleurs de haute marque, les escrocs de haute volée, les crimi-

nels de la haute pègre restent en France, et nous les voyons honorés et adulés, souvent plus que les honnêtes gens; le bagne n'a été institué que pour le menu fretin.

Du reste le pénitencier que nous avons sous les yeux n'est pas le seul, ni même le plus important de la Guyane. Ici, il n'y a que les condamnés hommes; au Maroni, à l'extrême limite occidentale de la Guyane, au-delà du territoire de Mana, il existe une division pour les hommes et une pour les femmes; c'est le pénitencier le plus considérable de la colonie. Il y a encore celui de Kourou et nous venons de voir celui des îles du Salut. J'en passe peut-être.

On croit aussi communément que Cayenne (1) est sur la terre ferme. C'est une autre erreur. La ville est située au nord-ouest d'une île irrégulièrement circulaire, dont le diamètre est de 5 à 6 kilomètres dans tous les sens. Seulement cette île est entourée d'eau douce sur les trois quarts de sa périphérie; à l'ouest, c'est la rivière Cayenne, qui donne son nom à la ville; à l'est, la rivière Ouya, et un bras ou canal qui relie ces deux rivières, complète la ceinture au sud. La mer ne baigne que la côte septentrionale.

En réalité, l'île de Cayenne, comme tout le territoire des Guyanes, n'est qu'un marécage dissimulé sous une végétation gigantesque; au-delà, c'est la forêt vierge immense, se continuant sans interruption avec les grandes forêts du Brésil.

Quant à la ville de Cayenne, dont le nom sonne si lugubrement, elle s'élève, comme j'ai dit, dans un site très pittoresque, au milieu de futaies splendides, au fond d'une rade splendidement ensoleillée à l'heure de notre arrivée, mais cependant très belle en dehors de toutes circonstances accessoires; et cela fait un contraste saisissant avec les tristes îles du Salut où la végétation rabougrie présente une teinte si sombre et si funèbre. Les îles

(1) Cayenne est située par 4° 56' lat. nord et 54° 35' long. ouest. Le premier établissement français date de 1626.

pénitentiaires ne sont que des rochers arides battus par les flots, mais Cayenne est un paysage gracieux dans un cadre de verdure aux tons les plus variés ; c'est un séjour enchanteur où l'on pourrait désirer de vivre des jours paisibles... mais libres. Que l'ombre doit être épaisse et délicieuse sous la voûte de ces grands arbres! Que l'eau doit être fraîche qui coule sous ces arceaux de feuillage et donne à la terre cette merveilleuse fertilité! Hélas! ce sont, paraît-il, des illusions! ce n'est là qu'un mirage décevant! Cette terre, si riante à l'œil, est empestée de malaria ; l'atmosphère de ces forêts est infestée de moustiques et de maringouins ; ces ombrages tentateurs recèlent les reptiles les plus dangereux : le trigonocéphale, le serpent-fil, ces deux fléaux de la Martinique que nous retrouvons ici, le serpent-corail et cet autre plus terrible encore auquel les noirs ont donné le nom pittoresque de : *Aïe-Aïe*. A peine mordue, prétendent-ils, la victime n'a que le temps de pousser un cri : Aïe ! Aïe ! et l'agonie commence. Je passe sous silence les boas et les constrictors qu'ils appellent dédaigneusement des « couleuvres ».

Nous voici enfin arrivés au mouillage où nous trouvons ancrés un certain nombre de bateaux à voile et à vapeur, d'un petit tonnage presque tous. Les formalités administratives commencent aussitôt et, par hasard, se trouvent vite terminées.

Le pavillon jaune de santé avait été hissé au grand mât dès notre entrée en rade ; aussi, quelques minutes après avoir stoppé, nous recevons la visite du médecin sanitaire, un médecin de la marine qui s'acquitte de sa corvée automatiquement et de mauvaise grâce, comme il sied à tout bon fonctionnaire français. Nous sommes sûrement des gêneurs, à son point de vue : à quelles agréables occupations, à quelle partie de plaisir notre arrivée intempestive a-t-elle bien pu l'arracher ?... Afin de retourner plus vite à ses *chères études*, tout en nous vouant *in petto* à tous les diables, l'officier de santé nous accorde sur-le-champ la libre pratique ; dès lors nous avons toute licence

de descendre à Cayenne ; seulement Croizé nous conseille de n'emporter aucun bagage, la douane passant pour être ici des plus tracassières. Nous le croyons sans peine.

Pendant ce temps, la nuit s'est faite complète, et pourtant il n'est guère plus de six heures et demie. Il y a à peine une demi-heure, le soleil nous aveuglait de lumière et maintenant, presque sans transition, c'est l'obscurité profonde ; décidément, sous les tropiques, la poésie du crépuscule comme celle de l'aube fait un peu trop défaut ! Tout le spectacle ici est pour les yeux, rien ne parle à l'esprit et c'est dommage, car le crépuscule n'est-ce pas le moment où l'homme après les fatigues de la journée, avant de perdre dans le sommeil la notion des choses, aime à laisser divaguer son cerveau dans le passé et dans l'avenir ? n'est-ce pas l'heure de la rêverie pour les poètes et de la prière pour les âmes éprises de religiosité ?

Sans plus tarder, le *canotte*, comme disent les marins, est mis à l'eau et poussé par deux paires de bras vigoureux, ceux d'Oculi et de Blattier, accoste bientôt l'appontement. Ici un premier obstacle se dresse devant nous : la mer est basse et le plancher de la rade se trouve à deux mètres au-dessus de l'eau. Faute d'échelle, il faut nous livrer à des exercices de gymnastique oubliés depuis longues années, avant de parvenir à mettre le pied sur un terrain solide. Mais enfin ! l'un poussant l'autre et un troisième tirant par-devant, nous arrivons à nous hisser jusqu'en haut. Mais ce n'est pas tout ; il nous faut encore toute notre attention pour éviter les nombreux trous dont le plancher est agrémenté, véritables chausses-trappes disposées sous nos pas. Comme une lanterne ferait bien notre affaire !... mais, hélas ! pas de lanterne ! pas même de clair de lune ! Malgré toutes ces péripéties, nous atteignons la terre ferme sains et saufs. Ouf ! comme on respire ! et comme c'est toujours une nouvelle satisfaction de ne plus se sentir sur un sol mouvant ! Un groupe d'aborigènes, noirs et blancs, nous attend sur le bord et nous accueille avec une sympathie non dissimulée.

Pour les Cayennais qui n'ont par mois qu'un courrier de France, c'est jour de fête chaque fois qu'entre en rade un navire paré des trois couleurs. Aussi nous sommes de suite très entourés, et je constate avec plaisir que cet empressement est tout spontané et en dehors de toute idée mercantile ; on ne nous recommande ni hôtel ni petites femmes. Nous ne sommes plus en Angleterre, cela se voit bien.

Croizé, qui en est à son troisième voyage en Guyane, est de suite reconnu et fêté. Ce bon M. Croizé par ci ! cet excellent monsieur Croizé par là ! Puis c'est un nègre qui a découvert un nouveau placer et qui ne veut admettre que M. Croizé dans sa combinaison ; et c'est un autre qui veut accompagner *Mossieu C'oizé* jusqu'au Carsevenne. Il n'est cependant pas en odeur de saintetété, Croizé, auprès de ces bons Cayennais ; ses deux premières missions (1) portèrent en effet un préjudice sérieux au commerce de la ville avec le Contesté, et cette troisième expédition semble annoncer qu'il ne s'arrêtera pas là. Malgré ces souvenirs, l'accueil est plutôt chaleureux, par diplomatie peut-être.

Un très aimable Français de France, un homme jeune encore, que ces questions commerciales laissent indifférent, se met à ma disposition pour me piloter à travers la ville : j'ai nommé M. Castaing, le sympathique représentant de la Compagnie transatlantique. J'accepte avec enthousiasme et je prends congé de mes amis, Croizé, Martin et les frères de C..., qui vont à leurs affaires. Baudelle, Damoisy et Noël sont restés à bord.

Si je me sépare de mes compagnons, c'est que j'ai mon programme particulier : je tiens en effet à me présenter dès ce soir chez un Cayennais de mes amis ; j'ajoute vite que c'est un Cayennais de bonne volonté, je ne crois pas en connaître d'au-

(1) Ces deux premières missions avaient un double but : commercial et politique, il ne m'appartient pas d'en dire davantage.

tres jusqu'ici. « Pourriez-vous me conduire chez Monsieur Bauroi, demandai-je à mon *cicerone* improvisé ? Savez-vous où il demeure ? »

Monsieur Bauroi est un créole que j'ai eu l'occasion de voir à Paris l'année dernière. A diverses reprises j'eus à lui donner mes soins, et non-seulement à lui, mais aussi à sa femme et à ses enfants, et j'ai trouvé en eux des gens si aimables, si pleins de cordialité, que j'ai entretenu avec cette famille, pendant les quelques mois de son séjour à Paris, les plus agréables relations d'amitié. Nous avions bien souvent parlé de Cayenne et de la Guyane à cette époque, et de ma part c'était avec cet intérêt passionné que, nous autres Français, nous éprouvons pour les contrées lointaines, d'autant plus passionné, du reste, que nous semblons absolument rivés au sol natal. J'étais alors bien loin de penser que le hasard des événements m'amènerait aujourd'hui dans ces parages et que je ferais visite à Cayenne même à ces bons amis.

Quand mon voyage fut décidé, je pris la précaution d'envoyer un mot à Monsieur Bauroi, seulement ce mot, je l'avais fait aussi laconique que mystérieux. Je lui disais tout simplement : « Je compte aller vous demander à dîner un jour du mois prochain. » Je ne précisais aucune date, je ne donnais aucun détail sur l'objet et le but de mon voyage ; j'écrivais à Cayenne comme j'aurais écrit à Pontoise ou à Fontainebleau, et sans plus de cérémonie, je m'invitais à dîner.

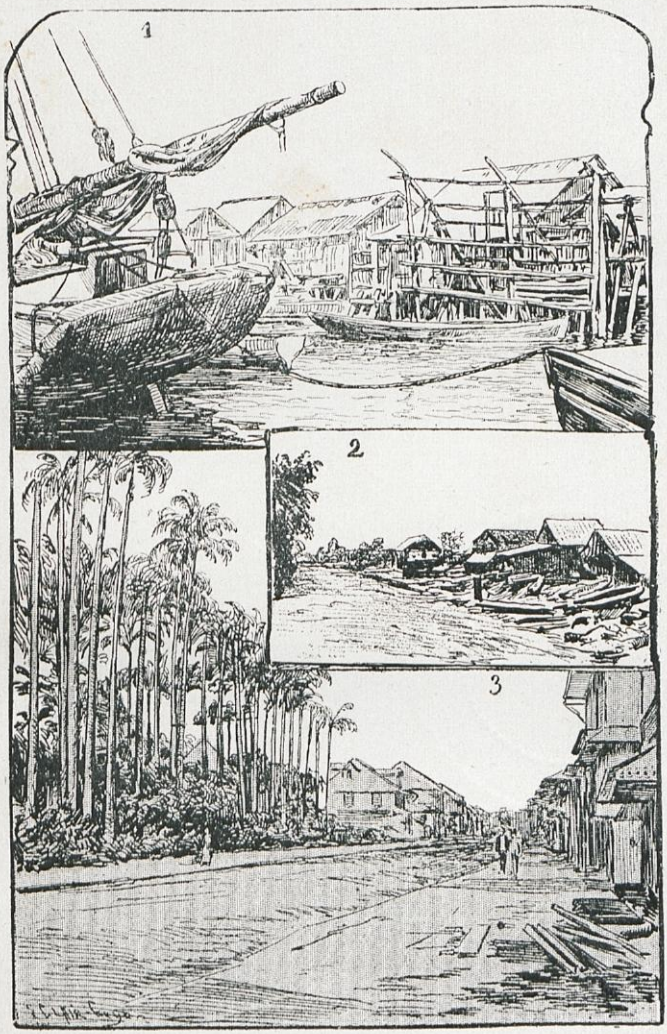
Cette lettre avait dû bien intriguer la famille, et, bien qu'annoncée, ma visite devait être pour eux plus qu'une surprise, un véritable événement. Aussi, malgré l'heure indue, je n'hésitais pas à me rendre immédiatement chez les Bauroi. A quelques mille lieues des centres de la civilisation, on peut se permettre un pareil accroc aux règles de l'étiquette.

« Si je sais où demeure Monsieur Bauroi, s'écria M. Castaing ! mais qui, à Cayenne, ne connaît le plus gros commerçant de la ville ? »

J'avoue que je fus aussi interloqué de la réponse que M. Castaing put l'être de ma demande; je ne savais pas, en effet, que mon ancien client fut un personnage aussi important : dans sa modestie, M. Bauroi s'intitulait sans prétention « négociant à Cayenne »; mais il ne m'avait pas dit que de tous les négociants de la Guyane, il était le plus considérable, qu'il était conseiller général, membre influent de toutes les sociétés locales; c'était, en un mot, un des gros bonnets de l'endroit et il me l'avait laissé ignorer. C'était, en outre, un bel exemple de ce qu'on peut faire à Cayenne en dix ans de vie laborieuse, car il y a deux lustres, M. Bauroi n'était qu'un modeste émigré de la Martinique.

Après avoir traversé des rues désertes où les étoiles seules projettent un peu de clarté, l'éclairage public étant totalement inconnu dans la capitale de la Guyane, nous arrivons, tout en causant, à une grande maison en bois, à un étage. Le rez-de-chaussée est clos par des volets; mais par une petite porte latérale, à laquelle fait suite un étroit couloir, nous pénétrons dans une cour pavée, sous un vestibule où une négresse étonnée se trouve à point pour s'informer du but de notre visite. « Va dire à ton maître qu'un Parisien le demande. » A peine la moricaude avait-elle disparu, non sans se retourner sournoisement pour voir sans doute comment était construit un habitant de la grande ville, qu'un jeune bambin de neuf ans accourt à ma rencontre. Je reconnais de suite le jeune Roland Bauroi, qui me regarde curieusement de ses grands yeux noirs. « Eh! bien, Roland, lui dis-je, tu ne me dis pas bonjour? regarde-moi donc bien en face. »

Au son de ma voix bien connue, un travail semble se faire dans l'esprit de l'enfant; il cherche à se rappeller, interroge ses souvenirs; puis brusquement, la mémoire lui revenant, il part comme une flèche sans prendre le temps de répondre à ma question et, gravissant quatre à quatre un escalier qui se trouve



A Cayenne :

1. Les Pêcheries chinoises. — 2. Une rue
3. La rue de la Liberté et le jardin des Palmistes

dans l'angle du vestibule, il se précipite comme une trombe dans l'appartement du premier. Je l'entends crier à tue-tête, du ton spécial dont on annonce les bonnes nouvelles : « Papa, c'est le docteur Goureau ; maman, c'est le docteur Goureau ! »

Ce cri de joie m'allait au cœur; il n'y avait pas à s'y méprendre, un accueil cordial m'attendait et le jeune Roland ne l'ignorait pas.

Voilà comme je fis mon entrée dans Cayenne et comment je me présentai, à 7 heures du soir, dans la famille Bauroi. M. Castain n'avait pas attendu le moment des effusions : il s'était retiré discrètement, s'excusant de ne pouvoir rester davantage.

Je n'avais pas trop présumé en comptant sur une réception sympathique; j'eus mieux encore : je fus reçu à bras ouverts par cette excellente famille et dès cet instant, je fus prié de me considérer comme l'hôte de la maison.

L'hospitalité large, familiale, toute de cordialité, est d'ailleurs une tradition chez les créoles, et il faut vivre au milieu de notre civilisation égoïste pour s'étonner de ces habitudes patriarcales.

Au moment de mon arrivée, le couvert était mis, la famille allait se mettre à table et j'insistai pour qu'on ne changeât rien à mon intention ; j'avoue que je me serais volontiers contenté de l'ordinaire de la maison. Mais l'arrivée d'un Parisien, d'un ami, du médecin qui, bien loin, là-bas, dans l'autre hémisphère, a possédé leur confiance, partagé leurs petits secrets, était, aux yeux de ces aimables gens, un événement trop considérable, c'était pour tous, parents et enfants, un trop beau jour de fête : bon gré mal gré, il fallut tuer le veau gras et mettre les petits plats dans les grands.

Le cocktail, le délicieux et perfide cocktail semble avoir été inventé tout exprès pour faire patienter les affamés, sous prétexte de leur ouvrir l'appétit. Je dus passer de nouveau par cette alcoolique épreuve. Douce violence, du reste, qui laissait à la cuisinière le temps de se débrouiller. Elle réalise, il est vrai, un

véritable tour de force et nous improvise un dîner que Lucullus et Vitellius n'eussent pas dédaigné. Du menu, je conserverai longtemps le souvenir d'un poisson délicieusement fin (il paraît que le poisson est très bon sur toute la côte), et d'un certain rôti de *hocco* (1), que je recommande aux gourmets qui passeront par là. Puis les fruits des tropiques : les bananes, les ananas, etc., et pour arroser le tout, un exquis vin blanc de Bordeaux, auquel le voyage semble avoir été des plus favorables.

Si le dîner fut un régal pour un pauvre voyageur souffrant de la faim et de la soif, je dois dire qu'il goûta plus encore le plaisir d'être assis à cette table de famille, entre le sourire heureux de Monsieur et Madame Bauroi et le gai papotage de leurs charmants enfants : l'aînée d'abord, la grande sœur, la grave et mystérieuse Frédérique, à qui ses 10 ans donnent déjà l'air d'une petite femme; puis le cadet, déjà présenté, l'espiègle et turbulent Roland; ensuite la troisième, la mignonne Alice avec ses cheveux frisés, ses yeux profonds et sa jolie figure de poupée; enfin, Monsieur Patrice, le dernier-né, mon compatriote, puisqu'il a vu le jour à Paris, l'année dernière.

Comme bien on pense, la conversation ne chôma pas pendant le dîner, les sujets ne manquaient pas : Paris, la Martinique, la Guyane, le Contesté; puis les incidents de mon voyage, mes compagnons de route, et aussi l'affaire Dreyfus. Comment pouvait-il en être autrement à si peu de distance de l'île du Diable ?

Mon hôte m'apprend qu'à Cayenne les esprits sont aussi partagés, les cervelles dans le même état d'ébullition qu'à Paris : deux partis sont en présence, qui s'observent, s'insultent, prêts à se déchirer; il y a des dreyfusards et des anti-dreyfusards, tout comme chez nous; et la passion des uns et des autres est

(1) Espèce de dinde sauvage.

telle que la discorde a désuni les familles, que le père est brouillé avec son fils, le frère avec son frère. Et tout cela parce que deux sentiments aussi respectables l'un que l'autre sont en conflit : l'amour de l'armée et l'amour de la justice !

Comme couleur locale, la note fut donnée par le sans-gêne de petites souris grises, trottant menu dans nos jambes, courant après les miettes qui tombaient de la table : en France, les femmes et les enfants auraient jeté des cris d'effroi; ici, cela semble tout naturel : les souris sont des commensaux de tous les jours... quand il n'y a pas de chats dans la maison. Pour moi qui manquais d'habitnde, ce spectacle m'intéresse tout d'abord, puis l'accoutumance se faisant, je me mets à l'unisson et ne prête bientôt plus d'attention aux familiarités excessives de la gent souricière.

Après dîner, M. Bauroi, qui tenait à me présenter à ses amis, me conduit au *Cercle des négociants*. « Surtout, ne parlez pas ici de Dreyfus, me dit-il en route, vous mettriez le feu aux poudres. » Il y avait là une douzaine de créoles jouant aux cartes, parlant pépites, poudre d'or et placers; la plupart portaient des noms retentissants empruntés à la mythologie ou à l'histoire romaine. En dépit de ce petit travers qu'on retrouve chez les créoles aussi bien que chez les noirs, ces messieurs furent charmants. Je ne vis pas un blanc, sans doute parce que, à Cayenne comme dans les autres colonies françaises, les blancs sont tous, ou à peu près, des fonctionnaires et que nos fonctionnaires croiraient déroger en se mêlant à ce qu'ils appellent dédaigneusement des mulâtres. Il n'y avait non plus pas un seul nègre pour la raison probable que les créoles, à leur tour, ne frayent pas avec les noirs; mais si les premiers ont tort, les seconds ont mille fois raison, à mon avis, parce que le créole est un homme tandis que le nègre est une brute. Nous ne voyons, en France, la race noire qu'à travers le prisme de la sentimentalité, nous ne les connaissons pas.

Parmi les personnes à qui je fus présenté se trouvait un confrère, le docteur Pain, ancien médecin de la marine, qui s'est fixé à Cayenne où il exerce son art avec un talent très apprécié. Lui aussi est créole, mais quel homme charmant et distingué et aussi quel savant médecin! Voilà bien personnifiée la différence qu'il faut établir entre les nègres purs et les hommes de sang mélangé, les créoles, comme on dit ici. Un nègre, à sa place, n'eût jamais fait qu'un médicastre, un méprisable sorcier, tandis que le docteur Pain est un homme de valeur, à qui ses services dans la marine ont valu le ruban de la Légion d'honneur. Ruban bien placé et dignement porté.

Tout de suite, la sympathie s'établit entre nous, et l'obligeant confrère m'offre de me faire visiter, dès le lendemain, les deux hôpitaux civil et militaire. Je n'ai garde de refuser pareille aubaine ; il doit se rencontrer là des cas intéressants de maladies spéciales à ces climats : malaria, bériberi, lèpre, éléphantiasis, etc. ; nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin.

Après l'obligatoire cocktail de bienvenue, nous rentrons. Chemin faisant, M. Bauroi m'exprime ses regrets de ne pouvoir m'offrir chez lui une chambre ; vu sa nombreuse famille, il ne lui reste pas un coin disponible ; d'autre part, il refuse énergiquement de me laisser coucher à l'hôtel. Aussi a-t-il retenu pour moi un lit chez une voisine (1), la mère d'un jeune étudiant en médecine qui, en ce moment, termine à Paris ses études. « Comme cela, dit-il, vous serez toujours en famille. » La brave dame m'accueille avec empressement et me fait promettre d'aller voir son fils à mon retour à Paris, ce dont je m'acquitterai bien volontiers.

Enfin me voici seul dans ma chambre, la chambre classique des colonies : cloisons en planches, lit à moustiquaire, une commode, une table et quelques chaises : mobilier sommaire, en acajou massif, du temps du premier Empire ; mais

(1) Madame Dewez.

le tout propre, avec linge d'une éclatante blancheur et de l'eau à profusion. Il fait chaud, très chaud, et j'éprouve une volupté rare à me mettre à mon aise pour rédiger mon journal. Malgré l'état sommaire de mon costume, je souffre encore de la chaleur et ne puis résister au désir d'entr'ouvrir mes persiennes, pour laisser entrer un peu de la fraîcheur de la nuit. Hélas ! à Cayenne c'est chose inutile, la chaleur de la nuit égale celle du jour. Encore n'y aurait-il que demi mal si, ce faisant, je n'avais commis une fatale imprudence : j'avais ouvert la porte à une invasion de moustiques attirés par la lueur de ma bougie. Quelle fâcheuse inspiration j'avais eue là ! Oh ! mon pauvre épiderme ! Toute la nuit j'eus à gémir des suites de mon inexpérience.

C'était mon premier contact avec cette engeance ailée et dévorante, mais quel contact à jamais mémorable ! Oh ! punaises et puces de mon pays, comme vos morsures me sembleraient plus douces en ce moment ! vous, au moins, savez choisir vos victimes, tandis que les moustiques ne respectent rien : blancs et nègres, riches et pauvres, gens propres et gens sales, tout est bon pour leur impitoyable suçoir.

26 Juillet. — « Des cocos ! des cocos ! qui veut des cocos ? » Tel est le cri de la rue qui chaque matin réveille l'habitant de Cayenne dès la sixième heure. Et il faut entendre cette intonation gutturale, cet O prononcé par les noires vendeuses comme s'il était ponctué d'un énorme accent grave !

A peine les yeux ouverts, la chair cuisante et boursouflée des attaques des moustiques, je me précipite à la fenêtre, curieux de contempler sous le soleil levant Cayenne en général, et en particulier les marchandes de cocos... qui n'ont rien de commun d'ailleurs avec nos débitants parisiens de jus de réglisse. Ce coup d'œil matinal ne manque pas d'originalité : des négresses, d'horribles négresses, vieilles et édentées pour la plu-

part, portent sur leur tête des corbeilles remplies de cocos frais et appétissants et, tout en marchant à grandes enjambées, poussent leur cri chevrotant : « Cocos ! qui veut des cocos ? » Elles s'acheminent toutes dans la même direction et se pressent vers le marché qui est proche, balayant la poussière de leurs robes de cotonnade aux couleurs voyantes, roulant des gros yeux de croquemitaine qui font peur aux enfants ; d'autres, les ménagères, des jeunes et des vieilles, sortent des portes, le chef couvert d'un chapeau de paille large comme un parasol et pointu comme un pain de sucre : elles font leurs provisions, achètent des cocos, des citrons, des mangues, car si les marchandes annoncent seulement des cocos, elles vendent aussi d'autres fruits variés ; mais le coco est le fruit du matin, c'est le petit déjeuner des Cayennais.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire d'après ce que nous voyons en France, pour manger l'amande que se vend le fruit du cocotier, mais pour boire le liquide légèrement citrin, discrètement opalescent, qui se trouve immédiatement sous l'écorce ; le lait de coco, dont la saveur à la fois aigrelette et sucrée, est assez agréable au goût. Les indigènes en sont très friands et prétendent qu'il est apéritif et rafraichissant ; ils le boivent à jeun, en guise de café au lait. J'avoue que celui-ci me semble préférable, même avec du lait concentré, le seul qu'on consomme à Cayenne, le lait frais étant inconnu faute de vaches.

Mais voici qu'à l'appel des marchandes de cocos, Cayenne semble se réveiller ; les boutiques s'ouvrent, la rue s'anime peu à peu des allées et venues des indigènes. Des nègres et des négresses d'abord, qui forment ici la grande masse de la population : ce sont des noirs du type déjà vu à la Martinique ; le costume est le même, sauf le couvre-chef des femmes : au lieu de la marmotte de foulard multicolore, c'est le large chapeau de paille, comme en portait Chacha à Fort-de-France. Voici maintenant des indiennes, plus sveltes, plus élancées, les che-

veux lisses, relevés en torsades; elles sont aussi plus élégantes et la robe de cotonnade a un certain cachet que n'ont pas ces larges vêtements flottant au vent que préfèrent les négresses. Puis ce sont des Chinois, ou plutôt des Annamites, transportés ici au moment de la conquête de leur pays ; puis des créoles. Enfin apparaissent des hommes à la face rasée, vêtus de la blouse et du pantalon de toile grise, coiffés du chapeau de paille aux bords rabattus : ce sont des blancs ceux-là, facilement reconnaissables, malgré le hâle qui a basané la peau du visage et des mains. Armés de pelles et de balais, ils procèdent à l'enlèvement des ordures ménagères qu'ils chargent dans des tombereaux. Ces hommes sont les condamnés aux travaux forcés, les forçats, ou plutôt, comme on dit ici par un euphémisme indulgent, les *transportés*. Ils sont chargés du service de la voirie; mais, bien qu'arrivés dès la première heure, ils ne s'acquittent de cette mission que de seconde main ; ils n'enlèvent que ce qu'ont bien voulu laisser les *urubus*.

Les *urubus !* voilà une des particularités de Cayenne ! Tout le long de la rue, se promènent gravement des oiseaux gros comme des poules, au plumage uniformément noir, balançant leur cou déplumé, fouillant de leurs pattes et de leur bec dans les immondices et engloutissant en hâte tout ce qui semble bon à leur vorace appétit, car les *transportés* vont passer : ce sont les *urubus*, espèce de petits vautours que les Cayennais, à cause de leur couleur, appellent aussi des corbeaux. Mais ils n'ont de ceux-ci que le plumage et encore est-il moins brillant, moins lustré, plus terne : les urubus me rappellent plutôt, dans leur ensemble, les dindonneaux de nos basses-cours. Ils se montrent aussi familiers que nos moineaux à Paris et ils se dérangent à peine au passage d'un chien ou d'une voiture.

Les urubus sont ici des oiseaux sacrés et malheur à qui s'aviserait d'en tuer un : 15 francs d'amende, c'est le tarif

pour le premier délit ; mais la récidive est taxée à 50 francs, plus la prison.

Aussi pullulent-ils à Cayenne, et tandis qu'on en voit déambuler majestueusement dans les rues à la recherche de quelque provende, d'autres sont perchés en lignes noires sur le rebord des toits ; ceux-ci sont les repus ; ils ont trouvé le bon morceau qu'ils digèrent béatement.

Les marchandes de cocos, les nègres, les forçats, les urubus, tout cela constitue un tableau vivant, pittoresque et original. A ce tableau pourtant, il manquait jusqu'ici le motif principal : le voilà qui se présente sous ma fenêtre, tout en face de moi, sous forme d'un sujet idyllique. Une jeune femme vêtue de blanc, la taille svelte, le corsage saillant, les hanches harmonieusement arrondies, va et vient dans son minuscule jardinet, cueille une fleur par ci, arrache une herbe par là, donne à ses poules le picotin du matin, passe une main caressante sur le dos d'un ara aux reflets d'or et de turquoise. Un chapeau de paille à la mode de Cayenne me cache son visage, mais cette taille souple, cette démarche élégante feraient rêver don Juan lui-même. Aussi j'attends avec anxiété le moment où je pourrai contempler ses traits, admirer son sourire, ses dents blanches, ses yeux bleus, car je me figure qu'elle a les yeux bleus... oui, elle ne peut avoir que des yeux couleur d'azur. Enfin ! elle lève la tête, se retourne vers moi, sourit. Horreur !... trois fois horreur !... c'est une négresse, jeune, il est vrai, mais avec des lèvres lippues, un nez épaté, une tignasse crépue : une tête de Gorgone sur un corps de Vénus. Mon rêve est fini ; la vision éthérée s'est évanouie ; me voilà brusquement ramené sur terre par ce cri que j'avais cessé d'entendre, bien qu'il n'eût pas discontinué : « Qui veut des cocos ? » La voilà, la réalité ! A Cayenne, encore moins qu'à la Martinique, il ne faut pas compter sur des idylles.

Cependant que le soleil monte à l'horizon et répand sur la

ville une chaleur d'étuve. Et il va falloir s'habiller ! se cuirasser d'une triple toile empesée, s'entourer le cou d'un carcan bien blanc et bien raide, s'emprisonner les pieds dans du veau verni ! C'est qu'à Cayenne on se pique d'élégance ; les créoles font pour leur toilette des frais que nous ignorons sur les boulevards parisiens. La tenue négligée est l'apanage des nègres, des va-nu-pieds, comme on peut le dire sans métaphore aucune. Ah ! les marchands de chaussures ne font pas fortune dans ces pays tropicaux !

A sept heures, M. Bauroi vient me prendre pour la douche et le café au lait ; l'une est glaciale, l'autre est bouillant, et, malgré le contraste, tous deux sont agréables le matin pour secouer la torpeur et chasser le sommeil.

A neuf heures et demie, arrive le docteur Pain, ponctuellement exact, et nous partons immédiatement en voiture pour visiter les hôpitaux : d'abord l'hôpital civil.

Il est situé hors de la ville, aussi nous faut-il traverser Cayenne dans toute sa longueur, ce qui me permet d'en avoir une vue d'ensemble. Les rues droites se coupent perpendiculairement ; elles sont bordées de trottoirs et propres. Les maisons sont tout en bois ; les plus modestes sont construites avec des planches venues de France, planches de bois blanc : sapin ou peuplier. Malgré la richesse des forêts, il n'existe ici aucune exploitation, aucune scierie pour approvisionner la colonie, et l'on est obligé d'avoir recours à la métropole pour le bois vulgaire. Quelques maisons, les plus riches, sont en bois du pays, c'est-à-dire en bois précieux, en bois des îles, comme on dit au faubourg Saint-Antoine, bois dur comme du fer, aussi résistant à l'action du feu qu'à celle de la hache. L'acajou, l'ébène, le palissandre, etc., telles sont les essences qu'on emploie couramment comme matériaux à bâtir. Malheureusement pour le coup d'œil, tous ces bois restent à l'état brut ; s'ils avaient subi quelque peu le travail du polissage, on peut dire que Cayenne

offrirait, dans les quartiers du centre, un coup d'œil féerique. Mais le créole n'a pas de ces élégances ; de sa maison il ne voit que le côté utilitaire ; le plaisir des yeux, les jouissances de l'esprit sont choses ignorées de lui, ou du moins méprisées comme inutiles.

Presque toutes les maisons comprennent, outre le rez-de-chaussée, un étage, quelquefois deux. Le rez-de-chaussée est un magasin, au-dessus ce sont les appartements. Quant au commerce, oh ! il est peu compliqué à Cayenne ; dans cette ville de huit à dix mille habitants, il n'y a absolument que deux sortes de boutiques : dans les unes on vend des denrées diverses, vin, bière, liqueurs fortes, conserves ; dans les autres ce sont des articles de ménage, étoffes, ustensiles de cuisine, meubles courants, bimbelotterie, etc. En cherchant bien on pourrait trouver encore un acheteur d'or, un photographe qui cumule la vente du collodion avec celle des bicyclettes, puis une couple de blanchisseuses, deux ou trois boulangers et une fabrique de glace. Et c'est tout. Mon hôte lui-même possède un comptoir où sont accumulées toutes sortes de marchandises, à l'instar des magasins du Bon-Marché et du Louvre : cotonnades, bijouterie, articles de chasse, de ménage ; on peut dire qu'on y trouve de tout, en dehors de ce qui est alimentation. Et il faut voir, au moment où nous partons, le mouvement qui se produit dans ces magasins : nègres bavards, Indiennes au fin profil, Chinois aux yeux obliques, c'est une véritable cohue qui achète, paie et s'en va pour être aussitôt remplacée par une nouvelle avalanche. Il faut dire, il est vrai, que la journée commerciale est très courte : les boutiques ferment le matin à dix heures pour ne rouvrir qu'à deux heures, et à cinq heures toutes les devantures sont fermées. Il faut ajouter encore que la maison Bauroi est la plus achalandée de toute la ville. Est-ce qu'elle est mieux assortie ? Vend-elle meilleur marché que les maisons concurrentes ? Je n'ai pas eu l'indiscrétion d'approfondir.

D'industrie locale, il n'y en a pas ; tout est importé ; il n'y a ici qu'un article d'exportation, un seul, et c'est l'or, l'or en poudre et l'or en pépites, l'or des placers de la Guyanne et l'or du Contesté. Quelle que soit l'heure, quel que soit le jour, la seule préoccupation du Cayennais c'est l'or ; quels que soient les groupes, les réunions de personnes : noirs, blancs ou créoles, la seule conversation c'est l'or ; on ne parle que de l'or, on ne vit que pour l'or. L'or monnayé est inconnu ici ; toutes les transactions se font à l'aide de la poudre d'or qui se vend à raison de 2 fr. 65 à 2 fr. 80 le gramme. Aussi chacun possède son trébuchet et porte avec lui son petit sac rempli de la précieuse poudre jaune. Comme monnaie divisionnaire, les Cayennais emploient nos pièces de 5 francs, de 2 francs, d'un franc, et comme monnaie de billon le *sou marqué*. Le sou marqué est une monnaie propre à la Guyanne, frappé sous Louis-Philippe (1), dont elle porte sur une face les initiales entrelacées et surmontées de la couronne royale ; elle est en cuivre, un peu plus large qu'une pièce de deux centimes, avec ces mots en exergue sur l'autre face : GUYANE FRANÇAISE. Sa valeur toute de convention est de 10 centimes ; au-dessous, il n'y a plus d'autre monnaie, ce qui serait inutile du reste, vu le prix élevé de toutes choses.

Quant aux produits du sol, c'est la même indifférence de la part du Cayennais. Le café, le cacao, le tabac, la canne à sucre poussent ici comme à souhait, mais personne ne veut se donner la peine de créer des plantations. L'or, toujours l'or, rien que l'or.

La culture maraîchère elle-même, si facile dans ce pays de marécages, est délaissée ; on a peine à trouver au marché une salade, et la moindre laitue se vend 50 centimes (5 sous marqués, comme on dit ici). Des piments, des mangues, des

(1) C'est la seule pièce de billon qui ait été frappée sous ce règne.

ananas, des choux-palmistes, tout ce qui pousse seul, qui ne demande aucun travail, voilà ce qu'on trouve à acheter, et encore il ne fait pas bon marchander ! les négresses ont un vocabulaire que je croyais être la propriété exclusive de nos dames de la halle, et elles ont bientôt fait d'envoyer promener l'acheteur récalcitrant. Noël en a fait l'expérience cruelle, paraît-il. Ce pauvre Noël !

Notre voiture, après avoir dépassé les dernières maisons de Cayenne, tristes échopes basses où des nègres entretiennent leur abrutissement natif avec le tafia, roule maintenant sur une route magnifique, au sol rougeâtre comme saturé d'oxyde de fer, entre deux rangées d'arbres majestueux, dont les branches forment voûte au-dessus de nos têtes : ce sont des acajous, des sabliers, des papayers, des tamariniers. En dehors de la route, quelques champs de manioc, mais surtout des marécages, du milieu desquels s'élève une végétation touffue et des grands arbres : palmiers, cocotiers, palmistes et nombre d'autres qu'il me serait difficile de nommer, car la flore Cayennaise est d'une richesse incroyable et tous ces feuillages ne rappellent en rien ceux que nous avons coutume de voir en France.

Sur notre gauche, nous apercevons de temps à autre, à travers une éclaircie, la mer, dont nous ne sommes éloignés que de quelques centaines de mètres, et nous arrivons devant la porte de l'hôpital.

Chose bizarre et qui résulte plus des habitudes locales que d'un plan combiné et prémédité, il se trouve que l'hôpital civil de Cayenne est un hôpital modèle : il réalise, du moins comme construction, une grande partie des *desiderata* que nous réclamons en France. Il se compose, en effet, d'une série de pavillons isolés, pavillon pour les blessés, pavillon pour les fiévreux, pour les lépreux, pour les éléphantiasiques, pour les aliénés, etc., et tous ces pavillons, en bois comme de juste, sont disséminés au travers d'un parc ombragé des plus beaux arbres

qui se puissent voir. Rien qu'en bois d'ébénisterie, l'hôpital représente des sommes considérables. Mais qu'est-ce que des arbres pour des Cayennais? Comment parler ici de richesses forestières alors que le sol regorge d'or? Les arbres çà ne compte pas, c'est si commun en Guyane qu'on s'en soucie comme des cailloux en France.

Et voilà comme notre possession sud-américaine est une colonie entièrement inexploitée. Jusqu'ici l'on ne s'est occupé que des placers, et tant que la terre donnera de l'or, on ne voudra entendre parler, ni de plantations, ni d'exploitations de forêts. En attendant, les malades de l'hôpital profitent de délicieux ombrages formés par tous ces géants de la zone torride.

Outre les pavillons affectés aux diverses catégories de maladies, il y a un local distinct où se trouve l'administration ; les services: buanderie, cuisines, etc., sont relégués dans un autre quartier. En somme, il y a un isolement parfait. La propreté la plus minutieuse règne dans les salles et c'est un spectacle nouveau et amusant tout à la fois, de voir toutes ces figures noires émerger de la blancheur immaculée des draps.

La visite des salles de blessés et de fiévreux n'aurait guère retenu mon attention si le docteur Pain n'en avait profité pour me donner un avant-goût du Contesté, terme de mon voyage. Ici c'est un sujet qui a eu la figure fracassée par un coup de fusil reçu au Carsevène ; là sont des misérables grelottant la fièvre, hâves, anémiés par la malaria et qu'on a ramenés du Contesté, dans quel état! « Hum! hum! mon cher Pain, vous n'êtes certes pas encourageant et voilà de quoi donner aux plus braves le froid dans le dos! Si je retenais tout de suite un lit pour mon retour! »

Mais, comme dit le proverbe, quand le vin est tiré il faut le boire ; et puis, que diable! s'il y avait lieu d'hésiter, ce n'est pas à Cayenne, c'est à Paris que j'eûsse dû le faire. Il s'agit maintenant d'aller jusqu'au bout.

Le pavillon le plus intéressant pour moi fut celui des lépreux. Cette fois voici bien du non-vu; mais quelle chose effroyable à contempler que les ravages exercés par cette épouvantable maladie !

Un de ces malheureux est au début de son mal, et déjà il a le nez, les joues, le lobule de l'oreille tout couvert de tubercules qui lui donnent un aspect repoussant ; un autre, à un degré plus avancé, a la face trouée d'ulcérations sanieuses, les mains et les pieds déformés par des tumeurs ; un troisième a la peau de la figure lisse, comme cicatricielle ; des brides tirent l'œil d'un côté, l'oreille de l'autre ; par suite de l'atrophie des muscles de la face le masque immobile a pris l'aspect léonin, les doigts des mains et des pieds sont rétractés en forme de griffes d'oiseau, mais des griffes horribles, tuméfiées et suppurant ; enfin, trois ou quatre sont arrivés à cette période ultime de l'amputation spontanée, ils n'ont plus de doigts aux pieds, plus de doigts aux mains, rien que d'affreux moignons terminant des bras à jamais immobilisés dans une demi-flexion, et des jambes torses qui ont peine à soutenir leur pauvre corps, et ces bras et ces jambes sont couverts ainsi que le tronc, d'écailles, de squames, de lambeaux d'épiderme desséché.

En plus de ces infirmités physiques, les pauvres gens présentent des lésions graves du côté du système nerveux : la sensibilité étant abolie, ils ne sentent plus ce qu'ils touchent, sont insensibles au froid, au chaud, aux piqûres, aux contusions ; l'intelligence elle-même est atrophiée, il semble qu'on ait devant soi des crétins ou des idiots.

Et l'on est encore à découvrir un remède qui puisse, non pas guérir, mais seulement enrayer cet affreux mal ! Souvent on a cru l'avoir trouvé, mais toujours il a fui comme un mirage. Ce que l'on avait pris pour un arrêt définitif était simplement une rémission de la maladie qui reste facilement un an, deux ans stationnaire et qui tout d'un coup, sans qu'on sache pour-

quoi, recommence ses ravages par de nouvelles poussées.

Et cette marche vers la mort est fatale, inéluctable, quelle que soit la forme de la maladie, tubéreuse ou paralytique. Qu'il y ait prédominance des symptômes cutanés ou des désordres cérébro-spinaux, l'aboutissement suprême est invariable : du premier jour le lépreux est un condamné à mort.

Et cette maladie, contagieuse d'après tous les médecins qui l'ont étudiée, ne respecte aucun sexe, n'épargne aucun âge : hommes, femmes, enfants, adultes, vieillards, le bacille de Hansen (qu'on a longtemps confondu avec le bacille de Koch) s'attaque à tous. Heureusement la dissémination du mal est plutôt faible ; en effet, si je compte bien, je n'ai guère vu, en somme, qu'une dizaine de cas. C'est encore malheureusement trop, car c'est une existence horrible que celle de ces malheureux, rejetés de partout, morts-vivants qu'on cloître dans les léproseries, en attendant la suprême délivrance.

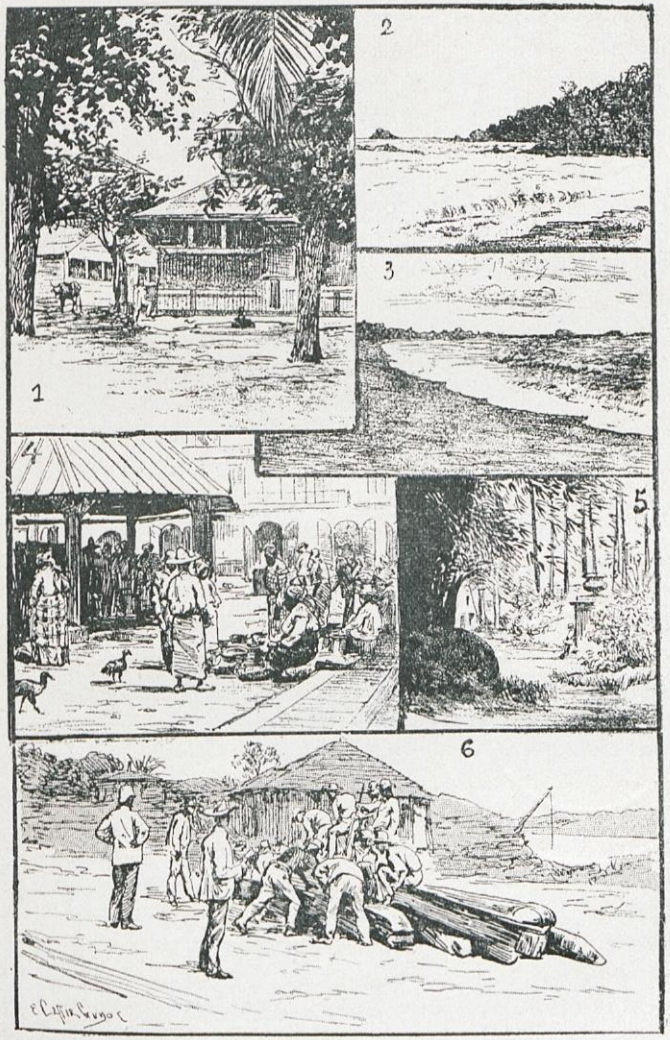
Si blasé que je sois, en ma qualité de médecin, sur les misères du pauvre monde, je me sens tout de même péniblement impressionné par un pareil spectacle et c'est avec un soupir de soulagement que je m'éloigne du pavillon des lépreux.

Le docteur Pain, en guise de diversion, me conduit maintenant à la chapelle : une curiosité, me dit-il, et c'est vrai, c'est même de la haute curiosité. A mon grand étonnement, je me trouve en face d'une admirable décoration, d'un style absolument différent de ce qu'on a l'habitude de voir dans nos églises de France. Ici l'or est absent, bien que nous soyons dans le pays des pépites ; l'œil n'est point ébloui par l'éclat du métal fauve, c'est le triomphe du bois, mais le bois rare et précieux, le bois sculpté, travaillé, poli, verni, le bois des forêts de la Guyane avec ses opulentes marbrures, ses veines aux riches dessins, son grain serré, aussi dur à buriner que le marbre, mais d'une durée éternelle comme celui-ci. Les insectes ne l'attaquent pas, la pourriture ne saurait l'atteindre. Le tabernacle est en palis-

sandre, l'autel est en ébène, et l'acajou, le bois de rose, le bois violet, le bois de fer, le gaïac et quantité d'autres essences précieuses jouent leur partie dans cette étonnante symphonie. Il en résulte non pas cette fanfare bruyante et tapageuse que donne le clinquant des dorures, mais un motif suave, mélancolique, allant à l'âme, comme serait un nocturne de Chopin. Les portes du tabernacle sont artistement fouillées et des scènes de l'Ecriture se détachent en ronde-bosse et en bas-reliefs. Une balustrade entoure le chœur : elle est aussi taillée dans les mêmes bois, dont le poli semble marmoréen.

Quels sont les artistes qui ont exécuté ces chefs-d'œuvre ? Tout cela, me dit mon compagnon, c'est l'ouvrage des transportés. Des transportés !.. c'est-à-dire d'hommes qui ont tué ou volé ! Mais qu'importe ? Ébénistes du faubourg Saint-Antoine ou sculpteurs de la butte Montmartre, il y a au bagne de Cayenne des ouvriers de génie qui eussent pu arriver à la célébrité dans la mère-patrie, et ils agonisent ici obscurément ! Etrange et douloureuse destinée !

De l'hôpital civil, nous revenons vers Cayenne pour visiter maintenant l'hôpital militaire, situé dans la ville même. Nous suivons une nouvelle route, aussi ombragée que la première et qui longe le fameux pénitencier. A notre droite s'étendent les bâtiments qui servent d'abri à toute une population de forçats, écume humaine incessamment rejetée par le bouillonnement perpétuel de nos cités, pauvres cerveaux brûlés par les ardeurs du « struggle for life », faibles esprits dévoyés vers le crime par l'argent ou par la femme ; et aussi, courbés sous le même joug de misère, les vaincus de nos discordes civiles, rêveurs épris d'une chimère et que la réalité a précipités au fond du gouffre, Don Quichottes de la politique dont les armes se sont brisées aux premiers moulins à vent rencontrés, martyrs de l'Idée, condamnés pour un geste, pour un mot, quelquefois pour une intention. Et de tous ces misérables, criminels



A Cayenne (suite) :

1. *L'habitation* de M. Beauroy. — 2. La plage Beauroy côté S 3. La plage Beauroy côté N. — 4. Le marché. — 5. Le jardin des Palmistes. — 6. Les « transportés » sur le port.

de droit commun et criminels politiques, insurgés contre la propriété ou révoltés contre la loi, combien de criminels-nés appartiennent à la médecine plutôt qu'au fouet du garde-chiourme! combien sont des malades privés de leur libre-arbitre par la tare héréditaire ou acquise, fils d'alcooliques ou alcooliques eux-mêmes, entraînés dès lors sans frein, sans résistance par les pires instincts de la bête humaine!

Mais voilà! dans le crime le juge ne voit que l'acte, et se refuse à peser les mobiles ; et les médecins, dont la science incomplète est incapable de guérir les cerveaux, n'osent conclure à l'irresponsabilité, à l'impulsion irrésistible. Dans un siècle assurément nous paraîtrons des barbares aux yeux de nos petits-neveux plus instruits.

Sur la gauche, quelques dépendances. Au-dessus d'une porte, on lit : Conseil de guerre. C'est là que les révoltés du bagne sont jugés d'après la loi martiale. Quels drames inconnus, sans écho au dehors, doivent se dérouler derrière ces murs! Quelles luttes suprêmes entre un paria qui défend sa misérable vie et un soldat, impitoyable par devoir, qui réclame une tête au nom du Code militaire! Et le Christ qui pardonna à ses bourreaux, qui excusa la femme adultère, qui promit le paradis au larron crucifié à ses côtés, préside impuissant à ces exécutions sanglantes! Car le conseil de guerre au bagne, c'est la guillotine sans phrases, avec cette hâte expéditive qu'inaugura la Terreur et qu'on croyait disparue avec elle. Ici point d'excuses à invoquer, point de circonstances atténuantes à faire valoir, point d'appel suprême au chef de l'Etat : un forçat qui a eu un moment de défaillance est un homme mort ; le tribunal militaire ne connaît pas la pitié. Ne faut-il pas par l'exemple terroriser les autres? Ce matin même, aux îles du Salut, est tombé sous le couteau, un homme qui, il y a huit jours, tuait à coups de revolver le commandant du pénitencier de Kourou. Quelles furent les circonstances du drame? Personne ici n'en sait rien.

Quel que soit le crime de l'homme, ce châtiment précipité ressemble plus à des représailles qu'à l'impartiale et sereine justice.

J'aurais voulu pouvoir visiter le bagne; mais il paraît que c'est inutile de le demander, l'administration n'accorde aucun permis. C'est un tort; en agissant ainsi, elle donne à penser qu'elle a quelque chose à cacher aux yeux des profanes, dont je suis. Je me contente, faute de mieux, de jeter un regard par la porte entr'ouverte et j'aperçois une grande cour déserte, bordée de bâtiments bas; on dirait une caserne à l'heure de la sieste.

Du reste, pour voir les forçats, il est inutile de pénétrer dans l'enceinte du pénitencier; on en rencontre partout à Cayenne, dans la rue, sur le port, dans le square des palmistes: quelques-uns seuls, ce sont les bien notés, les autres par escouades sous la conduite de garde-chiourmes portant en bandoulière l'étui de cuir fauve; il y a là-dedans de quoi calmer les impatiences et les révoltes. Il est rare, du reste, que les surveillants aient à sortir le revolver du fourreau.

Sur la route que nous suivons et qui mène du bagne à Cayenne, nous dépassons plusieurs groupes de transportés, avec la courte blouse grise et le chapeau de paille règlementaires. Ils s'acheminent vers la ville, alignés comme des soldats et marchant au pas.

J'examine avec curiosité ces faces glabres de grands criminels et je reste étonné de l'impression produite; je croyais voir des yeux chargés de haine, des mines rébarbatives, des attitudes de bêtes fauves contenues avec peine sous le fouet du belluaire. Eh bien! pas du tout. Toutes ces physionomies sont simplement résignées, on ne voit point sur ces visages les stigmates des crimes passés, et le regard craintif jeté vers nous semble seulement dire: « Sont-ils heureux d'être libres! » Si ce n'était leur costume, on pourrait prendre ces hommes pour de

paisibles bourgeois en promenade ou des militaires allant à la corvée. Tous sont jeunes, 18 à 30 ans. Est-ce qu'ici on ne vieillit pas? Peut-être.

En tout cas, ces gens-là, en dépit de leur passé, n'ont pas de mauvaises figures et l'on peut admettre que la discipline du bagne est moralisatrice. Si l'on rendait ces hommes à la liberté, sans doute quelques-uns retourneraient au crime comme le chien à son vomissement, mais je suis persuadé que la plupart ne demanderaient pas mieux que d'essayer d'une existence nouvelle par le travail..., pourvu que la société voulût bien leur en donner les moyens. Hélas! c'est là justement la pierre d'achoppement de notre système de répression : la loi punit le crime ; mais après l'expiation, le criminel se voit fermer tout retour à la vie honnête ; suivi partout par son casier judiciaire, flétrissure aussi indélébile que l'ancienne fleur de lys sur l'épaule, il est rejeté de tous, et sous peine de crever de faim, il lui faut voler de nouveau, cambrioler et même tuer à l'occasion. Puisque dans notre organisation sociale le travail est obligatoire, encore faut-il qu'il soit accessible à tous, et c'est le premier devoir de toute société démocratique d'en assurer les moyens. Nous n'en sommes pas encore là.

La vie du forçat à Cayenne n'est pas très pénible, comme on le croit communément ; le temps est passé où les galériens étaient employés à percer des routes. Malheureusement ce sol des Guyanes est tellement infesté de malaria qu'au moindre coup de pioche les travailleurs tombaient comme des mouches, ce qui contribua à donner à notre colonie la fâcheuse réputation dont elle jouit encore. Comme d'autre part, pour légitimer une légion de garde-chiourmes, il faut des forçats, on prend grand soin de leur santé et ils sont, à vrai dire, comme des coqs en pâte.

Aussi les travaux forcés ne sont-ils plus guère qu'un mot, et l'on peut affirmer sans exagération que les forçats ne font rien, à moins qu'on ne veuille appeler travail, l'enlèvement journalier des

ordures ménagères, l'entretien du jardin des palmistes, ou la fabrication de ces petits bibelots où excellent les prisonniers, comme ces coupe-cigares en forme de mignonnes guillotines artistiques. Tout cela ne ressemble en rien aux pénibles travaux de terrassements que les Anglais font exécuter sous le bâton à leurs forçats de Sainte-Lucie.

Un certain nombre de transportés ont encore en plus un semblant de liberté ; les particuliers les emploient à garder leurs villas, les *habitations*, comme on dit à Cayenne. Les propriétaires retenus toute la semaine à la ville ne vont à la campagne que du samedi au lundi, tout comme en France ; ce sont des forçats qui sont chargés de garder l'habitation le reste de la semaine, soignant les volailles et le bétail, pêchant et chassant du matin au soir.

Les condamnés à temps, une fois leur peine expirée, sont tenus pour la plupart de résider à la Guyane, mais le séjour de Cayenne leur est interdit. On a affecté aux libérés un vaste territoire situé à l'extrémité ouest de la colonie, du côté du Maroni. Et c'est un tort, je crois, car on se prive ainsi bénévolement d'une main-d'œuvre précieuse qui fait défaut à Cayenne plus peut-être qu'à la Martinique. Tous ces libérés qui ont des métiers en mains seraient certainement une source de prospérité pour la colonie, si l'on voulait avoir pour but la réhabilitation plutôt que le châtiment inexorable.

Pourquoi le séjour de la capitale, comme des autres villes, du reste, est-il défendu aux anciens forçats? Est-ce pour éviter le contact avec la population saine ? Vraiment cela fait rire quand il s'agit de nègres débauchés et paresseux. Les créoles qui emploient les condamnés comme domestiques ou gardiens de propriétés, ne montreraient, je suis sûr, aucune répugnance à se servir d'eux après leur libération ; d'ailleurs ce nom de transportés qu'ils leur donnent ne témoigne-t-il pas du degré d'indulgence qu'ils leur accordent ? Sans doute, un bon nombre

refuseraient d'être des salariés et voudraient se faire une situation indépendante. Où serait le mal ? N'est-ce pas ainsi que l'Angleterre a colonisé l'Australie ?

Craint-on que quelques-uns ne retournent dans la mère-patrie, et ne viennent recommencer leur existence de vols et de crimes ? Rien de plus facile à éviter, en édictant les peines les plus sévères contre ceux qui tenteraient de s'évader, en n'accordant le séjour dans les villes qu'à titre de récompense aux plus méritants, en facilitant enfin à ces hommes la constitution d'une famille par le mariage. Le célibat forcé qui est la règle du bagne (pourquoi ?) est une source de dépravation et, de l'avis de tous les hygiénistes, est une cause permanente de criminalité. Qu'on recoure alors sans hésiter à la castration, comme l'a proposé le Dr Naecke en Allemagne !

Je crois bien d'ailleurs que cette crainte des évasions est exagérée. D'abord tous les forçats savent parfaitement que si le travail est facile pour eux dans la colonie, par contre il est impossible en France ; d'autre part, si le séjour des maisons centrales, tous les criminalistes l'ont reconnu, est pernicieux et ne corrige point, le bagne, au contraire, assagit. La preuve en est fournie par l'histoire des évadés qui font depuis longtemps la richesse de la Guyane hollandaise. La plupart des fugitifs de nos pénitenciers se réfugient, en effet, soit dans la colonie néerlandaise à l'ouest, soit au Contesté, à l'est. Eh bien ! tous ces anciens galériens sont des travailleurs modèles ; ils font la fortune des colons hollandais qui les tiennent, du reste, par la menace constante de les reconduire en terre française à la moindre peccadille. Au Contesté, pays libre, nos transportés parviennent sans peine à se créer une existence indépendante, et quelques-uns deviennent même riches. Aucun ne songe à attenter, ni à la propriété, ni à la vie de ses voisins. N'est-ce pas péremptoire ? Aussi je n'hésiterai pas, à mon retour, à le déclarer hautement et à toute occasion : la colonisation, par

les forçats libérés, voilà l'avenir pour nos colonies et voilà la réhabilitation pour les criminels repentants. Ce sera prêcher dans le désert, je n'en disconviens pas, mais qu'importe ?

Et cependant avec ce système, il s'établirait dans les pénitenciers une sorte d'émulation : l'espoir de jours meilleurs ne lui étant plus interdit, le condamné s'efforcerait de mériter l'indulgence de l'administration, le bagne deviendrait une école de relèvement, les égarés d'une heure pourraient nourrir l'illusion de n'être pas toujours confondus avec les criminels endurcis, et les innocents, car il y en a eu et il y en a encore, conserveraient l'espérance de se réhabiliter un jour.

L'espérance ! Ne serait-ce pas plus efficace que la perspective d'un exil à vie dans les régions du Maroni ? Ne serait-ce pas plus conforme, aux idées de la médecine moderne qui tend à ne voir dans les criminels que des malades cérébraux ? Et si, aux yeux d'une administration implacable, la guérison reste problématique pour un certain nombre, n'est-il pas juste de l'espérer, de la tenter, tout au moins, pour quelques-uns ? La société a le droit de se défendre, c'est entendu ; mais, à côté de ses droits, elle a aussi des devoirs, et jusqu'ici elle semble l'ignorer, en matière de répression comme d'ailleurs dans toutes les autres matières.

Tandis que ces pensées s'agitent pêle-mêle dans mon esprit, voici que nous arrivons à l'hôpital militaire. Nous franchissons une porte monumentale et le docteur Clarak, le sympathique médecin en chef, veut bien nous faire visiter en personne les services qu'il dirige.

L'édifice est tout en pierres, à deux étages et, d'après le modèle défectueux et suranné usité en France. Nous traversons d'immenses salles peuplées seulement de lits et de sommiers, mais de malades, point ; ce n'est pas un hôpital, c'est un désert. Quelques salles du rez-de-chaussée seules sont occupées. Il y

a place ici pour sept à huit cents malades, et il n'y en a pas cent. Et comme je m'étonne : « Il y a sept ans, me dit le docteur Clarak, lors de la dernière épidémie de fièvre jaune, l'hôpital s'est trouvé insuffisant. » Heureux pays, où l'hôpital est vide de malades ! le climat n'est donc pas aussi insalubre qu'on l'a dit ?

Comme dans tous les hôpitaux militaires, il y a le quartier des officiers et celui des soldats et sous-officiers ; ici nous avons, en outre, une troisième division, c'est celle des transportés, car ces derniers sont traités militairement.

Nous n'avons pu, tout à l'heure, pénétrer au bagne ; sous l'égide du médecin en chef, nous allons en visiter pourtant un coin : la salle des forçats en traitement. Ils sont là une trentaine, allongés sur leur lit, faute de sièges, dans une salle exigue et puante, pas très malades, à ce que j'ai pu voir, venus ici par amour du changement, pour rompre la monotonie d'une existence uniformément désespérante, et aussi pour avoir un régime plus doux et une nourriture meilleure, pour jouir enfin du *dolce far niente*. Ils sont solidement cadenassés comme de juste, et d'énormes verrous semblent défier toute idée de fuite ; « ce qui n'empêche, me dit le docteur Clarak, que cette nuit même, ces bougres-là avaient réussi à desceller un barreau d'une des fenêtres. Et pourtant ils sont mieux ici qu'au bagne ! » Je ne sais pas ; je ne dis pas, non ; mais après tout, qu'est-ce que cela prouve ? L'homme, et en cela il ne diffère pas des animaux, est fait pour vivre en liberté ; c'est une loi de nature et aucune force morale ne prévaudra contre elle. Si bien dorés que soient les barreaux de sa cage, l'oiseau prendra toujours son envolée à la première occasion, et si douce que soit l'existence d'un prisonnier, il cherchera toujours à s'évader. Ont-ils vraiment tort ?

Du quartier des transportés nous passons à la pharmacie où naturellement nous voyons des rangées de flacons bien alignés,

et des instruments de laboratoire dont le cuivre flamboie : tout l'outillage obligé de la cuisine pharmaceutique. Un petit bonhomme rondelet d'une quarantaine d'années, portant à la ceinture un trousseau de clefs, nous ouvre les portes. C'est le préposé à la pharmacie, c'est lui qui préside à la garde des bocaux, au tripatouillage des poisons, etc. Cet homme de confiance est un transporté ; il fonctionna autrefois, sans y réussir, dans le notariat. Il a échangé maintenant la plume contre la spatule ; au lieu de feuilleter les minutes, il manie le pilon ; l'argent dont il fit autrefois un usage délictueux, ne lui sert plus aujourd'hui qu'à enrober des pilules : voilà les travaux forcés auxquels le digne tabellion est condamné, .. le fardeau n'est pas lourd à porter. Du reste, je dois dire à sa louange que le pauvre homme semble honteux de sa métamorphose, son regard fuit le nôtre obstinément, il courbe la tête, et comme les autres subit son sort avec plus de résignation que de révolte.

D'autres forçats qui ont occupé jadis une position moins élevée dans l'échelle sociale, remplissent les fonctions plus modestes d'infirmier, de garçon de salle, d'aide de cuisine; chacun trouve ici l'emploi de ses petits talents, et pour peu que nos gaillards sachent gagner les bonnes grâces des sœurs (il y a pour cela des gens de génie), ils coulent leurs jours dans une douce béatitude. Combien sont-ils moins à plaindre que les détenus de nos maisons centrales ! et combien de pauvres diables à Paris, acculés journellement au suicide, troqueraient leur existence de misère et de privation contre cette vie exempte de soucis, où la question du lendemain est toujours résolue. A coup-sûr, il ne manque à nos transportés qu'un peu plus de liberté pour être parfaitement heureux.

Après la pharmacie, nous visitons les cuisines. Nous entrons au moment où le déjeuner va être servi aux malades ; la sœur qui préside à l'art illustré par Brillat-Savarin tient, c'est la tradition, à nous faire goûter à ses confections gastronomiques. Vraiment

tous ces plats sont très appétissants, les ragoûts et les rôtis fleurent bon, la soupe dégage un parfum délicieux et en face de ces casseroles aux reflets d'or, de ces étains brillant de l'éclat de l'argent, je me remémore l'enthousiasme de Xénophon (1) : « La belle chose, dit-il, que des vases d'airain, la belle chose que des ustensiles de table, la belle chose enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé, la belle chose que de voir des marmites rangées avec intelligence et symétrie ! » Par peur de paraître pédant, je garde pour moi le mot de Xénophon, et j'accepte prosaïquement un bol de bouillon fumant : « Sans flatterie, ma sœur, dis-je avec conviction, il est exquis et depuis mon départ de France, je n'ai pas eu l'occasion d'en savourer d'aussi parfait. Pourquoi faut-il que le cuisinier du Georges Croizé n'ait pas votre talent ? »

Une autre bonne vieille sœur qui est à l'hôpital de Cayenne depuis 25 ans ! ! nous fait maintenant les honneurs de la chapelle, de sa chapelle plutôt, qu'elle nous montre avec un orgueil non dissimulé. Il y a de quoi. Celle de l'hôpital civil avait excité mon admiration, que dirai-je de celle-ci ? C'est un bijou d'art, c'est une merveille de goût, c'est un régal pour les yeux, un délire pour l'esprit. On reste confondu en face d'une pareille fertilité d'invention, d'une telle richesse de composition, d'une aussi prestigieuse exécution. Ce sont les mêmes bois précieux, les mêmes essences rares de la Guyane, mais des artistes consommés ont fouillé tous ces bois, ont sculpté ces figurines, ciselé ces scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; l'autel, le tabernacle sont des œuvres dignes des Maîtres de la Renaissance ; la balustrade qui entoure le chœur est faite des bois les plus fins de la colonie et se profile en cintres gracieux ; des boiseries couvrent les murs de leurs panneaux polis comme des miroirs, veinés comme des marbres, et le parquet dessine une

(1) *L'Economique.*

mosaïque où le bois violet (1) alterne avec le bois de rose (2), le bois rouge (3) avec le bois jaune (4) ; et toutes ces teintes adoucies par le temps, se marient harmonieusement pour le plus grand plaisir des yeux. Une galerie ajourée court tout le long de la chapelle à la hauteur du premier étage et là encore l'ébène vert (5), le patawa (6), le courbaril (7), le moutouchi (8), le bois de lettres (9), le panacoco (10), le bois macaque (11), etc., mélangent leurs tonalités, enchevêtrent leurs marbrures, jouant une admirable symphonie.

Et tout ce travail, comme là-bas, est l'œuvre patiente des transportés ! et ces artistes sont morts ici, inconnus, ne laissant aucune autre trace de leur existence manquée ! n'ayant plus de nom, n'étant plus que des numéros, ils n'ont même pas eu la jouissance d'apposer leur signature sur ces chefs-d'œuvre, uniques au monde assurément. Il y a là une iniquité révoltante ; sous toutes les latitudes, les productions d'art sont la propriété de l'artiste ; quelle qu'ait été la faute, c'est une véritable spoliation que cet anonymat voulu, exigé par l'administration.

Nous ne pouvions quitter l'hôpital sans accomplir un pèlerinage à « l'arbre de Vincent Pinçon » (12). Ce vénérable contem-

---

(1) Copaïfera bracteata (Légumineuses).
(2) Licaria guianensis (Laurinées).
(3) Houmiria balsamifera (Humiriacées).
(4) (?).
(5) Quirapaïba (Bignoniacées).
(6) Œnocarpus pataona (Œnocarpées).
(7) Hymenœa courbaril (Légumineuses).
(8) Pterocarpus suberosus (Légumineuses).
(9) Nom donné à différents arbres.
(10) Robinia panacoco (Légumineuse).
(11) (?).
(12) Christophe Colomb découvrit la Guyanne en 1498, mais c'est Vincent Pinçon, un de ses officiers, qui en explora les côtes en 1500. Dans le cours de son voyage, il donna son nom à une rivière dont la situation incertaine a donné naissance à ce « Contesté franco-brésilien », qui sera notre dernière étape.

pôrain de l'illustre aventurier est un tamarinier énorme, étayé fortement car il tombe de vétusté. « C'est ici, nous dit M. Clarak, qu'aborda le lieutenant de Christophe Colomb en l'an 1500, au cours de son voyage d'exploration de l'Amazone à l'Orénoque ; à l'ombre de ce tamarinier se reposa le célèbre navigateur. — Ainsi cet arbre aurait plus de 400 ans d'âge ? — Parfaitement, aussi voyez comme on le soigne. » De fait, sans ces étais qui soutiennent les maîtresses branches, on a le sentiment que l'arbre s'effondrerait, tant le tronc est creusé, ravagé par le temps.

Nous prenons enfin congé de l'aimable médecin en chef, et nous nous dirigeons vers la demeure de M. Bauroi, en longeant l'admirable square des Palmistes,qui déploie juste devant l'hôpital toutes les magnificences de ses vertes pelouses et de ses frondaisons majestueuses.

Les Cayennais sont fiers de leur place des Palmistes, tout comme les Marseillais de leur Cannebière. Avez-vous vu les Palmistes ? demande-t-on à Cayenne au nouvel arrivant. Cet enthousiasme n'a rien de méridional : ce jardin situé au centre même de la ville est réellement une merveille. Sur une surface de près de 3 hectares, des centaines de palmiers-palmistes, aux troncs droits et arrondis comme des colonnes de temples, s'élancent d'un jet vigoureux à 100 pieds au-dessus du sol ; leur stipe dénudé et lisse est d'une verticalité qui défie celle du fil à plomb ; énormes à la base qui mesure 3 mètres de tour, ils diminuent progressivement, s'effilent en se rapprochant du faîte, puis se terminent en un panache orgueilleux, s'épanouissent en une ombelle de longues palmes vertes, dont les unes continuent à monter vers le ciel, tandis que les autres dans une molle inclinaison de saule-pleureur, se penchent vers la terre, se balançant mollement à la moindre brise. Tous ces bouquets de longues feuilles rayonnées se dessinent sur la voûte céleste comme des astérisques parsemant un fond d'azur, et tout ce

fond alterné d'îlots bleus et d'étoiles sombres semble découpé en tranches parallèles et verticales par des lignes épaisses d'une teinte de terre de Sienne.

Sous les hautes arcades formées par les palmistes, forêt majestueuse dont les cimes dépassent de beaucoup les plus hautes maisons de la ville, une autre forêt étale une puissante végétation ; des arbres moins élevés, mais à frondaison plus épaisse, des arbustes, des arbrisseaux entremêlent les mille tons de leurs feuillages, enchevêtrent la diaprure bigarrée de leurs fleurs : l'acacia Farnese (1), avec ses pétales odorants et ses gousses qui laissent suinter la gomme arabique ; le palmier-bâche (2), dont les belles feuilles sont disposées en éventail comme un trophée de lances et de sabres ; des aouaras (3) hérissés d'épines ; l'arbre à l'encens (4), dont la résine se brûle devant les autels ; puis des eucalyptus (5) et des yuccas (6), des mimosas (7) et des lilas des Indes (8), des dracœnas (9) aux feuilles piquantes et des malvacées aux éclatantes corolles ; puis ce sont d'énormes corbeilles de bambous (10), à la tige noueuse, grêle et solide, à la feuille lancéolée retombant en aigrette ; des citronniers (11), des orangers (12), et cent autres espèces choisies parmi les plus belles de la flore guyanaise ou transplantées de contrées éloignées et parfaitement acclimatées ici.

Tous ces arbres et arbrisseaux sont disposés en bosquets,

---

(1) Acacia Farnesiana (Mimosées).
(2) Mauritia flexuosa.
(3) Astrocaryum vulgare (Palmiers).
(4) Bursera guianensis (Burseracées).
(5) Eucalyptus globulus (Myrtacées).
(6) Fam. des liliacées.
(7) Mimosa guianensis (Légumineuse).
(8) Melia azedarach (Meliacées).
(9) Dracœna draco (Liliacées asparagées).
(10) Bambusa arundinacea (Graminées).
(11) Citrus medica (Aurantiacées).
(12) Citrus aurantium (Aurantiacées).

groupés en massifs, dominés de haut par la voûte des palmistes ; partout le sol est recouvert d'un gazon frais, épais, touffu où l'azier (1) français se mêle à l'azier crapaud (2), le basilic (3) au vetiver (4), l'herbe de Guinée (5) à l'herbe de Para (6), graminées légères ou rustiques carex. Deux grandes avenues se coupent perpendiculairement et divisent le jardin en quatre compartiments égaux, et chacun de ces compartiments est à son tour sillonné de petites allées sinueuses, ondulées, à la perspective fuyante, suivant le style anglais. Au centre de l'un de ces carrés, à l'ombre d'un bouquet de fougères arborescentes se dresse une borne quadrangulaire en pierre, ornée de mascarons. Elle s'élève du milieu d'une vasque circulaire où coule une eau limpide, et est surmontée d'un buste grossier de Marianne en terre cuite. Le conseil municipal qui est nègre, comme de juste, et républicain, cela va sans dire, a ressenti le besoin de ce symbole, et il est convaincu que la beauté du square en est grandement rehaussée : toute illusion est respectable.

A travers le jardin, nous voyons de nombreux transportés ratissant les allées, émondant les arbres, tondant les gazons. « Ce sont nos jardiniers municipaux, nous dit le docteur Pain ; vous voyez qu'ils s'acquittent de leur tâche à notre entière satisfaction ». Par le fait, s'il n'y avait que les nègres, la place des Palmistes risquerait fort de rester à l'état de broussaille inculte, au lieu d'être le jardin délicieux qui fait l'admiration des voyageurs.

Après le coup d'œil jeté à ce merveilleux square, nous traversons la rue Lallouette, et tout aussitôt nous sommes dans la rue Christophe Colomb où demeure mon hôte. La famille m'at-

(1) Graminées.
(2) Graminées.
(3) On désigne sous ce nom plusieur labiées.
(4) Andropong muricatus (Graminées).
(5) Panicum altissimum (Graminées).
(6) Panicum molle (Graminées).

tend pour déjeuner, et sans tarder nous nous mettons à table, le docteur Pain ayant pris congé pour vaquer à ses occupations professionnelles. Un vrai déjeuner à la Cayennaise dont les produits du pays font tous les frais, excepté le vin toutefois.

Nous commençons par des huîtres... Quoi ! des huîtres à Cayenne ? Eh ! oui, des huîtres, sauf que ces huîtres ne sont pas des acéphales comme à Marenne ou à Cancale, mais des fruits cueillis sur des arbres du pays ; l'huître de Cayenne c'est le *couzou* (1) dont les graines mucilagineuses se mangent à la façon des mollusques de notre littoral, et, ma foi ! avec presque autant de plaisir.

A cette contrefaçon d'huîtres, succède sur la table, reposant sur un lit d'herbes, un poisson à la chair blanche et ferme, aussi exquis que celui d'hier, et dont cette fois j'ai pu retenir le nom barbare et peu euphonique : le *croupia* ; ce qui ne l'empêche pas de s'accomoder, tout comme un poisson de France, à la sauce mayonnaise et de soutenir la comparaison avec les meilleures truites de nos rivières.

Je ne dis rien des excellentes côtelettes de mouton qui suivirent, et qui proviennent de l'élevage de M. Bauroi ; mais le dessert est tout à fait couleur locale : comme pièce capitale, entre divers fruits des tropiques, resplendit un énorme ananas, un ananas monstre, mesurant 0,50 centimètres de long sur 0,20 cent. de diamètre, c'est l'ananas *mahipouri*, dont le parfum est peut-être encore plus subtil, plus pénétrant, plus moelleux que celui de l'ananas commun ; son arome dilate les narines et fait palpiter la langue, toute la salle en est embaumée.

A la Guyane, l'ananas croit spontanément un peu partout : dans les jardins, dans les savanes, à la lisière des forêts ; et à côté des petits ananas pareils à ceux de la Martinique, on

(1) Famille des Passiflorées.

trouve ces ananas mahipouris qui sont la gloire des tables Cayennaises. Que ne puis-je emporter en France un spécimen de ces curieux et admirables fruits? Mais ils sont rares sur le marché, et Mme Bauroi n'ose me garantir que j'en trouverai lors de mon retour.

Après déjeuner, visite au bateau. J'avais débarqué hier soir avec tant de précipitation, que j'avais laissé sur le Georges-Croizé, entre autres objets de nécessité, mon appareil photographique, et je ne pouvais décemment partir d'ici sans prendre quelques vues de la capitale de la Guyane. M. Bauroi me prie seulement d'être de retour pour quatre heures, car nous devons dîner ce soir à *l'habitation*.

Je ne m'attarde donc pas sur le bateau où, du reste, il n'y a personne de mes amis ; tous sont à terre.

Cette petite excursion fut pour moi l'occasion de faire connaissance avec la douane de Cayenne, un des plus beaux rouages de l'administration que les autres nations se contentent jusqu'ici de nous envier. Je fus arrêté au passage par le gabelou légendaire, et le colloque suivant s'établit :

Lui, de l'air rogue que tous les Français connaissent. — « Que portez-vous là ? »

Moi, surpris. — « Vous le voyez, un appareil photographique. »

Lui, toujours bourru (on n'est pas bon fonctionnaire sans ça). — « Mais, cela paie des droits à Cayenne ! »

Moi, de plus en plus surpris. — « ??? Qu'est-ce que vous me dites-là ? mais je ne veux pas le vendre, mon appareil ; je ne suis ni un marchand, ni un voyageur de commerce. »

Lui, commençant à s'impatienter, et l'on sait jusqu'à quelle hauteur de politesse peut atteindre un fonctionnaire impatient. — « F....ez-moi la paix, vous dis-je. Ça paie. Et puis, qui me dit que vous n'allez pas le vendre, votre machin. »

Moi, à qui la moutarde commence à monter au nez, mais

qui, ayant appris autrefois à mes dépens, qu'il ne fait pas bon de dire son fait à un agent dans l'exercice de ses fonctions, me contente de me mordre les lèvres pour ne point éclater. — « Mais moi, je vous l'affirme ; je débarque mon machin, comme vous dites, pour prendre quelques vues et demain je me rembarque avec lui. »

Lui. — « Tout cela ne me regarde pas ; il faut acquitter les droits ou laisser votre machine ici. »

Bon ! Voilà que mon machin devient maintenant une machine ! Dieu ! que ces gens-là sont difficiles à argumenter ! Que faire ? Je demandai à être conduit auprès de l'officier de la douane et j'employai toute l'éloquence dont je suis capable, à démontrer à celui-ci que je voyageais en touriste, que mon appareil photographique (mon machin, comme disait l'autre ostrogoth) ne servait qu'à mon usage personnel, etc. Et je me gardai bien d'insister sur l'état intellectuel de son subordonné ; ces gens-là ont un tel esprit de solidarité ! il eut certainement pris fait et cause pour son inférieur, contre l'ennemi, c'est-à-dire le contribuable.

Je dois, du reste, à la vérité de dire que le gabelou galonné comprit vite, et c'est en souriant qu'il me répondit : « Passez, mais ayez soin de faire constater demain à votre départ que vous emportez votre instrument. » On n'est pas plus aimable ! Au moins, lui, appelle mon machin un instrument ; c'est d'un langage plus distingué, ce dont je lui sais gré.

Et tout ce tracas pour un appareil vieux, usagé, que l'examen le plus sommaire pouvait faire reconnaître pour tel. Si Croizé ne m'avait averti que la douane de Cayenne était tracassière, j'aurais été probablement davantage interloqué ; malgré tout, je restai encore quelques minutes sous le coup de ma stupéfaction, et je fis cette réflexion intime que les étrangers avaient vraiment du cœur au ventre, pour me servir de cette expression vulgaire, pour consentir à visiter nos colonies dans

de pareilles conditions ; car si un pauvre petit appareil de quatre sous peut être pour son possesseur la cause de pareilles tribulations, que sera-ce pour des marchandises sérieuses ?

Je rencontre quelques pas plus loin Croizé et Damoisy, à qui je fais part de l'aventure. Ils éclatent de rire : « Ah ! ce n'est rien, allez ! Figurez-vous, me disent-ils, que ce matin nous avons voulu débarquer votre pauvre Black qui, reniflant l'air de la terre, semblait avoir des impatiences dans les pattes ; en passant devant la douane, on a voulu nous faire consigner 60 francs, de sorte que incontinent nous avons reconduit votre chien sur le gaillard du Georges-Croisé. »

On peut juger par ce simple fait combien le commerce est encouragé à la Guyane ! Au reste, cette douane de Cayenne est une des calamités de la colonie ; elle appose sur tout ses doigts crochus et s'efforce de mettre toutes les entraves possibles aux transactions commerciales. Et ce n'est pas seulement à l'entrée qu'elle perçoit des droits ; pour le même objet, elle touche également à la sortie. Il en est du moins ainsi pour l'or brut qui, on le verra tout à l'heure, paie en entrant et repaie en sortant. Comment appeler cela ! Est-de la protection ? Il y a de quoi dérouter les conceptions économiques les mieux établies. Je préfère ne pas comprendre.

Mais ce n'est pas tout : sur toutes les marchandises et denrées, il y a une véritable accumulation de droits qui se superposent à l'infini : aux droits de douane s'ajoutent les droits d'octroi, et à ceux-ci les taxes de consommation ; il y a l'octroi de mer et les droits de navigation, les droits de séjour et les droits de magasinage, et encore les droits d'aiguade, de tonnage, de timbre des connaissements, etc. L'Etat, le gouvernement local, les communes sont autant de vautours qui s'abattent sur le commerçant comme sur une proie sans défense, se disputant les lambeaux, ne laissant que le squelette. Quand un malheureux navire a passé par toutes les exigences du fisc, il

peut être considéré comme ayant été mis au pillage. Vraiment, on a beau être Français, on ne peut s'empêcher, quand on vient des possessions anglaises de Sainte-Lucie et de la Barbade, d'établir une comparaison : elle n'est certes pas à notre avantage. Si les Anglais ouvrent toutes grandes les portes de leurs colonies, nous tenons, nous, les nôtres fermées aussi hermétiquement que possible, et quand nous les entrebâillons, soyez sûr et certain que c'est de préférence en faveur des étrangers. Et l'on s'étonne que le Français hésite à s'expatrier ! qu'il ne soit pas colonisateur ! Et l'on demande pourquoi nos possessions des Antilles végètent dans un mortel marasme, tandis que les îles anglaises voisines jouissent d'une prospérité inouïe ! C'est à dire qu'il faut avoir une trempe spéciale pour résister à toutes ces avanies, pour se laisser tondre et écorcher... sans trop crier. C'est pourquoi la Guyane, comme nos autres colonies des Antilles, est et restera un pays de nègres ; de colons français, il n'y en a pas et il n'en viendra pas, tant qu'il n'y aura pas un changement profond, radical dans nos procédés de colonisation.

Je le dis bien haut, et mon opinion est celle de bien d'autres : l'administration, le fonctionnarisme, voilà la plaie, l'ulcère rongeur de toutes nos colonies ; voilà le vice, visible à tous les yeux, du système colonial actuel.

Il est vrai qu'avec ce régime-là, et peut-être le gouvernement de la métropole n'en demande pas davantage, le fisc s'enrichit. Cayenne est la seule de nos colonies, ou à peu près, qui ne coûte rien à la métropole. Je crois bien !... la douane se charge de remplir les caisses !... et elle y est habile !

Un des signes tangibles de cette prospérité publique, c'est le change : alors qu'il est de 18 p. 100 à la Martinique, et de 30 p. 100 à la Guadeloupe, ici il est au pair ; la Banque de la Guyane qui, en fait d'opérations commerciales, se contente de drainer l'or des placers, se glorifie de distribuer des dividendes à

ses actionnaires, tandis que les Banques Martiniquaise et Guadeloupéenne ne leur offrent même pas des espérances. Et l'on est fier de cette comparaison! Et l'on chante victoire! Hélas!

Oui, la Banque est riche, les communes sont riches, la caisse du gouvernement colonial est riche, il n'y a que les particuliers qui tirent la langue; parce que c'est tout bonnement sur le dos des colons et des trafiquants que se fait la richesse publique; ces malheureux sont pressurés jusqu'au sang, vidés jusqu'à la dernière goutte. En voici un exemple :

J'ai dit que le seul commerce, la seule industrie locale, c'est l'or; eh! bien, tout l'or qui rentre à Cayenne laisse entre les mains du fisc 23 p. 100 de son poids, 10 p. 100 à l'entrée, 13 p. 100 à la sortie; et la Banque achète le reste au prix qu'il lui plaît de fixer elle-même. La dîme et la gabelle, pour lesquelles on a fait des révolutions, étaient moins onéreuses. Et si l'on ajoute les revenus de toutes les taxes qui frappent les matières alimentaires, et que j'ai énumérées tout à l'heure, on ne s'étonnera plus de cette antinomie : la colonie riche et le colon pauvre.

Il y a sans doute quelques individus intelligents qui, malgré tout, amassent un joli pécule; mais ce sont des exceptions et, il convient de le remarquer, c'est plutôt par la spéculation que par le commerce qu'ils arrivent à faire fortune. En l'absence de toute banque commerciale, dont un gouvernement prévoyant verrait l'utilité urgente, les petits capitalistes se font prêteurs d'argent ou acheteurs de maisons, et rapidement le capital est doublé, puis triplé, quintuplé, par le simple fait du taux de l'argent. En première hypothèque, l'argent rapporte ici 15 p. 100 et le revenu des immeubles peut être évalué à peu près au même chiffre : il y en a même qui rapportent 20 p. 100 de leur prix d'achat.

Les capitaux, c'est ce qui fait le plus défaut à la Guyane: il

n'y a pas d'argent. A part quelques fortunes, la population vit dans un état précaire, au jour le jour. Il n'y a pas de grandes exploitations forestières, pas de grandes plantations, pas de grandes usines, tout le monde vit de l'or des placers, mais seules les caisses publiques s'enrichissent.

On ne voit pas cependant, à proprement parler, de grandes misères, parce qu'il n'y a pas de grands besoins ; le nègre, et c'est une des raisons pour lesquelles il reste paresseux, vit de peu de chose : quelques poignées de couac, quelques bananes lui suffisent, et quand il a quelques *sous marqués* pour acheter du tafia, il est le plus heureux des hommes. Et puis, quand le besoin le presse, il a, comme ressource suprême, les mines : trois mois de travail au Carsevenne et le nègre revient avec de la poudre d'or pour plusieurs années..., qu'il dissipe du reste en quelques mois.

Il faut se féliciter après tout de ce que les noirs se contentent d'un aussi maigre ordinaire, car pour vivre à l'européenne cela coûte cher ici. La viande de bœuf, la seule abordable, coûte de 0,80 à 1 fr. la livre, et encore c'est du mauvais bœuf, dur et coriace ; le même mouton qui a coûté entier entre 6 et 10 fr. à la Barbade, se débite ici à raison de 3 à 4 fr. la livre. Un méchant poulet étique, vaut 5 à 6 fr. Seul, le poisson est à des prix modérés : 0,40 à 0,50 centimes le kilog. ; mais les pièces de choix dépassent souvent le double de ce chiffre. Du reste on se nourrit beaucoup de conserves : corned-beef, bacaliau, morue salée, haricots secs, etc.

Les liquides pourraient être à bon marché, en raison de l'insignifiance du fret, qui est de 50 à 60 fr. la tonne pour les provenances de Bordeaux. Il y a même des compagnies italiennes qui transportent à raison de 30 fr. la tonne, mais il y a la douane et ses taxes multiples, et alors le résultat contraire est obtenu.

Le vin est bon ; la bière, fortement additionnée d'alcool pour

le voyage est mauvaise ; le rhum et le tafia, qu'on produisait autrefois ici, sont censés provenir de la Martinique, mais ne font qu'y toucher et viennent en réalité de Hambourg.

Voilà pour les denrées ; quant à la main-d'œuvre on s'imagine aisément à quel prix elle doit être dans un pays où le nègre se refuse par principe à tout travail. Pour ne citer qu'un exemple, le blanchissage, on voit couramment une famille créole dépenser à cet objet deux cents francs par mois, et encore est-elle à la merci de mesdames les blanchisseuses noires ; celles-ci rendent le linge quand bon leur semble, trois semaines ou un mois après l'avoir reçu, et ne supportent ni reproches ni observations. Travaillant comme à regret, elles semblent vous faire une grâce en acceptant de blanchir et de repasser, et leurs clients sont leurs obligés. Comme d'autre part on n'a pas le choix, qu'elles se partagent à deux ou trois toute la clientèle européenne et créole, il faut bien en passer par où elles veulent. Au reste ces deux ou trois blanchisseuses du *high life* Cayennais, forment comme une aristocratie de la profession, les autres ne blanchissant que du linge de nègres, si peu qu'ils en aient et si peu qu'ils le fassent laver ; la séparation des classes le veut ainsi Il est vrai que la chose est colorée du prétexte d'éviter les maladies contagieuses, lèpre, etc.

On voit que l'existence n'est pas des plus faciles dans ce pays de l'or, et l'on comprend que, malgré toutes les ressources du pays, malgré la fertilité merveilleuse du sol, malgré les richesses forestières, les colons montrent peu d'empressement à s'y établir ; dans toute la Guyane, il n'y a pas plus de 25,000 habitants pour une superficie de 20,000 lieues carrées.

Mais me voilà sorti sain et sauf, quoique non sans peine, des griffes de la douane ; rendons grâce au ciel et oublions l'incident.

Le premier monument qui se présente à mon objectif, c'est l'inévitable statue de Schœlcher, le grand homme. Le dieu des nègres se dresse en bronze sur son socle de granit, drapé dans une

redingote 1830, montrant l'avenir, d'un geste bénisseur, à un jeune négrillon nu comme un ver, laid comme un singe. Le vieux s'appuie sur l'épaule de l'adolescent et semble, j'en demande pardon à ses mânes, un vieux chimpanzé faisant la leçon à un jeune gorille. Ce n'est probablement pas ce que cherchait l'artiste, et j'imagine qu'il a voulu plutôt symboliser la décrépitude de notre antique civilisation se rajeunissant au contact du sang noir nouvellement affranchi. Ce monument prétentieux est érigé à l'entrée de la rue Christophe-Colomb, juste devant la Banque de la Guyane.

Pas opulente la maison de la banque, et son aspect extérieur est plus en rapport avec la misère de ses clients qu'avec l'état pléthorique de son portefeuille. Une simple construction en bois, composée d'un bâtiment central flanqué de deux pavillons, reposant sur des sortes d'arcades au rez-de-chaussée, et percée de nombreuses petites ouvertures au premier étage ; à chaque extrémité un balcon sur lequel ouvre une porte-fenêtre : voilà le modeste hôtel de la richissime Banque Guyanaise. Peut-être l'intérieur est-il aussi poli, aussi verni, aussi richement doré sur tranches que le dehors est misérable ; je ne sais, n'ayant pas eu l'occasion d'y pénétrer. Du moins, la façade ne saurait-elle être considérée comme une insulte à la détresse des colons.

De là, je me dirige vers la poste, que j'aperçus ce matin en bordure de la place des Palmistes ; j'ai hâte d'avoir des nouvelles de France. Ici, comme à la Martinique, il n'y a pas de facteurs, et chacun vient prendre son courrier aux guichets de l'administration. Hélas ! aucune lettre n'est arrivée pour moi, pas plus, du reste, que pour les autres voyageurs du Georges-Croizé. Quelle déconvenue ! « Passez demain matin, me dit l'aimable directeur du bureau, — un homme charmant, malgré son état maladif, — peut-être arrivera-t-il cette nuit un courrier anglais. »

Je me raccroche à cette espérance, sans me dissimuler qu'elle est bien faible et bien aléatoire. Je descends les degrés de la maison postale tout déconfit, tout penaud ; il faut avoir passé par là pour savoir comme il est dûr de rester ainsi de longues semaines sans communication avec les siens, et combien l'éloignement rend la séparation plus pénible. Et il va falloir dès demain partir quand même pour des pays sauvages où la poste ne pénètre pas, et d'où nous ne reviendrons pas avant quinze jours !

Je promène quelques moments ma mélancolie dans le square des Palmistes ; mais bientôt, sous l'influence bienfaisante des effluves qui se dégagent des plantes, et des rayons du soleil qui jouent à travers les feuilles, je réagis contre ce début de nostalgie et je me rappelle tout-à-coup que mes instants sont comptés. Je n'ai plus devant moi que quelques heures ; demain nous voguerons de nouveau vers le Contesté ; il s'agit, pour aujourd'hui, de voir de Cayenne tout ce que je pourrai.

Le hasard dirige mes pas vers les pêcheries chinoises. Très pittoresque ce coin de Cayenne. Le long du canal Laussat creusé autrefois par la main des forçats, parallèlement à la rivière Cayenne, sur une longueur de 200 mètres, toute une forêt émerge de l'eau, forêt de perches et de gaules solidement assujetties dans le lit même du canal. A ces perches sont comme accrochées les habitations des Annamites et des Chinois, faites de traverses grossières, de planches à peine équarries, de bambous entrelacés, le tout recouvert de feuilles de balourou (1) ; le plancher affleure l'eau saumâtre. Il y a là tout un village suspendu au-dessus de l'eau, et, par les portes ouvertes du côté du quai, par les fenêtres béantes au gai soleil, se montrent des visages safranés de ménagères jeunes ou vieilles, des cheveux en torsades d'un noir de jais, des yeux obliques fendus jusqu'aux tempes. Les hommes sont occupés dans les barques amarrées ça

1. Ravenala Guianensis (Musacées).

et là, au milieu de ce fouillis inextricable de perches et de bâtons, préparant les engins de pêche, raccommodant les filets. Tous ces anciens habitants du Tonkin et de l'Annam sont en effet des pêcheurs, et ils sont ici comme un exemple frappant de ce que peut le travail à Cayenne. En quelques années, tous ces individus, qui ont gardé les habitudes de sobriété de leur pays, se contentant pour leur nourriture de quelques poignées de riz; qui, en outre, pratiquent l'ordre et l'épargne, sont devenus riches, car la pêche est fructueuse et rémunératrice sur les côtes de la Guyane et dans les fleuves. Malgré la présence de nombreux squales, le poisson pullule sur les bancs de vase ; et dans les étangs et rivières de l'intérieur, il n'est pas moins abondant.

Sur les côtes, c'est d'abord le machoiran, énorme, pesant jusqu'à 200 kilos et dont la chair, maigre régal pour nos estomacs blasés, fait les délices de MM. les nègres; puis la raie, puis l'espadon avec son arme en forme de double scie; la torpille, cette anguille géante qui peut, d'une seule décharge électrique, tuer un cheval ; le requin marteau, le fléau de ces parages. Tous ces poissons ont la peau molle, nue et comme muqueuse ; on les appelle poissons *limon*, par opposition avec les suivants, plus fins, plus estimés des gourmets, qui sont les poissons *écaille* : la vieille, le mulet, le gros-yeux, le parassi, le croupia, et plus au large, la bonite, la dorade, le poisson-volant.

Dans les rivières, on rencontre encore le machoiran qui remonte fort loin des embouchures ; puis c'est une espèce de brochet nommé aymara, puis le moroco, le pacou, l'acoupa, le coumarou, le patagaïe, le palica, la piraïe, un goujon nommé yaya, plusieurs raies d'eau douce, le ouaoua, l'atipa et combien d'autres encore !

Tous ces poissons se prennent soit avec une ligne de fond à plusieurs hameçons appelée *palan*; soit à la seine, long filet traînant à l'aide duquel se font parfois, sur les plages de sable, des pêches miraculeuses.

Malheureusement, si le poisson est abondant, l'écoulement de la marchandise est par contre assez difficile dans une population aussi clair-semée Si du moins les Annamites savaient saler ou fumer comme on le fait sur nos côtes, ils trouveraient dans cette industrie un supplément notable de ressources, car c'est par quantités considérables qu'on importe de France et d'Amérique, pour le plus grand profit de la douane, le bacaliau (morue salée) et les diverses conserves de poissons : thon, sardines, harengs, maquereaux, etc.

Des pêcheries chinoises à la place du marché il n'y a qu'un pas; c'est une visite à laquelle je ne puis me refuser, car c'est toujours amusant le marché aux colonies. Malheureusement, à cette heure-ci, l'animation est assez maigre ; c'est le matin surtout qu'acheteuses et vendeuses opèrent leurs échanges à grand renfort de cris et de gestes. Néanmoins, le spectacle est récréatif : un certain nombre de négresses sont encore là, assises sur leurs talons, fumant la pipe autour d'une espèce de rotonde, avec leurs corbeilles d'arouma (1) étalées devant elles et contenant les diverses denrées du pays : des bananes, des ignames, des cocos, des patates, des melons d'eau, des piments, des ananas, des goyaves, des mangues, des oranges vertes, de petits citrons également verts, et aussi des poissons secs et des iguanes, ces gros lézards dont les naturels sont si friands. Parmi les groupes se promènent familiers les urubus, becquetant par ci par là une épluchure ou un débris de poisson.

Malgré tout l'intérêt que présentent ces divers aspects de la vie de Cayenne, il faut revenir chez M. Bauroi : c'est en effet l'heure d'aller à l'habitation. Hélas! une fâcheuse nouvelle m'attend rue Christophe-Colomb : le jeune Roland vient d'être atteint d'un accès de fièvre paludéenne, il a 40 degrés. Impossible de nous tenir au programme arrêté ce matin ; nous ne

(1) Maranta arouma (*Marantacées*).

dînerons pas là-bas, nous nous contenterons, M. Bauroi et moi, d'aller faire un tour à l'habitation, laissant le jeune malade aux bons soins de sa mère.

Il ne faudrait pas croire qu'à l'heure actuelle la malaria fasse autant de ravages qu'autrefois, je ne dis pas à la Guyane, mais tout au moins dans la ville de Cayenne. Depuis que la capitale est pourvue d'eau potable, amenée par un aqueduc d'une des montagnes voisines, l'impaludisme est devenu bien moins redoutable. Il y a sans doute encore des cas, mais ces cas sont isolés et surtout ont perdu le caractère pernicieux qu'ils avaient fréquemment il y a quelques années. Et si l'eau de Cayenne était une eau de source, au lieu de provenir d'un lac, c'est-à-dire d'une nappe d'eau stagnante, la fièvre paludéenne serait encore plus rare. Il est possible, en effet, probable même, que cette eau contient encore un certain nombre d'hématozoaires. En tout cas, une chose est parfaitement avérée : depuis que les Cayennais ne boivent plus l'eau des rivières ou des marécages, l'état sanitaire, au point de vue spécial de l'impaludisme, s'est beaucoup amélioré. Mais il y a d'autres causes de maladies. La principale ici comme dans les autres pays, tropicaux ou extra-tropicaux, c'est l'alcool dont il est fait une consommation incroyable ; si les créoles ont la passion du coktail et du punch, les nègres ont par contre celle du tafia. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que les affections du foie sont nombreuses dans les diverses classes de la société. Chez beaucoup de personnes, on trouve le foie hypertrophié et les hépatites aiguës ne sont point rares. On a coutume d'attribuer ces lésions à la chaleur, mais c'est là une excuse dont les habitants aiment à se leurrer ou une erreur qu'il importerait de combattre.

Non pas que la chaleur n'ait ses inconvénients propres : entre autres effets, elle détermine, par sa continuité, cet état particulier d'anémie, dite si justement l'anémie des pays chauds, qui sévit aussi bien sur l'indigène que sur l'Européen, qui n'é-

pargne ni âge ni sexe, tout en se montrant toutefois plus redoutable aux enfants ; mais pour les affections organiques du foie, la cause directe et principale c'est l'alcool, encore plus funeste sous les tropiques que dans les zones tempérées, et je suis convaincu que là où il ne joue pas le rôle primordial, comme dans la malaria, les maladies de cœur, etc., il est encore un facteur puissant et d'autant plus néfaste que son action est moins visible.

En tout cas, la température à Cayenne est plutôt modérée, si on la compare à celle d'autres contrées placées sous la même latitude : mon thermomètre à maxima n'a accusé aujourd'hui que 30°. Il est vrai que c'est en rade, mais admettons une différence de 2 degrés avec la ville, cela ne fait encore que 32° à l'ombre, et nous sommes au mois de juillet, en plein cœur de l'été.

J'avoue avoir été surpris de trouver une température aussi peu torride dans une colonie située en somme presque sous l'équateur, et je voulus savoir les causes de cette anomalie apparente. Il y en a deux principales : d'abord les vents alizés qui soufflent du nord-est pendant une grande partie de l'année, apportant un air constamment rafraîchi ; ensuite la nature même du sol de la Guyane. Notre colonie n'est en réalité qu'une immense forêt vierge coupée de quelques savanes, et toute cette verdure absorbe une grande partie des irradiations solaires au lieu de les réfléchir, comme font les sables du Sahara. Du jour où la Guyane sera déboisée, nul doute que la température ne subisse un profond changement. Rien ne semble indiquer d'ailleurs que cette métamorphose s'accomplisse de sitôt.

A ces deux causes, on peut en ajouter une troisième : c'est l'évaporation intense qui se produit sur toute cette surface couverte de rivières, de ruisseaux, d'étangs, de marais ; sur toutes ces savanes à demi-submergées ; sur la partie feuillue de cette quantité innombrable d'arbres de toutes grandeurs dont les racines plongent dans des terres continuellement détrempées par

les pluies. Eau du ciel, eau de la mer, eau des rivières, toute cette masse liquide perd continuellement de la chaleur par le fait de son passage à l'état de vapeur et contribue pour sa part à abaisser la moyenne de thermalité.

Aussi à l'heure où nous nous mettons en route pour l'habitation, la température est très supportable ; la grande chaleur est tombée et l'on éprouve en ce moment le même sentiment de bien-être que dans nos climats après une chaude journée d'été, quand le soleil va disparaître à l'horizon. Nous suivons le même itinéraire que ce matin, nous retraversons la ville, nous passons devant l'hospice civil et roulons ensuite sur un beau macadam rougeâtre, bordé de chaque côté par une végétation folle, par des massifs impénétrables de bambous, de palmiers nains, de gigantesques palmistes, de cocotiers chargés de fruits, de lianes entrelacées. On ne peut se faire une idée, sans l'avoir vu, de ce grandiose chaos de la végétation équatoriale, de ce pittoresque désordre où toutes les essences forestières, toutes les graminées géantes se mêlent, se pressent, chacune semblant disputer aux autres sa part de soleil.

Dans les éclaircies apparaissent quelques champs à demi-noyés sous l'eau, champs de manioc et de patates, où des bananiers étalent leurs larges feuilles divergentes, où les ananas cachent leurs fruits savoureux sous les épines traîtresses. Plus loin, sur notre route, se dressent, comme d'immenses taupinières, quelques huttes coniques en feuilles de palmiers, avec une seule ouverture basse au ras du sol : c'est un village d'Indiens. Quelques indigènes au profil bronzé, avec des cheveux lisses et le nez allongé, nous regardent avec une expression de curiosité enfantine : ce sont les habitants de ces primitives cabanes et les cultivateurs des champs aperçus tout à l'heure.

Brusquement nous tournons à gauche et nous nous engageons dans un petit chemin creusé d'ornières qui s'enfonce sous la forêt. Au bruit que fait la voiture, des animaux incon-

nus fuient effarouchés et des oiseaux au brillant plumage s'envolent en poussant des cris d'alarme.

Enfin, nous voici arrivés : une maison toute en bois, à un étage, avec verandah par devant, exhaussée de quelques centimètres au-dessus du sol : telle est l'habitation, le type de la maison coloniale. Comme à Cayenne et comme à la Martinique, il n'y a pas de vitres aux fenêtres, mais de simples persiennes fermant hermétiquement à cause des moustiques. Au rez-de-chaussée: salle à manger, salon, salle de bains; au premier étage : les chambres à coucher. C'est ici que M. Bauroi villégiature en famille, se reposant le dimanche du travail de toute la semaine.

Des baraques en bois : un poulailler, une étable, une bergerie, se dissimulent sous les grands arbres et forment les dépendances de la maison de campagne.

Deux serviteurs accourent au-devant de nous, des blancs, à la figure rasée : ces hommes de confiance qui gardent l'habitation pendant l'absence des maîtres, soignant les bêtes, éloignant les maraudeurs, sont deux transportés, deux criminels qui expient. Ils sont très polis, très doux, et j'ai peine à me figurer qu'ils furent condamnés autrefois par nos cours d'assises, qu'ils virent de près l'échafaud et ne l'évitèrent peut-être que par une grâce suprême du chef de l'Etat. Du reste, ils ne portent point ici la livrée du bagne: ils ont des vestons de laine, un pantalon quelconque, et le chapeau de paille même ne rappelle que de loin celui de leurs compagnons du pénitencier.

Je fus tenté, par un mouvement de curiosité bien naturelle, de demander à ces pauvres diables leur histoire, mais un sentiment plus fort retint la parole sur mes lèvres : il me sembla que j'allais commettre plus qu'une indiscrétion, quelque chose comme une indélicatesse, en rappelant à ces hommes leur passé, alors que peut-être ils sont en train de l'oublier. Et je ne m'en repens

pas; s'ils furent coupables, ils sont largement punis et je ne me reconnais pas le droit d'ajouter à leurs souffrances. Et puis ne serait-ce pas toujours le même récit? la fatalité, la misère, l'alcool, l'injustice sociale, toujours les mêmes causes produisant les mêmes effets.

Nous allons, en leur compagnie, visiter la basse-cour où picorent les poules, où couin-couinent les canards; la savane où les moutons gras et dodus bêlent, où les vaches cessent de ruminer pour nous dévisager de ce regard profond et fixe de bonnes bêtes.

Ai-je dit que l'habitation regardait la mer? Tout au bout de la savane, ombragée d'arbres divers, parmi lesquels des cerisiers (1) aux baies rouges et des amandiers (2) aux fruits verts, s'étend, à droite et à gauche, une plage de sable fin et doré, sans un galet, formant un immense hémicycle que termine à l'orient et à l'occident une suite de rochers dont la demi-ceinture se prolonge de chaque côté dans la mer en écueils redoutés. Le flot arrive lentement, jusqu'à nos pieds, en vagues larges et caressantes, dessinant sur le sable de gracieuses courbes concentriques, qui s'étalent, reculent et s'avancent de nouveau, se succédant sans relâche. Des milliers de petits crabes d'une vivacité surprenante surgissent de tous côtés et fuient éperdus. Pourquoi ces petits crustacés sont-ils plus agiles que ceux de nos pays? Leur conformation est absolument la même cependant, et néanmoins ils courent avec une rapidité vertigineuse, toujours de flanc, jusqu'à ce qu'ils aient regagné leur liquide élément, où seulement ils se trouvent en sûreté.

---

(1) Le cerisier de Cayenne ne rappelle que de loin le cerisier d'Europe ; c'est l'*Eugenia Micheli*, de la famille des Myrtacées, dont le fruit est une baie rouge contenant trois noyaux côtelés.

(2) C'est le badamier, *terminalia catappa*, famille des Lombrétacées.

Sur la droite, du côté de l'est, la plage est coupée brusquement par une montagne couverte d'une forêt épaisse; mais, entendons-nous, c'est une montagne à la mode guyanaise, c'est-à-dire une simple butte de 80 mètres tout au plus. N'importe, sa base est formée d'un entassement de rochers abrupts, énormes, grisâtres, et, jusqu'au sommet, s'amoncellent les arbres de toutes essences et de toutes tailles, dont la verdure sombre tranche sur le ciel bleu.

Au pied de la montagne, miroitent des flaques d'eau salée, formées par le retrait de la mer, où de mignonnes bécassines butinent parmi le menu fretin qui s'est oublié là. Au lieu de se tenir tapies dans la vase, sous une touffe d'herbes, comme font leurs sœurs de France, elles sont perchées comme de vulgaires passereaux et se tiennent à l'affût sur une branche. Elles se laissent approcher, d'ailleurs, sans défiance. Ignoreraient-elles le fusil? Sans doute les Cayennais réservent leur poudre pour des gibiers moins menus.

A gauche, le soleil est sur son déclin; ses derniers rayons couvrent le ciel d'une lueur sanglante qui se reflète dans l'eau en larges taches pourprées. Devant nous, les ilets (1) le Père, la Mère, les Mamelles semblent trois bouquets de verdure au milieu de la plaine liquide. Quel merveilleux coucher de soleil! et quel site enchanteur! Comme il ferait bon de prendre ici un bain, s'il n'était si tard, et s'il n'y avait pas de requins!

Nous visitons encore un petit lac en miniature, aux bords cachés sous les hautes herbes, d'où s'échappe un ruisselet qui va se perdre tout aussitôt dans la mer. Les eaux limpides, où s'ébattent de petits poissons, où les oiseaux se baignent avec insouciance, sont, paraît-il, le repaire d'un caïman; on l'y voit souvent dormant à l'ombre, digérant ses rapines ou guettant quelque proie. Il est absent aujourd'hui; les agoutis et les pécaris peuvent venir en toute sécurité étancher leur soif.

(1) Pour ilots.

Nous remontons en voiture, mais c'est pour revenir par un autre chemin. Nous continuons la route là où nous l'avons quittée tout à l'heure ; elle doit nous ramener de même à la ville, car elle fait le tour de l'île. Le détour me permet d'admirer, sous le crépuscule, d'autres aspects de la campagne cayennaise. Après quelques kilomètres à travers une végétation fantastique, nous passons sous une véritable voûte d'arbres immenses, à travers lesquels passent des oiseaux qu'à leur long bec, à leur plumage sombre et à leur vol silencieux, je reconnais pour des bécasses. Tout comme les bécassines, elles sont nombreuses à la Guyane, et il n'est pas rare qu'un chasseur revienne le soir avec 12, 15, quelquefois 30 pièces de ce gibier royal dans sa carnassière.

Trente bécasses ! quel rêve pour un disciple de saint Hubert ! Il faut dire aussi que la Guyane est un pays de cocagne pour le chasseur et je voudrais pouvoir donner autre chose qu'un simple aperçu des prouesses qu'on peut y réaliser. Bienheureux pays, où la bredouille, la triste bredouille de nos contrées, est chose inconnue !

Gibier de plume et gibier de poil, gibier sédentaire et gibier de passage abondent ici, dans les forêts comme dans les savanes, sur les hauteurs comme dans les marais. Que n'ai-je le temps de faire quelques excursions cynégétiques, comme m'y conviait ce matin M. L..., un grand chasseur devant l'Eternel, doublé d'un magistrat affable, bon garçon et nullement guindé, comme beaucoup trop de ses collègues ? Ce disciple de Cujas aime à chasser le pécari entre deux audiences, et ne dédaigne point de fusiller les bêtes tout en méditant des considérants contre ses semblables. A chacune de ses sorties, son carnier bombé est comme l'arche de Noé où se rencontrent, dans une touchante promiscuité, les animaux les plus hétéroclites : la perdrix des savanes à côté de l'agouti, le hocco ou la bécasse près du ouistiti ou du macaque. Car il n'y a pas seulement

abondance, il y a aussi une grande variété d'oiseaux et de mammifères; comme la flore, la faune est d'une richesse qu'on ne rencontre en aucun autre pays du globe.

En ma qualité de chasseur, je me suis empressé de retenir quelques noms parmi ceux qu'il m'a cités; voici les plus communs, mais j'ajoute que ce sont là seulement des spécimens.

Parmi la gent ailée, il est des espèces qu'on chasse pour le garde-manger : la poule d'eau, le hocco, le canard don-don, la sarcelle, le pigeon, la tourterelle, la perdrix, la caille, le râle, le faisan, le pluvier, etc. Bien que la plupart de ces noms rappellent des oiseaux de France, en réalité ils désignent des espèces tout à fait différentes. Ainsi la perdrix de Cayenne, tout comme la bécassine, aime à se percher; le canard et l'oie sauvages ont les pattes si peu palmées qu'on les tue plus souvent dans les arbres que dans les marais.

D'autres oiseaux, dont la chair est moins savoureuse, sont recherchés plutôt pour la richesse de leur plumage. De ce nombre sont les jolis oiseaux-mouches, dont on compte une vingtaine de variétés, toutes plus jolies les unes que les autres, et si petits qu'on les tue avec des sarbacanes ou avec des cartouches où quelques grains de sable font l'office de plomb; les gentils colibris, presque aussi nombreux et qui se chassent de la même façon; puis c'est le bluet bleu, le toucan avec son bec énorme, le cacique impérial, le martin-pêcheur, les perruches, plusieurs variétés de perroquets, l'ara rouge et l'ara bleu, le cardinal, le flamant rose, l'ibis, et enfin l'aigrette, dont la tête et le manteau sont ornés de ces belles plumes barbelées qui sont chez nous la gloire des chapeaux de dames et l'orgueil des képis de colonels.

Voilà quelques échantillons du gibier à plume qu'on rencontre ici; le gibier à poil offre la même abondance et la même variété. Il existe dans les forêts de la Guyane quantité d'animaux avec lesquels on fait civets délicieux et rôtis

CONSULTATION SUR PLACE

succulents. C'est l'agouti, gros comme un lièvre; l'akouchi, plus petit qu'un lapin; le pack, à la robe tachetée, le plus exquis des gibiers de la Guyane; le cabiaï, le plus gros de la série, mais inférieur aux précédents au point de vue culinaire. Tous ces animaux se creusent des terriers comme le lapin, et comme le cochon fouillent la terre pour trouver les racines dont ils font leur nourriture. Sont-ils pachydermes ou rongeurs, porcs ou lapins ? Le pécari, lui, est un cochon, ou plutôt un sanglier minuscule, dont la hure est armée de défenses meurtrières et dont la robe se hérisse de soies dures et épaisses; sanglier aussi le patira ou pécari à collier, qui vit en familles nombreuses, comme le premier. Puis ce sont des animaux étranges : différentes variétés de tatous, dont la tête et le cou sont recouverts d'une cuirasse imbriquée, sorte de carapace osseuse qui les rend invulnérables à la dent des carnassiers et au plomb du chasseur; puis le chien crabien, qui vit de crustacés; le chien-bois qui, comme la loutre, se nourrit de poisson. Ce sont là les espèces comestibles, si je puis ainsi parler; à côté il y a les fauves, dont la chasse est attrayante en raison des péripéties ou même des dangers qu'elle comporte : le jaguar, avec sa belle robe tachetée; le couguar, au pelage uniformément rougeâtre, aux oreilles longues et droites, aux yeux féroces et chargés d'éclairs; le tamanoir, dont les griffes énormes sont redoutables même aux jaguars; enfin, le plus gros animal de la Guyane, le tapir ou mahipouri, dont la trompe fouille la vase des marais et qui plonge comme l'hippopotame. Et puis, il y a encore d'autres animaux qui semblent inutilisables et que le chasseur, cet autre animal féroce, tue pour le plaisir de tuer : le voluptueux coachi, toujours en quête d'amour; le coati, à la queue relevée en panache, à la robe rayée longitudinalement de blanc et de roux; le chat-tigre, qui se joue dans les arbres avec autant de légèreté que l'oiseau; la sarigue, avec sa poche sous-ventrière où se réfugient ses petits à la moindre alerte; le paresseux, aux

allures de singe paralytique, dont les ongles sont deux griffes meurtrières; l'écureuil, qui promène de branche en branche son élégant panache; différentes variétés de singes, tous de petite taille et plutôt jolis : ouistitis, macaques, singes hurleurs, etc.

Malheureusement, la chasse ne va pas sans quelques désagréments. Outre la chaleur qui, de 10 heures à 3 heures, est intolérable, outre la malaria qui guette sa victime au bord de chaque flaque d'eau, il y a les moustiques et les maringouins qui attaquent avec furie, par phalanges compactes, le malheureux chasseur, et parfois le forcent à reculer; puis d'autres ennemis plus redoutables menacent le pauvre Nemrod et son chien : je ne parle pas des jaguars et des couguars qui, toujours repus, attaquent rarement l'homme, sauf pendant son sommeil ; mais il y a les serpents, moins nombreux sans doute qu'à la Martinique, mais plus variés en revanche. A côté du trigonocéphale et du serpent-fil, qui n'est sans doute que le premier à l'état de jeune, ce qui n'empêche pas son venin d'être redoutable, il y a le joli petit serpent corail, très venimeux; le terrible serpent à sonnettes, dont le bruit de castagnettes avertit au moins les imprudents qui s'aventurent dans ses plates-bandes; puis le serpent chasseur, le serpent agouti, le serpent liane. Ce sont là des rencontres dangereuses pour le chasseur et son compagnon à quatre pattes, et il ne fait pas bon de battre les broussailles sans de fortes bottes à l'épreuve de la dent des reptiles.

Je passe sous silence les couleuvres, comme les noirs appellent les boas et les constrictors, et les autres serpents non-venimeux comme le rouleau, le réseau, la maman-fourmi ; ce sont des animaux inoffensifs pour l'homme, quoiqu'en disent les légendes.

Et quand on songe que l'habitat de toutes ces bêtes : gibier, animaux féroces ou dangereux reptiles, c'est la forêt vierge,

c'est-à-dire un entrelacement fou de toutes les plantes possibles, grands arbres, grêles arbustes, arbrisseaux touffus, herbes géantes, tout cela cimenté par des lianes qui courent dans toutes les directions, reliant les troncs aux troncs et les branches aux branches, formant comme un lacis inextricable dont la hache seule peut briser les mailles ; quand on réfléchit que tout cet enchevêtrement gigantesque n'est percé d'aucun autre chemin que ceux tracés par les cours d'eau, d'aucun autre sentier que les voies formées par le passage répété des animaux ; quand on voit que la route suivie par le chasseur est obstruée d'énormes troncs d'arbres tombés de vétusté et pourrissant lentement sur place, de ruisseaux perfides dont le lit est une épaisse couche de fange où l'on risque de s'enliser, il faut reconnaître que le métier de trappeur des bois n'est pas tout plaisir et qu'autour des roses les épines sont nombreuses.

Heureusement, pensai-je, il y a les chiens pour faciliter la besogne. Mais quels chiens ! bon dieu ! on ne voit ici que d'infects cabots qui n'ont absolument rien du chien de chasse, sauf le nom. « Le chien de race ne résiste pas au climat, dit-on. » J'ai peine à croire qu'un robuste braque ne subirait pas victorieusement l'épreuve et ne s'acclimaterait pas aussi bien que les ignobles toutous qu'on voit ici. « Les chiens de chasse perdent leur nez dans les pays chauds, dit-on encore. » C'est là aussi une assertion qui me paraît tout à fait gratuite et semble ne reposer sur aucun fondement. Si les chiens de Cayenne n'ont pas de nez, s'ils ignorent l'arrêt, s'ils rapportent couci couça, si leur quête se borne à fouiner dans les hautes herbes, cela tient à ce qu'ils n'ont pas de race. Enfants de la rue et du hasard, ce sont ce qu'on appelle des rosses, en termes de chenil.

Notre magistrat-chasseur possède toute une collection de ces représentants de la race canine, sa meute, comme il dit pompeusement ; mais il paraît que le moins mauvais, suivant l'ex-

pression consacrée, ne vaut pas un clou. Et malgré tout il fait des chasses merveilleuses. Heureux chasseur ! heureux pays !

Tout en parlant gibier, chiens et coups de fusil, le temps a passé rapidement; la nuit est venue, nuit sans lune, mais sans profondeur, avec la transparence que donne ici l'éclat extraordinaire des étoiles. Nous voici d'ailleurs de retour dans les faubourgs de Cayenne; nous revoyons les cases des marchands de tafia où des nègres ivres chantent entre deux verres leurs mélopées enfantines. Quelques minutes après nous sommes rue Christophe Colomb et nous retrouvons avec plaisir le jeune Roland à peu près remis de son accès de fièvre. Il n'y a plus qu'à se mettre à table.

Voilà certes, une journée bien remplie; et comme certain empereur romain, je me rends cette justice que je n'ai point perdu mon temps, ayant visité successivement l'hôpital civil, l'hôpital militaire, le square des Palmistes, les pêcheries chinoises, la banque, la douane, le marché, l'habitation de mon hôte, et pour terminer ayant fait le tour de l'île de Cayenne.

Il ne me reste plus qu'à jouir d'un repos bien mérité. Toutefois je m'en voudrais de m'endormir sans donner une mention à notre menu de ce soir. Non pas que j'attache à la table plus d'importance qu'il ne convient ; mais n'est-ce pas le devoir du voyageur de consigner les moindres détails concernant les mœurs et coutumes des pays qu'il traverse ? et ces plats nationaux ne sont-ils pas faits tout exprès pour donner à ses récits ce qu'on appelle la couleur locale ? Pour moi surtout qui n'ai aucun parti-pris contre la cuisine exotique, qui tiens à la déguster consciencieusement, ce point a son importance.

J'avoue donc en toute humilité avoir fait honneur ce soir à la *pimentade*, cette soupe cayennaise par excellence, comme la bouille-abaisse est le plat des Marseillais. Seulement, à la comparaison, la bouille-abaisse n'est plus qu'un plat sucré, et le fameux

homard à l'américaine lui-même, semble tout ce qu'il y a de plus fade au goût. La pimentade n'est pas autre chose qu'une soupe, mais une soupe où les légumes sont remplacés uniquement par des piments. La première cuillerée vous fait l'effet d'un fer rouge sur la langue; il semble que l'on mange du feu, et ce feu vous brûle les lèvres, vous dévore les joues, vous emporte le gosier, s'insinue dans l'œsophage et jusque dans l'estomac en flammes ardentes. C'est le grand régal des familles créoles, mais je trouve qu'il faut avoir la bouche cuirassée d'un triple airain pour ne pas faire la grimace à la première bouchée. Est-ce bon ? oui, c'est bon; c'est même très bon et à la longue, ce feu qui semblait devoir vous consumer tout vivant, n'est plus qu'une douce chaleur qui coule à travers les veines, circulant avec le sang, enveloppant tout le corps d'un indéfinissable bien-être. Voilà la pimentade, à laquelle Mme Bauroi, en bonne maîtresse de maison, n'a pas dédaigné ce soir de mettre la main.

Le résultat, ce fut un immense appétit. Je crus que le rôti qui vint ensuite serait insuffisant à me rassasier. Et cependant c'était un râble de pack, c'est-à-dire un morceau très respectable, qu'accompagnait une sauce chevreuil pimentée, elle aussi, avec une profusion sans pareille. Il est juste de dire que le piment, ce que nous appelons à Paris le poivre de Cayenne, est ici l'ingrédient obligatoire de toute cuisine qui se respecte; on en met partout, dans le potage et dans les salades, sur le poisson comme sur la viande. Et cela vous rehausse le fumet d'un rôti de pack comme la truffe fait du perdreau.

C'est que de tous les petits quadrupèdes moitié lapins, moitié cochons qui pullulent dans les forêts de la Guyane, le pack est sans contredit le plus fin, le plus délicat, le plus délicieux; il est à l'agouti et au pécari, ce que chez nous la bécasse est au vulgaire faisan; sa chair blanche, tendre, savoureuse, laisse loin par derrière le souvenir de notre lièvre de France; Tayllerand,

qui était un gourmand, eût dit que c'était un mets à manger à genoux : je suis resté, moi, dévotement assis, ce qui ne m'empêcha aucunement d'en apprécier le mérite. Malheureusement ce n'est pas un plat économique : un pack qui ne pèse que quatre ou cinq kilos se vend couramment de 30 à 100 francs ; cela fait la livre un peu cher. Mais les Bauroi tiennent à faire royalement les choses et à me faire garder un bon souvenir de mon passage à Cayenne. C'est égal, me voici en train de contracter une dette de reconnaissance que j'aurai bien de la peine à acquitter jamais.

Telles sont les réflexions que je fais en ce moment dans ma chambre, avant de me coucher, pendant que les maringouins affamés bourdonnent à ma fenêtre ; mais je me contente de les plaindre et me garde bien, cette fois, d'entr'ouvrir mes persiennes ; je ne suis pas une chair à moustiques, que diable !

DE CAYENNE AU CARSEVENNE

---

27 Juillet. — A 6 heures sonnant le soleil se lève, le jour paraît et, comme hier, grince dans la rue la crécelle des marchandes de cocos, interrompant brusquement mon sommeil. Des cocos! qui veut des cocos?... C'est dommage, je sens qu'une heure de plus sous la moustiquaire n'eut pas été de luxe. Al-

lons! bon gré mal gré, il faut se lever et courir aux informations. Partons-nous aujourd'hui ? ne partons-nous pas ? *that is the question,* comme a dit un autre personnage aussi indécis que Croizé. Avant-hier le départ avait été fixé pour aujourd'hui mercredi ; mais depuis ?... n'y a-t-il rien de changé ? Croizé comptait alors trouver à Cayenne des nouvelles des frères de C... Seulement, voilà! pas de nouvelles, et par surcroît, aucun courrier n'est attendu. Et mon Croizé était rêveur hier... il était tout décontenancé en raison de ce silence inattendu. Ils avaient si bien promis! Quant à Martin, nous n'y comptions que fort peu ; nous avions trouvé ici à son adresse une douloureuse dépêche lui annonçant la mort de sa mère, et il se pouvait qu'avisé également à la Barbade il eût été obligé de repartir immédiatement *pour France*, comme on dit aux Antilles. Mais les deux frères qui n'avaient pas les mêmes raisons et qui devaient nous rejoindre à Cayenne ! et d'eux pas le moindre mot ! J'ignore pour quels motifs Croizé tient tant à leur compagnie, mais il y tient ; et voilà pourquoi il était hier perplexe, ne sachant à quoi se résoudre.

Je déjeune en hâte et me dirige du côté de chez Florimond, le plus Parisien des Cayennais et le plus sympathique des cabaretiers, qui cumule du reste le commerce des liqueurs avec celui des étoffes, perpétuellement à cheval sur deux maisons : le bazar du Bon Marché et le café-restaurant des Palmistes. Le café Florimond étant le rendez-vous des passagers du « Georges-Croizé », je pensais trouver là quelques renseignements utiles qui me dispenseraient d'aller jusqu'au bateau. Je trouvai mieux, car j'y rencontrai Croizé lui-même cultivant son incertitude en face d'un cocktail.

— Voyon ! lui dis-je, après l'obligé serrement de mains, êtes-vous décidé? Partons-nous aujourd'hui?

— Oui, me répond-il sans conviction et d'un air distrait, nous partons, et cependant j'ai comme un remords de quitter

Cayenne sans les amis que nous avons laissés à la Barbade et qui devaient nous rejoindre ici.

— Vous êtes donc bien curieux de leur faire voir le Carsevenne?

— Sans doute, puisqu'ils sont partis de France dans cette seule intention.

— Bast! lui dis-je, s'ils en ont bien envie, ils sauront bien nous retrouver.

De fait, Croizé semblait prodigieusement ennuyé, sans que j'en visse nettement la raison, et sa réponse me semblait faite à contre-cœur. Il disait oui, mais il aurait bien voulu trouver quelque prétexte pour dire non.

— Si nous attendions jusqu'à demain! me demande-t-il après quelques instants de silence, pendant lesquels une lutte épique semblait se faire parmi ses circonvolutions cérébrales.

Partir demain! je n'aurais sans doute personnellement pas fait d'objection, la famille Bauroi ne demandant pas mieux, en effet, que de me garder encore 24 heures. Toutefois, nous avons assez traîné à la Martinique, sans compter Dunkerque, et ces retards successifs compromettent l'époque de notre retour en France. Je commence, en outre, à en avoir assez, moi, de la grande navigation et je voudrais bien être déjà rendu à destination. C'est aujourd'hui notre 40e jour de voyage et nous ne sommes pas au bout. Et puis, une fois arrivés au terme de notre expédition, il faut compter sur une quinzaine de séjour sur le Carsevenne. C'est en tout une vingtaine de jours avant de pouvoir songer au retour. Non, décidément, c'est assez de temps de perdu, je suis pour le départ immédiat.

— Et à quoi cela nous servirait-il d'attendre à demain? dis-je à Croizé; vous ne pensez pas, je suppose, que les frères de C... puissent nous rejoindre d'ici à 24 heures?

— Non, mais je puis avoir une dépêche!

— Et puis, après? Nous serons bien avancés. Nous n'allons pourtant pas attendre ici jusqu'à ce qu'il plaise à ces messieurs de montrer leurs faux-cols aux urubus? Autant valait rester à la Barbade.

— Vous avez raison, dit-il; d'ailleurs les feux sont allumés. Nous partirons à 11 heures avec la marée.

— Allons! tant mieux! A tout à l'heure; mais c'est sans rémission, n'est-ce pas?

— Sans doute; à moins que...

— Ah! non, pas de réticences...

Le fait est que je ne suis pas tranquille et j'en ai le droit après ce qui s'est passé à Dunkerque, où tous les soirs le départ était fixé pour le lendemain matin; puis, le jour arrivé, tout était renvoyé au jour suivant. Par deux fois, fatigué de ces atermoiements, je revins à Paris; deux fois, je fus rappelé par une dépêche pressante, et finalement nous partîmes avec un mois de retard. C'était une leçon et je ne voulais pas m'y laisser reprendre. J'étais du reste assez libre avec Croizé pour lui parler ouvertement.

A tout hasard, je prends congé de l'aimable famille Bauroi, et, à 10 heures, le *cannotte* me ramenait à bord, moi et mes bagages, non sans avoir fait voir à nos aimables douaniers que je remportais ma *machine à photographier*.

Ce n'était pas un faux départ.., et la manœuvre d'appareillage était commencée en dépit des hésitations de Croizé. A 11 heures, on larguait les amarres, on remontait l'ancre, le capitaine prenait sa place sur la passerelle, escorté comme toujours de Bismarck et, en plus, d'un pilote nègre. Car nous emmenions un pilote, un petit vieux, à la peau couleur jus de réglisse, à la figure chafouine, à la bouche fortement ébréchée, aux cheveux crépus et grisonnants.

Ce n'était pas pour nous sortir de la rade de Cayenne, bien que la chose présente quelques difficultés; du moment

que nous étions entrés sans encombre, nous pouvions bien en sortir de même. Mais il fallait penser à trouver l'embouchure du Carsevenne, ce qui n'est pas commode, paraît-il; et ensuite remonter la rivière, opération des plus périlleuses, comme dans toutes les rivières guyanaises, surtout pour des navires qui, comme le nôtre, calent 4 mètres au minimum. Le lit de tous ces cours d'eau, et du Carsevenne en particulier, est, en effet, encombré de bancs de vase disséminés au petit bonheur, se déplaçant d'une année à l'autre sous l'influence du flux et du reflux, sans compter les roches qui, de loin en loin, viennent percer cette couche boueuse. Il en résulte un chenal très étroit qui serpente irrégulièrement d'une rive à l'autre, sans qu'aucune balise ou bouée indique les hauts fonds à éviter.

Pendant que s'effectuait le démarrage, nous étions, nous autres, sous la tente, jetant un dernier regard à cette bonne ville de Cayenne. Noël et Damoisy ne dissimulaient pas leur joie à la pensée que bientôt nous serions au Contesté, ce Contesté qu'à plusieurs reprises nous avions désespéré de voir jamais.

— Eh bien, mon vieux Damoisy, encore une étape et nous toucherons au but.

— Eh! oui, me dit-il, encore quelques dé...sagréments et ce sera fini du mal de mer.

Hélas! le malheureux était toujours hynoptisé par la crainte du roulis et du tangage. Il est cependant assez amaigri, assez émacié comme cela.

— Allons donc! lui dis-je pour le réconforter, vous ne vomirez toujours pas toute la bête, il en restera assez pour le Contesté.

La plaisanterie lui parut lugubre et il me lança un regard oblique.

Interrompant cette conversation, soudain, entre nous et la terre ferme se déroulait un nouveau et curieux spectacle. Sur une étendue de quelques centaines de mètres carrés, un bouillon-

nement bizarre se produisait à la surface de l'eau limoneuse; ce n'étaient pas des vagues poussées par le vent, ni un remous occasionné par la rencontre de deux courants contraires; non, cette effervescence liquide était due à une autre cause, peut-être aux évolutions de quelques monstres marins jouant à peu de distance du rivage. Justement, la partie en ébullition était hérissée d'une série de crêtes triangulaires qui se déplaçaient en tous sens, plongeant, puis reparaissant un peu plus loin. Par intervalles, au-dessous d'une crête, apparaissait un corps noirâtre et luisant qui était le dos de l'animal. C'était, en effet, une bande de requins, la première que nous voyions dans ces parages où nous pensions en rencontrer à tout instant. Ils étaient exactement au nombre de quinze et nous pouvions facilement suivre leurs évolutions d'après les mouvements de leurs nageoires dorsales. En somme, c'est tout ce que nous pûmes en voir; l'eau est trop boueuse à Cayenne pour qu'on puisse rien y distinguer et d'ailleurs les requins étaient à une encâblure de distance.

J'étais pour mon compte satisfait d'apercevoir enfin quelques échantillons de ces sinistres écumeurs de la mer, car jusqu'ici nous paraissions jouer de malheur, et je commençais à être quelque peu désillusionné : moi qui croyais en contempler à chaque tour d'hélice; qui, m'en rapportant aux légendes, cherchais souvent à en découvrir dans le sillage du *Georges Croizé*, qui m'étais laissé dire qu'ils étaient innombrables aux environs des îles du Salut, et jusqu'à présent rien, rien ! Il était temps que cette intéressante famille fît enfin son apparition; encore un peu, j'aurais été capable de mettre en doute l'existence même des requins et de qualifier de fables les récits des voyageurs. Enfin! en voici; il n'y a plus que leur férocité sur laquelle je ne suis pas édifié; mais j'aime mieux y croire que d'aller en faire personnellement l'expérience.

En avant ! crie Baudelle, et la machine se met à gémir, l'hé-

lice à battre l'eau en cadence, le navire à tourner sur lui-même. Adieu, Cayenne ! adieu requins ! en route pour le Carsevenne. Il est 11 heures 1/2.

Tandis que les squales accaparaient toute notre attention, nous ne nous étions plus occupés de la manœuvre : aussi, je fus quelque peu étonné en voyant que nous traînions après nous un petit bateau à voile, une goëlette de 30 tonneaux environ.

— Tiens ! dis-je à Croizé, nous voilà donc transformés en remorqueurs ?

— Parfaitement, me répond-il; c'est l'ami Goussette, un Nantais, qui fait par ici du cabotage, et qui m'a prié de le tirer jusqu'au Carsevenne.

Je n'avais pas encore entendu parler de Goussette, et c'était la première fois que j'entendais prononcer le nom du *Dauphin* : ainsi s'appelle la goëlette. Il est vrai que, absent du bord depuis plus de 24 heures, je n'étais plus au courant de rien. J'avais donc lieu d'être surpris.

Pour aller de Cayenne à Carsevenne, il suffit d'un jour et demi à un bateau à vapeur ; mais un voilier met cinq à six jours, car il a contre lui le vent qui souffle constamment du nord-est, et un fort courant qui longe la côte avec une vitesse de deux nœuds ou deux nœuds et demi. Dans ces conditions, il lui faut tout le temps tirer des bordées, aller de tribord à babord et de babord à tribord, de sorte qu'il fait en définitive trois fois plus de chemin qu'un steamer filant en ligne droite. Voilà pourquoi l'ami Goussette, pour gagner du temps, avait demandé le secours de notre machine. Et le *Dauphin* glissait paresseusement dans notre sillage, tiré par une forte amarre qui était tendue au dernier degré.

Notre marche se trouvait bien quelque peu ralentie par ce surcroît de travail imposé à la machine, mais qu'importe ? C'étaient tout au plus deux ou trois heures de retard dans notre

arrivée, et puisqu'il s'agissait d'obliger un ami, nous pouvions nous offrir ce luxe.

Tout à coup, à l'instant précis où Baudelle criait : midi ! aux échos absents, et où la sirène, de sa voix sonore, lui répondait par un mugissement prolongé, un craquement sec se fait entendre : c'est l'amarre qui vient de casser ! Et voilà le pauvre Goussette en panne avec sa goëlette pendant que le *Georges Croizé*, dégagé de cette entrave, s'élance lestement vers l'est. Nous voyons le *Dauphin* ballotté d'abord en tous sens, virer ensuite lentement, puis déplier tristement ses voiles. Nous rions de la mésaventure sans nous laisser apitoyer par les gestes et les appels désespérés de Goussette : ce qu'il devait nous maudire de filer ainsi à l'anglaise !

Cependant la rive fuit rapidement et s'éloigne à tribord : j'aperçois successivement au bout de ma lorgnette les constructions basses du bagne, l'*habitation* de M. Bauroi avec sa jolie plage sablonneuse, puis la montagne qui la termine à l'est, et qui semble d'ici un buisson verdoyant; puis de l'autre côté une grande maison en bois avec une vérandah qui tient toute la façade et qui domine la mer : c'est le palais d'été, l'*habitation* du gouverneur de Cayenne. Nous défilons ensuite devant les trois ilots déjà nommés et seulement aperçus de loin jusqu'ici : le Père, la Mère, les Mamelles, trois rochers disparaissant sous une couche épaisse de feuillage, autrefois succursale du pénitencier de Cayenne, maintenant séjour affecté à un pilote, dont le drapeau orné d'une ancre flotte au vent

Une large échancrure se dessine maintenant dans la côte : c'est l'embouchure du Mahury, la rivière qui à l'est contribue à former l'île de Cayenne. Bientôt nous apercevons devant nous un point grisâtre qui grandit à vue d'œil : c'est le Connétable, ou plutôt le Grand Connétable, car à côté il y en a un second, le Petit Connétable, que nous ne verrons peut-être pas, caché qu'il est le plus souvent sous l'eau, ce qui en fait un écueil dangereux.

Le Grand Connétable ! voilà encore un nom qui évoque un souvenir gai et lamentable tout à la fois, de la manière dont notre administration gère les intérêts de la communauté, cette *bonne* administration que tout le monde nous envie ; un point, c'est tout. Cet ilot est tout simplement un rocher aride que les oiseaux de mer, par un travail accumulé de nombreux siècles, ont transformé en montagne de guano. Il y a là de quoi charger des navires pendant plusieurs générations. C'est une fortune qui dormait là à portée de la main. Aussi, notre *excellente* administration coloniale (à toi, Pelletan !) ne pouvait laisser un pareil trésor sans l'exploiter. Que dire à celà ? Aussi s'est-elle empressée d'accepter les offres généreuses d'une compagnie américaine qui lui proposait royalement une redevance de 5 francs par tonne. Cinq francs par tonne ! mais c'est superbe pour des excréments d'oiseaux ! pour un rocher inculte où il n'y a aucune chance de trouver de l'or !

Elle n'avait oublié qu'une chose, cette *mirifique* administration, c'était de s'enquérir (à quoi bon ?) du prix du guano sur les marchés de France et d'Amérique. Or, voilà un produit qui vaut de 35 à 40 francs les 100 kilos, c'est-à-dire jusqu'à 400 francs la tonne. Donner pour un écu ce qui coûte 20 louis, voilà la belle spéculation dont s'enorgueillissaient, il n'y a pas bien longtemps, les inénarrables fonctionnaires chargés de faire valoir notre patrimoine colonial. Etonnez-vous ensuite, bonnes âmes, que les impôts soient le double de ce qu'ils sont dans les pays les plus imposés d'Europe et d'ailleurs. Ah ! si, au lieu d'Américains, il s'était agi de Français, soyez sûr et certain qu'on y aurait regardé de plus près!

Nous passons à une encâblure du Connétable, par babord, et nous pouvons voir tout à notre aise les Américains piller notre bien : les wagonnets descendent et remontent sans relâche le long du flanc de la montagne, charriant le précieux engrais; en haut une machine à vapeur actionne le matériel; en bas un

steamer est à l'ancre, engloutissant les unes après les autres les tonnes de guano. Après celui-ci un autre viendra, puis un troisième et ainsi de suite tout le long de l'année.

Par tribord, nous apercevons, à marée basse, le Petit Connétable, rocher à fleur d'eau, balayé deux fois le jour par le flux et le reflux : des oiseaux de mer s'y reposent de leurs longues pérégrinations à travers la mer des Antilles, poussant des cris aigus, battant des ailes, échangeant des coups de bec.

Nous marchons toujours, à une grande distance maintenant de la côte qui paraît grise et comme nébuleuse, avec son éternelle bordure de palétuviers, où de temps à autre se voit un estuaire : c'est l'embouchure d'un fleuve. Ici le Kaw, en face du Connétable; plus loin l'Approuague, d'où l'on a retiré ces dernières années plus de 400 kilos d'or, nous dit le pilote.

Quel singulier pilote Croizé nous a choisi là ! Il semble, à l'entendre parler, qu'il ait fait tous les métiers, hormis celui pour lequel nous l'avons engagé. Il n'est pas plus riche pour cela, si j'en juge par son extérieur. Il a travaillé, dit-il, un peu partout aux placers, à la Guyane et au Contesté, sur l'Oyapock comme sur le Cachipour. Nous l'interrogeons avidement, cela se conçoit; d'ailleurs, il ne se fait point prier pour répondre.

— Ce n'est pas seulement sur l'Approuague, dit-il, que j'ai trouvé de l'or; au Mahury, à six heures de canotage de Cayenne, il y a un placer où j'ai travaillé et d'où l'on tirerait encore beaucoup de poudre et de pépites.

— Et vous avez oublié d'y faire fortune, hein ?

— Mon Dieu ! oui. On est si mal payé ! Mais les propriétaires des placers ont gagné beaucoup d'argent.

C'est d'ailleurs toujours ainsi que cela se passe, d'après le dire des nègres : les patrons s'enrichissent et les travailleurs restent pauvres. Je connais d'autres pays que la Guyane où les choses ne se passent pas autrement.

Mais ce serait plus étonnant ici qu'ailleurs, si le contraire se

produisait, avec la paresse indécrottable des noirs, qui ne consentent à travailler que poussés par le besoin.

— Pourtant, lui dis-je, les salaires sont assez élevés. Ne parle-t-on pas de dix et même de quinze francs par jour, la nourriture en plus.

— Ah! oui, dix et quinze francs par jour! c'était bon il y a quelques années ; maintenant on n'a que cinq francs et même quatre francs pour travailler beaucoup. Quant à la nourriture, c'est toujours du bacaliau et du couac.

La vérité, c'est que le nègre ne sera content que le jour où il sera payé pour ne rien faire. En réalité, la main-d'œuvre est rare ; on a peine à trouver des travailleurs, même en les payant un bon prix, et si les salaires ont diminué par suite de l'immigration des Martiniquais et des Dominicains(1), ils sont encore trop élevés pour la somme de travail dont les nègres sont capables.

— Et au Contesté, demandai-je, est-ce la même chose ?

— Non; les travailleurs préfèrent aller au Carsevenne où chacun opère pour son compte et où les placers sont à tout le monde.

— Et les concessions ?

— Il n'y en a pas ; la terre est au premier occupant.

Bien entendu j'abrège le dialogue, car notre pilote est d'une loquacité à rendre des points à un Marseillais. Une nuit ne suffirait pas à transcrire ses interminables discours. Mais tout cela ce sont des mots, rien que des mots. C'est un fatras où il n'est pas facile de démêler le vrai du faux. Il parle, parle sans relâche, comme un moulin tourne, uniquement parce que le déclanchement est opéré ; et nul ne sait quand s'arrêtera ce déluge d'imagination.

Et maintenant, je cherche à condenser tout ce boniment sans

(1) Habitants de la Dominique, une des Antilles anglaises.

queue ni tête ; je crus d'abord que ce ne serait pas facile, je me trompais ; tout cela tient en dix mots : à la Guyane, il y a de l'or partout, partout...

Et c'est vrai. Quelle que soit la nature du sol : terres d'alluvion, sables roulés, roches primaires ou autres, sur chacun des trois plateaux superposés qui composent le territoire de la Guyane, formant comme les trois marches d'un immense escabeau, partout on rencontre de l'or.

Il y a des placers à Mana, à Saint-Elie, à Dieu-Merci qui sont sur le premier plateau ; il y en a d'autres à Sinnamary et sur le moyen Oyapock qui appartiennent au second ; et il y en a encore dans la troisième zone : les gisements du Carsevenne.

La plupart des rivières roulent de l'or et il n'est pas démontré que les autres en soient dépourvues, n'ayant pas été suffisamment prospectées. Jusqu'ici, d'ailleurs, on n'a guère fait que fouiller les criques, sonder les poches ; on s'est contenté de traiter les sables des rivières, et tout semble démontrer que l'or rencontré, poudre et pépites, est de l'or roulé provenant des roches désagrégées des massifs montagneux ; mais les vraies mines, les gisements de quartz aurifères qui doivent se trouver dans les Tumuc-Humac et leurs contreforts, n'ont pas été découverts jusqu'ici ; il est vrai qu'ils n'ont pas été recherchés.

En somme, l'industrie aurifère à la Guyane est à l'état d'enfance ; il y a manque de bras. pénurie de capitaux, absence de machines : dragues, pompes d'épuisement, etc. ; on n'emploie pour l'extraction du métal jaune que des procédés primitifs : la battée et le sluice. Il y a en Guyane une véritable industrie à créer et probablement un nouveau Klondyke à exploiter.

La journée se passe ainsi, notre intérêt se partageant entre les fantaisies narratoires de notre pilote et la contemplation de la ligne uniformément droite de la côte, dont nous restons d'ailleurs à respectueuse distance. La prudence l'exige ainsi, car toute cette région est parsemée de hauts fonds nombreux,

fonds de vase charriée par le grand courant équatorial, qui défendent aux navires d'un tonnage même moyen l'approche du littoral. A 10 milles, il est impossible de naviguer à d'autres bâtiments que les petits bateaux du pays, bateaux à fond plat, nommés « tapouyes » ; à 20 milles la plus grande circonspection est encore nécessaire, et les cartes signalent des bancs de vase jusqu'à 200 milles du littoral. C'est là, sans doute, une des raisons pour lesquelles le Contesté est resté à peu près inexploré jusqu'à nos jours : il est inaccessible ou peu s'en faut.

Nous nous tenons entre 15 et 20 milles ; avec un pareil éloignement nous distingons à peine la grisaille dentelée des palétuviers, et nos lorgnettes sont impuissantes à nous montrer le moindre accident de terrain, la plus petite ondulation du sol. Dans ces conditions, le voyage redevient monotone et nous rappelle les longues journées de navigation entre Madère et la Martinique ; nous n'avons même pas les menues distractions d'alors : les sargasses, les poissons volants, les bonites, les marsouins, les baleines, etc. ; seuls, quelques rares oiseaux de mer fendent les airs de loin en loin. Un instant, mais un instant seulement, notre attention est attirée par un corps noirâtre qui flotte à la surface. Est-ce une épave ?... Nous le crûmes tout d'abord, l'objet restant absolument inerte, sans autre mouvement que celui communiqué par les vagues. Mais tout à coup, la masse noire s'agite et disparaît aussitôt produisant un remous considérable : c'était une tortue de mer, une de ces immenses tortues comme on en rencontre dans ces parages, dont la carapace donne l'écaille, dont la chair est utilisée par nos modernes Vatel à confectionner des potages princiers, dont les œufs font de succulentes omelettes, bêtes énormes pesant jusqu'à 800 livres. Celle-ci dormait paresseusement le dos au soleil, se laissant bercer par les vagues, défiant sous sa cuirasse la dent des squales ; mais le bruit de la machine vient de la réveiller brus-

quement, lui signalant l'approche de l'homme, l'éternel ennemi, et un rapide plongeon la dérobe à nos regards.

Et c'est tout comme diversion à la monotonie des heures s'égrenant lentement dans l'isolement de toutes choses. Allongés dans nos fauteuils de jonc, nous goûtons sans mélange les douceurs du *far niente*, causant, fumant, baillant aux corneilles absentes, regardant sans voir, dans la lassitude de ce voyage interminable.

Ce n'est pas la chaleur qui produit en nous cet alanguissement, car elle n'a rien d'extraordinaire : cette nuit le thermomètre est descendu à 22°, et au moment le plus chaud de la journée il n'a marqué que 29°. Avec le mouvement du navire, sous le souffle des vents alizés, il fait vraiment très bon : une vraie journée d'août au large de Dieppe ou de Trouville. Où sont ces températures horribles des régions équatoriales? ces 40 et 45 degrés à l'ombre? Encore une illusion qui s'en va.

28 Juillet. — Nous en avions un peu perdu l'habitude, mais cette fois ça y est : nous voilà échoués et, ce qui est un comble, à quinze milles de la côte. L'accident s'est produit ce matin à onze heures, doucement et sans fracas. Baudelle, qui dormait tranquillement en est tout ahuri ; lui qui rêvait tout à l'heure que nous arrivions sans encombre à destination !... il n'en revient pas.

« Il n'y a pourtant pas de hauts-fonds signalés sur ma carte, s'écrie-t-il triomphalement ; voyez plutôt. »

« Alors c'est l'écueil qui a tort, il n'y a pas de doute, lui répondis-je ».

Quant au pilote, il s'est éclipsé, prévoyant quelque algarade.

Heureusement que cet écueil n'est qu'un banc de vase molle dans laquelle la proue s'est encastrée sans secousse et surtout sans dégât, comme dans un motte de beurre. Et ça colle ! Nous avons beau faire machine en arrière, rien ne bouge : nous

sommes complètement immobilisés. Reste à savoir pour combien de temps.

Heureusement encore, c'est l'heure de la marée basse; il n'y a qu'à attendre quelques heures, le flot nous dégagera. Heureusement enfin, — car dans notre infortune nous avons toutes les chances, — la mer est calme, le baromètre est à beau fixe, aucun nuage menaçant ne se montre à l'horizon. Nous sommes comme dans un port, le bateau ne roule plus, ne tangue plus, au grand plaisir de Damoisy qui, seul, ne se plaint pas de ce contre-temps : il revient à la vie, à la gaieté; il se trouve aussi bien que sur le plancher des vaches.

A midi, Baudelle fait le point : nous sommes à hauteur de l'embouchure du Cachipour. Depuis quelques heures déjà nous naviguons dans les eaux du Contesté; ce matin, nous avons passé au large du cap d'Orange et de l'Oyapock, la rivière qui limite la Guyane à l'est. Ainsi cette rive que nous apercevons là-bas, ce n'est plus la France et ce n'est pas encore le Brésil : c'est, de toute la machine ronde, le seul pays où la liberté n'est pas un vain mot ; où l'homme, livré à ses seuls instincts, vit dans l'indépendance absolue, sans maître et aussi sans esclaves; où la terre est à tous et à chacun, comme la lumière du soleil; où n'existe aucune de ces entraves qu'on nomme la loi, le gouvernement, la police; aucun de ces gêneurs qu'on appelle gendarmes, juges, procureurs; aucun de ces vide-poches qu'on intitule douaniers, gabelous, percepteurs; où les habitants, les malheureux! se passent de députés, de sénateurs et même de président, — de vrais sauvages, quoi! — où en fait d'organisation sociale, il n'y a rien, rien; c'est, en un mot, le pays de l'anarchie. Et c'est dans ce pays, uniquement peuplé sans doute de bandits et d'évadés de Cayenne, constamment à feu et à sang, c'est probable, que nous allons pénétrer demain, aujourd'hui peut-être!

A 2 heures, le bateau flotte; de nouveau, nous marchons de

l'avant. Pourvu que nous ne recommencions pas souvent cette expérience ! Nous nous sommes dégagés cette fois sans avarie, mais qui peut assurer qu'un autre jour ce sera aussi facile? Qui sait si le bateau, rencontrant un de ces bancs de vase à marée haute, ne s'enlizerait pas à jamais? Quelle perspective d'être obligés de débarquer sur cette côte déserte, au milieu de marécages pestilentiels, habités seulement par les caïmans et les jaguars... avec les moustiques en supplément!

Nous voyons en passant la montagne Pelée, un des rares monticules de la côte; mais pourquoi Pelée? Je la vois toute verdoyante, moi. Il paraît, au dire de Croizé, que de l'autre côté, elle est chauve. Ce Croizé ! il a réponse à tout !

A 3 heures, nous sommes en face de l'île des Garses. Les Garses!... Voilà un mot qui sonne étrangement sous le deuxième parallèle et j'eus un instant l'illusion d'être tout d'un coup transporté sur le boulevard de Belleville; mais ici ce mot ne choque point les oreilles, c'est le nom qu'on donne aux aigrettes. Est-ce à cause de leur ressemblance avec les grues? Ressemblance réelle, sauf la taille, bien que les naturalistes les rangent parmi les hérons, autres oiseaux à longues pattes, mais appartenant à l'ordre des palmipèdes. Je ne prétends pas trancher cette question d'ornithologie, mais hérons ou grues, palmipèdes ou échassiers, les aigrettes sont nombreuses, paraît-il, dans l'île qui est devant nous et aussi dans toutes les Guyanes, où l'on trouve le saut des Aigrettes, le lac des Aigrettes, le plateau des Garses, etc. Quel joli gibier pour un nemrod parisien et quel plaisir j'aurais à rapporter en France de pareils trophées!

Croizé prétend reconnaître l'île des Garses à un cap couvert d'un bouquet d'arbres qu'il appelle Pointe-Grande : c'est le point de repère qu'il a vu lors de ses précédents voyages.

A 6 heures 1/2, nous stoppons... pourquoi? Serions-nous encore échoués ou bien est-ce un nouvel accroc à la machine?

Cela n'aurait rien de surprenant, il y a si longtemps que cela n'est arrivé. Eh ! bien, non, ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est mieux encore : nous sommes perdus. Perdus en mer, cela arrive à tout le monde ; mais perdus en vue de la côte, c'est une aventure dont seuls les voyageurs du « Georges-Croizé » sont capables. Le capitaine ne sait plus où nous sommes ; Croizé déclare que, depuis son dernier voyage, la région a changé d'aspect, et le pilote lui-même dit qu'il n'y voit plus clair.

— Mais enfin, lui dis-je, nous ne sommes pas encore au « Carsevenne » ?

— Non, répond-il, je ne pense pas, et je crois bien reconnaître là bas la Pointe-Grande.

— Comment la Pointe-Grande ! mais nous l'avons aperçue à 3 heures, au nord de l'île des Garses ?

Mais lui n'en démord pas. Il n'est pas sûr, pourtant il croit que c'est la Pointe-Grande ; Croizé, par contre, soutient *mordicus* que nous avons passé en vue de ce cap il y a trois heures.

Pendant ce temps la nuit est venue, enveloppant de brume la ligne à peine zigzaguée des palétuviers, clôturant toute discussion.

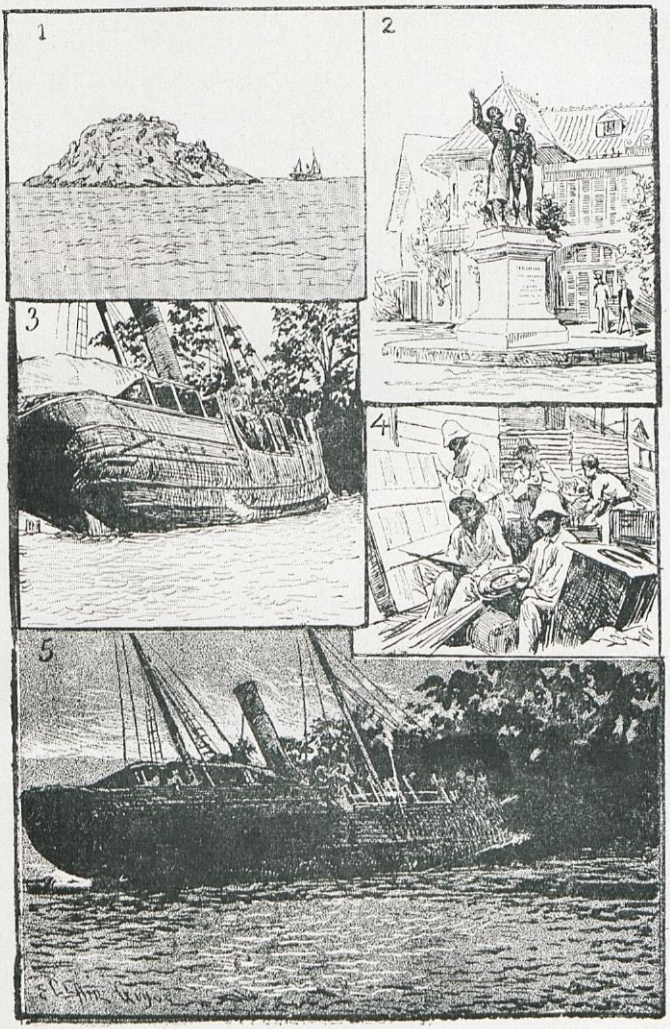
Dans ces conditions, le mieux est en effet de passer la nuit sur place, pour reprendre demain notre exploration. L'ancre est descendue au milieu d'une forte houle qui a duré toute la journée, faisant quelques ravages parmi l'état-major. Croizé avait une de ces migraines !... et Baudelle souffrait de sa gastrite ! C'était affreux !... Il faut en effet avoir le cœur joliment solide pour supporter sans faiblesse une mer comme celle d'aujourd'hui : une vraie tempête est, de l'avis des marins, moins mauvaise, car le navire a soin de prendre le vent *deboutte*, comme ils disent, et présente son avant aux lames : il tangue fortement, mais c'est tout. Avec la houle actuelle, prenant le bateau par le travers, comme il n'y a point de motif sérieux de modifier la direction, le pauvre esquif a devant lui des montagnes

d'eau à escalader, pour tomber ensuite dans des goufres, pendant que sur son flanc s'abattent des trombes liquides qui troublent son équilibre dans le sens contraire; en même temps qu'il est soulevé soit par l'avant soit par l'arrière, il se couche sur tribord ou sur babord ; c'est un perpétuel balancement d'escarpolette combiné avec un mouvement continu d'oscillation dans le sens transversal, qui rend des plus précaires la stabilité de nos centres de gravité. Nous sommes tous dans un état d'équilibre des plus défectueux, tout comme de simples pochards, et quand cela se prolonge toute une journée, on est en droit de souffrir de la migraine ou de la gastrite... voire même du mal de mer.

29 JUILLET. — A 6 heures et demie, l'ancre est remontée et nons repartons à la recherche du Carsevenne. Nous voici de nouveau scrutant les moindres sinuosités de la côte, cherchant des points de repère dans la ligne légèrement ondulée des palétuviers, sans avoir éclairci toutefois la question de l'île des Garses. A onze heures, le pilote nous signale l'embouchure d'une rivière qu'il dit être le Counani... Counani, nom de fleuve, et aussi, comme c'est l'habitude au pays Guyanais, nom du premier village élevé sur ses bords. C'est de Counani que partait un jour le joyeux Jules Gros, apportant aux parisiens gobeurs une cargaison de décorations.

Nous reconnaissons l'estuaire, terminé au sud par un monticule que la carte appelle montagne de Counani (80 mètres d'altitude). Mais le village lui-même reste invisible étant situé à une vingtaine de kilomètres du littoral. Je me promets bien, si la chose est possible, de pousser une exploration jusque-là, quitte à en rapporter... un bout de ruban bleu.

Au pied de la montagne, une case en bois d'une architecture primitive, ce qu'on appelle ici un *carbet*, montre son toit de feuilles de palmier : ce carbet a nom la *maison du docteur*,



1. Le Connétable. — 2. La statue de Schœlcher à Cayenne, la banque. — 3. Le *Georges-Croizé* échoué dans le Carsevenne. — 4. Après le naufrage. — 5. Le *Georges-Croizé* (deuxième échouage).

nous apprend Croizé, et il nous raconte qu'un de mes confrères, d'origine brésilienne et dont il ignore le nom, avait transporté là ses pénates. Il vivait de pêche et de chasse et de quelques provisions achetées à Counani ; il fut en relation avec Crevaux, fut lié d'amitié avec Coudreau. On l'a trouvé mort un beau jour, il y a de cela plusieurs années, sans qu'on ait jamais su de quoi : *requiescat in pace.* Que pouvait-il bien faire là, le brave fils d'Esculape ? Les clients devaient bien peu l'importuner, dans cette moderne thébaïde ! Quelque original, quelque fou peut-être, à moins que ce ne fut un désabusé de la vie, un dégoûté de la civilisation. Ça se rencontre parfois.

Nous avançons toujours, et toujours la rive se déroule à tribord, comme un panorama mouvant, montrant la même bordure de vases humides, de marécages pestilentiels, de fourrés impénétrables. Une vingtaine de flamands roses passent en file indienne, à 200 mètres en avant du bateau, et c'est un spectacle aussi curieux que nouveau pour nous, que de voir ces élégants oiseaux au long bec et aux pattes grêles, rayant le bleu du ciel d'une ligne rose d'un ton admirable. Ils volent à la queue leu leu, à quelques pieds au-dessus des vagues, gardant un alignement à la prussienne, leur cou allongé fendant l'air que leurs ailes battent d'un mouvement rapide. D'où viennent-ils ? Mystère... Où vont-ils ? Vers les marais du Rio-Novo, sans doute, un fleuve dont nous devrions en ce moment voir l'embouchure, s'il ne se perdait dans les lagunes et les marécages qui bordent toute cette partie du littoral.

Puis nous voici de nouveau égarés : le pilote ne reconnaît plus rien, Croizé non plus et le capitaine encore moins. Où est le Carsevenne ? Qui découvrira le Carsevenne ? Cela devient un problème ardu autant qu'angoissant. S'il n'y avait pas ces malencontreux bancs de vase, nous pourrions approcher un peu plus de la côte et la mieux explorer. Par un hasard inespéré, voici une tapouye qui vient de notre côté, se dirigeant vers

la haute mer, sa voile rouge quadrangulaire gonflée par le vent. Des nègres sont sur le pont, préparant leurs filets, amorçant leurs lignes. Nous les hélons; ils s'approchent. « Où sommes-nous? Où est le Carsevenne? » — « Li Counani en face; li Ca'sevenne plus loin, enco' plus loin. »

Allons! bon; il y a une heure, nous étions, au dire du pilote, par le travers de Counani et nous y sommes encore! Est-ce que nous ferions un travail de Pénélope? C'est la répétition exacte de ce qui s'est passé hier pour l'île des Garses! Certes, voilà un pilote qui m'a l'air d'être tout aussi ferré que le premier d'entre nous sur la topographie du Contesté! On nous avait dit à Cayenne : « Prenez un bon pilote, car ce n'est pas chose facile de se reconnaître dans ce pays de sauvages. » Nous avons fidèlement suivi le conseil, seulement le pilote choisi par Croizé ignore totalement cette région. Et quelle suffisance! Et quelle prétention! Il sait tout, il connaît tout, et il a une jumelle!... une jumelle, avec laquelle il voit tout!

Ah! oui, parlons-en de cette jumelle abracadabrante, héritage de son grand-père, pilote lui aussi! Dieu! quel outil! (je parle de la jumelle, mais l'expression pourrait s'appliquer tout aussi bien à son propriétaire); un verre est tout rayé, tout dépoli; un autre est cassé, et, par surcroît, la mise au point est impossible à obtenir simultanément pour les deux lorgnettes. Quand l'œil droit finit par distinguer quelque chose, c'est l'œil gauche qui n'y voit plus. Et notre soi-disant pilote en est fier de cette jumelle antique! Il n'a point assez de dédains pour les nôtres. Je crains qu'il ne s'abuse, ou plutôt qu'il n'abuse de notre candeur; en tout cas, ayant voulu regarder moi-même au travers de cette mirifique lorgnette, il m'a semblé y voir aussi bien par le gros bout que par l'autre.

Hélas! quel que fût l'instrument, lorgnette héréditaire ou modeste jumelle de terrien, le Carsevenne restait toujours aussi invisible; toujours c'était le même aspect, la même rive plate

et droite, couverte d'arbres toujours les mêmes : au premier plan, les éternels palétuviers aussi régulièrement alignés que les échalas d'un vignoble bourguignon; puis, en arrière de cette première ligne, quelques essences à frondaison luxuriante, s'arrondissant en coupoles et en dômes : balatas, arbres-parasols, etc. Non, ce n'est pas chose facile de s'orienter par ici; ça manque un peu de phares et de sémaphores, et, il faut en prendre notre parti, nous n'avons pas de pilote.

Nous avançons encore, timidement, pas à pas en quelque sorte, pour nous arrêter bientôt; puis nous repartons de nouveau, en virant de bord pour nous rapprocher un peu, malgré le danger des hauts fonds : coûte que coûte, il faut absolument distinguer quelque chose dans la côte, un creux, une entaille qui indique un cours d'eau. Il y a une particularité qui complique notre recherche, c'est que le Carsevenne au lieu de s'aboucher, comme les autres fleuves, perpendiculairement avec la mer, y arrive par une oblique; dans la dernière partie de son cours, il est même presque parallèle au rivage et son embouchure se dissimule derrière le rideau des palétuviers. Il ne forme donc pas dans la ligne de terre une de ces larges échancrures qui se voient de la haute mer et qui font reconnaître les fleuves. Nous savons cela, et c'est pourquoi nous fouillons avec nos lorgnettes les moindres recoins du littoral.

Voilà cependant un petit enfoncement. Est-ce l'estuaire cherché? Nous sommes émus, anxieux, angoissés, comme à l'approche d'un événement considérable. Eh ! bien, non, ce n'est pas encore le Carsevenne; ce n'est qu'un marais, une crique de vases épaisses fumant au soleil, que la mer tout à l'heure recouvrira de nouveau et que dans quelques mois, dans quelques jours, la végétation tropicale envahira avec son impétuosité coutumière, faisant jaillir de ce limon les herbes et les arbres. Et cela soit dit sans métaphore, car toute cette région des terres basses est une alluvion, autrefois sous l'eau, mais

s'exhaussant tous les ans par l'addition de nouvelles couches de terres charriées par les fleuves et le grand courant équatorial.

Nous allons plus loin cherchant toujours. Voici de nouveau une petite découpure rectangulaire, quelque chose comme une brèche dans la muraille régulière des palétuviers. Croizé s'écrie : « Le voilà! nous y sommes! Capitaine, attention! » Mais le pilote hausse les épaules, est d'un avis contraire. Qui a raison? Nous nous rapprochons encore. C'est une bien mauvaise manœuvre, en somme, que nous exécutons là depuis deux heures, et dangereuse au dernier degré. Il eut mieux valu tenir la haute mer, filer directement dans la direction de l'île de Maraca, reconnaître cette terre et revenir de quelques milles en arrière. Au lieu que, pareils à des aveugles cherchant leur chemin, nous hésitons, nous tâtonnons, au milieu de hauts fonds qui peuvent à tout instant causer notre perte.

Nous approchons toujours, Croizé est de plus en plus affirmatif. Un carbet délabré, ou plutôt un simple abri composé d'un toit que supportent quatre piquets, se montre à travers les palétuviers, sur notre droite ; plus loin, il y a de la fumée dans les arbres ; le pays est un peu plus habité par ici, c'est bon signe. Nous avançons encore et ne sommes plus qu'à quelques encâblures de la côte : des mouettes, de petites mouettes grises sont en chasse dans la crique qui se creuse devant nous, fouillant de leur regard perçant la profondeur de l'eau boueuse, cherchant quelque débris chassé par le fleuve que nous devinons là derrière. Nous voyons d'autres oiseaux courant sur la grève humide, luisante que la mer vient d'abandonner et que le flot recouvrira de nouveau tout à l'heure. Mais voici que de temps en temps un frôlement inquiétant se fait sentir : c'est la coque de notre bateau qui touche le fond, qui s'ouvre un sillon à travers la vase. Et dire que nous pouvons tout aussi bien rencontrer un fonds de roches ! C'est fou de continuer ainsi ; il vaut mieux

stopper, la prudence l'exige, car la sonde n'accuse que 4m20, 4m10 et même moins, et pour un navire qui cale 4 mètres, c'est un peu juste comme mesure. Et puis, nous n'irions pas bien loin maintenant ; il y a devant nous, à découvert, une barre infranchissable, bon gré mal gré il faut attendre la marée.

Bientôt le flot monte, recouvrant, envahissant successivement tous ces amas de vase amoncelée devant l'embouchure du fleuve: il n'y a pas un instant à perdre, il faut passer à travers tous ces écueils à la faveur de la marée et profiter encore du *montant*, comme on dit ici, pour remonter le fleuve qui n'est navigable que par les hautes eaux. Nous reprenons notre marche en avant, prudemment, en jetant continuellement la sonde, nous arrêtant quand le tirant d'eau devient insuffisant, repartant quand le niveau s'élève, reculant parfois, virant à droite, virant à gauche. Nous manœuvrons en somme comme si nous n'avions pas de pilote, et, de fait, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, car ce sempiternel bavard ne connaît aucunement les passes, et il doit y en avoir, pourtant !

Quelles péripéties ! et quelles émotions ! dire que nous sommes presque au port et que nous allons peut-être nous perdre sur un de ces bancs, comme ces navires que nous avons vus enlizés dans la rade de Cayenne. Il faut pour cela bien peu de chose : toucher le fond à marée haute et ce sera fait du « Georges Croizé ».

Sauvés, mon Dieu ! la barre est enfin franchie sans accroc, nous flottons maintenant dans un bassin de 6 et 7 mètres de fond. Croizé avait raison, nous sommes dans le Carsevenne, car c'est bien lui que nous trouvons à droite de la crique, derrière une pointe couverte de palétuviers où nous voyons de près le rudiment de carbet aperçu tout à l'heure et qui n'est guère qu'un abri contre les rayons du soleil.

Il est trois heures. Nous voguons maintenant allègrement et à toute vapeur entre les deux rives du fleuve, bordées d'arbres

de toutes tailles et de toutes grosseurs, dont les troncs et les branches s'entrecroisant en tous sens forment un fourré impénétrable, et dont le pied disparaît submergé par la marée montante; aussi loin que la vue peut percer sous les arbres, nous voyons la nappe d'eau limoneuse recouvrir le sol, s'étendant comme une inondation; et c'est bien, en effet, une véritable inondation qui se produit deux fois par jour à l'heure du flot.

Le bruit de l'hélice effraie des bandes d'oiseaux qui s'envolent en poussant des cris d'effroi: des perruches babillardes, des perroquets criards, de nombreux oiseaux à plumage noir et jaune, en tout semblables à nos loriots de France; des bécassines fluettes qui courent sur la vase, prennent leur essor et vont se percher plus loin sur une branche morte; puis ce sont des troupes de canards, d'oies sauvages, de sarcelles qui vont d'une rive à l'autre, allongeant un cou demesuré; puis des vols d'aigrettes, semblables de loin à de blanches colombes, qui décrivent dans les airs d'immenses arabesques; des familles de flamands roses toujours en file indienne, des urubus qui tournoient dans les airs à de grandes hauteurs.

A la vue de ce gibier qui se lève de toutes parts, troublé dans ses retraites, mes instincts de chasseur se réveillent; je suis impatient d'essayer ma fameuse poudre anglaise. Mais est-ce mauvaise qualité de la marchandise? Est-ce le résultat du mouvement rapide du bateau? Je ne fais que de rares victimes; beaucoup de bruit, beaucoup de fumée, mais en somme peu de besogne. Quelques rares bécassines sont touchées cependant et palpitent sur la vase, dans une dernière convulsion; quelques perruches dégringolent de la cime des grands arbres, tombent dans la rivière, étendant leurs ailes vertes à la surface du liquide boueux, et s'en vont au fil de l'eau semblables à des feuilles détachées des palétuviers. Inutile massacre, puisque je suis dans l'impossibité de ramasser les pauvres bestioles, qui serviront bientôt de pâture aux caïmans et aux requins. Les

oies, les aigrettes, les canards, plus malins et plus défiants, passent hors de portée et semblent me narguer : c'est une revanche à prendre.

Le bateau longe la rive droite, car le pilote nous assure qu'au milieu et le long de l'autre bord, nous n'aurions pas assez d'eau; il faut marcher à toute vitesse d'ailleurs, tant que la marée monte (tant qu'il y a *montant*, suivant son expression), car sitôt qu'*il y aura descendant*, nous serons obligés de stopper.

Nous faisons donc force vapeur, suivant les mille méandres que décrit le Carsevenne. Rien de plus sinueux, en effet, que le cours de cette rivière; ce n'est pas le torrent impétueux qui court en ligne droite vers la mer, c'est un canal tortueux se repliant constamment sur lui-même, formant par ses multiples lacets comme les anneaux d'un immense serpent, tantôt roulant ses eaux vers la mer, tantôt remontant vers sa source, obéissant deux fois par jour à la loi des marées. Et ce double mouvement oscillatoire forme un double courant, le montant et le descendant, selon l'expression guyanaise, courant irrésistible auquel les navires se soumettent, mais contre lequel ils n'essaient pas de lutter. Grâce à ces détours du fleuve, à ces zigzags répétés, il ne semble pas que nous naviguions sur un fleuve, mais sur une suite de petits lacs; la vue, ne pouvant s'étendre ni en avant ni en arrière, est toujours arrêtée par un rideau d'arbres qui épouse fidèlement tous les contours de la capricieuse rivière; nous avons l'illusion de passer continuellement d'un bassin dans un autre. Cependant, à mesure que nous avançons, la flore devient de plus en plus intéressante : les palétuviers couvrent toujours les rives au premier plan, mélangés maintenant de bambous; mais en arrière se dressent des arbres majestueux ; puis ça et là des troncs morts, dépouillés de leur verdure, étendent dans tous les sens leurs branches dénudées, comme des bras décharnés. Toutefois il semble que, dans ces climats, la mort n'existe

pas complète pour les plantes, et le long des troncs pourris, sur lesquels des siècles encore passeront, la vie renaît sous forme de touffes verdoyantes, de bouquets de feuilles et de fleurs s'épanouissant en plein soleil, suspendus aux branches comme aux chênes de France les globes de gui : ce sont des orchidées, plantes bizarres, aux corolles fantastiques, ramifiant leurs racines dans l'atmosphère, se nourrissant seulement d'air, de lumière et de l'eau du ciel.

Pendant que se déroule à droite et à gauche cette bordure de forêt vierge, asile inviolé par l'homme où vivent et se multiplient en toute quiétude les animaux les plus divers de la création : oiseaux, quadrupèdes, reptiles, insectes, etc., le pont s'anime d'un mouvement inusité, la joie éclate sur tous les visages, tout le monde est content d'arriver, comme si nous avions désespéré d'atteindre le terme de notre voyage. Mais à présent tout danger semble écarté; selon toute probabilité, nous serons ce soir au village de Daniel, la première station sur le Carsevenne. Les nègres chantent à l'avant et font leurs préparatifs de débarquement. Nous-mêmes faisons déjà nos projets pour ce soir, pour demain. Nous interrogeons Croizé qui (c'est à n'y rien comprendre) semble de plus en plus préoccupé. Est-ce le souvenir des frères de C... qui le poursuit jusqu'ici? Nous voici presqu'au but et il est plus soucieux que jamais. A nos questions qui se pressent, il répond d'une façon évasive. Où coucherons-nous ce soir? Devrons-nous camper? Sommes-nous assurés d'un abri? Faut-il emporter des provisions du bateau? — « Ne vous préoccupez de rien, dit-il, il y a les docks de la Société « l'Amérique équatoriale ». Vous aurez tout ce qu'il vous faut comme logement et comme nourriture. » Ai-je bien entendu? Il a dit : Vous aurez... Eh bien! et lui! est-ce qu'il n'est plus des nôtres? Est-ce qu'il ne nous accompagne pas? A-t-il reçu à Cayenne de nouvelles instructions?

Et toujours le bateau file de la même vitesse, rasant la rive

Pl. 18



La carte du territoire Contesté
d'après les derniers documents recueillis par l'auteur

droite, suivant tous les détours de la rivière dont le niveau commence à baisser. Il s'agit d'arriver au premier rapide, au saut Damen avant que l'eau ne soit trop basse. Et nous n'avons plus devant nous qu'une demi-heure. Mais en marchant du même train, nous arriverons sûrement... Crrrac... crac... adieu nos beaux projets! Un bruit de frottement se fait entendre, une secousse terrible se produit, le navire s'arrête net. « Machine en arrière! » crie le capitaine, en soulignant d'un juron formidable le commandement transmis au mécanicien. Trop tard! Nous sommes de nouveau échoués. Nous avons foncé dans la vase à une vitesse de 6 à 7 nœuds. Nous nous étions réjouis trop tôt. A trois heures, nous entrions gaiement dans le Carsevenne et confiants dans notre pilote, malgré la leçon de ces derniers jours, nous marchions à toute vapeur. A quatre heures précises, nous étions en perdition. Ah! cette fois-ci, je crois que nous y sommes bien. La sonde accuse $3^{m}50$ à babord. Nous sommes enlizés de 50 centimètres par la faute de cet imbécile. Le capitaine jure, sacre, tempête; Croizé apostrophe le pilote; celui-ci se démène comme un diable dans un bénitier. Ce n'est pas sa faute, dit-il; ce sont les hauts fonds qui ont changé de place depuis son dernier voyage. L'animal! comme s'il avait le droit d'ignorer ces déplacements qui existent, c'est vrai, mais qui mettent des mois à se produire. Malheureusement, nos récriminations ne remédient en rien à la situation; nous sommes bel et bien immobilisés et dans une position qui serait drôle si elle n'était tragique. Je ne sais quel coup de barre a été donné, ni quelle manœuvre a été exécutée; toujours est-il que le beaupré s'en est allé pousser une pointe à travers la forêt et que l'avant de notre bateau est entré en plein dans les palétuviers; le bastingage de tribord touche la rive, les arbres nous abritent de leur ombre, et quand l'eau aura encore baissé, nous pourrons passer sur la terre ferme sans le secours du canot. Pourrons-nous du moins être renfloués à la

prochaine marée? C'est douteux, car les eaux sont encore très hautes à ce moment.

Heureusement la bonne humeur a vite repris ses droits. « Faites mettre à l'eau le *cannotte*, dit Croizé. Docteur, venez-vous avec moi? » Et nous voilà partis tous deux... où cela? Tout simplement faire de la photographie. Il n'y a que Croizé pour avoir de ces idées-là. Il tient à profiter des derniers rayons du soleil pour prendre des vues, et me fait braquer mon objectif sur notre pauvre bateau égaré dans la forêt vierge. De cette façon, s'il est perdu, il nous en restera au moins un dernier souvenir.

Croizé a peut-être raison, après tout. Quand nous aurions perdu notre temps à nous lamenter, à quoi cela aurait-il servi? Nous laissons cette spécialité au capitaine Baudelle. Ah! il ne rit pas, lui; il geint, il est blême : « Nous sommes f...ichus, gémit-il; quand l'eau va baisser, le bateau va se retourner complètement ou tout au moins se briser en deux comme un fétu. » Eh! mon Dieu! que voulez-vous que nous y fassions? Nous le verrons bien.

Cet original de Croizé est incompréhensible : tout à l'heure, alors que nous touchions au but, il semblait très ennuyé; maintenant que nous voici dans une position des plus critiques, il prend la chose en riant; il me fait prendre des clichés, et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il me fait partager sa philosophie. Ce que c'est que de naviguer! On s'habitue à tout et les pires dangers deviennent de simples incidents qui provoquent des émotions plutôt agréables, en rompant la monotonie d'un voyage au long cours. Il est vrai que le péril, s'il est réel pour le bateau, est moindre pour nous qu'en pleine mer. Ce ne sera sans doute pas très confortable de camper dans la forêt vierge, au milieu de marécages qui suintent la malaria; mais ce sera pittoresque, et nous finirons bien par sortir de cette impasse, d'une manière ou d'une autre.

Toutefois, la situation ne tarde pas à prendre une tournure inquiétante : l'eau baisse avec rapidité, le bateau s'incline sur son côté tribord, se couche de plus en plus. Et le mouvement ne s'arrêtera que lorsque nous serons complètement à sec. Reste à savoir si, comme le prétend Baudelle, le centre de gravité du navire ne va pas être déplacé. Dans ce cas, nous allons faire une culbute homérique. Voilà déjà que les objets placés sur le pont et dans la cale perdent leur équilibre ; c'est à toute minute un fracas de vaisselle cassée, de caisses qui dégringolent. Les matelots s'occupent activement à tout amarrer, mais ne peuvent y arriver assez vite. Aussi les bruits de chute continuent sans interruption, tandis que le navire se met complètement sur le flanc ; je crois que s'il n'était pas étayé par nos deux mâts, lesquels prennent un point d'appui sur les arbres de la rive, il se retournerait tout à fait. Nous ne pouvons plus nous tenir sans l'aide des mains ; nous marchons sur le bastingage, le pont d'horizontal étant devenu vertical. C'est un vrai chaos sur le bateau, où plus rien n'est à sa place et où tout est sens dessus dessous. Les nègres ont peur, roulent dés yeux effarés. Vraiment, nous voici dans de beaux draps !

Et puis voilà par surcroît que Croizé s'amuse à augmenter la panique en faisant peur aux femmes. Cette pauvre Angélina en est toute tremblante, Fifine est aussi pâle qu'il est permis à une négresse. Ne leur raconte-t-il pas, sans rire, que nous sommes dans un endroit infesté par les jaguars ; que, dès la nuit tombée, nous allons entendre leurs hurlements, voir leurs yeux lancer des flammes à travers l'obscurité et peut-être recevoir leur visite, avoir à repousser leurs attaques. « Docteu', me dit Angélina, tu me défendras avec ton fusil? » — « Sans doute, lui répondis-je, à moins qu'ils soient trop. » — « Moi, j'ai t'ès peu' des jagua's, ajoute Fifine ; il est pas difficile à eux sauter dans le bateau. » En effet, nous sommes

tout à fait à sec maintenant; la chose leur sera facile, si la fantaisie leur prend d'essayer.

Le jour baisse cependant et bientôt fond sur nous un autre fléau, pire que les jaguars : c'est l'heure de la « volée des moustiques ». Ah! cette volée des moustiques au Carsevenne! C'est bien aujourd'hui pour la première fois que mon épiderme fait connaissance avec cette vermine dévorante, car ce que j'en ai vu à Cayenne n'était rien en comparaison; c'est la première rencontre sérieuse, une de ces rencontres dont on garde à jamais le souvenir. Il faut voir ces cohortes épaisses qui vous enveloppent comme d'un nuage, ces phalanges serrées qui obscurcissent tout à coup le peu de lumière laissée par le crépuscule; il faut entendre cette fanfare endiablée, où le faux bourdon des maringouins accompagne le sifflement aigu de leurs frères plus petits, les vulgaires cousins! Et ce qu'il y a de plus infernal, c'est que cette musique paraît harmonieuse, tantôt semblable au doux susurrement des harpes éoliennes et tantôt imitant le bruissement du vent à travers une forêt de pins; ce serait sans nul doute un charme pour nos oreilles si cette symphonie était autre chose qu'un chant de guerre, appel de clairons sonnant l'assaut ou de cors annonçant l'halali. Et c'est bien à l'assaut que se ruent ces milliers d'insectes, c'est bien à la curée qu'ils accourent des quatre points cardinaux. Et quel acharnement! C'est à croire que, comme les requins, ils sont particulièrement friands du sang européen ou qu'ils ont jeûné des jours entiers dans le seul but de s'offrir une orgie à nos dépens.

Impossible, du reste, de se défendre contre ces hordes sans cesse renouvelées; d'un revers de main, on en écrase une douzaine, il en revient par centaines; il semble que le « Georges-Croizé » soit le rendez-vous de tous les insectes ailés que recèle la forêt vierge. Quel abominable dîner nous avons fait ce soir! Ce n'était qu'une lutte contiuuelle, qu'une tuerie inces-

sante. Nous avons beau repousser l'invasion, l'ennemi revient continuellement à la charge; nous nous secouons, nous nous trémoussons, nous nous ébrouons, nous nous frappons les mains, les joues, la nuque; nous avons l'air d'avoir tous la danse de Saint-Guy; pas un instant de repos, notre peau disparaît sous une couche noire de moustiques. Il y en a sur le pain, il y en a dans nos verres, nous en mangeons, nous en buvons. Malgré le carnage, l'essaim bourdonnant qui tourne autour de nous, attiré par la lueur de la lampe, est toujours aussi dense; de nouveaux bataillons arrivent constamment à la rescousse, comblant les vides que nous faisons dans la meute affamée. La résistance est impossible, il faut se rendre ou fuir. C'est ce dernier parti que j'adopte; j'abandonne lâchement le champ de bataille et bats en retraite vers ma cabine.

Certes, nous n'avions pas besoin de cette complication; nous étions déjà assez mal installés pour dîner, accrochés je ne sais comment sur nos chaises, les jambes arc-boutées dans une position des plus incommodes. Dame! on s'arrange comme on peut sur un bateau qui est à moitié à l'envers. Mais quand on a déjà toutes les peines du monde à garder son équilibre, c'est exaspérant d'avoir en outre à se défendre contre des milliers d'assaillants.

Une fois dans ma cabine, c'est une autre torture : la chaleur y est intolérable. Depuis longtemps déjà, je couchais à la belle étoile, sur le pont, étendu dans un *rocking-chair;* mais ce soir, puisqu'il faut céder la place à cette abominable engeance, à cette vermine aussi meurtrière qu'insaisissable, je réintègre mon étuve. J'en suis quitte pour revêtir le costume d'Adam... avant la faute. Aux colonies, la pudeur a de ces tolérances.

Mais dans quelle posture, grand Dieu! suis-je obligé de disposer ma couchette! Vu l'inclinaison du bateau, je ne puis trouver de position stable qu'en me calant avec des coussins et c'est après des efforts inouïs que j'arrive à fixer le cadre de

ma moustiquaire. A force de patience, je finis par me blottir sous le tulle protecteur, narguant déjà les moustiques qui sont entrés en foule par les hublots, guidés par la lueur de ma bougie et qui ronronnent autour de ma citadelle à la recherche d'une brèche. Mais je suis désormais à l'abri de leurs dards et je pousse un long soupir de délivrance; c'est si bon de faire la nique à ses ennemis! Et je vais si bien dormir!

Hélas! je chantais trop tôt victoire, j'avais compté sans les *bousouanes*. Encore une fichue idée du Créateur! Encore une trouvaille, celle-là; un

Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre!

Le pauvre voyageur n'avait sans doute pas assez de tous les fléaux des contrées torrides : la chaleur, la malaria, les maringouins, les serpents, les animaux féroces. Non, il lui manquait les bousouanes.

Tranquillement installé sous la moustiquaire, je croyais, je l'ai dit, pouvoir goûter un repos bien mérité; j'avais chassé, pourchassé, exterminé sans pitié les quelques moustiques qui s'étaient faufilés en même temps que moi sous la gaze tutélaire, et qui, embusqués sournoisement dans les plis de l'étoffe, attendaient mon premier sommeil pour me dévorer tout à leur aise; j'avais soufflé ma bougie et fermais déjà les yeux, avec l'espoir d'un sommeil paisible jusqu'à demain... O illusion! ô candeur! ô naïveté de Parisien en voyage! Soudain, je sens une piqûre, puis deux, puis dix; je rallume, et furieux, respirant la vengeance, je cherche les moustiques oubliés. Mais rien... je ne vois rien. Cependant la morsure continuant, je regarde plus attentivement et j'aperçois un petit point noir microscopique : il faudrait dix de ces atomes pour faire la grosseur d'un puceron. Ce point imperceptible, c'est le bousouane; c'est ce microbe presque invisible à l'œil nu, qui se gave

tranquillement, après avoir passé comme en se riant à travers les mailles de ma moustiquaire; c'est cet insecte lilliputien qui suce mon sang, dévore ma chair et détermine ces démangeaisons terribles, plus énervantes encore que celles des moustiques et qui vont durer des jours entiers, sans trêve ni merci. Aucun moyen de se garer de ces animalcules invisibles. Les indigènes conseillent de s'enduire de pétrole des pieds à la tête; c'est héroïque, mais c'est répugnant, et de plus quelque peu dangereux. Un frottement d'allumette intempestif et l'on risque de flamber comme une torche. Non, je préfère me gratter.

Que faire? Rien, sinon prendre son parti bravement. Les moustiques et les maringouins resteront à la porte, c'est toujours cela; quant aux bousouanes, je me résigne à leur servir de pâture, mais ce n'est pas de bonne grâce et je ne leur abandonne que le moins possible de mon individu; je cache le reste sous ma mauresque. Malgré tout, la fatigue aidant, je parviens à m'endormir, et mon sommeil ne fut point troublé, je le confesse, par les miaulements des jaguars; s'ils sont venus rôder autour du bateau, je ne les ai pas entendus, mais je crois bien que Croizé s'est joué de notre crédulité. Ce n'est pas la première fois, après tout! Bon garçon, mais quel blagueur!

30 juillet. — Je me réveille dans un piteux état : j'ai le corps couvert de boutons, et d'après leur nombre, je puis compter le chiffre des infiniment petits qui ont pris part au festin. Les boutons, passe encore! Mais les démangeaisons, c'est horrible! Je me serais roulé dans les orties que le supplice serait moindre. Mes compagnons ne semblent pas avoir été plus favorisés que moi : tous se grattent à l'envi, c'est comme une épidémie de gale sur le pont. Que le diable emporte bousouanes et maringouins! Tous ont disparu ce matin, d'ailleurs; le soleil brille radieux, le Carsevenne coule à pleins bords, le bateau s'est redressé, les mâts sont tournés du côté

du ciel. De grâce, hâtons-nous de sortir de ce repaire à moustiques! S'il faut y passer encore une nuit, nous allons devenir enragés.

La manœuvre de démarrage est commandée, tout le monde est à son poste : le capitaine sur sa passerelle, Oculi à la barre, les mécaniciens à leur machine. « En avant! », crie Baudelle. L'hélice tourne, frappe l'eau en cadence, le navire s'ébranle. Hourrah! nous avançons, nous progressons, la joie illumine les visages. Ce n'est pas pour longtemps. « Stoppe! », commande Baudelle. Nous avons, en effet, touché encore une fois; nous avons à peine fait 10 mètres et de nouveau nous voici embourbés, un peu plus qu'hier, voilà tout. Et les jurons se croisent, les imprécations redoublent, les apostrophes tombent dru comme grêle sur la tête de ce malheureux pilote qui n'en peut mais et qui s'en va cacher sa honte je ne sais où...

Mais tout ce bruit ne fait pas avancer le bateau de l'épaisseur d'une semelle. « Machine en arrière! », s'écrie encore Baudelle. Mais pas plus en arrière qu'en avant, le bateau ne bouge. Faudra-t-il donc abandonner notre navire? N'y a-t-il plus d'espoir de salut? Il n'en reste plus qu'un, c'est de délester le bateau le plus possible; la marée de demain devant être exceptionnellement forte, peut-être pourrons-nous avancer... ou reculer. Si cette tentative échoue, ce sera la dernière : le « Georges-Croizé » aura terminé sa destinée, et nous, pauvres naufragés, nous reviendrons comme nous pourrons.

Nos hommes se mettent à l'œuvre sans retard; ils s'emploient d'abord à mettre à l'eau le chaland qui surcharge l'avant, cet énorme chaland que nous transportons bêtement depuis Dunkerque, au risque de notre vie. Encore une de ces imprévoyances phénoménales qui, au cas d'une tempête sérieuse, eut occasionné notre perte, corps et biens ! Cela formait une immense cuvette disposée là tout exprès pour emmagasiner les paquets de mer et nous faire couler à pic.

Comment des hommes dont c'est le métier n'ont-ils pas pensé que ce bateau était une menace permanente pour nous? Deux ou trois coups de vrille, c'est tout ce qu'ils ont imaginé pour évacuer les masses d'eau que les ouragans du golfe de Gascogne ou les cyclones des Antilles pouvaient déverser dans ce réservoir intempestif. Quelle impéritie! et comme on eut mieux fait de laisser pourrir cette bicoque inutile dans les bassins de Dunkerque!

C'est ce fameux chaland qu'on va maintenant débarquer. Puis on entassera dedans tout ce qui a un poids appréciable : des planches d'abord, notre principale cargaison, car dans ce pays qui n'est que forêt, où le bois est de toute beauté, les cases et les carbets sont faits de planches de sapin ou de peuplier importées de France; cela donne une idée de l'état florissant de l'industrie locale.

Après les planches, ce sera le tour des caisses, des malles et même des hommes : on engage les nègres à se faire transporter en tapouyes jusqu'à Daniel, car de remonter avec le « Georges-Croizé » jusqu'au premier village, il n'y faut pas compter; tout au plus, pourrons-nous aller jusqu'au premier rapide, jusqu'au *Saut-Damen*.

De fait, voici les tapouyes qui commencent à paraître et qui abordent le « Georges-Croizé »; le bruit s'est rapidement répandu sur le fleuve que nous étions en détresse — au pays noir, il n'est pas besoin pour cela de télégraphe — et les indigènes s'empressent d'accourir, poussés par la curiosité.

C'est d'abord Sursin, le sympathique représentant à Daniel de la Société l' « Amérique Equatoriale », un Français de France, un vrai Parisien égaré dans ces parages. Il vient avec des vivres frais, son fusil et un nègre, Firino. Un type ce nègre, qui a déjà roulé sa bosse dans les deux hémisphères et jusqu'à Paris, où il fut quelque temps le masseur préféré du duc d'Aumale. Ce fut le moment le plus glorieux de son existence.

Un beau jour la nostalgie des tropiques l'empoigna, peut-être aussi le massage lui paraissait-il un travail trop dur, et craignait-il les callosités. Il revint échouer au Carsevenne ; il cumule actuellement, chez l'ami Sursin, les fonctions de cuisinier, de valet de chambre, jardinier, tout ce qu'on voudra... pourvu qu'il trouve la besogne toute faite.

Puis ce sont des nègres Bosches, de superbes moricauds au torse athlétique, n'ayant pour tout vêtement qu'un léger mouchoir... au-dessous du nombril. Des bracelets de cuivre aux poignets et aux chevilles, des anneaux aux oreilles, le front et les joues tailladés d'autant de cicatrices parallèles qu'ils ont d'années, ils tiennent à la main une pagaie ornée de dessins primitifs : c'est leur emblème, c'est aussi leur arme offensive et défensive, mais c'est surtout leur compagne inséparable ; on peut voir un Bosche sans son pagne, jamais sans sa pagaie. Ces rudes gaillards, qui contrastent avec nos nègres abâtardis, sont ici les rois de la navigation fluviale. Montés sur de longues et étroites pirogues, faites d'un seul tronc d'arbre creusé à coups de hache, ils parcourent dans tous les sens le Carsevenne, transportant passagers et bagages, allant de l'embouchure du fleuve aux différents villages, et des villages à la région des placers. L'eau est leur élément, et sur les fleuves des Guyanes hérissés de rapides, ils se jouent des écueils et des rochers, au travers desquels leur bateau glisse avec la rapidité d'une flèche. Leur patrie n'est point au Contesté, mais sur les bords du Maroni, où ils ont laissé femmes et enfants pour venir au Carsevenne entasser les pièces de cent sous ; et quand ils jugent assez ample la moisson, ils regagnent leur tribu et leur famille, aussitôt remplacés par d'autres. Leurs habitations sont de simples huttes coniques couvertes de feuilles de palmier où l'on n'entre qu'en rampant ; ils forment près de Daniel un village à part et ne se mélangent pas avec les autres nègres qu'ils semblent mépriser.

Puis ce sont d'autres habitants de Daniel, des créoles comme Sully-l'Admiral et Poussier, et des noirs qui, montés sur leurs bateaux plats, viennent vendre leurs services. Le « Georges-Croizé » est bientôt environné d'embarcations qui ont profité du descendant et qui, tout à l'heure, regagneront Daniel avec le montant. Déjà nombre de passagers noirs retrouvant de vieilles connaissances, ont fait leurs conditions pour être transportés dès ce soir jusqu'au village; ils n'ont aucune envie d'assister jusqu'au bout aux diverses péripéties qui nous attendent.

Et nous, qu'allons-nous faire en cette occurence? le déchargement du bateau va demander des heures nombreuses; c'est une journée maussade qui se prépare. Mais Croizé n'est jamais à bout de ressources. « Docteur, voulez-vous venir à la chasse, me dit-il? Sursin va nous conduire au *Carbet pêcheur*, c'est une contrée très giboyeuse. » A la chasse au Contesté! mais c'est mon rêve le plus cher! et de voir passer aussi nombreux, mais à des distances trop respectables, les oies, les canards, les sarcelles, les aigrettes, les flamands roses, etc., c'est une tentation irrésistible. Oui, je ne demande pas mieux que d'aller relancer jusque dans leurs marais ces volatiles, nouveaux pour moi, qui semblent ne point ignorer la portée de nos fusils, tant ils paraissent défiants.

Pendant que se déroule cette succession d'évènements, le temps a passé, l'eau a baissé, le *Georges-Croizé* s'est de nouveau couché sur le flanc, sa quille fortement enfoncée dans une boue pestilentielle, son étrave dans dans les palétuviers, prenant comme hier cette position dont s'accomodent si mal hommes et choses. Puis voilà qu'après une heure d'attente, l'eau remonte, recouvre rapidement les bancs de vase : il y a montant, il nous faut en profiter sans tarder. Le temps de chausser mes grandes bottes de marais et me voilà prêt. La partie de plaisir promet d'être complète : nous déjeunerons sur l'herbe, sous les

arbres de la forêt vierge : ce sera délicieusement champêtre. Hélas!... mais n'anticipons pas.

Mon pauvre Black, qui trouve cette navigation bien longue, (42 jours) gambade joyeusement autour de moi; sa queue frétille et bat ses flancs, ce qui est chez le chien, comme chacun sait, un signe d'allégresse. Est-ce la vue du fusil? Est-ce la perspective de se dégourdir les pattes sur la terre ferme? probablement les deux.

Nous voici installés dans le *cannotte*, nous laissant aller au courant qui nous emporte rapidement en amont; Sursin et Firino pagaient à l'avant, Croizé tient le gouvernail ; quant à moi, ayant les mains libres, je tiens mon fusil tout prêt à faire feu. Les rives merveilleuses du Carsevenne défilent à droite et à gauche, mais nous n'y prêtons guère attention : peut-on demander à des chasseurs de se préoccuper des beautés de la nature, alors qu'ils ne rêvent que carnage?

Nous ne sommes pas à deux portées de fusil du bateau que déjà la poudre parle. Des martins-pêcheurs, gros comme des pigeons, promènent d'un bord à l'autre leur brillante parure qui semble faite de turquoises et de topazes ; le plomb impitoyable interrompt pour toujours leurs jeux et leurs ébats. Puis ce sont des bécassines et d'autre menu fretin qui viennent gonfler les poches de mon carnier.

Au bout d'une demi-heure de navigation, nous arrivons à destination : nous sommes au *Carbet pêcheur*. Il s'agit maintenant de débarquer, ce qui n'est pas aussi facile que sur les bords de la Seine. La rive est formée d'une couche épaisse de boue demi-liquide où il y a de sérieuses chances de disparaître sans laisser de traces, si nous commettons l'imprudence d'y poser le pied. L'exemple de Black n'est pas fait du reste pour nous rassurer : dans sa hâte de goûter à la terre ferme, d'un bond il s'élance par dessus bord; mais ses quatre pattes disparaissent instantanément dans cette vase molle et s'il n'était retenu

par la largeur de son ventre, je crois qu'il y passerait tout entier. Etonné de se sentir ainsi englué, mon pauvre chien se dégage, non sans peine, et revient vers nous piteusement. Il nage autour du canot, nous implorant du regard et semblant nous demander de le recueillir ; mais nous ne nous en soucions point, sachant qu'il serait assez ingrat pour s'ébrouer sans façon au milieu de nous et nous maculer des pieds à la tête : cette race canine manque de tout savoir-vivre !

Il prend donc le parti de retourner et, après quelques efforts, il parvient à se hisser sur un terrain plus solide; il se livre maintenant à une course folle sous les arbres en attendant que nous puissions le rejoindre, car son cerveau de bête a parfaitement compris notre intention de débarquer. Nous trouvons bientôt un endroit où quelques arbustes morts forment, par leur enchevêtrement, une espèce de plancher sur lequel nous parvenons à prendre pied. Firino, le nègre, s'est élancé le premier et nous montre le chemin. C'est d'ailleurs une façon de parler, car de chemin, il n'y a nulle trace. Nous sommes en face d'un fourré impénétrable où il est impossible de passer même en rampant: il est en effet formé d'un entrelacement de bambous épineux dont les pointes, aussi acérées que celles des acacias de nos contrées, sont des plus menaçantes. « Ne vous faites pas piquer par les bambous, nous avertit Firino ; c'est aussi mauvais que la morsure d'un serpent. » Je ne sais s'il exagère, en tout cas mieux vaut suivre son conseil. Mais alors comment faire? Oh! on n'est pas embarrassé ici et le cas est toujours prévu. J'avais remarqué que Firino était porteur d'un grand sabre qui lui donnait un faux air de garde champêtre; ce sabre m'intriguait, et je me demandais quels ennemis le nègre avait l'intention de pourfendre. Je comprends maintenant : c'est un sabre d'abattis, avec lequel l'ancien masseur se met à tailler à tour de bras dans le fourré, élaguant les branches à droite et à gauche et nous confectionnant un chemin artificiel : nous nous engageons sous

bois, le nègre et son sabre ouvrant la marche; nous, le suivant à la queue leu leu, occupés surtout à éviter l'agrippage de notre épiderme par les épines qui menaçent nos flancs et notre tête.

Si c'est là notre manière de chasser, nous risquons fort de rentrer bredouille, car avec tout ce bruit de branches fracassées, le gibier, s'il nous attend, devra y mettre une somme énorme de bonne volonté. Aussi nous ne voyons rien, ni bipèdes, ni quadrupèdes. Une autre pensée m'obsède : instinctivement je regarde à droite et à gauche, pour voir si quelque trigonocéphale ou quelque serpent à sonnettes n'est pas dissimulé dans ces broussailles, si quelque boa ou quelque python n'est pas enroulé autour d'une branche ; mais pas plus de serpents que de gibier. La forêt semble déserte.

« Est-ce que nous en avons pour longtemps comme cela ? demandai-je avec inquiétude. — Non, répond Sursin, nous allons bientôt trouver le chemin qui conduit à la savane. »

En effet, nous atteignons au bout de quelques minutes un petit sentier large comme une passée de lièvre : c'est ça le chemin ; il s'écoulera encore nombre d'années avant qu'il devienne carrossable ; il est vrai qu'au Constesté où, en fait de carrosses, il n'y a que des tapouyes, le besoin de routes ne se fait pas sentir. Du moins, nous pouvons marcher sans bruit sous ce tunnel fait des basses branches d'arbres immenses au faîte desquels nous entendons jacasser des troupes de perruches et de cacatoès. La main commence à me démanger, mon fusil me brûle et je voudrais bien abattre quelques-uns de ces bavards infatigables ; mais si mes oreilles les entendent, ma vue n'arrive pas à les apercevoir à travers le feuillage touffu. « Ne tirez pas, me dit alors Sursin, qui surprend mes mouvements, il importe que nous arrivions sans bruit à la savane. »

Après un petit quart d'heure de marche, nous nous trouvons dans une éclaircie où s'élève la charpente d'une case en construction : des gaules sont fichées verticalement en terre, d'au-

tres relient les premières à leur sommet et forment la carcasse inclinée de la toiture, qui sera faite de feuilles de latanier imbriquées selon la coutume du pays. Quel peut bien être l'anachorète qui a choisi cette solitude comme résidence, en pleine forêt, à plusieurs kilomètres du premier village, sans autres ressources que la chasse et la pêche? Le maître de céans fait d'ailleurs son apparition; il vient à nous, suivi d'une vieille femme et de deux petits enfants nus comme des vers. Il nous salue en portugais; c'est en effet un vieux mulâtre brésilien qui a planté là sa tente, avec sa femme, sa fille et les enfants de celle-ci. Nous avons peine à nous faire comprendre, car le vieux ne parle pas français. Heureusement, Croizé est là; il n'est jamais pris au dépourvu, lui; après avoir parlé anglais à Sainte-Lucie, créole avec les nègres, le voici qui baragouine portugais avec le seigneur de ce domaine.

Nous apprenons qu'effectivement le gibier est abondant autour du carbet, mais que ce n'est guère l'heure de le rencontrer; tout comme en France, il paraît que le premier devoir du chasseur est d'être matinal, et il est midi! Le bonhomme nous fait voir des pieds d'agoutis, de pécaris, de biches, qui ont rôdé cette nuit par ici, et qui, à cette heure, ont gagné les profondeurs de la forêt. Toutefois, il nous assure que dans la savane nous aurons encore des chances de trouver quelques retardataires, mais par malheur la savane est, dit-il, inondée, et nous ne pourrons pousser bien loin.

Pour nous émoustiller, il raconte encore qu'il y a huit jours il a tué dans cette savane un mahipouri (1) qui pesait plus de 500 livres, avec une cartouche de plomb n° 7.

Tuer un animal de 500 livres avec du 7, c'est raide! et plus d'un chasseur français pourrait sourire d'incrédulité; pourtant c'est vrai, et Sursin nous certifie l'authenticité du fait, ayant vu la victime que le Brésilien est venu apporter à Daniel où il

(1) Nom guyanais du tapir.

l'a vendue en détail. Nous nous extasions, nous félicitons l'heureux mortel et nous demandons à voir le fusil qui a accompli cet exploit cynégétique. C'est un flingot qui ne vaut pas un louis, un de ces fusils de rebut dont on n'oserait se servir en France et qui figurent seulement sur les tables de greffe comme pièces à conviction. « Combien voulez-vous me le vendre? demandai-je par curiosité. — Pas pour 1,000 francs, me répond-il emphatiquement. » Heureusement qu'il ne m'a pas pris au mot!

Nous prenons congé du bonhomme, en lui souhaitant beaucoup d'autres coups de fusil semblables et nous poursuivons notre chemin. Nous atteignons une clairière que je bats consciencieusement avec Black dans l'espoir d'y faire lever quelque gibier, mais il n'y a rien. Je commence à m'étonner. Si j'avais battu pareille broussaille au pays de France, dans la Sologne ou dans la Bresse, les lapins, les lièvres, les faisans seraient partis de tous côtés. Ici, rien, rien!

Nous nous enfonçons de nouveau sous les arbres; la savane est plus loin. La chaleur commence à être intolérable, la sueur perle à grosses gouttes sur nos visages, nos vêtements sont à tordre: pour comble de bonheur, les moustiques se mettent de la partie et nous harcèlent, pas aussi nombreux qu'hier soir, ce n'est pas l'heure; mais il y en a assez, des petits et des gros, pour nous importuner passablement.

Nous arrivons enfin à cette fameuse savane : c'est une immense plaine déboisée, avec seulement quelques bouquets d'arbres disséminés de ci de là, et couverte d'herbes à perte de vue; mais quelles herbes! Hautes comme des seigles de Beauce et épaisses comme des joncs. Nous sommes comme submergés, et nos têtes seules dépassent ces graminées géantes. Comme de juste, il n'existe aucun chemin ni aucun sentier dans cette végétation folle; il faut nous frayer de force un passage, écarter de la main ces touffes épaisses ou, à grandes

enjambées, marcher dessus; nos pieds semblent fouler un épais tapis et nos jambes arpenter le terrain comme avec un compas. Puis, c'est une autre histoire : nous ne sommes pas à 100 mètres de la bordure que déjà l'eau apparaît, de plus en plus envahissante, couvrant d'abord nos chevilles, montant aux mollets, dépassant les genoux. Les voilà bien les plaisirs de la chasse au marais ! barboter dans l'eau jusqu'aux cuisses, lever à chaque pas les jambes à des hauteurs insolites, chercher péniblement son chemin à travers des herbes immenses qui vous fouettent le visage, ce n'est pas récréatif, outre que c'est horriblement fatigant. Mes compagnons se sont déjà arrêtés et ont commencé à rebrousser chemin; moi, j'avance toujours, me fiant à la hauteur de mes bottes; je vais toujours de l'avant, car le gibier tentateur est là presque à portée : ce sont des théories d'oiseaux aquatiques qui vont de la forêt au marais et du marais à la forêt, s'entrecroisant dans tous les sens ; des bandes de perroquets, d'aras qui volent d'un massif à l'autre en poussant des cris discordants.

A force de stratégie, je parviens enfin à gagner, seul avec Black, un bouquet isolé, véritable oasis au milieu de cet océan d'herbes folles, où je suis du moins à pied sec. C'est ici un joyeux ramage d'oiseaux qui voltigent de branche en branche : des oiseaux-mouches, des colibris, des perruches, des c... derrières-jaunes (comme on appelle ici les loriots). Pan! pan! et Black me rapporte successivement une tourterelle et un perroquet vert. Aux premiers coups de feu, toute la bande ailée s'est enfuie, sauf quelques oiseaux-mouches qui semblent n'avoir point entendu. Pan! pan! Cette fois, rien ne tombe. Ils sont si petits les oiseaux-mouches! Leur corps est une masse si menue, qu'ils passent à travers le plomb avec la même facilité que les bousouanes à travers la moustiquaire. J'ai beau redoubler les coups, employer le plus petit plomb que je possède, les minuscules oiseaux continuent, impassibles,

à butiner de fleur en fleur. Autant vaudrait tirer sur des papillons !

D'autres coups de feu répondent aux miens : ce sont mes camarades qui tirent de leur côté : espérons que leur gibier sera de toute autre importance.

Tous ces petits oiseaux, en effet, sont un maigre gibier ; ce qui me tente ce sont les canards, les oies, les sarcelles que je vois là-bas sur une vaste étendue d'eau dépourvue d'herbes, pareille à un immense étang. Mais comment en approcher? Je m'avance prudemment, à la faveur des herbes plus hautes que moi. Mais au bout de quelques mètres je suis obligé de m'arrêter, il est impossible d'aller plus loin ; l'eau devient de plus en plus profonde, bien que dissimulée perfidement sous les herbes ; et puis il y a des trous!... je crois poser le pied sur une touffe de carex et je tombe dans un puits. Le plus grave c'est qu'à chaque pas le niveau de l'eau s'élève ; elle envahit mes bottes par en haut en faisant un glou-glou sinistre et me voilà avec plusieurs kilos de liquide à traîner avec moi. Celui qui a vanté les bottes au marais n'a jamais songé qu'elles pouvaient devenir deux citernes profondes, où les pieds font, à chaque mouvement : flic ! flac ! flic ! flac ! comme je regrette mes sabots ! Il n'y a qu'à reculer ou se mettre à la nage, et encore la chose est-elle impossible à cause des herbes. Il faudrait n'être pas plus vêtu qu'un nègre Bosche pour pouvoir avancer davantage.

Je réintègre mon poste, sous les arbres, un peu moins allégrement que je ne l'ai quitté et je me mets en devoir de me débarrasser de ma surcharge de liquide. Quitter mes bottes, il n'y faut pas songer. Je ne suis point outillé pour cela et pour les rechausser ce serait encore plus difficile. Je n'ai d'ailleurs aucune envie de marcher pieds nus sur les bambous épineux, dans des parages où les trigonocéphales et les serpents-corail sont aussi nombreux que les perroquets. Un seul moyen me

reste de quitter cette allure embarrassée qui me donne l'air d'un forçat traînant son boulet. Je m'étends sur le dos, lève les jambes en l'air et les secoue comme si j'avais de cruelles démangeaisons ; le résultat ne se fait pas attendre : sollicitée par la pesanteur, l'eau descend de mes bottes dans mon inexpressible et du coup mon bain de pieds se trouve transformé en bain de siège. Heureusement que l'eau est chaude ! mais quelle chance que mes compagnons ne soient pas là ! quelle hilarité eut provoquée ma posture extraordinaire ! Black seul jette sur moi un regard attendri ! Bon chien, va !

Pendant ma courte absence, le bosquet s'est repeuplé et je puis passer ma mauvaise humeur sur les innocents oiselets dont les cris de joie me semblent une moquerie à l'adresse de ma mésaventure.

Tu...u ! tu...u ! tu ! C'est la trompe de Croizé qui sonne le ralliement. Allons ! tant mieux ! Aussi bien, je commence à en avoir assez de cette chasse de sauvages, qu'on appelle ici la chasse au marais ! De l'eau plein les bottes, un soleil de plomb sur la tête, et le gibier comme dans un mirage, là-bas, tout au loin, toujours plus loin, voilà le plaisir ! voilà pourquoi j'ai traversé 1200 lieues de mer ! Quelle déception !

Et puis, il serait temps de penser à déjeuner. Depuis quelque temps, j'éprouve du côté de mon épigastre une sensation de creux entrecoupée de quelques tiraillements rien moins qu'agréables : la nature exigeante réclame son dû. C'est la faim, la faim impitoyable, *male suada fames*, dirait un classique. Dame ! il y a belle lurette qu'il a sonné midi ! A quel beffroi a-t-il bien pu sonner midi ? Je n'en sais rien. Mais s'il n'est point à l'horizon de clocher de village ou de tour de cathédrale avec un beau cadran et des aiguilles toutes dorées, j'ai ma montre qui accuse une heure ; il y a aussi mon estomac qui marque, lui, davantage, ayant la malencontreuse habitude d'être toujours en avance.

Aussi, est-ce sans répugnance, au contraire, que j'effectue ma retraite à travers les hautes herbes et les trous d'eau, et que je rejoins mes compagnons. Sursin et Croizé n'ont pas leur carnier plus rempli que le mien; ils n'ont tué aucun tapir, pas même un pauvre petit jaguar. La chasse a été détestable : nous pouvons compter en tout et pour tout une douzaine et demie de pièces, et quelles pièces! Des petits oiseaux dont les plus gros sont les perroquets. Si nous avions compté sur notre chasse pour déjeuner, nous risquerions fort de rester sur notre appétit.

Après échange de congratulations... ironiques, nous reparcourons le chemin suivi tout à l'heure et nous arrivons sans autre incident au Carbet pêcheur, sur la rive du Carsevenne.

Le monument architectural qui donne son nom à l'endroit se compose, comme tous les carbets, d'un minuscule toit de feuilles de palmier, supporté par quatre piquets; au-dessous, une planche formant table avec un alcarazas rempli d'eau douce. C'est une prévenance dont nous savons gré au vieux Brésilien, bien qu'il n'y ait pas eu l'intention; mais quelle grimace va faire le bonhomme quand il trouvera sa cruche vide! Bast! il en sera quitte pour la remplir aux premières pluies.

Firino s'en va chercher les provisions laissées dans le bateau et nous dressons le couvert, opération d'une simplicité extrême pour des chasseurs affamés. Assis sur nos talons ou les jambes croisées à la manière des tailleurs, nous dévorons avidement un morceau de bœuf bouilli, dur et coriace (ce bœuf devait être proche parent d'une vache enragée); nos doigts nous servent de fourchettes, nos dents de couteaux, et nous trempons fraternellement nos lèvres dans le même verre. Ce serait charmant si... (car il y a un si, et un gros), si donc nous n'étions pas tracassés par la vermine tropicale. Il paraît qu'on ne peut jamais manger tranquille dans ce pays-ci. Il y a d'abord les moustiques, les inévitables moustiques, à qui notre

présence a été sans doute signalée et qui, aujourd'hui, n'ont pas attendu l'heure réglementaire de la « volée ». (Il est dit que nous aurons toutes les chances.) Ils s'assemblent autour de notre bivouac en essaims de plus en plus menaçants, ils nous enveloppent de leurs tourbillons, font retentir leur chant de guerre. Bientôt la cohue devient si considérable qu'il faut, pour nous en débarrasser, recourir aux grands moyens : nous allumons un feu de feuilles mortes qui produit une colonne de fumée épaisse, asphyxiante, au milieu de laquelle nous cherchons un refuge, au risque d'être boucanés comme de simples saurets de Dieppe. S'il est héroïque, le remède a du moins cet avantage qu'il est efficace, et nous pouvons de suite constater que les moustiques ont encore moins de tendresse que nous pour ce nuage délétère qui fait tousser, éternuer et pleurer. Toutefois, l'ennemi tient bon et garde jalousement les abords. Gare au malheureux qui serait assez imprudent pour sortir du cercle enfumé !

Il était écrit qu'il y aurait pourtant une victime : c'est l'infortuné Black qui paie pour tous. Son intelligence de chien n'a pu lui faire comprendre pourquoi nous tenions à nous jambonner, et il se tient innocemment à l'écart. Aussi l'engeance ailée et venimeuse se rue sur la pauvre bête, s'attaquant de préférence aux yeux, au nez, aux babines. Le pauvre Black n'y entend pas malice : dans sa naïveté, il s'imagine avoir affaire aux importunes, mais innocentes mouches de France; de la patte, il chasse les indiscrets attablés sur son épiderme et happe au vol les plus acharnés; il en fait une consommation effrayante. Mais c'est peine inutile : les assaillants sont en tel nombre que pattes et mâchoires ne peuvent suffire à la besogne. Les maudites bêtes ont déjà instillé leur venin; mon chien devient méconnaissable : le pourtour des yeux et des narines se met à gonfler, la tête paraît bouffie, et comme le prurit devient intolérable, il se roule par terre comme agité de

convulsions; il se frotte le museau contre le sol, s'emplit les yeux de sable, jette des cris plaintifs. Si cela dure tant soit peu, il va devenir enragé. Par intervalles, il lève vers moi un regard rempli de reproches : « Pourquoi, semble-t-il dire, m'as-tu amené dans cet enfer? » Comme il doit regretter, en effet, les bonnes plaines de la Brie, avec leurs betteraves et leurs luzernes où se cachent les perdreaux et les cailles! Pauvre bête!

Et comme si ce n'était pas assez des moustiques pour agrémenter notre repas champêtre, voilà que d'autres insectes, des piétons ceux-là, viennent nous tourmenter d'autre façon. Ce n'est pas à nos personnes qu'ils en ont, c'est à nos victuailles. Une véritable invasion de fourmis rouges se jette avec frénésie sur notre pain, sur notre viande surtout, que nous sommes obligés de leur disputer, bouchée par bouchée. Ces convives inattendus semblent sortir de terre de tous côtés; on a beau en tuer, l'avalanche grossit toujours, malgré le feu et malgré la fumée. Ils grimpent le long de nos jambes, courent sur nos vêtements, chatouillent et mordent notre épiderme; ils s'introduisent partout, jusque dans la bouche; car, malgré toutes les précautions, quelques-uns se dissimulent dans les creux de la viande ou du pain, et c'est nous qui les introduisons dans le cénacle. La chose n'est sans doute pas de leur goût, mais encore moins du nôtre, et c'est une sensation assez désagréable de sentir leurs mandibules s'incruster rageusement dans la muqueuse de la langue et des joues. Les expulser, c'est difficile; il faudrait cracher chaque bouchée; le plus expéditif est de les croquer avec le reste, et... je les croque sans cérémonie... dent pour dent. Cette mastication ne va pas sans donner aux aliments un fort goût de formol que mon palais se refuse à trouver délectable; c'est un genre d'assaisonnement habituel ici; mais, en France, nous préférerions la moutarde.

C'est égal! voilà une fin de chasse qui manque d'agrément!

Quand je disais que ce serait délicieusement champêtre, je ne pensais pas que cela dut aller jusqu'à voir notre viande assaisonnée de fourmis, notre pain saupoudré de bousouanes et notre vin parsemé de maringouins. Et quand, après nous être battus avec les moustiques et les fourmis, nous voulons reprendre notre gibier déposé en plein air, sur la planchette du carbet, nous le trouvons à moitié dévoré. D'autres bandes de fourmis se sont ruées sur cette proie sans défense et l'ont mise en piteux état. La chair de nos oiseaux est criblée de trous, les yeux ont disparu et à leur place sont des cavités noires où quelques insectes attardés se disputent les reliefs du festin. Encore un peu, et il ne nous serait resté que la carcasse.

Et nous sommes-là, assis en rond, aveuglés par la fumée, le ventre au feu par cette chaleur caniculaire, fumant force calumets, attendant patiemment qu'il y ait « montant ». Ces mésaventures n'avaient pu, malgré tout, altérer notre bonne humeur : Sursin, en qualité de citoyen du pays, est habitué à ces choses-là; Croizé en a vu bien d'autres; il n'y a que moi qui serais en droit de me plaindre, mais j'ai pris la résolution de tout prendre en bonne part. La conclusion c'est que si l'on veut avoir toutes ses aises, il ne faut pas venir au Contesté. Oh ! non.

Nous nous embarquons enfin et l'opération est plus facile que le débarquement de ce matin, car l'eau très haute a envahi la berge, recouvert la vase, et le canot peut accoster la terre ferme. Nous nous laissons aller doucement au fil de l'eau, et bien que le soleil darde sur nos épaules et sur notre tête des rayons implacables, ce retour n'est pas sans charme. Nous prêtons l'oreille aux bruits divers et nouveaux pour nous qui se font entendre dans la forêt : c'est un oiseau qui monte et descend la gamme : do ré mi fa sol la si do si la sol fa mi ré do, avec autant de précision qu'un élève du Conservatoire

et qu'on appelle l'oiseau-gamme; c'est une plainte prolongée et grave qui arrive de loin jusqu'à nous; cette plainte hou ! hou ! est le cri d'appel du singe hurleur, un tout petit quadrumane, qu'au son de sa voix on pourrait prendre pour un animal de grande taille; puis c'est le chant monotone des toucans perchés en petites troupes au faîte des grands arbres et dont l'harmonieux plumage est dépoétisé par un bec monstrueux, gigantesque, ridicule (la nature commet parfois de ces erreurs d'esthétique) ; c'est encore la voix discordante de l'oiseau-diable dont la taille, la sveltesse, les allures sautillantes nous rappellent la pie de nos climats, mais une pie qui serait toute noire ; puis encore et toujours les perroquets, les perruches et les géants de l'espèce, les aras : tous les spécimens de la race la plus babillarde qui soit au monde... après les négresses. D'autres oiseaux voltigent sans bruit d'un arbre à l'autre, ce sont les silencieux de l'espèce : les oiseaux-mouches, dont le plumage représente toute la gamme du bleu ; les colibris, avec leurs reflets métalliques ; l'oiseau-cardinal, dont la robe empourprée semble un coquelicot piqué dans le feuillage, et combien d'autres que nous ne faisons qu'apercevoir et dont j'ignore les noms. Au plus haut des airs planent les urubus, décrivant d'immenses cercles, et des hirondelles uniformément noires, plus grosses que celles de nos contrées, battent l'air d'une aile rapide et infatigable.

Une chose cependant fait défaut à tous ces oiseaux : si la nature s'est complue à semer sur leurs plumes toutes les couleurs du prisme, toutes les nuances de l'arc-en-ciel, elle leur a refusé la voix; elle semble avoir épuisé toute sa puissance à parer leur robe, mais a oublié leur gosier; tous ces oiseaux sont de jolis oiseaux, mais il n'y a pas d'oiseaux chanteurs. A la forêt des tropiques il manque ce qui fait la gaieté de nos forêts, de nos bois, de nos bosquets ; les trilles du rossignol, les éclats de la fauvette ou même la fanfare joyeuse de l'insouciant pinson. Il n'y a rien ici pour les oreilles, tout est pour les

yeux. Mais quelle palette où se coudoient sans se heurter tous les scintillements de l'or, tous les feux du rubis, toutes les transparences de l'émeraude, toutes les profondeurs du saphir, tous les chatoiements de la turquoise! Quelle orgie de couleurs! quelle débauche de teintes et de demi-teintes! et aussi quelle variété, depuis le minuscule oiseau-mouche, pas plus gros qu'un scarabée, jusqu'à l'orgueuilleux ara, dont l'envergure égale celle du vautour!

J'en étais là de mon extase, quand soudain j'en suis tiré par un appel : « Attention! me souffle Firino; là, devant nous », et son geste indique un point en avant du bateau. Je regarde avec anxiété, la main sur la gâchette de mon fusil, mais je ne vois rien. Rien qu'un tronc d'arbre qui semble nous barrer la route, quelque tronc pourri que le Carsevenne roule vers la mer. « Tirez donc, ajoute Firino. » Tirer sur quoi? sur le tronc d'arbre? Firino, mon ami, tu veux rire et faire rire les autres à mes dépens!

Tout à coup, ce que je prenais pour un tronc d'arbre, s'anime, fait un mouvement et plonge en produisant un bouillonnement énorme : c'était un caïman à l'affût que nous dérangions dans ses opérations, et voilà comme quoi j'ai perdu l'occasion d'un beau coup de fusil. En attendant, je ne serai pas tenté de sitôt de prendre un bain par ici, quoiqu'en disent les nègres : « Pas méchant, li caïman. » Pas méchant? c'est bien possible que ces gourmets au long museau trouvent un goût à la chair noire, mais feraient-ils fi de la peau blanche d'un Européen? dédaigneraient-ils les succulents beefsteaks d'un Parisien? Jusqu'à preuve du contraire, je m'en tiens aux légendes et je me méfie des troncs d'arbres.

Nous sommes peu après de retour sur le *Georges-Croizé*. En notre absence, le travail de déménagement a continué activement; nous trouvons le chaland s'alignant maintenant le long des flancs du bateau; les planches forment une pile res-

pectable que couronnent des caisses et des malles. La plupart des nègres sont déjà partis; par contre, de nouveaux visiteurs sont venus, entre autres le capitaine noir, sa femme et ses deux filles. Ce marin à la peau d'ébène, qui commande un petit steamer ancré en ce moment à Daniel, est un beau nègre de six pieds, large d'épaules, le regard intelligent : somme toute, une exception dans ce monde noir. Sa femme, toute petite, est gentille; ses deux filles (13 et 14 ans) charmantes.

Donc, ayant appris notre détresse, le capitaine noir est venu proposer à Croizé de nous tirer d'embarras, et de conduire le bateau sans encombre jusqu'au Saut-Damen. Le Carsevenne n'a point de secrets pour lui ; ses hauts fonds et ses bas fonds lui sont familiers, il connaît le chenal navigable jusque dans ses moindres replis ; il n'ignore aucune des roches qui parsèment le lit du fleuve, et cela n'a rien d'étonnant, car deux fois par mois il fait le va-et-vient entre Cayenne et Daniel. Mais Croizé ne veut rien entendre ; son parti est pris : demain, quand le déchargement sera complet, il espère bien que le navire sera renfloué par la seule force de la marée montante, et il retournera aussitôt en Guyane. Il faut, dit-il, qu'il soit à Cayenne pour le courrier, et dans trois jours, quatre jours, au plus, il sera de retour. Le plus simple, à mon avis, eut été d'attendre là-bas l'arrivée du courrier ; mais sur notre bateau on n'est pas pour les choses simples, on aime, au contraire, à tout compliquer. A Cayenne, Croizé hésitait à partir, puis il est parti quand même et maintenaint il regrette d'être parti ; il veut retourner sur ses pas, sans même remonter jusqu'au dégrad Daniel. Seuls, Noël, Damoisy et moi nous partirons en avant avec Sursin et nous remonterons jusqu'au village où nous attendrons le bon vouloir de Croizé. Et nous voilà de nouveau tous les trois, comme au départ de Dunkerque. Quelle drôle d'expédition ! Nous avons un chef qui nous laisse partir seuls, et qui maintenant nous abandonne sans cérémonie sur une terre inconnue,

au milieu de gens qui, sans doute, ne sont pas des anthropophages, mais qui peuvent être inhospitaliers. Et sous quel prétexte? Cette histoire du « courrier » me semble tellement alambiquée que je me creuse la tête à découvrir un autre motif. Est-ce pour avoir des nouvelles des frères de C...? C'est peu croyable, car aller brûler trente ou quarante tonnes de charbon à 85 francs (1) l'une, uniquement pour savoir si ces messieurs sont encore à la Barbade, ce serait raide, et cependant avec Croizé tout est possible. Après tout, qu'importe? Je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. J'y suis; eh ! bien, moi aussi, j'y reste. Si dans quelques jours Croizé ne revient pas, et j'en ai le pressentiment, je verrai ce que j'ai à faire et je trouverai bien quelque autre moyen de me rapatrier; je ne suis pas dans l'île de Robinson, après tout.

Comme je faisais à part moi ces réflexions, voici, ô ironie du sort! que l'ami Goussette, celui que nous avions si bien commencé de remorquer au sortir de Cayenne et ensuite si allègrement abandonné dans la rade même, passe avec sa goëlette, remontant vivement le fleuve. Il est venu plus lentement, lui, mais il arrive tout de même avant nous.

Rien ne sert de courir,

semble-t-il nous dire en passant. Ah! si nous avions eu Goussette avec nous, nous ne serions pas dans cette impasse! car il a l'air de connaître son Carsevenne, celui-là!

Mais le *Dauphin* file, narquois, sans daigner ralentir son allure qu'accélère une bonne brise d'arrière ; sans daigner s'apercevoir que nous levons nos chapeaux, que nous agitons nos mouchoirs. Et nous ne l'avons pas volé! Il disparaît bientôt à un tournant de la rivière et nous restons seuls... avec notre infortune.

Le dîner risquait fort de se ressentir des événements; en

(1) C'est le prix que nous avons payé à Cayenne.

effet, le capitaine maugréait, Noël grognait, Damoisy ronchonnait. Cependant notre menu n'était pas banal et je ne vois pas de restaurant à Paris qui eût pu nous offrir un tel luxe; qu'on en juge:

Salmis de c... derrières-jaunes,
Perroquets aux petits pois,
Perruches et bécassines en brochette.

Il n'y manquait qu'une blanquette de mains de singes, qui est, dit-on, un manger fort délicat; mais n'ayant pas rencontré de quadrumanes dans notre excûrsion, il faut bien remettre à plus tard cette nouvelle friandise.

Par hasard, le cuisinier s'était surpassé; les perroquets et les c...-jaunes l'avaient sans doute inspiré, car il nous avait confectionné des plats dignes d'un Brillat-Savarin. Aussi, nous ne lui marchandons pas nos félicitations; nous lui donnons même le conseil désintéressé d'abandonner la cuisine française qu'il fait mal, pour se spécialiser dans la popote exotique, qu'il réussit très bien. Noël a beau prétendre que c'est dur comme du chien, nous ne nous attardons pas à ce détail; comment vouloir que des perroquets soient aussi tendres que des perdreaux? Ils sont peut-être centenaires.

Au dessert, nous avons eu, tout comme hier, la volée des moustiques: même bataille acharnée, même musique à grand orchestre et finalement même retraite... en désordre. Je parle pour moi, car je ne m'inquiète pas des autres. Je trouve inutile de m'entêter à rester sur le pont. Il y fait certes plus frais que dans ma cabine, mais entre la chaleur et les moustiques, je n'hésite pas un instant. Il y a bien les bousouanes que je n'éviterai pas, aussi je m'y résigne: le bonheur parfait n'est pas de ce monde.

J'étais là depuis une heure, tranquillement installé sous ma moustiquaire, cherchant le sommeil dans un costume plus que négligé, oh! oui, quand soudain, j'entends à côté de moi des

petits cris étouffés, des rires contenus, des rires de femmes, puis à travers les chuchotements des bruits de gifles, de claques... pif! paf! sur des parties charnues. Mon Dieu ! quel est ce nouveau jeu? Qui est là dans la cabine voisine?... Il faut dire que cette cabine n'est séparée de la mienne que par un rideau, fermant assez mal. C'est d'une indiscrétion sans pareille et dont je rougis; mais, ma foi! je ne puis résister au désir de savoir quelles sont les belles voisines que le ciel... ou l'enfer m'a envoyées là. Je vis... hum ! c'est difficile à dire... Enfin, il y avait là trois femmes, madame la capitaine noire et ses deux filles, non moins noires, qui chassaient aux moustiques; et comme la chaleur n'était pas moins accablante pour elles que pour moi, elles s'étaient mises à leur aise, pas tout-à-fait autant que moi pourtant. Il n'y a pas de mal à cela; d'ailleurs la lampe éclairait si peu ! et puis elles se croyaient bien seules dans ce petit salon que nous avions aménagé en cabines. Il y a des peintres qui se mettent la cervelle à l'envers à seule fin de combiner sur la toile les différentes nuances d'une même couleur; faire chanter ton sur ton : blanc sur blanc, ou bleu sur bleu, leur paraît le comble de l'art; j'assistais, moi, au triomphe du noir sur noir et le tableau n'en était pas moins harmonieux. Et la couleur se trouvait relevée par des gestes mutins à la poursuite d'un maringouin; des ondulations de buste, des ronds de bras, des écarts de cuisses: c'était innocent et c'était lascif ! Car ces diables de moustiques sont d'une audace ! ces vilaines bêtes ne respectent rien, elles s'introduisent partout, et alors les claques de pleuvoir sur les épidermes, et les petits rires d'accompagner les pif ! paf !

O Joseph ! tu n'as plus le monopole de la vertu ! Je puis même affirmer hautement que ma vertu, à moi, fut ce soir de meilleure trempe que la tienne, car je n'avais ni manteau ni rien qu'une Putiphar pût m'enlever, et là, tout près de moi, à portée de la main, trois beautés se lutinaient dans un costume

des plus suggèstifs. Il est vrai que ledit Joseph pourrait m'objecter que je suis un peu comme les caïmans, et que les peaux noires sont pour moi d'un attrait plutôt négatif. — C'est vrai, ça, Joseph ; et peut-être cela m'enlève un peu de mon mérite, mais tout de même on n'est pas de bois... Enfin, sois content, ô fils de Jacob, et sache que je n'offris point à mes jolies voisines de partager ma moustiquaire ; en quoi j'ai agi, je le confesse, comme un goujat.

Il n'est pas de spectacle, si beau soit-il, dont on ne se lasse, et mes yeux furent vite repus ; vaincu d'autre part par la fatigue de cette journée de chasse, je parviens à m'endormir sans avoir toussé ni éternué ; je suis sûr que ces dames ne se sont point douté de ma présence, à moins que mes rêves, se ressentant de ce voisinage insolite, ne m'aient fait retourner bruyamment sur ma couchette. Pourvu, mon Dieu ! que les curieuses ne se soient point avisées de regarder à leur tour à travers la fente du rideau !

Mais que faisait le capitaine noir pendant ce temps-là ?

31 juillet. — C'est aujourd'hui dimanche, mais on s'en aperçoit peu, bien qu'ici, comme ailleurs, les jours, tout en se suivant, ne se ressemblent guère. Nous travaillons comme... j'allais dire comme des nègres !... non, quelle métaphore ! et quelle ironie des mots ! Donc, nous travaillons comme des... blancs ; nous faisons nos paquets, nous remplissons nos malles ; c'est que le départ pour Daniel est fixé à ce soir, à l'heure du montant. Le palan saisit les uns après les autres les ballots et les colis et les descend dans le chaland.

Hanté par un pressentiment (il y a des gens qui ne croient pas aux pressentiments !), je n'ai pas voulu que mes bagages fussent déposés dans cette embarcation qui ne me dit rien qui vaille et qu'on doit laisser aller à la dérive, aux hasards du montant, Croizé assurant que d'elle-même elle ira tout droit à

Daniel : « Il suffira, dit-il, d'un noir pour la diriger. » Qu'on raille si l'on veut ma prescience, mais je manque de confiance, et je ne consens à confier à la fortune du chaland que ma boîte à médicaments. Pour le reste, donnant comme prétexte la fragilité, la crainte de l'humidité, je fais tout descendre dans le canot de Sursin.

A 4 heures, nous quittons enfin le « Georges-Croizé »! Ce n'est pas sans émotion que nous faisons nos adieux à nos camarades : Croizé, Baudelle, Bernon ; que nous serrons la main à Oculi, Blattier et les autres matelots, chauffeurs et mécaniciens ; on n'a pas vécu de la même vie pendant quarante-trois jours, respiré le même air, mangé la même cuisine, roulé à travers les océans sur la même coquille de noix, sans qu'il s'établisse entre les divers associés de fortune un lien mystérieux, invisible, sensible pourtant, car nous le sentons distinctement se rompre aujourd'hui. Et puis nous abandonnons nos amis dans une position qui n'a pas cessé d'être critique ; aussi c'est de grand cœur que nous leur souhaitons de se tirer d'affaire demain et de revenir nous joindre au plus vite.

Le montant nous emporte maintenant vers le village ; à l'avant, six nègres poussent la tapouye, trois à babord, trois à tribord, battant l'eau avec cette espèce de cuiller allongée qu'ils appellent pagaie ; à l'arrière, nous sommes serrés comme des harengs dans une boîte de conserves, deux par deux. Il y a là, outre Noël, Damoisy et moi, les Européens du « Georges-Croizé », il y a nos nouveaux amis : Sursin, Poussier, Sully l'Admiral, puis Angélina et Pauline, Fifine étant restée à bord, attachée au service de Croizé.

A peine sommes-nous éloignés de quelques encâblures, qu'une scène amusante de séduction commence pour se continuer jusqu'à notre arrivée. Pauline, qui n'est plus de la première jeunesse, est dédaignée ; mais cette malheureuse Angélina, avec ses 18 ans, subit un assaut dans toutes les règles.

Ça manque de femmes au Contesté, paraît-il, quand ailleurs il y a pléthore. Tant il est vrai que tout est mal combiné sur cette machine ronde! Toujours est-il que nos nouveaux compagnons, noirs et blancs, font à la nièce de Chacha une cour acharnée, non seulement en paroles, non seulement par gestes, mais encore par des attouchements des plus risqués (il n'y a pas de police au Contesté et rien n'y protège la vertu). Cette pauvre Angélina ne sait où donner de la tête; pourtant ça doit la chatouiller agréablement, car, tout en se défendant, elle rit de bon cœur.

O Chacha! je crains bien que ta belle nièce ne soit plus en sûreté sur cette terre anarchiste et qu'elle ne revienne à Fort-de-France assez endommagée; il lui faudrait une vertu triplement cuirassée pour résister à des gaillards aussi... échauffés; or, cet article-là ne me paraît pas être une marchandise courante chez les négresses.

Qui décrochera la timbale? Je fais personnellement des vœux pour le triomphe de la race blanche, mon opinion étant toujours que le croisement, c'est l'avenir de nos colonies.

Pendant ce temps, les pagaies continuent de frapper l'eau en cadence, et les pagayeurs, insensibles à ce qui se passe derrière leur dos, marquent la mesure par une chanson improvisée, espèce de complainte sur les malheurs du « Georges-Croizé », dont le loustic de la bande compose les couplets au fur et à mesure de son inspiration, les autres répétant le refrain avec force éclats de rires, tant c'est rempli d'esprit :

Il est arrivé
Li Geo'ge C'oizé

Au pays Contesté
Li Geo'ge C'oizé.

Au Ca'sevenne il est échoué
Li Geo'ge C'oizé,

Et sa quille est ensablée
Au Geo'ge C'oizé.

Les passagers ils ont quitté
Li Geo'ge C'oizé.

A Daniel ils ont remonté
Sans le Geo'ge C'oizé.

Ce n'est là qu'un échantillon de cette poésie créole; car les couplets se succèdent interminables. Je ne réponds même pas d'avoir tout compris, tout ça étant chanté en petit-nègre; toutefois, ma traduction est aussi fidèle que possible. En tout cas, l'idée est assez drôle! c'est piquant d'entendre ces êtres à peine dégrossis rire à nos dépens et chansonner Croizé, le capitaine, et nous autres par-dessus le marché!

Et ce voyage est charmant, à cette tombée du jour, alors que le soleil sur son déclin, réfléchissant ses rayons sur les eaux troubles du fleuve, fait alterner de larges plaques de miroitement avec de grandes taches sombres, produites par l'ombre projetée des arbres : on dirait d'une immense nappe de moire sur laquelle glisserait notre canot.

A mesure que nous avançons, les arbres géants se montrent, sur les deux rives, plus nombreux; leur tronc est plus gros, leur frondaison plus majestueuse; ce sont des balatas, des acajous, des papayers, etc., et même de superbes orangers. A un moment, les palétuviers disparaissent brusquement pour céder la place à de grandes plantes herbacées dont la racine s'enfonce dans l'eau ou dans la vase, tandis que les hautes et larges feuilles, d'un beau vert, s'étalent et forment avec les tiges une haie épaisse et ininterrompue entre le fleuve et la forêt : ce sont les moucou-moucous, plantes textiles dont on peut retirer une filasse estimée. Les moucou-moucous apparaissent sur les bords des rivières dès que l'eau cesse d'être saumâtre; les palétuviers, au contraire, croissent au bord de la mer et, le long des fleuves, aussi haut que remonte l'eau salée.

Nous passons bientôt à côté d'un navire, le « Marin », qui est enlizé là depuis plusieurs mois et qu'on n'a pu remettre à flot. Celui-là aussi fut un téméraire qui crut pouvoir remonter jusqu'au Saut-Damen. Plus favorisé que nous, pour commencer, il a presque touché le but, car nous voici seulement à 200 mètres du rapide, mais un malencontreux banc de vase a interrompu sa destinée et, depuis des mois, il reste là, couché sur le flanc, comme un cadavre inerte, dépouillé peu à peu de tout ce que les nègres pouvaient emporter, s'emplissant et se vidant deux fois par jour d'eau boueuse qu'apporte et remporte la marée, non toutefois sans abandonner dans sa cale et dans ses cabines une nouvelle couche de limon.

La vue de cette épave reporte notre souvenir vers notre pauvre « Georges-Croizé » que nous venons de laisser dans la position que l'on sait. Nous ne pouvons nous empêcher de frissonner en pensant que peut-être le même sort lui est réservé.

Puis nous atteignons aussitôt un barrage de roches rouges qui s'étend d'un côté à l'autre de la rivière : c'est le fameux Saut-Damen, dont il était si souvent question dans nos entretiens depuis plusieurs jours et où Croizé avait rêvé, hélas! de conduire son bateau. Un bateau qui cale 4 mètres! C'est une entreprise impossible ou tout au moins tellement difficile, tellement dangereuse, que personne avant nous n'a tenté l'expérience. Le « Marin » lui-même, que nous venons de voir en si piteux état, ne cale pas plus de trois mètres. Dans un chenal aussi étroit, aussi tortueux, sans balises ni bouées, passant continuellement d'une rive à l'autre et dont la profondeur inégale est parsemée de roches de granit, il est plus que fou de s'aventurer avec des navires à quille comme on les construit en France; il ne faudrait y pénétrer qu'avec des bateaux à fond plat n'ayant pas plus de deux mètres, deux mètres cinquante de tirant d'eau; mais Croizé ne doute de rien, persuadé que la

fortune sourit aux audacieux. L'événement a prouvé que le proverbe n'a pas toujours raison.

Quoi qu'il en soit, le Saut-Damen, c'est le premier rapide sur le Carsevenne, la première marche de l'escalier gigantesque que j'ai décrit comme formant le sol des Guyanes. A marée haute, les barques et même les navires d'un faible tonnage le franchissent aisément, à condition toutefois de bien connaître le passage; à marée basse, il n'y a pas un pied d'eau à l'endroit le plus profond. Il n'y a que les pirogues des Bosches qui puissent s'y aventurer sans danger et encore en descendant le courant; dans le sens contraire, le passage est impossible à cause de la violence des eaux qui glissent sur un plan fortement incliné et forment chute.

Mais la marée bat son plein en ce moment et nous remontons sans difficulté en frôlant à gauche une grosse roche surmontée d'un arbrisseau rabougri qui est là comme un signal d'alarme.

Le Saut-Damen est encore appelé le *Trou d'Or*, d'après une légende qui veut que l'abîme creusé par la chute des eaux recèle des monceaux de métal jaune. Dans les premiers mois de la découverte des placers, il y a quatre ans, nombre de barques descendant le fleuve se brisèrent sur ces rochers de granit, mal connus encore, et les caisses des nègres, remplies de poudre d'or, les petits sacs verts pleins de pépites, s'entassèrent en aval du Saut-Damen. Les nègres estiment à 4 ou 5 millions la quantité d'or enfouie là, sous 10 ou 15 mètres d'eau. Quelle nouvelle compagnie des galions de Vigo entreprendra d'extraire cette fortune? Bon nombre de cervelles, noires et blanches, ont — comme bien on pense! — élaboré des plans, échafaudé des systèmes, pour aller à cette nouvelle conquête de la Toison d'or; les uns ont conseillé d'explorer le fond de l'abîme à l'aide de scaphandres; d'autres ont proposé de détourner en cet endroit le cours du Carsevenne et de

mettre à sec le *Trou d'Or*. Ce sont là des projets qui semblent des chimères, et pourtant !.. ça doit être moins difficile que de percer l'isthme de Suez !

Il est 6 heures quand nous arrivons. Sur notre gauche, un groupe compact d'habitations : c'est Daniel. En face, sur l'autre rive, quelques cases isolées : c'est Firmine. Nous débarquons à Daniel, à Croizéville, comme notre ami a baptisé ce village sur la carte qu'il a fait dresser ; de fait, Croizéville vaut bien Daniel ! n'est-ce pas ?

Il fait encore assez de jour pour que nous ayons une idée d'ensemble du village que nous allons habiter. C'est assez primitif à première vue. Dame ! il n'y a point ici de palais, ni de maisons à cinq étages. Une trentaine de cases se dressent le long du fleuve sans ordre, sans symétrie et aussi sans pittoresque, se pressant, empiétant sur la berge, cases en bois que l'air, le soleil et la pluie ont funèbrement teintées en gris sale : c'est comme une tache de rouille dans le décor merveilleux formé par le fleuve et la forêt. Toutes ces habitations sont faites de planches juxtaposées, reposant sur un plancher exhaussé de quelques centimètres, et sont recouvertes les unes de feuilles de latanier, la plupart de tôle ondulée ; encore un article importé de France, comme les planches : le Contesté ne fabrique rien.

En arrière de ce premier plan, se voient les toits d'autres cases, et tout de suite après surplombent les grands arbres de la forêt. En effet, c'est dans une entaille de la forêt vierge que s'est bâti Daniel, chaque nouvel arrivant abattant des arbres, arrachant des arbustes pour édifier sa case sur le sol déboisé. Il y a quatre ans, au moment de la découverte des placers, quand le nommé Daniel, un Brésilien, éleva le premier carbet en cet endroit, il n'y avait aucune trace de défrichement ; la forêt s'avançait jusqu'au bord du fleuve. Pourquoi fit-il choix de cet emplacement ? C'est qu'ici nous trouvons le deuxième

degré de l'escalier guyanais, le deuxième rapide, ce qu'on appelle aujourd'hui le *degrad* Daniel. Ici, se trouve un second barrage de roches, au-delà duquel ne peuvent remonter même les petits navires comme le « Dauphin » de notre ami Goussette ou la « Ville-de-Cayenne », un steamer que nous voyons en ce moment au port. Seules, les barques et les pirogues peuvent naviguer en amont, sous la pagaie des Bosches. La marée qui recouvre le Saut-Damen fait sentir pourtant son influence jusqu'au degrad Daniel ; elle arrive bien à égaliser le niveau des deux bassins situés au-dessus et au-dessous du barrage de roches, mais c'est tout. En amont, le Carsevenne n'est plus qu'une rivière peu profonde. Daniel, le fondateur du village, était sans doute un observateur et avait noté cette particularité. C'est pourquoi il fonda ici son premier établissement. Autour de sa case, bientôt s'élevèrent d'autres cases; des nègres, des créoles vinrent établir là des dépôts de vivres pour ravitailler les mineurs. Ce fut le moment de la période glorieuse de Daniel; c'est à cette époque que le prix des denrées atteignit des chiffres fabuleux : un litre de rhum coûtait 100 francs ; une dame-jeanne de 5 litres de vin, 120 francs; la morue salée, les conserves de toutes sortes avaient décuplé de valeur; le mercure était aussi cher que l'or, on l'échangeait poids pour poids.

Fait bizarre et qui dénote bien l'insouciance, l'incurie, l'imprévoyance de tous ces gens-là, noirs ou créoles, Daniel éleva sa case sur la rive droite du degrad, qui est basse, marécageuse, sujette aux inondations, au lieu de choisir l'autre bord qui est plus élevé et certainement beaucoup plus sain. Et les nouveaux arrivants, n'obéissant qu'à l'esprit de concurrence, se sont groupés autour de ce premier occupant. En face, sur l'autre rive, il y a bien quelques cases, mais pas un seul dépôt de marchandises. Ce second village se nomme Firmine, du nom du premier nègre qui planta là sa tente.

Nous voilà donc pour l'instant débarqués sur la rive droite,

à Daniel, en face la case de Sursin. Nous laissons à Firino le soin de transporter nos bagages : ce qu'il fait en esquissant une grimace qui témoigne de tout autre chose que de la satisfaction. Pour une fois qu'il travaille! le pauvre!

Et puis..., dare dare, nous allons prendre le cocktail chez Sully-l'Admiral. C'était à prévoir. Pour qui connaît le catéchisme du parfait colonial, ce détail peut paraître superflu; cet acte semble si naturel qu'il devrait être inutile d'en parler; mais c'est à ces petits faits qu'un récit emprunte sa couleur locale et je ne saurais les passer sous silence, bien que ces mélanges éthyliques, amyliques, propyliques, etc., soient pour le buveur d'eau, comme moi, une des exigences les plus pénibles aux colonies. On n'ose refuser de peur de déplaire à ses hôtes, et de cocktail en cocktail on finit par arriver à l'hépatite et à la cirrhose. Et le pis, c'est que cette boisson, exécrable au point de vue de l'hygiène, est des plus délicieuses au palais. C'est certainement autrement savoureux que l'eau du ciel. Et puis, comme ils disent ici : « L'eau est si mauvaise! ça donne la malaria! » De sorte qu'on se trouve forcément pris entre deux selles : la malaria ou l'alcoolisme. De quoi vaut-il mieux périr? Quel est le plus à plaindre: le paludéen ou l'alcoolique? Où est le sage? où le fou? où est la science? où est l'hygiène? Je ne veux point faire comme l'âne de Buridan : pour ce soir, je choisis le cocktail.

La case de Sully-l'Admiral est à l'autre extrémité du village, il faut donc traverser Daniel dans toute sa longueur, voir ses rues et ses boutiques. Quel exode! Ce sont continuellement des fossés à sauter, des précipices à longer; ici, il faut passer sur des planches vermoulues, là, sur un tronc d'arbre mal équarri, et nous devons franchir tous ces obstacles à la simple lueur d'une lanterne, car la nuit s'est faite, et au Contesté, on ignore encore les réverbères; le gaz et l'électricité sont inconnus, le falot au pétrole règne en souverain. Aussi, c'est une

véritable expédition que d'aller ainsi à travers l'obscurité chez Sully-l'Admiral. Si encore les boutiques étaient éclairées! Mais non, à défaut de lanterne, il ne faut compter, comme aux premiers âges du monde, que sur la lueur des étoiles ou sur la lune quand elle veut bien se montrer. Malgré les casse-cou et les chausse-trappes, nous parvenons sains et saufs chez l'Admiral, où la Louise, une bonne négresse qui tient la maison, fait un excellent accueil aux amis du maître et nous verse un délicieux breuvage au rhum; il n'y manque que la glace, toujours comme aux temps préhistoriques. Je m'aperçois que dans le magasin de notre ami s'entassent une foule de marchandises: des boîtes, des caisses, des flacons, etc. Si dans tous ces contenants il y a le contenu annoncé, eh! bien, mais! l'Admiral doit être un notable commerçant!

Puis nous voici, moi et mon diplôme, mis à contribution, avant même de dîner. On me prie d'aller voir un malade. Est-ce que ce serait ici comme à Paris? Est-ce que les malades ont partout cette prétention que le médecin ne doit manger et dormir qu'avec leur agrément? Qu'en tous cas, ces deux fonctions, qui occupent la première place dans les préoccupations du reste de l'humanité, doivent pour le médecin être reléguées au second plan? Guéris ton malade d'abord et puis tu dîneras après, s'il reste du temps. Et comme les malades se succèdent avec les mêmes exigences, il s'en suit que le malheureux praticien, s'il se soumettait, n'aurait que fort rarement le loisir de se restaurer et de se reposer. Heureusement que l'habitude durcit le cœur : le pauvre fils d'Esculape se dit que le premier devoir du médecin envers les malades c'est de leur conserver... leur médecin, et volontairement il reste sourd aux coups de sonnette ; il est absent par principe, et retenu auprès d'un autre agonisant. Toutes ces petites ruses, qui pourraient ressembler à de l'indifférence ou de l'inhumanité, ne sont, en somme, que l'expression d'un désir: celui de conserver sa propre santé.

Aujourd'hui, il n'y a pas possibilité de se dérober ; devant l'insistance de Sursin, de l'Admiral, je ne saurais, sans mauvaise grâce, remettre cette visite après dîner, et nous voilà epartis à travers la nuit et les précipices, vers la demeure de M. Glass, un pauvre jeune homme de vingt-neuf ans, de race anglaise, attiré ici par les lueurs du métal fauve. Il paie en ce moment de sa vie cette soif de l'or que la civilisation a mise en chacun de nous. Car ce n'est que cela au fond ce qu'ils appellent là-bas, en France, en Angleterre et ailleurs, la civilisation : l'or et le billet de banque, les millions tenant lieu d'honneur, la spéculation remplaçant le travail.

Je trouve le malheureux Glass enflé comme un tonneau : hypertrophie du foie et de la rate, albuminurie, insuffisance urinaire, lésion cardiaque, congestion pulmonaire ; il y en a plus qu'il ne faut pour conduire deux hommes de vie à trépas. On me demande si je veux bien avoir une consultation avec le médecin de ce pays, le docteur Susini, qui a déjà vu le malade. « Comment donc, mais avec plaisir, répondis-je ; je serai d'autant plus charmé de faire la connaissance de ce confrère que je ne veux point lui faire concurrence. Tout au moins cette concurrence n'aura qu'une durée très passagère. » On me ramène bientôt après le docteur (?) en question. C'est un tout petit moricaud, haut comme une botte, de 22 à 25 ans, de mise plutôt minable, de manières quelque peu embarrassées. Est-ce qu'il serait intimidé par ma qualité de médecin parisien? Il me semble que oui. Pourtant je l'appelle « cher confrère » gros comme le bras ; et ça doit lui faire plaisir, car c'est probablement la première fois que pareil honneur lui échoit. Originaire de Cayenne, il a quitté le pays natal à la suite de certaines difficultés avec la police au sujet d'exercice illégal ; mais au Contesté il n'y a pas de police pour demander les parchemins ; aussi exerce-t-il tranquillement ici ses petits talents. Et puis après? Qu'est-ce que cela fait? Ce n'est pas parce que des

messieurs toqués de noir ou de rouge, enrobés d'hermine ou de pourpre vous ont conféré le bonnet doctoral pour que vous sachiez guérir les malades. Pas plus que l'habit ne fait le moine, le diplôme ne fait le médecin ; il y a des empiriques, des charlatans, comme nous autres, diplômés, les appelons dédaigneusement, qui sont de fort bons guérisseurs, et je trouve assez ridicule cette prétention de vouloir exercer un monopole tyrannique sur la santé de ses concitoyens? L'exercice illégal! comme s'il y avait quelque chose d'illégal à ce qu'un malade remette le soin de sa santé à qui bon lui semble!

Tout ceci n'est pas pour conclure que Susini est un grand faiseur de miracles ; cela viendra, je l'espère pour lui, car il est jeune; mais il n'en est pas encore là, à ce que je puis voir. Il a la sagesse, du moins, d'être très circonspect, et manie les médicaments avec une extrême prudence ; sa thérapeutique, loin d'être compliquée, est plutôt simpliste ; il pratique surtout l'expectative. C'est une méthode qui a ses partisans, même en France, et peut-être les gens ne s'en trouvent-ils pas plus mal. Je ne puis cependant faire autrement que de blâmer son abstention dans les circonstances actuelles, bien qu'il ne soit pas dans mes habitudes d'être rosse avec mes confrères; mais vraiment celui-ci dépassait les bornes permises de l'insuffisance.

— Comment, lui dis-je, vous n'avez pas donné de lait?

— Nous n'en avons point ici, dit-il ; il n'y a que du lait concentré.

— Et pas de diurétiques?

— Je n'en ai plus.

— Pas de digitale?

Sa noire figure exprime l'ahurissement le plus complet.

— Hum !... Enfin, mon cher confrère, vous avez bien ici, dans le pays, quelque plantes qui puissent faire p...er le malade?

— Sans doute, mais je ne connais pas bien la flore de ce pays.

Et dire que ce brave garçon est de Cayenne, c'est-à-dire du pays où, peut-être, les plantes médicinales sont le plus nombreuses, où l'on trouve le sassafras et le ricin, le copahu et le papayer, la salsepareille et l'ipéca, et cent autres espèces.

Cependant, il serait injuste de dire qu'il n'a rien fait: à tout hasard, il s'est risqué à appliquer un vésicatoire sur le ventre (de l'huile sur le feu) ; puis il a donné de la quinine (un cautère sur une jambe de bois). Et moi j'étais forcé de me croiser les bras, ayant laissé ma boîte à médicaments sur le fameux chaland qui, en ce moment, dérive au petit bonheur, remontant avec le flot... à moins qu'il ne descende avec lui vers la haute mer, éventualité possible et qui n'a même pas été envisagée. Dans ces conditions-là, que faire? rien; sinon promettre de revenir le lendemain avec des remèdes. Le pauvre Glass n'eut pas la force d'attendre jusque-là. A minuit il expirait. Celui-là du moins ne sera pas compté comme une victime des médecins !

Le temps avait passé... nous fîmes honneur au modeste repas que Firino nous avait préparé dans la case de Sursin. Ah ! cette case ! il y a tout juste de quoi nous abriter des rayons du soleil et des averses torrentielles, mais pas davantage. Les vents s'en donnent à cœur joie, à travers les portes absentes, sifflant au dessus des demi-cloisons, soufflant l'humidité, faisant un bruit de tous les diables parmi les poutres et les chevrons.

Comme toutes les cases de ce pays, celle de Sursin se compose d'un assemblage de planches de bois blanc, reposant sur un plancher exhaussé de 0^{m} 40 centimètres au-dessus du sol, le tout recouvert de tôle ondulée. Elle est divisée en deux compartiments, par des cloisons ayant à peine 2 mètres ; l'un est le magasin, l'autre la chambre à coucher. Dans le magasin s'entassent des marchandises variées: des boîtes de farine, des sacs de haricots, des fusils, etc. C'est là que coucheront provi-

soirement Damoisy et Noël ; quant à moi, j'ai les honneurs de la chambre à coucher dont Sursin me cède généreusement un coin pour installer mon lit et ma moustiquaire.

Reste à caser Pauline et Angélina... Pour ce qui est d'Angélina, je ne suis point inquiet; après ce qui s'est passé sur le canot, elle a dû trouver assez facilement bon souper, bon gîte et peut-être autre chose ; mais Pauline ? lui a-t-on offert une hospitalité aussi complète ? Je n'en ai jamais rien su et ne m'en suis du reste nullement occupé.

Dire que je dormis d'un seul trait serait exagéré; mais enfin, je dois constater que si mon sommeil fut troublé, ce ne fut point par le fait de cambrioleurs venant explorer mes poches, ou d'assassins venant me mettre le couteau sous la gorge. Ces deux honorables spécimens de la race humaine, si communs à Paris, sont à peu près inconnus ici. Est-ce que le vol et le meurtre seraient des produits de la civilisation ? Les nègres seraient-ils en retard à ce point ?

DOUZE JOURS A DANIEL

1er AOUT. — Dans nos climats tempérés, on se figure aisément que l'équateur est une rôtissoire, que le thermomètre y monte à des hauteurs vertigineuses, que l'atmosphère est une fournaise, que les malheureux habitants, en guise d'air, respirent des flammes. Quelle erreur ! mais il fait plus chaud à Paris !

Pour un paradoxe, voilà un paradoxe, dira-t-on. Eh ! bien non, c'est la vérité vraie, et je prétends et j'affirme qu'à la date où nous sommes aujourd'hui, premier jour du mois d'août, il fait, sur le boulevard des Italiens, moins frais que sur les bords du Carsevenne ; je gage que les Parisiens, mes frères,

envieraient nos 23° de la nuit et notre maximum de 30° pendant le jour ; qu'ils feraient volontiers l'échange de leurs marronniers brûlés, sans feuilles et sans ombre, pour les beaux arbres qui verdoient autour de nous, répandant une délicieuse fraîcheur. C'est dans cette végétation intense que se trouve, il n'en faut pas douter, l'explication de ce qui peut, à première vue, sembler une anomalie : c'est dans l'absorption des rayons solaires par toute cette immensité verdoyante, c'est dans l'absence de réverbération sur toute cette masse sombre des forêts qu'il faut voir la raison de cette température presque printanière. Et puis, il y a cette évaporation intense qui se fait sur toute la surface du pays, sans cesse arrosé par des pluies diluviennes, et qui en fait comme un gigantesque alcarazas.

Mais ce sont là des raisons que l'on trouve après coup, et j'avoue avoir été plus qu'étonné en consultant mon thermomètre. Après cela, fiez-vous un peu aux récits des voyageurs qui parlent couramment de 40 et 45° ! faut-il donc croire que le soleil ait une influence pernicieuse sur les facultés imaginatives? qu'il porte à exagérer, à voir plus grand que nature, à percevoir toutes choses comme à travers un verre grossissant? c'est bien possible, et moi-même j'aurais sans doute subi cette influence, j'aurais juré avoir passé par des températures caniculaires, alors qu'il fait tout bonnement 30° à l'ombre. C'est égal ! je n'aurais pas cru rencontrer pareil pays de villégiature sous l'équateur ; mais maintenant cela va-t-il durer ? Nous verrons bien. Et voilà, en attendant, la série de mes déconvenues qui continue ! toute ma route se trouvera ainsi semée de mes illusions perdues, une à une, à chaque carrefour, à chaque tournant.

Donc ce n'est point la chaleur qui a troublé cette nuit mon repos. Au contraire, j'ai éprouvé le besoin de me protéger d'une couverture contre les nombreux zéphirs qui évoluent dans la case avec la désinvolture de gens qui sont chez eux.

Comme ce serait bon de dormir ainsi, en plein air, dans une atmosphère ambiante de 23°, si... l'on pouvait dormir, si un autre fléau ne venait s'abattre sur nous! Cette fois, ce sont des rats, d'énormes rats qui courent sur les poutres et les cloisons, puis des chats qui courent après les rats, puis des chiens qui courent après les chats. Quel sabbat, mes amis ! A peine avions-nous éteint nos bougies que le tapage commence en sourdine : c'est d'abord un léger bruit qui se fait entendre là-haut, au dessus de nos têtes, un rien, un frôlement, un craquement doux; puis les frôlements et les craquements se multiplient, se mélangeant maintenant de bruits de galop, comme d'un escadron chevauchant sur le toit ; ce sont messieurs les rats et mesdames les rates qui se livrent à leurs exercices favoris dans leur bonne ville de Ratopolis. Puis les bruits se rapprochent ; les habitants des hauteurs descendent dans la vallée ; les rongeurs se promènent le long des cloisons, furetant sur les étagères, trottinant sur les planches, renversant des fioles, culbutant des boîtes. Tout cela, en somme, est supportable ; mais soudain, voilà que ce susurrement léger se change en un vacarme épouvantable, les rats effectuent une retraite désordonnée et bruyante. Que s'est-il passé ? qui a pu occasionner cette terrible panique? C'est le chat de Sursin, un gros matou, noir comme un diable, qui tombe comme une bombe au milieu de tous ces affamés et qui vient troubler la fête commençante. Puis le vacarme devient tempête, se fait ouragan, il semble que tout va dégringoler sur nos têtes. Qu'y a-t-il encore, grands dieux ? Voilà que par surcroit Sursin, Noël et Damoisy, réveillés en sursaut, sacrent et jurent à l'envi ; ils envoient à tous les diables l'auteur de tout ce tapage, et qui n'est autre que Black. En bon chien qu'il est, Black n'aime pas les chats; aussi, entendant l'ennemi, il s'est précipité à sa poursuite à travers les deux compartiments de la case, de sorte que les rats fuyant le chat, le chat fuyant le chien et celui-ci donnant de la voix comme pour

un halali, c'eût été le spectacle le plus comique à voir et à entendre, si mes compagnons avaient sû goûter le charme de cette épopée domestique : mais ils préfèrent prosaïquement dormir. Il fallut se lever et mettre mon Black à la porte ; nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés : ayant cru comprendre dans cette manœuvre qu'il fallait faire bonne garde autour de la maison, il se met à tourner en rond, en aboyant après tout ce qui ne lui semble pas à sa place : après la lune, après une grenouille-taureau qui mugit tout à côté, après les chauves-souris et les vampires qui volent nombreux dans la nuit. Je dus me relever et le faire rentrer à nouveau ; je l'attachai solidement dans un coin, laissant le champ libre au félin de Sursin ; mais il ne reparut pas. Nous n'eûmes plus, tout le reste de la nuit, que le bruit discret des rats se promenant et grignotant.

C'est les rats qui font que vous ne dormez guère,
C'est les rats qui font que vous ne dormez pas,
C'est les rats. (Bis.)

Quant Spatch vint me réveiller, il faisait grand jour. L'ami Spatch, que je vous présente, est un *prave Alsâcien* qui, après avoir fait la campagne du Tonkin, est venu au Carsevenne chercher une nouvelle patrie et tenter la fortune. S'il a trouvé l'une, il est encore à la recherche de l'autre, et en attendant il se contente des modestes appointements que lui donne Sursin (150 francs par mois). Quelles sont ses fonctions ? Ah ! voilà, elles ne sont pas très bien définies, bien qu'il s'en acquitte à l'entière satisfaction de son patron. Il chasse, il pêche, se promène en canot ; il mange, boit et dort, et le reste du temps fait des parties de cartes interminables avec Sursin... en attendant les clients.

J'ai dit que Sursin était ici le représentant de la Société l'*Amérique équatoriale*. En cette qualité, il vend aux nègres du rhum de la Martinique, qu'il reçoit directement de Hambourg (c'est celui qu'ils préfèrent) ; puis des balles de Winchester,

des haricots rouges (il a bien toute une cargaison de haricots blancs, mais il devra les consommer lui-même, car les nègres n'en veulent pas : ils les ont en horreur, à cause de la couleur sans doute). Il a aussi en magasin un stock de fusils Gras qui ont des chances de rester au ratelier de nombreuses années, car les noirs ne veulent entendre parler que du Winchester. De même, dans leur doux entêtement, ils laissent pour compte à notre ami Sursin une excellente farine de France, marque de Corbeil, et pourquoi? parce qu'elle est dans des boîtes carrées. Ah! si elle était dans des boîtes longues, comme la farine américaine, à la bonne heure! Voilà bien les nègres! Il faut que le haricot soit rouge et que la farine soit contenue dans des boîtes d'une certaine forme, vous ne les en ferez pas démordre. Aussi le malheureux Sursin reste à la tête de marchandises qu'il ne peut écouler. Comment fait-il pour vivre dans ces conditions? et pour payer des appointements à Spatch et un salaire à Firino? Mystère.

Toujours est-il qu'à eux trois ils forment tout le personnel de la Compagnie : le directeur, le sous-directeur, et le larbin, toute une hiérarchie, quoi! Si avec cela les actionnaires ne sont pas contents! en tout cas ils feront bien de ne pas compter de sitôt sur les dividendes.

Pour en revenir à Spatch, c'est un sage, parce qu'il est content de son sort; d'une santé de fer, il se laisse vivre, heureux comme un coq en pâte, bravant les fièvres qu'il n'a point connues au Tonkin, défiant le soleil qui est le même que le soleil d'Alsace, dit-il; se moquant du climat et des intempéries, s'accommodant de toutes les nourritures, de tous les liquides, même de l'eau du Carsevenne qu'il boit comme un canard, indifférent aux microbes et se riant de nos filtres perfectionnés. Avec ses cheveux blonds, sa figure en lame de couteau, et son petit chapeau de feutre noir qu'il porte crânement sur l'oreille, c'est un type et c'est aussi le meilleur garçon du monde, toujours

gai, toujours de bonne humeur, toujours prêt à rendre service. Passionné pour la chasse et la pêche, il est enragé pour le jeu et passe des après-midi entières à taquiner la dame de pique en compagnie de son ami Sursin ; après quoi il s'en va dormir sous le hangar, avec un tas de planches pour matelas et une bûche pour oreiller.

Tout de suite, le brave Spatch me promet d'intéressantes parties de chasse : j'en accepte l'augure, quoique j'aie gardé de mon expédition au carbet pêcheur un souvenir assez peu enchanteur. Et puis nous ferons aussi de belles parties de pêche à la ligne, comme jamais je n'en fis en France. Allons! tant mieux ! on va avoir des sensations!

Notre matinée se passe à ne rien faire, à jouir du *dolce far niente ;* c'est si bon de se retrouver sur terre après avoir été si longtemps suspendu par un fil entre le ciel et l'eau ! A vrai dire nous attendons le chaland..., mais la marée monte et nous ne voyons rien venir, comme sœur Anne. Le chaland, je m'en moque un peu, mais sa cargaison m'intéresse et les autres plus encore que moi.

Pour tuer le temps nous faisons un voyage... autour de la case de Sursin. Nous visitons le jardin où des petits pois sont en fleurs, où des bananiers ont des feuilles et point de bananes, où des ananas montrent des feuilles hérissées d'épines, mais pas de fruits. Ce jardin est riche d'espérances, et c'est tout jusqu'ici. Je profite de l'occasion pour faire à mon hôte un présent... véritablement princier, ce n'est pas trop dire. J'avais apporté de la maison Vilmorin tout un assortiment de graines variées, des graines potagères : haricots, radis, salades, etc., puis des graines de plantes utiles ou d'ornement : eucalyptus, fleurs de France, etc. Je les lui offre et à peu de frais je fais un homme heureux.

Puis nous poussons une pointe vers une vaste entaille faite dans la forêt vierge. Un vieux bûcheron nègre y abat des arbres,

y brûle des herbes et des lianes, fait ce qu'on appelle un défrichement. Il opère pour le compte de Sursin et est en train de lui créer à coups de hache un domaine de 3 hectares environ aux dépens de la forêt. C'est ainsi du reste que se passent les choses au Contesté. La terre est à tous et à personne, tant qu'elle n'a pas été travaillée, mais appartient en toute propriété à celui qui la défriche. On peut s'attribuer telle étendue de terrain qu'on voudra, 10, 100, 1000 hectares, à condition d'y faire œuvre de colon : du consentement de tous, c'est votre bien, et il n'est pas besoin d'acte de notaire ni d'enregistrement. Heureux pays !

Pour accentuer sa prise de possession, Sursin a mis là au pâturage deux petits bœufs malingres qui ne demanderaient pas mieux que d'engraisser, s'ils n'étaient la proie vivante de milliers d'asticots qui ont élu domicile à même la peau des pauvres bêtes et grouillent au fond de plaies sanieuses et putrides. Le cou, le dos, le garrot sont absolument à vif. Je promets à Sursin de lui donner bientôt de l'iodoforme qui débarassera ses bœufs de cette vermine dévorante.

Mais le grand événement de la journée, c'est, sans contredit, l'enterrement du pauvre Glass : tout Daniel doit y assister, par sympathie pour le défunt d'abord, puis par curiosité. En effet, chose bizarre à première vue, les décès sont peu fréquents à Daniel ; on n'y meurt pas, ce n'est pas l'habitude ; on préfère aller trépasser à Cayenne, à l'hôpital. Dès qu'un indigène, noir ou blanc ou panaché se sent assez gravement atteint, il ne s'en rapporte pas à la science de Susini, il prend la première tapouye en partance pour Cayenne dont souvent il ne revient pas, et pour cause. Voilà pourquoi les enterrements sont rares, c'est le troisième depuis quatre ans ; il est vrai que plus d'une fois, on trouva plus expéditif de jeter les cadavres au Carsevenne, mais c'étaient des cadavres de noirs : les blancs ont droit à plus de sollicitude. Aujourd'hui même, s'il s'était agi d'un nègre, nous

ne nous serions pas dérangés; mais Glass est de race blanche, c'est donc un frère, quoique Anglais (ici les nationalités disparaissent, il n'y a que des noirs et des blancs...), il faut affirmer notre solidarité de race et nous ne faillirons pas à ce devoir.

Et je n'ai pas eu à regretter ce bon mouvement. Un enterrement à Daniel, il faut avoir vu cela une fois. C'est d'une saveur intense et cela fait une impression d'autant plus vive que le respect de la mort vous empêche de manifester vos sentiments vrais ; on y trouve réunis tout à la fois le grave au léger, le sérieux au cocasse, le solennel au ridicule. Il faudrait rire et pleurer en même temps, avoir sur la physionomie le double contraste de la gaieté et de la tristesse, comme on voit certains jours le soleil et la pluie se marier si drôlement, les jours où l'on dit que le diable bat sa femme.

Une objection toutefois se présente : nous n'avons point de vêtements noirs, ni les uns ni les autres ; du gris, du blanc, des chapeaux de paille ou des casques coloniaux, était-ce une tenue convenable pour honorer un mort ?

— Qu'à cela ne tienne, nous dit Sursin, vous allez en voir bien d'autres ; vous allez assister à l'enterrement le plus bariolé que vous ayez jamais vu. Le bleu, le rouge cotoieront le blanc et le noir ; les marmottes jaunes et vertes des négresses alterneront avec les vestes multicolores de leurs compagnons.

— Alors, c'est bien ; puisqu'il en est ainsi, moi j'irai en jaune... c'est tout ce que j'ai de plus noir.

— Et vous serez très bien.

Et de fait, en arrivant à la case mortuaire, nous voyons le plus joyeux kaléidoscope qui se soit jamais rencontré dans une cérémonie funèbre : toutes les couleurs s'y trouvent joyeusement rassemblées, et quelles couleurs? les plus crues, les plus féroces, les plus hurlantes à l'œil ; on se croirait plutôt à une noce de village qu'à un enterrement.

Mais ce n'est rien, cela ; il faut voir la suite. Comme il n'y a à Daniel ni église ni curé, l'enterrement est tout ce qu'il y a de plus civil. Pourtant cette absence de pompe religieuse pèse à ces bons nègres qui sont non seulement croyants, mais dévots ; aussi ils s'ingénient à donner à la cérémonie un caractère imposant, et ne réussissent qu'à la rendre burlesque. Numitor, qui est un personnage, sera le suisse qui ouvrira la marche ; Judic, qui possède une sonnette, l'agitera le plus lugubrement qu'il pourra, du haut de son premier étage, comme un sonneur de cloches du haut de son clocher; enfin il y aura profusion de lumières. Un coup de sonnette.... dreling, dreling.... on lève le corps. Un autre coup... dreling, dreling.... le cortège se met en marche, Numitor en tête, marchant gravement, à pas comptés. Ce Numitor se drape dans une majesté auprès de laquelle celle des suisses de la Madeleine n'aurait qu'à se bien tenir. Il est vrai qu'il lui manque les attributs de la fonction, mais il y supplée autant que faire se peut : la hallebarde est remplacée par un bâton noueux, le tricorne par un petit chapeau canotier dont la paille fut autrefois jaune, la tunique chamarrée par une camisole de percale d'une couleur indéfinie ; si les mains n'ont jamais connu de gants, les pieds savent aussi bien se passer de souliers à boucles et se montrent dans leur beauté naturelle.

Quatre nègres viennent ensuite (les plus courageux) et portent le cercueil sur deux traverses en bois. A cause de la chaleur et aussi peut-être parce que le moindre fardeau semble toujours trop pesant pour un noir, ils se font remplacer au bout de quelques minutes par quatre camarades qui sont également à bout de souffle après quelques instants et qui repassent le cercueil aux premiers, de sorte que le pauvre Glass circule continuellement de mains en mains, ballotté comme la navette d'un tisserand. J'ai cru un moment que les porteurs allaient même déserter sans pudeur et laisser le corps à mi-chemin.

Et après viennent pêle-mêle tous les habitants de Daniel,

hommes, femmes et enfants, et même les chiens, les premiers pleurant à fendre l'âme, les autres hurlant lamentablement. Pour rehausser davantage la cérémonie, on a distribué à chacun de nous, en guise de cierge, une bougie allumée, mais on a oublié d'y joindre des bobêches, et c'est tant pis, car ces malheureuses bougies laissent tomber une pluie de grosses gouttes sur les doigts d'abord, puis se répandent sur les vêtements en stalactites étincelantes. Je ne sais si elle le faisait exprès, mais j'avais derrière moi une négresse qui, sous le fallacieux prétexte de voir par dessus mon épaule, m'inondait littéralement le dos de taches de suif, de sorte que le plus beau et le plus jaune de mes vêtements se trouve subrepticement ornementé de paillettes argentées, d'étoiles à cinq et six branches, de virgules, de points d'exclamation et autres signes variés de ponctuation : il y a de quoi faire le bonheur de plusieurs pîtres à la foire de Neuilly. J'avais, il est vrai, la ressource de me venger de même façon sur la négresse qui pleurnichait devant moi. Mais cette vengeance ne rendrait pas à mon vêtement sa splendeur première, et puis ma négresse s'en moque pas mal, sa robe étant d'une somptueuse percale blanche et rouge, et elle sait bien que le blanchissage remédiera à tout.

Quand je songe que j'aurais pu être en redingote noire ! Elle aurait pris, ma redingote, l'aspect d'un drap mortuaire semé de larmes d'argent, et moi j'aurais eu l'air d'un croque-mort mal soigné. Ne pouvant faire autrement, je me résigne à mon malheureux sort et supporte patiemment cette aspersion de stéarine en fusion ; je me console en voyant mes voisins et voisines, tous et toutes, pailletés à qui mieux mieux, et brandissant leurs bougies comme des goupillons. Pourquoi n'ai-je pas la chance qu'un bon coup de vent souffle toutes ces chandelles ?

Et le cortège funéraire déambule à travers les ruelles de

Daniel, aux sons aigrelets de la clochette de Judic, marquant son passage par une traînée de lentilles brillantes.

Nous arrivons enfin au cimetière, si l'on peut appeler ainsi un endroit marécageux, non clos, rempli d'herbes et de plantes sauvages, sans trace de chemin et où se dressent deux tombes, deux seulement. Chacune est surmontée d'une croix noire en bois, sur laquelle un artiste local a peinturluré en blanc le nom du défunt. Sur la première, je lis un nom de femme : Madame Rosette. C'est la femme d'un créole qui justement nous a accompagnés de Cayenne au Carsevenne pour voir son fils Philémon, un des habitants de Firmine. Sur la seconde est inscrit le nom de l'abbé X..., un curé que Croizé, lors de sa première expédition, avait pieusement amené avec lui et dont il avait gratifié les habitants de Croizéville.

Malheureusement ce brave curé, avec beaucoup de qualités, avait un léger défaut : il était hydrophobe ; à l'eau, il préférait le rhum, ce qui est un tort sous les tropiques ; aussi s'en fut-il bientôt dans un autre monde, laissant ses ouailles sans pasteur.

Mais voilà que les discours commencent. C'est d'abord Môssieu Tardon qui prend la parole, Môssieu Tardon, le plus riche des habitants de Daniel, qui, me dit-on, est venu précipitamment de Cayenne, il y a quatre ans, mais se gardera bien d'y remettre les pieds. Il paraît, m'a-t-on chuchoté à l'oreille, qu'il a un petit compte à régler là-bas. De quelle nature ? Je n'ai pu en savoir davantage. Après tout, ce sont peut-être des mauvaises langues (il y en a partout) qui font courir ce bruit. Quelle que soit la faute, vénielle ou grave, qui lui a fait fuir la civilisation et les gendarmes, il donne l'exemple de la réhabilitation par le travail, et cela ne vaut-il pas mieux pour la moralisation des masses, de voir M. Tardon honoré ici que payant dans une geôle une prétendue dette à la Société ? Comme si la Société les payait, elle, ses dettes ! Elle voit bien ses débiteurs, mais ne se connaît pas de créanciers. Aussi, je ne blâme point

ce M. Tardon d'avoir donné sa préférence à un pays libre. En tout cas, c'est ici un gros personnage, et il en a conscience, car il se rengorge, lève au-dessus de l'assistance une tête dominatrice et promène sur nous un regard protecteur. Donc Môssieu Tardon était tout désigné pour prendre la parole. Il commence son homélie d'un ton ferme et s'en acquitte fort bien, du reste; il nous dépeint avec conviction les qualités du défunt, nous énumère tous ses mérites, nous dit ce qu'il a fait et ce qu'il aurait fait « si la mort impitoyable n'était venue interrompre son œuvre », etc., etc. Et les larmes de couler, et les sanglots de redoubler, et les mouchoirs de se mouiller... c'était vraiment touchant.

C'est maintenant Poussier qui veut, lui aussi, dire un dernier adieu à l'excellent ami qu'était Glass. Mais ce pauvre Poussier n'est pas né orateur... il manque de prestige et a trop présumé de son talent; il a beau avoir noirci des feuilles et des feuilles de papier, il lui est absolument impossible de lire la première page jusqu'au bout. Il hésite, il anonne, il lit deux fois le même passage, s'embrouille de plus en plus et, finalement, éclate en sanglots.

C'est alors que dans le demi-silence qui suit, silence seulement troublé par les soupirs étouffés des assistants, retentit comme un coup de trompette cette apostrophe d'un des fossoyeurs improvisés : « Apportez donc de l'eau, n. d. D... ». Comme oraison funèbre, c'est tapé. Du coup, toutes les larmes se sèchent, aux sanglots succèdent les rires, et cet enterrement se termine dans un accès de folle gaieté. Aussi bien, ça menaçait de finir ainsi depuis longtemps déjà. Mais qu'avait-il besoin d'eau, celui-là? Etait-ce de l'eau bénite? Pas du tout; il avait à gâcher de la terre glaise pour fermer hermétiquement la fosse où était déposé le cercueil. Et on lui donna de l'eau, n. d. D.

La cérémonie était terminée : chacun rentra chez soi avec sa chacune, comme dit la chanson, et les autres tout seuls. Ce dernier cas était le nôtre. Arrivés chez Sursin, nous trouvons

enfin des nouvelles de notre chaland. Elles ne sont pas bien bonnes, les nouvelles. Goussette, nous apprend-on, qui avait mouillé hier en aval du Saut-Damen, et, pour cette raison, n'était point encore arrivé à Daniel, Goussette avait rencontré notre chaland faisant eau de partout et sur le point de couler bas; il avait transporté sur sa goëlette les caisses qui lui paraissaient les plus précieuses, avait jeté par dessus bord une partie du chargement et remorquait le bateau ainsi délesté. On peut comprendre notre inquiétude, à ces nouvelles incertaines, mais en tout cas peu rassurantes.

3 Aout. — Taratata tatara! taratata tatara! tata... tata... Non, je ne rêve pas, c'est bien le clairon que j'entends, c'est bien la fanfare éclatante et joyeuse du réveil de la caserne. Qu'est-ce que cela signifie? Y a-t-il un poste français par ici? Ou bien est-ce une expédition militaire? Qu'est-ce que c'est, demandai-je à Sursin, en me frottant les paupières?

— Voilà! me dit mon hôte, en riant de ma surprise; vous n'avez rien entendu, hier, parce que vous dormiez; mais tous les jours, à six heures sonnant, vous pouvez savourer la même sérénade. C'est un habitant de Firmine, un ancien clairon de zouaves, qui a l'innocente manie de nous réveiller tous les matins militairement; il se donne ainsi à lui-même l'illusion d'être toujours au régiment.

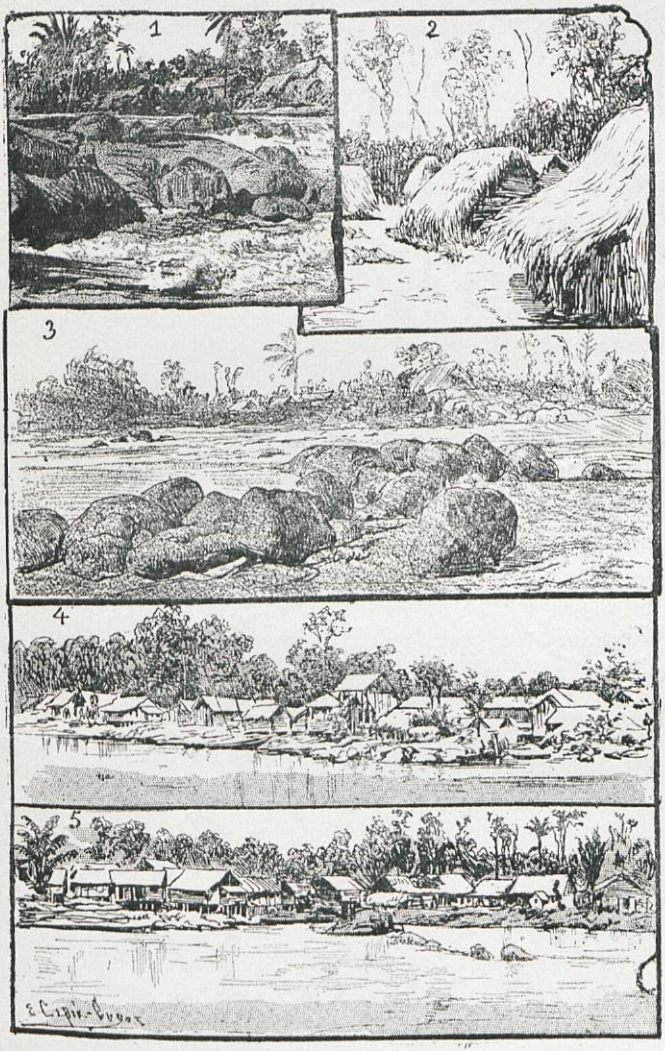
— A la bonne heure! Et alors, comme il n'y a pas d'église dans votre pays, ni de cloches, c'est la trompette guerrière qui sonne l'Angelus.

— Vous avez dit le mot.

On peut n'être pas chauvin, mais on est patriote tout de même; aussi je me sens les oreilles agréablement chatouillées en entendant, à 1500 lieues de France, comme un écho de la patrie. Le clairon!... Par une association d'idées bien naturelle, par une succession de pensées qui s'engrènent l'une dans l'autre, comme, dans les dents d'un pignon, les anneaux d'une

chaîne sans fin, tout une théorie d'images, autrefois perçues, se déroule devant mon imagination : la caserne, le pantalon garance, les trois couleurs du drapeau; puis c'est le défilé des troupes, les revues, les manœuvres; puis encore, dans une vision lointaine, les souvenirs de la guerre, les fifres de l'infanterie prussienne, les trompettes sonnant la charge, le crépitement des balles, le sifflement des obus, les coups de tonnerre du canon, les incendies, les champs de bataille où la mort fauche les hommes, etc. Et voilà tout ce qu'évoquait en moi ces quelques coups de clairon entendus dans un pays qui n'est pas français et qui, cependant, n'est pas tout à fait étranger.

Et je ne sais jusqu'où me conduirait mon rêve, s'il n'était interrompu par la voix de Sursin. « Le chaland, me dit-il, est arrivé hier soir, à la marée haute, avec le *Dauphin* ». Je m'habille en hâte. Quel désastre, bon Dieu ! Le pauvre bateau est aux trois quarts rempli d'eau; s'il n'a pas sombré tout-à-fait, c'est grâce à l'intervention opportune de notre ami Goussette; mais il a fallu faire des sacrifices : jeter sur les bords du fleuve, dans la vase où poussent les moucou-moucous, une partie de la cargaison; quelques caisses ont été montées sur le pont de son bateau, mais les plus encombrantes sont restées. Tout cela est dans un piteux état! L'eau a tout détrempé, tout pourri. Nous passons toute notre journée à déballer les caisses, à exposer leur contenu au soleil. Noël surtout a été éprouvé dans ce naufrage : ses caisses d'effets, des meubles qu'il avait apportés, une pendule avec un beau cadran et sonnant les heures!., tout est détérioré, décollé, rouillé par l'eau du Carsevenne. S'il est vrai que tintent les oreilles de l'absent dont on prononce le nom, de quel vacarme ont dû vibrer les tympans du malheureux Croizé et ceux de l'infortuné capitaine pendant les malédictions dont ils ont été accablés... de loin, par Noël et Damoisy! Quand ils reviendront, dans quelques jours, l'explication promet d'être orageuse, à moins que... on n'y pense



A Daniel (Carsevenne) :

1. Le saut Daniel à marée basse. — 2. Village Bosche. — 3. Le saut Daniel à marée haute. — 4. Vue de Daniel (partie nord). — 5. Vue de Daniel partie (sud).

plus. J'ai déjà vu cela plus d'une fois, pendant la traversée, tout accès de mauvaise humeur ayant une fin; les plus grandes douleurs ne reçoivent-elles pas du temps un adoucissement naturel ? Et puis, tout n'est pas perdu : la pendule sera muette, sans doute, restera peut-être paralysée, mais le piano est sauvé ! Eh ! quoi, un piano? Oui, certes, un piano. Il est vrai que c'est un minuscule piano à manivelle, un organista que Noël avait eu l'idée bizarre d'apporter au Carsevenne. Je ne sais quelle fut son intention en embarquant cette boîte à musique; avait-il rêvé de faire danser les nègres ? Je le crois.

Oui, par bonheur, le piano est sain et sauf, grâce à Goussette; mais quelles lamentations s'il eût été naufragé ! Celles du prophète Jérémie eussent semblé un pauvre morceau d'éloquence à côté de celles de Noël. Aussi notre vieux compagnon n'a-t-il rien de plus pressé que de monter l'instrument et de l'essayer; il abandonne tout, les caisses, la pendule, et commence à tourner la manivelle, déroulant ses bandes de mélodie, à la grande stupéfaction des noirs habitants de Daniel, qui s'empressent d'accourir des quatre coins du village. Et il tourne, tourne toujours, sans repos ni relâche. Il a dû, ce soir, nous jouer plusieurs kilomètres de musique. C'est d'abord la *Marseillaise* (le zouave de Firmine a dû en frissonner), puis les *Cloches de Corneville*, la *Marche Indienne*, l'air de la *Loïe Fuller*, les *Noces de Jeannette*, etc. De toutes parts se pressent autour du nouvel Amphion les nègres et les négresses; ils font cercle autour de nous et restent bouche béante devant ces rouleaux de papier troué qui sont des polkas et autres airs guillerets. Ils n'ont jamais vu, jamais entendu rien de pareil, et il faut recommencer quand la série des cartons est épuisée. Noël est heureux de son succès, il triomphe, il en oublie les mésaventures de son mobilier et de son vestiaire.

Nous-mêmes nous nous laissons gagner par la poésie qui émane de cette scène; c'est un charme d'une saveur particu-

lière d'entendre ces airs populaires sur les rives de ce fleuve ignoré, perdu au fond des Guyanes, à l'heure où le soleil, disparaissant derrière les grands arbres, dessine des ombres qui s'allongent, prennent des proportions gigantesques ; quand la bise du soir souffle un peu de fraîcheur après les ardeurs de la journée; de voir autour de nous cette population noire, venue ici pour ramasser de l'or, tenue sous le charme de cette musique... au mètre. Pendant ce temps-là, au dessus de nos têtes passent des bandes d'aras bleus et rouges qui regagnent leurs nids après avoir butiné tout le jour dans la forêt. Au faîte d'un grand balata qui dresse sa tête altière au bord du fleuve devant notre case, papillonnent, plus familiers, les oiseaux-mouches et les colibris; à ses branches, des nids de c...-jaunes (disons loriots) se balancent au vent suspendus par deux fils. Le ciel est d'un bleu de lapis-lazuli, sans un nuage; la fumée de nos cigarettes s'envole en volutes vers cet azur profond, tandis que dans nos verres scintille la liqueur vermeille et empoisonnée : le punch au rhum, l'obligatoire apéritif des tropiques.

4 Aout. — Un peu avant le jour, Spatch vient me réveiller ; il m'emmène à la chasse. En quelques coups d'avirons, nous passons le Carsevenne et nous débarquons en face, à Firmine. Nous traversons le village encore endormi, prenons ensuite un petit sentier qui s'enfonce sous bois; un peu plus loin, nous enjambons une pirogue en construction qui barre le chemin, sans souci des passants. Rien de plus simple comme architecture que cette embarcation; tout simplement un tronc d'arbre évidé à coups de hache et aminci en fuseau à chaque bout. Faites d'une seule pièce, taillées dans ces bois de la Guyane, durs comme de la pierre, ces pirogues doivent résister à bien des chocs, et cela explique qu'elles ne soient pas mises en pièces dans la traversée des rapides. C'est la méthode conservée des anciens Indiens et c'est aussi le procédé le plus écono-

mique ici, celui qui exige le moins de main-d'œuvre, la matière première n'ayant aucune valeur marchande.

Puis nous rencontrons le village des Bosches : c'est un groupe de sept ou huit huttes qui ne se distinguent des ruches d'abeilles que par les dimensions : même forme cônique, même couverture de feuilles sèches, même entrée étroite au ras du sol. Il n'y a là que deux ou trois individus, les autres sont sur le Carsevenne et font leur métier de bateliers. Il n'y a pas de femmes non plus : les Bosches laissent leur famille dans leur tribu, du côté du Maroni. Ceux qui sont là, sans doute pour garder les huttes, sortent pour nous regarder passer ; nous essayons de leur parler, mais il est impossible de lier conversation, ils ne parlent pas français ni créole. Ces nègres à demi-sauvages descendent des nègres marrons qui se sont dérobés autrefois au fouet de l'esclavage et se sont réfugiés au fond des forêts où ils se sont organisés en tribus indépendantes ; ils ont conservé leur idiôme africain, leurs mœurs et leurs habitudes ; ils ne connaissent rien de notre civilisation : ni le vêtement qui, chez les Bosches, est nul, ni la nourriture qui est celle des sauvages, ni l'habitation faite de quelques branchages de palmier, ni le mobilier qui se réduit à un filet pour la pêche et à un lit de feuilles mortes. Il n'y a qu'une chose qu'ils apprécient à sa valeur, c'est la pièce de cent sous et c'est pour en faire récolte qu'ils sont ici : mais je me demande à quoi cela peut bien leur servir, leurs besoins étant nuls.

Nous arrivons peu après à la savane. C'est dans cette plaine herbeuse, s'étendant à perte de vue, que nous allons chasser. Pour le coup, j'espère bien trouver quelque gibier avec le secours de mon brave Black ; il n'est pas trop tard aujourd'hui, il est à peine 6 heures et demie.

Cette savane qui a une longueur de 10 à 12 kilomètres, depuis Firmine jusqu'à un coude du Carsevenne semé d'îles, d'où le nom des *sept îlets*, est en quelque sorte une savane artifi-

cielle. Voici comment. Tous les ans, au moment de la saison sèche, quand les herbes, faute d'eau, sont brûlées par le soleil, on y met le feu. C'est une précaution indispensable, car la savane ne tarderait pas à disparaître sous l'envahissement de la forêt avoisinante. La puissance de végétation est telle, en effet, que malgré ces incendies annuels, des arbres, des arbustes, des palmiers, des balatas, etc., hérissent la plaine et semblent au loin fermer l'horizon. Leur base est érodée par le feu, leur tronc est calciné et cependant ils sont couronnés d'une frondaison luxuriante. De tous côtés, ce sont des buissons d'arbrisseaux qui au bout de quelques années, deviendraient de grands arbres, si la flamme ne venait arrêter la sève qui monte puissamment des racines.

Nous armons nos fusils.

« Prenez un bord de la savane, me dit Spatch ; moi, je prendrai l'autre. »

Et me voilà parti avec Black, explorant les hautes herbes, battant les broussailles sous une rosée dont on ne se fait pas une idée en France, et qui a vite fait de transpercer mes légers vêtements. Je suis comme dans un bain. Mais le gibier n'apparaît pas. Je vais de l'avant quand même, espérant toujours trouver quelque agouti, quelque pécari, peut-être même un jaguar... Croizé nous a tant répété qu'ils étaient légion... Mais toujours rien. Black n'a même pas l'air de rencontrer bien qu'il flaire consciencieusement toutes les touffes de carex, tous les fourrés d'arbustes.

Heureusement au moins que cette savane ne ressemble pas à celle du Carbet pêcheur ! elle n'est pas inondée ; en fait d'eau, il n'y a que cette rosée énorme que le soleil va boire insensiblement. Voilà déjà qu'il monte à l'horizon et que ses rayons volatilisent peu à peu l'eau éparse en gouttelettes sur les herbes et les feuilles, mais c'est pour la déverser aussitôt dans l'atmosphère qui devient rapidement une buée intense, irres-

pirable. En sorte que me voilà inondé des pieds à la tête, en haut par la transpiration, en bas par la rosée. J'ai la sensation de ressembler à un caniche qu'on aurait jeté à l'eau.

Si je ne vois rien, l'ami Spach paraît être plus heureux ; en effet, j'entends de temps à autre un coup de feu. Vraiment est-ce que j'aurais la guigne? Ne trouvant rien à terre, je cherche dans les arbres. Si au moins j'apercevais un singe, ou un hocco, ou même un perroquet ! Mais, de mon côté, il semble que ce soit le désert : seulement de tout petits oiseaux voletant de branche en branche et promenant leur parure diaprée : Est-ce là le gibier du pays? Quand je vais à la chasse, en France, ce n'est pas pour tuer des roitelets ou des mésanges!

Malheureux dans la savane, je m'enfonce sous bois : je me dis que le gibier doit être là à l'ombre. Résolu à tout massacrer, souhaitant même, à défaut d'autre chose, de rencontrer quelque boa ou quelque trigonocéphale pour en faire un carnage, je traverse des fourrés hérissés d'épines, je fais de la gymnastique par dessus des troncs énormes, victimes de l'âge ou des ouragans, qui me barrent le chemin ; je franchis des ruisseaux où l'eau est stagnante, mais le résultat est le même. Je ne trouve devant moi que la belle nature. Il y a de quoi contenter un poète, mais pour un chasseur, c'est maigre !

Mon exaspération s'accroît encore : je satisfais ma rage de tuer sur deux pauvres oiselets gros comme des moineaux, et qui figureraient mieux sur un chapeau de Parisienne que dans mon carnier ; j'aimais à me figurer qu'ainsi je ne rentrerais pas bredouille.

Plus loin, je tire à tout hasard dans le faite d'un arbre élevé où j'entends, sans la voir, une bande de perruches. Une pauvrette dégringole en poussant des cris aigus. Black se précipite pour me rapporter triomphalement la victime. Ici la scène se corse inopinément, et j'assiste aux émouvantes péripéties d'un combat singulier entre la perruche et mon vieux Black, un

pygmée contre un géant. Black s'est élancé la gueule ouverte pour saisir l'oiseau qui pousse des cris effarés, mais celui-ci s'accroche désespérément au nez de mon chien qu'il serre de son bec crochu. Le pauvre Black revient vers moi en poussant des hurlements lamentables, avec au bout de son museau la bestiole qui bat des ailes et ne se hâte point de lâcher prise. C'était d'un comique irrésistible. Je délivre enfin mon chien en saisissant l'oiseau qui tourne contre moi sa fureur et me pince le doigt jusqu'au sang. Cette petite perruche, au manteau vert d'émeraude et au collier d'or, n'avait que l'aile fracassée : j'aurais voulu la garder vivante et la rapporter comme souvenir, mais décidément ses mandibules serrent trop fort et je me décide à lui tordre le cou. L'aventure eut pour moi une cause désastreuse : depuis ce jour mon chien n'a jamais plus voulu rapporter ; il se souvient et croit qu'au Brésil tous les oiseaux mordent.

A mon coup de fusil, les autres perruches sont parties à tire d'aile ; je n'entends plus que le murmure vague de la forêt qui s'éveille : l'oiseau-gamme qui module son éternel do ré mi fa sol..., comme un élève qui répète sa leçon ; le cri lointain du toucan, ou le ronronnement de multiples moustiques qui convoitent en ma personne une proie tombée du ciel.

Hélas ! la fin de cette deuxième journée de chasse est facile à prévoir : je m'en vais revenir avec quelques pustules de plus à mon épiderme, mais ma carnassière vide. Ah ! mon vieux Spatch ! si c'est là les belles chasses que tu m'as promises ! je n'ai qu'une chose à faire, c'est de prendre le premier bateau et de revenir en France faire l'ouverture. Là, du moins, je suis sûr que ma provision de poudre anglaise, ma bonne poudre de Sainte-Lucie, ne me restera pas pour compte.

Et pourtant Spatch tire des coups de fusil, là-bas, de l'autre côté de la savane ! Comment cela se fait-il ? Est-ce que tout le gibier serait de son côté ? Le plus simple est d'y aller voir et je

m'achemine sans tarder vers l'endroit où la poudre parle. Mais comme le soleil commence à chauffer !

Je trouve mon Alsacien embusqué tranquillement sous un gros arbre, l'œil au guet et la pipe à la bouche. Sans pitié, il rit de mon insuccès (la bredouille est une de ces mille choses que l'on trouve ridicules, on ne sait trop pourquoi), et me fait voir son carnier déjà volumineux. Après tout, ce n'est pas si merveilleux, ce qu'il a tué : quelques pauvres petits pigeons assez semblables, comme plumage, aux tourterelles de nos pays et qu'il appelle pompeusement des pigeons-pintades. C'est, paraît-il, l'espèce la plus estimée au point de vue comestible. Allons ! tant mieux, s'il y a la qualité ! Car pour la quantité et la variété, il n'y a pas de quoi s'extasier. Si c'est là ce qu'il appelle une belle chasse, autant tirer des cailles en France : il fait moins chaud et il n'y a pas de maringouins.

Spatch m'explique alors le secret de la chasse dans la savane : il ne faut point courir à la recherche du gibier, paraît-il, mais attendre son bon plaisir. Il faut se poster à un endroit qu'on a des raisons de croire fréquenté par les animaux et rester là immobile, malgré la chaleur, malgré les moustiques, jusqu'à ce que quelque oiseau affamé ou un quadrupède altéré veuille bien se laisser tirailler. Spatch a trouvé sur le bord de la savane une espèce de plante à larges feuilles qu'on prendrait de loin pour d'énormes bananiers; mais à la place de régimes, pendent des grappes de graines dont un grand nombre d'oiseaux sont friands. En chasseur avisé, mon compagnon s'est contenté de se mettre à l'affût sous un tamarinier et de son embuscade il fusille tranquillement les pigeons, comme chez nous on massacre sur les sorbiers les grives et les merles.

Il me propose de me poster là avec lui et d'attendre de nouvelles visites qui ne peuvent tarder. Eh ! bien, merci ! j'en ai assez ! S'il y avait une bonne couche de gazon et pas de moustiques, ce serait charmant. Mais servir de pâture à ces

meutes ailées avec qui mon épiderme a déjà fait trop ample connaissance à mon entrée dans le Carsevenne, et cela pour tuer une couple de pigeons !... Non ! non !

J'avais d'autres ambitions. Et puis ce n'est pas de la chasse, cela : c'est de la maraude, c'est du braconnage, c'est de l'assassinat. Je refuse.

Nous rejoignons Daniel par le même chemin, Spatch de l'allure dégagée d'un chasseur heureux, moi suant à grosses gouttes, Black tirant une langue démesurée et soufflant comme une locomotive.

Et voilà comme je rentrai bredouille à ma seconde journée de chasse sur les rives du Carsevenne ! Et moi qui rêvais de tableaux monstres ! qui voyais, dans mon imagination, des jaguars, des tapirs, des packs, des singes, des biches, des pécaris, etc., alignés dans une sanglante promiscuité ! Quelle désillusion !

Je pourrais, à la rigueur, faire comme bon nombre de mes confrères en Saint-Hubert et, prenant mes rêves pour la réalité, raconter des prouesses cynégitiques et des chasses miraculeuses. Qui pourrait contester la chose ? qui viendrait me donner un démenti ? Mais, non ; j'ai pris, dès le début, l'engagement de dire la vérité et rien que la vérité, de raconter ce que j'aurai vu de mes yeux ; or, voici deux fois que je vais à la chasse et deux fois que je reviens bredouille : voilà ce qui est vrai.

Ce n'est peut-être pas faute de gibier, mais à coup sûr, c'est faute d'en voir.

Dès aujourd'hui, mon opinion est faite : au Contesté, il ne faut pas compter chasser comme nous chassons en France. Traquer le gibier, soit de poil, soit de plume, c'est courir au devant d'une déception. La forêt vierge, formée de fourrés inextricables, semée de toutes sortes d'obstacles : lianes, troncs d'arbres, marécages, est absolument inaccessible. L'affût, il n'y a que cela de praticable. Se poster sur le passage du gibier et

attendre là, avec une patience d'Indien, l'occasion de décharger son fusil, voilà la chasse telle qu'on l'entend ici et telle que la pratique Spatch.

Aurai-je la patience nécessaire ? Je crains bien que non. La chasse sans mouvement, la chasse où l'on ne marche pas, où il faut rester immobile des heures entières, ce n'est pas mon fait. C'est pourquoi je renonce, dès maintenant, à faire des hécatombes dans ce pays-ci. D'ailleurs je finis par faire avouer à Spatch qu'aux environs immédiats de Daniel, il n'y a pas abondance de gibier ; tous les nègres vont plus ou moins à la chasse, ils ne tuent peut-être pas beaucoup, mais leurs coups de fusil effraient les animaux et ceux-ci se tiennent éloignés du village. Quelques perroquets, quelques tourterelles, il ne faut pas compter sur autre chose.

En tout cas, me voilà aujourd'hui absolument dégoûté ! Reste à savoir pour combien de temps, car chez le vrai chasseur, le dégoût de la chasse ne survit pas généralement à une bonne nuit de repos : quelques heures de sommeil, et le prurit recommence, et il reprend son fusil avec de nouvelles espérances.

Le soir, après dîner, nous avons eu une conversation palpitante, une sorte de palabre avec Judic, ce nègre qui agitait si drôlatiquement une minuscule sonnette à l'enterrement de Glass ! Ce moricaud, d'un noir intense et luisant, à soutenir la comparaison avec le cirage Jacquot, a la prétention exorbitante d'être moins noir que les autres. Simple illusion d'optique, d'ailleurs, ou défaut de miroir. Ce qui est vrai, c'est qu'il est, je ne sais par quel effet de hasard... ou de croisement, plus intelligent que les autres. Or, comme il est impossible de concilier ces deux choses contradictoires : intelligence et sang noir, il faut bien admettre que subrepticement, par effraction ou tout autrement, quelques gouttes de sang blanc se sont introduites chez ses ascendants et coulent maintenant dans ses veines. Pour lui surtout la chose ne fait pas de doute et la preuve, c'est qu'il professe

le mépris le plus profond pour ses compatriotes; ce noir a la haine féroce du noir, son congénère. Il en fait un tableau auprès duquel le mien, celui que j'ai fait des nègres de la Martinique, est absolument terne et sans couleur. Non-seulement, il confirme ce que j'ai dit : qu'ils ont tous les vices et pas une qualité, mais il amplifie de façon considérable. C'est, d'après lui, la plus sale race qui soit, l'engeance la plus abominable de la création; tous bons à exterminer jusqu'au dernier. Lui aussi pense qu'avec une telle population nos colonies sont incapables de prospérer; impropres à la culture qu'ils regardent comme déshonorante, incapables d'aucune industrie, les nègres sont bons tout au plus à laver les sables aurifères, et encore faut-il qu'ils soient tentés par l'appât d'un beau bénéfice. La plupart préfèrent vivre dans la paresse la plus invraisemblable. L'or, du reste, n'a de valeur pour eux, qu'en tant qu'il représente une certaine somme de débauches crapuleuses, d'orgies répugnantes, et le travail momentané n'est qu'un moyen de satisfaire au plus vite les passions les plus abjectes. Pendant deux heures, Judic nous fait ainsi le procès de la race nègre, avec exemples à l'appui, et ce n'est pas sans une certaine éloquence qu'il nous débite son boniment. Il paraît plein de son sujet et s'exprime avec une facilité qui nous étonne : cet homme a dû recevoir à la Martinique une certaine instruction.

C'est tout de même bizarre d'entendre dénigrer les nègres par un nègre de la meilleure teinte; c'est amusant et malgré tout c'est pénible; j'aurais mieux aimé voir Judic défendre ses frères, et nous montrer d'eux quelque qualité ignorée. Après tout, s'ils n'en ont aucune, ce n'est pas chose facile.

Pour lui, il a des prétentions de supériorité sur tous les autres habitants de Daniel, supériorité intellectuelle et sociale. C'est un des aristocrates de l'endroit. Très dévoué à l'influence française, il s'est fait promettre à Cayenne, paraît-il, d'être un jour le maire de Daniel, quand la question du Contesté sera tranchée. Nous nous amusons à l'appeler « Môssieu le

Maire » gros comme le bras, et ce qu'il y a de plus cocasse, c'est qu'il se laisse faire et ne proteste en aucune façon. Il se figure être déjà le représentant de l'autorité française ici et je ne serais pas étonné qu'il eût déjà chez lui quelques gros bouquins in-folio tout prêts à devenir les registres de l'état civil. Ma foi ! çà ne lui irait pas plus mal qu'à tout autre, à ce brave Judic : maire de Daniel, et peut-être, dans quelques années, député du Carsevenne, voilà qui serait bien ! Ah ! il ne manque pas d'ambition, *Môssieu le Maire*, et c'est peut-être pour cela qu'il flatte le blanc en méprisant le nègre.

Et puis, il a des idées sur la politique : il est républicain (parbleu ! il ne manquerait plus qu'un nègre fût pour le drapeau blanc !). Je suis persuadé que la reconnaissance et le bonhomme Schérer n'y sont pour rien ; Judic serait tout aussi bien impérialiste si nous avions un empereur. Mais pour l'instant, il est républicain ; il est aussi pour le gouvernement de M. Méline ; enfin, il est anti-dreyfusard. La culpabilité de Dreyfus ne fait pas un doute pour lui ; Picquart et Zola sont ses complices ; par contre, Esterhazy est une victime qui a toutes ses sympathies. Bien entendu, nous jugeons parfaitement inutile d'engager avec lui une polémique sur ce sujet : l'homme nous distrait par son verbiage et nous le laissons discourir.

Par manière d'amusement, nous le suivons dans ses pérégrinations à travers l'avenir, nous bâtissons avec lui des châteaux... au Contesté. Quand cette terre sera française et que Judic sera le maire de Daniel, Croizé sera le gouverneur indiqué de cette nouvelle province et nous formerons naturellement son état-major. Noël aura dans ses attributions les douanes, Damoisy les finances, Sursin aura le commandement de la force armée avec Spatch en sous-ordre ; pour moi, je me réserve l'hygiène et la santé publique et je présiderai à la distribution des rubans de l'ordre de Counani... tout comme Jules Gros, de joyeuse mémoire. Non ! ce que ce sera amusant ! Nous autres,

nous rions; mais Judic n'a jamais été plus sérieux. Il ne cache pas son envie furieuse de ceindre l'écharpe tricolore, il éprouverait une satisfaction sans mélange à marier les nègres, et même à les enterrer. Quelle déconvenue s'il advient que son rêve ne se réalise pas !

Quel âge a-t-il ? Mettons entre 30 et 55 ans. Avec les nègres, on ne sait jamais au juste, et le plus souvent, l'intéressé lui-même serait embarrassé de montrer son acte de naissance. Ça naît, ça vit, ça meurt comme des chiens, et encore certains chiens ont-ils cette supériorité d'avoir un *pedigree*. Marié ? Il le fut peut-être, comme tout le monde par ici, à la créole ; mais, présentement, il n'y a pas de Madame Judic : il vit seul.

Judic n'est pas un commerçant, mais un prospecteur, c'est-à-dire qu'il a la spécialité de se livrer à la recherche de nouveaux placers. Arrivé des premiers au Carsevenne, il a lavé les sables du haut Cachipour, trouvé des pépites et amassé rapidement une petite fortune : deux à trois cent mille francs qui, depuis, ont fondu dans les prospections comme la neige fond au soleil. Il escompte toujours la découverte d'un nouveau gisement et entretient dans ce but, sur les hauts plateaux, une expédition qui le ruine tous les jours un peu plus et le laissera bientôt sur la paille.

Tel est l'homme qui toute cette soirée nous a fait un panégyrique à rebours de la race nègre et qui nous en aurait donné la plus fâcheuse opinion si déjà notre conviction n'avait été établie depuis notre premier contact avec cette population.

A neuf heures, nous allons au bal. Un bal à Daniel ? Parfaitement. Ce n'est ni Bullier, ni le Moulin-Rouge, rassurez-vous ; c'est un bal honnête donné en notre honneur par M. et Mme Antonio. D'ailleurs, ce serait un bal à la mode de Paris, que je n'en parlerais pas ; mais un bal chez les nègres, c'est d'une saveur piquante, inusitée, et je m'en voudrais de ne pas

donner un aperçu de cette soirée dansante, dans une salle éclairée *a giorno* par des douzaines de bougies qu'une goutte de stéarine fixe sur l'arête des cloisons et qui fusent de toutes parts en stalactites éblouissantes.

Hier à l'enterrement, aujourd'hui au bal ; demain, ce sera autre chose. Et voilà la vie !

M. Antonio est un Brésilien blanc qui achète l'or aux nègres descendant des mines. Ce marchand d'or est aussi le propriétaire d'un petit steamer qui, toutes les semaines, comme je l'ai dit déjà, va de Daniel à Cayenne et vice versa, transportant colis et voyageurs. En outre de son domicile actuel, il possède une vaste case dont la construction est à peine achevée, et c'est dans la grande salle, encore dépourvue de meubles et de marchandises, qu'il se propose de fêter notre venue.

M. Antonio est un petit homme maigre, mais Madame Antonio est une plantureuse personne, ma foi ! oui. Sa taille n'a peut-être pas cette exiguité qui est à la mode en France, mais sa beauté serait appréciée en Orient, pays plus positif, où, aux angles qui meurtrissent, on préfère les rondeurs qui se palpent. Ses hanches sont opulentes et son buste vigoureusement bilobé. Si le visage paraît un peu brûlé par le hâle tropical, du moins un savant décolletage nous montre que le soleil n'a pas pénétré partout et qu'il a respecté en maints endroits l'épiderme fin et satiné. D'ailleurs, la prunelle est ardente, la chevelure d'ébène, et puis la femme a trente ans et, circonstance aggravante, c'est la seule femme blanche de Daniel. Tout cela fait qu'elle paraît exquise dans sa robe de piqué blanc, avec une fleur d'orchidée piquée dans les cheveux. Très aimable d'ailleurs, rieuse comme une vraie Portugaise, elle montre à tout instant deux rangées de dents éblouissantes ; il n'est jusqu'à sa façon défectueuse de parler français qui n'ajoute au charme qui se dégage de sa personne ; sensible aux compliments autant que femme peut l'être, elle accueille comme une

chose due, les louanges que les hommes déposent tour à tour à ses pieds. Tous lui font la cour, les uns respectueusement, les autres moins discrètement, voire même avec des allures incendiaires. Mais il semble bien que chacun en soit pour ses frais ; heureux Antonio !

Comme autres danseuses, nous avons quelques négresses : Angélina, d'abord, qui a revêtu sa plus voyante robe de cotonnade, aussi raide qu'une cloche à melon, à force d'être empesée, et qui est toute fière de l'honneur que nous lui faisons. Puis la femme et les deux filles du capitaine noir, ces trois petites moricaudes si amusantes quand elles cherchaient les moustiques dans les recoins de leur épiderme ; puis, c'est une grosse, très grosse négresse, un énorme paquet de graisse noire. C'est la blanchisseuse de l'endroit, m'a-ton-dit, et M. Antonio l'a invitée à cause de sa réputation de bonne valseuse ; enfin, deux autres négresses, le dessus du panier de Daniel, des négresses *smart*. Comme danseurs : Damoisy, Antonio, Sully-l'Admiral, Poussier, Sursin, Spatch, Numitor. Noël se récuse ; il se réserve pour la musique, car à tout bal il faut bien une musique. Or, ça manque de musiciens, à Daniel, et le zouave de Firmine, avec son clairon, serait certainement insuffisant. Qu'à cela ne tienne ! Noël avec son organista tiendra lieu de tout un orchestre ; grâce au piano à manivelle, nous pourrons polker, mazurker, valser, etc. Mais déjà tous les invités sont arrivés et Noël a ouvert son instrument ; il attaque *le beau Danube bleu*.

C'est à moi qu'échoit l'honneur d'ouvrir le bal avec la belle Mme Antonio. A quel titre ? Je le demande. J'ai beau me défendre, j'ai beau dire que cela revient de droit à Damoisy, plus jeune et plus dans le train. Personne ne veut commencer. Je me dévoue donc, il faut bien donner l'exemple.

Je m'incline devant la femme de notre amphytrion, qui accepte ; je passe mon bras autour de sa taille (je ne puis guère, du reste, en prendre que la moitié), et nous voilà partis.

Pour mon compte, j'adore la valse autant que j'exècre toutes les autres danses : le tourbillonnement rapide, les airs entraînants de la musique à trois temps, le contact d'un corps souple et chaud qui vous étreint et vous serre, le parfum qui se dégage des cheveux, du corsage entrebâillé (l'*odor di femina*), tout cela me grise, produit en moi une sorte d'ivresse délicieuse qui engourdit l'esprit et sollicite les sens : je m'imagine que les fumeurs d'opium doivent ressentir quelque chose d'analogue, mais avec plus d'intensité, et alors je les comprends. Mais le « Beau Danube » me laisse froid, ce soir.

A quoi tient-il que je n'ai point éprouvé les sensations habituelles au bras de Mme Antonio ? A ceci, tout simplement, que ma danseuse ne connaît que l'horrible valse à deux temps. Il m'a fallu, dès le début, changer le rhythme charmeur et sautiller d'un pied sur l'autre... une... deux... une... deux, avec cette grâce qui est quelque chose comme le dandinement de deux ours enlacés. Je pestais, faut voir; mais j'eus à cœur de n'en rien laisser paraître et tins bon jusqu'au bout; il faut bien quelquefois contre mauvais jeu montrer bonne figure.

Notre exemple a produit son effet et entraîné les autres; les couples maintenant tournent, tournent d'après des rhythmes variés, faisant l'admiration d'une centaine de nègres et de négresses, massés devant les portes large ouvertes, et qui n'ont jamais assisté à pareil spectacle. C'est, en effet, il n'y a pas de témérité à l'affirmer, le premier bal qu'ait vu le Carsevenne depuis la création du monde; jamais les échos d'alentour ne répétèrent pareille harmonie, et les divinités champêtres du Contesté, habituées aux boum! boum! des nègres, durent tressaillir en entendant pour la première fois *Loin du Bal*, le *Beau Danube* ou la polka de la *Mascotte*.

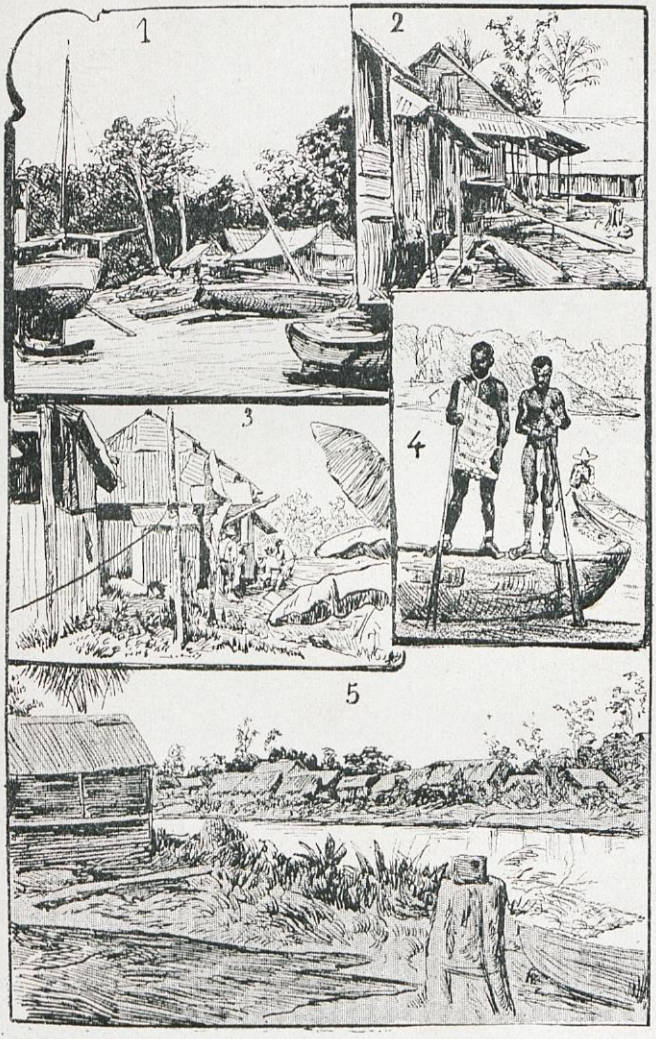
Je ne veux point dire par le menu ce bal, qui, sans nul doute, laissera dans mes souvenirs une note joyeuse; toutefois, je ne puis me dispenser de raconter les deux valses agrémen-

tées que j'eus à danser avec la petite capitaine noire d'abord, puis, histoire de faire compensation, avec la grosse blanchisseuse, que personne n'osait entreprendre, tant sa corpulence effrayait les danseurs. Moi j'osai.

Une vraie plume, cette femme du capitaine noir! Elle ne danse pas, elle voltige; appuyée, collée plutôt contre mon thorax, de ses petits pieds elle semble ne pas toucher le sol; elle glisse sur le parquet légère, aérienne, intrépide, infatigable, et, fermant les yeux, la bouche extatique, se laisse bercer par la musique, sans plus de mouvements du buste que si elle dormait. Quel dommage qu'elle soit si noire! et que son parfum soit si âcre! J'attends toujours qu'elle dise: assez! mais son abandon semble dire le contraire : encore! encore! toujours! Pour moi, j'ai retrouvé mes jambes de vingt ans, et je tourne, je virevolte avec mon léger fardeau dans les bras. Le mouvement de plus en plus accéléré de l'organista précipite le tournoiement qui devient insensé, vertigineux; je vois les jupes de ma danseuse qui s'enflent progressivement en ballon et, par l'effet croissant de la force centrifuge, tendent de plus en plus à l'horizontalité. Tous les autres se sont arrêtés et ont maintenant les yeux fixés sur nous : Quand s'arrêteront-ils, semblent-ils dire? Quand Noël lui-même s'arrêtera, répondis-je mentalement; mais Noël fait mine de ne pas vouloir céder; c'est comme un duel maintenant entre lui et moi : Qui se lassera le premier?... Après quelques minutes où la manivelle tourne avec un entrain infernal, diabolique, à croire que la machine va se détraquer, c'est lui, Noël, qui s'avoue vaincu; il n'en peut plus, son bras retombe et nous nous arrêtons. Non! quelle sudation!

Il ne me reste plus qu'à reconduire ma danseuse à sa place. Je commençais déjà à la remercier de son amabilité et à la complimenter sur sa légèreté, quand je m'aperçois, à ma grande stupéfaction, que je n'ai plus entre les bras qu'une

Pl. 20



A Daniel (suite) :

1. Le port. — 2. Une rue. — 3. La case de Sursin. — 4. Deux nègres Bosches. — 5. Le Carsevenne à Daniel (vue prise de la case Sursin).

masse inerte : ma petite négresse s'est pâmée. Sa tête crêpue, enfouie sous mon aisselle, y demeure comme vissée, son corps grêle reste éperdûment collé au mien. O effet de la valse à trois temps! Elle n'est pas évanouie cependant, mais elle semble vivre une autre vie, une vie seconde, comme dirait l'ami Bérillon, à moins que ce soit un avant-goût du *nirvâna*. Ma position est absolument risible, sinon ridicule. Me voilà planté au milieu de la salle, ne sachant que faire. Je suis obligé littéralement de porter la petite capitaine à bout de bras jusqu'à sa chaise, où elle tourne des regards effarés, cherchant à se reconnaître. Toute cette scène ne va pas, comme bien on pense, sans provoquer l'hilarité générale : tout le monde rit à se tordre les côtes... il n'y a que le mari qui ne rit pas et qui me jette un regard de travers. Mais, vraiment, si sa femme a les nerfs sensibles, y suis-je pour quelque chose? Je me hâte, du reste, de réparer le mal que j'ai fait involontairement, je tamponne les tempes de ma victime avec un peu d'eau fraîche, le rouge reparaît sur ses lèvres décolorées (c'est la manière d'être pâles des négresses), et bientôt il ne reste plus rien de ce petit malaise passager. Est-ce malaise qu'il faut dire? Quelques minutes après, la petite capitaine se lançait dans une polka (c'est plus calme) avec Damoisy pour partenaire.

Avec la grosse, l'énorme blanchisseuse, ce furent d'autres péripéties.

Ceux qui construisirent la case n'eurent sans doute pas à prévoir que les solives du plancher auraient à supporter un tel bloc de bronze, surtout additionné de mon propre poids qui, sans être comparable, n'est pourtant pas insignifiant. Il était facile de deviner ce qui allait se passer dans ces conditions; à chaque tour de valse ça craquait sous nos pas d'une façon inquiétante et le craquement était visiblement perçu des assistants, car tous s'inquiétaient de l'issue de l'aventure autant qu'ils s'intéressaient à la légèreté de mon colosse femelle. En effet, malgré sa densité,

la blanchisseuse dansait aussi légèrement qu'une sylphide ; elle aurait rendu, je crois, des points à la petite capitaine. On ne m'avait donc pas trompé : c'était bien la meilleure valseuse du Carsevenne Noël jouait avec une frénésie croissante la valse de la *Mascotte*, cherchant à étouffer sous la pseudo-harmonie de sa boîte à musique les sinistres avertissements que le plancher mal consolidé nous prodiguait à chaque tour. M'arrêter, c'était me couvrir de ridicule, et je continuais insouciant, prenant ma part de la gaieté générale, quand soudain un fracas plus violent se fait entendre et le sol s'ouvre brusquement sous nos pas : une planche avait cédé. Je ne sais comment nous fîmes pour éviter d'être précipités dans le 36e dessous ; elle, la mastodonte, n'aurait peut-être pas passé par l'ouverture béante, mais moi... j'aurais bien pu y passer mes jambes et même le reste. En quelle déconfiture j'aurais été retiré de là! Je frémis rien que d'y penser! Mais Terpsichore nous protégeait : nous en fûmes quittes pour une violente émotion. Cependant, je jugeai bon d'arrêter là cet exercice dangereux et je m'empressai de remercier, comme il convenait, ma grosse Bamboula qui, après une minute d'effarement, semblait dire : « Quoi ! c'est déjà fini ! enco', enco' ; toujou's tou'ner. » Mais moi j'en avais assez.

Ah ! ce bal sous les tropiques par 30 degrés de chaleur ! quelle suée, mes amis! quelle transpiration! car le bal continua comme devant, après quelques clous bien placés et la planche rafistolée tant bien que mal par notre ami Numitor, le nègre habile à toutes les besognes. Cela n'allait pas sans provoquer une soif intense : heureusement M. Antonio avait bien fait les choses et le champagne coulait à flots. Le bal finit par un chahut monstre, une farandole échevelée où tout le monde, hommes et femmes, levaient la jambe à qui mieux mieux, les femmes plus haut que les hommes comme toujours. O souvenirs classiques de Bullier et de l'Opéra ! que vous êtes pâles à côté de ce que virent aujourd'hui les rives étonnées du Carsevenne ! Non,

jamais je n'assistai à pareil délire. Il est vrai que la police était absente et pour cause. Charmant pays où il n'y a d'autre frein à la liberté que le bon plaisir ! où la seule loi en exercice tient en deux mots : ne point léser son voisin. Et de fait, nous ne lésions personne ; nul ne songea à se plaindre de notre tapage nocturne ; au contraire, les spectateurs massés à l'entrée étaient tellement intéressés qu'ils n'abandonnèrent la place qu'à 3 heures du matin, comme nous, quand tout fut fini, la provision de champagne épuisée, les femmes exténuées et les hommes à bout de forces.

4 Aout. — Voici déjà plusieurs jours d'écoulés depuis que nous sommes arrivés au terme de notre voyage, et qu'avons-nous accompli d'utile ? Rien ! on peut l'affirmer sans hésitation. Mais nous avons fait comme les indigènes, ni plus ni moins ; c'est ça l'existence quotidienne sous les tropiques. Ah ! on ne brûle pas la vie ici, on se contente de laisser aller le cours des choses. Le soleil se lève, les habitants font de même ; le soleil monte au zénith, on fait la sieste; et quand il se couche, on ne songe plus qu'à en faire autant. Et les heures coulent et le temps passe, entrecoupé seulement par les intermèdes des repas. Il n'y a guère pour rompre cette monotomie de tous les jours que les parties de cartes, de dominos ou de dames, ou les longues conversations à l'ombre qui sont plutôt des propos à bâtons rompus, ou des récits locaux plus ou moins véridiques, ou enfin, et par dessus tout, l'or, les placers, les prospections. Il est même étonnant combien la femme, qui tient une si grande place dans les conversations d'hommes en France, est négligée ici. Est-ce parce qu'elle est noire ? est-ce parce qu'au lieu d'être chair à plaisir elle est instrument d'hygiène ? ou bien est-ce parce que la chaleur continue est antiaphrodisiaque ? je me tranche par la question, je constate un fait ; toutefois mon opinion est que ces deux causes concourent simultanément à produire cet effet inusité. On boit, mais l'on n'aime pas ; Vénus ici cède le pas à Bacchus.

Pourtant, dans ce pays où les femmes sont rares, elles devraient être adulées, choyées, on pourrait même s'attendre à ce qu'elles soient disputées à coups de fusil; eh ! bien, pas du tout; et Mme Antonio elle-même, qui eut tant de succès hier, n'a pas eu de lendemain, si je puis ainsi m'exprimer ; les adorateurs de la veille ont disparu aujourd'hui, de sorte qu'on peut se demander s'il ne faut pas attribuer aux effets du champagne cette belle ardeur sitôt éteinte.

Notre journée d'aujourd'hui, bien différente de celle d'hier, a été aussi remplie et tout aussi vide ; du lever du soleil à son coucher, le temps a été pris par une expédition au lieu du naufrage, à l'instar de Robinson Crusoé. Seulement les épaves sont différentes.

Nous sommes donc partis en canot avec Damoisy et Spatch, à la recherche des objets que Goussette a jetés pêle-mêle parmi les moucou-moucous. Nous profitons du *descendant* pour aller au Saut-Damen, où nous arrivons vers 10 heures. A ce moment le rapide fait un tapage de tous les diables ; l'eau du fleuve vient se briser avec fracas sur cette barrière de roches de granit rose qui barre toute sa largeur; elle se précipite avec un bruit de tonnerre, d'un étage à l'autre, se brisant, se divisant sur les rochers en plusieurs nappes liquides, qui s'arrondissent comme sous la croupe de monstres aquatiques, puis formant en aval des bouillements énormes surmontés de blancheurs d'écume : c'est comme un petit Niagara. De plus en plus rapide, le courant entraîne avec une force irrésistible des troncs et des branches d'arbres, plus une foule d'objets hétéroclites ; une force mystérieuse semble tout pousser vers l'abîme, notre frêle esquif est lui-même aspiré vers le gouffre, que couvre comme un brouillard où la lumière se décompose en arcs irisés.

— Nous n'allons pas passer là, dis-je à Spatch avec une certaine inquiétude, voyant que le canot continue de suivre le fil de l'eau.

— Laissez-moi faire, dit-il, et vous allez voir.

— Sans doute que nous allons voir ; pourvu que vous ne nous fassiez pas voir de trop près ! Vous savez, mon vieux Spatch, que l'eau du Carsevenne est malsaine. Je ne tiens pas à en boire plus que ma soif.

Mais lui fait semblant de ne pas entendre ; il s'est mis à la barre, et nous voilà emportés par le torrent, comme par le vent la plume de l'oiseau; le fond du bateau frotte sur les rochers, craque sinistrement ; il semble qu'il va être fracassé, s'ouvrir en deux... non, il continue sa marche vertigineuse, bondit de roc en roc, jusqu'au milieu de la cascade; là, il bascule et tandis que l'arrière se relève, son avant penche vers le gouffre béant, comme pour plonger dans la masse d'eau qui tourbillonne en mugissant : on peut croire qu'il n'a évité les rochers que pour s'enfoncer sous l'eau, s'engloutir et nous avec. Il n'en est rien, nous avons évité Charybde et Scylla, et notre canot maintenant vogue paisiblement sur 30 pieds d'eau. Ce n'est pas long, mais c'est véritablement effrayant ; c'est vraiment une minute d'émotion palpitante où l'on sent que la vie ne tient qu' à un fil. Spatch, lui, n'a pas tremblé en dirigeant notre frêle embarcation à travers ces rochers menaçants et lui faisant faire un saut de près de deux mètres, d'un étage à l'autre de la cataracte. Et voilà comment on traverse les rapides à la Guyane !

Quelques coups de rames maintenant et nous voici à côté du « Marin », ce bateau échoué, qui est là depuis des mois, comme un lugubre témoin de la perfidie du Carsevenne. C'est ici, à quelques mètres plus bas, que sont les épaves, a dit Goussette. Mais nous ne voyons rien. L'eau est sans doute encore trop haute ; il faut attendre que la marée soit tout à fait basse et découvre les berges. Que faire en attendant? Eh ! mon Dieu ! chasser, tout simplement. Nous avons, comme de juste, emporté nos fusils ; on ne voyage guère sans cela dans ce pays. Nous amarrons donc notre esquif à une des

branches d'arbre qui forment voûte tout le long de la rive et nous sautons sur la terre ferme.

C'est un nouvel aspect de la végétation tropicale qui se déroule devant nos yeux éblouis. Qu'on s'imagine une vaste serre remplie de ces palmiers dont nos salons parisiens aiment à se décorer, seulement ces palmiers atteignent ici des dimensions colossales, gigantesques. Les moindres ont 8 et 10 mètres de haut, d'autres s'élancent à 25 mètres du sol. Au-dessus de nos têtes se profile une voûte ininterrompue de verdure où les feuilles en éventail s'entremêlent aux feuilles digitées, ensiformes, lancéolées, où les longs pétioles dessinent des arcs de cercle qui s'entrecroisent sous des angles divers, simulant tous les genres d'ogives : ogives en lancettes, arcades en tiers-point, etc. Cette voûte qui, par places, s'arrondit en coupoles, ou s'élance en d'autres endroits en fusées de flèche de cathédrale, est supportée ici par des piliers massifs, velus, cylindriques, là par des tiges frêles, qui jaillissent en divergeant d'une souche au ras du sol et qui sont comme les armatures grêles d'une construction en fer. Une lumière, douce aux yeux, est tamisée par cette toiture d'un vert émeraude, lumière discrète d'église qui s'harmonise bien avec le silence profond, recueilli, comme celui d'une nef gothique. Et quelle richesse dans cette uniformité! Dans cet immense palmarium (1), la plupart des espèces locales sont représentées : le *palmier bâche*, avec ses jolies feuilles en éventail et qui s'élève à des hauteurs de 10 mètres ; le *comou* et le *pataoua*, avec leurs régimes de fruits noirâtres ; le *palmier des marais* ou *pinot*, avec sa couronne de feuilles divergentes ; le *maripa*, remarquable par ses gros fruits oblongs et son bourgeon terminal dont sont friands les habitants ; le *paripa* et l'*aouara*, dont les feuilles et le tronc sont hérissés d'é-

(1) La famille des palmiers, ces princes des végétaux, comme les appelait Linné, comprend près de 1.000 espèces, mais les Guyanes n'en possèdent qu'un certain nombre.

pines; le *touloumi*, avec ses larges spathes dont les indigènes font des chapeaux, et combien d'autres.

Le sol disparaît sous un épais tapis de palmes jaunies, parmi lesquelles, de loin en loin, on rencontre les feuilles remplies d'eau de l'arbre du voyageur, qui est encore un palmier. Je m'étais toujours figuré que l'arbre du voyageur, cette providence des explorateurs, excursionnistes et chasseurs, portait sur ses branches des feuilles disposées en cornets et que daus cette cavité se trouvait cette eau fraîche qui remplace l'eau de source dans ces pays torrides, où l'eau des fleuves est un poison. Cet arbre existe-t-il en d'autres contrées? C'est possible, je n'en sais rien; mais ici la Providence s'est contentée de rouler, de recroqueviller des feuilles tombées, et de construire ainsi à peu de frais des réservoirs où se conserve l'eau tombée du ciel. Ce qui ne l'empêche pas de paraître délicieuse, cette eau, et d'autant plus appréciable que nous n'avons, pour mouiller notre vin, que l'eau du Carsevenne et celle qui stagne autour de nous en mares croupissantes.

Car toute cette masse de palmiers émerge d'un terrain marécageux où les flaques d'eau alternent avec les flaques d'eau, peu larges et peu profondes souvent, mais parfois, dans les parties déclives, atteignant des étendues et des profondeurs d'étang, à tel point qu'il est impossible de faire vingt mètres en ligne droite. Et cependant, nous avons grande envie de pousser plus loin; cette contrée paraît être très giboyeuse et de toutes parts se voient des traces d'agoutis, de pécaris et d'autres animaux à quatre pattes. Mais allez donc poursuivre le gibier à travers ce dédale aquatique!

Découragés, nous nous étendons sur une couche de feuilles dans un endroit un peu surélevé et plus sec, et nous allumons les calumets. Quelle meilleure occupation en attendant que la marée nous permette de continuer nos recherches? Mais nous n'y restons pas longtemps. Hélas! c'est, du reste, toujours la

même histoire, dans ce satané pays! Il est impossible de goûter dix minutes le plaisir d'être allongé à l'ombre des grands arbres, de savourer le charme d'une bonne pipe fumée tranquillement sous un dôme de verdure, et cela toujours à cause des éternels moustiques. Tant qu'on marche, ça va à peu près, mais sitôt qu'on s'arrête, on est assailli par des hordes. Il semble qu'ils considèrent ces solitudes comme domaine leur appartenant, et nous comme des intrus qu'il faut chasser à tout prix. Et on a beau dire et beau faire, il faut battre en retraite devant ces lilliputiens. Ce que nous faisons du reste, mais non sans avoir été encore une fois lardés de ces piqûres microscopiques, il est vrai, mais tout aussi meurtrières que des coups d'épée, s'il fallait en croire les princes de la science. Car nul n'ignore que, d'après nos modernes théoriciens, c'est la piqûre du moustique qui donne la malaria. Que dis-je? Nos mathématiciens de laboratoire ont trouvé plus fort; avec une précision qui déroute, ils affirment que la fièvre quarte est due à l'*hæmatœbia malaria*, la fièvre tierce à l'*hœmatœbia vivax*, la fièvre rémittente ou pernicieuse à l'*hœmomenas prœcox*. Et si l'*anophèle* est dangereux, le *claviger* comme le *cortalis* ou le *funestus*, le *culex*, par contre, est aussi innocent qu'un petit mouton.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de discuter la question avec des hommes comme Koch, Celli et Manson, sans compter d'autres de plus petite envergure. Mais comment expliquent-ils qu'en Guyane il existe des endroits dépourvus de moustiques et où la malaria, pourtant, exerce ses ravages? par contre, d'autres contrées sont infestées de ces insectes et ne connaissent pas la fièvre paludéenne. Tous les Cayennais pourront ajouter que, depuis la construction d'un aqueduc, la fièvre est devenue chose exceptionnelle dans la capitale de la Guyane, et cependant les moustiques sont restés aussi nombreux, de sorte que les gens qui raisonnent d'après les faits et non d'après les expériences (ce sont de petits esprits, c'est entendu)

ont adopté cette opinion mixte et éclectique : il est très possible qu'il y ait pour la malaria deux modes d'infection, l'inoculation par l'anophèle et l'ingestion d'eau contaminée. Si la théorie et le laboratoire tendent à démontrer que l'introduction du microbe de Laveran peut se faire par inoculation, aucun fait du moins n'est venu infirmer l'ancienne doctrine de l'infection par voie stomacale. Celle-ci reste donc debout et je considère qu'un bon filtre est aussi précieux ici qu'une bonne moustiquaire. Et cette opinion est conforme à ce que nous savons d'autres maladies infectieuses, transmissibles également par inoculation et par voie d'absorption stomacale ou pulmonaire.

J'avoue, du reste, que si l'on se garde ici des moustiques, ce n'est pas au point de vue du paludisme : on vise un résultat plus immédiat, qui est d'éviter des morsures à peine visibles, sans doute, mais horriblement prurigineuses, sans compter la production de boutons, de papules et l'enflure énorme qui s'ensuit.

Or, le Carsevenne paraît être un séjour de prédilection pour ces insectes; culex et anophèles pullulent ici, l'air est infesté de leurs essaims innombrables, surtout vers le coucher du soleil. Si on les voit moins nombreux pendant le jour, ils le sont encore assez pour constituer un véritable fléau. Celui qui trouvera le moyen pratique de détruire toute cette vermine rendra un service inappréciable aux pays coloniaux en général et aux Guyanes en particulier. Pour nous préserver autant que possible de l'attaque de ces bestioles enragées, nous déjeunons dans le bateau ...; déjeuner maigre ! Un morceau de pain sec et un verre de vin, comme au collège, les jours de punition. Nous n'avons cependant point mérité pareil traitement. C'est la faute à Spatch; pourquoi, diable! a-t-il négligé d'apporter des provisions? Il a oublié, dit-il.

L'eau, pendant ce temps-là, a baissé suffisamment : nous

retrouvons sans peine les objets abandonnés par Goussette : des tables en fer, des chaises et du treillage idem. Heureusement ! que tout cela est en fer ! Nous embarquons non sans peine, à cause de l'épaisseur de la couche de vase, où nous enfonçons jusqu'au ventre, une partie de ces épaves à demi-recouvertes de boue et nous remontons au Saut-Damen.

Mais il nous est impossible de le franchir ; les eaux ont tellement baissé, que d'un étage à l'autre, elles dévalent en véritable cascade qu'aucune force humaine ne pourrait faire remonter à une barque. Après avoir attendu les basses eaux, il nous faut attendre la marée montante pour effectuer notre retour.

Et nous voilà repartis à la chasse. Avec notre canot, nous remontons un affluent du Carsevenne, une rivière assez large et aussi boueuse que celui-ci, dans lequel elle s'abouche un peu au-dessous du Saut-Damen. La rivière Carnot, c'est ainsi qu'on la nomme, vient de l'ouest et est réputée comme poissonneuse et giboyeuse : Nous y trouvons, en effet, un grand nombre de bécassines qui courent sur les berges et, au bruit des rames, vont se percher sur les basses branches des palétuviers de la rive, ou bien traversent la rivière d'un vol saccadé : nous en faisons un vrai massacre. Puis d'autres oiseaux à la brillante parure voltigent d'une branche à l'autre : des bleus, des rouges, des jaunes, nous tirons sur tout.

Mais tout cela n'est que du menu fretin ; nous aurions bien voulu quelque pièce de résistance. Nous débarquons et nous nous enfonçons sous le couvert de la forêt. Ici encore ce sont des palmiers à perte de vue ; seulement on y trouve quelques autres essences mélangées : des balatas, des simaroubas, des sassafras, des satinés, des wacapous, etc. Le dessous de bois n'est point embarrassé d'arbustes et d'arbrisseaux ; seuls les stipes des palmiers et les troncs des grands arbres jalonnent la plaine, mais assez distants les uns des autres pour que nous ne

soyons pas sérieusement retardés dans notre marche. Nous faisons une assez longue excursion, mais sans rencontrer autre chose que des... traces de quadrupèdes. Au loin des cris de perroquets ou le hurlement d'un singe; mais impossible de les rapprocher. Il semble qu'ils fuient à mesure que nous avançons. Les moustiques, eux, ne fuient pas, et plus nous nous éloignons de la rive, plus ils deviennent nombreux et tracasssiers. Il faut de nouveau rétrograder. Il est dit que je ne ferai pas un beau coup de fusil ; c'est une vraie guigne.

Nous redescendons piteusement la rivière Carnot et nous voici de retour au Saut-Damen. Il n'est pas encore l'heure du montant et nous sommes arrêtés là, en contemplation devant le trou d'or, songeant à cette fortune qui repose là sous notre bateau et à laquelle dix mètres d'eau nous interdisent de toucher. Que faire ? Si nous prenions un bain ? Pour une idée, voilà une idée, et lumineuse ! Mais le souvenir du caïman n'est pas effacé et nous n'oserions nous livrer sans restriction au plaisir de la pleine eau. Heureusement il y a, dans le barrage de roches qui constituent le Saut-Damen, des trous profonds, des espèces de cuvettes où nous pouvons en toute sécurité nous plonger tout entiers. Spatch et Damoisy ont vite fait de se déshabiller et de barbotter dans l'eau chaude. Moi je suis retenu par une autre considération : j'ai mes bottes. Les enlever, c'est encore chose faisable ; mais pour les remettre sans tire-bottes ! Il n'y faut pas songer.

Et pourtant l'exemple de mes camarades me tente. C'est bien simple après tout ! J'en serai quitte pour me contenter d'un bain de siège. Et me voilà, au bout de quelques minutes, en costume d'Adam ou presque, car je n'ai d'autre feuille de vigne que des chaussures remontant jusqu'à mi-cuisses, chaussures de mousquetaire... ou d'égoutier. Il faut croire que ce costume avait de quoi exciter l'hilarité, car dans leur baignoire improvisée, mes deux compagnons ne se faisaient pas faute de

rire à se dilater la rate. Heureusement pour ma pudeur que ni l'un ni l'autre n'eut l'idée de braquer l'objectif sur ma nudité. L'art n'y aurait rien gagné sans doute, mais ils auraient pu obtenir deux instantanés intéressants, se faisant pendant : avant le bain et pendant le bain. Car cette manière de se baigner était d'un pittoresque achevé ; qu'on en juge : j'avais le corps plongé jusqu'au cou dans l'*onde bienfaisante*, et les jambes élevées verticalement en l'air, à cause de mes bottes que je ne voulais pas voir se remplir de liquide, comme au Carbet pêcheur. Position des plus incommodes et que je ne pus garder longtemps. Mais au moins j'étais à l'abri des moustiques, et c'est toujours ça.

Cependant le jour déclinait rapidement, et l'heure de la *volée*, l'heure inéluctable de la volée des moustiques approchait rapidement. Déjà les bataillons d'avant-garde se faisaient de plus en plus compacts et aussi de plus en plus menaçants.

Toutefois le montant tarde un peu à notre gré. Ma montre marque déjà six heures et il est impossible encore de franchir notre petit Niagara. A six heures et demie, enfin, les deux étages du Saut-Damen se mettent de niveau et nous pouvons passer, poussés maintenant par le flot. La nuit s'épaissit de plus en plus... tout se confond autour de nous, tout devient d'un noir d'encre : les rives du fleuve, l'eau qui clapote à droite et à gauche du bateau, le ciel lui-même qui vient de se couvrir de gros nuages, précurseurs d'un orage. Il faut rentrer le plus rapidement possible ; Spatch et Damoisy rament avec vigueur, moi pour qui l'aviron est science inconnue, je me mets au gouvernail lequel ne m'est guère plus familier. Quelle funeste idée a eue Spatch de me confier la barre ? Si nous n'avons pas chaviré dix fois dans ce voyage, ce n'est vraiment pas ma faute, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour cela. A chaque roche qui se présentait, j'ai dirigé vigoureusement la barque en plein dessus ; je l'ai conduite à toute vitesse au milieu des palétuviers et des moucou-moucous ; j'ai failli fracasser plu-

sieurs fois la tête de mes compagnons contre les branches qui s'avançaient horizontalement sur l'eau, de sorte qu'une bordée de... compliments s'abattait à chaque instant sur ma tête. Ah ! oui, j'en ai entendu, ce soir, de flatteuses épithètes ! Mais quoi ! était-ce ma faute si la nuit était obscure ? Pourquoi me rendre responsable si je tournais la barre à tribord quand il fallait la mettre à babord ? Je faisais consciencieusement de mon mieux, et si la réussite n'a pas couronné mes efforts comme il convenait, il faut s'en prendre à l'obscurité profonde d'abord, puis aux moustiques, qui me donnaient trop de distractions. Et toujours ces moustiques ! On ne les voyait pas, certes, mais on les entendait et surtout on les sentait. Oh ! mes mains ! oh ! ma figure ! Jamais jusqu'ici je ne les vis à pareille épreuve. Le gouvernail ? C'était bien le cadet de mes soucis ; j'étais bien trop occupé à chasser mes éternels ennemis. Tenant mon mouchoir de la main droite, je le faisais tournoyer dans l'air d'un mouvement ininterrompu, tantôt en jouant comme d'un éventail, tantôt le brandissant comme un fouet qui s'abattait en sifflant sur mon visage ou sur ma main gauche fixée au gouvernail. Quelle lutte homérique ! hélas ! j'avais beau agiter dans tous les sens mon épouvantail, les importunes bêtes faisaient montre d'un acharnement que je n'avais pas encore connu. Et pas moyen de fuir ! S'il est vrai que leurs piqûres donnent la malaria, mon affaire est claire pour demain : je n'ai plus qu'à préparer une bonne dose de quinine. Heureusement qu'en médecine, entre la théorie et la réalité, il y a tout un monde ; aussi je n'en serais pas plus ému pour cela, s'il n'y avait pas tant à se gratter. Oh ! mon pauvre épiderme ! il eût fallu qu'il fut trois fois bardé de fer pour échapper aux milliers d'aiguillons qui le menaçaient. Et dire que voilà un voyage d'agrément ! il eut été si simple pourtant de rester à Paris. Non ! mais qu'est-ce que je suis venu faire ici ?

Et ce retour à Daniel qui n'en finissait pas ! il me parut au-

trement plus long que l'aller ! Il est vrai qu'à la descente du Caservenne, nous n'eûmes point à compter avec les empêtrements dans les arbres, ni avec les échouements sur les rochers. Enfin, de zig-zag en zig-zag et de roc en roc, à travers des nuées opaques de moustiques, de maringouins et autres bousouanes, nous arrivons jusqu'au village. Béni fut l'instant où j'aperçus dans le lointain la lueur d'un quinquet à pétrole, c'était la délivrance. Quelques instants plus tard, nous débarquons par une nuit plus noire que jamais, coupée seulement de quelques éclairs, zébrée aussi d'une multitude de petits traits de feu que font les lucioles.

Avec quel plaisir nous trouvâmes la table servie !

5 *août*. — Voici cinq jours que nous sommes ici et nous n'avons aucune nouvelle du « Georges Croizé ». Il devrait cependant être de retour. Que faut-il penser ? Est-il échoué sur quelque point du littoral ? Sommes-nous abandonnés ? Après toutes nos mésaventures, toutes les suppositions sont possibles. Ma foi ! j'ai bien envie de m'en aller, moi ; j'en ai assez de cette existence ! Et puis quoi faire maintenant ? j'ai vu, j'ai entendu, je suis fixé : n'ayant plus rien à apprendre, je vais fuir ce pays dont les habitants sont aussi aimables que possible, il est vrai, mais où les petites bêtes malfaisantes sont trop.

Pour me faire prendre patience, Sursin me propose de faire une excursion à Counani ; Sully l'Admiral m'offre, lui, de me conduire jusqu'aux placers.

Counani ! cet Eden où Coudreau raconte avoir passé de si charmantes heures... si ce n'est pas un rêve ! Voilà bien de quoi me tenter ! mais il paraît que le voyage n'est pas des plus aisés. A vol d'oiseau Counani n'est pas très loin d'ici : une quarantaine de kilomètres seulement. Par la voie de terre, nous verrons les rives enchantées du Rio-Novo, nous trouverons du gibier à foison, etc. Il est vrai que ces quarante kilomètres, il faut les faire dans la forêt vierge, c'est-à-dire à coups de

sabre d'abattis, puis à travers des savanes noyées, des rivières profondes, peuplées de caïmans; dans ces conditions, il ne faut guère penser faire plus de 8 à 10 kilomètres par jour, soit un voyage d'une semaine et plus, sans compter les nuits passées à la belle étoile, en compagnie des moustiques et des jaguars. Si j'avais vingt ans, je dirais : oui; mais il y a belle lurette que j'ai passé l'âge des aventures, et je refuse.

Reste le voyage par eau : il consiste à descendre le Carsevenne en tapouye, à longer la côte jusqu'à l'embouchure du Counani, puis à remonter le fleuve jusqu'au village. Total : au moins quatre jours de bateau, sans les aléas, avec une absence complète de confortable. Et puis, il paraît que les habitants de Counani ne sont pas des plus sociables ; ils se trouvent si bien chez eux qu'ils accueillent volontiers les étrangers à coups de fusil. Le comte de la Ville-Beaugé qui fit le voyage il y a quelques mois, en sut quelque chose : il évita les coups d'arquebuse, il est vrai, mais il fut désarmé aussitôt son entrée dans le fleuve, conduit au village comme un malfaiteur et rapporta de son excursion un enthousiasme plutôt négatif. Non ! décidément l'aventure ne me tente pas ; je n'aurai pas mérité l'ordre de Counani, mais qu'importe !

Quant à la proposition de Sully l'Admiral, elle me sourit bien quelque peu : je voudrais bien aller voir de près ces fameux placers et ces 4 ou 5.000 nègres lavant les sables du haut Cachipour. C'est un curieux spectacle, me dit-on. Je veux bien le croire, mais le programme n'est pas engageant : six jours de pirogue, c'est-à-dire six jours d'immobilité complète au fond d'un tronc d'arbre, entre des paquets et des boîtes, avec un soleil de plomb sur la tête ou des pluies torrentielles sur les épaules ; manger mal, boire de l'eau empoisonnée, dormir la tête sur une caisse, sans compter l'accompagnement obligatoire des maringouins et autres moustiques, cela demande réflexion. Ajoutez à cela un jour et demi de voyage par terre, sept montagnes à

escalader et autant de vallées à franchir ; non, décidément, j'attendrai la construction du chemin de fer.

Tout compte fait, il vaut mieux revenir en France par les voies les plus rapides. Et *le Georges-Croizé* ? Eh ! bien, tant pis pour *le Georges-Croizé* ! Je reviendrai sans lui, voilà tout. Après tout, ce n'est pas moi qui ai failli au rendez-vous.

Voilà justement Goussette qui repart demain. Quel dommage que je ne puisse profiter de l'occasion ! Mais je ne suis pas prêt. En tout cas, dès aujourd'hui, je vais commencer mes préparatifs de départ. Cela demandera quelques jours ; si d'ici là Croizé est de retour, ce sera pour le mieux ; sinon, je profite du premier bateau en partance pour regagner Cayenne et les pays civilisés.

Pour commencer, j'emploie toute ma journée à faire du négoce. Moi qui ignore les rudiments de la science commerciale, qui jamais ne fus initié aux mystères du « doit et avoir », me voici lancé dans les transactions : j'achète de l'or, je troque mes écus de cinq francs contre la belle poudre jaune. Je fais même de la brocante : je vends mon revolver, ma moustiquaire, je vends mes vieux habits ; tout ce que je ne tiens pas à remporter y passe. Je vends mes médicaments, je vends de la quinine à 3 francs le gramme, alors que je l'avais payée 2 sous ; j'en rougis, mais Sursin rassure ma conscience en m'assurant que c'est le commerce.

On veut tout m'acheter ici, et je suis obligé de défendre mon bien contre les convoitises de chacun. Jusqu'à mon fusil, jusqu'à mon chien que se disputent à coups d'enchères Sully l'Admiral et Sursin. Je réfléchis que mon chien sera un *impedimentum* dans mon voyage de retour et je cède mon chien, mais pas à Sully l'Admiral ; c'est l'ami Sursin qui a la préférence. Quant à mon fusil, je le garde. Si je consultais mes sentiments, je ferais tout le contraire : je garderais Black et je vendrais mon fusil, car il faut avoir le cœur triplement cuirassé pour se séparer

bénévolement d'un ami tel que Black. Pauvre animal ! ce n'est pas lui qui m'aurait lâché, même pour un os. C'est triste à constater pour l'honneur de l'espèce humaine, mais il faut reconnaître que par ses qualités le chien nous est infiniment supérieur. Nous autres qui nous intitulons les rois de la Création, sommes bien loin de valoir les animaux que nous qualifions d'inférieurs : nous n'avons pas le mâle courage du lion, l'intrépidité du tigre, la pudeur de l'éléphant, la fière indépendance du chamois : mais surtout nous ne connaissons pas l'amitié fidèle du chien. Ce que nous appelons amitié n'est qu'un commerce de camaraderie ; à la première épreuve il n'en reste rien.

Ce sont amis que vent emporte
Et il pleuvait devant ma porte

a dit le poète.

L'amitié ira jusqu'à la bourse quelquefois; mais au-delà c'est un mythe. Aussi le riche a des amis, le pauvre n'en a point (1).

Donec eris felix multos munerabis amicos
Tempora si fuerint nubila, solus eris

Depuis Horace, la race humaine ne s'est point perfectionnée sous ce rapport ; l'amitié chez l'homme est un vain mot, mais le chien! c'est le type même de l'amitié, c'est la fidélité en chair et en os, c'est l'attachement poussé au suprême degré, et, on peut le dire, jusqu'à la mort. Et c'est avec de pareilles idées que je me sépare de mon compagnon de chasse! Et lui, dans son cerveau de bête, que va-t-il penser d'un pareil marché? quel mépris pour moi s'il sait que je l'ai vendu pour quelques deniers! S'il pouvait parler, il me traiterait de Judas et d'Iscariote, et il aurait raison.

J'ai toujours ouï dire qu'un vrai négociant ne possède rien en propre : il doit toujours être à même de vendre tout ce qui

(1) O mes amis, il n'y a pas d'amis, disait Aristote à ses élèves.

lui appartient, même sa chemise. En ce moment je suis l'exemple des plus illustres trafiquants : je fais argent de tout, ou plutôt je fais de l'or avec tout. Avec ma petite balance, je me promène de case en case, à la recherche de la poudre jaune et je dois ressembler quelque peu à ces peseurs d'or, coiffés du bonnet carré, le nez chaussé de besicles, que peignait si drôlement Quentin Metsys.

Mais je ne suis pas un capitaliste, moi, et ma bourse est bientôt à sec. C'est bien dommage ! j'étais en train de faire des affaires d'or, au double sens du mot. Mais voyez ma chance ! pour une occasion que j'ai dans ma vie de faire fortune, je la laisse échapper. La voilà bien ma chance ! la voilà bien ! comme disait feu Dupuis. Si j'étais seulement venu il y a quatre ans !

C'est en 1894 que se place la découverte des mines d'or du Carsevenne, et c'est cette année-là que le Contesté connut sa plus grande splendeur, c'est-à-dire, qu'un flot énorme d'émigrants se porta sur les nouveaux placers. A ce propos, il se produit ici ce fait singulier : quand un nouveau gisement est découvert, les nègres seuls s'y précipitent ; les Européens qui se ruent en Californie, au Transvaal, au Klondyke, à la Côte-d'Or, etc., se désintéressent absolument des Guyanes. Ils vont mourir de faim au Transvaal, de froid dans l'Alaska, de fièvre jaune à la Côte-d'Or, mais la malaria des Guyanes leur fait peur, le climat du Contesté leur semble trop meurtrier. Aussi les placers du Carsevenne sont-ils depuis leur origine, exploités uniquement par les nègres venus en grand nombre de la Guadeloupe et de la Martinique, mais surtout des Antilles Anglaises. J'ai dit que le nègre se sentait partout chez lui sous les tropiques, je puis ajouter que les Européens s'y trouvent dépaysés, que les Français sont des étrangers en Guyane.

Et voilà pourquoi ici, au pays Contesté, où le sol n'est à personne et où les mines sont à tout le monde, on ne rencontre que des noirs ; ils viennent aux placers d'autant plus volontiers

qu'au lieu de travailler pour un maître ou pour une société comme en Guyane, chacun travaille pour son propre compte.

A l'heure actuelle, la fièvre s'est calmée, les choses ont pris un cours normal, les nègres circulent régulièrement entre les Antilles et le Carsevenne, allant aux placers faire leur provision d'or, retournant dans leur île après trois mois de travail, pour revenir après quelques mois de noce et de débauches et recommencer la même opération ; et c'est un va et vient continuel de nègres qui remontent et descendent le Carsevenne.

Aujourd'hui il ne passe plus à Daniel, comme en 1894, des centaines de kilos d'or par mois; cependant on peut estimer à 30 ou 40 kilos la quantité de métal noble qui descend le fleuve pour aller à Cayenne ou à Para. Et celui qui recueillerait au passage tout cet or, sans frais de douane et sans prélèvement du fisc, aurait encore vite fait de décupler sa fortune.

Le calcul est des plus simples et n'exige pas de connaissances spéciales en mathématiques. La revente en France de la poudre achetée ici, laisse un bénéfice net de 10 p. 100. A première vue cela semble assez maigre, en réalité c'est énorme, et voici pourquoi. L'or n'est pas une marchandise comme une autre, soumise aux caprices de l'acheteur; payé ici à raison de 2 fr. 65, il peut être revendu immédiatement à Paris ou à Londres, 3 francs le gramme. Avec 100,000 francs d'or acheté le premier mois, le gain est de 10,000 francs net; mais le mois d'après la même opération se renouvelle aisément, de telle sorte qu'au bout de l'année le boni se trouverait être de 120,000 fr. Il faut compter, il est vrai, avec le transport de l'or à Paris et le retour de l'argent monnayé, et j'estime que cette opération exige, en raison de ce fait, un capital roulant de 200,000 francs.

Mais 120,000 francs de bénéfice pour 200,000 fr. c'est encore un joli denier. Calcul de médecin, dira-t-on ! Je ne dis pas non, car si j'étais un financier je trouverais un chiffre plus élevé ;

je calculerais que mes 10,000 francs de bénéfice du premier mois, 20,000 francs le second, et ainsi de suite, doivent produire à leur tour si je les remploie en achat d'or, au lieu de les mettre dans ma poche, de sorte que ce chiffre de 120,000 reste bien au-dessous de la réalité. Il faudrait encore additionner le bénéfice qui résulterait du paiement de l'or en marchandises importées d'Europe : conserves, lait stérilisé, farine, étoffes, médicaments, etc., et ce n'est pas une quantité négligeable, au prix où sont toutes choses à Daniel.

Voilà donc une opération bien simple, si simple même qu'on peut se demander pourquoi d'autres n'en ont pas eu l'idée avant moi. Eh ! justement parce que les habitants de Daniel sont dans le même cas que moi-même : ils manquent de capitaux. Comme à Cayenne, il y a un peu d'or dispersé dans toutes les bourses, mais il n'y a pas de vraies fortunes. Dans ce pays de l'or, il n'y a pas d'argent ; personne n'est à même de faire en grand le commerce du métal noble, et les nègres se trouvent dans la nécessité de porter leurs pépites à la banque de la Guyane qui s'enrichit à leur dépens.

Voilà pourquoi il ne reste à Daniel qu'une très petite quantité de métal, celle qui sert à solder les achats des mineurs. Car ici les transactions ne se font qu'au poids de la poudre. On dit communément : tel objet coûte un gramme, deux grammes, dix grammes ; la valeur vénale de chaque objet est évaluée par des grammes de poudre jaune. Les pièces d'or ne sont pas tout à fait inconnues, mais peu s'en faut ; en tout cas elles ne circulent pas et le besoin ne s'en fait pas sentir.

Le gramme d'or étant la monnaie principale, on se sert comme monnaie divisionnaire des pièces d'argent de France : 5 francs, 2 francs et 1 franc, et aussi du sou marqué de Cayenne. La pièce de cinq centimes n'est pas en usage.

S'il n'y a pas de richesse mobilière, il n'y a pas davantage cette misère noire, si commune en France ou autres pays dits

civilisés ; on ne voit pas ici de ces pauvres diables que la faim accule chaque jour au vol... ou au suicide; on ne connaît pas ces bas-fonds de société, ces lies de population, ces pépinières de crimes qui sont les fruits naturels de notre organisation sociale. Ici la vie est facile, parce que les besoins sont minimes, parce que chacun a son coin de terre, sa case, son fusil ; parce que aucun fisc rapace ne vient dépouiller l'habitant de son bien. Tout le monde a son petit commerce : bazar ou cabaret, et tout le monde est heureux. A ce compte, il est vrai, personne ne s'enrichit ; mais à quoi servirait-il ici d'être millionnaire?

Ah ! si les ouvriers de nos villes pouvaient faire la comparaison de leur sort avec celui de tous ces nègres !

6 *août*. Me voilà encore une fois réveillé en sursaut par la trompette de ce damné zouave! Les taratata sont corsés aujourd'hui de coups de fusil : c'est complet ! Mais qu'est-ce qu'il a donc, cet animal-là, à empêcher ses voisins de dormir tout leur saoûl? Et il n'y a rien à dire ! ne sommes-nous pas sur une terre libre? Et puis il n'y a pas de gendarmes !

Tout en maugréant, tout en bâillant à me luxer la mâchoire... j'allais dire je saute de mon lit; non, ce ne serait pas exact, d'abord parce que je ne saute pas, ensuite parce que parler de « mon lit », serait un singulier abus de langage. Un lit, même réduit à sa plus simple expression, comprend au moins un châssis, une paire de draps, une couverture et un oreiller. Moi, mon appareil pour la nuit consiste en une simple toile supportée par quatre montants, plus un vulgaire sac, une paire de gants et une voilette blanche. Voilà mon costume de nuit, mon complet pour dormir : une idée à moi, une trouvaille que, n'était ma modestie, je qualifierais de géniale, bien qu'elle excite l'hilarité de mes compagnons de chambrée. Mais voilà qui m'est égal ! Riez à votre aise, camarades ! moi, je persévère, puisque je me trouve bien de mon invention, et, comme je ne tiens pas à prendre un brevet, je n'hésite pas à dévoiler

mon secret à l'usage de ceux qui voyagent dans les pays à moustiques.

La première nuit que je passai à Daniel, la fameuse nuit du sabbat dont les rats, un chat et un chien furent les acteurs, j'avais installé minutieusement ma moustiquaire autour de ma couchette; j'avais pris un soin religieux à ce qu'aucune interstice ne servit de porte d'entrée aux maringouins; les rideaux joignaient bien, les plis tombaient exactement sur le plancher. J'avais, de plus, attentivement expurgé l'intérieur des quelques insectes suceurs qui se glissent toujours subrepticement et se tiennent à l'affût en attendant le premier sommeil de la victime. Peine perdue! précautions superflues! Le lendemain, je me réveillai couvert de pustules : tout ce qui, de ma personne, était resté à découvert, les mains, les jambes, la figure, était dans un état lamentable et l'intérieur de ma moustiquaire était constellé des ventres alourdis de mes bourreaux, digérant avec béatitude le sang le plus vermeil qui se puisse voir. Et c'était le mien! Mais comment cela se faisait-il? Je n'eus pas grand'peine à trouver. Empêchés de passer par-dessus, ils s'étaient faufilés par-dessous, à travers les fentes du plancher. J'avais oublié que, sous mes pieds, les solives joignaient mal et que, pour fermer toutes les entrées, il aurait fallu calfater les joints, boucher les trous ou recouvrir le sol d'une toile protectrice. Aussi, la nuit suivante, je m'étais avisé d'un autre moyen, un moyen merveilleux.

J'avais un sac de grosse toile verte, lequel servait à emballer mon lit d'explorateur; je m'en servis comme d'un supplément à ma moustiquaire. Tous les soirs, je m'enfouissais là-dedans jusqu'aux aisselles, ne laissant dépasser que la tête et les bras; ce n'est peut-être pas très pratique quand on couche à deux, mais dans ce pays de femmes noires et mal odorantes, l'inconvénient est mince; passons! Toutefois, le sac, ce n'était pas encore suffisant. Il fallait garantir ma figure et mes mains.

Je mis des gants, et sur mon visage j'étendis, comme une voilette de femme, un large morceau de tarlatane à cataplasme. Mon costume de nuit était ainsi parfait; sans doute, il n'avait rien de séduisant, j'avoue même qu'il était passablement grotesque : mais, du moins, je pouvais attendre l'ennemi de pied ferme, j'étais invulnérable : tel Don Quichotte sous son armure. Et voilà ce qui fait rire tous les matins mes trois amis.

Ironie de la destinée! en ma qualité de chasseur, j'avais une envie folle de tuer un pécari; je n'ai réussi jusqu'ici qu'à tuer des mauviettes. C'est toujours comme cela, la chasse ! Aussi, l'ami Numitor, qui savait mon désir, me fait l'humiliation de nous envoyer pour déjeuner un quartier de petit cochon sauvage. Il y a des chasseurs qui ont de la chance et d'autres qui n'en ont pas! Numitor est des premiers, moi je suis des seconds. En tout cas, il m'a paru délicieux, cet animal à groin. Mais comme il l'eût été davantage, s'il fût tombé sous mon fusil! Ce n'est pas tout. Firino, qui est aussi allé chasser à sa façon, a rapporté une tortue dont il a confectionné un ragoût succulent. Il m'aurait dit que c'était du veau, que je n'aurais fait aucune observation; comme goût, ce n'est pas très différent. Et comme j'aime le veau!...

Quant à moi, je ne me suis pas senti le courage d'aller cueillir une quatrième bredouille; je me suis contenté aujourd'hui d'aller faire une promenade, avec mon fusil, dans le domaine de Sursin, dans cette entaille de la forêt qu'il fait défricher actuellement. J'ai tiré quelques oiseaux, entre autres des toucans qui grimpaient, comme des écureuils, le long des troncs des hauts balatas. Quelles jolies bêtes! et quel dommage que leur bec dépare leur plumage! Puis, je me suis livré aux douceurs de l'herborisation. J'ai recueilli d'abord une ample moisson d'orchidées. Ces plantes bizarres, qui vivent à l'état de parasites sur les branches vermoulues, sur les troncs d'arbres morts, sont très nombreuses ici, où elles ont à satiété de l'humidité et

du soleil, leur seule nourriture. Si j'en juge par les nombreux échantillons que je rencontre dans cet espace limité (en deux heures j'en récolte une trentaine de spécimens), leur variété doit être ici considérable. Malheureusement ce n'est pas l'époque de la floraison, et je ne puis les différencier que par les feuilles. Mais combien de nuances diverses pour une même espèce ! La moisson n'est d'ailleurs pas difficile à faire, car chaque arbre tombé sert de support à un certain nombre d'individus tous bien distincts par le feuillage ou par le port : les uns tombant en cascades, d'autres s'épanouissant en gerbes, d'autres enfin arrondissant en globes leur touffe de verdure. Quel plaisir si je puis apporter ma collection en France !

Et qui sait si je n'ai pas dans les mains une fortune ? Les orchidées sont à la mode en ce moment, et se vendent aux *snobs* des prix fous. On en cite dont le prix courant, à Paris, atteint 2.000 francs. Pour peu que j'en aie une dizaine de celles-là dans mon bagage ! Mais je ne compte pas sur une pareille aubaine. Comme tout est mal organisé dans notre système d'éducation ! On passe des mois à apprendre des mots en *us* et en *um* et l'on appelle cela apprendre la botanique, alors que l'on n'est pas capable de distinguer une orchidée de prix de leurs sœurs plus vulgaires. Je me rappelle à ce propos une histoire que me racontait dernièrement Croizé : il s'agit d'un individu qui faisait uniquement le commerce des orchidées. Il avait un bateau à lui, aménagé en vue de transporter les précieuses plantes, et chaque année il venait au Brésil faire sa cueillette qu'il revendait en Europe avec un gros bénéfice. Il réalisa ainsi une fortune considérable. *Si non è vero...*

Les orchidées ne prospèrent que dans la zone équatoriale de l'Amérique ; plus au nord, dans les Antilles, on ne les trouve pas à l'état sauvage, et celles qui sont cultivées dans les jardins sont rabougries et de mauvaise venue. Il leur faut, pour vivre, une température chaude et constante et une atmosphère

saturée d'humidité, conditions qu'on trouve partout ici. Du reste toute la flore s'en ressent et est remarquable aussi bien par la variété des espèces que par les proportions gigantesques de la végétation, et j'éprouve un vrai plaisir à reconnaître quelques-unes des nombreuses espèces aperçues, il y a un mois, au jardin botanique de Saint-Pierre. Sur les bords du fleuve, d'immenses graminées atteignent 8 et 10 mètres de hauteur ; ce sont les bambous communs et les bambous épineux, avec leurs tiges noueuses et leurs feuilles longues et étroites qui retombent en une molle inclinaison de saule pleureur ; plus près de l'eau, dans la vase même que recouvre la marée deux fois par jour, les moucou-moucous abondent, formant une bordure épaisse tout le long de la rive. Les moucou-moucous (1) sont le chanvre de ces contrées; ils ont leurs tiges formées de longues fibres très résistantes, donnant au rouissage une belle filasse très propre à fabriquer des cordages ; mais on n'en tire ici aucun profit, non plus d'ailleurs que des autres arbres utilisables au point de vue industriel. En s'éloignant de quelques mètres de la rivière on trouve les grands arbres : quelques palmiers, mais surtout des arbres à bois très dense et très dur, et qui atteignent une hauteur moyenne de 80 pieds. Chose remarquable, à l'encontre de ce que nous voyons en Europe, tous ces arbres vivent à l'état isolé et non en familles ; on ne voit pas de forêts de balatas, ni d'acajous, ni de bois violets ; si j'ai rencontré avant-hier un bois uniquement formé de palmiers, c'était une exception, et encore ces palmiers étaient d'espèces différentes. De ce mélange des diverses essences, il resulte une variété très grande dans les aspects que présente la forêt. Il est vrai qu'au point de vue de l'exploitation future, cette particularité constitue un grand désavantage, et celui qui voudra plus tard faire le commerce de l'ébène verte, par exemple, sera obligé de rechercher chaque

(1) Arum arborescens, aroïdées.

pied au milieu d'une multitude d'autres arbres. Et ce n' est pas un travail des plus faciles, étant donné que la flore du Contesté, comme celle de la Guyane, comprend, rien que pour les arbres, plusieurs centaines d'espèces différentes. Si l'on fait cette réflexion qu'en France il n'y a pas trente essences d'arbres forestiers, on peut juger de la richesse inouïe des forêts Guyanaises.

La caractéristique de tous ces bois est leur extrême dureté ; aussi a-t-on coutume ici de les diviser en bois très durs et bois demi-durs ou de sciage. Les premiers émoussent les haches les mieux trempées, défient les meilleures scies, et coulent au fond de l'eau, même très secs. Je me contente d'en citer quelques uns : le *Wacapou* (1), le *Cœur de bois* (2), l'*Ebène verte* (3), le *Wapa* (4), le *Balata* (5), le *Gaïac* (6), le *Courbaril* (7), le *Bois violet* (8), le *Rose mâle* (9), l'*Angélique* (10), le *Canari macaque* (11), le *Bois goyave* (12), les différents *Mahots* (13), et plusieurs variétés de *Bois macaque* (14), de *Bois gaulette* (15), de *Bois rouge* (16), etc. Voilà bien des noms barbares et propres à

(1) Andira Aubletii, Légumineuses.
(2) Diplotropis guianensis, Légumineuses.
(3) Tecoma leucoxylon, Bignoniacées.
(4) Plusieurs variétés : Parivoa Grandiflora, Par. tomentosa. Eperna falcata.
(5) Plusieurs espèces de la famille des Sapotacées.
(6) Dipterix odorata, Légumineuses.
(7) Hymenæa courbaril, Légumineuses.
(8) Copaïfera bracteata, Légumineuses.
(9) Licaria sp., Laurinées.
(10) Dicorenia paraensis, Légumineuses.
(11) Lecythis grandiflora, Myrtacées.
(12) Psidium grandiflorum, Myrtacées.
(13) Au moins 12 variétés appartenant à diverses familles : Myrtacées, Malvacées, Bombacées, Lecythidées, Morées, etc.
(14) Non dénommé scientifiquement.
(15) Plusieurs espèces de la famille des Chrysobalanées.
(16) Houmiria balsamifera, Humiriacées.

effaroucher des oreilles parisiennes. Mais suis-je sûr que les dénominations chères aux savants sonneraient mieux ? En tous cas, elles seraient moins amusantes. Cœur de bois, rose mâle, bois gaulette me plaisent et je les adopte, tant pis pour les pédants. Cependant, comme ce sont des gens rageurs, il ne faut pas se les mettre à dos et je consens, pour eux, à donner la traduction scientifique, mais seulement sous forme de renvois : voir au bas de la page.

Les bois demi-durs ou bois de sciage, se façonnent plus facilement, leur densité est à peu près celle du chêne de nos forêts. Je cite *l'acajou* des Guyanes (1), le *Taoub* (2) qu'on ne rencontre qu'au Contesté, le *Carapa* (3), le *Bois cannelle* (4), le *Grignon* (5). Puis encore le géant de ces pays, le *Fromager* (6), qui atteint jusqu'à 60 mètres de haut, la hauteur des tours de Notre-Dame, et différentes espèces de cèdres (7). Les bois d'ébénisterie, ceux qu'on peut utiliser dans la marquetterie, dans la carosserie, la confection des meubles, etc., appartiennent à l'une ou à l'autre de ces deux catégories. Ce sont les plus précieux en raison de leur grain, de leur veinure, de leur couleur propre. Nos industriels Parisiens les font venir des pays voisins, du Brésil en particulier, sous le nom de Bois des îles ; le jour où une exploitation intelligente en sera faite à la Guyane et au Contesté, ce sera un nouveau profit pour le pays, car en aucun lieu du monde on ne trouve d'aussi beaux bois et en aussi grande quantité.

---

(1) Plusieurs variétés appartenant à diverses familles.
(2) Laurus sp., Laurinées, plusieurs variétés.
(3) Carapa guianensis, Cheliacées.
(4) Laurus sp. (?) Laurinées.
(5) Bucida buferas, Combretacées.
(6) Bombax pentandrum, Bombacées.
(7) Au moins huit espèces appartenant à diverses familles : Burseracées, Laurinées.

Le *bois de lettre* (1) est un beau bois moucheté ; le *satiné rouge* (2) est d'un grain magnifique, d'une belle couleur rouge, et très compact ; le *bois violet* (3) est d'un violet qui s'assombrit en séchant ; le *panacoco* (4) est noir ; le *courbaril* (5) brun rougeâtre ; l'*ébène verte* (6) est brun foncé ; le *boco* (7) a l'aubier jaune et le cœur noir très foncé ; le *bois bagot* (8) a l'aubier blanc et le cœur d'un beau pourpre ; le *pataoua* (9) a des veines alternativement noires et blanches.

Ouf!... je manque de soufle! quelle énumération! et dire que je pourrais continuer ainsi jusqu'à demain, et même davantage! car il y en a trois cents espèces comme cela dans les forêts du Contesté, pouvant être employées comme bois de charpente ou d'ébénisterie. Et combien, à leur qualité de dureté, de richesse dans la veinure, ajoutent cet avantage d'être incorruptibles dans l'eau, inattaquables par les insectes! et la marine ne les utilise pas!

Je ne peux pourtant pas emporter des échantillons de chaque essence, pour faire l'article! j'ai assez de mes orchidées! D'ailleurs, n'étant qu'un simple touriste, je dois me borner à ce simple aperçu : et les gens curieux s'adresseront aux auteurs qui se sont occupés de la flore de la Guyane (10). Et encore, je les avertis, les plus complets présentent-ils des lacunes; il

(1) Plusieurs variétés appartenant à diverses familles : Légumineuses, Artocarpées, euphorbiacées.
(2) Ferolia guianensis, Artocarpées.
(3) Copaïfera bracteata, Légumineuses.
(4) Robinia panacoco, Légumineuses.
(5) Hymenæa courbaril, Légumineuses.
(6) Tecoma leucoxylon, Bignonaciées.
(7) Bocoa prouaensis, Légumineuses.
(8) Copaïfera pubiflora, Légumineuses.
(9) Œnocarpus pataoua, Palmées.
(10) Voir entr'autres: Aublet, *Histoire des plantes de la Guyanne française*, 1780-1778 — 4 vol.

existe ici des arbres qui n'ont pas d'autre nom que le nom indigène, les savants n'en font pas mention. Voilà pour les arbres. Et les plantes herbacées ?... Elles aussi sont intéressantes ; mais ce sera pour une prochaine excursion.

Aussi bien voilà ma promenade brusquement interrompue ; on vient me chercher en toute hâte pour donner mes soins à un nègre qui a été mis à mal par un autre nègre. J'ai failli faire sur lui ma première opération chirurgicale au Caservenne. Pour un beau cas, c'était un beau cas, mais la chose est délicate à conter.

Comment le malheureux a-t-il pu venir dans un tel état jusqu'à la case de Sursin ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il gémissait à fendre l'âme, le pauvre hère. Il y avait de quoi. C'est dans le cours d'une rixe avec un autre nègre que la chose lui était arrivée, il avait reçu le « coup de Chacha ». Dans la lutte à main plate, certains coups sont défendus ; mais au Contesté, où chacun fait sa police, tous sont permis, même celui-là. L'autre, l'adversaire, voyant qu'il allait avoir le dessous, n'avait pas craint de recourir à cette manœuvre... honteuse. Déloyalement, il avait empoigné mon client par la partie la plus sensible et la plus... virile de son individu, et ce, avec tant d'acharnement que le morceau lui était resté dans la main. C'est, paraît-il, le coup de Jarnac du pays des nègres, Chacha a fait école jusqu'à Daniel.

Aussi le pauvre diable montrait-il piteusement ce qui lui restait, ce que l'autre avait bien voulu lui laisser, le principal après tout, car le meilleur dans une amande, ce n'est pas l'écorce, que diable ! Il croyait sans nul doute le désastre plus complet ; s'imaginant avoir tout perdu, il se voyait déjà dans la cruelle nécessité d'implorer une place de gardien du sérail. Je lui affirmai que ses droits étaient insuffisants, ce qui le rassura quelque peu. Ayant pris ma trousse, je m'apprêtais déjà à recoudre, séance tenante et *gratis pro Deo*, ce que l'autre avait si

bien décousu ; mais Sursin, qui connaît les nègres et les traite comme ils le méritent, vient se mettre en travers :

— Tu entends bien, dit-il au nègre, le docteur va te recoudre cela, mais ce sera 100 francs de poudre d'or. « Bourse pour bourses. »

Il ne comprit sans doute pas le calembour, mais il est juste de dire à sa louange qu'il ne marchanda pas. S'il ne courut pas à sa case chercher la somme demandée, c'était pour cause. Il se contenta de s'y rendre clopin-clopant, tenant à pleines mains les restes mutilés, les lambeaux sanglants de sa virilité, et promettant de revenir bientôt. J'attendis... sous l'orme, il ne revint pas. J'eus bientôt l'explication : *Môssieu* Tardon s'était chargé de la guérison pour 10 francs, et sans suture, avec un emplâtre de sa façon. Le nègre, qui pourrait l'en blâmer ? avait jugé qu'il n'est point de petites économies et, sans respect pour la Faculté, s'était confié à l'empirisme de Môssieu Tardon : sur les rives du Carsevenne comme sur les bords de la Seine, la bêtise humaine est incommensurable. Pourvu que le malheureux ne paye pas de sa vie cet accès de ladrerie (1).

7 *août*. — Je le disais bien ! Malgré mes précédents ennuis, je suis reparti ce matin chasser avec l'ami Spatch. Numitor ayant tué son pécari dans la savane de l'est, c'est la savane de l'est que nous allons explorer ; le pécari de Numitor doit avoir une famille.... Ce fut une nouvelle bredouille, naturellement, mais quelle charmante excursion !

Nous partons dès l'aube, comme de juste ; seulement, au lieu de traverser le Carsevenne, comme l'autre jour, nous restons sur la rive droite et nous nous enfonçons sous les grands arbres de la forêt qui enserre Daniel comme dans une demi-ceinture.

Le dessous de bois n'est pas très touffu et nous avancerions

(1) J'ai reçu plus tard des nouvelles de mon nègre : il fut longtemps à deux doigts de la mort, mais finalement en réchappa.

assez vite, si le chemin n'était à tout instant coupé par des troncs énormes, tombés là de vétusté et pourrissant lentement ; par des ruisseaux pleins d'eau à marée haute, encombrés de vase molle et profonde à marée basse ; trop larges pour être franchis d'un bond, il ne faut pas davantage songer à les traverser à pied sec.

Heureusement que sur tous ces rios il y a de loin en loin un pont que je qualifierai de naturel, car seule la bonne nature en est l'auteur, et nous devons l'en remercier, car s'il fallait compter sur le courage des nègres !... le pont est tout bonnement un tronc d'arbre que le hasard a fait tomber en plein travers. Spatch court là-dessus avec l'agilité d'un jeune chat, tandis que moi, pourquoi ne pas l'avouer ? je ne m'y aventure qu'en trébuchant et en titubant. Je n'ai pas l'habitude de marcher sur les cordes raides, cela se voit ; le vide qui est en dessous de moi m'attire invinciblement. Pour peu qu'il y ait quelques dizaines de ces ponts-là, ce sera de la chance si j'arrive à la savane avec tous mes membres intacts !

Il nous faut marcher longtemps à travers tous ces obstacles amassés à plaisir : arbres tombés, ravins fangeux, lianes s'enchevêtrant en réseaux inextricables qu'il faut rompre à coups de hache ; et tout en faisant beaucoup de chemin nous n'avançons guère, car il faut aller tantôt à droite, tantôt à gauche, puis revenir sur nos pas, comme si Spatch avait juré de me faire perdre le nord. Et de fait, si c'eut été son intention, il aurait réussi, car au bout d'une demi-heure je n'ai plus la notion de l'endroit où je suis ; je ne distingue plus l'orient du couchant, le midi du septentrion ; je suis complètement désorienté.

Je ne suis pas très rassuré, mais Spatch affirme bien connaître le chemin : « La savane n'est pas loin, dit-il ». Et nous continuons nos exercices sur les troncs glissants, au-dessus des précipices marécageux. Voilà le pays vierge qu'est le Carse-

venne ! pas de routes, pas de sentiers, ou si peu ! On taille son chemin soi-même, au petit bonheur.

Chemin faisant, j'admire des papillons énormes, aux ailes d'un bleu de turquoise qui virevoltent entre les arbres, d'un vol saccadé, brusque, capricieux, zigzaguant à droite, à gauche, en haut, en bas, avec l'allure désordonnée de bêtes ataxiques; et quand deux papillons se rencontrent, se lutinent, se pourchassent, ce scintillement d'azur sur le fond sombre de la forêt a quelque chose de féerique qui éblouit.

Quel drôle de pays où l'on trouve des oiseaux gros comme des mouches et des insectes de la taille d'une hirondelle !

Nous arrivons enfin à la savane ! elle est plus jolie que l'autre, cette savane ! qu'on se figure une immense plaine couverte d'arbustes qu'à première vue je prends pour des rhododendrons : c'est le même feuillage, c'est la même disposition en bouquets, c'est la même hauteur : 1 m. à 1 m. 20, et aussi loin que la vue peut porter, c'est une mer moutonnante de verdure avec, ça et là, la frondaison d'un arbre de 60 pieds pour rompre cette uniformité. L'illusion eut duré, si je ne m'étais avisé de regarder de plus près : si la feuille est semblable, si le port général de l'arbuste est le même, la fleur est tout à fait différente ; ce ne sont point ces larges pétales aux tons chatoyants, ces corolles lumineuses disposées en ombelles, ces touffes multicolores, rehaussées d'un peu de verdure ; c'est une toute petite fleur, analogue à celle du troëne et de la même famille probablement, mais dont je n'ai pu savoir le nom ; Spatch l'ignore.

Après tout, cet aspect spécial n'a rien d'étonnant : ce n'est point ici le pays des fleurs, c'est le pays de la verdure ; une végétation désordonnée, des grands arbres, des herbes gigantesques, voilà tout ce qu'on trouve ; il semble que le soleil épuise toute sa puissance à donner aux végétaux des proportions énormes; mais les riches couleurs de sa palette, il les garde pour les plantes de nos climats.

En bordure de la forêt, nous rencontrons des buissons entiers de ces grandes feuilles, pareilles aux feuilles du bananier, entremêlées de régimes de fruits dont sont si friands les oiseaux, que nous avions déjà rencontrées dans la savane de l'ouest. Nous nous approchons avec précaution, Black fouille les fourrés et fait partir des pigeons qui tombent sous notre plomb. Nous en massacrons un certain nombre d'espèces différentes.

Mais ce qu'il y a surtout dans cette savane, ce sont les oiseaux-mouches et les colibris : à chaque arbre, on voit un ou plusieurs de ces minuscules oiselets qui voltigent de fleur en fleur, cueillant un insecte au fond des corolles, buvant une goutte de rosée déposée au bord d'une feuille ; et quelle variété! et quel coloris! Toutes les nuances de l'arc-en-ciel sont représentées sur leur plumage, toutes les gemmes enrichissent leur parure, tous les métaux y étalent leurs reflets. Ce sont les vraies fleurs de ces contrées, fleurs animées, fleurs vivantes, toujours en mouvement, transportant d'un arbre à l'autre leur coloration étourdissante.

De pécaris, point ; d'agoutis, pas davantage ; et de tapirs ou de jaguars, encore moins. Mais qu'importe ! est-ce que je n'ai pas mieux que cela ? des oiseaux beaux comme des fleurs, et des plantes qu'on peut compter parmi les plus précieuses de la création.

Précieuses, ce n'est pas trop dire, car au Contesté c'est comme une profusion de plantes utiles à l'homme : plantes alimentaires et médicinales, plantes aromatiques et condimentaires, plantes textiles et tinctoriales, etc.

Plantes alimentaires. — Les végétariens, s'il en est ici, ont trouvé dans ces contrées leur pays de Cocagne ; le Contesté est pour eux un paradis où ils n'ont qu'à choisir parmi les végétaux nutritifs : fruits savoureux, racines féculentes, tubercules gorgés d'amidon et de sucre, bourgeons et jeunes pousses

gonflés de sucs délicieux ; le dessert côtoyant le plat de résistance, les épices accompagnant les aromates.

Les fruits sont, d'une manière générale, plus sucrés que dans nos climats et aussi très parfumés, trop parfumés même, à mon gré. Je préfère le parfum plus suave, plus délicat, plus discret des fruits de nos contrées ; mais les nègres ne sont pas de mon avis. N'étant pas gourmets ; ayant, comme les enfants, le palais plus sensible aux sucreries qu'aux aromes, ils donnent la préférence aux produits tropicaux : tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

On trouve ici des oranges (1) assez bonnes, mais dont la pulpe est grossière et le jus peu abondant. Je préfère les citrons (2), les petits citrons verts employés partout dans les sauces, dans les punchs, etc. L'oranger et le citronnier ne sont pas originaires de la Guyane, ils y ont été importés autrefois par les compagnons de Christophe Colomb, et sont maintenant tout à fait acclimatés. Ils présentent l'avantage de donner des fruits en toute saison.

La mangue (3) est encore un fruit agréable, mais elle conserve toujours, même cultivée, greffée, taillée, etc., une forte odeur de térébenthine, à laquelle les Européens ont peine à s'habituer. Puis c'est la pomme cythère (4), acide et succulente (5) ; la prune monbin, qu'on trouve en abondance dans les forêts vierges, et dont la couleur est jaune ; la cerise (6) avec sa baie rouge-vif et ses trois noyaux côtelés ; la pomme cajou (7) qui présente cette particularité d'avoir sa chair formée, non

(1) Citrus aurantiaca, Aurantiacées.
(2) Citrus medica, Aurantiacées.
(3) Mangifera indica, Térébinthacées.
(4) Spondias dulcis, Térébinthacées.
(5) Spondias lutea, Térébinthacées.
(6) Eugenia Micheli, Myrtacées.
(7) Anacardium occidentale, Térébinthacées.

pas du péricarpe, mais du pédoncule devenu pulpeux, tandis que son amande est à l'extérieur du fruit ; la pomme liane (1), à la pulpe fine et parfumée; la pomme cannelle (2) très aromatique; le fruit du papayer (3), jaune-doré, ovoïde, agréable au goût; l'avocat (4) ou beurre végétal, dont tous les créoles sont friands, mais si fade qu'il faut le relever avec beaucoup de sucre ou beaucoup de sel; la noix de coco (5), où l'amateur trouve à manger et à boire, car l'écorce renferme une amande assez insipide et un liquide auquel on accorde toutes sortes de propriétés: apéritive, dépurative, etc.; la goyave (6), avec laquelle on fait de si bonnes confitures; puis ce sont les fruits de diverses sapotacées : la caïmite, le jaune d'œuf, la confiture macaque et surtout la sapotille (7), à la couleur feuille morte, et qui est, sans contredit, le meilleur fruit de ce pays... après l'ananas (8), toutefois. J'ai fait un éloge enthousiaste de l'ananas de la Martinique et je n'en retranche rien; mais combien l'ananas de la Guyane est plus fin, plus délicat, plus distingué, en quelque sorte ! c'est une nouvelle ambroisie ! On en connaît trois espèces différentes comme grosseur, mais non comme qualité, car elles sont aussi délicieuses l'une que l'autre: l'ananas commun, l'ananas maïpouri sans épine, l'ananas maïpouri épineux. Ces deux dernières espèces donnent des fruits qui pèsent parfois plusieurs kilos.

J'allais oublier la banane, ou plutôt les bananes (9), car il en est plusieurs variétés, et c'eut été une véritable lacune, car

(1) Passiflora laurifolia, Passiflorées.
(2) Anona squammosa, Anonacées.
(3) Carica papaya, Bixacées.
(4) Laurus persea, Laurinées.
(5) Cocos nucifera, Palmiers.
(6) Psidium aromaticum, Myrtacées.
(7) Sapota achras, Sapotacées,
(8) Bromelia ananas, Bromeliacées.
(9) Plusieurs Musacées.

ce fruit, comme valeur nutritive, tient le premier rang, et par là même occupe une grande place dans l'alimentation des nègres : un peu de couac et quelques bananes, et notre homme est repu.

Les plantes à racines nutritives sont le manioc (1) qui donne aux créoles le couac et la cassave (2), et aux Européens le tapioca; l'arrow-root (3), dont on extrait le sagou de la Guyane; la patate (4) dont les tubercules sont farineux et sucrés; l'igname (5) qui remplace la pomme de terre et s'accommode à toutes les sauces, tout comme le tubercule de Parmentier.

Le chou caraïbe (6) présente aussi des tubercules comestibles, mais ces tubercules sont des bourgeons; l'arbre à pain (7) porte, parmi sa frondaison, des fruits énormes formés d'une fécule dont se nourrissent les nègres. Je ne fais que rappeler en passant les bonnes salades de chou-palmiste (8) dont on conserve à jamais le souvenir, quand on y a goûté.

D'autres plantes ne peuvent pas être qualifiées d'alimentaires, au sens propre du mot, et cependant jouent un rôle important dans notre alimentation. Ce sont le cacaoyer (9), le caféier (10), la canne à sucre (11), dont la culture, autrefois prospère, est aujourd'hui tombée à zéro, par le fait de la néfaste loi Schœlcher. Et le tabac, dois-je le ranger parmi les plantes alimentaires ? Ce serait un peu risqué, bien que quelques personnes le

---

(1) Jatropha manihot, Euphorbiacées.
(2) Espèce de galette.
(3) Maranta indica, Marantacées.
(4) Convolvulus batatas, Convolvulacées.
(5) Dioscorea alata, Dioscorées.
(6) Calladium esculentum, Aroïdées.
(7) Artocarpus incisa, Artocarpées.
(8) Arec comestible, Palmiers.
(9) Theobroma cacao, Sterculiacées.
(10) Coffea arabica, Rubiacées.
(11) Saccharum officinarum, Graminées.

considèrent comme le dessert indispensable. Les gens qui ne fument pas prétendent au contraire que c'est un poison. Pour concilier tout le monde, plaçons-le, comme transaction, entre les plantes alimentaires et les plantes aromatiques. Est-ce justice?.. Toujours est-il qu'il pousse ici à l'état sauvage, que sa culture pourrait être très rémunératrice, car il n'est pas inférieur, comme qualité, à celui de la Havane. Mais on ne le cultive pas, ou du moins on ne le cultive plus, comme le reste.

Plantes aromatiques et condimentaires. — Comme il y partout des estomacs délicats, surtout ici où le climat est des plus débilitants, la nature a multiplié les stimulants sous forme d'aromes et de condiments. Comment ne pas faire honneur à des plats sucrés qui sentent bon la vanille (1), la cannelle (2), la girofle (3), la noix muscade (4) ou la citronnelle (5); à des sauces où le piment (6) s'allie au poivre noir (7), le gingembre (9) aux quatre-épices (8)? Comment, par 34 ou 36 degrés de chaleur, n'être pas tenté par ces punchs au rhum relevés de suc de citron ou de jus d'orange?

Plantes médicinales. — Malgré toutes ces bonnes choses, la chaleur aidant et aussi les émanations marécageuses, le meilleur estomac a vite fait de refuser tout service ; quand on en est arrivé là, on est bien près de tomber malade. Qu'à cela ne tienne ! à côté du mal il y a les remèdes et l'on peut dire qu'il

---

(1) Epidendrun vanilla, Orchidées.
(2) Cinnamomum zeylanicum, Laurinées.
(3) Eugenia aromatica, Myrtacées.
(4) Myristica fragans, Myristicacées.
(5) Andropogon citriodaron, Graminées.
(6) Capsicum annuum, Solanées.
(7) Piper nigrum aromaticum, Piperaciés.
(8) Amomum zinziber, Zinzibéracées.
(9) Myrtus acris, Myrtacées.

y en a dix pour un ; il y en a pour toutes les affections et pour tous les organes. Manquez-vous d'appétit ? il y a l'absinthe (1), la centaurée (2), le quassia amara (3), le simarouba (4). Est-ce la digestion qui laisse à désirer ? vite une infusion de citronnelle ou de fruits du papayer, et Messire Gaster est prêt à digérer des cailloux. Vous pouvez un beau matin avoir besoin de vomir : vous avez sous la main le bonduc (5), la calebasse (6) et l'ipécacuanha (7) ; et si vous préférez, suivant la formule, *purgare et repurgare*, vous avez l'aloës (8), le bois amadou (9), la casse fistuleuse (10), la casse ailée (11), la gomme-gutte (12), le pignon d'Inde (13), l'orelie (14), le ricin (15), le pet du diable (16). Avez-vous le malheur de posséder, comme Socrate, une épouse acariâtre? donnez-lui des tisanes d'ambrette (17), de corossol (18), d'envers (19), et le système nerveux de Madame reprendra son équilibre normal. La malaria a peut être hypertrophié votre rate? il n'y a

(1) Parthenium hysterophorus, Composées.
(2) Coutoubea spicata, Gentianées.
(3) Quassia amara, Rutacées.
(4) Simarouba officinalis, Rutacées.
(5) Guillaudina bonduc, Légumineuses.
(6) Crescentia cujete, Bignoniacées.
(7) Cephælis guianensis, Rubiacées.
(8) Aloe vulgaris, Liliacées.
(9) Hernandia guianensis, Laurinées.
(10) Cassia fistula, Légumineuses.
(11) Cassia alata, Légumineuses.
(12) Hypericum guianense, Hypericées.
(13) Jatropha curcas, Euphorbiacées.
(14) Alamanda cathartica, Apocynées.
(15) Ricinus communis, Euphorbiacées.
(16) Nom vulgaire du sablier, hura crepitans, Euphorbiacées
(17) Hibiscus abelmoschus, Malvacées.
(18) Plusieurs anonas, Anonacées.
(19) Cipura paludosa, Amaryllidées.

qu'à choisir entre l'acajou à pomme (1), l'alkekenge (2), le bois piquant (3), la liane amère (4), la pareira-brava (5) et le quinquina (6). Ou bien encore votre thorax est-il secoué par les quintes de toux d'une bronchite ou d'une pneumonie ? car ici, malgré la chaleur, ces maladies ne sont point inconnues ; la buglosse (7), l'eucalyptus (8), le frangipanier (9), la guimauve (10) apporteront le calme dans vos poumons. Le datura (11) soulagera vos accès d'asthme ; le guarana (12) jugulera votre dyssenterie ; le chardon bénit (13) chassera vos insomnies ; et si vous avez besoin d'un bon cataplasme, vous verrez que l'azier crapaud (14), l'azier françois (15), la raquette (16) ne sont point inférieurs à la graine de lin, sans compter que le bois dartre (17) fera merveille sur vos eczémas et vos pustules.

Je trouve pour mon compte qu'on transpire ici comme en aucun lieu du monde ; il paraît toutefois que certaines personnes éprouvent le besoin de suer davantage : rien de plus facile que de les satisfaire avec le jaborandi (18), le niaouli (19), et la fève

(1) Anacardium occidentale, Térébinthacées.
(2) Physalis pubescens, Solanées.
(3) Zanthoxyllum caribœum, Zanthoxillées.
(4) Cissampelos pareira, Menispermacées.
(5) Abuta rufescens, Menispermacées.
(6) Une dizaine de variétés.
(7) Anchusa officinalis, Borraginées.
(8) Eucalyptus globulus, Myrtacées.
(9) Plumeria alba et rubra, Apocynées.
(10) Malva spicata, Malvacées.
(11) Datura stramonium, Solanées.
(12) Paullinia sorbilis, Sapindacées.
(13) Argemone mexicana, Papaveracées.
(14) Graminées.
(15) Idem.
(16) Cactus opuntia, Lactées.
(17) Vateirea guianensis, Diptérocarpées.
(18) Moniera trifolia, Rutacées.
(19) Melalenca viridiflora, Myrtacées.

Tonka (1). D'autres préfèrent... comment dirai-je ?... évacuer leur vessie : il y a pour eux la canne-Congo (2), le chiendent (3), la patate l'anse (4), la remire maritime (5), la salade Mme Hector (6). Oh ! cette Madame Hector ! Quelle réputation elle a ici !

Puisque nous sommes sur le domaine de Vénus, restons-y. Il se peut que la bonne déesse vous ait fait une visite intempestive : bien vite demandez secours aux mavévés (7) et au copahu (8). Aphrodite, au contraire, s'est-elle retirée de vous ? Buvez sur le congnérécou (9), ce sera votre fontaine de Jouvence. Contre les affections du foie, nous avons le macata (10), le petit balai à graines (11), le petit balai sans graines (12), le petit balai de fruits (13) ; contre les affections utérines, les malnommées (14), ou bien l'azier la fièvre (15) ; pour chasser de l'intestin les parasites qui y ont établi indûment leur domicile, nous avons la brinvilière (16), la poudre aux vers (17), le pourpier (18), le semen-contra (19), et si d'autres insectes vous tour-

(1) Coumarouna odorata, Légumineuses.
(2) Costus arabicus, Amomacées.
(3) Chloris radiata, Graminées.
(4) Convolvulus maritimus, Convolvulacées.
(5) Remirea maritima, Cypéracées.
(6) Lactuca quercina, Composées.
(7) Potalia amara et racombea guianensis.
(8) Copaïfera officinalis, Légumineuses.
(9) Xylopia frutescens, Anonacées.
(10) Poinciana pulcherrima, Légumineuses.
(11) Scoparia, Scrofularinées.
(12) Idem.
(13) Viola polygalafolia, Polygalées.
(14) Plusieurs Euphorbiacées.
(15) Eryngium fœtidum, Ombellifères.
(16) Spigelia anthelmia, Solanées.
(17) Chœnopodium anthelminticum, Chenopodées.
(18) Portulacca halimoïdes, Portulaccacées.
(19) Artemisia semen-contra, Composées.

mentent, ce qui est assez commun ici, le carapa rouge (1), dit-on, et même le blanc peut les éloigner. (Il n'y a que les moustiques pour se moquer de tous les carapas du monde). Et comme la nature a tout prévu, même le crime, elle a donné aux empoisonneurs le sein de Vénus (2), ou pomme têton, le draconte (3) ou chou caïouve, le curare (4), et aux médecins des antidotes qui s'appellent le guaco (5), la salade soldat (6), le nicou (7), dont les braconniers de pêche se servent aussi pour enivrer le poisson. Voilà, je pense, de quoi droguer tout un monde et j'en passe... je passe les toniques, comme la noix d'Arec (8) ou le pareira-brava déjà nommé ; les astringents comme l'azier macaque (9); les antidéperditeurs comme le guarana (10), qui est la kola du pays; les antiscorbutiques, comme l'oseille de Guinée (11); les dépuratifs, comme la salsepareille (12) et différentes verbenacées. La flore Guyanaise est assez riche pour répondre à tous les besoins de la thérapeutique. Et qu'on n'aille pas dire qu'avec le progrès de la chimie, la pharmacopée végétale a fait son temps, c'est une opinion qui a cours en ce moment, mais dont on reviendra. Outre les éléments minéraux qu'on trouve dans la composition des plantes, outre les alcaloïdes que le chimiste peut isoler, il y a pour chacunes d'elles un principe spécial, quelque chose qui échappe à l'analyse comme au microscope, une force vitale dont les effets sont manifestement appréciables

(1) Carapa guianensis, Méliacées.
(2) Solanum macumosum, Solanées.
(3) Arum dracontium, Aroïdées.
(4) Se retire de plusieurs Strychnées.
(5) Mikania guaco, Synanthérées.
(6) Piper procumbens, Piperacées.
(7) Robinia nicou, Légumineuses.
(8) Areca catechu, Palmiers.
(9) Melastoma elegans, Melastomacées.
(10) Paullinia sorbilis, Sapindacées
(11) Hibiscus sabdarifa, Malvacées.
(12) Smilax officinalis, Asparaginées.

pour le physiologiste. C'est ainsi que le quinquina agit autrement que la quinine, la feuille de digitale de toute autre manière que la digitaline ; que l'opium produit des effets différents de la morphine, etc. A-t-on isolé le principe actif de l'armoise, de l'ergot de seigle, de l'ipéca ? La thérapeutique par les plantes, qui date des premiers âges du monde, n'a pas dit son dernier mot. Elle sommeille en ce moment, mais un jour elle se réveillera et nos neveux trouveront dans les forêts de la Guyane et du Contesté un large champ d'exploitation. Cela viendra à son heure, sûrement, car l'histoire est un perpétuel recommencement, et le progrès étant indéfini, chaque jour marque une nouvelle étape dans la voie du perfectionnement des sciences, de la science médicale comme de toutes les autres.

D'ailleurs, l'étude des plantes médicinales a toujours ses adeptes ; au Carsevenne comme à Cayenne, il y a des noirs qui connaissent par tradition les vertus des simples et qui en tirent profit : ce sont des charlatans et des sorciers, dira-t-on ; non, ce sont des empiriques et des précurseurs, voilà tout ; et je ne vois pas de bonne raison pour nier de parti pris les propriétés des végétaux qu'ils emploient.

Plantes textiles, tinctoriales, etc. Au point de vue industriel, la flore du Contesté offre également d'abondantes ressources, et d'autant plus précieuses que les plantes viennent spontanément et sans frais : il n'est besoin ni de semer, ni de cultiver, il n'y a qu'à récolter. Parmi les plantes textiles, outre le moucoumoucou que nous avons déjà rencontré sur les bords du Carsevenne, on trouve communément le rocouyer (1), l'agave (2), l'aloës (3), l'aouara (4), le palmier-bâche (5), l'arouma (6), le

(1) Bixa orellana, Bixacées.
(2) Agrave americana, Amaryllidées.
(3) Aloe vulgaris.
(4) Astrocaryum vulgare, Palmiers.
(5) Mauritia flexuosa, Palmiers.
(6) Maranta arouma, Marantacées.

bois-canon (1), le calalou gombo (2), diverses lianes (3), plusieurs mahots (4). le concombre torchon (5), le coton arborescent (6), le dracœna (7), le fromager (8), le ouadé-ouadé (9), le peigne macaque (10), le piripiri (11), le sorgho (12), le yucca (13), etc. Toutes ces plantes donnent au rouissage une belle filasse, très propre à faire des cordages.

Les plantes employées en teinture, ou du moins susceptibles d'être utilisées, sont également nombreuses ; je me contente d'en citer quelques-unes au hasard: L'arecquier (14), la bignone écarlate (15), le bois de campêche (16), le coumaté (17), l'indigotier (18), la liane sang (19), le moussigot (20), le rocouyer (21), le yayamadou (22), etc.

Mais la plus grande richesse du Contesté au point de vue industriel, c'est le caoutchouc. On sait que le meilleur caoutchouc vient de l'Amazone, d'où il est expédié en Europe sous

---

(1) Cecropia peltata, Artocarpées.
(2) Hibiscus esculentus, Malvacées.
(3) Plusieurs familles.
(4) Idem.
(5) Momordica operculata, Cucurbitacées.
(6) Gossypium arborescens, Malvacées.
(7) Dracœna draco, Asparaginées.
(8) Bombax pentandrum, Bombacées.
(9) Malva americana, Malvacées.
(10) Apeiba aspera, Tiliacées.
(11) Urena lobata, Malvacées.
(12) Holcus saccharatus, Graminées.
(13) Liliacées.
(14) Areca catechu, Palmiers.
(15) Bignonia chica, Bignoniacées
(16) Hematoxylon campechianum, Légumineuses.
(17) Vateria guianensis, Dipterocarpés.
(18) Indigofera tinctoria, Légumineuses.
(19) Tetracera ovalifolia et tigarea, Dilléniacées.
(20) Idem.
(21) Bixa orellana, Bixacées.
(22) Myristica sebifera, Myristicacées.

le nom de caoutchouc de Para. Le Contesté, dans tout le bassin de l'Araguary, dans celui de l'Oyapock, est riche en arbres à caoutchouc (1) ; mais il en est de ces arbres comme des autres, ils ne sont pas du tout exploités. Les seringueros (2) n'ont pas encore exploré les Guyanes, et les noirs, comme de juste, trouvent ce travail indigne d'un homme libre.

Un autre arbre donne une gomme qui peut être appelée à remplacer la gutta-percha de Malaisie, devenue de plus en plus rare : c'est le balata franc si fréquent dans les forêts du Contesté. Il donne un produit intermédiaire entre la gutta et le caoutchouc ; c'est une matière blanc-grisâtre, élastique, constituant un excellent isolant pour les courants électriques. Jusqu'ici la gomme du balata a été peu employée, mais c'est peut être parce qu'elle n'a pas été lancée et qu'elle est en somme peu connue des électriciens.

Me voici bien loin de la Savane, l'intérêt du sujet m'a peut-être emporté au-delà des limites permises à un simple excursionniste, mais je ne regrette rien ; le Contesté étant un pays absolument neuf, inconnu de la plupart des Français, je ne puis faire moins que d'en montrer les richesses. Dire que j'ai vu et reconnu toutes ces plantes serait beaucoup exagéré : il faudrait des mois de séjour ici, un travail quotidien énorme pour apprendre à connaître cette flore si nombreuse et si compliquée qu'un certain nombre d'espèces n'ont jamais été classées. Mais grâce à Spatch, à Sursin et à quelques autres indigènes, j'ai pu me familiariser quelque peu avec les plantes les plus usuelles, de sorte que cette promenade à travers la Savane était pour moi des plus intéressantes ; et si ma chasse fut médiocre, en revanche, la botanique m'a procuré un plaisir ineffable. Et comme il est impossible d'herboriser sans entrer en connais-

(1) Hevea guianensis, Euphorbiacées.
(2) Indigènes qui récoltent le caoutchouc.

sance avec le monde des insectes, j'ai fait d'une pierre deux coups : j'ai vu des coléoptères, des lépidoptères et autres bestioles à six pattes, comme on n'en voit pas en France. C'est une engeance qui pullule littéralement, c'est à se demander à quoi servent les oiseaux et autres insectivores qui peuplent la forêt. Sur toutes les plantes, sur les feuilles, sur les racines, sur le bois mort, c'est un véritable fourmillement, c'est une exubérance de vie qui n'a d'analogue que l'exubérance de la végétation.

Je ne dirai rien des moustiques, ce fléau des bipèdes et des quadrupèdes, dont j'ai déjà eu trop l'occasion de parler par malheur pour mon épiderme, et je n'ose dire qu'il n'en sera plus question avant mon départ ; mais à côté, combien d'autres animalcules aussi nuisibles sous d'autres rapports ! Il est à remarquer, du reste, qu'à l'encontre des autres classes d'êtres animés, la classe des insectes ne présente guère que des espèces malfaisantes. Le papillon lui-même qu'on serait tenté de prendre pour un être inoffensif, commandant plutôt l'admiration en raison de ses vives couleurs, de sa gracieuse insouciance, de la légèreté de son aile, est un insecte nuisible à l'état de larve, alors qu'il est une chenille plus ou moins répugnante. Une espèce cependant fait exception, c'est le *bombyx hesperus*, ou ver à soie de Cayenne : il est vrai que ses déprédations lui sont pardonnées uniquement à cause de ses cocons qui donnent une soie de très belle qualité. Mais les autres !... J'ai cité tout à l'heure le gros papillon turquoise : celui-ci est vraiment le roi des papillons, celui qui étonne par ses dimensions majestueuses et charme par l'azur de son manteau. Et avec lui combien d'autres, diversement bariolés et de toutes les tailles, véritable multitude dont est formé son royaume !

Puis on trouve différentes espèces d'araignées, dont une variété, l'araignée crabe (1), produit une morsure des plus veni-

(1) Mygale avicularia.

meuses ; des scorpions, plus ou moins dangereux ; une scolopendre (1) ou mille-pattes, à venin également redoutable ; le *fulgore porte-lanterne* (2), d'un éclat plus brillant que notre ver-luisant ; la luciole ou mouche à feu, qui est un papillon nocturne (3) ; la chique (4), qui s'introduit sournoisement sous la peau de l'homme et des animaux ; le ver macaque (5) qui dispute à la chique l'honneur d'être antropophage ; l'arlequin de Cayenne (6) dont l'habit bariolé est splendide ; la lamie de Cayenne (7) qui porte une paire de cornes superbes ; la mouche éléphant (8) dont la trompe vous suce le sang comme le dard d'un vulgaire moustique, sans laisser toutefois ces démangeaisons interminables produites par les maringouins ; la fourmi blanche (9) ou termite, le fléau des habitations où elle dévore tout, jusqu'aux vêtements et aux bois ; la fourmi rouge avec laquelle j'ai fait connaissance désagréablement au Carbet pêcheur ; la fourmi flamande qui donne la fièvre ; la fourmi manioc qui dévaste les plantations, etc., etc.

On trouve encore dans les forêts des abeilles sauvages qui produisent un miel de très bonne qualité ; et çà et là, des guêpes, d'énormes guêpes qui établissent leur repaire jusque sous le toit des nègres. Il y a même une colonie qui a eu l'audace de faire son nid dans notre case et avec qui nous vivons en très bonne intelligence.

Tandis que je suis sur le chapitre de la faune, je me hâte de dire un mot des reptiles : les serpents sont les mêmes qu'à la

(1) Scolopendra morsitans.
(2) Fulgora lanternaria.
(3) Lampyris noctiluca.
(4) Sarcopsylla penetrans.
(5) Dermatobia homines.
(6) Acrocinus longimanus.
(7) Lamia horrida.
(8) Oryctes nasicornis.
(9) Tannes lucifugus,

Guyane, aussi dangereux, mais en somme peu nombreux, puisque, dans toutes mes excursions, je n'en ai pas rencontré un seul. Pas le plus petit boa, pas le moindre serpent corail! Je connais en France plus d'un endroit où les vipères sont plus à craindre.

Mais il est temps de fermer cette longue parenthèse. J'ai tenu à montrer, puisque l'occasion s'en présentait, les richesses des forêts du Contesté, ou plutôt à donner un rapide aperçu des ressources industrielles, commerciales, alimentaires de ce pays ; richesses inexploitées, ressources à mettre en valeur. Il n'est pas trop tôt de reprendre le récit de mon excursion dans la Savane de l'Est ou plutôt de le terminer, car moitié chassant, moitié herborisant, nous étions arrivés à l'une des extrémités de la prairie, au bord même du Carsevenne.

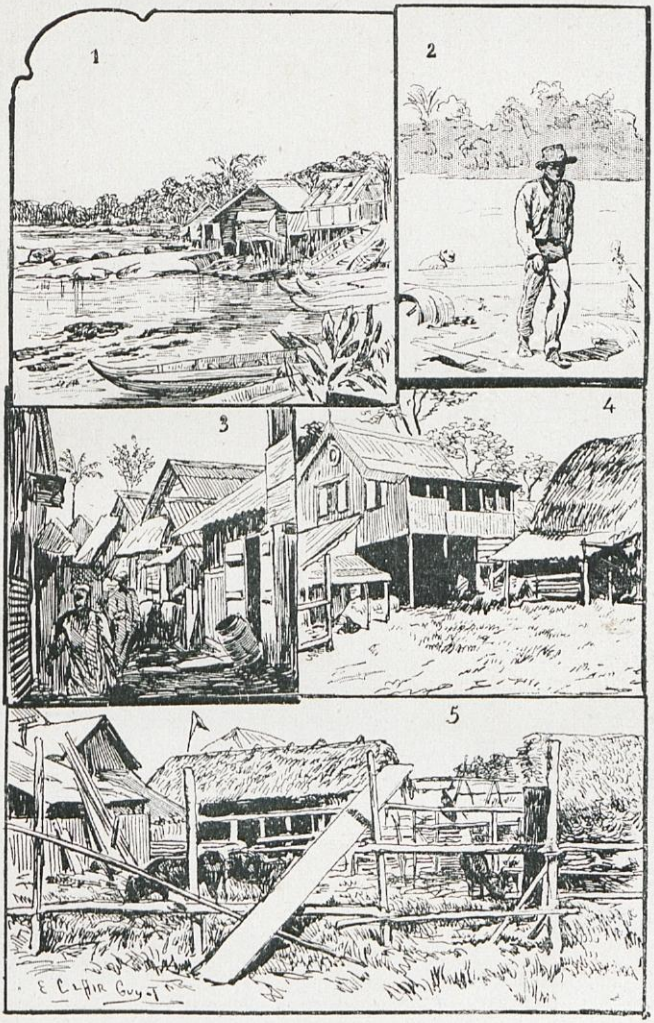
Quelle n'est pas ma suprise d'apercevoir, à 300 mètres en amont, les villages de Daniel et de Firmine dont les toits de tôle fulgurent au soleil! nous distinguons facilement les allées et venues des habitants, nous reconnaissons Firino qui fait des voyages de notre case au chaland amarré en face. Ainsi, malgré tous ces détours, tous ces crochets sous bois, après avoir fait 7 à 8 kilomètres en zigzaguant de droite et de gauche, nous ne sommes qu'à quelques portées de fusil de notre demeure. Pourquoi, diable ! ne sommes-nous pas venus en bateau ? c'eût été moins de fatigue !

Sur le bord de la rivière nous trouvons avec bonheur un carbet délicieusement ombragé et un alcarazas rempli d'eau fraîche. Spatch boit à pleines gorgées ; mais moi, plus défiant, je me contente d'un fort gargarisme. Ce liquide tentateur ne me dit rien qui vaille. L'eau est limpide, sans doute, mais d'ou vient-elle ? Probablement de la rivière qui coule à nos pieds et qui est empestée de malaria. Ah ! si j'étais convaincu que les moustiques seuls sont à craindre ! Mais qui a dit cela ? des savants qui ont étudié le paludisme sur

les bords de la Seine ou de la Sprée! Il est permis d'être sceptique ; et comme je ne tiens pas à braver la fièvre de gaieté de cœur, ni l'intermittente, ni la remittente, ni la pernicieuse, je préfère m'abstenir. Et puis, en ma qualité d'hygiéniste professionnel, ne dois-je pas prêcher d'exemple ? Pas d'eau sans filtre ! et j'ai oublié d'emporter le mien.

L'eau aux colonies ! voilà, certes, un sujet d'intérêt capital, et il est étonnant de voir comme on s'en désintéresse ici. Tous les habitants de Daniel souffrent peu ou prou de la malaria, et rares sont ceux qui possèdent un filtre. Dans quelques cases, on recueille, dans des baquets ou des tonneaux, l'eau qui tombe sur les toits ; mais la plupart des indigènes boivent l'eau du fleuve, telle qu'elle se présente, sans même la faire bouillir. Avec cela qu'elle a bon goût l'eau du Carsevenne ! elle pue ! elle a en outre une de ces saveurs nauséeuses, qui persiste même après le passage à travers les bougies de porcelaine ! Chacun sait que c'est le *nec plus ultra* des appareils à filtrer. Notre ami Sursin possède un de ces filtres perfectionnés, qu'il a acheté sur la foi des réclames et qu'il considérait comme le dernier mot de l'hygiène. A sa grande stupéfaction, son eau filtrée est imbuvable, tellement elle a un goût de pourri. En réalité tous les filtres sont bons, si on ne leur demande que de retenir les corps solides en suspension, mais aucun n'est capable d'arrêter au passage les toxines, c'est-à-dire les poisons organiques solubles. Tous d'une eau trouble font une eau limpide ; mais c'est là un trompe-l'œil : le poison a passé à travers les mailles comme le reste. Dans nos pays où, en dehors des grandes villes, l'eau potable se montre partout, l'inconvénient est minime, mais aux colonies le problème subsiste entièrement.

Pour être inoffensive, l'eau ne doit pas seulement être filtrée ; je dirai même qu'elle n'a pas besoin d'être filtrée, pourvu qu'elle soit stérilisée, c'est-à-dire débarassée de tous les produits organiques quelle tient en dissolution. C'est pourquoi on recom-



A Daniel (suite) :

1. Firmine. — 2. Le nègre Firino. — 3. Une des rues principales à Daniel. — 4. Une place publique. — 5. Le parc de *Môssieu* Tardon.

mande de la faire bouillir : l'opération est bonne, mais on n'a pas toujours le loisir de la faire, surtout s'il s'agit de grandes quantités; de plus l'eau bouillie est indigeste et peu agréable à boire.

Obtenir une eau stérilisée par un procédé simple, pratique, rapide, et en même temps économique, tel est le problème dans son entier. A l'heure actuelle, il faut le répéter, nous médecins, aucun filtre, qu'il provienne d'un Institut ou d'autre part, n'est capable de donner ce résultat; de toute nécessité il faut, pour avoir toute sécurité, stériliser l'eau d'abord, la filtrer ensuite. Trouver un agent capable de détruire toutes les matières organiques d'une eau contaminée, sans que les substances minérales fussent elles-mêmes décomposées, c'était facile; mais il fallait, de plus, éviter l'action nocive sur les tissus de l'économie, ce qui était moins commode. Sans grand bruit, un chimiste éminent de Paris (1) a résolu la difficulté, et rendu ainsi un réel et inappréciable service aux populations tropicales. Voici comment il procède : il brûle toutes les matières organiques en solution à l'aide du permanganate de chaux, qui possède les mêmes propriétés que le permanganate de potasse, tout en ayant une toxicité beaucoup moindre. Bien entendu, il importe de limiter strictement l'action du permanganate à la stérilisation du liquide. Pour cela, la solution concentrée, dite *Monol*, est versée goutte à goutte dans l'eau à stériliser. Tant qu'il existe des matières organiques libres, qu'on les appelle toxines ou d'un autre nom, l'eau ne se colore pas, malgré la couleur rouge-violet intense du permanganate ; mais dès que la stérilisation est effectuée, le permanganate n'est plus décomposé et le liquide prend une teinte légèrement rosée ; il faut alors arrêter l'opération.

Voilà pour le premier temps. Il suffit maintenant de filtrer

(1) M. Trouette, 15, rue des Immeubles-Industriels.

l'eau à travers le manganèse, qui retient l'excès de permanganate : l'eau redevient incolore, elle est fraîche au goût et absolument stérile, tout en restant légèrement oxygénée, ce qui ne saurait nuire à ses qualités digestives. On conçoit maintenant pourquoi je tiens tant à mon filtre Lutèce, et que, l'ayant oublié, je préfère souffrir de la soif plutôt que de risquer une attaque de malaria.

Nous étions si bien sous ce carbet, à l'ombre des grands balatas, que nous aurions volontiers prolongé notre séjour dans cet endroit délicieux. Il faut pourtant songer au retour, il est dix heures, et nous devons déjeuner à midi.

Par où reviendrons-nous ? faut-il refaire le même chemin ? Spatch est d'avis que nous devons retourner sur nos pas. Moi, j'opine pour couper au plus court ; nous sommes à quelques cents mètres du village, pourquoi nous astreindre à faire 8 ou 10 kilomètres en plein soleil, à travers une savane torride ? Si au moins nous avions chance de rencontrer du gibier ! Mais il est probable que la même déconvenue nous attend. Spatch, qui est toujours conciliant, se range à mon opinion... il eut bien tort!

Il y a bien une autre ressource : si seulemeut cet animal de Firino pouvait nous apercevoir ! il est toujours là, sur le port, à bailler aux... urubus. Nous le hélons de toutes nos forces, espérant qu'il nous entendra et viendra nous chercher avec son bateau, ce qui serait le plus simple. Mais nous avons beau nous époumonner, la distance est trop grande pour que la voix parvienne jusqu'à lui... à moins qu'il ne fasse la sourde oreille ! il en est bien capable ! les rames lui paraissent si lourdes à manier ! Ah ! il est bien de sa race, celui-là, et je doute que le duc d'Aumale ait jamais été satisfait de ses massages.

Bon gré, mal gré, il faut donc compter sur nos seules jambes pour revenir, et nous nous résignons à rentrer sous bois en côtoyant, cette fois, les bords de la rivière. Nous ne les suivons pas longtemps.

Je n'avais point réfléchi que tous ces rios devaient avoir, à leur embouchure, une largeur plus considérable, de sorte que nous sommes arrêtés, dès nos premiers pas, par d'énormes fossés ou fangeux ou remplis d'eau. D'autre part, ces ponts naturels, sur lesquels j'avais fait en venant mes débuts en acrobatie, font défaut; de gué, il n'y en a point ; aussi nous faut-il chaque fois remonter ou descendre le lit de tous ces ruisselets jusqu'à la rencontre d'un passage, et voilà notre voyage en zig-zag qui recommence à travers tous les obstacles énumérés. Pour faire ces trois cents mètres, nous mettons exactement deux heures, ce qui est tout dire, et ce ne fut pas sans péripéties. En traversant une de ces rivières, Spatch, qui me précédait, s'enlize tout d'un coup: les deux pieds disparaissent dans la vase, puis les mollets, puis les genoux... plus il se débat pour sortir de cette glu, plus il enfonce... j'ai cru un instant qu'il allait disparaître en entier, ce qui serait sans doute arrivé si je n'avais été près de lui ; de la terre ferme, je lui tends, en guise de perche, le canon de mon fusil, et, non sans peine, je le ramène à moi, mais dans quel état! Nous finîmes par rire de l'aventure, mais, pendant quelques minutes, j'eus bien peur d'un dénouement tragique.

Nous atteignons enfin Daniel, exténués, mourant de faim et de soif. Heureusement que nous avons la perspective d'un excellent déjeuner : Sully-l'Admiral nous a conviés pour un repas pantagruélique. Damoisy, Noël et Sursin nous attendent ; sans plus tarder, nous nous acheminons vers la demeure de notre amphitryon.

Il y a des jours dans la vie où l'on éprouve de singulières sensations : l'esprit paraît tout d'un coup désorienté, on semble comme perdu au milieu des objets qui vous sont les plus familiers; on les reconnaît et on ne les reconnaît pas. Est-ce hallucination ou perte subite de la mémoire? Puis une éclaircie se fait dans l'esprit, on se ressaisit, le nuage disparaît et

tout redevient lucide. C'est ce que j'éprouvai aujourd'hui en arrivant chez notre hôte : j'eus quelques minutes d'ahurissement en ne reconnaisant plus la case où le soir de notre arrivée nous étions venus prendre le punch-apéritif. Je suis chez l'Admiral et ce n'est plus le même magasin; la case me semble changée de place, ce n'est plus la même négresse qui nous accueille, cette Louise si gaie, si rieuse, si *bon enfant*. Non, celle-ci est tout autre : elle est plutôt mélancolique et langoureuse, elle est aussi d'un noir plus intense, et j'ajoute qu'elle est jolie, oui, jolie, bien que cela soit surprenant de rencontrer une beauté noire. Un corps sculptural, des lignes d'un galbe parfait, cela se voit assez fréquemment aux Antilles; mais celle-ci, en plus, possède des traits réguliers, des yeux de velours, une bouche fine et un nez délicieux. De face comme de profil, elle est vraiment séduisante. Si elle avait la taille plus élancée, moins trapue ; si les yeux étaient plus largement fendus, je la prendrais volontiers pour une Indienne ; mais c'est bien une négresse, elle a bien les caractères de la race.

Et puis la coquette possède, tout comme une Parisienne, l'art de rehausser ses charmes : elle a arboré certain madras bleu-céleste dont la suavité se marie harmonieusement avec l'ébène de son épiderme. Et dès lors, je comprends : mon Sully-l'Admiral a deux maisons, une de moins que Cadet-Roussel, mais les deux ont des poutres et des chevrons, et chacune a sa ménagère, ce qui compense l'infériorité du nombre. Sans doute, il eût pu avoir un seul magasin, plus vaste, avec deux servantes, si une était insuffisante pour la besogne ; mais a-t-il pensé que ses affaires marcheraient moins bien qu'avec deux logis séparés? Peut-être. En tout cas, cela n'est point mon affaire. Pourtant il m'a semblé, d'après l'expression attristée de la Céleste (ainsi nous la baptisâmes à cause de sa coiffure), qu'elle supportait assez mal cette existence en partie double du maître de la maison ; il est probale qu'elle ne voyait

pas l'autre, la Louise, d'un très bon œil. Cette deuxième boutique que l'Admiral possédait au centre de Daniel lui portait certainement ombrage. Elle était sans doute maîtresse incontestée ici, dans cette jolie case, bien située au bord du Carsevenne, au-dessus du rapide qui tourbillonnait sous nos yeux avec un bruit de tempête, mais l'autre! Qu'avait-il besoin, ce Sully-l'Admiral, de ces deux cases? et que lui manquait-il ici?

Ces réflexions, la Céleste les faisait-elle véritablement? Je le crois, mais cela ne parut pas autrement qu'aux regards langoureux glissés de temps à autre vers le maître de céans.

De fait, elle était bien plus agréable à regarder que la Louise, bien plus avenante et surtout incomparablement plus belle. Et si l'on eût demandé notre avis, on lui eût fait complaisamment place à notre table ; c'est comme convive et non comme servante qu'elle eût participé au festin. Mais le maître en avait décidé autrement. C'est du reste dans la tradition aux Antilles, la femme n'est jamais qu'une servante ; la négresse est restée dans une condition inférieure par rapport à l'homme, il semble qu'elle seule n'ait pas été affranchie par la loi Schœlcher.

Je ne m'étendrai pas sur le menu qui nous fut servi par les noires menottes de la Céleste, et qui cependant m'étonna par son ordonnancement. A mille lieues de France, ce fut un vrai déjeuner à la française : hors-d'œuvre, entrées, rôtis, dessert, vins et liqueurs, le programme fut complet. Commencer par des radis roses et des olives, c'était déjà pas mal ; mais le reste !... d'abord des cervelles !... des cervelles de quoi ? j'aurais bien voulu le savoir, mais L'Admiral s'entête à ne le point vouloir dire. Pourquoi ? Mes soupçons seraient-ils fondés ? j'ai une vague idée que ce sont des cervelles de singe ; il y a certaines circonvolutions qui me rappellent d'une façon frappante le cerveau humain.

Voilà certes une circonstance où il serait plus qu'intéressant

de savoir si, oui ou non, l'homme n'est qu'un singe perfectionné... ou dégénéré ; car enfin, si parmi mes ancêtres il faut compter des gorilles, des chimpanzés et des macaques, me voilà aujourd'hui passé à l'état de cannibale, et même *proh pudor !* cannibale enragé, puisque j'avoue avoir fait honneur à ces cervelles simiesques et que je suis prêt à recommencer, à l'occasion.

Toujours est-il que depuis ce jour j'éprouve comme de l'indulgence pour les anthropophages ; je les prenais autrefois pour des gens féroces, maintenant ce ne sont plus que de fins gourmets : ce que c'est que de manger à la même table ! Et si quelque habitant des pays civilisés me jette la pierre, je déclare m'en moquer et lui dénier toute compétence tant qu'il n'aura pas goûté d'un plat comme celui-là.

Après les cervelles, nous eûmes le poisson, un aymara superbe, dressé sur un lit d'herbes odorantes, et que j'eusse pris volontiers pour un brochet de mon pays. Puis ce fut le tour d'un poulet rôti, bien blanc, bien gras et aussi dodu qu'une poularde du Mans. Avec des truffes, il eût été parfait ; mais au Contesté, les truffes ne se connaissent que par ouï-dire.

Un déjeuner sans fromage est toujours incomplet ; nous eûmes donc du fromage, un vrai fromage de Gruyère. Les desserts ne furent pas oubliés, desserts créoles, mais devant lesquels un Européen ne saurait faire la grimace, puisque c'étaient des bananes, des oranges, des biscuits. Le tout fut arrosé de bière, de vin de Bordeaux et même de champagne de la bonne marque ; les bouchons sautèrent gaiement au plafond, le blond liquide pétilla dans nos verres et nous bûmes au retour du *Georges Croizé* et à la santé de ses passagers. Puis la Céleste, nous ayant servi des cigares et des liqueurs : chartreuse, rhum, cachace, se retira dans ses appartements, comme il sied à une femme bien stylée quand les hommes sont entre

eux. La conversation ne l'eût cependant point scandalisée, car il ne fut question que de l'histoire du Contesté pendant ces dernières années. C'était une bonne aubaine pour moi ; je ne savais en effet rien ou à peu près de ce coin des Guyanes où nous étions venus, les auteurs ayant oublié d'en faire mention. Est-ce parce que les conquérants n'y ont point étalé leurs prouesses ? ou parce qu'aucune dynastie n'y a établi sa domination ? C'est possible. Je serai donc le premier à faire l'histoire de ces contrées. Ma tâche sera du reste facile, car cette histoire est brève comme celle de tous les peuples heureux.

A l'instar des grands historiens, je diviserai ma relation en plusieurs périodes :

1° La *période préhistorique*, dont les commencements se perdent, suivant la formule, dans la nuit des temps et qui se termine à l'arrivée des Espagnols avec Christophe Colomb ;

2° La *période légendaire de l'Eldorado*, qui comprend les XVI^e^ et XVII^e^ siècles jusqu'au traité d'Utrecht (1713) ;

3° La *période agricole*, du traité d'Utrecht à la découverte des placers du Carsevenne en 1894 ;

4° La *période des placers*, qui dure encore.

1° Période préhistorique

Pour écrire l'histoire des temps qui précédèrent la découverte de l'Amérique, il n'est pas besoin de remonter au déluge. Nous ne savons absolument rien de cette période, sinon que ces pays étaient occupés par des tribus d'Indiens dont on retrouve les descendants dans les hautes terres sous le nom de Onapichianes, Yarapiry, Chiricoumas, Calayouas, Oyampis, Roucouyennes, Cherdoss, Tapouyes, Apalis, Galibis, etc. Je ne cite là que les noms des principaux groupements établis sur le territoire Contesté ; beaucoup d'autres agglomérations vivent en Guyane ; mais toutes ces tribus appartiennent à la même famille : malgré la différence des appellations, la similitude des

idiomes permet de conclure à la communauté d'origine : ce sont les descendants des Caraïbes, et ceux-ci n'étaient qu'un embranchement de la grande famille des Peaux-Rouges, dont ils avaient, du reste, la haute stature, les cheveux longs et le teint cuivré.

D'où viennent-ils? quel fut le berceau originel de cette race? depuis combien de temps ces premiers fils de l'Amérique sont-ils fixés au Contesté? Autant de questions qui ont des chances de rester insolubles. Tout ce que l'on sait, c'est qu'essentiellement pêcheurs et chasseurs, ils habitaient les bords de la mer au moment de l'arrivée des Européens, et que, peu à peu, fuyant les envahisseurs, ils ont remonté les rivières et se sont réfugiés dans l'intérieur, refusant d'accepter, contre leur indépendance, les bienfaits de notre civilisation; il est vrai qu'elle ne se traduisit, pour eux, que par des rapines, des viols et des arquebusades.

Du reste, tels ils sont aujourd'hui, tels ils étaient il y a quatre cents ans, et on peut dire : tels ils furent pendant les siècles qui précédèrent la conquête. A peu de choses près, les mœurs sont restées les mêmes, les coutumes n'ont pas changé; la seule différence entre les Indiens d'autrefois et ceux de la fin du XIX^e^ siècle, c'est que les premiers étaient antropophages et que leurs descendants ne le sont plus. A part cela, ils sont toujours les enfants des profondes solitudes, les fils des forêts mystérieuses, les voyageurs des grands espaces. On sait encore que leur nombre va diminuant tous les jours, que les tribus disparaissent les unes après les autres, décimées par l'alcool, la variole, la lèpre et aussi parfois par la poudre à canon.

Toujours est-il que ces Indiens connurent autrefois, avant l'arrivée des conquérants, une époque de prospérité, qu'ils avaient une existence heureuse et indépendante. Ils naissaient libres, vivaient de pêche et de chasse, et arrivaient à une vieillesse honorée paisiblement, sans besoins et sans désirs. On a

prétendu qu'ils avaient acquis un certain degré de civilisation, et cette affirmation s'appuyait sur le fait de quelques objets fabriqués trouvés dans les sépultures, sur les bords du Counani et du Cachipour. C'est une exagération manifeste et je me refuse à voir dans les Indiens de l'Amérique équinoxiale autre chose que des sauvages. On ne rencontre chez eux aucune trace de cette organisation sociale, de cette culture intellectuelle, de ce développement artistique même, que les Espagnols trouvèrent chez les habitants du Pérou, sous la dynastie des Incas. Ils savaient sans doute tresser le jonc et en faire des paniers, pétrir l'argile et en tirer une poterie grossière, fondre l'or et en fabriquer des anneaux et des bracelets, mais c'est tout. Et je trouve le bagage insuffisant pour constituer un commencement de civilisation. De tout temps ils ignorèrent toute science et toute industrie; des richesses de leur sol, ils n'ont rien su extraire ; ils marchaient sur des mines de fer, et pour garnir la pointe de leurs flèches ou de leurs harpons, ils en sont restés aux dents de requin; ils vivaient dans des forêts où sont les plus beaux bois du monde, et ne savaient construire ni bateaux ni maisons: des pirogues formées d'un seul tronc d'arbre évidé, des huttes faites de bambous et de feuilles de palmier, c'est tout ce qui sortit de leur cerveau.

Et l'on se demande quelle loi préside à l'évolution de la race humaine, quand on voit ses différentes agglomérations suivre des destinées si différentes : les unes marchant d'un pas continu à la conquête du progrès et les autres s'immobilisant dans leurs habitudes séculaires; les unes poursuivant le développement progressif de leurs facultés, perfectionnant leur cerveau, transformant leurs impulsions instinctives en actes intelligents, et les autres piétinant sur place, occupant sur l'échelle de la zoologie un degré à peine supérieur à celui des chimpanzés et des gorilles ; les unes s'adonnant à la culture des lettres, des sciences et des arts, et les autres continuant de vivre de la vie

bestiale et toute imitative, ne sachant rien créer, rien inventer, et éternisant cet âge de pierre où l'on allume du feu en frottant deux morceaux de bois, où l'on fait bouillir l'eau dans les calebasses en y projetant des cailloux incandescents.

Toutefois, je m'imagine que cette vie au grand air, ces courses à travers les forêts immenses, ces poursuites des animaux sauvages dans les savanes infinies devaient avoir autant de charme qu'elles ont de poésie; et si la recherche du bonheur doit être le but suprême de la vie, on peut se demander si les Indiens libres n'étaient pas plus près de l'idéal que la plupart de mes concitoyens, et si ce n'est pas nous qui avons fait fausse route.

Ils n'ont pas, dira-t-on, les bienfaits de la civilisation; mais cette civilisation, est-ce un vrai progrès? Pour quelques-uns qui en jouissent, combien en souffrent et en meurent! Cette civilisation, si elle apporte à quelques privilégiés un peu plus de bonheur, donne-t-elle au plus grand nombre autre chose que déboires et infortunes?

Non, les sauvages de l'Amérique ne connaissent pas le luxe des grandes villes, mais ils ont le soleil, ils ont l'espace, ils ont la liberté; ils ne savent ni lire ni écrire, mais ils ont l'indépendance, et s'ils refusent les beautés de la civilisation c'est qu'ils redoutent ses laideurs.

Pendant des siècles, ces Indiens vécurent heureux, n'ayant d'autre souci que de pourvoir à leur subsistance, souci médiocre dans un pays où les fleuves et les mers regorgent de poissons, où les savanes rivalisent avec les forêts pour l'abondance et la variété du gibier. Ils étaient heureux, parce qu'ils savaient borner leurs désirs, n'ayant pour tout vêtement qu'un pagne en feuilles de palmier, pour toute parure que des plumes et des coquillages. Ils partageaient leur temps entre la pêche et la chasse, tantôt sillonnant les fleuves dans leurs longues pirogues, et tantôt parcourant les forêts à la poursuite des jaguars et des tapirs. Ils n'avaient pas

de religion, mais plutôt des superstitions, comme tous les primitifs : ils adoraient le soleil, ils adoraient la lune, mais ce culte ne se traduisait par aucun signe extérieur : ni invocations, ni temples, ni idoles, ni prêtres ; par contre, ils s'entouraient de fétiches et d'amulettes. Je ne dirai pas qu'ils s'adonnaient à la musique et à la poésie, et pourtant on connaît quelques mélodies où ils chantaient la jeunesse et l'amour.

Etaient-ils polygames? On l'a dit ; mais c'est là une erreur, ou tout au moins une mauvaise interprétation des coutumes des Caraïbes. En tout cas, ce n'était pas la polygamie à la manière des Orientaux : à côté de la femme légitime, épousée solennellement, il se rencontrait parfois une, rarement deux concubines, filles ou veuves des prisonniers de guerre, dont on avait savouré les beefsteaks et les côtelettes quelque temps auparavant. Car, le cannibalisme de ces Indiens ne s'exerçait que sur les hommes ; on épargnait les enfants, et les femmes étaient réparties entre les vaiqueurs... dans l'intérêt de la repopulation. C'étaient des captives, ce n'étaient pas des épouses ; c'était, si l'on veut, un butin de guerre, et nous savons que les choses ne se passaient pas autrement chez les peuples guerriers de notre vieux continent.

Ce qui a contribué surtout à donner lieu à cette créance de la polygamie, c'est que, chez tous les Caraïbes, un guerrier pouvait toujours répudier sa femme pour en prendre une autre ; il y avait là une forme de divorce, mais l'intransigeance des jésuites qui, au XVII^e^ siècle, essayèrent de catéchiser ces populations, eut vite fait de qualifier cette coutume de polygamie.

Le mariage, au contraire, était en honneur parmi les Indiens, ce qu'on ne voit pas ordinairement chez les peuples polygames. C'était en effet jour de fête à la tribu quand un jeune guerrier prenait femme, quand la jeune fille nubile quittait la case paternelle pour suivre l'époux de son choix. L'on voyait alors le jeune Caraïbe, le chef couronné de ses plus belles plumes

d'aras, le visage tailladé de tatouages savants, la poitrine constellée de dessins bizarres faits avec la pointe d'une épine, se rendre avec gravité à la hutte de la fiancée et dédommager les vieux parents de leur sacrifice en leur laissant de riches cadeaux : des colliers de coquillages, des plumes de perroquets, des griffes de tigre, des dents de requin, etc. Puis au retour du jeune couple, toute la tribu était en liesse, les tam-tams réveillaient les échos du voisinage, les danses commençaient à la nuit et duraient jusqu'au jour, et les vieillards eux-mêmes présidaient aux réjouissances en fumant le long calumet.

Ce n'étaient pas là les seuls jours de fête : tous les ans, à la même époque, revenait la cérémonie du *curare*, alors que les guerriers de plusieurs tribus amies se rassemblaient en grande pompe, que les plus vieilles femmes veillaient des nuits entières, autour du feu sacré, respirant des émanations mortelles, et souvent terminant là leur carrière, premières victimes du plus subtil des poisons. Et quand les dernières fumées avaient disparu, les chefs présidaient solennellement à la distribution de la terrible mixture, donnant à chaque guerrier une part égale, la provision pour une année.

Parfois la tranquillité de cette vie toute patriarcale était troublée par des cris de guerre : la discorde avait éclaté entre deux tribus, il fallait du sang. Mais avant tout engagement, les vieillards, ceux qui valent plus par le jugement que par le bras, s'assemblaient et tenaient conseil. Il n'y avait point de longs discours, point de mots ronflants, point de phrases creuses ; non, c'était dans le plus profond silence que se faisait la délibération. Le regard fixe, les membres dans l'immobilité la plus complète, la fumée de leurs calumets montant en spirales vers le ciel bleu, ces hommes aux cheveux blanchis par l'âge, qui furent de vaillants guerriers, réfléchissent longuement, pèsent le pour et le contre ; tant que dure la palabre, pas une voix ne se fait entendre ; à peine de temps

en temps une interjection rauque sort de l'un des séniles gosiers. Et c'est tout. Après un temps plus ou moins long, l'accord étant complet, les calumets sont éteints et la séance est levée. Si c'est la guerre, tous les hommes valides prennent aussitôt leurs armes, leurs flèches, leurs lances, et se mettent en campagne sous la conduite du plus brave : on ne reviendra maintenant qu'après avoir scalpé un certain nombre de chevelures.

Puis c'étaient, au retour des vainqueurs, des rondes infernales à la lueur rouge des brasiers, des danses effrénées autour des prisonniers de guerre ; et plus tard, quand l'excitation était à son apogée, c'était le carnage, l'égorgement des captifs, la curée horrible où l'on se disputait le sang des victimes, où l'on s'arrachait les morceaux de leur chair pantelante, que les uns dévoraient tout sanglants, que les autres faisaient cuire au bout d'une lance. Et l'orgie continuait jusqu'au jour.

Silencieux et livides, solidement liés à un tronc d'arbre, les malheureux captifs, raillés, bafoués, insultés, entendaient ces menaces de mort, voyaient ces préparatifs de carnage, ces apprêts de festin et restaient impassibles. Habitués dès l'âge le plus tendre à mépriser la mort, élevés dans la prévision de cette fin terrible, ils étaient résignés et attendaient sans sourciller l'heure du massacre. Et si un regret de la vie assombrissait leur pensée dernière, si le souvenir d'une jeune épouse ou d'enfants laissés là-bas jetait sur leur regard un voile de tristesse, ils avaient à cœur de n'en laisser rien voir à leurs vainqueurs, leur visage ne réflétait rien de leurs sentiments intimes, le triste sort était accepté stoïquement. Du reste, eux-mêmes n'ont-ils pas pris part à de pareilles orgies? Ils savent d'ailleurs qu'implorer serait inutile. Pourquoi espéreraient-ils la pitié de leurs bourreaux, quand eux-mêmes n'ont pas eu pitié? Vaincus, ils doivent mourir; c'est la loi de la guerre.

A présent, les Indiens ne mangent plus leurs prisonniers, mais ils sont toujours fiers et indépendants. Ils vivent maigre-

ment du produit de la pêche et de la chasse, se contentent de cultiver quelques plantes potagères autour de leurs habitations, récoltent dans les forêts du caoutchouc qu'ils vont échanger sur l'Amazone pour des hameçons, du rhum ou des étoffes, mais ils ne paient aucun impôt, ils sont libres. Ils ne se font plus la guerre de tribu à tribu, le malheur les a rapprochés, la haine commune des Visages-Pâles les a réunis; toutefois, conscients de leur infériorité, ils ont renoncé à la lutte et se sont réfugiés dans les hautes terres, au fond des forêts mystérieuses. Ils n'ont accepté de la civilisation que le tabac, l'alcool et quelques étoffes. Ils dédaignent la poudre, méprisent le fusil, et, comme armes, n'ont toujours que des flèches empoisonnées, des javelots armés d'arêtes de poissons, des massues hérissées de pointes; seulement, ces flèches servent à tirer les sapajous au faîte des grands arbres; ces javelots, à transpercer les pirarucous (1) qui peuplent les grands lacs du Contesté; ces massues, à écraser la tête des jaguars, des tapirs ou des boas. Se drapant dans leur nudité, ils refusent de se plier à nos usages; ils savent que la civilisation ce serait pour eux la domesticité et ils préfèrent vivre misérablement, mais indépendants. Ils ont été vaincus, mais non conquis; ils se laisseront exterminer jusqu'au dernier, mais ne se soumettront pas.

2e Période. — Période légendaire de l'Eldorado

L'histoire du Contesté commence véritablement avec Vincent Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb lors de son premier voyage. Naviguant ensuite pour son compte, Pinçon partit d'Espagne en l'an 1500, aborda au Brésil, à la pointe Saint-Augustin, puis, remontant vers le Nord-Ouest, traversa le courant de l'Amazone, longea le littoral de la Guyane, descendit

(1) Poissons énormes, de la famille des morues, qu'on ne trouve qu'au Contesté.

dans l'île de Cayenne (1), puis reprit son exploration jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, d'où il revint en Europe.

Toutefois, il ne vit que de loin ce qui devait être plus tard le Contesté; les hauts fonds qui s'étendent tout le long de la côte jusqu'à plusieurs milles en mer l'empêchèrent d'aborder et de pénétrer dans les estuaires qui entaillent de loin en loin la ligne uniforme des palétuviers. Il donna pourtant son nom à l'une de ces rivières, mais en détermina si bien la position géographique qu'on n'a jamais su laquelle. Est-ce l'Araguary, comme le prétend la tradition française? Est-ce l'Oyapock, comme le veulent les Brésiliens? La diplomatie, qui a créé ce quiproquo par son article 8 du traité d'Utrecht, travaille depuis deux cents ans à le débrouiller; elle est aujourd'hui aussi avancée qu'au premier jour, et il faudrait, sans doute, encore plusieurs générations de diplomates pour arriver à une solution, si la question n'était soumise à un arbitre. J'y reviendrai plus loin.

Quoi qu'il en soit, l'expédition de Vincent Pinçon constitue pour nous le premier acte de l'invasion de cette partie de l'Amérique par les Européens; de même, pour les peuplades aborigènes, cette apparition des Visages-Pâles marque le commencement d'une nouvelle ère, l'ère de la décadence.

Pendant toute cette période, qui comprend les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, l'histoire du Contesté se confond avec celle de la Guyane; en effet, à cette époque, le Contesté n'existait pas, ou du moins n'existait qu'en germe, puisque le litige est postérieur au traité d'Utrecht. Alors toutes les terres situées entre l'Amazone et le Maroni portaient le nom général de France équinoxiale, et l'on voit les expéditions françaises affluer coup sur coup sur toute cette partie du littoral.

(1) On montre, dans le jardin de l'hôpital militaire, un vieux tamarinier plusieurs fois centenaire à l'ombre duquel Vincent Pinçon, dit-on, se reposa.

Deux ordres de faits caractérisent cette période :

1° Recherche de l'Eldorado;

2° Luttes sanglantes contre les indigènes.

Bien que ces deux ordres de faits soient intimement liés et confondus, il importe de les dégager pour bien faire comprendre la nature du mouvement qui poussa nos compatriotes vers les rives guyanaises. Tous ces malheureux émigrants, épaves de la civilisation de cette époque, débris de toutes les guerres, civiles ou étrangères, misérables affamés ou perdus de dettes, sont à la recherche d'un meilleur sort; ils ne viennent ici ni en colons, ni en conquérants, ils viennent à la découverte du fameux Eldorado.

D'après les récits merveilleux des Indiens, gens à l'imagination facile, il existe, à l'intérieur des terres, une ville, Manoa del Dorado, où l'or remplace la pierre à bâtir; ses toits sont d'or massif, et son chef, dernier héritier des Incas, possède un palais tout pailleté du précieux métal. La ville est bâtie sur les bords d'un lac nommé lac Parime, et on y parvient en remontant un des fleuves de la contrée. Ce qui donne du poids au dire des Indiens, c'est qu'en effet l'or paraît exister en abondance dans ces pays; eux-mêmes ont de lourds bracelets et anneaux d'or, auxquels ils n'attachent, du reste, pas beaucoup plus de prix qu'à leurs colliers de coquillages ou à leurs parures de plumes.

Aussi pendant ces deux siècles, les expéditions succèdent aux expéditions, tous les cours d'eau qui aboutissent à l'Atlantique sont successivement explorés, de l'embouchure à la source. La légende est accréditée à ce point que l'administration elle-même ajoute foi à ce conte de Fées, et patronne les aventuriers, malgré les insuccès et malgré les catastrophes. On voit encore en 1720, un gouverneur de Cayenne, Claude Guillouet d'Orvillers, envoyer une troupe aux frais de

la colonie pour rechercher la mystérieuse cité. On vit mieux : on vit un homme célèbre dans l'Histoire d'Angleterre, le favori de la reine Elisabeth, Walter Raleigh, conduire lui-même un détachement à la recherche du trésor des Incas.

Hélas ! l'Eldorado était bien gardé ! De tous ceux qui tentèrent l'aventure, la plupart périrent, on n'a jamais su comment ; et quand par hasard quelques survivants purent revenir à la côte, ce fut pour annoncer que leurs compagnons étaient morts de faim, de la fièvre ou sous la flèche empoisonnée des Indiens. Car ceux-ci défendaient le sol natal avec opiniâtreté, et ne reculaient que pas à pas devant l'invasion des Visages-Pâles.

Toutes ces expéditions, ai-je dit, avaient pour but l'Eldorado ; ne le trouvant pas, nos aventuriers se rejetaient sur les Indiens ; manquant de tout, ils pillaient les tribus ; venus sans femmes, ils enlevaient celles des indigènes.

Peut-être ces premiers émigrants eussent-ils pu faire de ces Peaux-Rouges des auxiliaires, en usant de douceur avec eux, comme faisaient les Hollandais nos voisins ; mais ces prétendus pionniers de la civilisation étaient pour la plupart des gens en qui la misère avait tué tous les bons sentiments ; dès leur arrivée, ils se considérèrent comme en pays conquis et voulurent traiter les Indiens comme des nègres. Il n'est donc pas étonnant que des représailles aient eu lieu et que chacune de ces entreprises se soit terminée par un désastre. A l'ouest comme à l'est de l'Oyapock, à la Guyane comme au Contesté, la guerre est déclarée dès le début entre les premiers occupants et les nouveaux débarqués, guerre sans merci, guerre d'extermination, où l'une des deux races doit disparaître.

Des premières expéditions, on sait peu de chose : une troupe d'aventuriers arrivait à la côte, s'engageait dans une rivière, puis c'était fini : on n'entendait jamais plus parler de rien. Des

milliers d'individus, pour la plupart français, périrent ainsi dans les profondeurs du Contesté et de la Guyane.

Plus tard, au XVII^e siècle, les groupes d'émigrants deviennent plus importants, leur sort est connu davantage, l'Histoire reprend ses droits. Mais la conclusion ne varie pas ; chaque expédition se termine inévitablement par une catastrophe ; il semble que la leçon donnée durant tout le XVI^e siècle ait été aussitôt oubliée qu'apprise.

En 1604, un gentilhomme gascon, Adalbert de la Rivardière fonde une colonie dans l'île de Cayenne : les colons commençent par piller les Indiens, violer leurs femmes, enlever leurs filles ; quelques mois après la colonie est massacrée jusqu'au dernier homme.

En 1626, même sort est réservé à une nouvelle colonie établie par des marchands rouennais sur les bords du Sinnamary ; puis, quelques années plus tard, à celle que le capitaine Legrand établit dans l'île de Cayenne.

Puis les désastres se succèdent. En 1643, la compagnie du Cap de Nord, autre colonie rouennaise conduite par Poncet de Bretigny et composée de 300 hommes, fonde la ville de Cayenne. Bientôt les mêmes causes produisent les mêmes effets ; le manque de ressources pousse les colons à voler les Indiens ; la lutte recommence et se termine par le siège de la nouvelle ville et le massacre de tous ses habitants.

En 1654, nouveau massacre de 800 hommes. Cette colonie, qui s'intitulait Compagnie de la France équinoxiale, partit de Paris en 1652, sous la conduite de l'abbé de Marivaut et du sieur de Royville. Dès le début, les malheurs s'abattent sur la petite troupe : en descendant la Seine, c'est d'abord l'abbé qui se noie accidentellement, puis c'est le sieur de Royville qui est assassiné en mer par un de ses compagnons, de sorte que, à l'arrivée en Guyane, l'expédition n'a plus de chefs, ne reconnaît plus aucune autorité ; l'anarchie et le désordre règnent parmi

nos aventuriers. Les provisions apportées de France sont épuisées, et comme il faut vivre d'abord, on recommence à piller, à voler les indigènes, à les molester de toutes manières. Mais ceux-ci n'entendent point être dépouillés par les Visages-Pâles : ils publient le ban de guerre, font habilement le vide autour de la colonie, puis quand celle-ci est bien affamée, ravagée par la fièvre et les privations, ils fondent dessus et la massacrent impitoyablement. C'est à peine si une douzaine d'hommes peuvent échapper et se réfugier à Surinam, la colonie hollandaise voisine. Par un bizarre contraste, celle-ci est prospère : il est vrai que, mieux avisés, les colons ont noué de bonnes relations avec les Indiens ; ils se gardent bien de les traiter en peuple conquis, comme faisaient alors nos compatriotes..., et comme nous faisons encore de nos jours. Et nous avons la prétention d'être un peuple colonisateur ! C'est-à-dire que nous avons l'esprit d'entreprise aussi bien et parfois mieux que d'autres nations, mais quant à tirer parti de nos conquêtes coloniales, il n'y a pas un peuple plus incapable que nous.

A la suite du désastre de la Compagnie de la France équinoxiale, Cayenne se trouve abandonnée par les Français. La ville déserte est alors occupée, en 1655, par des Hollandais venus de Surinam, sous la conduite d'un bourgeois nommé Sprenger. Fidèle à la tactique hollandaise, Sprenger commence par entretenir de bons rapports avec les indigènes qui ne demandent pas mieux, et la petite colonie se développe régulièrement. Mais notre amour-propre national ne pouvait tolérer longtemps une pareille usurpation ; aussi, une expédition française conduite par un M. de la Barre, et composée d'un millier d'émigrants, arrive en 1663, et s'empare de la cité. Ce fut du reste sans coup férir : Sprenger et ses hommes, qui sont des commerçants tranquilles, de paisibles agriculteurs, ne font aucune difficulté pour reconnaître les droits des nouveaux arrivants, et acceptent de vivre sous notre drapeau ; seulement,

comme malgré les leçons du passé, les nôtres ne veulent nullement changer leurs procédés de colonisation, qu'au travail ils préfèrent le vol et le pillage, le meurtre et le viol, au bout d'un an, de 1000 hommes, il ne reste rien : tous sont morts de faim, de fièvre, victimes de la guerre civile ou massacrés par les Indiens.

De la Barre avait pourtant réussi à s'échapper : il rentre en France, s'assure la protection de Colbert et revient de nouveau avec 1,000 hommes, brûlant de prendre sa revanche sur les Caraïbes. Il n'en a pas le temps. Cette fois, ce sont des corsaires anglais qui viennent attaquer la colonie ; la garnison est passée par les armes et la ville naissante est incendiée.

A côté de ces entreprises enregistrées par l'histoire, combien d'autres dont on n'eut jamais de nouvelles, pour la bonne raison qu'aucun témoin ne survécut à la catastrophe finale !

Ainsi donc, expéditions succédant aux expéditions, détachements envoyés à la recherche de la cité d'Or et anéantis les uns après les autres par les éléments ou par les Indiens, guerres civiles, guerres avec les Peaux-Rouges, la fièvre et la famine achevant ce qui échappe aux flèches empoisonnées des sauvages, telle est toute l'histoire du Contesté pendant la période qui suit la découverte de l'Amérique.

D'ailleurs, les Français ne sont pas les seuls, à cette époque, à fouiller ces rivières à la recherche du fameux trésor des Incas, ni les seules victimes du climat et des indigènes ; les Portugais qui sont établis à Para, poussent de leur côté des reconnaissances à l'ouest de l'Amazone, s'avançant parfois jusqu'à l'Oyapock ; mais leurs tentatives ne sont pas plus heureuses que les nôtres ; cette terre du Contesté dévore successivement tous ceux qui veulent pénétrer le mystère de l'Eldorado.

Et à l'heure actuelle, peut-on dire que cette légende soit complètement éteinte ? Non, car parmi les noirs, les cerveaux sont encore hantés par la vision de l'introuvable cité, et plus d'un prospecteur qui s'en va sonder les criques, fouiller les

alluvions, dissimule mal le secret espoir de retrouver les traces du lac Parime.

Qu'y a-t-il de vrai dans le récit des Indiens? quel est le point de départ de ces histoires extraordinaires? car il est rare qu'au fond de toutes les traditions fabuleuses, on ne retrouve pas quelque parcelle de vérité, un fait réel que le passage successif à travers des imaginations enfantines et disposées au mer-merveilleux a naturellement amplifié, comme l'avalanche grossit à mesure qu'elle descend des hauteurs : c'est ainsi que le plus facilement du monde un fait positif devient un conte des Mille et une Nuits.

Le vrai, c'est que les Indiens connaissaient dans les hautes terres des gisements d'or à fleur de terre, des poches où l'on trouvait de grosses pépites, et que l'imagination fertile des Caraïbes a vite travesti la réalité et transformé de simples gisements aurifères en une cité toute d'or bâtie.

Et ce n'est pas là une vaine supposition, car on a découvert un peu de tous côtés, au Contesté comme en Guyane, des placers plus ou moins riches et la plupart des rivières charrient de l'or; et il est certain que les Indiens ont écrèmé tous ces gisements avant l'arrivée des Européens.

Pour en revenir aux Portugais et à leurs incursions sur des territoires que personne à ce moment ne nous disputait, on peut dire que ces expéditions constituaient autant d'attentats à notre droit de propriété, et étaient d'ailleurs considérés comme tels; mais on ne protestait que mollement, pour la bonne raison qu'aucune autorité légitime n'existait dans ces parages, ni du côté français ni du côté portugais, et aussi parce que, à leur tour, nos compatriotes ne se gênaient pas pour excursionner chez les voisins.

Pour couper court à toute discussion ultérieure, un acte diplomatique délimite, en 1700, la sphère d'influence des deux nations rivales; le traité de Lisbonne assigne l'Amazone comme

ligne-frontière entre les possessions des deux Etats. Par conséquent, toutes les terres situées à l'Ouest du grand fleuve sont, dès ce moment, notre propriété incontestée, et la Guyane se trouve circonscrite entre le Maroni d'une part, l'Amazone et le Rio-Negro d'autre part.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du Portugal! Ce qu'il désirait, c'était d'être seul maître de la navigation sur l'Amazone; ce qu'il voulait, c'était la propriété des deux rives de cette immense artère, dont les sources étaient encore inconnues. Aussi profite-t-il des désastres qui marquent la fin du règne du grand Roi pour demander la revision du traité de Lisbonne et nous imposer les articles 8 et 9 du traité d'Utrecht.

Troisième période. — Période agricole. — Du traité d'Utrecht a la découverte des premiers placers.

Avant de pousser plus loin mon récit historique, c'est peut-être le moment de dire quelques mots de ce fameux traité d'Utrecht qui, s'il terminait la guerre de la succession d'Espagne, ouvrait par contre la question du Contesté, ce qui présente pour nous plus d'intérêt actuel que les déboires de Louis XIV et de son petit-fils.

J'ai signalé tout à l'heure les empiètements du Portugal sur la rive gauche de l'Amazone, sur ce qui était, sans contestation possible, notre patrimoine national, puisque notre souveraineté avait été consacrée par le traité de Lisbonne. Les Portugais, plus clairvoyants que nous, prévoyaient bien l'importance future de cet immense fleuve, qui arrose 1.250 lieues de territoire, qui mesure 4.000 mètres de large dans sa partie supérieure et près de 300 kilomètres à Para ; qui, deux fois par jour, voit le flot remonter à 600 kilomètres de son embouchure; les Portugais, dis-je, voulaient être les maîtres sur les deux rives, il leur en coûtait de partager la souveraineté sur le plus beau

fleuve du monde; c'est pourquoi ils nous font signer les articles 8 et 9 du traité d'Utrecht. Voilà les précédents historiques: la situation est simple, elle est nette, elle est logique; nous étions les plus faibles, nous n'avions qu'à nous incliner devant les revendications de nos ennemis ligués et victorieux.

Voyons maintenant comment une diplomatie prétentieuse et ignorante va embrouiller les choses :

« Sa Majesté très chrétienne, dit l'article 8, se désiste pour « toujours de tous droits et prétentions qu'elle peut et pourra « prétendre sur les terres dites du cap Nord et situées entre « la rivière des Amazones et celle de Japock ou de Vincent-« Pinçon. »

Les terres du cap Nord, la rivière Japock, la rivière Vincent-Pinçon, nos diplomates ont fait de tout cela une salade des plus compliquées, laissant aux générations futures le soin de dénouer cet imbroglio.

Dès la première heure, les Portugais, mis en appétit par une première victoire, donnent à l'article 8 une interprétation abusive : nous avions consenti à leur accorder la rive gauche de l'Amazone, ils s'empressent de réclamer davantage, et ne craignent pas de revendiquer tout le pays situé entre le grand fleuve et l'Oyapock. Les Portugais sont des gens gais, mais ils ont un peu le sans-gêne de certains personnages dont La Fontaine a dit :

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

« Le traité est formel, disent-ils, son texte est fort explicite. Non seulement il nous donne la rive gauche du grand fleuve, mais aussi toutes les terres dites du cap Nord, c'est-à-dire toutes celles qui sont situées entre la rivière des Amazones et celle d'Oyapock. Y a-t-il rien de plus clair? Nous réclamons le territoire situé entre l'Amazone et l'Oyapock, et pas un pouce de plus. »

— « Halte-là! répond la diplomatie française; il y a mal donne! Nous vous avons concédé la rive gauche de l'Amazone et les terres qui dépendent du bassin de ce fleuve, c'est-à-dire les terres du cap Nord, comme le dit expressément le traité. Où est ce cap Nord? Entre l'Araguary et l'Amazone, n'est-ce pas? Par conséquent, les terres du cap Nord ne peuvent s'entendre que de celles qui sont situées entre les deux cours d'eau et non au-delà, pas plus du côté Araguary que du côté Amazone. Et vous ne pouvez soutenir raisonnablement que la rivière de Vincent-Pinçon soit l'Oyapock, pour l'excellente raison qne ce navigateur n'a pas reconnu cette rivière, tandis qu'il a exploré l'embouchure de l'Amazone et, par suite, celle de l'Araguary qui se confond avec la première. D'ailleurs, ce terme de Japock ne désignait, à cette époque, pas plus l'Oyapock que le Carsevenne ou l'Araguary; c'était un nom commun que les indigènes donnaient à tous les cours d'eau aboutissant à l'Atlantique. »

Si j'étais arbitre, j'avoue que je serais quelque peu perplexe. Ah! si ce n'était ce maudit Japock, je n'éprouverais aucun embarras! Mais Japock, Oyapock, on a beau ergoter, ça paraît bien être une seule et même chose. Et si l'histoire, l'équité, tout démontre que c'est l'Araguary qu'on a voulu viser, cette introduction malencontreuse du mot Japock donne aux prétentions portugaises une force considérable. Supprimez Japock et le texte devient clair, le Contesté n'existe plus; je suis même convaincu que les Brésiliens, héritiers des Portugais, auraient laissé avec plaisir à l'Araguary le nom de Vincent-Pinçon que nos cartes lui attribuent. Mais, voilà! il y a cet infernal « Japock »! Comment faire? Je suis persuadé, pour mon compte, que les diplomates de 1713 ont commis une bévue, prenant l'Araguary pour l'Oyapock; mais allez donc soutenir cette opinion devant des gens de la carrière! Il y a des tradi-

tions, n'est-ce pas? et les loups n'ont pas pour habitude de se manger entre eux.

« Et pourtant, ajoutent nos compatriotes, si l'article 8 n'est pas très précis, l'article 9 est on ne peut plus explicite, et il éclaire l'article précédent d'une lumière éblouissante. Oyez plutôt :

« Sa Majesté très chrétienne reconnaît par le présent traité « que les deux bords de l'Amazone, tant le méridional que le « septentrional, appartiennent en toute propriété, domaine et « souveraineté à S. M. portugaise. »

Voilà un article d'une parfaite limpidité, mais dont l'inutilité, l'absurdité même saute aux yeux si l'article 8 a la signification que lui attribuent les Portugais. Pourquoi, si l'article précédent leur accorde la souveraineté jusqu'à l'Oyapock, l'article 9 vient-il spécifier que les deux rives de l'Amazone appartiennent aux seuls Portugais? Ce serait aussi grotesque que de dire :

1° Les Pyrénées sont la limite-frontière entre l'Espagne et la France ;

2° La France a le cours de la Gironde en toute souveraineté.

Non, en vérité, tout cela est fort clair! Au XVIe et au XVIIe siècles, nous possédions la rive gauche de l'Amazone, les Portugais la rive droite; en 1713, les armées de Louis XIV sont battues à plate couture et nous abandonnons maintenant cette rive gauche, comme nous avons abandonné la rive droite treize ans plus tôt. Il y a dans la rédaction de l'article 8 une erreur grossière, ou du moins une confusion de termes que tout homme de bonne foi reconnaîtra facilement. »

Telle est l'argumentation mise en avant par les deux parties ; je l'ai donnée en toute impartialité, le lecteur jugera.

Toujours est-il que la question est en suspens depuis Louis XIV, Colbert étant ministre. La France d'une part, d'autre part le Portugal, puis le Brésil, héritier des droits de la

maison de Bragance, réclament la souveraineté du morceau de territoire compris entre l'Amazone et l'Oyapock ; seulement ce morceau est aussi grand que la moitié de la France, il est arrosé par plusieurs rivières : l'Araguary, la Mapa, le Carsevenne, le Counani, le Cachipour, etc., et, circonstance aggravante et bien faite pour éterniser la question, il est aurifère, très aurifère. Aussi le litige risquerait fort de rester longtemps en suspens, si les deux pays, d'un commun accord, n'avaient soumis leur différend au Président de la République helvétique. Avons-nous du moins pris la précaution de circonscrire le débat et de faire des réserves ? Il y a lieu, en effet, de considérer comme un fait acquis la proposition faite par le Brésil en 1855. Celui-ci nous offrait alors spontanément de prendre le Carsevenne pour limite entre les possessions brésiliennes et françaises. Forts de notre droit et convaincus de la légitimité de nos revendications, nous n'avons pas voulu à cette époque accepter ce minimum ; mais il n'en reste pas moins ce fait qu'en 1855 le Brésil ne maintenant plus ses prétentions jusqu'à l'Oyapock, son offre spontanée constitue une reconnaissance formelle de nos droits sur le Territoire Contesté, tout au moins jusqu'au Carsevenne, et il est à espérer que notre ministère des affaires étrangères n'a accepté la discussion que sur ce point restreint. Les Anglais en seront pour leurs frais de propagande.

On peut se demander ce que viennent faire les Anglais en cette affaire : la réponse est bien simple. Il y a dans les villages du Carsevenne : à Daniel, au Grand-Degrad, au Petit-Degrad, et aussi sur les placers, beaucoup plus de sujets anglais que de Brésiliens ou de Français ; les trois quarts des nègres que l'on voit ici viennent de la Dominique ou des autres Antilles anglaises. Aussi cette question du Contesté intéresse-t-elle autant la Grande-Bretagne que les deux pays limitrophes ; d'autre part, au point de vue de l'exploitation des terrains aurifères,

les Anglais aimeraient avoir affaire au Brésil plutôt qu'à la France, d'où l'active campagne que leurs agents mènent contre nous. On dit même qu'ils ont mobilisé à cette occasion la fameuse cavalerie de St-Georges; mais si cette tactique a réussi en Égypte, elle a peu de chance d'avoir le même succès en France : on n'achète pas des fonctionnaires français comme de simples généraux musulmans. Nous pouvons donc être tranquilles à cet égard.

Somme toute, à bien considérer la question, en dehors de tout parti pris et sans chauvinisme, je ne vois pour le Président de la Confédération suisse d'autre solution qu'un jugement à la manière de Salomon. S'il a à cœur, comme il est permis de le croire, de ne léser aucune des deux parties en présence, il partagera la poire entre les plaideurs, c'est-à-dire qu'il donnera au Brésil le bassin de l'Araguary, riche en caoutchouc, et à la France le bassin du Carsevenne avec la région des placers. La limite se trouverait ainsi fixée entre le Carsevenne et l'Araguary, et l'on pourrait choisir comme frontière une des nombreuses rivières qui sillonnent cette partie, soit la Mapa, soit la Grande-Tartarougal, pour ne citer que les plus importantes. Je crois qu'une telle solution donnerait satisfaction aux deux pays et laisserait intact leur amour-propre respectif.

En tout cas, attendons avec confiance l'heure du verdict; j'ai du reste lieu de croire que nous n'attendrons pas longtemps.

Quoiqu'il en soit, des ambiguités du traité d'Utrecht est né de toutes pièces le Contesté. Avant 1713, toutes les terres situées à l'est de l'Oyapock jusqu'à l'Amazone étaient considérées comme partie intégrante de la Guyane; mais le mot de Yapock glissé subrepticement dans l'article 8, cet *erratum* reconnu trop tard, l'interprétation abusive donnée par les Portugais au texte diplomatique ont fait qu'entre le Brésil et la Guyanne française, il existe une bande de territoire, sans maî-

tre et sans lois, sans gouvernement et sans organisation sociale, où l'homme vit suivant son bon plaisir, avec la plus grande somme de liberté, dans la plus complète indépendance ; où le crime est rare et la misère inconnue. Et je regrette pour mon compte qu'on ne laisse pas durer plus longtemps ce provisoire : il est vrai que cette terre libre, cette contrée où l'anarchie se montre compatible avec le respect de la vie et du bien d'autrui est un exemple pernicieux pour les peuples ; les gouvernements, même démocratiques, n'aiment pas à laisser voir que nos sociétés modernes peuvent très bien se passer d'eux.

Quelle était, en 1713, la situation respective des deux Etats rivaux au Contesté ? La France avait son noyau central de colonisation à Cayenne, et tout autour de ce centre se groupaient les émigrants, les factoreries se fondaient, les plantations s'ajoutaient aux plantations ; Cayenne était la capitale, le siège de l'administration, mais tout le littoral, à l'ouest et à l'est, se couvrait d'habitations, se peuplait de villages. Le quartier général des Portugais était à Para ; de là, ils s'étendaient, dans toutes les directions, fondaient des établissements sur les deux rives de l'Amazone, et quelques-uns même se livraient à l'élevage dans les savanes de Mapa. Toute la partie de territoire comprise entre l'Oyapock et l'Araguary n'était guère visitée que par des nomades : des pêcheurs, des chasseurs ou des aventuriers.

Quand les deux gouvernements s'aperçurent que l'interprétation des articles 8 et 9 du traité d'Utrecht donnait lieu à des difficultés, Para et Cayenne devinrent deux foyers d'intrigues, et aussi deux centres d'où rayonnaient les expéditions... toujours privées officiellement, mais le plus souvent subventionnées en sous-main ; deux points de ravitaillement pour les colonnes lancées en exploration et de ralliement en cas de désastre.

Les deux gouvernements semblaient se désintéresser ; en réalité chacun d'eux organisait en sourdine des expéditions, encourageait les aventuriers, soutenait les flibustiers. Rien ne se faisait ouvertement, tout se passait dans la coulisse, ce qui permettait en cas de complications diplomatiques de désavouer sans hésiter les nationaux assez maladroits pour susciter des difficultés et qui, disait-on, n'avaient agi qu'à titre privé.

Pendant toute cette période qui va du traité d'Utrecht (1713) à la découverte des placers du Carsevenne (1894), l'histoire du Contesté peut ainsi se résumer en cette formule: compétition sourde d'abord, puis de plus en plus ouverte entre les deux pays limitrophes ; lutte d'influence d'abord dissimulée, puis de degré en degré arrivant à un tel état d'acuité qu'un choc se produira et que le sang coulera. Dès le début ce sont de simples nuages ; mais ces nuages s'amoncellent, s'épaississent continuellement, et, un beau jour, ils crèvent et laissent tomber la foudre.

Dans une pareille lutte, nous combattons à armes trop inégales : ni la ruse, ni la dissimulation, ni la fourberie, ni même la ténacité ne sont le fait du caractère français; à ces moyens nous n'avons à opposer que l'indifférence, le laisser-aller, la mollesse à défendre nos droits : la victoire doit rester et restera sûrement à la race portugaise.

Et cependant l'enjeu est formidable, les Brésiliens ne l'ignorent pas ; et voilà pourquoi ils ne lâchent pas prise plus que leurs ancêtres ; par contre nos ministres semblent ne pas s'en douter. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de la possession de la rive gauche de l'Amazone; pour nous cela vaut un empire, pour le Brésil c'est la question de sa suprématie dans l'Amérique du Sud qui est posée. Ses hommes d'Etat savent bien que le centre de l'Empire tend à se déplacer vers l'Amazone, ils prévoient que dans 50 ans Para aura tué Rio-de-Janeiro,

et deviendra la capitale commerciale, non seulement du Brésil, mais de l'Amérique méridionale. C'est pourquoi le Brésil veut non-seulement les deux rives de l'Amazone, mais toute la Guyane brésilienne, c'est ainsi que nos voisins appellent le Contesté. Que dis-je, il porte même ses vues sur Cayenne et toutes nos possessions Guyanaises. Une première fois, en 1809, le Portugal trouvant l'occasion bonne, s'empare de la Guyane. Forcés de rendre gorge, nos bons voisins remettent à plus tard l'exécution de leurs projets, mais ne les abandonnent pas, et, tout dernièrement, en 1894, le sénateur Virissimo, chargé de rechercher dans les archives tous les documents relatifs au Contesté, disait :

« La France n'a aucun droit à faire valoir sur le Contesté; notre occupation est de droit et de fait. *L'occupation même de Cayenne par la France est de droit douteux et nous serions plus fondés à revendiquer les parties de la Guyane dite Française, que la France ne l'est à réclamer une parcelle des territoires de la rive droite de l'Oyapock,* etc. »

Voilà pourquoi le Portugal a toujours montré plus d'audace et de décision que nous, pourquoi il a établi des postes sur la rive gauche de l'Amazone, quand nous n'avons jamais osé franchir l'Oyapock. A chaque empiètement du Portugal, il eut fallu répondre par une marche en avant, mais nos gouverneurs ont eu beau demander des instructions à Paris, elles n'arrivèrent jamais... ou trop tard.

A l'époque où commence cette troisième période de l'histoire du Contesté, c'est-à-dire au commencement du XVIII^e^ siècle, la France équinoxiale avait déjà subi une heureuse transformation : à l'ère chimérique de l'Eldorado avait succédé la phase utilitaire de la vraie colonisation. De nouveaux colons, agriculteurs et commerçants, arrivaient tous les jours, et la Guyane était en voie de devenir une de nos plus belles colonies. Elle n'était pas encore parvenue sans doute à l'apogée de sa splendeur; mais

son développement se poursuivait régulièrement et chaque année voyait accroître sa prospérité. Nous trouvons là, dans cette histoire de la Guyane et du Contesté, une période de 100 ans pendant laquelle notre colonie paraît devoir donner les plus belles espérances : elle se couvrait de plantations ; la canne à sucre, le café, le cacao, le tabac, le coton, l'indigo étaient successivement exploités et avec le plus grand succès. Il est vrai que l'impulsion première avait été donnée par une main puissante et habile, la main de Colbert.

Mais, pour se rendre compte des causes de cette transformation, il est nécessaire de remonter de quelques années en arrière. En 1674, la Couronne prend en main l'administration directe de la colonie, et sous la poussée vigoureuse de l'élève de Mazarin, les services publics s'organisent, les colons sont encouragés, l'exploitation agricole prend tous les jours une extension nouvelle.

Il est juste d'ajouter que Colbert n'avait ni le sentimentalisme, ni l'intransigeance, ni les prétentions humanitaires des hommes de 48 et de l'époque actuelle ; mettant avant tout l'intérêt de la collectivité, il n'hésitait pas à se servir des éléments qu'il avait sous la main. Comprenant qu'on ne pouvait rien faire en Guyane sans les Indiens, au lieu d'envoyer, comme on fit au siècle précédent, des reitres pour les exterminer, il envoie des jésuites pour les catéchiser. Les pères Grillet et Béchamel sont choisis pour poser les premiers jalons de cette politique ; après une exploration de cinq mois dans l'intérieur, ils reviennent à la côte, mais c'est pour y mourir, emportés par le paludisme. Toutefois, leur œuvre ne périt pas avec eux : ceux-là morts, d'autres les remplacent aussitôt, car la pépinière des jésuites est inépuisable.

Puis Colbert s'était dit qu'à une colonie naissante il faut des routes : alors il puise dans les bagnes de France le personnel qui lui est nécessaire. Sans doute la chaleur et les fièvres

dévoreront une partie de ces forçats, mais qu'importe? puisqu'il faut des victimes, autant ceux-là que des honnêtes gens.

Il fallait enfin des travailleurs pour les plantations. Colbert n'hésite pas à s'adresser aux négriers et à leur acheter le nombre d'esclaves que réclament les colons ; quand il mourut, on pouvait déjà compter en Guyane plus de 1,500 nègres venus d'Afrique.

Colonisation par les moines, emploi de la main d'œuvre pénitentiaire pour ouvrir des routes et creuser des canaux, recours aux esclaves noirs pour le travail des plantations, voilà les trois moyens par lesquels le ministre de Louis XIV sut ouvrir à notre colonie de la Guyane une ère de prospérité ; ce sont des moyens que notre hypocrisie réprouve à l'heure actuelle, mais aussi nos colonies des Antilles se meurent, les terres restent en friche et les nègres encombrent les villes de leur non-valeur.

La mort de Colbert survenue en 1683 eut pu être funeste à la colonie ; il n'en fut rien, car la Guyane eut la bonne fortune d'avoir alors à sa tête un homme intelligent et actif qui continua l'œuvre commencée par le ministre de Louis XIV. De Féroles poursuit avec ardeur le programme qui lui a été tracé et, entre autres choses, entreprend de faire une route de Cayenne à l'Amazone ; malheureusement, nous avons en France cette incurable manie d'arrêter l'essor de tous nos fonctionnaires qui font preuve d'initiative intelligente : de Féroles est rappelé juste à ce moment et la route reste inachevée ; elle n'alla jamais plus loin que l'Oyapock.

Toutefois l'impulsion donnée par Colbert d'abord, puis par de Féroles avait été trop forte pour être arrêtée désormais par le seul fait de la disparition de ces deux hommes habiles ; ce sont les jésuites qui continuent l'œuvre de colonisation et qui fondent diverses missions, sur le modèle de celles qu'ils ont

établies au Paraguay avec un succès complet. C'est du côté du Contesté que les jésuites portent leur effort; de l'embouchure de l'Oyapock à son confluent avec le Camopi, on trouve, à cette époque, au moins trois établissements de jésuites: Saint-Paul, Saint-Pierre, Sikini; sur le Counani, ils plantent une superbe cacaoyère de 300 hectares qui existe encore, quoique abandonnée, et qu'on remettrait en état à peu de frais, disent les gens qui l'ont vue.

Les jésuites furent d'ailleurs à peu près les seuls vrais colonisateurs du Contesté : estimant les nègres à leur juste valeur, ils se servaient des indigènes comme travailleurs, et leurs missions prospérèrent rapidement. Quel contraste avec les établissements fondés par les sociétés laïques à l'ouest de Cayenne et qui se terminaient invariablement par des catastrophes comme nous l'avons vu dans la période précédente et comme nous le verrons bientôt encore !

Durant toute la première moitié du XVIII[e] siècle, la Guyane poursuit donc une marche ascendante : à la culture de la canne à sucre, du tabac, du coton, on ajoute celle du café en 1716, celle du cacao en 1730. La population augmente d'année en année; en 1740, on comptait 1,200 blancs dans notre colonie Guyanaise (1); il y avait 5,000 esclaves noirs, 2,000 mulâtres, 10,000 indiens. L'avenir de la Guyane promettait alors de devenir si brillant que le ministre Choiseul n'hésite pas à se faire octroyer tout le territoire situé entre Kourou et le Maroni et à envoyer d'un seul coup 15,000 colons sous la conduite nominale du chevalier Turgot, le propre frère du futur ministre de Louis XVI. J'ai dit : *conduite nominale*, car Turgot reste prudemment à Versailles, avec ses 100,000 francs d'appointements, pendant que les 15,000 émigrants s'en vont mourir sur les rives

(1) A l'heure actuelle il n'y en a pas 60, en dehors de la garnison et des pénitenciers.

Guyanaises. Car, hélas ! on n'avait oublié qu'une chose, c'était d'assurer la nourriture à tous ces malheureux : au bout de quinze mois, 12,000 étaient morts; le reste ne survécut pas longtemps.

Il importe d'ajouter que la responsabilité de cette catastrophe incombait en grande partie à Behague, le gouverneur de Cayenne d'alors. Par haine de Turgot, Behague refusa d'envoyer à la colonie le moindre secours et défendit le transport de toutes denrées. Quel étrange gouverneur! et quelle élasticité de conscience! On a peine à croire qu'un homme puisse assister impassible à l'agonie de 15.000 de ses compatriotes, alors que d'un signe il peut les sauver. Mais que dire d'un ministre qui, après avoir présidé à cette expédition, toléra pareille inertie chez son subordonné ?

Toutefois la faute capitale, celle qui précipita la décadence et la ruine irrémédiable de notre colonie, ce fut l'expulsion des jésuites en 1764. Ils avaient été chassés de France où leur politique semblait un danger public; nos hommes d'Etat à courte vue qui se montraient déjà plus partisans des principes que des colonies, ne pouvaient faire moins pour celles-ci que pour la mère patrie. Ils expulsèrent donc les jésuites de la Guyane et du Contesté : du même coup les missions furent ruinées, et les Indiens que les religieux avaient groupés, se dispersèrent et remontèrent sur les plateaux, pour ne plus revenir.

Rien ne pouvait plus arrêter la chute certaine de notre colonie. Et cependant à ce moment deux hommes intelligents s'efforçaient d'enrayer le mouvement rétrograde et de relever la Guyane ; c'était d'abord Malouet, le gouverneur, qui essaya de reprendre le programme des grands travaux abandonnés depuis Colbert, puis un ingénieur nommé Guizan qui fait une étude approfondie de la climatologie et de la géologie du pays, enseigne aux colons des méthodes rationnelles de culture, éta-

blit des règles là où jusqu'ici tout était livré au hasard et à l'inspiration du moment ; il montre que la culture en terres hautes convient surtout aux petits propriétaires Européens ; que le café, le tabac, les épices, le cacao, le roucou n'exigent qu'un petit capital et réussissent fort bien sur les plateaux ; mais que, par contre, la culture en terres basses, celle du coton et de la canne à sucre, exige de grands capitaux et n'est possible qu'avec de grandes exploitations.

Ces deux hommes arrivaient trop tard : Malouet et Guizan en furent pour leurs frais d'éloquence ; les anciennes exploitations continuèrent à péricliter et les nouvelles tentatives avortèrent misérablement. En 1784, un nommé Bessner essaya encore de fonder un établissement sur le Cachipour : là même où les jésuites avaient si bien réussi. Bessner échoua lamentablement.

Survient alors la Révolution. Montrant plus de sollicitude pour les noirs, qu'elle proclamait nos égaux, que pour les blancs qu'elle envoyait généreusement à l'échafaud, elle donne le coup de grâce à nos colonies en général, et à la Guyanne en particulier. La loi d'émancipation est promulguée en juin 1754 : le lendemain 3,000 nègres refusent de travailler la terre, les plantations sont désertées ; les rhummeries, les fabriques de sucre se ferment les unes après les autres. Comme contrecoup, c'est la famine ! Mais qu'importe ? les nègres sont libres, ils dansent la carmagnole, tout est pour le mieux.

Cette première expérience de nos utopistes dura peu : en 1802, la loi fut rapportée et les esclaves durent reprendre le travail sous le fouet, le seul dont ils soient capables. Il va sans dire que plus d'un oublia de répondre à l'appel : la plupart des manquants se refugièrent au Contesté, où on ne les poursuivit pas. Ce fut là pour la terre libre un nouveau contingent de population, peu important, il est vrai, relativement à sa superficie ; mais dans des contrées aussi peu peuplées le plus minime appoint est toujours appréciable.

Cette même période révolutionnaire vint encore renforcer d'un autre élément la population du Contesté, élément bien inattendu à la vérité. C'étaient les vaincus de nos guerres civiles, ceux du 12 germinal d'abord, puis ceux du 18 fructidor.

Tous ces grands humanitaires de la Convention, si pleins de considération pour la race nègre, montraient moins de bienveillance pour les gens de race blanche qui ne pensaient pas comme eux ; quand ils ne pouvaient les envoyer à la guillotine, ils ne trouvaient rien de mieux que de les envoyer dans un pays d'où on ne revenait pas : telle était du moins l'opinion qu'on avait alors de Cayenne. C'était un préjugé, mais il était si profondément enraciné qu'à l'heure actuelle on peut dire qu'il existe encore : beaucoup de Français considèrent la Guyane comme une terre pestilentielle où l'on expédie les forçats avec la certitude qu'ils y laisseront leurs os.

Donc la première fournée de condamnés politiques arriva à Cayenne après le 12 germinal. Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barrère, Vadier étaient de ce convoi. Quelques-uns, comme Collot-d'Herbois, moururent après quelques-mois, mais la plupart s'évadèrent : les uns gagnèrent les possessions hollandaises ou St-Domingue, d'autres se réfugièrent au Contesté où ils étaient libres et où ils s'établirent un peu de tous côtés, mais surtout sur le Counani et le Cachipour.

Le 18 fructidor envoya à Cayenne un second convoi composé d'environ 600 malheureux de toutes les nuances politiques : Pichegru, Barthélemy, Barbé-Marbois, Tronçon-Ducoudray, Bourdon de l'Oise, etc., étaient les plus notables. Les mêmes évasions se produisirent et le Contesté acquit encore de ce fait quelques éléments colonisateurs de race blanche.

Dès lors, le Contesté est comme un émonctoire par lequel se déverse, non pas le trop plein, mais l'écume des terres avoisinantes ; c'est la terre de refuge de tous les réfractaires de l'ordre

social. Et cet exode ne se produit pas seulement du côté France, la même infiltration se fait sur la frontière brésilienne; tous ceux qui ont maille à partir avec la justice des pays limitrophes ou qui sont en délicatesse avec la loi s'empressent de gagner le Contesté... s'ils le peuvent.

Peut-être même, tous ces réfugiés politiques, tous ces échappés de bagnes ou de prisons, tous ces nègres en rupture de chaîne eussent-ils réussi à faire souche et à peupler le Contesté, si l'élément féminin avait été représenté; mais ce territoire a toujours manqué de femmes, parce que toujours il a été une contrée où l'on pêche, où l'on chasse, où l'on fait quelquefois des razzias, mais où l'on ne séjourne pas. Donc, la femme est un *impedimentum*. En outre, il est avéré que le nègre aime mieux s'embarrasser d'un litre de tafia que d'une compagne.

En somme, la population du Contesté a été, à toutes les époques, une population plutôt nomade; les nègres se considèrent ici comme des passants et, sauf de rares exceptions, ils se gardent bien d'y établir une famille. Il est vrai, je l'ai fait voir plus haut, que le mot famille, chez le nègre, n'a pas le même sens que chez nous; j'ai montré, lors de mon passage à Fort-de-France et à Saint-Pierre, ce qu'était le mariage créole; à Cayenne et au Contesté, il n'en va pas autrement.

Malgré ces additions successives, la population du Contesté n'augmente pas de densité, elle reste des plus clair-semées: quelques cases rassemblées à Mapa, à Counani, à Cachipour, à Ouassa, à Rocaoua, à Couripi; quelques huttes disséminées dans les bois, quelques carbets sur les bords des fleuves, et c'est tout. C'est que la malaria a été ici, de tout temps, une grande consommatrice d'existences humaines. Formé en totalité de terres alluvionnaires dont la déclivité est nulle ou à peu près, continuellement arrosé de pluies torrentielles qui inondent les savanes et forment sur toute la surface des mares stagnantes, des étangs

et des lacs où pourrissent les détritus d'une végétation gigantesque, le Contesté franco-brésilien n'est qu'un immense marécage où sévit avec intensité le paludisme.

Dans ces conditions, la population a beau faire des recrues nouvelles au Brésil et à la Guyane, les vides produits par la maladie palustre ne parviennent pas à se combler.

Le Consulat avait succédé à la Révolution. Bonaparte qui n'avait guère de temps à donner aux colonies, envoie à Cayenne, en 1802, un homme qu'il croit un homme énergique et qui n'était qu'un flibustier. Victor Hugues était, en effet, un ancien corsaire qui ne trouva rien de mieux que de dresser ses administrés au rôle de pirates et d'écumeurs de mer : sous un tel chef, les Cayennais deviennent belliqueux comme Napoléon lui-même, et pillards comme de vulgaires bandits calabrais; de l'Orénoque à l'Amazone, les mers sont sillonnées de navires armés en guerre qui s'attaquent à tous les vaisseaux marchands s'égarant dans ces parages. Le résultat fut tout autre que celui qu'en avait espéré Victor Hugues : les Portugais de Para qui étaient à l'affût d'une occasion pour donner suite à leurs projets de main-mise sur le Contesté et la Guyane, prirent prétexte de ces brigandages pour s'armer contre les forbans de Cayenne et, en 1809, la capitale convoitée tombait en leur pouvoir. Le Contesté n'existait plus, la Guyane était rayée de la liste de nos colonies, le Portugal fit flotter son drapeau jusqu'au Maroni.

Mais, en 1817, les traités nous rendirent nos possessions guyanaises, au grand déplaisir de nos joyeux voisins, les Portugais. L'occasion était favorable de régler en même temps la question du Contesté, il n'en fut rien : la diplomatie aime à éterniser les litiges. Cayenne fut de nouveau française, les terres situées entre l'Amazone et l'Oyapock redevinrent « contestées » et le traité d'Utrecht continua à être discuté comme devant.

En 1820, l'administration sortant de son inertie fait un effort

pour enrayer le mouvement de décadence de la colonie, ou du moins, elle tente une expérience qui, cent ans auparavant, eut pu donner de bons résultats, mais qui avorte piteusement parce que le moment n'était plus favorable. Il s'agit de l'importation en Guyane de travailleurs de race jaune. En effet, il ne fallait pas compter sur la main-d'œuvre indigène ; les Caraïbes qui avaient accepté de travailler sous la direction des jésuites, refusaient maintenant de se plier aux usages de notre civilisation et se retiraient sur les hauts plateaux ou dans les profondeurs de la forêt vierge ; d'un autre côté, on se rendait compte que la main-d'œuvre noire était un pis-aller, qu'elle ne rendait pas ce qu'on était en droit d'en attendre. Le nègre, foncièrement paresseux avant la Révolution, était devenu ingouvernable depuis qu'il avait goûté à l'indépendance. Et puis, il y avait un autre motif : on songeait à introduire à Cayenne la culture du thé, et pour cet objet, les coolies chinois étaient tout indiqués. D'ailleurs les Anglais avaient donné l'exemple ; ils avaient, avec un plein succès, transporté des Indiens dans leurs possessions des Antilles. On savait de plus que la race jaune possède des qualités d'activité, d'aptitude au travail, d'habileté commerciale qui font complètement défaut à la race nègre, et l'on espérait trouver de ce côté les bras dont la colonie avait besoin. Un convoi de 300 hommes chinois ou malais fut donc amené à Cayenne. Hélas ! il en est de la colonisation comme de toutes les entreprises humaines ; quand la fortune est favorable, tout concourt au succès; mais quand les choses périclitent, toutes les mesures qui semblent les plus propres à conjurer l'issue fatale, paraissent au contraire s'unir pour en précipiter le dénouement. Des 300 ouvriers jaunes, il ne restait au bout d'un an que 3 représentants. Qu'étaient devenus les autres ? quelques-uns étaient morts, mais la plupart avaient pris la fuite. Cette fois encore le Contesté bénéficia de cet exode et vit sa population, déjà si barriolée, augmentée d'un nouvel élément : l'élément asiatique.

La tentative ne fut pas renouvelée, du moins sous cette forme, car nous verrons tout à l'heure le second Empire acheter des Hindous aux Anglais, et nous avons vu le gouvernement de la troisième République transporter à Cayenne avec succès des Annamites rebelles. Mais continuons.

En 1848 a lieu la seconde émancipation des nègres. C'est l'époque où les hommes de la seconde République décidèrent, à la suite de Schœlcher, que les colonies pouvaient périr, pourvu que les principes fussent respectés. Or les principes, on les connaît : *tous les hommes sont frères*, *tous sont égaux* ; et alors, sans tenir aucun compte de la leçon donnée en 1794, sans transition aucune, tous ces nègres, fainéants et vicieux, sont proclamés libres ; et il semble bien que ce soient en France les seuls êtres humains à qui la Révolution ait été clémente, car ce sont les seuls citoyens français pour qui l'indépendance ne soit pas un vain mot et pour qui les péripéties de la « lutte pour la vie » soient chose inconnue.

De ces nouveaux affranchis, un certain nombre s'empressèrent de franchir l'Oyapock et de transporter leurs pénates au Contesté ; mais on aurait tort de croire que l'influence française s'en soit trouvée accrue ; le nègre, je parle du nègre pur, n'a pas de patrie : il est simplement citoyen des tropiques, et s'il manifeste des préférences c'est pour la domination anglaise.

Le second Empire aurait pu réparer la faute des républicains de 1848, comme Bonaparte avait fait de celle des conventionnels ; mais il n'osa pas rapporter la loi Schœlcher. La traite des noirs était abolie, la France et l'Angleterre faisaient la chasse aux négriers ; mais... *risum teneatis*, *amici*, les conventions ne visant pas le trafic des gens de la race jaune, les Anglais nous vendent des Hindous, et si, treize ans plus tard, ils nous ferment leur marché sous prétexte de mauvais traitements infligés à leurs sujets asiatiques, il ne faut voir là qu'une mau-

vaise raison : la vérité c'est qu'ils voyaient avec déplaisir les Hindous rendre des services à nos colonies. Il semble, du reste, que, de ce moment, le gouvernement de Napoléon III ait fait son deuil de nos espérances coloniales ; il laisse le Brésil intriguer tout à son aise et travailler le Contesté au mieux de ses intérêts ; ces terres malsaines ne valent pas qu'on s'en occupe à Paris, semble-t-on dire, et de fait, la génération qui vécut sous l'Empire ne sut même pas qu'il existait un « Contesté franco-brésilien ». La Guyane elle-même est abandonnée à son triste sort. Ou plutôt, non ! puisque la Guyane ne peut décidément être mise en valeur, eh ! bien, on l'utilisera autrement : on y enverra les forçats que la suppression des bagnes en France a rendus disponibles.

C'est l'époque de la transformation de notre colonie en vaste pénitencier ; Cayenne, le Maroni, Kourou, les îles du Salut, tous ces noms n'évoquent plus aux oreilles de nos compatriotes que des idées de tortures, d'hommes enchaînés ou traînant leurs boulets, de garde-chiourmes féroces, jouant du fouet ou du pistolet au hasard de leur humeur.

A l'origine, on voulut employer le personnel des bagnes à ouvrir des routes, à creuser des canaux. Malheureusement, les Européens ne peuvent, sous les tropiques, se livrer à des travaux de terrassement sans être aussitôt frappés par la malaria. La mortalité devint effroyable et on dut laisser inachevés routes et canaux : on risquait, ô abomination ! de voir nos bagnes sans forçats et les garde chiourme sans emploi.

Cela ne contribua pas peu à propager en France cette opinion que la Guyane était un pays absolument inhospitalier et que les Européens ne pouvaient y vivre, alors qu'en réalité cette contrée se trouve dans les conditions où étaient autrefois la Bresse et la Sologne en France, où était la Mitidjah en Algérie, où est encore la campagne romaine. C'est un pays marécageux, c'est entendu, mais les marécages disparaissent par

la culture et le drainage. Le jour où la Guyane sera cultivée, elle s'assainira, car en dehors de la fièvre intermittente et de l'alcoolisme, la morbidité est très peu considérable.

A cette même époque, en 1854, un événement considérable se produisait : c'est la découverte du premier gisement d'or sur le territoire de la Guyane. Un ancien mineur brésilien, nommé Paulino, en arrachant de la salsepareille sur les bords de l'Approuague, mit au jour les premières pépites. De ce jour date la transformation économique de notre colonie : les quelques rares plantations qui subsistaient sont délaissées, les factoreries où l'on distille le rhum, où l'on fabrique le sucre se ferment les unes après les autres ; une seule industrie existe désormais, tuant toutes les autres, c'est celle de l'or. Les chercheurs d'or parcourent le pays, remontent les rivières, fouillent les criques ; les gisements de Saint-Elie, de Dieu-Merci, de Placer-Enfin sont découverts ; de planteurs, les colons sont devenus mineurs ou prospecteurs. Cette découverte de l'or en Guyane a sur le Contesté une répercussion néfaste, il est totalement négligé ; nous laissons le champ libre aux Brésiliens qui l'envahissent de plus en plus et qui se hâtent de prendre possession des établissements désertés par les nôtres. Ils ne se contentent plus d'occuper les pays voisins de l'Amazone et de l'Araguary, ils s'avancent jusqu'à l'Oyapock, s'établissent sur le Cachipour et deviennent les maîtres à Counani. Mais nous ne protestons pas, nos yeux sont tournés vers les mines d'or de la Guyane. Le Contesté est laissé dans l'abandon le plus complet. Le Brésil, qui n'a pas renoncé à ses desseins, juge le moment favorable pour essayer de trancher la question de souveraineté ; les pourparlers sont repris, et les plénipotentiaires brésiliens, peu assurés de la légitimité de leurs droits, nous offrent, en 1855, la limite du Carsevenne. Notre diplomatie eut peut-être le tort de ne pas accepter ce compromis ; mais comment pouvait-elle prévoir qu'il se trouverait, sous la troisième République, des ministres

qui se laisseraient berner comme le furent MM. Hanoteaux, Berthelot et Delcassé? Elle eut du moins le mérite de tenir ferme le drapeau de nos revendications et, malgré la désertion du Contesté par nos compatriotes, de ne pas abandonner un pouce de nos prétentions.

Le silence se fait sur ce territoire ; les Français de France l'ignorent ; il n'y a guère que les forçats de Cayenne qui en connaissent l'existence et qui en font leur terre de refuge quand ils parviennent à s'échapper.

Aussi, grand fut l'étonnement des Parisiens, en 1877 et 1878, quand ils apprirent l'existence d'une contrée indépendante, avec une ville capitale nommée Counani ; mais le premier moment de surprise passé, personne ne songea à douter que ce ne fût là une cité importante, avec administration et gouvernement, quand on vit un de ses habitants et soi-disant de ses plus hauts fonctionnaires distribuer des décorations. C'était l'ordre de Counani, avec lequel le joyeux Jules Gros mystifia un grand nombre de nos contemporains. Il tenait sa cour dans un café du quartier des Batignolles et là, assisté de son grand chambellan, un journaliste de l'école de Murger, il récompensait les mérites, consacrait les talents et fleurissait les boutonnières d'un ruban couleur d'azur. La République de Counani fraternisait avec la République française, le grand maître de l'ordre était aussi sollicité qu'un ministre de France, et l'accolade consécratrice se donnait solennellement entre deux verres, le bock du grand-maître et l'absinthe du chambellan. Il est juste d'ajouter, qu'à la honte de pays plus civilisés, Jules Gros ne vendait pas ses décorations, ne trafiquait aucunement de ses rubans bleus : la vertu et l'amitié étaient les seules recommandations dont il tenait compte.

Telle était l'ignorance de nos contemporains au sujet du Contesté franco-brésilien et de ses trois ou quatre bourgades, que la mystification dura des mois entiers et que l'Étoile de

Counani fut aussi recherchée que le Christ de Portugal ou le Medjidié ; on a peine à comprendre aujourd'hui qu'une telle dose de naïveté ait été possible à la fin du 19e siècle.

Cette aventure eut du moins l'avantage de rappeler à nos concitoyens qui l'avaient oublié, qu'il y avait, sur les limites orientales de la Guyane, une terre contestée ; en outre elle ferma joyeusement cette longue période qui avait commencé au traité d'Utrecht et qui est marquée par l'empiètement successif des Portugais sur notre domaine, car malgré toutes les recrues faites chez nous à diverses périodes, les Brésiliens sont partout : à Mapa, à Cachipour, à Counani ; sans doute, on peut rencontrer quelques Français, mais la majorité se compose de métis portugais.

Quatrième Période. — Période des Placers. — De la Découverte des Placers du Carsevenne jusqu'a nos jours

La période des placers, qui avait commencé en 1854 pour la Guyane ne commence qu'en 1893 pour le Contesté. La découverte du premier gisement n'amène point, comme en Guyane, la ruine totale de la culture et de l'industrie coloniales, parce que culture et industrie n'existaient point. Les métis portugais établis soit à Mapa soit à Counani, faisaient de l'élevage, se livraient à des échanges avec les Indiens et commerçaient avec Cayenne et Para. A cela se bornait toute l'activité sociale des habitants. Par suite de l'émigration aux placers guyanais, les Français étaient devenus très rares à cette époque, et le Contesté pouvait être considéré comme terre portugaise. Mais voilà qu'une transformation complète va se produire brusquement à la suite de la découverte de l'or dans les criques du haut Cachipour. C'est à l'automne 1893 qu'un Portugais de Counani, nommé Germane, trouve de l'or dans la crique appelée depuis crique Lorenz. Le bruit s'en répand à Counani d'abord,

puis à Cayenne, et alors, de la Guyane, de la Martinique, de la Guadeloupe, arrive un flot énorme de chercheurs d'or, de nègres, de mulâtres et de blancs. Il est vrai que le Cachipour était comme un second Pactole. On racontait qu'un noir de Cayenne, Clément Temba, était revenu, après quelques semaines, avec 160 kilos d'or; un autre, Sanne-Mongoon, récoltait 150 kilos en trois semaines ; un troisième, Onémarque, revenait chargé de 180 kilos en moins d'un mois de travail.

L'année 1894 est l'âge héroïque du Contesté, ou plutôt du Carsevenne, car le mot Contesté tombe en désuétude, il n'y a plus que le Carsevenne, le mot Carsevenne est dans toutes les bouches; et à travers toutes les petites Antilles, on ne parle plus que des mines du Carsevenne. Et cependant l'expression est impropre, comme je l'ai déjà fait remarquer, puisque toutes les criques aurifères appartiennent au Cachipour. Mais le Carsevenne est la voie la plus rapide et la moins dangereuse pour aller aux placers, et c'est ce fleuve qui devient le centre le plus important du Contesté. Mapa et Counani sont reléguées au second plan. Et alors, comme par enchantement, sur les rives du fleuve, s'élèvent des cases, se bâtissent des villages, et comme les milliers de mineurs ont vite épuisé les provisions emportées et qu'il faut les ravitailler, des magasins se fondent, des dépôts de vivres, de conserves, de vin, de rhum, sont établis sur les rives du fleuve ; les bateaux circulent activement entre Cayenne et le Carsevenne, emportant l'or et rapportant des marchandises.

C'est au deuxième saut sur le fleuve, autour de la case de Daniel, en face de celle de Firmine, que se forme la plus grande agglomération, et cela devient le village de Daniel, le même où nous sommes installés depuis dix jours déjà. Puis, comme de Daniel aux placers il faut quatre jours de navigation en pirogue, on veut rapprocher les dépôts ; et alors, au Grand-Degrad et au Petit-Degrad, s'élèvent deux autres

villages. Toutefois, Daniel reste le centre principal d'approvisionnement.

Le bruit de cette richesse énorme des mines du Carsevenne était parvenu à Paris ; un syndicat financier organise une expédition qui devait aller étudier sur place les gisements et troquer des marchandises d'Europe contre l'or des placers. L'expédition était conduite par notre ami Croizé, assisté d'un ingénieur, Maurice Bernard. Ils partirent sur le steamer *Stella*: un voilier, « La Désirade » les suivait, bondé de marchandises à usage des mineurs. Hélas ! le désastre fut aussi complet que pour les expéditions que nous avons vu lancées à la découverte de l'Eldorado. Presque tout le personnel de la mission, qui se composait d'une vingtaine d'hommes, succomba rapidement à la malaria ; Croizé lui-même fut ramené à l'hôpital de Cayenne dans un état lamentable, et le bruit de sa mort fut même répandu à ce moment. Dans cette expédition, montée avec le plus grand soin, on n'avait oublié qu'une chose : adjoindre un médecin. Mais, par contre, on avait engagé un prêtre qui, s'il ne put sauver ses compagnons, les aida du moins à bien mourir. Du reste, il fut lui-même emporté des premiers par le fléau ; il repose maintenant dans le cimetière de Daniel.

Cette invasion du Contesté par des Français de toute couleur portait ombrage au Brésil qui, depuis l'abandon des nôtres, considérait le Contesté comme son bien. Les Brésiliens étaient toujours les maîtres à Mapa et à Counani, mais voici que le Carsevenne était maintenant aux mains des Français ; dans les mines, sur plusieurs milliers de travailleurs, la plupart étaient des Antillais et des Cayennais.

Cet état de choses contrariait les visées du Brésil. Cet immense empire, dont le territoire s'étend sur huit cents lieues de long et neuf cents en largeur, pour une population de dix millions d'habitants à peine, n'aurait certes pas montré tant d'âpreté si, derrière la question du Contesté, ne s'était dissi-

mulée celle, plus importante, de la souveraineté des rives de l'Amazone. Et notre diplomatie semble ne s'être douté de rien! Tout au moins, en face de l'attitude résolue de nos voisins, elle ne montre qu'indifférence et faiblesse, et, aux appels réitérés de nos gouverneurs guyanais, elle ne répond que par le silence. Pas d'affaires! tel semble être le dernier mot de nos diplomates de la fin du XIX^e^ siècle.

Pour en revenir au Brésil, il s'émeut de voir nos compatriotes affluer au Carsevenne de tous les points des Antilles; cette prise de possession pacifique lui porte ombrage. Aussi, fidèle à sa politique tortueuse, il envoie en premier lieu la mission Tocantins; puis, peu après, charge le nommé Cabral, un aventurier sans scrupules et capable de tout, de préparer l'annexion du Contesté. Ce Cabral avait déjà de tristes antécédents : deux fois il s'était révolté contre le gouvernement de Para et s'il eût été traité avec les égards dus aux insurgés et aux rebelles, sa place eût été devant le peloton d'exécution. Au contraire, le gouvernement de Para utilise Cabral en l'envoyant au Contesté. Faisant d'une pierre deux coups, il se débarrasse d'un partisan dangereux et met à profit ses qualités d'homme énergique et intelligent en lui confiant la mission secrète de faire du Contesté une province brésilienne. Sans doute, le Brésil s'est toujours défendu de la chose, mais les faits démentent ses affirmations. On voit Cabral jouir de la confiance du gouverneur; il a accès auprès des plus hauts fonctionnaires, circule librement entre Para et le Contesté, et ne se cache point pour dire qu'il a mission de détruire l'influence française dans ce territoire. Il a, du reste, de l'argent autant qu'il lui en faut. Où le prend-il?

Avant d'envoyer l'homme d'action, il fallait tâter le terrain, sonder les esprits : ce fut le rôle de la mission Tocantins. Elle arrive à Counani en novembre 1893. Elle est composée d'un médecin-major, le docteur Tocantins; d'un chanoine, curé de

Sainte-Anne-du-Para, l'abbé Maltez, et d'un troisième personnage appartenant à l'armée. Dès son arrivée, le docteur Tocantins affirme agir au nom du gouvernement brésilien, et le chanoine se dit investi de pouvoirs spirituels sur tout le territoire contesté. Pendant que Tocantins s'occupe des intérêts matériels, le curé cherche à contrebalancer l'influence de nos prêtres, qui venaient souvent de Cayenne visiter ces populations croyantes. Des conciliabules sont tenus avec les habitants d'origine brésilienne; les Français en sont soigneusement exclus. Pourtant, malgré le secret des délibérations, on a su quelles étaient les instructions données à la mission : « enlever aux Français toute influence dans le pays, leur rendre les possibilités de la vie de plus en plus précaires, finalement leur fermer le territoire contesté et établir une administration régulière dépendant dé la comarca de Macapa (1). »

La mission brésilienne se trouve à Counani en contact avec une mission française, la mission Coudreau, qui joua à ce moment un rôle assez suspect, car nous voyons un de ses membres, le nommé Bisson, se faire le guide et le cicerone de nos ennemis. Et cependant Tocantins annonce hautement que bientôt des troupes régulières vont venir et présider à l'organisation du pays; les Français sont menacés, s'ils ne se soumettent pas, d'être emmenés au Para et déférés à la justice civile. Comme signe de prise de possession, le pavillon brésilien est hissé sur la case qui sert de mairie; après quoi, la mission se retire à Mapa.

La route était dès lors ouverte à Cabral. Celui-ci arrive à Mapa au commencement de l'année 1894; il est à la tête d'une bande de 25 hommes armés. Son premier soin est de renverser le capitaine Voisin, accusé de trop de tiédeur envers la cause brésilienne. Il se fait élire à sa place avec deux coadjuteurs,

(1) Rapport du commandant Peroz sur les événements de Mapa.

deux âmes damnées à lui, les nommés Pereira et Manuel Fereira, qui gouverneront pendant ses absences. Le premier acte de son administration laisse voir immédiatement quel est son plan, quel but il poursuit : il commence par interdire l'accès de Mapa et de son territoire à tous les Français, et, quand se présente une équipe de mineurs cayennais, conduite par un nommé Edmond Masse, on lui signifie d'avoir à rebrousser chemin. Toutefois, Edmond Masse est signalé comme un prospecteur habile: Cabral lui intime l'ordre d'aller aux placers avec des gens de ses amis, et ce sous menace d'être assommé. Masse dut se soumettre. Atteint de graves accès de fièvre, il est obligé peu après de rejoindre Cayenne. Il prend passage à bord d'un bateau brésilien, la goëlette *Linda;* arrivé en rade de Cayenne, pendant que le bateau purge sa quarantaine, Masse a la mauvaise inspiration de raconter à un de ses amis les événements dont il a été témoin et victime; le lendemain, il avait disparu et on ne put jamais savoir du capitaine ce qu'il était devenu.

Une autre équipe de mineurs, envoyée de Cayenne par M. Bally, se présente bientôt devant Mapa, on l'oblige à virer de bord; c'est tout juste si elle n'est pas pillée, et l'intervention du chanoine Maltez empêche seule cet acte de piraterie.

Le commandant de notre aviso de guerre le *Bengali* se présente lui-même à Mapa, accompagné de quelques personnes; tous sont sans armes. Ils viennent s'assurer si vraiment le territoire de Mapa est interdit aux Français. En l'absence de Cabral, c'est Pereira qui commande; il invite les nôtres à regagner leur bord et les traite de pirates.

On voit par ces faits avec quelle détermination agissait Cabral. Est-il admissible qu'il eût procédé de cette sorte s'il ne s'était senti appuyé par les autorités brésiliennes?

Une fois son influence bien établie à Mapa, Cabral retourne à Para chercher du renfort; il ramène quelques centaines

d'hommes déterminés, ce qui lui permettra d'étendre ses opérations jusqu'au Carsevenne et à Counani.

Au Carsevenne, il a un homme qui lui est tout dévoué : c'est Daniel, le fondateur et le capitaine (1) du village même où nous sommes et qui porte son nom. Daniel fait répandre le bruit que les réguliers brésiliens vont arriver d'un instant à l'autre, que les Français vont être pillés et chassés de la région ; la terreur règne parmi nos compatriotes.

A Counani, la population est également terrorisée, mais nos nationaux sont soutenus par le capitaine Trajane, qui fait flotter fièrement sur sa demeure le drapeau français. Cette bravade ne devait pas être du goût de Cabral ; cette témérité de Trajane allait attirer sur lui la colère de l'aventurier. Mais, avant d'agir, celui-ci, dans la prévision des événements qu'il va provoquer, s'occupe de fortifier Mapa, où il a établi son quartier-général, ou plutôt son repaire, et d'où il envoie ses détachements piller et voler les habitants d'origine française.

Les réclamations de nos nationaux commencent à pleuvoir à Cayenne. M. Charvein, le gouverneur de la Guyane, signale ces faits au département des colonies et demande des instructions. A Paris, on fait la sourde oreille ; c'est l'année où commence l'affaire Dreyfus, on a bien d'autres soucis en tête. On a déjà l'ennui des colonies, s'il faut que les pays contestés s'en mêlent !

Devant l'inertie de nos gouvernants et l'indifférence, pour ne pas dire la veulerie, de nos politiciens vis-à-vis de nos intérêts coloniaux, M. Charvein n'ose prendre sur lui de décré-

(1) Les chefs des villages dans l'Amazone ont le nom de capitaines. Par assimilation, les bourgades du Contesté ont leur capitaine, qui n'a, en réalité, aucune autorité effective ; ce n'est qu'un chef nominal et le titre est accordé à l'habitant le plus influent. C'est ainsi qu'à Mapa il y avait le capitaine Voisin ; à Carsevenne, Daniel était capitaine ; à Counani, il y en avait deux : un capitaine français et un brésilien.

ter des mesures énergiques ; il serait certainement désavoué, blâmé et sans aucun doute disgracié. La consigne n'est-elle pas celle-ci : pas de zèle ? Cette inaction encourage Cabral qui devient plus entreprenant et étend ses incursions jusqu'à l'Oyapock. La sécurité sur le Carsevenne est des plus précaires ; les travailleurs ne sont plus sûrs de pouvoir regagner Cayenne avec leur provision d'or, car les affiliés de Cabral tiennent la rivière, à l'affût des tapouyes qui ramènent des placers les mineurs français. Les plaintes se font de plus en plus violentes au palais du Gouvernement, on demande protection contre les pirates, mais toujours les instructions n'arrivent pas et M. Charvein ne peut que donner aux intéressés des conseils de patience. De plus en plus enhardi, Cabral poursuit avec rigueur l'exécution de son plan : toute la région de Mapa lui est soumise, le Carsevenne tremble sous les menaces de Daniel ; reste Counani où la population, sous la capitainerie de Trajane, est en majorité favorable à l'influence française, malgré la propagande faite par la mission Tocantins. Cabral résolut de frapper un grand coup et d'agir sur les noirs par le seul moyen qui les touche, l'intimidation. Le 27 avril, il fait enlever le capitaine Trajane par un de ses lieutenants, et abattre le drapeau français qui flotte sur sa case.

La nouvelle de ce coup d'audace porte à son comble l'exaspération des Cayennais ; l'émotion n'est pas moindre au palais du Gouverneur. Il ne s'agissait plus d'actes de piraterie et de brigandage, il y avait une insulte au drapeau, que le Gouvernement ne pouvait laisser impunie. Cependant, le manque d'ordres de Paris paralysait, jusqu'à un certain point, l'initiative de notre représentant. Il se trouvait en face d'une obligation : venger l'insulte faite au pavillon national ; mais, d'autre part, étant donné la pusillanimité de notre diplomatie, il fallait éviter tout conflit avec les autorités brésiliennes. Car enfin, s'il n'était pas douteux que Cabral fût leur agent salarié, on n'en avait pas

les preuves palpables, irrécusables. M. Charvein sut se montrer à la hauteur de ces circonstances délicates : il assemble en hâte, en conseil consultatif, les plus hauts fonctionnaires de la colonie, et fort de leur avis unanime, il prend la résolution de mettre fin aux exploits de Cabral ; il sait qu'il risque d'être blâmé, mais il a conscience de faire son devoir de fonctionnaire français. Il arme aussitôt une expédition de 60 hommes d'infanterie de marine, sous les ordres du capitaine Lunier. L'aviso le *Bengali*, commandé par le lieutenant de vaisseau Audibert, doit transporter la petite troupe et l'appuyer d'une compagnie de débarquement. Les instructions données aux deux officiers sont celles-ci : « Délivrer notre compatriote Trajane et s'emparer de Cabral sans coup férir ; n'avoir recours aux armes qu'en cas de nécessité absolue, n'entrer en aucun cas en conflit avec les troupes régulières brésiliennes. » Ces instructions étaient sages; elles étaient énergiques sans provocation. En somme, elles représentaient le minimum de ce que commandait notre dignité, sans rien sacrifier de la prudence. On trouva à Paris que M. Charvein s'était trop engagé ; en d'autres temps, le reproche contraire lui eût été sans doute adressé. Mais depuis longtemps notre diplomatie faisait preuve d'une incroyable insouciance. Les patriotes ne peuvent être qu'avec le gouverneur : en prenant cette initiative en l'absence d'ordres sollicités qui ne venaient pas, il a soutenu l'honneur du drapeau et vengé l'insulte faite à nos couleurs. Et si l'opération n'a pas complètement réussi, si nos soldats sont tombés dans un guet-apens, la cause ne doit pas lui en être imputée, mais à l'inertie de notre département des colonies.

Le capitaine Lunier lui-même eut sans doute le tort de se départir de la prudence qui lui avait été recommandée ; il oublia que Cabral était un bandit, et non un adversaire loyal, et qu'avec un tel homme la générosité et la franchise seraient prises pour de la faiblesse. Par un sentiment d'esprit chevale-

resque bien français, Lunier va sans escorte au-devant de Cabral et il tombe victime de son imprudence. Saluons la mémoire de ce brave ! En même temps que l'infanterie de marine se rendait à Mapa, une brigade de gendarmerie devait s'embarquer sur un vapeur de commerce, le *Lifjeld*, se rendre au Carsevenne et s'emparer des pirates qui détroussaient les travailleurs au retour des mines.

Le *Bengali* se met en route le 11 mai 1894. Le 12, il arrive au large du Carsevenne. Un coup de canon à blanc est tiré pour avertir les gendarmes qui ont pris les devants et qui doivent maintenant être à Daniel. N'obtenant pas de réponse, le commandant Audibert revient en arrière, en face de l'embouchure du Counani, et envoie une tapouye aux renseignements. Les faits rapportés à Cayenne sont, du reste, bientôt confirmés à notre officier par un membre de la mission Coudreau, le même Bisson qui joua un rôle si suspect lors de la mission Tocantins. Cet individu rapporte qu'une bande de vingt hommes, commandée par un nommé Luiz Bentes, se disant officier brésilien, avait, en effet, enlevé Trajane et abattu le drapeau français. L'événement s'était passé pendant la nuit; aussi, le matin, dans un premier mouvement d'indignation, les Counaniens fidèles à la France veulent délivrer notre compatriote; mais un homme de la bande, qui paraît jouir d'une réelle autorité à côté du chef avéré, s'avance et déclare qu'il a agi au nom de la République brésilienne; il ajoute que ceux qui tenteraient de s'opposer aux volontés du gouvernement brésilien seraient considérés comme rebelles, conduits à Para et jugés conformément à la loi. Trajane fut alors mis aux fers et emmené à Mapa, et nos nationaux, intimidés, n'osèrent abattre le drapeau brésilien, qui remplaça dès lors les couleurs tricolores.

Ainsi documenté, le commandant du *Bengali* se remet en route pour Mapa, où il arrive le 14 au soir.

L'intention du lieutenant de vaisseau Audibert et du capi-

taine Lunier était d'opérer par surprise, suivant du reste les intentions du gouverneur : il fallait pour cela arriver à Mapa, située à 16 kilomètres de l'embouchure, avant d'avoir été signalés, investir rapidement le village et mettre la main sur Cabral. Malheureusement une goëlette, *La Gabrielle*, qui remontait la rivière, signale à l'aventurier la présence du *Bengali*. Des tapouyes sont envoyées par lui en reconnaissance et rapportent que des embarcations, chargées de soldats français, remontent le fleuve. Cabral, mis sur ses gardes, se hâte d'organiser un véritable guet-apens, d'où il pensait que pas un des nôtres n'échapperait. Il ordonne de fermer toutes les cases, de les barricader à l'intérieur et embusque derrière chaque porte des hommes armés de fusils Winchester. Lui-même, à la tête d'une quarantaine de ses partisans, reste à l'extrémité du village et attend les événements. Son intention était de laisser les Français s'avancer sans défiance dans les rues de Mapa, et à un signal convenu, de les assaillir de tous les côtés à la fois. Le plan était habilement conçu : le capitaine Lunier vint donner étourdiment dans le piège. Ses instructions portaient qu'il ne devait s'avancer dans les rues de Mapa qu'à la tête d'une escorte suffisante : il s'avance témérairement avec seulement le médecin major, un clairon et un interprète. A ce moment, il est vrai, le village était cerné par l'infanterie de marine, qu'il avait fait débarquer en aval de Mapa ; mais il commet l'imprudence de laisser à l'entrée du village la compagnie de débarquement qui devait lui servir d'escorte. Il va donc à Cabral et lui dit : « Mon ami, il faut nous rendre Trajane. — A quoi Cabral répond, en montrant ses hommes armés : Venez le prendre si vous pouvez. » Et profitant de ce que le capitaine Lunier se retourne pour voir où sont les marins, il se jette traîtreusement sur l'officier, lui arrache son revolver et avec cette arme il fait feu sur lui. En même temps il donne à ses hommes l'ordre de tirer : un feu de salve retentit, et Lunier tombe frappé mortellement

de plusieurs balles. A côté de lui le clairon est grièvement blessé, et à l'autre extrémité de la rue, plusieurs marins sont également atteints. Alors de toutes les maisons qui semblaient inhabitées partent d'autres coups de fusil et la compagnie de marins du *Bengali* se trouve décimée en quelques minutes. Enhardi par ce premier succès, Cabral se porte alors en avant à la tête de sa troupe et se précipite sur nos marins qui reculent vers les embarcations : ils eussent été certainement massacrés jusqu'au dernier si à ce moment les troupes d'infanterie de marine, entendant la fusillade, ne s'étaient portées au secours des nôtres. Cabral voyant qu'il a affaire à des forces plus importantes qu'il ne croyait, bat en retraite et se sauve dans la forêt. Pourtant la lutte n'est pas terminée : d'autres bandits sont embusqués dans les cases, qui tiraillent toujours sur nos soldats ; il fallut faire successivement le siège de chaque maison. La fusillade dura ainsi trois heures et demie. Nous avions 6 morts et 20 blessés. Cabral avait perdu 60 hommes tués.

Pendant le combat, Trajane avait pu s'échapper et rejoindre les nôtres : mais, effrayé par le crépitement des balles qui ne cesse de se faire entendre de tous côtés, il s'était enfui lui aussi dans la forêt et on ne le revit plus.

C'est maintenant le moment d'admirer dans toute leur splendeur les résultats de notre politique coloniale, dirigée par des avocats transformés en ministres. On pourrait croire qu'après un pareil guet-apens, organisé par un homme visiblement à la solde du gouvernement brésilien, les nôtres allaient rester sur le champ de bataille, laisser tout au moins une garnison à Mapa. C'était une occasion unique de déchirer l'article 8 du traité d'Utrecht et de mettre la main sur le Contesté. Le Brésil qui sentait sa responsabilité engagée, n'aurait pas osé broncher, et la question du Contesté aurait été tranchée du même coup. Eh ! bien, non ; sitôt la victoire assurée, les nôtres battent en retraite, comme s'ils eussent été les vaincus ; ils rejoignent en

hâte le *Bengali*, emportant les morts et les blessés, sans même attendre le retour de Trajane. Toujours le défaut d'instructions !

Telle fut cette affaire de Mapa, qui nous a été dénaturée à Paris, comme de juste.

On nous a présenté Cabral comme une espèce de bandit Calabrais, un voleur doublé d'un assassin, et l'expédition du *Bengali* n'avait d'autre but que de débarrasser le pays d'un malfaiteur dangereux. Cabral était un bandit, il est vrai, mais non dans le sens indiqué ; c'était un agent politique du Brésil pour qui tous les moyens étaient bons, pourvu qu'il atteignit le but, et il n'hésitait pas devant le vol et l'assassinat s'ils devaient l'aider à réaliser son plan. Il ne tenait donc qu'à nous de tenir le Brésil responsable des actes de Cabral : c'est tout juste si nous n'avons pas fait des excuses.

Quant à la véracité des faits que je rapporte, elle est établie par le rapport du commandant Péroz, qui était à ce moment à la tête de nos troupes à la Guyane : j'ajoute plus de foi à ses paroles qu'aux affirmations intéressées de nos politiciens, ministres de hasard. Si, contrairement à ce qui a été dit, Cabral put s'échapper, si Trajane fut abandonné à son sort, un résultat du moins fut acquis : le Contesté fut débarrassé des bandits stipendiés par le Brésil et la tranquillité commença de renaître à Counani et au Carsevenne.

Peut-être voudra-t-on savoir ce qu'il advint pendant ce temps des bons gendarmes envoyés sur le Carsevenne. Tout comme certains carabiniers de joyeuse mémoire, ils arrivèrent trop tard. Ils trouvèrent une population affolée, tremblant de peur sous les menaces des émissaires de Cabral, mais ceux-ci n'étaient plus là : ils avaient jugé prudent de disparaître avant l'arrivée de la maréchaussée. Le capitaine Daniel interrogé se refusa à répondre, sous prétexte qu'il ne parlait ni français ni créole. Une fois de plus Pandore revint bredouille, mais du

moins il put rédiger un de ces rapports fulminants dont il a le secret. Cela fait, il reprit le cours de son existence monotone avec cette sérénité d'âme que donnent une conscience tranquille et la satisfaction du devoir accompli.

A la suite de ces évènements, des notes furent naturellement échangées entre les deux chancelleries : quelle en fut la teneur? nul ne le sut; aucun Livre, bleu, vert ou jaune ne fut soumis au Parlement français ; aucun député n'eut la curiosité de poser une question au ministère ; aucun journal ne publia de commentaires ou de critiques. Etrange discrétion !

A la suite des pourparlers diplomatiques, une convention fut cependant conclue, dont le sens était qu'en aucun cas les deux gouvernements contractants ne devraient envoyer au Contesté, ni expédition armée, ni mission officielle (1). C'était un désavœu de l'expédition conduite contre Cabral, c'était un recul dont les conséquences furent désastreuses au point de vue de notre prestige : Counani, Mapa et le Cachipour, échappèrent dès lors à notre influence. Le Brésil, comme de juste, niait toute complicité avec l'aventurier, mais se garda bien de nous le livrer. Depuis cette époque, Cabral vit retiré dans quelque coin de l'immense empire et jamais plus on n'entendit parler de lui.

La convention fut scrupuleusement respectée par la France; quant au Brésil, nous verrons bientôt quel cas il en faisait. Cette fois encore, nous avons été dupés, bafoués, n'en déplaise à M. Hanoteaux.

Comme historien, j'ai le devoir d'être aussi impartial que possible; après avoir montré l'action inlassable du Brésil sur

(1) Avant l'affaire Cabral les deux gouvernements se reconnaissaient un droit réciproque de police ; depuis le guet-apens de Mapa, le territoire Contesté se trouva complètement abandonné à lui-même, les deux ministères s'étant mis d'accord pour ne point intervenir, même en cas de troubles.

le territoire Contesté, il est juste de dire les efforts qui étaient tentés de notre côté. En vérité ils se réduisent à fort peu de chose : quelques missions plus ou moins déguisées, plus ou moins avouées. C'est d'abord Jules Gros qui vient en 1877 proposer à nos gouvernants de faire un prononciamento et de s'emparer de toute la contrée qui sera mise sous le protectorat français. Nous l'avons vu délivrer par anticipation des décorations de l'Etoile de Counani. En même temps il formait un gouvernement dont les membres étaient ses amis, journalistes comme lui. Il partit en 1878 à la conquête du Contesté, mais n'alla pas plus loin que Cayenne.

Un câblogramme du ministère avait enjoint au gouverneur de la Guyane d'arrêter Jules Gros à son passage en Guyane ; il fut réexpédié sur la France, et la République de Counani fut étouffée dans l'œuf.

Puis, c'est Casey, envoyé à Mapa par le département des colonies, avec mission de faire de la police occulte (!) sur le territoire Contesté. Casey s'était engagé à recruter des hommes à la Martinique ; cependant il arriva seul à Cayenne et demanda au gouverneur de lui fournir une escorte et un navire de guerre. Le Gouverneur avait, de son côté, reçu des instructions contraires: il devait ne donner aucun appui à Casey. A force d'insistance, celui-ci obtient quand même d'être transporté à Mapa par le *Bengali* qui doit l'attendre à l'embouchure de la rivière. Casey s'enfonce dans la région de Mapa, y fait tout simplement des prospections, après quoi il revient à Cayenne à bord du *Bengali*, sans plus s'occuper de son mandat politique.

Peu après, c'est Coudreau qui arrive en Guyane avec sa femme ; il se rend à Counani, achète des cases à Trajane et s'occupe d'y faire du commerce. Quant à son rôle politique, nous avons dit qu'il fut des plus suspects.

C'est enfin la mission Croizé, en 1894, moitié commerciale, moitié politique, qui aboutit au désastre que nous avons dit.

Et c'est tout. Alors que les habitants du Contesté réclamaient à tout propos notre intervention, alors qu'il suffisait pour être maître du Contesté de laisser un bateau de guerre à l'embouchure de la Mapa, l'unique port naturel de toute la côte, magnifiquement abrité par l'île de Maraca, avec des profondeurs de 12 mètres à marée basse, nous ne bougeons pas; malgré l'insistance de nos gouverneurs qui demandent des instructions, le ministère reste muet : nos gouvernants vivent dans la crainte perpétuelle d'un conflit extérieur, et ce ne sont pas seulement les grandes puissances européennes que nous redoutons, le Brésil lui-même semble nous tenir en respect. Voilà notre rôle d'effacement dans le monde à cette fin de siècle et voilà notre politique coloniale : de la timidité à outrance, de l'incertitude et de l'inertie, c'est cela que nos diplomates prennent pour de l'habileté !

Après le coup de tonnerre de Mapa, quelques mois de calme succédèrent; les mineurs se remirent au travail, la confiance reparut. Mais la fermentation provoquée dans les cerveaux par les menées incessantes du Brésil n'était pas éteinte; un nouvel incident ne tarda pas à se produire. Cet incident, il est vrai, n'eut pas grand retentissement en France, parce que la diplomatie, par suite de la convention dernière, n'eut pas à intervenir. C'était un évènement d'ordre intérieur, n'intéressant en somme que les habitants du Contesté, et le gouvernement de la Guyane, mal couvert lors de l'affaire de Mapa, se garda bien de s'en mêler. Toutefois le résultat en France fut de donner du poids à la légende qui avait cours depuis l'affaire Cabral : succédant à cette équipée, la révolte des Anglais, comme on nomme ici cette nouvelle aventure, fit croire à Paris que le Contesté était un simple repaire de brigands, où tout était à feu et à sang; une terre peuplée de forçats échappés du bagne qui y entretenaient la terreur et où on ne pouvait pénétrer qu'armé jusqu'aux dents.

A cette légende, soigneusement entretenue par les journaux

officieux, notre diplomatie trouvait son compte : pourquoi, en effet, risquer un conflit avec le Brésil à propos d'un territoire peuplé de forbans? l'annexion de cette colonie ne pouvait être qu'une charge pour notre budget! Nous avions bien assez de la Guyane!

Et il se trouve qu'au contraire le Contesté est un des pays les plus tranquilles qui soient au monde et que les troubles y ont été chaque fois suscités par les puissances voisines. Ainsi dans l'affaire sanglante de Mapa, la responsabilité de l'évènement remonte, sans conteste, à deux gouvernements civilisés : l'un qui soudoie un bandit pour faire triompher sa politique, l'autre qui laisse faire l'aventurier et l'encourage par sa faiblesse et son inertie.

Quant à la révolte des Anglais, il eut suffi de quatre gendarmes et d'un brigadier pour en venir à bout; mais on ne les envoya pas. Les deux gouvernements ne s'étaient-ils pas interdit toute opération de police à l'intérieur du Contesté ?...

Toutefois à cette occasion, nous allons de nouveau voir aux prises l'influence française et l'influence brésilienne, et nous verrons aussi par quels procédés différents l'une et l'autre se font sentir.

J'ai dit plus haut que les nègres anglais étaient actuellement plus nombreux que les Français au Carsevenne et sur les placers. A cette époque (la chose se passe en 1896) il en était déjà de même; toutefois cette infériorité numérique était contrebalancée par la présence de quelques blancs et créoles français, qui étaient comme les chefs de la population noire. Par un effet d'atavisme, le nègre a toujours subi l'ascendant de l'Européen; en dépit de Schœlcher, il reconnaît de lui-même son infériorité. En tout cas il y avait rivalité entre noirs français et anglais, ceux-ci étant appuyés par les métis brésiliens. Un jour un nègre de la Dominique tue aux placers, on n'a jamais su exactement pourquoi, un nègre de la Martinique et s'empare de sa provision d'or. En France, le fait n'aurait rien d'excep-

tionnel et le vol eut paru un motif suffisant ; mais ici, je le répète, l'assassinat suivant ou précédant le cambriolage, n'est pas encore entré dans les mœurs; dans ce pays où il n'y a pas de police, pas de gendarmes, pas de juges, on respecte la vie d'autrui aussi bien que partout au monde. Faut-il en conclure que les nègres sont plus vertueux que nous ? Je crois plutôt que chez eux c'est un corollaire de la poltronnerie. Le meurtre envisagé au point de vue psychologique est un acte qui implique une certaine dose de virilité ; or le nègre des Antilles, être abâtardi, sans énergie et sans courage, est incapable de ces impulsions violentes dont l'assassinat est une manifestation. Le noir est capable d'un larcin commis dans l'ombre, à l'abri de tout danger pour sa précieuse peau; mais se poser en face d'un autre homme, fût-il de sa couleur, risquer sa vie pour tuer ou pour voler, cela ne va point à sa taille. On trouve chez eux des chapardeurs, mais non des voleurs de grand chemin, ni des assassins; fanfarons et pillards, oui, mais Cartouche et Mandrin, jamais. Les criminels sont des produits spéciaux aux races civilisées; heureusement ce triste privilège, disent les psychologues, se trouve compensé par l'éclosion d'une autre catégorie d'impulsifs, qui sont les héros.

Du reste, de même que le génie et la folie se coudoient, de même l'héroïsme et le crime sont des manifestations cérébrales du même ordre : cerveaux brûlés et cerveaux malades sont frères, et la différence de milieu et de circonstances constituent souvent la seule démarcation entre les deux ordres d'actes. N'est-ce pas, de part et d'autre, le même dédain de la mort, le même mépris de la vie des autres? Aussi tel qui passe en deçà de la frontière pour un grand homme, à qui ses concitoyens élèvent des statues, est qualifié au-delà de bandit et de scélérat.

Donc, pour en revenir à notre... assassin (j'allais dire héros), le vol n'était certainement pas le mobile qui lui fit tirer son coup

de revolver, il devait y avoir autre chose. Mais le fait brutal était là : un Français avait été assassiné et volé. Aussi ce meurtre qui aurait passé inaperçu, au milieu de l'indifférence générale, si le pays eût été celui qu'on nous a dépeint, provoqua, au contraire, l'indignation de tous ; sans que ses compatriotes fissent un mouvement pour le dégager, les Français présents sur les placers s'emparèrent du coupable et l'amenèrent solidement garotté au village de Daniel, pour de là l'envoyer à Cayenne et le livrer à la justice régulière. Aux placers la chose s'était passée sans protestation ; mais au Carsevenne, les nègres anglais poussés par les Brésiliens, prennent fait et cause pour leur compatriote et le délivrent. Nos amis Sursin, l'Admiral, Poussier et Spatch, somment alors les Anglais de rendre le prisonnier ; mais ceux-ci refusent, et prennent aussitôt les armes, sous la conduite de quelques meneurs. Ils vont attaquer les nègres Bosches, qu'ils savent posséder de l'argent. et les dépouillent. Nos amis, font alors appel à la population d'origine française, ils enrégimentent les noirs et les créoles et, quand leur troupe est solidement armée, ils font aux Anglais une seconde sommation d'avoir à livrer l'assassin et de rendre l'argent volé aux Bosches. Mais ce fut sans résultat. Il n'y avait plus qu'à employer la force.

Daniel dès lors ressemble à une ville en état de siège ; des patrouilles sillonnent les rues, tous les hommes sont armés de revolvers et de fusils Winchester. Un choc ne tarde pas à se produire : deux patrouilles adverses s'étant rencontrées, un des meneurs du parti anglais se jette sur l'Admiral, mais celui-ci riposte par un coup de Winchester ; Spatch et Poussier tirent à leur tour des coups de revolvers sur la troupe des Anglais. Ceux-ci plus fanfarons que braves (je parle des noirs) font volte-face et laissent aux mains de nos amis sept des meneurs. Un huitième parvint à s'échapper. L'assassin est

de nouveau ligotté et gardé à vue, jusqu'à ce que l'occasion se présente de le conduire à Cayenne.

Cependant les patrouilles continuent de parcourir le village, car on craint que celui des chefs qui s'est échappé ne revienne prendre l'offensive. C'est dans une de ces reconnaissances que notre ami Sursin se trouve seul en face d'un parti d'Anglais composé d'une centaine de noirs. Sursin n'a sur lui que son revolver; quand même, il marche bravement à l'ennemi, et tel est l'ascendant que les blancs ont sur cette race dégénérée que les moricauds reculent et fuient à toutes jambes, sans qu'aucun ose tirer un coup de fusil.

Malgré la plus active surveillance, on ne put mettre la main sur le huitième meneur : il s'était sauvé dans la forêt; mais il revint la nuit suivante et le misérable, pour se vênger, n'hésita pas à mettre le feu au village. En quelques heures, toutes ces cases en bois et recouvertes pour la plupart de feuilles de palmiers deviennent la proie des flammes ; sur une centaine d'habitations, pas une seule ne resta debout. Ce fut un désastre qui se repercuta jusqu'aux placers, car les approvisionnements emmagasinés à Daniel furent détruits du même coup.

Il est regrettable que nos amis, constitués ainsi en comité de défense, n'aient pas cru devoir appliquer la loi martiale à ces révoltés; c'était le droit de la guerre et tout le monde eut applaudi à une exécution sommaire. Mais Sursin et l'Admiral, confiants dans les tribunaux français, se contentèrent d'envoyer à Cayenne les chefs du mouvement et le meurtrier. Admirons encore les beautés sans mélange d'une administration qu'on a pu nous envier autrefois, mais qui actuellement ne doit provoquer dans le monde qu'un sourire de pitié. Cette fois, c'était la magistrature qui avait à prendre des responsabilités ; elle les esquiva en acquittant tous les accusés. Est-on en droit de lui reprocher cette défaillance, alors que le département des colonies refusa toujours de donner des instructions?

Ainsi, dans ce pays où de pauvres diables expient leur vie entière une faute souvent vénielle (j'en connais), le meurtre, l'incendie, le soulèvement armé sont absous, parce que les meurtriers, les incendiaires, les révoltés sont des Anglais ! C'est à dégoûter les honnêtes gens, et c'est l'effet que produisit sur nos compatriotes du Carsevenne cet acquittement scandaleux : ils furent et ils restent profondément écœurés.

Le Brésil, lui, se comporta plus habilement : malgré son engagement de n'envoyer ni mission, ni soldats, il expédia à Daniel un navire, le *Cassipore*, avec un agent spécial chargé de féliciter chaudement les défenseurs de l'ordre. L'Admiral, Sursin, Poussier et Spatch qui s'attendaient à quelques congatulations de la part du gouvernement de Cayenne, durent se contenter de celles de l'envoyé brésilien.

Il y eut grande réception à bord du *Cassipore*, le canon fut tiré en l'honneur de nos braves amis. Il est probable d'ailleurs que les choses se fussent passées de même façon si les Anglais avaient eu le dessus, seulement les félicitations eussent changé d'adresse... Ainsi le Brésil ne renonce point à ses prétentions ; il poursuit son but avec ténacité et malgré les stipulations réciproques, continue ses manœuvres sur le Contesté. Ce qu'il veut, c'est se concilier l'appui des plus forts, c'est mettre en comparaison l'action de la France et celle de la République brésilienne, c'est déterminer les habitants à solliciter leur annexion à la province d'Amazonie. A Mapa, à Counani, sur le Cachipour, sa cause est gagnée ; seul le Carsevenne restait, malgré tout, jusqu'ici fidèle à la France ; aussi l'occasion était belle de s'y créer des sympathies, le Brésil ne la laissa point passer. Mais il ne semble pas que cette fois son but ait été atteint ; au contraire, la victoire de nos compatriotes ne fit que consolider dans cette région l'influence française qui, il faut le reconnaître, avait été un moment menacée par les agissements de Cabral ; et si nous pouvons aujourd'hui aborder à Daniel en toute sécu-

rité, nous le devons à l'action décisive de nos nouveaux amis et à l'heureuse terminaison de cette échauffourée. Je ne dirai pas que Sursin et l'Admiral sont maintenant les vrais chefs du Carsevenne, ce serait exagéré ; mais leur autorité morale sur les noirs est incontestable ; ils sont respectés et redoutés. D'autre part, le capitaine Daniel est mort, et sa disparition a laissé sans direction les Brésiliens et leurs alliés les Anglais, qui du reste n'osent plus bouger. Nos revolvers peuvent donc rester dans leur étui : le Carsevenne est aujourd'hui moins dangereux que certains boulevards de Paris ; les mauvaises rencontres n'y sont point à craindre ; la sécurité est complète.

Le trafic a repris régulièrement entre Cayenne et les placers ; une société Parisienne fait en ce moment les études préliminaires d'un chemin de fer mono-rail qui doit relier les mines au Saut-Damen : à quand l'action décisive qui fera du Carsevenne un fleuve français ?

Malheureusement, cette sécurité n'existe plus si l'on s'aventure dans le reste du territoire du Contesté. Les agissements du Brésil ont porté leurs fruits : Mapa, Counani et la région du Cachipour ont échappé à notre influence et sont présentement attachées au Brésil ; les Français qui s'y présentent sont molestés, accueillis parfois à coups de fusil ; aussi beaucoup de personnes ici souhaitent ardemment qu'une solution intervienne : cet état d'anarchie leur pèse, ils veulent être gouvernés.

Les imprudents ne connaissent donc pas l'histoire des grenouilles du bon La Fontaine ? du reste, leurs vœux seront exaucés d'ici à peu de temps, puisque le différend franco-brésilien est actuellement soumis à l'arbitrage du président de la République helvétique : celui-ci tranchera souverainement la question et bientôt le Contesté ne sera plus qu'un souvenir historique. Comme il est peu probable que la solution intervienne avant mon retour en France, mon histoire du Contesté con-

tiendra une lacune que je laisse à d'autres le soin de combler (1).

Mais il est temps de fermer cette longue parenthèse et de reprendre mon journal au point où je l'ai laissé : je ne regrette point d'ailleurs cette digression ; car cette histoire du Contesté, ou plutôt cette simple esquisse historique, puisque je n'ai ici ni archives à consulter ni documents à compulser, cette esquisse, dis-je, aura montré ce qu'est au juste ce territoire que tout le monde ignore en France ; ou du moins si quelques-uns se prétendent plus renseignés que les autres, on peut dire que leurs connaissances sont tout à fait erronées. Il semble que tout ce qu'on a dit de ce pays soit fait pour nous en dégoûter ; la vérité c'est que, dès qu'on le voudra, le Contesté et la Guyane seront les deux plus beaux joyaux de notre domaine colonial. Il n'y faudrait qu'un nouveau Colbert.

8 AOUT. — Hélas! faut-il l'avouer? cette histoire du Contesté que d'aucuns pourront trouver intempestive, saugrenue, hors de propos dans une narration de voyage, qui allonge mon récit sans le rendre plus intéressant, l'alourdit sans compensation d'aucune sorte, n'avait pour moi qu'un mérite : c'était un moyen de me faire passer le temps, de tuer un ennui qui menaçait de dégénérer en *spleen*, de rompre la monotonie des jours succédant aux jours dans l'attente de ce bateau qui s'obstinait à ne pas venir.

Certes, je commence à trouver la plaisanterie amère! Et j'en viens à comparer ma situation à celle d'un malheureux naufragé dans une île lointaine, au milieu de peuplades au langage inconnu, où les navires des nations civilisées n'abordent que de loin en loin. Il y a cinq jours que le *Georges-Croizé* devrait être de retour, et, comme sœur Anne interrogeant l'horizon, je ne vois

(1) Par sa décision arbitrale en date de décembre 1900, le Président de la Confédération suisse a donné au Brésil l'intégralité du territoire Contesté.

rien venir! Hier, une goëlette anglaise, le *Campania*, mouillait au Saut-Damen, venant de la Guyane. Interrogé, le capitaine déclare qu'il n'a point aperçu notre bateau, ni à Cayenne ni sur la route. Aujourd'hui, c'est un autre petit voilier monté par des Hollandais qui vient jeter l'ancre dans le port même de Daniel, juste en face de notre case. Le *Hooper* est un habitué d'ici : tous les quinze jours il vient de Demerari et Surinam, *viâ* Cayenne, apporte des provisions de bouche et remporte en échange de la poudre d'or. Les marins du *Hooper* auraient donc dû rencontrer en route le *Georges-Croizé,* mais le *Georges-Croizé* est resté invisible. Et cela est d'autant plus surprenant que les bateaux à vapeur étant très rares dans ces régions, vu la cherté du combustible, c'est toujours un événement de rencontrer le panache de fumée d'un steamer. Cette absence de nouvelles devient par trop inquiétante! Si notre manière de naviguer était celle de tout le monde, peut-être garderais-je quelque espoir; mais le souvenir de nos déboires: tubes de chaudière crevés, échouements variés sur les rochers ou sur des hauts fonds, etc., m'enlève toute confiance; après toutes les péripéties que nous avons traversées, les pires suppositions sont permises. Pour moi, j'admets comme possible que le *Georges-Croizé* ait fini sa courte carrière sur quelque roc ou quelque banc de vase. Est-il fracassé, enlizé ou coulé? Je ne puis guère hésiter qu'entre ces trois termes, à moins pourtant qu'à la suite d'un revirement dont notre ami Croizé est coutumier, il ait appareillé tout bonnement pour la France, nous abandonnant sans plus de cérémonie. Noël et Damoisy, qui se proposent de séjourner ici quelque temps, se désintéressent de la question et se plaisent à entretenir dans mon esprit les plus sinistres hypothèses.

Si du moins j'avais quelque nouvelle de France! Mais ici on est isolé du monde entier. Depuis Cherbourg, aucune lettre ne m'est parvenue; il me semble que tout lien est rompu entre

l'Europe et moi, que je n'ai plus rien de commun avec la France, que le passé n'a jamais existé; la famille, les amis, rêve que tout cela! Paris, ses boulevards, sa vie bourdonnante, hallucinations de mon cerveau en délire! Nègre je suis, nègre j'ai toujours été, tout comme ces gens qui m'entourent. Je suis né aux Antilles, dans quelque coin de la Martinique que j'ai oublié; ma peau est noire, mes cheveux sont crépus, mon nez est aplati et camard, et mes prétendus souvenirs ne sont que des effets de mon imagination malade. D'ailleurs, mon miroir est là qui ne ment pas! Il me montre mon teint bruni, mon épiderme bronzé, et ce n'est pas le hâle de la mer, ni les rayons du soleil tropical qui donnent cela, comme je me complais à le penser; c'est le sang, c'est la race. Je ne suis rien autre qu'un descendant de ces esclaves qui ont gémi sous le fouet, et Schœlcher est mon Dieu. Hélas! ma tête éclate, mon cerveau est en feu, je sens que si la situation se prolongeait, je deviendrais tout à fait fou. Il est temps que le *Georges-Croizé* reparaisse.

9 AOUT. — Voilà dix fois vingt-quatre heures que je suis à Daniel, il me semble qu'il y a dix ans. Comme un collégien qui aspire après les vacances ou comme le soldat qui est de la classe, je compte les jours, mais avec cette différence qu'eux connaissent la date de leur délivrance, tandis que moi j'ignore combien durera mon exil. J'espère toujours pour le lendemain, mais chaque soir amène sa désillusion. Et je souffre de cette immobilité, de cette inaction dans laquelle passent lentement les heures, moi qui aime le mouvement, les grandes marches à travers bois et plaines, les longues pédalées le long des routes poudreuses. La chasse sur laquelle je comptais ne m'ayant procuré que des déconvenues, mieux vaut n'en plus parler, de sorte que me voilà réduit à une existence de mollusque rivé à son rocher. Toutefois, aujourd'hui, l'uniformité des

heures faisant place aux heures se trouve interrompue par un petit incident : il est insignifiant, il est banal, cet incident, et, dans toute autre circonstance, je ne songerais pas à le mentionner. Mais, sans ces menus faits, le voyageur serait souvent obligé de laisser en blanc certaines pages de son journal, et, en face de plusieurs dates, se trouverait dans la nécessité d'écrire le mot : néant. Aussi, dans la pénurie d'événements où je languis, cet incident prend des proportions épiques. Voici, en deux mots de quoi il s'agit : Sursin vient de mettre Firino à la porte avec accompagnement d'injures bien senties : fainéant, propre-à-rien, goujat, sale nègre; voilà un échantillon des aménités servies par Sursin au pauvre diable, qui eut toutefois la chance d'éviter la botte... quelque part, du côté des reins.

Oh! oh! cette façon de traiter un citoyen français me paraît audacieuse! Qu'en pense l'ombre de Schœlcher? Vraiment, Sursin oublierait-il que Firino est un homme, et un homme libre, à qui sont dus égards? Et puis, comme il y va! et quelle imprévoyance! *Môssieu* Firino est notre cuisinier, que diable! et sans cuisinier qu'allons-nous devenir? Il ne faut pas compter sur Pauline : elle nous a quittés pour suivre Noël et Damoisy qui, le lendemain du bal (l'ai-je dit?), ont pris possession de la case flambant neuf des Antonio. Reste Angelina; mais la noire enfant n'a pas appris chez Chacha, où elle eût été à bonne école, l'art d'accommoder les restes ; c'est une blanchisseuse émérite, sans doute, mais là s'arrêtent tous ses talents. Si du moins il y avait un bureau de placement! Mais cette institution ne fleurit pas encore sous les tropiques. D'ailleurs, ici, depuis la loi de 1848, il n'y a plus de domestiques, il n'y a que des maîtres. *Môssieu* Firino va donc laisser un vide difficile à combler. Il est paresseux, c'est convenu; mais pourquoi lui en faire un crime, puisqu'ils le sont tous, ces nègres? Somme toute, il faut manger, cela demande bien quelque concession. Je ne vois pas d'autre porte de sortie à l'impasse où nous a acculés Sursin que

de nous atteler à faire nous-mêmes la popotte à tour de rôle. Ça va être amusant!

Je ne puis me retenir de faire part de mes inquiétudes à Sursin, mais lui se met à rire de bon cœur : « Tranquillisez-vous, me dit-il, c'est l'affaire de 24 heures. Tous les huit jours, pour secouer la paresse de cet animal stupide, je lui donne son compte, et toujours il revient le lendemain avec promesse de mieux faire. La faim le ramènera, et nous en serons quittes pour déguster aujourd'hui la cuisine de Spatch. » Ainsi fut fait, et Spatch, devenu cordon-bleu par intérim, montra une fois de plus qu'il n'était inférieur à aucune besogne. N'ai-je pas déclaré qu'il était un factotum incomparable! Il ceignit donc aujourd'hui le tablier de Vatel et j'ajoute qu'il mérita nos compliments sans restriction. Quel type, cet Alsacien! et toujours de bonne humeur! C'est décidément une heureuse nature!

L'après-midi, je fais une visite à Muscret : il faut bien passer le temps. Qu'est-ce que Muscret? c'est un petit homme pas commode, au caractère rageur, ayant toujours quelque démêlé avec l'un ou l'autre, accusant ses voisins d'empiéter sur son terrain ou de lui dérober son bien, parlant constamment de se faire justice à coups de fusil, et s'en tenant toujours aux menaces, fort heureusement ; seulement, il connaît admirablement tout ce qui est placers, prospections, mineurs, et j'espère tirer de lui quelques renseignements inédits sur les mines du Caservenne. Mais il ne m'apprend rien que je ne sache déjà. Il me confirme d'abord que tout l'or vient du Cachipour, que seul le bassin de cette rivière est aurifère. Les mineurs, pour s'y rendre, suivent, il est vrai, la route du Carsevenne, mais c'est à cause des dangers que présente la navigation sur le Cachipour, semé de rapides et souvent visité par un mascaret terrible. Les mineurs remontent donc le Carsevenne plus paisible, sur les pirogues des Bosches, et s'avancent jusqu'au Petit-Degrad ; de là, à travers 7 montagnes et 7 vallées, ils parviennent aux

placers en deux jours de marche. De Daniel au Petit-Degrad il faut, comme je l'ai dit, 5 jours, et le prix du transport de 30 kilos de bagages est de 45 francs. D'autre part, un porteur pour aller du Petit-Degrad aux placers avec une charge de 25 kilos sur la tête, demande 10 grammes d'or, ce qui met le coût total du parcours à 70 ou 75 francs. Nous sommes loin des 5 ou 600 francs dont nous parlait Croizé. Ce chiffre fut peut-être exact en 1894, lors du *rush* qui suivit la découverte des placers; mais, aujourd'hui, les temps sont bien changés; comme toutes choses, le tarif du voyage a baissé, ce qui fait dire aux Bosches que les affaires ne vont plus. Aussi, l'entreprise du Mono-rail, qui tablait sur les chiffres donnés par Croizé, devra rabattre de ses espérances, et au lieu des dividendes fabuleux qui leur étaient promis, les actionnaires devront se contenter d'un revenu plutôt modeste.

10 Aout. — Enfin! des âmes compatissantes se sont rencontrées qui ont pitié de ma détresse! L'Admiral et mon confrère (!) Sursin ne veulent pas me laisser partir avec cette impression qu'il n'y a point de gibier au Carsevenne; ils viennent me proposer une grande partie de chasse. Seulement, il faut aller loin: il faudra descendre le Carsevenne jusqu'à son embouchure. Là, il y a de grands lacs où le gibier d'eau foisonne. Il paraît qu'au premier coup de fusil, nous verrons le ciel s'obscurcir tout d'un coup; un nuage opaque interceptera les rayons du soleil, et ce phénomène sera dû à des miliers d'oiseaux prenant leur vol: des flamands roses, des canards, des sarcelles, des aigrettes, etc. Point n'est besoin de faire preuve d'adresse, il n'y aura qu'à tirer dans le tas, ce sera une vraie chasse miraculeuse. Ce n'est peut-être pas très sportif, mais ce sera tout de même amusant. Mes deux amis m'engagent, en conséquence, à faire une ample provision de cartouches. Toutefois, ils ne me cachent pas que ce sera dûr: il faudra passer la nuit dans les marécages,

dans l'immobilité et le silence les plus complets, exposés à toutes les émanations palustres ; nous aurons aussi à nous défendre contre des armées de moustiques, dont nous allons envahir les domaines. Quant aux jaguars, il n'en est pas question : ce sont des fauves dont la férocité est surfaite.

Bien que ce tableau me semble poussé au bleu céleste (il n'y a pas qu'en Gascogne qu'on rencontre des Gascons), j'accepte avec enthousiasme la proposition et suis prêt à tout braver : malaria, moustiques, jaguars et tous les et cœtera qu'on voudra, pourvu qu'on me sorte de cette inertie fastidieuse. Nous partirons ce soir même.

Pendant que je confectionne des paquets et des paquets de cartouches (rien de plus désagréable en chasse que de manquer de munitions), l'ami Goussette vient prendre congé de nous. Il part irrévocablement à midi. Il fait une dernière tentative pour me décider à m'en aller avec lui. Quelque chose me dit que je ferais bien d'accepter, que ce serait plus raisonnable ; mais comment résister à l'attrait d'une partie de chasse qui promet d'être une page brillante dans mes annales cynégétiques ! Je refuse donc. Ah ! s'il voulait attendre 48 heures ! Mais tarder davantage est pour lui chose impossible ; il a un malade à bord et il désire le faire transporter dans le plus bref délai à l'hôpital de Cayenne. Même il me prie d'aller le voir et de lui procurer, si possible, quelque soulagement. Je trouve un pauvre petit bonhomme, car c'est du mousse qu'il s'agit, en proie à un accès de fièvre des plus violents : ses yeux brillent comme des charbons ardents et ses dents claquent comme des castagnettes. Sa figure est décomposée et son regard exprime l'épouvante : sans nul doute, il a peur de mourir ici, sans secours, loin des siens, dans ce coin de bateau qui est un taudis, et si jeune ! Il est couché dans l'entrepont, au fond d'une espèce de boîte creusée dans le flanc du navire, où d'autres boîtes semblables s'alignent et se superposent deux par deux, et semblent les alvéoles d'un

gigantesque gâteau de miel. Ce sont les couchettes des matelots, et quelques lambeaux d'étoffe y servent à la fois de matelas et de couvertures. Ça manque de confortable, ça manque d'air, mais ça ne manque pas de calorique : quel four ! bon Dieu ! Et il faut que le petit malheureux reste là plusieurs jours, secoué par la malaria, dévoré par les maringouins, brûlé par la fièvre et la chaleur extérieure. Je lui fais donner un gramme de quinine ; si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera certainement pas de mal, comme dirait certain grand médecin de ma connaissance. Pauvre petit !

Goussette, lui, reste insensible à cette misère : il est fait à ces incidents de la vie du marin, il y est habitué et l'habitude empêche l'émotion. D'ailleurs, il a d'autres préoccupations en tête : en effet, voilà qu'il est onze heures ; c'est dans une heure qu'il lève l'ancre, et jusqu'à ce moment aucun passager ne s'est présenté. O prodige inouï ! Quel saint protecteur des capitaines en détresse Goussette a-t-il invoqué ? Est-ce saint Benoît ou saint Antoine de Padoue? J'ai dit qu'à onze heures il n'avait aucun passager; or, à midi, il refusait du monde : 45 nègres demandent à être embarqués, et, pour le *Dauphin*, 45 passagers c'est un énorme encombrement. Il a suffi de hisser pendant une heure le pavillon signal du départ pour que, dans cette bourgade de 300 âmes, plus de 40 individus demandent à partir pour Cayenne. Aussi, Goussette nous quitte rayonnant et je ne suis pas bien sûr, quoiqu'il en ait dit, qu'il ait refusé personne : un nègre tient si peu de place. C'est égal ! cette facilité avec laquelle on se déplace dans ces pays-ci cause toujours un nouvel étonnement. J'ai eu l'occasion d'en faire la remarque plus haut ; aujourd'hui en apporte un nouvel exemple.

Restait l'après-midi à passer en attendant l'heure du départ pour la grrr...ande chasse. Spatch, qui est redevenu disponible par suite de la rentrée de Firino (soumis et repentant, comme l'avait prédit Sursin), Spatch m'emmène pêcher à la ligne

dans la forêt, je veux dire dans les petits ruisseaux qui sillonnent la forêt, fossés pleins d'eau à marée haute, mais dont le lit, au moment du reflux, n'est plus qu'une couche épaisse de vase avec, çà et là, des trous où l'eau séjourne. Spatch affirme que ces trous fourmillent de petites truites succulentes et que nous rapporterons une copieuse friture. C'est possible, mais faire 1.500 lieues pour n'avoir d'autre distraction que de taquiner d'innocents poissons, non, c'est raide ! Enfin, puisqu'il n'y a que cela, va pour la pêche à la ligne !

Et nous voilà partis tout comme de simples amateurs endimanchés, avec un assortiment de gaules, de lignes, avec des bataillons complets de vers rouges, et l'opération commence. Je dois à la vérité d'avouer qu'au contraire de ce que chacun peut voir tous les jours sur les bords de la Seine, ça mord ici. Le poisson est-il plus affamé? moins méfiant? Je ne sais, toujours est-il que ça mord. Non, ce n'est pas une illusion, le bouchon remue, frétille et même disparaît sous l'eau. Qu'en dites-vous, pêcheurs parisiens, mes frères ! Toutefois, ne soyez point jaloux ; la supériorité du Carsevenne s'arrête là. Ça mord, il est vrai, mais c'est tout... pour moi du moins, et je m'aperçois que de la coupe aux lèvres, ou du moins de la rivière à la poële à frire, il y a une distance difficile à franchir pour un novice tel que moi. Il y a bien des touches, comme disent les professionnels, mais il reste à ferrer le poisson : alors cela devient un problème des plus compliqués, et il y a de quoi exercer la sagacité des pêcheurs les plus émérites. Quand, sur la foi du bouchon, croyant le poisson bien accroché, d'un coup sec je tire ma ligne hors de l'eau, je m'attends à voir une victime au bout : erreur profonde ! au bout, il n'y a rien : ni poisson, ni amorce, ni même hameçon. Qu'on juge de mon ahurissement ! La première fois, je crus à un accident, à un hameçon mal attaché ; mais le fait se renouvelle une deuxième fois, puis une troisième, et ainsi de suite : à chaque coup, le hameçon disparaît en même temps que le ver

rouge. C'est à se demander si quelque poisson plus gros ne va pas avaler jusqu'à la gaule.

Spatch avait prévu la chose, car il avait apporté toute une provision d'hameçons de rechange; mais il s'était bien gardé de me prévenir, riant en dessous de mes déconvenues successives. Il consent enfin à m'expliquer qu'ici les truites ont des dents, et des dents fort acérées, et que si on les laisse attaquer l'amorce à volonté, d'un coup de leurs mâchoires coupant comme des cisailles, elles tranchent net le crin de Florence, emportant appât et hameçon. Sur la recommandation de mon compagnon, je m'applique dès lors à *ferrer* savamment dès la première touche, et, dès ce moment... le résultat est le même au point de vue capture : il paraît que je ferre trop tôt. Pourtant, il serait exagéré de dire que je ne prends rien : quelques petits poissons, plus naïfs que les autres, se laissent tirer de l'eau avant d'avoir eu le temps d'avaler mon hameçon, et sont projetés sur l'herbe après avoir décrit une de ces paraboles qui faisaient rire Spatch aux éclats. Mais ce n'est là que le premier temps de l'opération, le deuxième temps consistant à introduire le poisson dans le panier ! Ça paraît tout simple, n'est-ce pas ? eh bien ! allez sur les bords du Carsevenne, et vous verrez que pour exécuter cette seconde partie du programme, il faut être doué d'une vivacité, d'une agilité de chat, ce qui n'est pas mon cas. On pourrait se figurer, en effet, qu'après avoir si bien ferré, il n'y a plus qu'à recueillir le gibier au bout de la ligne, retenu solidement par le crochet du hameçon. Illusion de Parisien ! la bestiole, qui a manqué l'occasion de couper le fil de crin, a un autre tour à sa disposition : elle se décroche toute seule, et quand le pêcheur radieux arrive pour la saisir, elle est déjà loin : elle glisse sur le ventre à la façon des anguilles, se faufile rapidement entre les herbes, toujours dans la bonne direction, c'est-à-dire du côté de l'eau, et la voilà dans son élément juste au moment où un vulgaire poisson d'Europe eût été mis dans le panier. Une

carpe de mon pays, voire un brochet, se seraient contentés d'exécuter quelques pirouettes désordonnées ; les truites du Carsevenne sont plus rusées : ce n'est pas une défense aveugle, c'est une manœuvre savante qu'elles exécutent et que souvent elles réussissent, échappant au pêcheur inexpérimenté comme je suis. Spatch, qui est au courant de leurs malices, qui de plus est alerte et agile comme un chevreuil, ne s'en laisse pas aussi facilement conter. Aussi, les victimes s'accumulent dans le panier, regrettant, sans doute, mais un peu tard, de n'avoir pas préféré se mesurer avec moi. Malgré mes déboires répétés, cette pêche était amusante, justement parce qu'elle était mouvementée ; elle représentait, en somme, une lutte de ruse et d'habileté entre l'homme et la bête, et je n'ai pas de honte d'avouer que l'homme avait souvent le dessous, du moins de mon côté. Quand des truites sont douées d'une telle perspicacité, on doit bien penser qu'elles ne sont pas longtemps à éventer le truc du pêcheur : aussi ne mordaient-elles pas longtemps ; celles qui venaient de l'échapper belle allaient-elles le raconter aux autres ? c'est bien probable, car après quelques échecs, il devenait impossible d'avoir une nouvelle touche. Il n'y avait plus qu'à frapper à une autre porte, c'est-à-dire à changer de trou, à jeter la ligne là où la gent aquatique n'était pas encore instruite de nos desseins. C'est dans un de ces déplacements que je fus victime d'un accident tragico-comique. Je ne puis raisonnablement attribuer l'événement à une vengeance directe du peuple des poissons ; mais peut-être quelque divinité protectrice de leur race me dressa-t-elle un piège, où je me laissai prendre étourdiment, tout occupé que j'étais moi-même à tendre des embûches à ses protégés,... auquel cas je n'ai point le droit de me plaindre, la chose étant de bonne guerre. Mais pourquoi moi plutôt que Spatch ? Voici comment le fait arriva : j'avais avisé un grand trou où je jugeais que le poisson devait être abondant. Pour y accéder, il fallait traverser la rivière sur un de ces ponts naturels

que forment les troncs d'arbres tombés en travers. Justement, celui-ci était énorme, il avait plus d'un mètre de diamètre. C'était un des plus admirables représentants de la flore tropicale, et sa vétusté lui donnait un air vénérable auquel on pouvait se fier en toute assurance. Hélas! cet aspect vénérable était un masque! cette masse imposante cachait un piège ; ce pont, ce n'était pas un tronc d'arbre, c'en était simplement l'écorce, une frêle enveloppe sous laquelle il n'y avait rien et qui, par surcroit, dissimulait ses fissures sous des fleurs et des touffes verdoyantes d'orchidées ; dans ces conditions, il n'est pas difficile de deviner ce qu'il advint de moi. Déjà, j'avais exécuté la moitié du trajet, sans autre préoccupation que de ne pas choir à droite ni à gauche, quand tout à coup, patatras! me voilà précipité pêle-mêle avec gaule, ligne et hameçons au beau milieu du royaume des truites, qui devaient s'esclaffer d'une belle manière, si toutefois il est avéré que des poissons puissent s'esclaffer.

Je pourrais prétendre que dans cette chute mémorable je ne vis que trente-six chandelles, mais ce serait parler pour ne rien dire : la vérité c'est que je ne vis rien, tellement cela fut prompt ; tout ce que je sais, c'est que mon chapeau était d'un côté, ma ligne de l'autre, et que je gisais au milieu, stupide, ahuri, anéanti, parmi des copeaux de bois et des bouquets d'orchidées, à moitié englouti dans une masse fangeuse, gluante et ne sentant pas bon.

Admirez maintenant les décrets de la Providence : voilà un arbre qui est là depuis 20 ans, depuis 50 ans peut-être ; c'est, depuis qu'il est pourri, un piège tendu journellement sous les pas des indigènes; personne ne s'y laisse prendre, mais que d'aventure passe un Parisien, c'est lui qui se trouve pincé.

Si encore ce trou eût eu 10 pieds d'eau! j'en aurais été quitte pour un bain forcé, mais l'endroit avait été admirablement choisi par la divinité vengeresse : une couche de vase d'un nombre incommensurable de pieds, voilà la chose sale et nau-

séabonde que cet arbre respectable dissimulait, de sorte que je me trouvai, dès le premier choc, à moitié enlizé... Enfin, j'y étais ; il s'agissait maintenant de ne pas s'attarder dans cette situation. Ce n'était pas, du reste, chose fort facile de sortir de là ; chaque mouvement n'avait d'autre résultat que de m'embourber davantage, et si j'avais été seul, je ne sais si j'aurais suffi à opérer mon propre sauvetage. Mais Spatch était là ; avec son aide, je parvins à regagner le bord. Désormais nous étions quittes, car, il y a quelques jours, c'est moi qui le tirais d'une situation à peu près pareille.

Je m'aperçus alors seulement que l'épaule gauche me faisait mal et que mon pied droit souffrait d'une entorse. Il ne fallait plus, dans ces conditions, songer à continuer notre pêche ; clopin clopant, je revins donc à la case de Sursin, mais dans quel état, grands dieux ! je n'étais plus qu'un bloc de boue informe et boiteux. A ma vue, Angelina fut prise de ce fou rire inextinguible que je lui connaissais depuis le jour de mon fameux bain dans la rade de St-Pierre. Pouvais-je m'en fâcher? Ce n'était peut-être pas très charitable de sa part, mais il y avait des circonstances atténuantes : le ridicule de mon accoutrement aurait fait rire un mort ! Ce que j'avais de mieux à faire c'était de rire aussi, et c'est ce que je fis de bonne grâce. Seulement, par derrière, je lui gardais une dent, et pour la punir, je lui donnai l'ordre d'aller laver ma défroque dans les eaux du Carsevenne. Son hilarité tomba du coup.

Hélas ! trois fois hélas ! mon équipée avait une portée plus grave : je ne pouvais plus désormais donner suite à mon projet de grande chasse aux lacs de l'embouchure ; ma cheville se tuméfiait, devenait de plus en plus douloureuse ; même l'état de mon épaule me rendait difficile le maniement du fusil ; bon gré, mal gré, il était indispensable de ne point marcher pendant une huitaine de jours. Dans cette conjoncture, allais-je me condamner à rester sur mon lit toute une semaine? Ma foi !

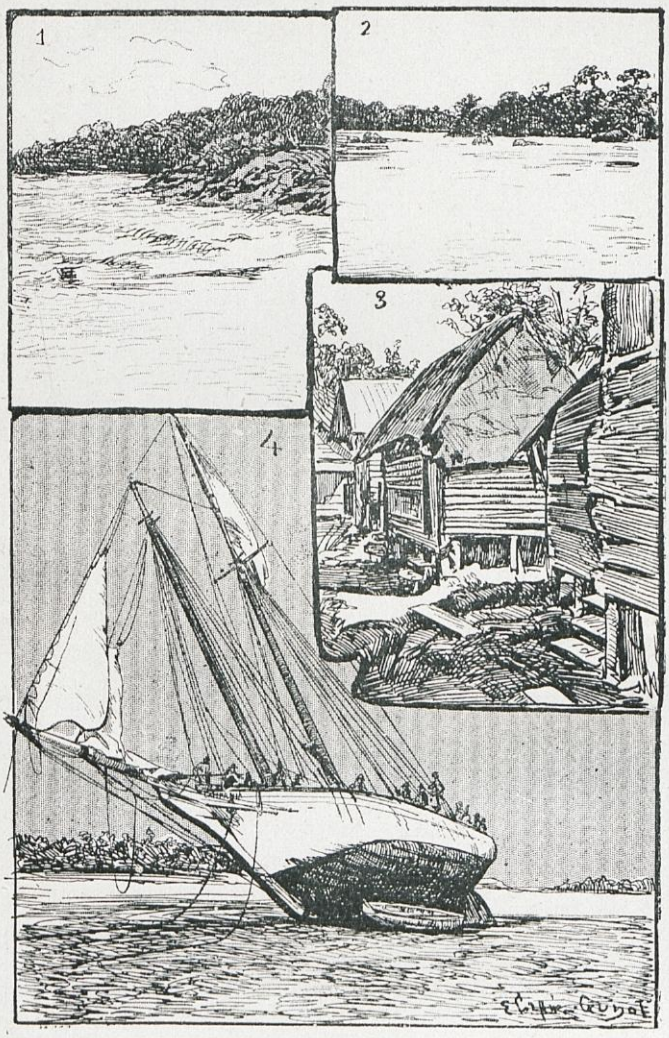
repos pour repos, je fis la réflexion que mieux valait m'en aller tout de suite : j'aurais tout le temps de me reposer sur le bateau. Comme je regrettais, en ce moment, de n'être pas parti avec Goussette ! Si du moins il avait différé son départ de quelques heures ! Regrets superflus ! Goussette est loin maintenant. Fort heureusement, le *Campania* est là. On me dit qu'il doit appareiller demain pour la Barbade, en passant par Cayenne. Cela me va à merveille. Si mon calcul est exact, j'arriverai à Bridgetown juste à temps pour prendre le courrier anglais, et je pourrai être en France vers la fin du mois. Mais alors, je serai à Paris pour faire l'ouverture de la chasse ! Or, tous les chasseurs savent que l'ouverture est une date sacrée.... pour un chasseur. Tout est donc pour le mieux et je me consolerai dans les plaines du Parisis de mes bredouilles du Carsevenne. Si je n'ai tué ici ni aigrettes ni flamands roses, ni jaguars ni tapirs, du moins là-bas les perdeaux et les cailles seront plus accessibles ; et puis je n'aurai pas la peau criblée par les moustiques, les horribles moustiques !

Dès maintenant, ma décision est prise, irrévocable ; j'empile mes effets dans mes malles, je boucle ma valise..., il n'y a plus qu'à retenir ma place sur le *Campania*. L'Admiral, qui est en relations d'affaires avec le capitaine anglais, se charge de négocier les conditions de mon passage jusqu'aux Barbades : 35 francs en première classe, tel est le prix convenu. Ainsi, pour moins de deux louis, je vais avoir le logement et la table pendant 6 ou 7 jours, avec toute la considération à laquelle peut prétendre un passager de 1re classe. Et l'on affirme que les voyages coûtent cher ! c'est-à-dire qu'on ne sait pas s'y prendre. Pour 100 sous par jour, on peut ici être nourri et logé, et on a l'agrément de voir du pays ; il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour trouver ce chiffre exagéré. Il n'y aura sans doute pas excès de confortable sur une infime goëlette de 35 tonneaux ; mais 8 jours sont vite passés ! Il y a bien aussi la question de langue : le

capitaine, me dit-on, ni aucun de ses subordonnés ne parle français. Je serai donc forcé de recourir encore une fois à la langue de Shakespeare, et je ne doute pas que ce ne soit avec autant de succès qu'à Ste-Lucie et à la Barbade. En somme, tout cela est secondaire, l'important est de partir. J'accepte donc les conditions sans marchander (le Français est né généreux !), et il est convenu avec le fils d'Albion que si demain il n'y a pas de nouvelles du *Georges-Croizé*, je me rendrai à son bord, et en route pour la France. *All right.*

11 AOUT. — *Alea jacta est !* je confie au *Campania* ma personne et ma fortune, comme aurait dit César (Julius). Je fais mes adieux à tous : à Noël, à Damoisy, à Sursin, à l'Admiral, à Poussier. Angelina veut à toute force m'embrasser, je ne sais pourquoi ; mais, puisqu'elle y tient, je ne puis lui refuser cette satisfaction, certain que le geste n'aura pas de suite fâcheuse. Elle pleure comme une Madeleine, cette pauve Angelina, après avoir tant ri hier. Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que c'est sur moi qu'elle pleure, et je suis sûr qu'elle se consolera de mon départ plus facilement que Calypso ne se consola de celui d'Ulysse. Du reste, il n'y a pas les mêmes raisons. Elle pleure parce qu'elle regrette Fort-de-France, la savane plantée de manguiers et peuplée de grenouilles, les sonneries du fort Tartenson auxquelles répondent celles du fort St-Louis ; elle pleure parce qu'elle voudrait bien quitter ce Carsevenne, où elle n'a que faire, pour revenir chez sa tante, l'imposante Chacha. Je me raidis sans peine contre tout attendrissement, et fais mine de ne pas comprendre ce que je lis si bien dans ses grands yeux noirs ; ne faut-il pas qu'elle soit à son poste quand arrivera « Môssieu Ma'tin », puisque c'est lui qui l'a engagée ! Moi, je n'ai d'engagements d'aucune sorte vis à vis d'elle, et d'autre part je n'ai nulle envie de me livrer à un enlèvement. Ses pleurs me laissent donc froid comme glace.

Pl. 22



1. Le saut Damen à marée montante et le Trou d'Or. — 2. Le saut Daniel à marée haute. — 3. Autre rue à Daniel. — 4. Le *Campania* échoué à l'embouchure du Carsevenne.

Pauline vient aussi me faire ses adieux, mais ne m'embrasse pas. Je me hâte d'ajouter que je ne réclame nullement, et, cependant, c'est un privilège qui est de droit pour les voyageurs sur leur départ. Mais embrasser coup sur coup deux négresses ! je trouve que c'est bien assez d'une.

Et maintenant, l'heure est proche : la marée monte, monte, et, submergeant peu à peu le barrage de rochers qui constitue le Saut-Daniel, éteint de minute en minute le bruit assourdissant de la chute d'eau ; bientôt, le bief inférieur de l'écluse naturelle atteindra le niveau du bief supérieur, bientôt il y aura descendant. Spatch et Firino préparent la baleinière de la « C^ie^ de la France Equinoxiale », car tous deux vont me conduire au Saut-Damen, où le *Campania* est à l'ancre.

Après un dernier serrement de mains aux amis, je prends place au gouvernail, comme la chose me revient de droit : n'ai-je pas montré, il y a quelques jours, des dispositions particulières ? Sans doute, on peut me reprocher d'avoir conduit le bateau sur des rochers, mais cela arrive à d'autres, n'est-ce pas ! et qui sont du métier, n'est-il pas vrai ! L'heure est solennelle, nous sommes tous émus, la voix expire sur nos lèvres et j'aperçois plus d'une larme dans les yeux ; je sens qu'une même question étreint tous les cœurs : nous reverrons-nous jamais ? Je m'en vais pour mon compte vers des régions salubres, mais je laisse mes amis, les anciens et les nouveaux, dans ces contrées inhospitalières, où règnent les miasmes mortels. Combien reverront la France !

— Allons, Spatch ! en avant, nage ferme ! C'est d'une voix étranglée que je donne le signal du départ; l'émotion me paralyse, pour un peu je resterais.

Nous démarrons ; les mouchoirs s'agitent, les villages de Daniel et de Firmine, dont les toits de zinc réfléchissant les rayons du soleil de midi lancent des éclairs éblouissants, s'éloignent, puis disparaissent tout d'un coup dans un tournant.

C'est fini ! mon voyage de retour commence ! Adieu, terre de la liberté, mais aussi patrie des moustiques et de la malaria ! Et c'est bien dommage ! car au lieu d'un éternel adieu, je dirais volontiers : au revoir. Je vogue maintenant vers les vieux pays d'Europe, où la race humaine est peut-être plus vicieuse qu'ici, mais où il fait bon vivre tout de même, parce que le soleil y est plus clément et la terre moins pestilentielle.

La barque glisse rapidement sur l'eau, doucement poussée par les bras des deux rameurs ; un soleil atroce fait bouillir mon cerveau sous mon casque. C'était le jour ou jamais de prendre une bonne insolation. Comment l'évitai-je ? je n'en sais rien. Aujourd'hui, d'ailleurs, je ne prête aucune attention à la chaleur, non plus qu'à quoi que ce soit : les beaux arbres qui surplombent la rivière, les touffes d'orchidées qui font reverdir les vieux troncs pourris par l'âge, les oiseaux qui promènent d'un arbre à l'autre les gemmes de leur manteau ou jacassent amoureusement sous la feuillée, tout cela me laisse indifférent, je suis tout à la joie du retour ; j'en oublie même mon entorse : n'est-ce point mon premier pas vers le sol natal, vers cette France qu'on n'apprécie bien que lorsqu'on en est loin, de même que les malades seuls sont à même d'apprécier les avantages de la santé ? Oui, il faut avoir voyagé pour comprendre ce que vaut notre patrie, et ceux qui en font le plus beau pays du monde ne doivent pas être bien loin de la vérité.

A midi, nous sommes au Saut-Damen. Nous franchissons sans encombre, mais non sans émotion, le rapide qui gronde et tourbillonne à grand fracas, et j'ai la satisfaction de tenir assez bien la barre pour ne point démolir notre bateau sur les rochers. A midi et demi, je mets le pied sur le *Campania*. Spatch et Firino montent mes bagages à bord pendant que je m'installe aussi confortablement que possible sur deux tabourets, un pour mon séant, l'autre pour ma jambe endolorie. Car de chaises ou de fauteuils, il ne saurait être question ici :

on n'a pas prévu les passagers avec entorse. C'est que le *Campania* n'est pas un de ces navires où l'on peut réclamer toutes ses aises : aves ses 35 tonneaux de jauge, il offre peut-être le nécessaire, quant au superflu, il est complètement absent.

Me voilà donc immobilisé sur un siège mal rembourré et sans dossier, cherchant la meilleure place pour ma pauvre jambe et ne la trouvant pas. A ma grande surprise, le capitaine n'est pas arrivé ; il est encore à Daniel où il termine ses affaires. Il ne peut tarder beaucoup cependant, car le descendant va bientôt devenir le montant, et alors, pour démarrer il nous faudrait attendre un nouveau reflux : perspective qui n'a rien d'enchanteur pour un voyageur pressé.

Enfin, le voilà qui s'amène avec deux autres personnages qui sont, paraît-il, les armateurs du bateau.

Le capitaine est un petit homme grisonnant, aux yeux pétillants de malice, aux oreilles ornées de petits anneaux d'or, comme en portaient au temps jadis les « Compagnons du devoir. » Sa physionomie est ouverte et sympathique, son *shake hand* est franc et bonhomme. Mais ce qui frappe le plus, c'est la manière dont il commande son équipage : ce n'est plus le « maître après Dieu », c'est un père parlant à ses enfants. Les hommes viennent lui parler familièrement et il converse avec le dernier des matelots sans plus de façon qu'avec les officiers ou les passagers. Il doit être adoré de tous ici, ce capitaine-là. Quel contraste avec notre Georges Croizé ! Dans ces conditions, nos relations ne peuvent être que cordiales. C'est bien dommage qu'il parle seulement anglais! nos conversations seront forcément écourtées. A son « *good morning* » je réponds par un « *good morning* » bien senti, et puis le dialogue s'arrête là. Lui continue cependant à me parler, croyant que je l'entends; je suis persuadé qu'il me dit mille choses aimables; mais, si j'écoute, la vérité m'oblige-je à confesser que je ne comprends pas un traître mot ! Que faire? je prends le parti le moins compromettant et je réponds un « yes »

catégorique. A son air stupéfait, je m'aperçois que j'aurais dû répondre « no », mais il est trop tard. Son nom ? je ne l'ai jamais su, qu'importe ? c'est le *captain*, cela suffit pour nos relations ; d'ailleurs j'ignore s'il a jamais su le mien.

Les deux armateurs sont deux grands gaillards, tout jeunes, tout blonds, tout roses, les deux frères, je pense. Ils n'ont point le visage sec, la silhouette taillée à coups de hache de leurs compatriotes, mais, au contraire, une bonne figure bien réjouie et haute en couleur, de grosses joues bien pleines : ce sont en somme des insulaires britanniques dont les angles se trouvent arrondis. Eux aussi me souhaitent la bienvenue, me secouant la main à me désarticuler l'épaule, avec accompagnement de « good morning » et autres bonnes choses que je ne relate pas, et pour cause. En somme, ils me font un accueil excellent. Dame ! un passager de mon importance mérite bien quelque considération! ne va-t-il pas tomber dans leur caisse, de mon fait, la somme rondelette de 1 livre sterling et 8 pence ?

Il y a encore en 1re classe deux passagers, un commerçant du Petit-Degrad et une négresse de Daniel. Du commerçant, je dirai rien : il me semble peu sociable, cet homme, et à mes avances, il ne répond que par monosyllables. C'est un solitaire, un hypocondriaque : je le laisse à ses idées.... noires comme son épiderme. La négresse est plus prolixe, mais elle baragouine le créole de façon presque aussi inintelligible pour moi que l'idiome du capitaine : c'est là une particularité peu favorable à l'échange de nos impressions. D'ailleurs sa conversation semble n'être qu'une paraphrase des lamentations du prophète Jérémie ; d'un bout à l'autre du voyage elle a gémi sur les misères de la navigation. Non pas vieille encore, mais plus que mûre ; elle eût pu toutefois, par un peu de bonne humeur, exercer sur moi une attraction quelconque ; or sa façon de geindre continuellement produit un effet plutôt répulsif.

Pendant que je fais ainsi connaissance du personnel du

Campania, la manœuvre de démarrage est enfin terminée : à 3 heures nous levons l'ancre. Dans mon for intérieur, j'estime bien qu'il est un peu tard, car déjà l'eau a baissé considérablement; mais ces Anglais ne doutent de rien. Le capitaine est à la barre, les matelots à leur poste, le *Campania* se met à descendre le Carsevenne. Seulement il y a 16 kilomètres d'ici à la haute mer, et je crois bien que nous n'irons pas loin. En effet, à 3 h. 1/2 nous échouons sur un banc de vase. Est-ce que çà va recommencer? Est-ce que de telles aventures arriveraient à d'autres qu'au *Georges-Croizé*? J'apprends, un peu tard, que le *captain* en est à son premier voyage dans le Carsevenne et, comme il n'a point de pilote, je ne m'étonne plus que lui aussi s'en aille donner dans les écueils. Après une demi-heure d'efforts, nous réussissons pourtant à nous dégager et le bateau reprend sa marche en avant. Hélas ! Charybde a bien lâché sa proie, mais Scylla nous guettait tout à côté : il n'y a pas dix minutes que nous redescendons le courant et soudain un bruit bien connu se fait entendre : la quille craque lugubrement, en même temps le navire s'arrête; c'est une variante, cette fois, car nous sommes sur des rochers. Deux fois échoués en moins d'une demi-heure ! C'est gai la navigation sur le Carsevenne! pour peu que pareille aventure se renouvelle deux ou trois fois, ma correspondance avec le courrier anglais se trouvera bien compromise. Les matelots se remettent à l'ouvrage ; mais c'est peine perdue, rien ne bouge, nous sommes pour ainsi dire cloués sur le roc. Il n'y a pas d'espoir de sortir de là avant la prochaine marée qui aura lieu dans la nuit. Jusqu'au soleil couché nous devisons (dans la mesure restreinte où peut deviser un Français qui ne comprend pas l'anglais), nous devisons, dis-je, de la situation. C'est dans des circonstances comme celle-là, qu'on éprouve le plus de besoin de s'entretenir avec ses semblables; seulement quand on ne parle pas la même langue, cela devient un véritable supplice. Heureusement pour moi ! je

trouve un interprète dans la personne du cuisinier du bord. C'est un gros courtaud de nègre de la Dominique, tout jeune encore, qui s'exprime en français assez convenablement. C'est ce qu'on peut appeler un joyeux drille; il rit toujours celui-là, et à côté d'Héraclite la négresse toujours pleurant, il me rappelle ce bon Démocrite qui riait sans cesse. Que les heures m'eussent paru longues sans cet estimable Vatel noir! Il aime du reste à planter là casseroles et courts-bouillons pour venir faire la causette avec moi, et je lui suis reconnaissant de vouloir bien me servir de truchement vis-à-vis du capitaine et des armateurs.

Pendant ce temps-là, l'eau du fleuve a baissé et nous nous en apercevons à l'inclinaison progressive que subit le bateau. Le pavillon de la Grande-Bretagne qui flotte à l'arrière ne semble pas avoir plus de prestige en face des éléments que le pavillon tricolore. Le *Campania*, obéissant à la loi de la pesanteur, se couche sur le flanc, tout comme un *Georges-Croizé*. Et alors recommence la série de nos pérégrinations anormales sur le bastingage ; le pont étant devenu presque vertical, ce n'est plus un plancher, c'est un paravent pour le cas où la brise s'élèverait, et, à voir les nuages qui s'amoncellent depuis deux heures, tout porte à croire qu'elle s'élèvera bientôt. L'habitude est une seconde nature, dit-on, et j'ai, semble-t-il, celle des échouements, car celui-ci me laisse froid ; sur ce bateau à moitié renversé, je me sens comme dans mon élément. Après tout, un échouement de plus ou de moins, qu'est-ce que cela, quand on a eu le bonheur de naviguer sur le *Georges-Croizé ?* Aussi je ris de bon cœur de la frayeur qu'éprouvent les passagers noirs. C'est un véritable affolement, tous se croient arrivés à leur dernier jour. Beaucoup voudraient bien s'en aller et si le capitaine consentait à rendre l'argent, nul doute qu'ils retourneraient de suite à Daniel. La négresse surtout était dans un état lamentable : elle levait les bras au ciel, roulait de gros yeux blancs et s'écriait à tout instant que jamais « li avé vu tant misère ». Et pour comble, voilà qu'un

orage épouvantable, l'orage prévu, vient s'abattre sur nos têtes et compliquer la situation. Cette fois-ci, ce n'est plus un orage blanc, comme nous avons l'habitude d'en voir presque tous les soirs, ah ! non, les lueurs aveuglantes qui déchirent sans interruption les nues, s'accompagnent ce soir de bruits formidables de tonnerre ; c'est un roulement continu entrecoupé d'éclats furieux qui paraissent devoir faire voler en morceaux la voûte céleste ; et dans les intervalles qui séparent deux éclairs, mille échos répètent au loin, à travers les profondeurs de la forêt, les coups incessants de la foudre. En même temps des averses torrentielles balayent le pauvre *Campania* et font fuir les passagers à la recherche d'un abri. C'est un spectacle terrifiant et désolant tout à la fois de voir le pauvre bateau couché sous la tempête et penchant tristement sur tribord : il n'y manque, pour compléter le tableau, que les lames furieuses, montant à l'assaut du bastingage. Devant ce déluge, j'essaye de me réfugier dans la seule cabine qui existe sur le bateau et qui sert de dortoir commun aux passagers de 1re classe, au capitaine et aux armateurs. (Seule la négresse a un petit coin spécial sur le gaillard d'arrière : nous sommes en Angleterre, ne l'oublions pas, et la morale anglaise a ses exigences.)

Cette cabine est une espèce de trou dans lequel on accède par un escalier étroit et raide. Elle est encombrée de malles, de caisses, de ballots, et l'on a peine à y trouver de quoi s'asseoir. De l'air, il n'y en a point d'autre que celui qui veut bien s'introduire par l'escalier, et, comme on a oublié de percer des hublots, il faut se contenter, le jour comme la nuit, de la lumière qui tombe d'une lampe fumeuse suspendue au plafond. Dans ce réduit obscur et malsain, sont disposées, comme sur le bateau de Goussette, une série de cases, ou plutôt de boîtes, superposées deux à deux le long des parois. Trop étroites dans tous les sens, elles sont presque inabordables ; et quand, par des prodiges d'habileté qui tiennent plus de l'acrobatie que de la

gymnastique, on est parvenu à se glisser dans ces niches à chien, il ne faut plus bouger sous peine d'accident : si on lève la tête, on risque de la fracasser sur la paroi d'en haut, et si on se retourne on se meurtrit coudes et hanches. On n'a même pas la possibilité de s'allonger complètement, faute de longueur suffisante : l'attitude en chien de fusil est de rigueur. Je tâche de m'installer à peu près convenablement et n'y réussis point; aussi je me surprends à clamer avec la négresse : « li avé jamais vu tant misère ». Impossible d'ailleurs de rester cinq minutes dans cette position : j'étouffe, je manque d'air, la respiration me manque. Je sors, ou plutôt je bondis hors de mon alvéole, et rageusement je m'étends sur les caisses qui jonchent le sol : le matelas est bien un peu dur et l'oreiller manque de moelleux, mais, si je risque une courbature, au moins je ne crains pas de périr asphyxié.

J'étais bien resté cinq minutes dans cette boîte qu'on décore du nom de couchette, je ne puis résister plus de dix minutes sur les colis: j'avais compté sans mes éternels ennemis, les moustiques. Eux aussi ont fui la tempête et se sont réfugiés dans la cabine par milliers ou par millions, je ne sais au juste. Ce que je sais bien, c'est que l'air en est obscurci, et ce que j'entends bien, c'est cet affreux concert ou plutôt ce charivari infernal où les basses, les barytons et les ténors entremêlent leurs accords cacophoniques. Ah ! la bonne aubaine pour cette race sans pitié ! Comme ils doivent bénir le ciel de nous avoir rassemblés dans cet espace resserré sans possibilité de fuir ! Quelle noce ils vont faire aux dépens de notre pauvre épiderme ! Et je n'ai pas de moustiquaire ! J'ai eu la malencontreuse idée de laisser la mienne à Damoisy. Non ! ma force de résistance ne va pas jusqu'au quart d'heure, je m'avoue tout de suite vaincu et furieux je remonte sur le pont : j'aime mieux le déluge, j'aime mieux la foudre sur ma tête que ces légions d'insectes malfaisants. Je m'assieds tristement dans un coin du bateau, mon

caoutchouc recouvrant ma tête et mes épaules, et je reçois stoïquement les cataractes que le ciel dans sa générosité déverse sur mes épaules.

12 Août. — On s'habitue à tout, même à dormir sous la douche : je perdis bientôt la conscience de ce qui se passait autour et au-dessus de moi, et ne me réveillai qu'assez tard dans la nuit, alors que le bateau remis à flot descendait à nouveau le Carsevenne. L'orage était terminé, la pluie avait cessé, les étoiles brillaient au firmament ; je me relevai tout courbaturé et quelque peu endommagé par la pluie, car mon caoutchouc ne protégeant que la partie supérieure de ma personne s'était trouvé insuffisant pour le reste : de plus, assis comme j'étais sur les planches mêmes du pont, où l'eau du ciel coulait en rivière, j'avais dormi comme dans un bain de siège. Heureusement que c'était plutôt tiède ! Je doute cependant que ce moyen soit à recommander pour la cure des rhumatismes.

J'assistai ce jour-là tout à la fois au lever du soleil et au réveil du *Campania*. C'est toujours intéressant de suivre de près le mouvement qui se fait dans ces petites maisons flottantes que l'on nomme bateaux, et de saisir sur le fait les occupations diverses de ses habitants. Donc, ce matin, j'assistai à une... comment dirai-je ? hum ! cela n'est pas très facile ! mettons... une promenade singulière sur le beaupré. Le beaupré, comme chacun sait, est le mât horizontal qui est à l'avant du bateau et semble le prolonger comme un éperon. Or je voyais les hommes du bord se diriger les uns après les autres vers le beaupré. Le promeneur s'avançait solitaire, comme l'acrobate sur la corde raide, s'accrochant d'une main aux haubans, de l'autre faisant balancier ; puis tout d'un coup, dans un mouvement brusque d'abaissement, l'homme disparaissait. L'éclipse totale (je ne parle pas de la lune) durait quelques minutes et je voyais le matelot revenir lentement par le même chemin, l'air épanoui... quelques-uns même sifflo-

taient un air vainqueur. Dès que la place était vide, un autre succédait. Puis, après les matelots, ce fut le tour des passagers de l'avant : chacun y allait de son petit tour sur le beaupré. Ma curiosité était vivement éveillée : quelle était cette manœuvre? Qu'est-ce que tous ces gens-là pouvaient bien faire, là-bas, entre le ciel et l'eau ? Je résolus de m'en assurer *de visu*, car ce pèlerinage extraordinaire m'intriguait on ne peut plus.

Je m'avançai donc un tantinet et regardai en me penchant au-dessus du bastingage. Ce que je vis? O horreur! O *shocking!* Comment n'avais-je pas deviné tout d'abord ? Mais dans quels termes écrire cela ? Il faudrait la plume d'un Armand Sylvestre ou d'un Rabelais pour dire ces choses sans faire monter le rouge au visage ! Si du moins j'étais de Marseille, je n'éprouverais aucun scrupule à écrire que c'était là ce que l'on met en boutique sur le cours Belzunce ou dans la rue Pavée-d'Amour; mais voilà : je ne suis l'auteur ni des *Contes gaulois* ni de *Pantagruel*, et ma patrie n'est pas la Cannebière. Et d'ailleurs, si parmi ceux qui daigneront me lire, il en est qui ne comprennent pas, qu'ils aillent voir ce qu'on *fait* sur le beaupré, au soleil levant, sur les goëlettes du genre *Campania !*

Ce qui accrut mon émotion, ce fut de voir un des armateurs lui-même se rendre subrepticement sur le gaillard d'avant, et de là sur le beaupré : est-ce que nous allions tous y passer ? Etait-ce obligatoire ? Et la négresse, allait-elle faire comme les autres ? Avec mon entorse, j'avais conscience de n'être point assez leste pour m'aventurer ainsi dans l'espace ; mais comment éluder cette nécessité ? Car enfin c'est le cas de dire qu'en de pareilles matières, on ne recule que pour mieux sauter. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de là, c'était d'attendre la nuit et, à la faveur de l'obscurité, de tricher. Et je trichai sans scrupule. Je fus surpris dans mes occupations par la négresse ; en rougit-elle ? Je ne sais, mais je l'entendis murmurer encore une fois « li avé jamais vu tant misère ».

Pendant cette promenade hygiénique, et, ajouterai-je, sentimentale, le bateau filait de l'avant, repassant devant les sites déjà vus : l'épave du Marin, le Carbet-Pêcheur, etc. Cette fois encore ce n'était pas pour bien longtemps. Ce fut d'ailleurs aujourd'hui une journée néfaste et l'on peut dire que, tel un bateau d'opéra-comique, le *Campania* a constamment navigué sur place, si toutefois cela peut s'appeler naviguer. Après quelques centaines de mètres parcourus, un nouveau banc de vase se présentait, et naturellement la goëlette piquait droit dessus, dédaigneuse du chenal qui roulait ironiquement ses eaux à droite ou à gauche de nous.

Un homme égaré dans les ténèbres, un aveugle livré à lui-même tâtonnent tout au moins, cherchent leur voie ; notre capitaine n'a pas de ces hésitations : il va droit devant lui, advienne que pourra... et il advient que son bateau n'est jamais sur l'eau; la vase semble exercer sur lui une véritable attraction, une irrésistible fascination. C'était notre premier échouement aujourd'hui, mais ce ne sera pas le dernier, comme on verra: je crois que sous ce rapport le *Campania* rendrait des points au *Georges-Croisé* lui-même. Et dire que je me plaignais alors !

En somme, en 24 heures nous n'avions pas fait 6 kilomètres, ce qui ne constitue pas précisément une performance merveilleuse.

C'est égal : nous paraissons jouer de malheur, la mauvaise chance s'acharne après nous, et il faudrait être doué d'une philosophie à toute épreuve pour accepter ces avatars successifs sans pester, sans sacrer, sans envoyer à tous les diables la navigation et les navigateurs.

Mais aussi comment ces Anglais osent-ils s'aventurer sans pilote dans ces rivières impossibles du Contesté ? Le capitaine pourrait me répondre, il est vrai, par l'exemple du pilote qu'avait engagé Croisé ; ce serait une mauvaise raison, à moins que les pilotes de la Guyane soient tous copiés sur ce modèle abra-

cadabrant. Dans ce cas, ils feraient mieux, à mon avis, de se livrer à la culture des cannes à sucre ou du cacao.

En attendant, si nous continuons comme nous avons débuté, ce n'est pas huit heures, c'est huit jours que nous mettrons à sortir du Carsevenne et je ne me vois pas encore à Cayenne, encore moins à la Barbade. Quelle fâcheuse inspiration j'ai eue de m'embarquer sur ce *Campania* de malheur !

Etre immobilisés vingt heures sur vingt-quatre, c'est déjà une situation suffisamment anormale ; mais ce n'est pas tout : il faut voir à quelle triste condition nous sommes réduits. De 6 heures du matin à 6 heures dn soir, le pauvre *Campania* est une véritable fournaise où nous cuisons dans notre jus ; le plancher sur lequel nous marchons chauffe comme un fer rouge, la fange où nous sommes échoués et où les rayons solaires se réfléchissent en une réverbération intense brûle les yeux ; et sur nos têtes, l'astre qui répand la lumière, comme parle le poète, darde à pic des rayons implacables.

Et voyez l'ironie du sort : tout autour de nous, sur les bords du fleuve, ce n'est que verdure, frais ombrages, bosquets fleuris ; à quelques mètres de nous c'est la fraîcheur, c'est l'ombre, c'est le bonheur ; ici, sur le *Campania*, c'est un brasier ardent, c'est la souffrance.

Il y a bien la cabine ; mais elle est devenue un vrai four et je gage qu'on pourrait y faire cuire des œufs. D'ombre, il n'y en a pas d'autre que cette ligne étroite projetée par la grande vergue qui s'étend horizontale de l'avant à l'arrière du bateau ; c'est de cet abri minuscule qu'il faut me contenter et je ne puis en profiter qu'en m'allongeant sur le dos parallèlement à cette traverse. Et puis, par cette canicule, pas d'eau à boire ! j'entends pas d'eau potable, car nous avons à satiété l'eau du fleuve, ce liquide trouble, chargé de détritus et empoisonné par les microbes de la malaria. Et malgré toute ma répugnance il faut en boire, en boire encore, en boire toujours, tant nous

souffrons de la soif. Si j'avais au moins mon filtre Lutèce ! comme je regrette en ce moment de l'avoir laissé à Damoisy ! Mais, au fait, messieurs les Anglais, pourquoi ne nous donnez-vous pas du thé à boire ? du thé c'est du moins de l'eau bouillie !... malheureusement le thé est réservé pour le breakfast et le lunch.

Mais chut ! ne récriminons pas trop haut ; voici que cet excellent capitaine, qui ne se doute aucunement de mon état d'exaspération, vient me proposer une partie de chasse, un *shooting*, comme il dit.

Tout d'abord, je fis des objections :

Avec ma patte endolorie, y pensez-vous, *captain* ? mais je ne pourrai faire cent yards.

— Vous n'aurez pas besoin de marcher, me répond le brave homme dont les petits anneaux d'or tintinnabulent au bout de ses oreilles comme deux petites clochettes. Nous chasserons sur les rives, en canot.

— Dans ce cas-là, j'accepte avec plaisir. Du moment que je n'aurai pas à chausser mes bottes, ça me va.

— *All right.*

On sait que toute conversation entre Anglais se termine par ces deux mots qui sonnent en fanfare : *All right !!* Cela veut dire à la fois : très bien, c'est entendu, nous sommes d'accord, allons tant mieux, etc., etc. *All right !* cela voulait dire encore : allez décrocher votre fusil, déballez vos cartouches et tenez-vous prêt. Et ce ne fut pas long, car j'avais sous la main toutes les munitions qui m'étaient restées pour compte, faute d'avoir exécuté ma grande expédition. Aussi je bourre mes poches de cartouches comme si je ne devais revenir que dans un mois, je passe mon fusil en bandoulière et me voilà prêt. *All right !* Je n'ai garde d'oublier ma pipe et mon tabac, ces deux auxiliaires indispensables de tout chasseur qui se respecte et, me laissant glisser le long d'une corde, me voici dans la barque

où les autres m'ont déjà précédé. Nous sommes quatre fusils : le capitaine, les deux armateurs et moi ; deux matelots manœuvrent les rames. Nous nous laissons aussitôt emporter par le « descendant ».

Dire que j'avais des illusions sur le résultat final de notre excursion serait faire preuve d'une excessive naïveté ; depuis mon arrivée au Contesté, chaque sortie avait été invariablement une bredouille, et je pensais bien qu'il n'en serait point autrement aujourd'hui. Aussi, je partais sans enthousiasme, et plutôt avec l'espoir de passer sans trop d'ennui les quelques heures qui nous séparaient de la prochaine marée. Du gibier, nous en verrions sûrement ; mais quoi ? des canards volant à des hauteurs incommensurables, des aigrettes tournant en rond à un demi-kilomètre de nous ; des perroquets et des perruches passant en bandes criardes à plusieurs portées de fusil ; ou bien encore nous entendrions quelque grognement de pécari sous les fourrés, ou le hou ! hou ! de quelque singe hurleur appelant sa femelle. Voir de loin, entendre sans voir, c'est à cela que se bornerait notre *shooting*, comme toujours. Eh ! bien, cette fois, je me suis trompé dans mes prévisions ; saint Hubert, nous protégeait, et je puis marquer d'une croix cette journée, car non seulement nous avons vu du gibier, mais nous en avons tiré, nous en avons tué, et nous en avons rapporté... pas beaucoup, il est vrai, n'étant guère restés que deux heures en chasse, mais c'étaient ce qu'on appelle en terme de vénerie des pièces de choix. Qu'on en juge : une sarcelle, trois canards et une demi-douzaine de singes ! oui ! des singes ! J'en rougis à cette heure, j'en suis tout confus, mais le fait est là : j'ai tué des singes inoffensifs, de ces êtres faits à notre image, et que quelques esprits transcendants s'obstinent à considérer comme nos frères ; et j'en éprouve presque autant de remords que si cette parenté était démontrée ; il me semble

avoir commis un crime. Oh ! les pauvres petits macaques ! que leur agonie faisait peine à voir !

Nous suivions tranquillement les sinuosités du fleuve, sans bruit, cachés à demi par le feuillage des arbres de la rive, quand tout à coup nous entendons non loin de nous des petits cris perçants. C'est une bande de ces petits quadrumanes, pas beaucoup plus gros que des ouistitis, qui jouent sans défense dans la feuillée d'un gros arbre dont les branches s'avancent au-dessus du fleuve. La figure est intelligente et expressive, les yeux vifs et mobiles ; un poil soyeux, blanc sous le ventre, verdâtre sur le dos, les enveloppe comme d'un manteau de fourrure ; une longue queue s'arrondit au-dessus du corps, en forme de panache. Et c'est bien dommage qu'ils possèdent cet appendice, car sans lui ils pourraient prétendre à une place dans la hiérarchie des races humaines, certainement avec plus de droit que certains bipèdes de l'Afrique ou de l'Australie, dont la tournure est, sans contredit, plus bestiale et la physionomie moins intelligente. Ils étaient là quinze ou vingt sur un grand balata, se poursuivant parmi les branches, se faisant des agaceries mutuelles, exécutant force grimaces drôlatiques, criant à tous les échos leur joie de vivre. A les voir de loin, je crus d'abord à une bande d'écureuils géants, tant les gestes sont semblables. Il y avait là toute une famille : celui-ci, qui a le poil plus gris et la figure plus sérieuse, le maintien plus grave et les mouvements plus lents est sans doute un aïeul ; ceux-là qui se tiennent côte à côte et regardent avec attendrissement les ébats de la troupe sans y prendre part sont certainement les père et mère, et tous les turbulents qui s'agitent avec insouciance, qui obéissent au besoin invincible de courir, de sauter, de gambader, ce sont les enfants, c'est la jeunesse, l'espoir de la famille. Hélas ! tout ce bonheur se trouve anéanti brusquement, toute cette gaieté s'envole en un instant ; à la joie succède le deuil. Quatre coups de feu ont retenti et voilà

six victimes qui dégringolent de branche en branche et tombent à l'eau ; d'autres, moins grièvement atteints, restent accrochés par les mains ; le reste disparaît comme une volée de moineaux, en poussant des cris de terreur. Des six pauvres bêtes tombées sous notre plomb, trois sont seulement blessées et se débattent au milieu du courant ; nous les repêchons et les jetons au fond de notre bâteau avec leurs frères morts. Non ! c'est un spectacle que je n'oublierai de ma vie, et j'avoue avoir éprouvé à l'égard de ces lilliputiens, si semblables à nous par tant de côtés, un sentiment de pitié sympathique que je ne connus jamais en face d'un lièvre ou d'un perdreau.

C'est que l'expression véritablement enfantine qui éclaire le visage de cette race de singes vous remue jusqu'au plus profond de l'âme ; l'esprit est obsédé par ces prunelles noires qui vous fixent et semblent vous supplier, par ce regard qui implore un allègement à des souffrances imméritées, par le mouvement douloureux de cette main qui comprime une plaie par où s'échappe la vie. On s'attend à tout instant à entendre une parole de malédiction tomber de ces lèvres que la douleur contracte, et ce silence obstiné, cette bouche qui reste muette, sont peut-être plus émotionnants que le reproche le plus sanglant. Les malheureux ont l'air résigné et craintif de prisonniers de guerre que des vainqueurs emmèneraient en captivité. Ce n'est plus la face grimaçante de tout à l'heure, c'est maintenant le visage anxieux d'un enfant contristé, battu injustement et qui demande pour quel motif on lui inflige un pareil châtiment. Ils souffrent, et la souffrance est écrite sur leur figure. Jamais la ressemblance du singe et de l'homme ne m'est apparue plus lumineuse qu'en ce moment, et je me demande où serait la différence le jour où les singes parleraient. Et pourquoi pas ? Les perroquets parlent bien ! Parle et je te baptise, disait un jour à un singe un évêque frappé lui aussi de cette ressemblance. Sommes-nous d'ailleurs en droit d'affirmer qu'ils n'ont pas un langage à eux, incom-

préhensible pour nous ? Si la parole est la seule barrière qui nous sépare des quadrumanes, elle est bien mince, en tout cas. Je ne sais si mes compagnons éprouvent les mêmes sentiments que moi, toujours est-il que personne ne se sent le courage de les achever : pour mon compte, il me semble qu'après ma mauvaise action de tout à l'heure, je me rendrais coupable d'une véritable forfaiture, et ce meurtre, accompli de sang-froid, ressemblerait dans mon esprit à un infanticide. Je puis maintenant rencontrer des singes, je crois bien que jamais plus on ne me verra tirer dessus. Et, dans cette répugnance que j'éprouve en ce moment, peut-on affirmer qu'il n'y a pas comme une trace de cet instinct qui interdit aux individus d'une même race de s'entre-dévorer ?

La sagesse des nations prétend que les loups ne se mangent pas entre eux : ce qui est vrai des loups l'est également de toutes les espèces animales, même les plus féroces. Voit-on des lions manger des lions ? les tigres dévorer des tigres ? Là est sans doute l'explication du malaise ressenti en face de ces singes blessés qui, s'ils ne sont pas de notre famille, sont du moins des parents très rapprochés ; et si l'on m'offrait aujourd'hui un plat de cervelles comme celui que nous servit Sully-l'Admiral il y a quelques jours, je le repousserais certainement avec horreur. Après cet incident, nous n'avions plus le cœur à la chasse ; aussi le signal du retour fut-il accueilli, de tous avec soulagement. Il était temps, du reste, de rentrer à bord où les macaques furent l'objet de la curiosité sympathique de tout l'équipage ; seuls les nègres restèrent indifférents aux souffrances des pauvres petits. Puis, on emporta les trois blessés à l'avant et je n'en entendis plus parler.

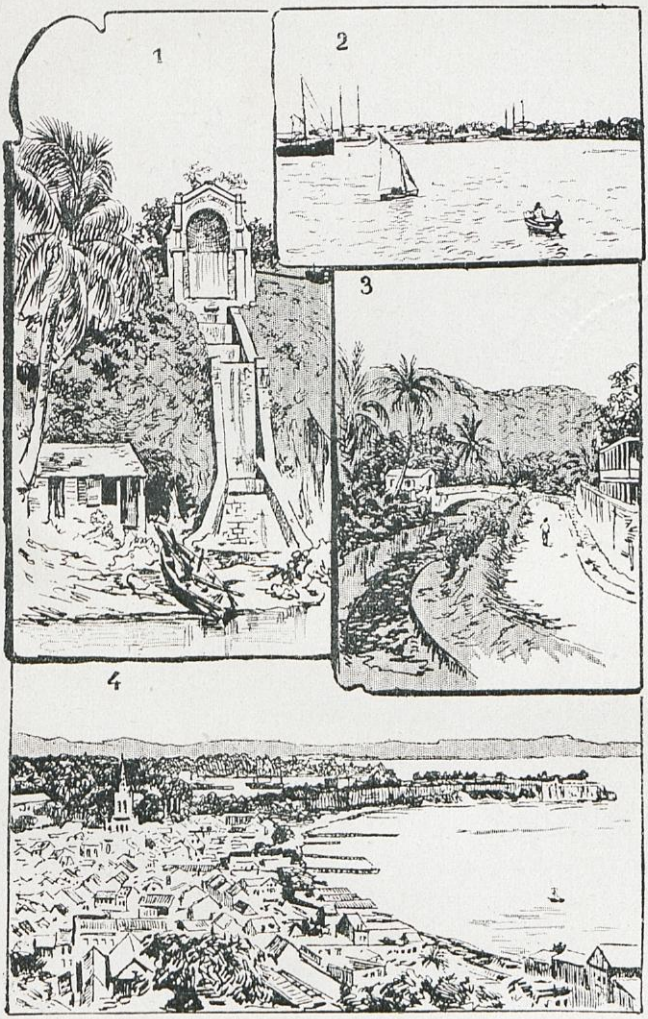
A 3 heures le bateau flottait à nouveau, et recommençait son exode vers la haute mer. Nous pensions déjà pouvoir arriver à l'embouchure du fleuve sans autre anicroche : c'eût été trop beau. A cinq heures nous étions de nouveau arrêtés,

Certes, il arrive à tout le monde d'échouer, mais je doute qu'en si peu de temps personne ait échoué aussi souvent que nous. Etre cloués sur un fond de vase ou sur des rochers vingt heures sur vingt-quatre, voilà un record que les Anglais ne doivent pas être fiers de posséder ! Et cependant le *Georges-Croizé* me semblait avoir pris une fameuse avance. J'éprouve comme un scrupule en relatant tous ces échouements successifs; je prévois que mon récit sera accueilli par plus d'un sourire d'incrédulité ; et pourtant, en dépit de la monotonie de ces mésaventures répétées, rien n'est plus exact. J'ai promis de raconter tout ce que j'ai vu, et je dis simplement, mais strictement toutes les péripéties de mon expédition sous l'équateur, bien qu'il semble à peine croyable que, pour faire 16 kilomètres, un bateau s'échoue 5 ou 6 fois. C'est le cas de répéter avec le poète :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Vraiment notre voyage tournait à la comédie... pourvu qu'il ne se termine pas par quelque évènement tragique ! Ma foi ! je crus bien que cette fois la chose allait tourner à mal. Car, si jamais bateau s'est trouvé dans une position critique, ce fut bien aujourd'hui le *Campania*. Et pourtant le capitaine gardait son flegme ordinaire et les propriétaires de la goëlette ne semblaient pas plus émus que lui; on n'eut pas dit, à les voir, que le navire était à deux doigts de sa perte et que les passagers étaient en passe ou d'être noyés ou d'être réduits en marmelade : charmante alternative !

C'est que ce soir nous étions échoués sur les bords même du chenal et parallèlement au courant. Tout de suite, nous n'eûmes aucun soupçon de la gravité de la situation ; mais quand au bout d'une heure, l'eau se fut retirée suffisamment, nous vîmes avec effroi que le bateau, engagé par son flanc gauche dans la vase et gardant toute une moitié de sa quille dans le chenal, se trouvait comme suspendu au-dessus d'un gouffre. Soutenu à



1. La Fontaine Gueydon à Fort-de-France. — 2. Vue générale de La Pointe-à-Pitre. — 3. La route de Balata à Fort-de-France. — 4. Vue générale de Fort-de-France.

babord, il manquait totalement d'appui par tribord, car on voyait nettement que ce banc de vase rongé par le courant, au lieu de s'abaisser graduellement, se terminait à pic comme une muraille. Aussi la malheureuse goëlette s'affaissant d'un côté, se surélevant de l'autre au fur et à mesure du retrait des eaux, exécutait autour de son axe un lent mouvement de torsion qui menaçait de la retourner complètement à un moment donné. Position éminemment dangereuse! Une catastrophe semble inévitable. Il parait impossible que nous échappions à la culbute finale; nous nous trouvons au bord d'un abîme vers lequel nous sommes comme aspirés un peu plus à chaque minute: l'accident se produira inéluctablement, quand le centre de gravité sera suffisamment déplacé. Pour moi, je suis résigné à tout et me tiens prêt à gagner la rive à la nage. Aussi, avant que la nuit tombe, j'explore des yeux les environs et j'avise sur la rive un petit bosquet de tamariniers où j'irai me réfugier en cas de malheur. Je ne serai certainement pas à l'abri des jaguars, mais y en a-t-il vraiment! Les indigènes me l'ont affirmé après Croizé; cependant j'en suis encore à entendre leurs premiers miaulements.

Déjà le degré d'inclinaison du bateau est plus prononcé qu'il ne le fut hier et ce matin, et l'eau baisse toujours. La nuit est arrivée et le tragique de la situation s'en trouve accru. On n'entend que gémissements à l'avant, ce sont les nègres; que lamentations à l'arrière, c'est la négresse : nous ne sommes pourtant pas à la fin du monde! Il est vrai que les craquements du navire ont quelque chose de sinistre; que la chute d'objets divers précipités les uns sur les autres semblent d'un triste présage ; que les allées et venues du capitaine et de l'équipage n'ont rien de rassurant. Soudain je vois des lumières s'agiter sur le banc de vase complètement à sec maintenant: que se passe-t-il? Pour mieux voir je me hisse jusqu'au bastingage de babord, je m'accroche des deux mains à un piquet de fer servant à attacher les cordages et j'assiste à

une manœuvre singulière. Le capitaine s'est enfin rendu compte du danger que courait son bateau et il s'efforce d'y parer de son mieux. Il n'a pas la ressource de faire comme le capitaine du *Georges-Croizé*, d'amarrer le grand mât à un arbre de la forêt ; nous sommes trop loin de la rive. Il se contente de fixer aussi solidement que possible une ancre en plein dans la vase et cette ancre est reliée au bateau par un gros câble qui s'enroule autour du grand mât à mi-hauteur... nous voilà à la merci de la solidité du câble, un fil, ou de la fixité de l'ancre, un trompe-l'œil. Que l'un casse ou que l'autre soit arrachée, et le navire va exécuter, contenant et contenu, une pirouette phénomenale. Il n'y avait plus à se le dissimuler : à moins d'un miracle, nous étions perdus. Que faire dans une pareille situation? Il n'y avait qu'à veiller... veiller et attendre les événements. Hélas ! j'essaie bien de tenir les yeux ouverts ; mais après une lutte de plus d'une heure, je sens qu'un sommeil invincible me gagne ; malgré l'imminence du péril, je prévois que je vais m'endormir. Je ne m'en fais aucune gloire, ce n'est pas du stoïcisme, c'est un besoin irrésistible, résultat de la fatigue de la journée et que l'immobilité forcée à laquelle je suis condamné ne fait qu'accroître. Mes paupières s'alourdissent de plus en plus, mes idées s'obscurcissent : tant pis ! il faut que je dorme, ne fût-ce qu'une heure. Pour secouer cette torpeur, pour dissiper ce sommeil qui me menace, il faudrait pouvoir marcher, me promener de long en large ; mais, dans la position à demi-renversée du bateau la chose est impossible, il faut bon gré mal gré garder le repos. Par un dernier effort de volonté je me livre au calcul des différents aléas : ou en cas du renversement du navire, le danger sera-t-il moindre pour moi ? Rester à tribord, c'est s'exposer a être écrasé sous le poids du navire ; c'est donc à babord qu'il faut me maintenir coûte que coûte, malgré l'incommodité de la situation. Je m'accroche désespérément à mon piquet de fer, tout prêt à me servir de ce point d'appui pour éviter d'une part d'avoir la tête fracassée

sur la grande vergue que j'ai derrière moi et, d'autre part, pour exécuter un plongeon en dehors du bastingage. Et je m'endors... après un dernier souvenir à la France et à tous les êtres qui me sont chers.

13 *août*. — Je m'étais endormi vers 10 heures sur cette pensée : à moins d'un miracle, nous sommes perdus. Eh bien! le miracle s'est produit, l'ancre a tenu bon, le câble a résisté, le grand mât ne s'est point rompu en deux, et, à l'heure où je me réveille, toujours accroché à mon piquet de fer, le *Campania* se balance doucement sur l'eau, il a repris sa position normale, il flotte. Conclusion : nous venons de l'échapper belle.

Sans doute, je n'avais pas dormi bien longtemps, deux heures et demie; mais deux heures et demie au bord d'un gouffre, c'est quelque chose. Je crois, du reste, que, malgré l'incommodité de la position, j'aurais parfaitement sommeillé jusqu'au jour, si une averse torrentielle n'était venue fondre sur le *Campania*. Outre le désagrément qu'il y a toujours à se sentir subitement trempé comme une soupe, ces averses des tropiques font sur les tympans l'effet d'un roulement de tambour; il y a de quoi réveiller le dormeur le plus endurci. Ce qui tombe, ce ne sont plus les simples gouttes d'eau de nos climats, plus ou moins nombreuses, ce sont des torrents déversés par des milliers de gouttières; appeler cela de la pluie, c'est insuffisant comme expression, car ce sont des trombes qui fondent sur nous, ce sont des cataractes qui passent au-dessus de nos têtes; chaque nuage est un Niagara que le vent promène dans les airs pour le plus grand désagrément des mortels non abrités. Je conçois très bien que si ça tombait avec cette violence pendant quarante jours et quarante nuits, comme au temps de Noé, les plus hautes montagnes ne tarderaient pas à être submergées par un nouveau déluge, et le petit *Campania*, qui n'a rien de l'arche de notre ancêtre, ferait triste figure et ses pas-

sagers aussi. Heureusement pour nous, les pluies tropicales, si elles sont copieuses, sont aussi de courte durée.

Comme hier, je m'enfouis donc sous ma pèlerine en caoutchouc, car d'aller dans la cabine, je ne suis même pas tenté; je l'abandonne en toute propriété aux moustiques, bousouanes et maringouins, et je reprends possession de mon coin d'hier, parmi un encombrement de filins et de pièces de bois. A distance, je dois avoir bien mauvais air, je dois représenter quelque chose d'assez grotesque, recroquevillé comme je suis, les mains croisées sur les tibias, le menton sur les genoux, la tête couverte d'un capuchon, le visage disparaissant sous une épaisse voilette, l'échine courbée sous les rafales célestes et le siège trempant dans le courant d'une vraie rivière dont le lit serait le pont du bateau. Il n'y a plus rien d'humain dans ma silhouette : c'est un tas informe, un monceau quelconque d'objets abandonnés à l'arrière du *Campania*, et les moustiques eux-mêmes s'y trompent sans aucun doute, car depuis longtemps ils ne m'ont laissé aussi tranquille... à moins qu'ils n'aient aussi la pluie en horreur, ce qui est une hypothèse aussi admissible que la première.

C'est dans ces conditions, dont le confortable saute aux yeux, que je me rendors, en pensant qu'il y a sur terre des gens assez heureux pour reposer sur de moelleux matelas, avec un oreiller sous la tête et des couvertures sur les pieds.

Tout le monde dormait, du reste : le capitaine, les armateurs, les passagers, les matelots; rien ne bougeait sur le pont; on aurait dit que le bateau avait été abandonné, que j'étais seul à bord. Le *Campania* lui-même semblait dormir, maintenu immobile sur son ancre.

A quatre heures, je suis éveillé à nouveau par un bruit de chaînes qu'on traîne sur le pont : ce sont les hommes de l'équipage qui font la manœuvre du départ. Bientôt après, malgré la nuit noire encore, nous redescendons le Carsevenne.

Le fleuve coule en ce moment à pleins bords, la marée est à son maximum. Le descendant nous emporte au petit bonheur. Irons-nous, aujourd'hui, jusqu'au bout? gagnerons-nous la haute mer? Non, ce ne sera pas encore pour ce matin. Pour la cinquième fois, le *Campania* s'échoue juste au moment où l'*Aurore aux doigts de rose entr'ouvre les portes de l'Orient*, comme dit le poète. Il est six heures, et nous pouvons voir à 500 mètres en avant de nous ce but que nous poursuivons en vain depuis deux jours, la mer, enfin! dont l'immensité nous apparaît là-bas entre les rives du fleuve, comme à travers une porte entrebâillée, la mer dont les vagues roulent et viennent s'éteindre mollement dans le fleuve.

Nous sommes tout près de l'embouchure, mais il nous faudra encore attendre une demi-journée pour sortir de ce fleuve infernal. Peut-être si le Carsevenne était une rivière comme une autre, s'il s'abouchait dans l'Océan par une ligne droite, perpendiculaire au littoral, quitte à s'offrir le luxe d'un delta, aurions-nous pu, cette fois, arriver à destination; mais, par suite de cette disposition anormale que j'avais déjà remarquée à notre arrivée et qui lui fait décrire une demi-circonférence à son embouchure, son lit se trouve exhaussé et encombré de vase. En effet, la rivière, faisant un coude énorme, coule pendant plus d'un kilomètre parallèlement au littoral et ne mélange ses eaux à celles de la mer des Caraïbes que par une ouverture assez étroite. Je ne saurais mieux comparer l'endroit où nous sommes qu'à un vaste port, mais un port où l'eau ferait défaut. Tandis que sur notre droite la rive s'arrondit en un vaste demi-cercle, sur la gauche la terre ferme forme une pointe très allongée entre le fleuve et la mer et constitue comme une jetée naturelle, une sorte de brise-lames. Par la pensée, supprimez cette jetée, et alors le Carsevenne possède un estuaire comparable à celui de toutes les autres rivières de la contrée,

son embouchure est largement accessible comme celles de tous les fleuves.

C'est cette digue couverte de palétuviers qui dérobe le Carsevenne aux yeux qui le cherchent de la haute mer. On n'y peut accéder que par une passe étroite, une espèce de goulet comme dans un port qui serait creusé de la main des hommes.

Il est probable qu'avec quelques bons coups de drague on pourrait constituer à peu de frais un excellent abri pour les navires. Mais aucune drague n'a jamais franchi la barre et ne la franchira probablement de longtemps; aussi le port est parsemé de hauts fonds, où nous n'avons pas manqué de nous embourber une fois de plus. Toutefois, je ne regrette pas trop ce dernier contre-temps : d'une part, j'ai la certitude qu'à la prochaine marée nous serons en pleine mer, ce qui est fait pour me consoler quelque peu de mes tribulations; d'autre part, j'ai fait quelques observations intéressantes que je n'aurais pas eu l'occasion de faire si nous étions sortis du fleuve ce matin. Tout d'abord, pour commencer la journée, j'assiste à un magnifique lever de soleil comme je n'en ai point vu jusqu'ici sous ce climat, où le spectacle est ordinairement d'une banalité monotone : pendant qu'au-dessus de nous l'azur du ciel se nuance de rose, du côté de l'Orient s'étend à l'horizon un vaste rideau de nuages d'un noir d'encre qui nous cache le disque solaire; sur les limites du voile et à travers des échancrures disséminées ça et là des rayons fulgurants s'élancent en fusées qui embrasent l'atmosphère.

Les bords du nuage sont festonnés d'un ruban de feu. La mythologie qui poétisait tous les spectacles de la nature aurait vu là une lutte gigantesque entre Apollon conduisant son char de feu et quelque divinité infernale s'enveloppant d'un voile épais et sombre comme le Styx. Plus prosaïquement je me demande : le soleil finira-t-il par percer ce nuage, ou bien les vapeurs qui s'élèvent continuellement du sol surchauffé en-

vahiront-elles de plus en plus la voûte céleste jusqu'à intercepter complètement les rayons solaires? Le spectable est grandiose et varie de minute en minute; à chaque instant le nuage change de forme, s'allonge, se rétracte, pousse des prolongements d'un côté, se creuse de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin le soleil semble l'emporter. Les rayons flamboyants qui forment une auréole lumineuse sur les bords déchiquetés de l'épais rideau, prennent des tons de plus en plus vifs; bientôt le disque lumineux apparaît au bord supérieur du nuage, se dégage complètement de cette gangue épaisse et s'élance radieux à travers l'espace, tandis que le nuage, comme un vaincu honteux de sa défaite, s'abaisse de plus en plus vers l'horizon et disparaît derrière les arbres. En même temps la nature se réveille autour de nous : dans les airs passent des bandes d'oiseaux : aigrettes, canards, perroquets, etc... Sur les rives du fleuve d'autres oiseaux sortent de la forêt, viennent se désaltérer longuement et rentrent paisiblement sous la feuillée. Plus loin, une bande de petites mouettes grises se livrent à la pêche, fascinant le poisson convoité par le battement précipité de leurs ailes; puis, tout à coup, plus rapides qu'une flèche, fendent l'air perpendiculairement le bec en avant et disparaissent un instant sous les flots. Devant nous, sur la languette de terre qui ferme l'entrée du Carsevenne, un être humain va et vient. Un homme, un blanc est là qui vit dans ce désert uniquement peuplé de moustiques et de malaria, au milieu de fanges putrides, tantôt recouvertes par l'eau des marées, tantôt fermentant sous les rayons d'un soleil torride. Qui est-il? d'où vient-il? Comment vit-il? Est-ce un pêcheur? Est-ce quelque misanthrope dégoûté de l'humanité? ou quelque forçat échappé du bagne de Cayenne et que les hasards d'une fuite précipitée ont conduit jusqu'ici? Mystère. Notre présence n'a pas l'air de le préoccuper; il va d'un endroit à l'autre, revient sur ses pas, tout entier à ses occupations, trop éloigné de nous pour que nous puissions distinguer ce qu'il fait, assez près pourtant

pour que nous voyions qu'il n'implore aucun secours. Autour de lui, il n'y a pas trace d'habitation, sinon un carbet, c'est-à-dire un simple toit de feuilles de palmier supporté par quatre piquets, tout juste de quoi abriter sa tête contre les ardeurs d'un soleil tropical.

Tout à l'heure nous nous éloignerons et nous ne penserons plus à lui, et cet homme continuera de vivre dans cette solitude, sur cette étroite bande de terre, dont de maigres palétuviers constituent toute la végétation et où ne se doit trouver aucune subsistance, sinon quelques poissons. Puis un jour viendra, demain peut-être, où il sera terrassé par le paludisme, où il grelottera sous la fièvre, sans secours, sans remèdes... et ce sera fini!.. et vingt-quatre heures après, on ne pourra plus trouver de son cadavre que quelques os blanchis: les fourmis rouges auront passé par là.

Je m'intéressais aux allées et venues de cet étrange colon, espérant déchiffrer l'énigme de son existence solitaire; mais ce fut en vain, le mystère resta impénétrable.

Si, au lieu d'être sur le *Campania*, j'eusse été sur le *Georges-Croizé*, j'aurais cherché à voir de près ce nouveau Robinson; mais ici, avec ces Anglais que je vois tout le jour occupés à peser de la poudre d'or (business is business), je n'ai pas mes aises et je ne me hasarderais pas à faire du sentiment : je serais sûrement rabroué si je demandais au *captain* de mettre le canot à ma disposition. D'ailleurs, je reconnais que la chose n'aurait peut-être pas été facile, car bientôt nous sommes complètement à sec. Le *Campania* qui, lors de l'échouement d'hier, était encore à moitié dans l'eau, est ce matin, tout entier sur le plancher des vaches. Notre banc de vase se trouve au beau milieu du fleuve (ou du port, comme on voudra), mais sur une île que l'eau entoure de tous côtés; nous sommes complètement séparés de la terre ferme par le chenal qui se bifurque en amont et dont les deux bras se rejoignent plus loin. Le haut

fond sur lequel le *Campania* s'est engagé est composé moitié de sable et moitié de vase, ce qui lui donne assez de consistance pour que nous puissions descendre et nous promener sans danger d'enlizement; mais la promenade est courte, le tour de notre domaine est vite fait. J'en profite toutefois pour prendre un instantané de la goëlette; c'est le seul souvenir qui me restera de mon passage parmi les Anglais.

Rentré à bord, j'eus cette chance inattendue de faire la désagréable connaissance d'un nouveau produit du Contesté. Quel dommage si mon pauvre épiderme déjà pourtant assez endommagé, n'eût point reçu la visite de cet hôte aussi tenace que sanguinaire! Je veux parler de cet insecte que les savants nomment *oryctes nasicornis* et les indigènes, plus poétiquement, mouche-éléphant. Mouche, il l'est par sa taille; quant à l'éléphant, s'il n'en a pas les dimensions, il en a les qualités morales : ruse, astuce, perspicacité. Il ne vous écrase pas sous son poids, mais sa trompe est un suçoir infatigable qui ne vous laisserait aucune goutte de sang si cet éléphant-là n'était microscopique. Et en cela admirez la Providence, dirait M. Prudhomme, sans songer que la Providence aurait été mieux inspirée en ne créant pas ce diminutif du pachyderme qui nous donne l'ivoire. Je ne l'avais pas vu jusqu'ici et ne songeais pas à m'en plaindre; mais aujourd'hui j'ai pu l'observer tout à loisir. C'est une espèce de petit taon, dont le corps tout noir a des reflets métalliques; ses ailes sombres sont courtes et taillées en carré. Il n'est pas beaucoup plus gros que notre mouche commune; mais sa bouche est armée d'un dard mobile, d'une trompe si l'on veut, dont j'ai pu apprécier les qualités perforantes et aspirantes. A l'inverse des moustiques qui murmurent à vos oreilles un susurrement avertisseur, le taon-éléphant est silencieux; il s'abat sournoisement sur la main, sur le bras ou la jambe, sur les parties découvertes comme sur celles qui sont protégées par les vêtements; la chair du blanc,

la chair du nègre, la peau velue de l'homme ou l'épiderme satiné de la femme tout est bon à ce vampire minuscule; sa trompe est une tarière qui se joue du cuir le plus coriace et des étoffes les plus épaisses, et sa voracité n'est égalée que par son audace. Il ne se contente pas de dévorer sa victime, il la nargue et jouit de sa fureur. On ne le voit pas, on ne l'entend pas, rien ne vous fait soupçonner sa présence, quand tout à coup une douleur cuisante vous révèle l'ennemi : l'éléphant ailé déjeune à vos dépens. N'allez pas croire toutefois qu'il est assez absorbé dans ses occupations pour perdre le souci de sa sécurité; point du tout : il suce voluptueusement le sang de sa victime, mais en même temps il l'observe du coin de l'œil. Le moustique glouton se laisse facilement écraser en plein festin; le taon du Contesté, jamais. Il est doué d'une excellente vue et son agilité est encore plus surprenante ; toujours sur le qui-vive, au moindre mouvement de sa victime, il prend son vol avec une telle rapidité, qu'en dépit de toute la ruse que j'ai déployée, il m'a été impossible d'en saisir un seul. J'ai pu le bien observer, le voir à l'œuvre, mais pour cela il fallait rester impassible sous la morsure; dès que ma main s'avançait dans sa direction lentement ou brusquement, d'un coup d'aile il se mettait hors d'atteinte. N'est-il pas curieux de voir un si infime animal doué d'une prudence aussi consommée! Il vous perce de son dard plus fin qu'un cheveu, il aspire votre sang de sa trompe microscopique, mais en même temps il se rit de vous. C'est le plus malin de tous les insectes. Il n'ignore pas que vos mouvements ne sont pas assez rapides, que votre main n'est pas assez leste ; il se moque de votre lenteur ; et vos gestes défensifs ne lui semblent pas autrement redoutables.

Ne croyez pas davantage qu'il s'effarouche de votre poursuite : il fuit sans doute, si vous faites mine d'interrompre son repas; il ne vous brave pas en face, sachant qu'il est le plus faible ; mais ayant pris goût à votre chair, il va revenir tout à l'heure.

Suivez-le des yeux : il fait une petite randonnée, juste le temps de se faire oublier, puis il revient sans bruit et se remet à table; et si vous l'interrompez de nouveau, il reviendra une troisième fois. Le mieux est de le laisser faire, car il ne s'en ira définitivement que lorsqu'il sera repu. Et puis, ce petit taon si alerté, si prudent, on ne peut pas trop lui en vouloir, car sa piqûre ne laisse aucun souvenir. Sur l'instant, c'est une douleur cuisante; mais lui parti, c'est fini ; aucune démangeaison ne subsiste, aucun bouton ne surviendra, tandis qu'avec ces infâmes moustiques il y en a pour quatre ou cinq jours à se gratter jusqu'au sang.

Les moustiques ! Ah ! j'espère bien en avoir fini avec eux, car ce soir, à l'heure de la volée, nous serons en pleine mer et toute cette engeance dévorante ne nous y suivra pas, je pense. Ce n'est pas trop tôt, car voilà plus de deux jours que nous sommes partis et nous avons fait exactement 16 kilomètres. Je croyais qu'il n'y avait au monde que les tortues pour accomplir de telles prouesses; maintenant, je saurai qu'il y a aussi le *Campania*, goëlette anglaise de 35 tonneaux. Je puis dès lors faire mon deuil de mes projets de retour en France pour la fin d'août.

A quatre heures, enfin, nous sommes à flot; il s'agit maintenant de sortir du Carsevenne, et ce n'est pas une petite affaire, car, pendant plus d'une heure, nous courons des bordées entre la rive droite et la rive gauche. Nous naviguons toutes voiles dehors ; mais, malheureusement, nous avons le vent debout, ce qui nous oblige à zigzaguer d'un bord à l'autre. Enfin, voici la barre franchie! Nous sommes en pleine mer; une forte brise souffle de l'Est, enfle la voilure et nous pousse tout droit vers Cayenne. En outre, nous avons pour nous, cette fois, le grand courant équatorial qui, de l'embouchure de l'Amazone, remonte le long des côtes du Contesté et de la Guyane avec une vitesse moyenne de deux nœuds; dans ces conditions, nous arriverons en moins de 48 heures.

Il est grand temps, car je commence à les prendre en grippe, ces Anglais, que je considérais comme les premiers marins du monde ; il faut en rabattre, car ils ont réussi ce tour de force de me faire franchir 16 kilomètres en 50 heures. Ce qui me console un peu, c'est que nous ne sommes pas les seuls. Le *Hooper*, ce petit bateau hollandais qui était dans le port de Daniel il y a quelques jours et qui est parti avant nous, est sur nos talons ; lui aussi a perdu plusieurs jours sur les bancs de vase du Carsevenne. Quand l'avons-nous dépassé? La dernière nuit, sans doute. Nous filons vers le Nord-Ouest, sans plus nous occuper de lui ; nous le laissons se débattre à l'embouchure du fleuve.

DU CARSEVENNE EN FRANCE

Notre sortie du Carsevenne a été si laborieuse, à cause du vent debout, que le *five o'clock* s'est trouvé reculé aujourd'hui jusqu'à six heures. Ce retard me laisse assez froid, pour ce qu'il est substantiel, leur *five o'clock!* Une tasse de thé, quelques petits gâteaux secs ou des tartines beurrées de margarine, c'est un peu maigre pour attendre jusqu'à demain. Et voilà ce qu'ils appellent *confortable!* Non, jamais je ne pourrai plier mon appétit à l'ordinaire... extraordinaire du *Campania!* C'est un régime de Trappiste ou de Chartreux, cela, ce n'est pas celui d'un voyageur dont le grand air creuse l'estomac.

A 10 heures, déjeuner. Le menu commence par manquer de variété. Je sais bien qu'en mer il ne faut pas se montrer difficile, mais c'est un peu trop tous les jours la même chose. Une soupe aux haricots rouges apparaît d'abord sur la table. Dans la soupière qui fume, ça vous a assez bonne mine, mais dans

l'assiette!... A côté du pain et des haricots, on voit nager une foule d'objets hétéroclites que de prime-abord je suis tenté de mettre de côté, mais ils sont trop : ce serait un travail d'Hercule, au bout duquel je risquerais de ne plus rien trouver au fond de mon écuelle. J'ingurgite donc pêle-mêle toute cette mixture, confiant à mon estomac le soin de faire un triage judicieux, et il s'en acquitte assez bien, puisque tout passe sans accident.

Après le potage, un plat de bacaliau ou de saumon salé, agrémenté de quelques patates ou de riz. Le poisson est passable, quoique un peu chargé de sel; les patates assez bonnes, mais le riz, tout comme les haricots, est panaché de substances étrangères qui doivent être très étonnées de se trouver là. Du biscuit très dur et une tasse de thé complètent le repas. Un point, c'est tout. Et c'est assez, car, malgré le rappel que fait mon estomac de toutes ses forces digestives, l'assimilation de tous ces objets divers constitue une œuvre des plus laborieuses, à tel point qu'au second coup de cloche annonçant le dîner, à deux heures, j'ai encore un poids affreux à l'épigastre; je constate avec effroi que quatre heures c'est insuffisant pour digérer pareil amalgame.

Ce rapprochement du déjeuner et du dîner résulte-t-il d'un calcul? Y a-t-il préméditation? En tout cas, c'est fort bien imaginé, au point de vue économique; si encore les plats étaient différents! mais non, le menu est exactement le même que le matin, sauf la soupe; c'est encore de la morue ou du saumon, alors que morue et saumon du déjeuner sont encore là, aux prises avec mon estomac récalcitrant. Bon gré mal gré, il faut donc s'abstenir, les mâchoires refusent tout service.

Par exemple, quand arrivent cinq heures, c'est autre chose. Les haricots, la morue, les patates et tout le reste sont loin : j'ai une faim de loup, et je ne trouve en face de moi qu'une tasse de thé et trois ou quatre petits gâteaux secs! Avec un pareil

bagage sur la conscience, il me faut attendre jusqu'au lendemain dix heures ! C'est là le *five o'clock*, comme ils disent en Angleterre. Je trouve, moi, que c'est une collation à peine digne du carême, et j'espère bien que cela me sera compté plus tard en paradis. En attendant, si mon sommeil est troublé, c'est plutôt par des tiraillements d'estomac que par la cruelle indigestion. Hélas !

Je ne m'attendais certes pas à être nourri comme un prince ; mais de là à être alimenté comme un moine, il y a une marge considérable. Cette frugalité forcée me paraît, je l'avoue, des plus pénibles ; cette tempérance obligatoire me pèse horriblement. Comme je regrette en ce moment la cuisine du *Georges-Croizé* ! On mangeait parfois du pain moisi, mais on en avait à satiété. Même le poulet au *carry* me semblerait aujourd'hui un mets délicieux, et je me plaignais alors ! O ingratitude du cœur humain ! On conçoit qu'après ces longues heures de jeûne, la soupe aux haricots était accueillie le lendemain avec joie, malgré la présence de toutes sortes de substances inaccoutumées.

Maintenant, j'ai peut-être tort de me plaindre ; la cuisine est probablement excellente, puisque mes amis les Anglais avalent tout cela sans sourciller ; et si la distribution des repas me semble baroque, c'est sans doute faute d'entraînement, puisque je suis seul à ne m'en point accommoder. Attendons ! ça viendra peut-être.

14 *août*. — C'est aujourd'hui dimanche, mais on ne s'en aperçoit guère ici. Le bateau continue sa course vers le nord-ouest, poussé par une brise assez faible. Nous voyons défiler les côtes déjà vues du Contesté, côtes uniformément plates et basses, qui ne sont en somme qu'un long marécage, peuplé de tous les oiseaux aquatiques des régions torrides.

A midi, nous sommes par le travers du Cachipour, dont l'estuaire entaille le littoral d'une vaste échancrure. Au sud se

dresse la montagne Pelée, un des rares points de repère de la contrée.

A deux heures, le *Hooper*, que nous avions laissé en arrière, se rapproche de nous, puis nous dépasse; notre capitaine en éprouve un dépit mal dissimulé, bien qu'il n'en dise rien. Nous sommes en ce moment en face de l'Oyapock; nous quittons les eaux du Contesté pour entrer dans celles de la Guyane. A gauche de l'embouchure, le cap d'Orange pousse une pointe vers la haute mer. A droite, se dresse un mamelon, le premier de cette série dont est hérissée la côte guyanaise, moins monotone que celle du Contesté. C'est la montagne d'Argent dont le sommet, arrondi en forme de dôme, n'a du reste rien d'argenté.

L'administration pénitentiaire s'enorgueillit d'entretenir là une colonie prospère; il convient de dire par quel procédé délicat elle y est arrivée. Un ex-Parisien fixé depuis 20 ans en Guyane, notre ami Florimond, que je n'ai pas eu l'occasion de présenter au lecteur lors de mon passage à Cayenne, en avait primitivement obtenu la concession, alors que la montagne d'Argent n'était qu'une forêt inexplorée. En quelques années il réussit à transformer ces solitudes et à établir une belle plantation là où il n'y avait que fourrés impénétrables ou marécages insalubres. Les cacaoyers, les caféiers prirent la place des palétuviers; le sol drainé convenablement se couvrit d'ananas et de bananiers. Fier, à juste titre, de son œuvre, Florimond crut être bien inspiré (il faut n'être plus Parisien depuis 20 ans pour avoir des idées pareilles), donc il crut avoir une inspiration de génie en envoyant des échantillons de ses produits, devinez à qui... à Félix Faure, alors Président de la République. Je ne sais si le Président dégusta le café de Florimond; mais d'autres le trouvèrent si supérieur que la concession temporaire ne fut pas renouvelée et que sur ce domaine en plein rapport on envoya une colonie pénitentiaire.

Florimond honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Il revint à Cayenne où, tout en vendant des cocktails aux officiers de la garnison, il paraphrase à qui veut l'entendre ce vers du poète latin :

Sic vos non vobis ædificatis apes.

Voilà, certes, un bel enseignement pour les concessionnaires futurs ! et l'on s'étonne qu'il ne s'en présente pas ! et l'on gémit sur le marasme de nos colonies ! C'est-à-dire que le malheur de nos colonies, c'est l'administration métropolitaine ! ce qui les tue, c'est la centralisation !

Je me garderai bien d'entamer ce chapitre, il y aurait trop à dire ; j'aime mieux reprendre le cours de mon récit.

Le reste de la journée fut aussi monotone que possible, mais cette monotonie n'a rien de désagréable, après notre descente mouvementée sur le Carsevenne. Au contraire, c'est délicieux de se sentir bercé par les vagues ; et je savoure en ce moment tous les charmes de la navigation à voile, car c'est tout autre que sur un vapeur. Aucun bruit de machine n'incommode les oreilles, aucune hélice ne secoue le bateau de ces trépidations incessantes, aucun coup de sifflet, aucun grondement de sirène ne déchire l'air... ni les tympans. L'atmosphère limpide, embaumée de senteurs marines, n'est ternie par aucune fumée, et la goëlette glisse silencieuse en se balançant sur le dos des vagues. Le mouvement est si doux qu'il semblerait que nous n'avançons pas, si l'éperon du bateau, comme le soc d'une charrue, ne labourait la plaine liquide, si à babord et à tribord les vagues ne fuyaient rapidement, si à l'arrière un long sillage ne montrait la route parcourue. Le vent gonfle les voiles ; mais la brise est si légère qu'aucun sifflement ne se fait entendre dans les cordages, aucun craquement dans les mâts dont les sommets, comme de gigantesques stylets, décrivent sur l'azur du ciel d'interminables arabesques. Quelle douceur dans le roulis !.. et quelles sensations

délicieuses évoque cette oscillation rythmée du bateau! Tandis que le corps est mollement balancé au gré des vagues, l'âme est envahie par un alanguissement d'une suavité extrême ; l'esprit se repose dans un demi anéantisssement plus doux que le sommeil, et l'imagination vagabonde prend son vol parmi les rêveries grisantes, à travers les songes éthérés. Aussi, bien que la journée soit vide de faits, elle passe avec une rapidité inusitée, et quand la nuit arrive, c'est une surprise et un regret. Nuit noire, profonde aujourd'hui, malgré les étoiles qui brillent, malgré quelques éclairs dans l'ouest, malgré la phosphorescence de la mer. On ne voit rien à 50 mètres du bateau.

Que faire? dormir. C'est si bon de pouvoir enfin reposer sans être dévoré par les moustiques, et aussi sans recevoir des cataractes sur la tête! Je n'aurais sans doute fait qu'un somme jusqu'au matin, si je n'avais été réveillé brusquement par un cri sauvage poussé à côté de moi. Je sursaute épouvanté. Qu'est-ce, grand Dieu? Est-ce que nous sombrons? Allons-nous servir de pâture aux requins qui nous guettent? *The Connetable*! vocifère le capitaine d'une voix qui réveillerait un mort. Stentor lui-même n'eût pas fait mieux. *The Connetable*! répète-t-il. Voici ce qui se passait.

En quittant le Carsevenne, le capitaine avait mis le cap sur l'îlet du Connétable, qui se trouve exactement sur la route de Cayenne ; or nous avions si peu dévié de la ligne droite que nous courions directement dessus. Il s'en fallut de peu que la goëlette ne se brisât sur ce rocher ; heureusement, le capitaine veillait et s'aperçut à temps du danger. Il donne rapidement un coup de barre, et nous longeons à quelques mètres seulement l'ilot, dont la grosse masse noire se profile sur la voûte étoilée. *The Connetable!* voilà deux mots qui retentiront longtemps à mes oreilles. Je trouve pourtant à part moi que le capitaine aurait bien pu exécuter sa manœuvre sans faire un pareil vacarme! Et en pleine nuit!

Puis le silence se fait de nouveau et je me rendors... mais pas pour longtemps.

Quand, au lieu d'un bon lit moelleux, on n'a pour reposer sa tête que les planches d'un bateau, le sommeil n'est sans doute jamais bien profond; encore faut-il, pour l'interrompre, un prétexte, un bruit futile, un incident quelconque. Cette fois, rien de tout cela : je m'éveille alors qu'un silence absolu règne partout sur le bateau; je m'éveille sans motif, et en suis tout étonné, car le réveil est aussi complet que soudain; en s'ouvrant sans l'hésitation habituelle, je sens que mes yeux obéissent à une influence imprécise, mais irrésistible; bien plus, la même force mystérieuse me fait lever, me fait regarder du côté du large et tout de suite je comprends : le *Georges-Croizé* est là, devant moi, à quelques encâblures du *Campania*. Un instant, je me demande si je ne rêve pas, si je n'ai pas une hallucination; non, c'est bien le *Georges-Croizé*. A parler franchement, je le devine plus que je ne le vois; par cette nuit obscure, je n'aperçois que les feux réglementaires, que les lumières des cabines, que les étincelles qui s'échappent de la cheminée; la forme du navire est indistincte; aucun bruit de voix ne parvient à mes oreilles, et pourtant je n'éprouve aucune hésitation : c'est le *Georges-Croizé* qui s'en va au Carsevenne. Les esprits forts riront de ma simplicité ou mettront le fait sur le compte d'une coïncidence; d'autres admettront la chose et diront : magnétisme, télépathie. Pour moi, je n'ai aucun doute : qu'on l'appelle magnétisme, télépathie, suggestion à distance, le fait est constant; le voisinage de ce bateau dont on n'entend rien, ni le bruit de l'hélice, ni le souffle de la cheminée, me tire invinciblement d'un sommeil calme et paisible, et, sur-le-champ, cette conviction se fait dans mon esprit que c'est le *Georges-Croizé* et non point un autre steamer. Pourquoi? Quand on ne rejette pas de parti-pris tous les faits inexpliqués, il faut bien admettre, à côté des causes communes, l'action d'une

quantité d'agents complètement ignorés de nous. Avec nos sens bornés, que savons-nous en effet des forces de la nature? Les vrais savants répondent : « Presque rien », et il faut les croire ; cependant, notre présomption est si grande, que nous préférons nier ce que nous ne comprenons pas. Pourtant, il suffit d'envisager quel atome infinitésimal l'homme représente à la surface de la terre ; que dis-je? quel point à peine visible notre planète elle-même représente au milieu de ces milliards de mondes que sont les étoiles, pour affirmer que notre science doit être proportionnée à notre importance dans l'univers. Nous obéissons comme des automates aux lois de la nature, à des lois qui sont autant d'énigmes pour nous et nous en sommes encore à croire à notre libre arbitre. La seule chose que nous sachions, c'est que nous ne savons rien de nous-mêmes ; il est donc absurde de nier, par le seul fait que nous ne comprenons pas

Mais à quoi bon philosopher? Il faudrait d'abord démontrer que c'est bien le *Georges-Croizé* qui est là devant nous. A vrai dire, c'est une simple certitude morale qui est en moi, et, s'il fallait la faire passer dans l'esprit d'un tiers, je ne le pourrais pas, la preuve matérielle fait défaut. Dans ces conditions, il n'y a qu'à attendre quelques heures pour être fixé ; je saurai bientôt à Cayenne si mes amis ont quitté le port dans la soirée du 14 et si, vers minuit, ils étaient dans nos parages.

En tout cas, j'ai éprouvé une singulière émotion en apercevant cette silhouette de navire qui nous croisait dans la nuit, et cette émotion même est une garantie que Croizé, Baudelle, Oculi, Bernon et les autres sont à quelques mètres de moi. Aussi longtemps que les feux du bateau demeurent visibles, je les suis du regard, et je me demande maintenant si je dois regretter de n'avoir pas patienté quelques jours encore. Que va dire Croizé en ne me trouvant plus à Daniel? Mais pourquoi aussi m'a-t-il manqué de parole?

J'ai, du moins, la consolation de savoir que notre bateau est sain et sauf (j'avoue que j'avais cru à une catastrophe) et que les amis que j'y ai laissés sont en bonne santé. Mais les reverrai-je ? les attendrai-je à Cayenne, ou continuerai-je seul mon voyage de retour ? Je n'en sais rien pour l'instant : je verrai, cela dépendra des évènements.

15 Aout. — A deux heures du matin, nous stoppons. Cette fois, ce n'est pas grave, nous sommes simplement devant Cayenne, nous sommes arrivés. Il n'est pas possible de pénétrer de nuit dans la rade, elle est trop encombrée de hauts fonds, le chenal qu'il faut suivre à travers tous ces bancs de vase est trop tortueux ; bon gré mal gré il faut attendre : l'ancre est donc descendue jusqu'au lever du soleil. Nous ne distinguons d'ailleurs l'emplacement de la ville que par quelques lumières dans le lointain ; je me résigne donc. Mais à peine le jour a-t-il commencé à poindre, que dans mon impatience, je suis déjà à fouiller de ma lorgnette tous les coins et recoins du port ; j'ai hâte de savoir si je n'ai pas été tout à l'heure le jouet d'une illusion, si le *Georges Croizé* est ou n'est pas au mouillage. Tout d'abord je ne distingue rien, la rade est encore dans la pénombre ; mais bientôt le soleil se montre radieux et embrase, en un instant, la voûte céleste et la surface de l'Océan. Ce brusque passage de la nuit au grand jour, de l'obscurité profonde à une lumière aveuglante est absolument féerique, inimaginable ; ces levers de soleil dans les mers équatoriales défient le pinceau des peintres les plus vibrants, comme la plume des écrivains les plus prestigieux ; l'œil est ébloui par ce ruissellement d'or, de diamants, de rubis, et les paupières se ferment sous l'éclat de cette incandescence où se confondent à l'orient le ciel et l'eau.

Eh ! bien, malgré la sublimité du spectacle, mes regards ne s'y attachent pas, mes préoccupations sont ailleurs. Je cherche

avec acharnement le *Georges-Croizé*. Ce n'est pas une vaine curiosité, c'est un besoin, c'est une obsession. Est-il dans le port? est-ce l'un de ces bateaux que je vois ancrés près des quais? Malgré la conviction que j'ai de l'avoir rencontré tout à l'heure, j'éprouve le besoin d'être confirmé dans mon opinion et, l'un après l'autre, j'examine à travers ma lorgnette chacun de ces navires amarrés là-bas. Ce n'est pas chose très facile, car nous sommes loin encore ; pourtant j'y parviens. Oui ! j'en étais sûr, il n'est pas là. Aucun des bateaux que je vois au mouillage ne répond au signalement bien connu. Malgré tout, j'éprouve un doute et je voudrais bien interroger quelque habitant de la ville qui s'éveille au loin.

Hélas ! de longues heures vont s'écouler avant que ma curiosité ne soit satisfaite, car si le *Campania* se trouve depuis deux heures du matin à l'entrée de la rade, il ne faudrait pas en conclure que nous sommes au port : on n'entre pas comme cela dans la bonne ville de Cayenne. Croire cela, ce serait faire preuve d'une singulière ignorance à l'endroit de notre belle administration française. Sans doute, il y a trois semaines, nous avons accosté sans délai, et je pensais naïvement qu'il en serait de même aujourd'hui. Erreur profonde ! Par le fait de la plus tatillonne, de la plus tracassière, de la plus horripilante des administrations, par suite des exigences imbéciles d'une bureaucratie aussi inepte que prétentieuse, et aussi en raison du sans-gêne incroyable d'un subalterne arrogant et mal policé, le *Campania* ne rentrera pas aujourd'hui dans le port de Cayenne, et nous attendrons de longues heures le bon plaisir de Messieurs les fonctionnaires. Cela peut paraître invraisemblable, rien n'est plus vrai pourtant. Nous pouvions être pressés : l'administration française ne l'est pas, ne le sera jamais. Le *Campania* peut bien attendre jusqu'à demain. Il y a des formalités à remplir, n'est-ce pas ! et vingt-quatre heures ce n'est pas trop. Aussi ma haine du rond-de-cuir a passé aujourd'hui à l'é-

tat aigu, et mon exaspération a monté heure par heure tous les degrés de l'échelle. J'ai commencé par de l'impatience, cela est ensuite devenu de la colère, puis la colère a tourné à la rage et, si je n'ai pas été jusqu'à la folie furieuse, c'est que mon cerveau est à l'épreuve de toutes les émotions. Le matin, je me suis contenté de murmurer ; mais, dans la soirée, il m'a fallu soulager ma conscience en vomissant mon indignation à la face de l'auteur responsable de nos misères. C'est que la patience a des bornes, et la vapeur longtemps contenue finit toujours par faire explosion. Or je puis dire, sans exagération, que toute la journée, j'ai été sous une pression de plusieurs atmosphères. Oh ! la remarquable administration nous avons à Cayenne ! en France, c'est déjà beau ; mais à Cayenne c'est plus que beau, c'est sublime !

Pour commencer la journée, nous avons eu les éléments contre nous. Nous sommes en effet forcés d'attendre la marée pour traverser ce chenal dangereux qu'aucune drague n'a jamais approfondi et n'approfondira jamais, selon toutes prévisions. Malgré notre faible tirant d'eau, le capitaine n'ose s'aventurer que très lentement à travers toutes ces balises et toutes ces bouées qui à chaque pas, nous crient : casse-cou! de sorte qu'il est 11 heures quand nous sommes dans la rade proprement dite. Mais là encore il faut stopper : il est interdit d'aller plus loin avant d'avoir reçu la visite de l'officier sanitaire ; c'est ici le commencement de notre extraordinaire odyssée.

A 11 heures donc nous sommes en rade. Le pavillon jaune flotte depuis ce matin au sommet du grand mât; mais personne ne se dérange, la chaloupe de la santé reste invisible. A 11 heures la santé déjeune, sans doute, ou bien elle repose à l'ombre ; en tout cas elle se soucie fort peu d'aller affronter le soleil en plein midi pour les beaux yeux de MM. les Anglais ; car nous sommes des Anglais, il ne faut pas l'oublier. C'est pourquoi au début je ne m'impatiente pas trop. Je me disais, au contraire : ce sont

des patriotes ces gens-là, ils pensent jouer un vilain tour aux sujets de Sa Gracieuse Majesté et cela fait toujours plaisir : le moins chauvin des Français l'est toujours trop. Pourtant la vérité m'oblige à dire que de leur côté les Anglais n'ont point cherché à nous faire de ces farces de mauvais goût ni à Sainte-Lucie ni à la Barbade. Donc, au début, je riais presque; mais après deux heures d'attente, je commençai à trouver que la plaisanterie se prolongeait de façon démesurée. Il fallut attendre jusqu'à une heure et demie pour voir enfin s'avancer vers nous une barque montée par deux forçats et un petit monsieur à la voix d'eunuque, à la casquette galonnée d'or, avec un immense parasol au-dessus de la tête. C'était un simple agent subalterne : le médecin de la santé ayant jugé qu'il faisait encore trop chaud pour s'aventurer sous le soleil et préférant faire la sieste entre deux cocktails. Le petit jeune homme fut reçu d'abord assez froidement, cela va sans dire; mais quand il nous eut dit qu'il fallait passer par le lazaret, que nous ne pouvions entrer dans Cayenne sans être au préalable désinfectés, oh! alors, je n'hésitai pas à lui dire ce que je pensais du sans-gêne de l'administration à laquelle il appartenait. J'eus beau protester, rien n'y fit ; il fallait obéir ou reprendre le large, car il y avait des ordres formels.

« Mais, M. l'agent sanitaire, nous venons du Carsevenne où vous savez qu'il n'existe en ce moment aucune maladie infectieuse. »

— « Peu importe, répond-il, c'est le règlement. »

Dame! si c'est le règlement, il n'y a qu'à s'incliner. On sait ce qu'en France on a de respect pour le règlement. La loi, tout le monde s'en moque plus ou moins, surtout ceux qui ont charge de l'appliquer; mais les règlements c'est autrement respectable. — Tas de Brid'oisons, va !

Nous passerons donc par l'étuve, comme de simples pestiférés. Si au moins on désinfectait réellement. Mais on va voir tout à l'heure comment à Cayenne on la comprend, cette opéra-

tion. Toujours est-il qu'au lieu de nous diriger vers l'apponte-ment, nous faisons voile vers le lazaret, dont nous voyons les bâtiments à un mille environ à l'ouest de la ville, du côté opposé au bagne, à l'embouchure de la rivière Cayenne. Il est deux heures quand nous arrivons à destination. Le petit jeune homme nous avait dit : « Il y en a pour une demi-heure. » Aussitôt je me mets en devoir d'aller chercher mes malles et mes valises, et je me dispose à remonter tout cela sur le pont. Le capitaine m'arrête au milieu de ce beau zèle.

« What are you doing ? me dit-il.

— Ce que je fais, mais je prépare tous mes bagages pour la désinfection.

— It is useless.

— Comment, c'est inutile !

Et il m'explique que tout cela c'est de la chinoiserie. On passe par le lazaret, c'est vrai; mais on ne fait désinfecter que ce qu'on veut bien. Emportez, me dit-il, quelques mouchoirs et une chemise, faites un paquet du tout et on ne vous en demandera pas davantage. J'étais interloqué !

Comment, c'est comme cela qu'on prétend barrer la route à la fièvre jaune ! c'est çà la désinfection chère à M. Brouardel, et c'est pour nous faire jouer un rôle dans une pareille comédie qu'on nous impose de venir ici ! Qu'importe ! c'est le contribuable qui paie les violons ! Pauvre contribuable ! que de couleuvres on te fait avaler, sous prétexte d'hygiène, et autres guitares *ejusdem farinæ !*

quelqu'un de content : c'est le fabricant d'appareils à désinfecter.

Malgré tout, j'avais peine à admettre qu'on pût se moquer du monde à ce point, et je croyais à quelque exagération du capitaine ; et pourtant tous, passagers et hommes d'équipages, n'avaient à la main qu'un léger paquet de hardes. Je fis donc comme les autres, curieux de voir comment les choses allaient se passer. Elles se passèrent exactement comme m'avait dit le capitaine... mais pas tout de suite, oh ! non.

A deux heures, nous débarquons au lazaret, où il n'y a personne pour nous recevoir. Voilà, me dis-je, une maison bien gardée ! et à Cayenne ! Après tout, s'ils n'ont pas peur des cambrioleurs, c'est leur affaire; moi, çà m'est égal ! Mais ce qui ne m'est plus égal, c'est qu'il faut attendre le bon vouloir de Monsieur l'employé.

Comment ? depuis ce matin, à la première heure, que le *Campania* a hissé le pavillon jaune, on feint d'ignorer que nous sommes là. On ne veut pas de nous à Cayenne, et au lazaret il n'y a personne. Comme on voit bien que nous sommes en France, où les employés n'ont jamais considéré qu'ils étaient créés pour le public, tout au contraire ! Il est vrai qu'aux colonies, il y a cette variante, c'est que les seuls colons qu'on y voit d'un bon œil ce sont les fonctionnaires ; quant aux autres, pouah ! quels gêneurs !

Donc, il n'y a ici âme qui vive. En attendant que veuille bien apparaître quelque casquette galonnée, nous prenons connaissance des lieux. Le lazaret est composé d'un grand bâtiment en bois situé au milieu d'un terrain inculte qu'on ne saurait appeler jardin sans donner une entorse à la vérité. Il y a des arbres, des arbrisseaux, des massifs, tout ce qu'il faut pour faire un jardin merveilleux, mais jamais la main de l'homme de l'art n'a passé par là. C'est un coin de la forêt vierge où l'on a abattu quelques arbres, arraché quelques broussailles pour y élever une construction plus grande que celle d'un simple particulier ; mais c'est toujours la forêt.

Nous avons beau faire le tour de la baraque, frapper à toutes les portes, tout est clos, verrouillé, cadenassé. *Le public n'entre pas ici !* Il faut rester dehors, sous le soleil ou sous la pluie. C'est d'une désinvolture que je commence à trouver des plus désagréables, et ma mauvaise humeur s'en trouve accrue d'un degré. Et puis, par surcroît, pas un siège pour se reposer, pas un banc sous les arbres, où nous aurions pu patienter sans

trop de fatigue. Nous n'avons d'autre alternative que de nous allonger par terre, à l'ombre des acajous qui entourent la maison. En d'autres circonstances, c'eût été délicieux, et, il n'y a pas trois jours, j'eusse préféré cette place au pont ensoleillé du « Campania ». Mais voyez l'inconstance de nos sentiments! Ce qu'hier j'aurais accepté avec reconnaissance, aujourd'hui je le trouve exécrable! D'abord, les sièges ne sont pas seuls à faire défaut; ça manque également de tapis, je veux dire de cette herbe moelleuse et fraîche sur laquelle il fait si bon s'étirer les membres: il n'y a que des cailloux anguleux qui, comme des coins, pénètrent dans les chairs et un sable rougi par l'oxyde de fer qui macule les vêtements. Puis il se trouve que d'autres êtres ont, avant nous, élu domicile en ces lieux et ne semblent nullement disposés à nous céder la place. Il s'agit, encore une fois, de ces sales moustiques, que je pensais bien avoir laissés pour toujours au Carsevenne, et que je retrouve ici aussi nombreux et aussi affamés! Et moi qui croyais que c'était fini de parler d'eux! Non, il faut s'y résigner! Tant qu'on est sous les tropiques, quelle que soit la longitude, il faut compter avec cette engeance maudite, la seule des plaies d'Egypte qui ait survécu jusqu'à nous dans toute son horreur première!

Et dire que nous sommes au lazaret! dans un local où nous venons nous laver de toutes nos impuretés, nous débarrasser de tous nos microbes! Et il se trouve, ô ironie du sort! que ce lazaret est infesté lui-même des bêtes les plus malfaisantes, les plus sanguinaires, les plus virulentes de la création! Nous venons soi-disant nous purifier de maladies que nous n'avons pas, et le résultat le plus visible est de nous faire inoculer la malaria par les moustiques et les maringouins. Voilà l'hygiène officielle!

Mais avec quoi désinfectent-ils donc pour que soit attirée ici toute cette vermine tropicale?

Mon Dieu! des moustiques, on en trouve un peu partout. Il

y en a à la Martinique, il y en a à Cayenne, il y en a même en France ; mais nulle part je n'en ai vu autant que sur le Carsevenne et dans ce lazaret de malheur, où nous cuisons en plein soleil en attendant le bon plaisir de notre paternelle administration. J'ai beau changer de place, aller d'un arbre à l'autre; partout, sous les acajous comme sous les tamariniers ou les arbres à pain, l'air est rempli de ces insectes venimeux, partout mon épiderme est assailli par des meutes avides de ma chair. Et je n'ai pas ma voilette! et j'ai laissé mes gants sur le « Campania »! Me voilà livré sans défense à ces suceurs de sang humain!

Combien de temps durera notre supplice? Nul ne le sait. Ma rage va *crescendo*, je trépigne d'impatience, ma tête bouillonne et je confonds dans les mêmes imprécations moustiques et fonctionnaires. Soyez sûrs et certains que si c'était ici un lieu de délices, on ne nous tolérerait pas longtemps; mais comme c'est une des antichambres de l'enfer, on nous y laisse mijoter au nom du sacro-saint règlement. Nous en crèverons peut-être, mais qu'importe, si la *fôôrme* a été religieusement respectée! O ineffables Brid'oisons ! On vous rencontre donc partout, même sous l'équateur ?

C'est dans cet état d'exaspération que nous voyons apparaître, enfin! un individu coiffé, lui aussi, d'une casquette galonnée. Mon Dieu! que le galon doit donc être bon marché par ici! Je l'apostrophe en termes peu courtois, j'en fais l'humble confession, et lui demande si c'est bientôt fini de se f... de nous.

Un instant, il reste coi... il croyait sans doute n'avoir à faire qu'à des Anglais, et voilà qu'un Français de France lui adressait la parole dans un argot des plus parisiens. Aussi me répond-il, après le premier moment de stupeur passé, en me faisant force excuses. Mais il n'est, paraît-il, que le second ici, « le gardien-chef est absent, il est allé à Cayenne pour affaires et n'est point revenu ». Quant à lui, il ne peut

rien faire, n'étant qu'en sous-ordre; d'ailleurs, il n'a pas les clefs et ne peut que nous exhorter à la patience. Mais jusques à quand?... Il n'en sait rien lui-même.

La patience!... Avoir de la patience! c'est bientôt dit et c'est facile à conseiller; mais il y a déjà longtemps que je suis à bout. Ayez donc de la patience dans les circonstances où nous sommes! Non! il est étonnant le monsieur, avec sa patience! Comme si ça dépendait de la volonté! De la patience! mais j'en aurais moi-même à revendre, si j'étais à l'ombre, si mon estomac ne criait pas famine, si mon gosier n'était pas sec comme un parchemin et si, par surcroît, je n'étais point harcelé par ces hordes de maringouins. Oui, qu'on me donne tout ce qui me manque, et j'en aurai de la patience, tout comme un autre.

Du reste, le pauvre garçon s'est aperçu qu'à vouloir nous convaincre, il perdrait son temps; et, comme au fond, il s'en moque, au lieu de nous tenir tête, il s'en va tranquillement attendre les événements dans sa case, que je n'avais pas aperçue jusqu'ici et qui se dissimule, un peu plus loin, dans les massifs de verdure. Sans plus se soucier de nous et de nos jérémiades, il va se mettre à l'abri des moustiques et du soleil. Qui sait? il n'aime peut-être pas les Anglais, lui aussi, et peut-être se réjouit-il de cette occasion de leur être désagréable. Sans doute, il se frotte les mains en ce moment à la vue de nos souffrances. Assurément, il trouve que le soleil n'est pas assez brûlant, que les moustiques ne sont pas assez nombreux et que les arbres donnent trop d'ombre. Ah! si je savais! si je pouvais avoir une certitude! Quand nous sera-t-il donné, à nous médecins, de lire comme dans un livre, à travers la cervelle de nos contemporains?

A mesure que les heures passent, la situation devient plus intolérable. Le soleil, baissant sur l'horizon, perd bien de son ardeur; mais, en revanche, les moustiques font de nouvelles

recrues. Si cette progression continue jusqu'au crépuscule, je me demande ce qui restera de notre épiderme. Non! je doute que le bagne que nous voyons là-bas, à trois ou quatre milles de nous, soit pire que ce lazaret; je suis sûr que les transportés ne subissent pas de pareilles tortures. A cette heure, ils font la sieste, sans doute, car l'administration est aux petits soins pour eux, quoiqu'on dise, et les garde-chiourme ne peuvent pas être des bourreaux plus cruels que le tortionnaire qui nous tient ici en échec. Une heure, deux heures se passent sans changement à notre situation. Nous n'avons d'autre distraction que de regarder les urubus décrire de grands cercles dans les airs ou les barques sillonner la rade dans tous les sens. En vain cherchons-nous celle qui doit nous apporter la délivrance avec le gardien du lazaret. Au milieu du mouvement des canots, des youyous et des tapouyes, nous nous intéressons surtout aux allées et venues d'une chaloupe à vapeur qui fait continuellement la navette entre la ville et un point situé de l'autre côté de la rivière Cayenne. Nous ne voyons d'ici aucune maison, mais nous savons que, sous ces grands arbres, des *habitations* (1) se cachent, admirablement exposées pour recevoir la brise de mer et le vent frais du Nord-Est. C'est la pointe de Macouria, où les langoureuses Cayennaises, les charmantes et indolentes créoles vont chercher un peu de cette fraicheur que la capitale leur refuse, car c'est fête aujourd'hui, pas pour nous sûrement ; mais pour le commun des mortels c'est le 15 août. Et cela est assez visible aux costumes bariolés qui se croisent et se recroisent sur le pont : le rouge, le bleu, le jaune, le vert, le blanc, toutes les couleurs les plus violentes, toutes les nuances les plus crues se heurtent, se fondent, se mélangent, modifiant à tout instant leur assemblage, changeant leurs combinaisons, de telle sorte qu'on pourrait d'ici croire à quelque lointain ka-

(1) Des villas.

léidoscope. Ce va-et-vient de la chaloupe à vapeur ne discontinue pas et chaque fois, au départ de Cayenne, le chargement est complet; il semble que nous assistions à l'exode de la ville tout entière. Ce spectacle me rappelle les dimanches d'été à Paris, alors que toute la population abandonne la ville pour quelque coin de banlieue ou pour les champs de course. Quelle que soit la latitude, l'homme se sent étouffer dans les villes, et, dès qu'il le peut, il fuit l'atmosphère empoisonnée des grandes agglomérations pour aller respirer l'air pur des forêts et des champs.

La ressemblance ne s'arrête pas là ; à Cayenne comme à Paris, il y a une partie de la population à qui ne suffit pas le doux *farniente* à l'ombre, dans un rockingchair ou dans un hamac. Il y a encore la race intrépide des chasseurs dont nous entendons à tout instant les coups de fusils dans la forêt. Si j'en juge par le nourri de la fusillade, le gibier doit être moins rare ou plus facile à approcher qu'au Carsevenne : du reste, on m'avait affirmé lors de mon premier passage, que les environs de Cayenne étaient un pays de cocagne pour les disciples de Saint-Hubert et je me promets bien, si je reste ici quelques jours, de me faire inviter à quelque expédition.

Donc, il y a ici comme en France des Nemrods enragés, que n'arrêtent ni la chaleur ni les moustiques, et qui emploient leurs jours de fête à fusiller les hôtes de la forêt.

Pour que la similitude soit complète, il ne manque que le pêcheur à la ligne ; mais si on cherchait bien, nul doute qu'on ne le trouvât installé sur les bords de la rivière Cayenne ou du canal Laussedat, car le type est de tous les pays et de tous les climats. Sans doute, il est moins bruyant que le chasseur ; il se cache volontiers, mais il existe certainement et je l'ai rencontré même au Carsevenne, dans la personne de mon ami Spatch. Le souvenir de notre dernière partie de pêche aux truites n'est, du reste, pas encore tout à fait effacé du côté de ma cheville.

Voilà donc quelles étaient nos distractions au lazaret de Cayenne : contempler les petits bateaux sur la rade ou compter les coups de fusils des chasseurs. Nous revenions, dansces conditions, vite à la réalité et à chaque fois ma fureur augmentait, d'autant plus qu'il était impossible de savoir combien de temps nous étions condamnés à rester ici. L'incertitude est plus énervante que la réalité.

Je renonce d'ailleurs à décrire mon état d'âme pendant les heures interminables que j'ai passées dans cette fournaise, dans ce cloaque à moustiques qu'on appelle le lazaret de Cayenne ; mes nerfs étaient surexcités à tel point que mes idées commençaient à se brouiller dans ma tête ; j'allais et venais comme un fauve dans une cage et n'éprouvais de soulagement qu'en apostrophant, du haut en bas de l'échelle, tous les fonctionnaires de notre colonie guyanaise. Tous payaient pour un seul. La chose était, je l'avoue, peu patriotique, surtout en face des Anglais ; mais était-ce l'effet du soleil sur mon cerveau ? était-ce l'invasion de la malaria ? j'avais la fièvre, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines, ma tête paraissait prête à éclater. Une chose m'irritait encore plus, c'est que ma colère ne trouvait aucun écho autour de moi, j'étais seul à enrager, les Anglais restaient aussi calmes que j'étais agité, aussi flegmatiques que j'étais menaçant. De quelle chair sont-ils donc pétris ? Quel sang coule sous leur épiderme ? ou bien est-ce le contact journalier avec nos fonctionnaires, est-ce l'habitude répétée qui leur donne cette patience dont je suis dépourvu ?

Enfin, à 5 heures, le second du lazaret (je l'appelle ainsi ne connaissant ni son nom, ni son grade) finit par s'émouvoir du retard incompréhensible de son chef. « Je vais aller voir, dit-il, s'il n'est pas à Macouria. »

— « Mais pourquoi n'y êtes-vous pas allé plus tôt ? Vous attendez qu'il soit 5 heures pour prendre cette détermination ! »

— Je n'aurais pu traverser le fleuve ; au moment du perdant (1), le courant était trop fort.

Oh ! alors ! du moment qu'il est question du montant et du perdant, il n'y a plus rien à dire. Dans toute la Guyane et ses dépendances, je veux dire le Contesté, le montant et le descendant jouent un rôle considérable dans la vie des peuples. Ceci ne se fait jamais qu'au moment du montant, et cela au moment du perdant. C'est ainsi que notre homme ne se serait jamais hasardé à passer le fleuve au moment du perdant, pas plus que son chef d'ailleurs ; et comme il y aura bientôt montant, la traversée deviendra de nouveau impossible, c'est probable, et nous risquons de rester ici jusqu'à demain. Jolie perspective !

Je crois bien plutôt que le drôle savait pertinemment où était son chef et aussi n'ignorait pas la nature de ses occupations. Mais en fonctionnaire bien stylé, ils avait ce qu'il en coûte d'aller déranger un chef, et il redoutait à bon droit un conflit avec son supérieur hiérarchique. Il n'y a pas qu'en Prusse que fleurit le caporalisme ; seulement en France il a un cachet tout particulier : ce qui le distingue, ce qui lui donne sa saveur, c'est la courtoisie, la cordialité qui préside aux rapports entre chefs et subordonnés ; on ne peut guère la comparer qu'à celle qui de tout temps a régné entre la race des chiens et celle des chats. Le supérieur croirait son autorité en grand péril, s'il ne se montrait uniformément grincheux, hargneux vis-à-vis de ses sous-ordres. Cela exige un vocabulaire spécial et je m'étonne qu'à côté du dictionnaire de la langue française, qui sert aux gens bien élevés, on n'ait pas encore créé un second dictionnaire à l'usage des gens hiérarchisés. Cela faciliterait les débuts dans la carrière d'une foule de jeunes gens qui croupissent dans les grades subalternes faute de connaître les usages du monde... des fonctionnaires. Il y a

(1) Le reflux, qu'on appelle aussi le « descendant ».

bien déjà le dictionnaire de la langue verte ; mais ce n'est pas tout à fait cela, il y a une nuance.

Donc il me semblait lire sur le visage de mon interlocuteur que le *perdant* n'était pour rien dans son inaction. A vrai dire il commençait à s'inquiéter de voir la nuit arriver. Qu'allait-il faire de nous, après le soleil couché ? Il savait fort bien que son chef était à Macouria, c'est-à-dire dans cet Eden verdoyant où le high-life Cayennais venait jouir d'un peu de fraicheur, et que notre imagination nous représentait comme un lieu de délices. Il fallait de notre part une dose considérable de sans-gêne pour venir déranger Môssieu le préposé au lazaret par cette admirable journée, en pleine fête du 15 août ; il n'y avait que des Anglais pour faire si peu de cas de la tranquillité d'un fonctionnaire français. Sans doute à Sainte-Lucie et à la Barbade, colonies britanniques, les formalités furent vite remplies, et nous n'attendîmes pas ; seulement nous avions eu la sagesse d'arriver un jour non férié, ce n'était pas le 15 août. Mais venir dans un port français un jour de grande fête ! A-t-on jamais vu pareille audace ? Aussi le grand Désinfecteur se vengeait et la leçon de savoir-vivre donnée à MM. les Anglais était bien méritée. C'est égal ! Voilà un accès d'anglophobie qui va te coûter cher, mon bonhomme ! nous allons rire tout à l'heure !

Je ne métais pas trompé, du reste, dans mes suppositions.

Nous vîmes bientôt revenir la barque : elle ramenait le gardien-chef du lazaret, reconnaissable comme tout fonctionnaire qui se respecte, à son air bourru et grincheux, et un autre homme vêtu d'une blouse grise, coiffé d'un chapeau de paille, la face entièrement rasée. Celui-ci était un forçat qui servait de domestique, ou plutôt d'esclave, à l'agent préposé à la désinfection.

Le malheureux ! S'il est traité tous les jours comme aujourd'hui, je doute que la demi-liberté dont il dispose lui soit plus

agréable que le séjour du bagne. J'ai déjà dit, et il n'était pas difficile de voir que tel était l'avis du maître de céans, que notre visite au lazaret manquait d'à propos ; nous étions sans nul doute des trouble-fête pour cet ex-sous-off. chargé de faire fonctionner les appareils imposés par la sollicitude de MM. Brouardel, Proust et Cie ! Aussi était-il dans un état d'exaspération inimaginable, et n'osant encore s'attaquer à nous, c'était sur le malheureux forçat que tombaient drû comme grêle les invectives les plus imméritées, les injures les plus grossières. Nous étions outrés de cette injustice et de cette insolence, mais de quel droit intervenir ? Nous nous taisions donc, malgré notre indignation ; mais voilà que le vilain personnage ayant épuisé contre le pauvre diable tout son stock d'expressions... choisies, encouragé sans doute aussi par la complicité de notre silence, se retourne contre nous (que n'a-t-il commencé par là ?). Il commence timidement à s'en prendre à la perfide Albion ; puis, voyant que nous ne répondions pas, c'est aux sujets de la Reine ; il est convaincu que nous sommes tous des Anglais, que parmi nous personne ne comprend ses paroles et cela l'enhardit. Il y a bien les nègres, mais les nègres, ça ne compte pas ; malgré la loi Schœlcher, qui a proclamé l'égalité des deux races, il n'y a pas aux colonies de gens qui détestent plus les hommes de couleur que les fonctionnaires venus de la Métropole. Aussi il nous sert une de ces kyrielles empruntées au vocabulaire dont j'ai parlé, et qui ont pour effet d'échauffer mes oreilles jusqu'à l'ébullition. Par un phénomène reflexe, il semble qu'au même moment une odeur de moutarde me monte au nez ; mais malgré tout, j'hésite encore à me commettre avec cet individu dont les propos sentent par trop le cabaret.

« Pardon, Monsieur, lui dis-je en me contenant, il serait serait peut-être temps de cesser ce langage. Vous nous insultez, alors que c'est nous qui serions en droit de nous plaindre,

car voilà quatre heures que vous n'êtes pas à votre poste. Nous sommes arrivés à deux heures, il en est six ; nous vous serions obligés de procéder immédiatement à la désinfection que votre administration nous impose. »

On ne saurait être plus abasourdi que ne le fut notre homme en entendant mon petit discours ; son visage exprime la stupeur la plus complète. Le malheureux ne sait que balbutier quelques excuses et croit plus prudent de se taire dorénavant. Il fit aussi bien.

Pourtant, je complétai la leçon en ajoutant que, s'il continuait sur ce ton, je me verrais obligé de faire un rapport à « qui de droit ». Ce « qui de droit » produit toujours sur les fonctionnaires, quel que soit leur grade, l'effet d'une tête de Méduse.

C'est notre seule ressource, à nous autres contribuables, de menacer les employés insolents de « Monsieur qui de droit » ; c'est une arme dont il fait toujours bon de se servir : l'effet ne rate jamais. Sur notre homme, le résultat avait été foudroyant ; une douche froide ne l'aurait pas calmé davantage, ni plus vite.

Je n'avais plus qu'à faire comme lui. Ma colère, du reste, était tombée subitement ; devant le désarroi du coupable, ma rancune avait désarmé. Et puis la délation est un acte si répugnant! J'aime mieux passer l'éponge. Je veux donc oublier toutes mes souffrances de la journée et je ne songe plus qu'à sortir au plus vite du lazaret.

Cependant la nuit approchait rapidement ; le soleil, sur l'horizon, allait bientôt disparaître, quand enfin, après quatre mortelles heures d'attente, les portes de la baraque s'ouvrent devant nous, non pas toutefois avant que les feux fussent allumés, ce qui demande encore une bonne demi-heure.

Enfin, nous sommes à l'abri. Nous nous trouvons tous réunis dans une vaste salle où une magnifique et monumentale machine tient la place d'honneur ; c'est l'étuve à désinfection,

toute reluisante, avec les noms des deux fabricants associés, qui flamboyaient sur une plaque de cuivre.

Quand le chauffage fut à point, on débarrasse chacun de nous de son léger paquet de hardes et le reste ne fut pas long : dix minutes après, on nous rendait notre bien allégé de microbes, paraît-il, bien qu'il n'y parut guère ; mais en ces matières-là, la foi suffit. Nous avions fait quelques heures de purgatoire, nous avions reçu le viatique sous la forme d'un certificat de désinfection (oh ! ces paperasses ! ce qu'elles tiennent une place dans notre administration !), nous avions dès lors le droit d'entrer dans la bonne ville de Cayenne : il faut avouer que nous l'avons payé cher.

Et voilà en quoi consiste la désinfection d'un bateau suspect ! Quant au bateau lui-même, quant au chargement, aux passagers, on ne s'en préoccupe nullement. Or je m'attendais à quelque chose comme une réédition de la cérémonie du Malade imaginaire ; je croyais voir toute une cohorte de fonctionnaires armés chacun d'une seringue, d'un pulvérisateur ou d'un soufflet insecticide, se rendre processionnellement sur le *Campania* et le pulvériser, l'asperger, le saupoudrer dans tous les coins et recoins, en chantant les litanies de la rue Dutot. Somme toute, cette désinfection n'est qu'une vaste comédie et, telle qu'elle est pratiquée ici, son efficacité est plus que problématique. Si, d'autre part, on considère cette installation au bord d'une rivière empestée de malaria, au milieu de nuées de moustiques affamés, sans aucun abri contre les insolations, on la trouvera certainement plus nuisible qu'utile.

Mais qu'importe ? le principe est sauf ; l'Académie est satisfaite et MM. Brouardel et Proust peuvent être fiers. Les contribuables le seraient peut-être un peu moins, s'ils savaient ; mais ils ne savent pas, et puis, ne sont-ils pas de toute éternité destinés, comme les moutons, à être tondus et écorchés. En tout cas, il y a à Paris une fabrique d'étuves qui ne se plaint pas ;

puis, on a créé quelques nouvelles places pour des fonctionnaires, et cela fait toujours quelques heureux de plus.

Enfin à 8 h. 1/2, nous étions libres. Pour mon compte, j'étais littéralement harassé : je mourais de faim et de soif; j'avais la fièvre, et n'avais plus qu'un désir, c'était de fuir ce lieu maudit, c'était d'aller de suite à Cayenne.

Hélas ! à notre retour sur le *Campania*, une autre déception nous attendait. Le capitaine nous déclare en effet qu'il lui est impossible de se rendre à Cayenne à cette heure avancée et qu'il faut attendre à demain... toujours à cause de ces hauts fonds qui rendent la rade si dangereuse. Toutefois il nous laisse libres de profiter des barques qui circulent autour de nous escomptant ce contre-temps et notre impatience d'être à terre. Pour mon compte, je n'hésitai pas une minute à user de la permission, malgré les exigences exagérées des bateliers noirs.

J'ai dit que du lazaret à la ville la distance était d'environ un mille ; or, pour faire ce trajet, dont le prix normal serait partout de 20 sous, ces coquins de moricauds nous demandent 5 francs par tête : c'était une exploitation dans toutes les règles et on aurait pu se croire sur quelque point de la côte normande ou de la Suisse. Bien enlendu, presque tous les passagers reculèrent devant ces prétentions et préférèrent attendre au lendemain. Il n'y eut que le créole du Petit-Degrad, cet homme taciturne dont j'ai parlé et qui n'a pas dit quatre mots en quatre jours, il n'y eut que lui et moi qui acceptèrent. Cette prodigalité me fera peut-être interdire un jour, mais ce soir on m'aurait demandé le double que j'aurais payé tout aussi bien, tant j'avais hâte d'avoir un autre lit que le pont du *Campania*, et de manger autre chose que de la morue salée et des haricots rouges. Hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines ! d'autres vicissitudes m'attendaient à terre !

J'avais cru trouver à Cayenne bon souper et bon gîte ;

or il s'en fallut de peu que je n'eusse ni l'un ni l'autre : un peu plus, je couchais à la belle étoile, et le pain lui-même me faisait défaut. Et d'abord mes pagayeurs m'apprirent que la famille Beauroy (j'aurais dû m'en douter) n'était pas à Cayenne. Comme bien d'autres, elle avait profité de ces deux jours de fête pour aller respirer un peu d'air frais à la campagne.

C'était une vraie déconvenue ; toutefois le mal ne me parut pas très grave tout d'abord. Je projetai d'aller tout simplement chez Florimond, l'ex-colon de la Montagne d'Argent, de m'y faire servir à dîner ; puis de me faire retenir une chambre dans un hôtel quelconque. Après notre passage à la douane qui ne me retarda pas longtemps, car pour éviter tout ennui de ce côté, je n'avais emporté aucun bagage, je me rendis donc au café tenu par notre ami Florimond, en face du jardin des Palmistes. Je dis « notre ami » car, lors de notre premier passage, Florimond s'était montré rempli de cordialité pour nous ; mais je dois proclamer que ce soir il s'est surpassé : non-seulement il ne se départit point de cet accueil franc qu'on ne trouve plus qu'aux colonies, mais il me reçut avec toutes les marques d'une sincère et vieille amitié. Que dis-je, sans lui je couchais bel et bien dans la rue comme un va-nu-pieds, et sans souper ce qui était encore plus grave.

Seulement il était temps : Cayenne n'est pas Paris, et à 10 heures, tout le monde est couché. Justement, au moment où j'arrivais mourant de faim et surtout de soif, les garçons commençaient à fermer les portes.

« Ah ! mon bon Florimond, m'écriai-je, ayez pitié de moi ; depuis ce matin dix heures, je n'ai rien mangé, je n'ai rien bu, et je suis à demi-mort de fatigue et de chaleur.

— Mais d'où venez-vous ? Que vous est-il arrivé ?

— Ah ! je vous raconterai cela plus tard ; donnez-moi d'abord à manger et surtout à boire. »

Hélas ! la navrante réponse qu'il me fit !

« Mais, je n'ai plus rien ! De notre repas il ne reste pas une bouchée, je ne puis que vous donner à boire ».

Il faut avoir passé par là pour comprendre comme résonnèrent lugubrement à mon oreille ces quelques mots : il n'y a rien à manger.

Combien y a-t-il de gens parmi ceux qui liront ces lignes qui ont vraiment souffert de la faim ? Il est arrivé à tout le monde d'en souffrir une heure, deux heures. Mais n'avoir fait qu'un mauvais repas dans la matinée et s'entendre dire à neuf heures du soir : « je regrette vivement, mais je n'ai rien pour vous, il faut attendre demain », voilà qui est terrible ! Et c'était exprimé avec une conviction qui ne laissait aucun doute dans mon esprit. Florimond disait vrai, il n'avait rien à me donner. Mais moi j'avais trop faim pour prendre aussi facilement mon parti de cette situation. Je pris mon hôte par les sentiments.

« Mais mon petit Florimond, vous ne pouvez pas me laisser mourir d'inanition à votre porte ! vous auriez un crime sur la conscience ! Je vous assure que je ne quitterai pas la place avant que vous ne m'ayez trouvé un morceau de pain, si dur soit-il, ou il faudra que vous me jetiez à la porte. »

J'avais été sans doute éloquent sans le savoir, car Florimond cherche, furette,... tant et si bien qu'il finit par découvrir quelque part un morceau de pain, un *peu dur*, c'est vrai ; mais qu'importe ! j'ai de bonnes dents ; et puis, ô bonheur ! ô bienfait de la Providence ! il met la main sur une boîte de fer-blanc qui contient, dit l'étiquette, un civet de lièvre, oui ! un vrai civet tout prêt à être mangé ; il n'y a qu'à faire chauffer et à déguster. Oh ! ce civet ! Quel souvenir ! J'ai mangé dans ma vie bien des civets et dans le nombre quelques-uns fameux, des chefs-d'œuvre d'art culinaire, qui ont laissé dans ma mémoire une trace d'autant plus vivante que moi, chasseur, j'avais fourni le lièvre ; (je suis sûr d'être parfaitement compris par mes confrères en Saint-Hubert). Eh bien ! ce lièvre que

je n'avais point occis, qui n'était peut-être qu'un vulgaire matou, mais que je retrouvais à 1.500 lieues de notre patrie commune, je l'aurais presque mangé à genoux, tant il me parut divin. Etait-il réellement bon? Dans toute autre circonstance, l'aurais-je trouvé aussi succulent? Peut-être oui, peut-être non; qu'importe? j'étais affamé et tout le monde sait qu'une faim de loup, c'est le meilleur condiment, qu'il s'agisse d'un civet, ou de toute autre combinaison culinaire. Je lui trouvai donc toutes les qualités : il était délicieux, tendre, parfumé ; jamais sauce ne me parut si savamment liée, jamais assaisonnement ne me sembla aussi parfait. Et je pus boire enfin !

Cette exclamation pourrait paraître d'un ivrogne qui a été éloigné 24 heures de la dive bouteille. Erreur profonde ! Mais celui qui n'a pas voyagé sous les tropiques, ne peut se faire une idée de l'enchantement qu'on éprouve en face d'un vulgaire morceau de glace, surtout quand depuis une demi-journée, aucune goutte de liquide n'est venu rafraîchir le palais, surtout quand depuis quatre jours on ne boit qu'une eau infecte et chaude, comme celle dont le *Campania* a fait sa provision au Carsevenne. Car par bonheur, il restait de la glace chez Florimond. Il est vrai qu'à Cayenne, ainsi du reste que partout aux Antilles, la glace est une denrée plus facile à se procurer qu'un civet, fut-il d'angora. Ici, tous les liquides se boivent glacés, aux repas ou entre le repas; et on se moque de la gastrite, et on brave les fluxions de poitrine. Donc, après ces diverses péripéties, j'eus l'ineffable plaisir de contempler en face de moi sur la nappe bien blanche, un civet de lièvre, du pain, de la glace! je puis dire sans exagération que Florimond m'avait sauvé la vie.

J'avais le droit de croire toutes mes tribulations terminées. Hélas, non ! il fallait maintenant trouver un lit, car ainsi que je l'ai dit, je n'avais plus à compter sur l'hospitalité de la famille

Beauroy, absente jusqu'à demain. Dans toute ville un peu importante, on a toujours la ressource, en pareil cas, d'aller coucher à l'hôtel et j'y comptais bien naïvement ; mais les hôtels sont rares à Cayenne, et partout où Florimond envoya s'enquérir d'une chambre, on répondit que tout était occupé. Eh ! bien, me voilà dans une jolie impasse, à 10 heures du soir, sans gîte, dans une ville où je ne connais personne ! Je suis donc exposé à coucher à la belle étoile ; et si j'ai pu, grâce à un heureux hasard, éviter une fois ce désagrément à Fort-de-France, il ne faut pas compter que le dit hasard me serve aussi bien aujourd'hui. Je ne vois en effet d'autre alternative que de coucher ici sur un banc ou d'aller en face m'allonger sur l'herbe, dans un coin de la place des Palmistes, comme un vulgaire chemineau. Sans doute, à première vue, avec la température qu'il fait ici, la chose ne serait pas bien effrayante, mais il y a à compter avec les moustiques, avec les fourmis, avec les vampires et toute cette vermine tropicale que j'ai déjà trop connue au Carsevenne. D'autre part, le banc, c'est aussi dur que le pont du *Campania* ; à cette idée, je fais la grimace : certainement, un bon lit, dans une chambre bien close, ferait mieux mon affaire. C'est encore mon aimable amphitryon qui vient à mon secours.

« Je vais vous offrir une de mes deux chambres, me dit-il, car j'en ai deux : une ici, et une à mon magasin du Bon Marché ».

Il faut dire que Florimond cumule, et partage son activité entre deux maisons : ici il exploite un café-restaurant, mais plus loin dans cette même rue de la Liberté, il dirige une importante maison de commerce dont l'enseigne : « Au bon Marché » indique suffisamment la nature. Grâce à cette existence en partie double, il peut me céder un lit. Et comme je me récriais, disant que j'allais être pour lui une cause de dérangement :

« Point du tout, dit-il ; au contraire, vous serez deux pour veiller sur mon magasin ; il n'en sera que mieux gardé.

— Comment deux ?

— Eh ! oui, j'ai un gardien là bas, je ne puis laisser à l'abandon, la nuit, mon magasin rempli de marchandises de toutes sortes.

— Alors, c'est bien ! et puis j'aime mieux cela que d'être seul. Mais quel est ce gardien ?

— Ah ! voilà ; n'allez pas vous effrayer du moins, c'est un transporté. Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez-le, il sera à vos ordres.

Brr.... Avoir pour compagnon de chambre un forçat, voilà qui fait froid dans le dos ! N'être que deux la nuit sous le même toit et savoir que l'autre est un criminel condamné par les justes lois (?), ce n'est pas très rassurant ! Je sais bien qu'à Cayenne on n'a pas pour les forçats les préventions que nous avons, nous autres Parisiens ; je sais bien que les bagnards employés chez les particuliers sont les mieux notés, je sais bien même que parmi les transportés il y a des malheureux coupables seulement de fautes vénielles et plutôt victimes de procureurs sans pitié ou de juges féroces, qu'il y a même des innocents ; mais il y a aussi des chenapans, et à la pensée de cette promiscuité, mon premier mouvement, tout instinctif, est un mouvement de recul : j'éprouve un sentiment de répulsion, irraisonné sans doute, mais que bien d'autres auraient sans doute partagé.

« Et quel crime a-t-il commis votre transporté, demandai-je à Florimond ? » Il semblait du reste très amusé de la répugnance que je ne cherchais nullement à dissimuler.

« Oh ! mon Dieu, dit-il, pas grand'chose, sa femme le trompait, il l'a tuée. C'est un Algérien, il est vrai, et tout le monde sait qu'en Algérie les jurys ne sont pas tendres ».

Bon ! c'est complet ! ce n'est ni un cambrioleur, ni un faussaire : c'est un assassin ! Et Florimond me dit ces choses avec

le plus grand calme, en souriant même. Il est vrai, après tout, que tuer sa femme, c'est être si peu assassin !

Sans doute notre société n'admet pas qu'on se fasse justice soi-même ; elle s'est chargé de ce soin, je ne sais en vertu de quel droit ; en tout cas elle s'en acquitte assez mal ! mais enfin il faut bien que les juges et les gendarmes paraissent servir à quelque chose. Pourtant, pour tout homme qui pense sans parti pris, les lois humaines si lentes, si peu expéditives, et pour tout dire, si dures aux uns et si clémentes à d'autres, ne prévaudront jamais contre la loi naturelle. Or, c'est une loi de natnre que l'homme considère sa compagne comme sa chose, comme son bien, et qu'en dépit de toutes les réglementations, il voit rouge quand un autre homme se dresse devant lui en rival. Disons plus : dès que la femme est en jeu, l'homme redevient la bête brute des premiers âges du monde, qui, non plus que dans les autres espèces animales, n'admet point le partage. Jamais les codes ne changeront cela... il faudrait auparavant changer la nature humaine. L'homme se considère avec orgueil comme le roi des animaux, il a peut-être raison ; mais il reste quand même un animal. C'est pourquoi, le mari qui, dans un mouvement de jalousie, tue sa femme ou son rival, n'est pas un criminel ordinaire : il n'a fait qu'obéir à un instinct, c'est-à-dire à une impulsion irrésistible, et par cela même a droit aux circonstances atténuantes. Voilà sans doute ce que pensait Florimond, voilà ce que je pensais moi-même ; aussi, après un instant d'hésitation, j'acceptai l'hospitalité qni m'était offerte. Pouvais-je d'ailleurs faire autrement ?

Quelques instants plus tard, Florimond nous présentait l'un à l'autre.

L'homme est petit, très brun, l'air résigné commun à tous les pauvres diables que j'ai rencontrés sous le costume du bagne.

Pour me faire bien venir, je mis ma main dans la main de ce paria que Dumas eut glorifié et qu'un jury Parisien eut sans

doute acquitté. La justice, comme le thermomètre, présente ces variations, suivant les latitudes. Dire que je n'ai pas hésité un instant serait exagéré; mais je fais cette reflexion qu'après tout les malhonnêtes gens ne sont pas tous au bagne et que journellement à Paris, on donne la main à des gens qui ont fait pire que d'occire une femme parjure. Ces considérations levèrent tous mes scrupules ; et maintenant que celui à qui il n'est jamais arrivé de serrer la main d'une canaille ou d'un malandrin me jette la première pierre !

Le pauvre diable ! Il parut tout joyeux de cette marque d'intérêt ! J'aurais bien voulu entendre de sa bouche le récit de son aventure ; mais cette curiosité eut été ce soir de l'indiscrétion, je remets la chose à demain. Du reste je suis trop fatigué pour veiller davantage ; je suis brisé, anéanti, à bout de forces ; je n'aspire qu'au repos.

Ma chambre est petite, mais coquettement meublée ; le lit est bon, et bien que Florimond ait pris soin de s'excuser sur le peu de confortable que j'allais rencontrer, je m'y trouve fort bien et la preuve c'est que je.... m'endors de suite.

17 août. — Je me réveille avec un mal de tête fou. Ah ! cette journée passée au lazaret, sous le soleil de feu, au milieu des moustiques, sans boire ni manger, j'avais bien pressenti qu'elle aurait un lendemain ! Me voilà malade maintenant ; et je puis dire que je suis victime du sans-gêne d'un rond-de-cuir subalterne. Pourvu que ce ne soit pas sérieux ! pourvu que ce ne soit qu'une indisposition passagère !

En tout cas voilà le seul malaise grave que j'éprouve depuis mon départ de Dunkerque : j'ai échappé au mal de mer, j'ai évité la malaria et l'insolation au Carsevenne, est-ce que Cayenne va me porter malheur ?

Je veux me regarder dans la glace, et je recule effrayé ; j'ai les pommettes rouges, les oreilles rouges, les yeux rouges ; il

semble que j'aie toute la face maquillée de carmin et de vermillon, et que mon sang va faire irruption de partout.

Oh ! ces élancements dans les tempes, à la racine du nez, à l'occiput ! On dirait que ma tête est chargée de dynamite et va sauter en mille éclats. J'essaie de dormir une heure de plus ; mais c'est impossible. Je sonnerais bien Joseph, — c'est le nom de mon forçat — mais que pourrait-il me faire ? Et puis, je ne peux abuser plus longtemps de l'hospitalité de Florimond. Décidément, il vaut mieux que je me lève et que je me mette en quête d'une pharmacie.

L'apothicaire m'écorche consciencieusement, suivant l'habitude ; mais ne me guérit pas. Il est vrai que j'eus peut-être le tort de ne pas décliner mes nom et qualité ; à quoi bon ? Ses drogues eussent-elles été plus efficaces ? Je me rends alors chez Florimond à son domicile n° 1, car je lui dois bien quelques remerciements pour son accueil d'hier soir. Ma mauvaise mine l'inquiète, il m'oblige à prendre une tasse de café qui me produit tout juste le même effet que l'antipyrine du pharmacien. O ma pauvre tête !

Toutefois j'ai hâte de revoir M. Beauroy, de lui annoncer mon retour, car je ne veux pas être plus longtemps à la charge de cet excellent Florimond. Aussi je me dispose à aller sans tarder rue Christophe Colomb malgré mon état de souffrance. « Inutile de vous déranger, me dit mon hôte ; Beauroy est prévenu, il doit venir déjeuner avec nous sans cérémonie.

— Comment cela ? — Oui. Il est seul ici ; sa famille est restée à l'habitation. »

Ah ! par exemple, cette fois-ci c'est trop ! je ne suis point un pique-assiette, moi, et j'éprouve un vrai scrupule à ne point refuser. Il est vrai qu'hier soir j'ai bien accepté de Florimond un lit et une chambre ; mais j'étais contraint et forcé, il fallait dire oui ou coucher à la belle étoile ; je ne pouvais donc agir autrement. D'autre part, c'est offert si cordialement

que décliner sans motif l'invitation serait faire injure à mon hôte. Je réponds donc affirmativement, tout en admirant dans mon for intérieur cette manière toute simple dont on entend l'hospitalité à Cayenne et aux Antilles. Voyez plutôt !

Je ne connaissais pas Florimond il y a 15 jours, et lui n'avait sans doute jamais entendu parler de moi ; nous nous sommes vus en tout et pour tout deux ou trois fois, lors de mon premier passage, et encore nos relations ont été seulement les relations banales d'un consommateur et d'un commerçant ; je puis même ajouter que de tous les passagers du Georges Croizé, je fus certainement le plus mauvais client, non pas que j'eusse plus de tempérance ou de sobriété, certes, mais parce que j'étais quelque peu accaparé par la famille Beauroy. Or, il suffit que je me trouve dans l'embarras pour que de suite l'excellent homme me traite comme un ami de vieille date, pour qu'il m'héberge et me fasse une place à sa table familiale. Ce sont là des mœurs patriarcales qu'on rencontre peut être encore en Ecosse, mais qui sont sûrement inconnues dans le reste de notre vieille et égoïste Europe ; aussi il me semble acquitter une partie de ma dette en disant ici loyalement combien je fus touché de ces façons.

Jusqu'au déjeuner il me restait quelques heures à dépenser : je pensai que la promenade et le grand air me feraient du bien ; et je repartis déambulant tristement, la tête perdue, à travers les rues ensoleillées de Cayenne. Par où passai-je ? Quel itinéraire ai-je suivi... ? Je me rappelle seulement avoir revu comme dans un rêve cet admirable jardin des Palmistes, et tout au bout l'hôpital militaire ; puis cette bâtisse sans caractère et sans goût qui est le palais du gouvernement ; ensuite le hasard de la promenade me ramena au canal Laussedat et à ces pêcheries chinoises si pittoresques ; de là je passai par le marché couvert où je retrouvai les types si curieux des vieilles négresses criant et jacassant, puis je revis la statue de Schœlcher couvrant

un négrillon de son geste protecteur; enfin ne me trouvant pas mieux, sentant les jambes me manquer, titubant même, tout comme un homme ivre, je repris le chemin du café Florimond, en passant toutefois par la poste où je croyais trouver des lettres de France et où j'eus une nouvelle déception. Rien ! Il n'y avait rien pour moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le directeur veut bien m'expliquer que le bateau de France n'arrive que dans 2 jours, qu'il n'y a qu'un courrier par mois etc... Ainsi voilà plus de sept semaines que nous avons quitté Dunkerque, et depuis, je n'ai pas reçu une seule fois une lettre de Paris. Et pour comble de malechance, le *Campania* devant appareiller après demain, je risque fort de repartir sans avoir reçu aucune nouvelle de ma famille. Si j'étais bien portant, cette déconvenue me serait sans doute des plus pénibles ; mais les souffrances physiques que j'endure aujourd'hui ne laissent plus guère de place aux souffrances morales. Car en dépit des médicaments mon mal de tête continue, horrible, lancinant ; et voilà maintenant que j'ai froid... par cette température de 35 à 36 degrés à l'ombre, j'ai des frissons et je recherche le soleil. C'est fou ! C'est, je ne l'ignore pas, risquer une bonne insolation; mais que faire? je grelotte dès que je suis à l'ombre et c'est un soulagement pour moi que de tendre le dos aux rayons dévorants du soleil tropical.

Je rentre enfin harassé chez Florimond, où je retrouve M. Beauroy qui me donne d'excellentes nouvelles de tous les siens. J'ai le plaisir d'apprendre de sa bouche que toute sa famille va bien, même le jeune Roland qu'à mon départ pour le Carsevenne j'avais laissé en pleine crise de paludisme.

Le déjeuner devait être sans cérémonie; mais — il paraît que c'est encore une des exigences de l'hospitalité créole — Florimond avait mis les petits plats dans les grands: poisson exquis, rôti de bœuf excellent, petits pois au sucre, fruits du pays, bananes, mangues, oranges etc., le tout arrosé par du cham-

pagne de derrière les fagots. Hélas ! toutes ces bonnes choses, je ne fis que les goûter du bout des lèvres ; je faisais tout mon possible pour faire bonne contenance ; mais c'était impossible : à part le champagne frappé que je buvais avidement, brûlé que j'étais par la fièvre, le reste ne pouvait franchir mon pauvre gosier aussi desséché qu'un vieux parchemin.

Mes deux compagnons étaient consternés, et moi j'étais désolé de faire si peu d'honneur à mon hôte. M. Beauroy me dit alors : « Vous êtes malade ; vous ne pouvez prendre la mer dans cet état. Vous allez abandonner le *Campania* et vos Anglais, et je vous emmène dès ce soir à mon habitation, où vous vous reposerez le temps nécessaire. Vous prendrez le courrier du 3 septembre, ce sera un simple retard de 15 jours ».

Ce discours très sensé n'était pas de mon goût, car j'avais peine à croire, en ce moment, à autre chose qu'à une indisposition passagère. Pour une simple migraine, je n'allais point me laisser aller au découragement, n'est-ce pas ? sûrement demain il n'y paraîtrait plus : c'était ma conviction.

« J'accepte, lui dis-je, d'aller ce soir avec vous, car je serais très ennuyé de repartir pour la France sans prendre congé de Mme Beauroy et sans embrasser vos charmants enfants ; mais ne m'empêchez pas de m'embarquer après demain sur le *Campania*. Voyez ! je n'ai aucune lettre de France et je commence à être trop inquiet.

— Justement, reprit-il, le courrier sera ici dans trois jours, et vous aurez alors les nouvelles que vous attendez. Et s'il vous arrivait d'être sérieusement malade sur un bateau comme le *Campania*, que deviendriez-vous, sans confortable, sans médecin, au milieu de gens qui ne parlent pas votre langue ? »

Tout cela était juste et dicté par une sincère amitié ; mais je n'étais point convaincu. La vérité, c'est que je ne voulais point l'être, c'est que j'avais hâte de revenir en France.

Qu'avais-je d'ailleurs à faire de plus ici ?

J'avais vu Madère, j'avais vu la Martinique, j'avais vu Cayenne et le Contesté, mon programme était rempli, je n'avais plus qu'une aspiration : revenir vers les miens le plus tôt possible.

Rendez-vous fut pris pour le soir à 4 heures. Il était convenu que je quitterais l'ami Florimond pour aller passer deux jours à la campagne, en attendant le départ du *Campania* pour la Barbade.

Hélas ! quand quatre heures sonnèrent, j'étais plus malade que jamais. Je m'étais jeté sur mon lit après déjeuner, comptant qu'un peu de sommeil m'apporterait du soulagement ; mais l'heure fixée arriva sans qu'il me fut possible de me lever, les jambes refusaient tout service, j'avais une fièvre intense : je fis avertir M. Beauroy qu'il m'était impossible de l'accompagner à « l'habitation ».

M. Beauroy ne voulut point rejoindre sa famille sans m'avoir revu : il vint à ma petite chambre chez Florimond accompagné du docteur Pain, l'aimable confrère qui m'avait servi de cicerone lors de mes visites à l'hôpital civil et à l'hôpital militaire. Ce n'était pas comme médecin « c'était en qualité d'ami qu'il venait me voir, me dit-il. » Je ne fus pas dupe de ce stratagème, mais n'en laissai rien paraître ; j'en conclus seulement que mon état avait inquiété mes amis et qu'ils avaient cru prudent d'avertir un médecin. Et voilà comment les rôles se trouvent parfois intervertis dans la vie : le médecin est subitement transformé en malade ; après avoir pendant nombre d'années administré des potions, des cachets et des pilules, c'est lui qui du jour au lendemain est métamorphosé en avaleur de médicaments. Oui ! je suis passé client, et un autre médecin, un autre disciple d'Esculape me tâte le pouls, me passe un thermomètre sous l'aisselle, me formule une prescription !

O Molière ! ton ombre satanique doit rire là-haut à la vue de ce pauvre guérisseur réduit à ingurgiter à son tour les

drogues dont il gavait ses patients ! C'est la revanche du malade et elle est complète, car le second jour, ce n'est plus un médecin que j'aurai à mon chevet, mais bien trois, qui uniront leurs efforts contre le microbe. Hélas !

Que dis-je ? mon Dieu ! voilà que je blasphème contre *l'Alma Parens !* est-ce ma faute, après tout ? je sens mon cerveau s'obscurcir, mes idées s'enchevêtrer les unes dans les autres, mes pensées s'envelopper d'un nuage qui s'épaissit à chaque minute ; je vois des objets que je n'ai jamais vus, j'entends des bruits que je n'ai jamais entendus ; j'ai des aperçus nouveaux sur les médecins et la médecine, sur les malades et les médicaments ; il me semble que moi seul je vois clair là où les autres sont aveugles. Et pendant toute cette triste nuit qui suit, cette hallucination continue malgré la quinine ! on dirait que l'absence de la lumière solaire favorise l'éclosion d'idées nouvelles, tous mes sentiments prennent un caractère plus aigu, tout mon raisonnemént est fait d'exaltation ; tout ce qui parait obscur au commun des mortels me devient à moi extrêmement lumineux.

Quel travail gigantesque se fait dans mon cerveau ! il me semble que mon corps n'est qu'une fournaise, et qu'au-dessus de ce foyer ardent, mon crâne est une chaudière en ébullition où s'élaborent des idées merveilleuses...

Ai-je dormi, cette nuit ? je n'en sais rien. Je crois tout bonnement que j'ai eu le délire.

17-22 Aout. — Du 17 au 22, c'est la fièvre, c'est la nuit, c'est l'anéantissement. A part quelques intervalles d'accalmie, je suis dévoré par un feu intérieur, la peau me brûle, ma langue desséchée a peine à articuler des sons, je gis sur mon lit comme une masse inerte. Mon journal est là, tout à côté, sur le petit bureau de Florimond ; mais les pages restent blanches. Je n'ai pas la force de me lever, je n'ai point le courage d'écrire : je suis terrassé par le mal inconnu qui m'a assailli

et a fait de moi un être insensible à tout. Cette semaine entière s'écoule dans une prostration absolue; et de ces longues journées, de ces nuits sans sommeil, quelques souvenirs seulement me reviennent aujourd'hui que je reprends la plume.

C'est d'abord l'histoire de la lutte que je soutins contre la Faculté représentée par trois honorables praticiens de Cayenne. Les docteurs Pain, déjà nommé, Sainte-Rose, un ancien médecin de marine, et Clarak, le médecin en chef de l'hôpital militaire, se sont donné à plusieurs reprises rendez-vous à mon chevet, et je confesse m'être montré tout ce qu'il y a de plus rebelle à leurs prescriptions, ce dont je fais amende honorable aujourd'hui à l'excellent Dr Pain, qui avait cru devoir appeler à la rescousse deux de ses collègues. Tous trois, du reste, étaient unanimes dans leurs conclusions, comme c'est l'usage entre médecins de bonne compagnie : j'étais atteint d'intoxication paludéenne; en conséquence, j'étais voué à la quinine à outrance. Je ne sais plus qui a dit : « un malade qui n'a qu'un médecin a des chances de guérison ; s'il en a deux, son sort est des plus compromis ; mais si trois médecins s'acharnent à le vouloir guérir, on peut considérer que sa situation est à peu près désespérée ». Il y a du vrai dans cette boutade d'un sceptique; pour moi, il me semblait que Corneille avait fait spécialement à mon intention ce distique :

— Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? qu'il mourut !
Ou qu'un beau désespoir alors le secourut.

Plus je pensais à mon cas et plus je trouvais que ces vers m'étaient applicables; et si je ne suis pas mort, c'est sans doute parce que, dans un beau geste, j'ai enfreint les ordres de la Faculté. Très docile d'abord, je pris ponctuellement les doses de quinine ; mais mon cerveau n'était pas encore assez obnubilé pour ne point remarquer qu'à chaque prise la fièvre redoublait d'intensité. C'était paradoxal, mais cela était : la quinine qui

abat la fièvre chez les autres, me la donnait à moi. Et ce n'était pas une hallucination, j'avais un témoin sûr : le thermomètre. Je fis part de ma découverte à mes confrères. Je vis bien à cette occasion que les médecins de Cayenne sont comme ceux de Paris : ils ne veulent rien entendre de ce qui contrarie leurs théories. Il est écrit que la quinine doit abaisser la fièvre, je devais donc continuer bon gré, mal gré, dût la mort s'en suivre.

Je n'entendais point de cette oreille là, et me débattais comme un diable dans un bénitier. De mon chef, je commençai par supprimer la quinine, la fièvre ne vint point. Je me hâtai d'annoncer le fait à mes confrères le lendemain; ils me persuadèrent que j'avais tort, me firent reprendre le médicament; une heure après, une fièvre violente me secouait des pieds à la tête..., alors ma révolte fut complète, je supprimai toute les drogues et la fièvre ne vint plus, ni ce jour là, ni le lendemain ; c'était fini. Y eut-il là une simple coïncidence ? c'est possible. En tout cas, le jour de ma rébellion fut le premier jour de ma convalescence. J'avais, faut-il l'avouer ? une noire complice, c'était Léa. Tous les Cayennais connaissent Léa ; mais comme il n'en est pas de même de ceux qui liront ces lignes, je vais la présenter au lecteur. Léa est une négresse entre deux âges qui s'est acquis à Cayenne une réputation de guérisseuse, on la considère ici comme une espèce de sorcière.

Il ne faudrait pas lui demander ses diplômes, bien entendu ; sa science n'a rien d'officiel et est faite seulement d'empirisme, mais elle connaît, m'a-t-on dit, les vertus des simples, en fait des tisanes ou des topiques à l'aide desquels elle guérit les fièvres et bien d'autres maladies encore. Elle a la foi, c'est là le secret de la force ; elle croit à ses herbes et sourit dédaigneusement devant les prescriptions « *secundum artem* ».

« Eux tuer toi avec quinine, me disait-elle dans son jargon créole ; au contraire, moi guéri' toi avec mes plantes, tu vé'as ». Car pour faire plaisir à M. Beauroy et à Florimond, je n'avais pas

craint d'accepter, moi médecin, les services de Léa. Ils m'avaient tellement assuré qu'elle me guérirait en 3 jours ! Je dois avouer que je n'eus point à me repentir de l'avoir laissée faire. Pourtant, il faut dire à ma décharge, que j'acceptai tout d'abord sans enthousiasme le contact de ses doigts se promenant à travers mon cuir chevelu, ses lotions et ses frictions me laissaient incrédule ; mais avais-je le droit de contrarier mes hôtes ? Je m'aperçus toutefois que sur ma tête en feu ces aspersions fraîches produisaient l'effet calmant désiré. Sans doute une simple application de glace aurait fait la même chose ou mieux même, mais mes confrères n'avaient point pensé à cela ; aussi malgré l'irrégularité de la chose, j'acceptai avec plaisir les soins de Léa et, après chacune de ses visites, je me sentis plus calme, plus reposé, alors que la quinine officielle me congestionnait affreusement. Aussi, devant cette constatation, Léa triomphait. Ce qu'elle a dû se faire de réclame à Cayenne avec ma guérison ! Je ne me dissimule pas que ma conduite en cette circonstance a été un crime de lèse-Faculté, et que j'ai mérité toutes les foudres de l'Académie de médecine ; que m'importe ! je dis ce qui est et n'ai qu'un regret : c'est d'avoir été en désaccord avec les trois charmants confrères qui ont rivalisé de dévouement à mon endroit. Que si par hasard l'un d'eux me conserve un peu de rancune pour n'avoir pas été un malade docile, qu'il me pardonne en faveur de ma sincérité : de mon côté je ne conserve à l'égard de ces trois confrères que des sentiments de reconnaissance.

Du reste, durant tout le cours de ma maladie, je ne rencontrai autour de moi que dévouement et sympathie, et je dois ajouter, le désintéressement le plus entier. Florimond qui avait crû m'héberger une nuit et dont j'étais devenu, par le fait des circonstances, l'hôte le plus encombrant du monde, s'est montré, je dois le dire, le plus discret et le plus fidèle ami : je dirai tout à l'heure jusqu'à quel degré il poussa l'abnégation. M. Beauroy, de son côté, venait tous les jours me réconforter,

et m'envoyait le meilleur vin de sa cave ; il n'était pas jusqu'à mon transporté Joseph, le gardien du magasin de Florimond, métamorphosé à cause de moi en garde-malade, qui ne m'ait témoigné le plus sincère attachement, et de cela aussi je fus particulièrement touché. Est-il donc possible que des hommes qui sont hors la loi soient encore capables de pareils sentiments? Est-il possible que des forçats chez qui l'on s'attend à ne trouver que des idées de haine et de révolte, puissent encore faire preuve d'une si noble générosité ? J'ai vu ce fait incroyable et j'en ai conclu que la loi est mal faite, puisqu'elle s'oppose à la réhabilitation de ces malheureux ; il suffirait cependant que la société voulut bien leur donner avec le pardon le moyen de gagner leur vie honorablement. Mais non ! le repentir sincère ni labonne conduite n'ont pas de grâce à espérer. Le bagne c'est l'enfer entrevu par le Dante : ceux qui y entrent peuvent laisser toute espérance. Même quand les juges se sont trompés, même quand l'innocence d'un de ces malheureux est reconnue, le bagne se refuse encore à rendre sa proie, c'est l'honneur de la magistrature qui est en jeu. Et je n'hésite pas à clamer ici ma conviction de médecin et de philosophe : malades cérébraux ou victimes d'erreurs judiciaires, les non-coupables abondent dans les geôles, en France comme à Cayenne ou à Nouméa.

Et voyez la triste orientation des facultés affectives chez l'homme : il fonde des sociétés protectrices des chiens et des chats, mais une société philantropique visant à la réhabilitation des forçats condamnés injustement, cela lui semblerait trop subversif : il y aurait, paraît-il, un danger social à laisser croire que des hommes vêtus de robes noires et coiffés d'un bonnet carré puissent se tromper.

Durant tout le cours de ma maladie, je n'eus pas beaucoup de distractions : puis-je appeler de ce nom le spectacle qui se déroulait sous ma fenêtre tous les jours à la même heure, alors que le soleil baissant à l'horizon permettait la sortie sans dan-

ger à travers les rues de Cayenne? Donc chaque après-midi, j'entendais dans la rue une psalmodie funèbre, en même temps qu'à l'église, dont j'étais assez proche, les cloches tintaient lugubrement.

Je n'avais pas besoin de voir pour comprendre que la mort passait tout près de moi, qu'un cortège de deuil se dirigeait vers le temple ou vers le cimetière. Ce *De profundis*, ce *Dies iræ* que j'entendais de mon lit de souffrances, pauvre moribond prostré par 40 ou 41 degrés de fièvre, n'avaient rien de bien réconfortant ; mais je voulais voir quand même. Je me levais, malgré ma grande faiblesse, et je prenais plaisir à contempler pendant quelques minutes ces négrillons habillés en enfants de chœur, ces nègres porteurs de surplis bien blancs et psalmodiant sur le mode mineur la misère des trépassés, puis d'autres nègres en costumes bigarrés, et portant des cierges, et enfin, fermant la marche, le chœur lamentable des négresses aux madras multicolores poussant des gémissements à fendre l'âme, tout comme les pleureuses antiques? Et quand, au milieu de ces lamentations féminines, la voix grave de l'officiant attaquait un des versets de l'hymne funéraire, il me semblait entendre la voix du trépassé me crier prophétiquement : *Hodie mihi, cras tibi.*

Et le lendemain, à la même heure, la même menace passait de nouveau sur ma tête, la même voix sépulcrale lançait à mes oreilles le même avertissement sinistre : demain ce sera ton tour ! A ce moment un frisson léger me courait dans le dos, et c'était compréhensible, car je savais qu'avec ces fièvres de la Guyane, il faut s'attendre à tout.

Ai-je eu peur ? Non ; ce n'est pas cela tout à fait ; mais à la pensée que je pouvais laisser ici mes os, j'éprouvais comme un serrement de cœur ; c'est peut-être un sentiment bête, en tout cas c'est un de ces sentiments sur lesquels le raisonnement n'a aucune prise.

« Il y a donc une épidémie, demandai-je à Joseph, quand je vis que tous les jours la même cérémonie se renouvelait ? — Non, me dit-il, ce sont des gens qui sont morts d'insolation.»

Insolation ! Quoi ? Des nègres qui meurent d'insolation maintenant ! Voilà une assertion qui me paraît osée ! Mon ami Joseph, on t'a fait la leçon ! Quelqu'un t'a défendu de me parler de la malaria meurtrière ! Tu ne dis pas la vérité, mon garçon ! En tout cas, insolation ou paludisme, je constatais que cette semaine les Cayennais mouraient comme des mouches, ce qui était d'un triste présage pour moi, et encore il est problable que je ne voyais pas tout. Il y avait bien quelques enterrements qui suivaient un autre chemin, mais de ceux-là mes amis se gardaient bien de me parler. Braves cœurs ! Et moi je faisais semblant de les croire ; alors que mentalement je comptais les glas, j'avais l'air de ne pas entendre les cloches de l'église voisine..., cela ne valait-il pas mieux ?

Le 20 — cette date est restée gravée dans mon esprit — j'éprouvai une grande joie : je reçus la visite de mes anciens compagnons de voyage ; Croizé, E. Martin et les frères de C...., étaient devant moi, retour du Carsevenne. Quoi, déjà ! Oui, déjà ; ils n'y avaient pas fait un long séjour, comme on voit, car partis de Cayenne le 15 au soir, le 20 ils étaient de nouveau ici. Ce jour-là ils me confirmèrent que le steamer rencontré dans la nuit du 15 au 16 était bien le *Georges Croizé*. Mon pressentiment ne m'avait donc point trompé. Croizé m'apprit en outre ce qui s'était passé depuis que nous nous étions séparés sur le Carsevenne quand, avec Damoisy et Noé, j'avais quitté notre navire échoué pour remonter à Daniel.

Tout d'abord, ce n'était pas sans peine que le bateau avait pu regagner la haute mer : après avoir été remis à flot à l'heure de la marée, il s'était échoué à nouveau, et dans une position plus misérable encore : c'était miracle qu'on ait pu le sauver ; il avait fallu pour cela la coïncidence d'une marée exception-

nelle. Enfin, après quatre jours de péripéties diverses, le malheureux steamer avait pu quitter le Carsevenne et Croizé s'était empressé de regagner Cayenne où l'attendait une dépêche des frères de C.... Après avoir quitté la Barbade, ils se trouvaient en détresse à Demerari, avec E. Martin, et comme ils n'avaient aucun moyen de nous rejoindre, ils suppliaient Croizé de vouloir bien aller les chercher avec son bateau dans la colonie anglaise.

Aux Antilles, en effet, les communications d'île à île ou d'un point à un autre du continent se font difficilement. Quand, entre deux ports, il n'y a point de service régulier, il faut attendre une occasion, et dans ces conditions on risque parfois d'attendre fort longtemps.

Croizé, il faut le dire à sa louange, n'avait pas hésité un seul instant : oubliant la promesse qu'il m'avait faite de revenir au Carsevenne au bout de cinq jours, il était parti aussitôt pour Demerari. C'est au retour, en passant près des îles du Salut, que le *Georges Croizé*, en dépit de son pavillon tricolore et de ses allures pacifiques, fut accueilli par quatre coups de canon, deux à blanc et deux à boulet. Ce bon M. Deniel ! comme l'habitude d'avoir affaire à des forçats lui adoucit le cœur ! Pour un simple délit de curiosité, il vous tire dessus à coups de canon ! C'est le progrès ! C'est la République ! Nos amis auraient été en droit, il me semble, de se plaindre de ces procédés dignes des Peaux-Rouges ; eh ! bien, non ; bien au contraire, ce fut Baudelle, notre capitaine, qui fut appelé chez le gouverneur, et tancé vertement. Un peu plus on l'envoyait au bagne. Oh ! ces satrapes d'outre-mer ! voilà comme ils savent attirer les colons !

Après quelques jours de relâche à Cayenne, Croizé était alors reparti pour le Carsevenne, d'où il pensait me ramener ; on sait comment je n'eus pas la patience d'attendre jusque-là. Certes je n'avais pas à le regretter, car si j'étais tombé malade là-bas, que serait-il advenu de moi ? De leur côté, les frères de C.... avaient

eu bientôt assez de Daniel et du Contesté ; le confortable qu'ils avaient trouvé chez l'ami Sursin avait paru si sommaire à ces habitués du boulevard, qu'au bout de deux jours ils avaient fait reprendre à Croizé la route de Cayenne, laissant là-bas Noé et Damoiziy. C'est ainsi qu'après être partis le 15, ils étaient de retour le 20.

Voilà en somme un voyage comme on en voit peu : partis de Dunkerque le 17 juin, nous sommes arrivés en vue de Daniel, but extrême de notre voyage, le 1er août, après six semaines de navigation. On pourrait croire que notre chef va s'empresser de débarquer pour remplir sa mission ! Point du tout : Croizé rebrousse subitement chemin et nous abondonne là au milieu de gens inconnus. Puis il revient 15 jours après, mais ne reste pas 48 heures à Daniel : à peine débarqué, il repart. J'imagine qu'il a dû mettre les bouchées doubles pour faire tout ce dont il était chargé, car c'est un garçon capable de tous les tours de force.

Et maintenant le revoilà à Cayenne, où il ne restera que 3 jours, juste le temps de faire du charbon et de compléter ses provisions ; le 23, le *Georges-Croize* lèvera l'ancre et mettra le cap sur la Barbade et la Martinique. De ce moment, on le conçoit, je n'eus plus qu'une préoccupation : c'était de m'embarquer le 23 avec mes amis ; je ne voulais à aucun prix rester en arrière, j'étais résolu à reprendre au plus tôt la route de France, dût-on me porter jusqu'au bateau. J'annonçai à Croizé que je partirais avec lui, coûte que coûte.

Cela devint chez moi une idée fixe, et je crois que, l'âme étant maîtresse du corps qu'elle anime, pour dire comme Bossuet, cette volonté de partir quand même contribua puissamment à hâter ma guérison !

C'est aussi à partir de ce moment que ma lutte contre les princes de la science prit un caractère plus aigu. Jusqu'alors je m'étais borné à faire des objections, mais le 22 ma révolte fut complète : je refusai énergiquement les cachets

de quinine qu'on me présenta ! J'ai dit que l'évènement sembla me donner raison, puisque de ce jour-là la fièvre disparut.

Il ne me restait plus qu'à régler mon compte avec mon hôte. Ce sont là des détails que je passerais certainement sous silence, si les choses se passaient ici comme partout. Mais, voyez : j'ai dit que Florimond tenait un café-restaurant, aussi il me semblait tout naturel de payer toutes mes dépenses : je me considérais comme étant à l'hôtel et pas autrement : cela n'empêchait pas, du reste, de reconnaître les petits soins que Florimond avait eus pour moi et le dévouement qu'il m'avait témoigné. Mais à côté de ces services qu'aucune somme d'argent ne saurait payer, il y a des frais auxquels un galant homme ne saurait se soustraire.

C'est ainsi que j'envisageais ma situation vis-à-vis de mon hôte, et quelque fût le prix qu'il m'eût demandé, je me serais encore trouvé son débiteur. Qu'on juge de ma stupéfaction ! Florimond refuse absolument de produire sa note : je n'étais plus pour lui, dit-il, un client, j'étais un hôte, un ami, et il prétend qu'on ne fait pas payer un ami. Malgré mon insistance, je ne pus le faire sortir de là. Et j'ai tenu à raconter le fait pour donner un exemple de la manière simple et touchante dont s'exerce l'hospitalité créole. N'y a-t-il pas là de quoi bouleverser toutes les idées d'un Parisien blasé et sceptique ?

Ici par contre la chose paraît toute naturelle, et quand je dis à M. Beauroy l'embarras où me mettait la décision de Florimond, il se contenta de sourire. Néanmoins je considère que j'ai contracté envers le propriétaire du « Bon Marché » une dette de reconnaissance qu'il me sera probablement impossible d'acquitter jamais ; du moins je tiens à consigner sur mes tablettes les sentiments de gratitude que j'éprouve et qui ne s'effaceront pas de mon esprit, quoi qu'il arrive. Et puisque j'en suis à ce chapitre des remerciements, je ne veux point quitter Cayenne sans témoigner toute ma reconnaissance aux docteurs Pain, Sainte-Rose et Clarak. Bien que, par

mon indocilité, j'aie été d'un très mauvais exemple, bien que j'aie joué vis-à-vis d'eux le rôle du malade récalcitrant, je m'empresse de reconnaître que leur bienveillance n'en a pas été diminuée, et je suis sûr qu'au fond ils ne me gardent pas rancune.

Peut-être ont-ils eu cette pensée que si la justice était de ce monde, j'aurais dû mourir et non pas guérir : le châtiment n'eût été que juste ; mais s'il arrive quelquefois aux malades de guérir en dépit des médecins, il ne faut pas non plus leur en vouloir : cela prouve tout simplement que la nature, elle aussi, est un bon médecin. Quant à M. Beauroy, il sait que je conserverai toujours le meilleur souvenir de sa toute gracieuse réception : ces choses-là font époque dans la vie. Et puis, n'est-ce pas un peu à cause de lui que Florimond m'a fait une place à son foyer, et que mes trois confrères m'ont traité en ami plutôt qu'en étranger de passage ?

Je ne saurais non plus oublier les personnes d'importance moindre dont j'ai eu à éprouver le dévouement aussi désintéressé que modeste. C'est d'abord la bonne négresse Léa, qui ne m'a peut-être pas guéri, malgré sa conviction contraire, mais qui m'a soulagé, et beaucoup, cela n'est pas douteux ; or, en médecine, soulager, c'est quelque chose. Et ce bon Joseph... cet honnête forçat en qui j'ai trouvé un serviteur aussi empressé, aussi dévoué que loyal !

Le premier jour, je lui avais tendu la main comme à regret ; mais en partant, ce sont ses deux mains que je serrai avec effusion comme à un vieil ami. Ne pouvant faire mieux, je fais des vœux pour que l'attention du ministre compétent soit attirée sur le cas de ce brave homme : lui faire grâce serait accomplir une bonne action.

Entre temps, j'avais reçu enfin des lettres de France ; les premières arrivèrent, je crois, le 19. La dernière en date était du 20 juillet ; il y avait donc un mois qu'elle était partie de

Paris ; d'autres lettres me parvinrent par courrier anglais le 22. Celles-ci avaient été confiées à la poste huit jours plus tard, et dataient par conséquent de trois semaines. Je goûtai, est-il besoin de le dire ? un bonheur profond à lire ces lignes qui me rassuraient enfin sur la santé des miens ; mais il est dans la nature humaine de n'être jamais satisfait, et je ne pouvais échapper à la règle. J'avais lieu d'être très content, or cette joie qui aurait dû être sans mélange était fortement atténuée par cette réflexion qu'en trois semaines il peut se passer bien des choses, et que des nouvelles de près d'un mois ne sont plus des nouvelles. Et puis, à ces lettres je trouvais des lacunes : on ne me parlait pas de certains évènements, de personnes auxquellse je m'intéressais... Bref, j'étais heureux et cependant je trouvais que j'aurais pu l'être davantage.

23 Aout. — J'entre en convalescence. De plus c'est aujourd'hui le jour du départ, le grand jour. Je me sens plus fort, ma convalescence va bien. Je ne sortirai cependant que pour me rendre sur le *Georges Croizé* ; jusque-là je resterai sagement à la chambre. Le temps me paraît long, mais tout de même l'heure arrive et je sors de la maison du « Bon Marché » pour aller faire mes adieux à l'excellente Mme Beauroy et embrasser sa petite famille : Féfé, Alice, Rolland et le petit Patrice.

Il est alors 3 h. 1/2, la chaleur est encore trop forte, et pourtant cela me parait bon de respirer l'air du dehors, après les longues journées de fièvre et d'anéantissement ! Mais que les jambes me semblent faibles ! et que ma tête est vide ! M. Beauroy et Florimond me soutiennent de chaque côté, m'installent dans une voiture et me conduisent rue Christophe-Colomb auprès de Mme Beauroy. J'éprouve comme un serrement de cœur en prenant congé de cette famille où j'ai reçu un si cordial accueil. On fait encore un dernier effort pour me retenir jusqu'au courrier, mais je tiens bon ; il me semble que si je restais plus

longtemps, je risquerais de ne plus partir, la malaria guettant toujours sa proie. Je remontai donc en voiture, et quelques minutes plus tard j'arrivais au port.

La baleinière du *Georges Croizé* est à quai, nous embarquons, et un quart d'heure après j'étais enfin sur le pont du fameux bateau, qui me semblait être en ce moment un coin même de la terre de France.

Il était temps, les forces m'abandonnaient et je n'aurais jamais pu arriver, si Florimond et M. Beauroy ne m'avaient soutenu depuis mon exode de la maison du « Bon Marché ». Ils ne me quittent, du reste, qu'après m'avoir confortablement installé dans un rocking-chair. La scène des adieux recommence ; mes deux amis Cayennais me souhaitent bon voyage et prompt rétablissement, je leur souhaite à mon tour une bonne santé pour eux et leur famille ; un dernier serrement de main et ils s'en vont. C'est fini ! qui sait si nous nous reverrons et quand ?... Me voilà de nouveau au milieu de mes amis Croizé, Martin, les frères de C..., Baudelle, Bernon, Oculi, Fifine et tout l'équipage au grand complet. J'éprouvais une jouissance singulière à me sentir sur ce bateau qui, en somme, est mon domicile depuis Dunkerque, et que je n'ai quitté que pour mon malheur : il me semble qu'en y rentrant, je vais retrouver la santé.

De fait, à part la fatigue occasionnée par cette première sortie, je suis assez bien et je puis ajouter que j'ai passablement dîné et parfaitement dormi.

Le *Georges Croizé* avait levé l'ancre à 8 h. 1/2 pour la Barbade ; mais la manœuvre cette fois me laissa indifférent.

24 AOUT. — Ma convalescence se poursuit régulièrement ; je n'en veux pour preuve que ces deux symptômes : premièrement j'ai fumé une pipe, ma première depuis neuf jours ; puis j'ai bataillé... sur l'affaire Dreyfus.

Le fumeur qui demande sa pipe, c'est comme la femme qui

demande son miroir : dans le cours d'une maladie, c'est un signe très favorable. C'est que la pipe possède des charmes particuliers qu'on n'apprécie qu'en bonne santé et qu'ignoreront toujours les gens qui ne fument pas.

Bien qu'elle se soit, dans ces derniers temps, passablement aristocratisée, on sait que la pipe n'a pas encore conquis partout son droit de cité. C'est qu'il lui faut un cadre spécial, un milieu particulier, une atmosphère de circonstances qui ne se rencontrent pas partout. C'est ainsi qu'elle paraît déplacée sur nos boulevards et qu'elle est à peine tolérée dans l'intimité du *home*. Par contre, sur le pont d'un navire, cela semble une hérésie de fumer autre chose que la pipe chère à Jean Bart.

La pipe, c'est l'instrument familier du marin, du chasseur, de l'homme qui vit au grand air; mettez-la dans la bouche de l'adolescent, elle choquera la vue; et sur les lèvres d'une femme, comme le fait se voit souvent au pays des négresses, cela paraît horrible. Au contraire, montrez l'artiste chevelu et barbu devant son chevalet, le carabin devant la table de dissection, et dites-moi si la cigarette ou le cigare ne constituent pas un hors-d'œuvre : il y a là une double situation à laquelle seule la pipe convient. Donc, vive la pipe, emblême de la virilité, de l'activité physique et intellectuelle, et aussi du bon équilibre de nos organes !

Et si je me place au point de vue de l'hygiène, oh ! alors, la pipe l'emporte sur tout le reste. Je dirai, au risque de m'attirer les foudres de la Société contre l'abus du tabac, qu'elle n'a point les inconvénients du cigare ou de la cigarette; qu'elle est un toxique moins dangereux pour l'estomac, le cœur, le cerveau ; que son parfum, plus subtil et moins pénétrant, n'imprègne pas au même degré les vêtements ni les tentures, et voilà pourquoi la pipe est en train de conquérir ses petites et grandes entrées dans le monde.

Fumer, cela n'empêche point de discuter, au contraire, et

comme nous avons repassé cette nuit au large de l'Ile du Diable, la conversation devait tomber fatalement sur le prisonnier dont l'aventure a divisé le monde en deux camps ennemis.

Le *Georges-Croisé* obéissait lui aussi à la fatalité : il y avait à bord des dreyfusistes et des antidreyfusistes, les uns tenant le parti de Zola et les autres criant avant tout : « Vive l'armée ! » Comme de juste, la première escarmouche dégénéra rapidement en querelle, les arguments firent place aux appréciations blessantes, et les bons amis de la veille devinrent en quelques instants des ennemis irréconciliables.

Nous avons, nous autres Français, cette détestable habitude de considérer ceux qui ne pensent pas comme nous, en religion ou en politique, comme des imbéciles ou des gens de mauvaise foi, comme des crétins ou des canailles. Il n'y a pas de milieu. Et comme, dans cette malheureuse affaire Dreyfus, la politique et la religion sont réunies, il est certain qu'on n'arrivera jamais à s'entendre. Il est vrai que si ce n'était pas pour l'affaire Dreyfus, ce serait pour autre chose. En tout cas, voici maintenant le *Georges-Croisé* divisé en deux groupes adverses ; jusqu'où ira la querelle si jamais elle reprend ? Au fond, c'est amusant de voir éclater la guerre civile sur une coquille de noix, cela fait le pendant de la tempête dans un verre d'eau.

Je n'ai point dit hier l'agréable surprise que j'avais eue de retrouver sur le *Georges-Croisé* un ami du Carsevenne, une vieille connaissance de Daniel. C'était Sully-l'Admiral, qui avait pris passage pour aller à la Guadeloupe. Aussitôt après mon départ, il avait été, lui aussi, pris par les fièvres paludéennes et il s'en allait à la Pointe-à-Pître, son pays natal, passer quelques semaines. Il avait amené avec lui son coutchi, cet animal bizarre dont le corps et les allures sont du singe, le museau pointu du renard, et les mœurs inavouables d'un satyre et qui

dans les rues de Daniel suivait son maître comme un chien. Certes, ses gambades, ses sauts périlleux à travers les haubans, ses familiarités avec chacun de nous, nous amusèrent tout d'abord et furent considérés comme des gentillesses. Malheureusement, ses défauts et ses vices primaient ses qualités et nous le firent bientôt prendre en horreur ; il était en effet d'un sang-gêne effroyable, prenant volontiers nos épaules pour le théâtre de ses acrobaties et montrant les dents à quiconque ne se prêtait pas de bonne volonté à toutes ses fantaisies. Ses mœurs surtout étaient déplorables, et pourtant son maître avait pris la précaution de lui faire subir une mutilation qui eut dû lui rendre facile la vertu de chasteté. Vraiment, à voir les choses, on ne s'en serait pas douté, car c'était l'être le plus lubrique que j'aie jamais vu. Fifine elle-même, se voilait la face, et sous son épiderme noir, trouvait le moyen de rougir jusqu'à la racine de ses cheveux crépus.

Il avait jeté son dévolu sur un pauvre petit chat que nous avions à bord, bien que celui-ci ne répondit pas du tout à l'affection contre-nature du coutchi. Que lui importait, à cet animal abject ? il ne s'attardait pas à attendre le bon vouloir de sa victime ; il était le plus fort et il savait imposer ses volontés. Cela commençait toujours en manière de jeu, mais la fin était inévitablement une scène de viol, scène sauvage et répugnante, où le pauvre petit matou poussait des miaulements désespérés. Eh ! bien, il avait eu une jolie idée, Sully-l'Admiral, de nous amener ici cette bête immonde et méchante ! Heureusement qu'il n'y avait pas de jeune fille sur le bateau!

25 Aout. — Cette journée a été horriblement longue n'ayant été entrecoupée d'aucun incident. C'est la monotonie habituelle des voyages de retour, sans l'attrait de l'imprévu, sans le *stimulus* de l'éveil de la curiosité par les choses non encore rencontrées,

Les heures succèdent aux heures, sans que pour nous elles présentent d'autre différence que celle de la hauteur du soleil à l'horizon ; toute la journée, c'est le même souffle haletant de la cheminée, les mêmes hoquets cadencés du condensateur, le même tic-tac de l'hélice imprimant à tout le bateau ce frémissement qui semble être sa vie. A l'horizon pas une voile, pas le moindre panache de fumée ne révèle le voisinage d'autres êtres humains ; rien que l'immensité liquide confondant dans la brume lointaine sa vague circonférence avec celle de la coupole céleste. Quelques poissons volants s'enfuyant à tire-d'aile devant le monstre qu'est pour eux le *Georges-Croizé*, un paille-en-queue qui, de son aile puissante, décrit à travers les airs des orbes gigantesques, semblent les seuls habitants de ces solitudes où nous voguons mélancoliques avec, sous les pieds, plusieurs milliers de mètres d'eau, et au-dessus de nos têtes, des nuages chargés d'orage dont les volutes roulent les unes sur les autres. La chaleur est horrible et, presque tout le jour, je reste étendu sur ma couchette, évitant de faire un mouvement, passant les heures dans une demi-somnolence.

La soirée arrive, et malheureusement ne nous apporte aucune fraîcheur ; au contraire, avec le soleil couchant, la pluie survient, cette pluie tropicale qui sature l'air d'humidité et transforme les flancs du navire en véritable étuve. Après le bain d'air surchauffé nous avons maintenant le bain de vapeur, et aussi, en dehors de la tente, la douche... douche chaude et aussi copieuse qu'on peut le désirer. Le *Georges-Croizé* n'est plus un bateau, c'est un établissement hydrothérapique.

Au même moment l'orage éclate, les éclairs embrasent les nues aux quatre coins de l'horizon, de lointains roulements de tonnerre se font entendre sans pourtant se rapprocher beaucoup de nous. En même temps que le ciel flamboie au-dessus de nos têtes, en bas la mer semble devenue une nappe de phosphore en fusion ; notre bateau semble rouler et tanguer au milieu de

flammes et de feux follets. Les vagues resplendissent de brillantes aigrettes, qui semblent un scinctillement d'étoiles, et derrière nous le sillage du navire se déroule lumineux comme la queue d'une comète. C'est franchement beau !

26 Aout. — Il a plu une partie de la nuit et, ce matin, la pluie continue torrentielle ; les nuages très bas semblent, à quelques cents mètres de nous, raser la crête des vagues. A neuf heures, nous croisons un steamer à moins de deux encablures. Bondé de passagers noirs qui nous regardent curieusement de leurs gros yeux blancs, il a l'air d'un vaisseau négrier, comme autrefois en vit la mer des Antilles avant que le prophète Schœlcher ne fut descendu sur la terre. Ce temps n'est plus : ces hommes noirs ne sont pas des esclaves, mais des hommes libres ; ce bateau n'est pas un négrier, c'est le *Horten* qui, avec le *Lifgeld,* de la même Compagnie, fait un service régulier entre les Antilles et le Carsevenne. Nous avions déjà rencontré le *Lifgeld* tout aussi chargé de passagers : c'était à l'embouchure du Carsevenne, alors que nous étions en détresse sur le *Campania.* Aujourd'hui le hasard place sur notre route le second bateau de la Compagnie Guadeloupéenne et son chargement est au grand complet. Mais alors je n'y comprends plus rien ! Croizé ne m'avait-il pas dit qu'il n'existait aucun service de navigation entre la Martinique et le Contesté ? que notre bateau était destiné à combler cette lacune ? Et voilà que ce service est actuellement assuré par deux steamers, et, à s'en rapporter aux apparences, il semble bien que leurs affaires soient prospères. Dans ces conditions que va-t-il advenir du *Georges-Croizé ?* Va-t-il entrer en concurrence avec ces premiers occupants ? Il y a des choses qu'il ne faut jamais trop approfondir,... et s'il est bon de savoir, l'ignorance aussi a souvent son prix. Que m'importe, après tout ? Dans quelques jours je serai sur un transatlantique, faisant route vers le ciel de

France, et ma destinée cessera d'être liée à celle du *Georges-Croizé* : nous irons lui à droite, moi à gauche ou *vice versa*, et il est peu probable que nous nous rencontrions jamais plus.

Après que le *Horten* eut disparu à l'horizon avec sa cargaison de bois d'ébène, nous retombons dans le même calme-plat, dans le même marasme qu'hier. Quand, il y a un mois, durant cette interminable traversée de Madère à la Martinique, les jours se succédaient ainsi sans aucun incident, sans la rencontre d'une voile ou d'une cheminée de steamer, quand uniformément ballottés jour et nuit sur notre frêle coquille de noix, nous étions les seuls êtres humains au milieu de toute cette immensité, je trouvais encore dans la vie de bord matière à distraction parce que ma santé alors était bonne et que je n'avais pas l'esprit alourdi par dix jours de fièvre. Mais aujourd'hui que, à peine convalescent, je suis sans force et sans entrain, cette monotonie me paraît lourde à supporter ; elle engendre chez moi l'ennui et la mélancolie, un peu plus ce serait le spleen. Chaque tour d'hélice me rapproche de la terre de France, et pourtant il me semble que jamais plus je ne reverrai le sol natal. Les quinze jours de navigation qui me restent à faire me paraissent devoir être aussi longs que quinze années, et l'échéance du retour me fait l'effet d'un mirage qui s'éloigne toujours et qu'on n'atteint jamais.

27 Aout. — Le jour commence à poindre au moment où nous pénétrons dans la rade de Bridgetown, la capitale de la Barbade,... si toutefois on peut appeler rade ce coin de mer que rien n'abrite contre les vents, ni travaux d'art, ni promontoires naturels. J'imagine qu'en cas de cyclone les navires doivent être ici terriblement en danger. Et malgré tout un certain nombre de bateaux sont là, mouillés au large, insconcients du péril ou le méprisant ; bateaux anglais pour la plupart, mais aussi quelques-uns appartenant à d'autres nationalités : hollan-

dais, espagnols, et même un gros navire allemand peint en vert-pomme ; lourd, épais de forme, massif, sa silhouette semble personnifier le génie de la race teutonique. Hélas ! parmi tous ces pavillons, en vain cherchons-nous le drapeau tricolore ; le *Georges-Croizé* est bien ici le seul bateau français. Ah ! notre pauvre marine fait bien triste figure de par le monde ! Dans nos colonies, quelques-uns de nos bateaux daignent encore se faire voir ; mais dans les ports étrangers, à Madère, à Port-Castries (Ste-Lucie), à Bridgetown (Barbade), partout où nous avons passé, ils brillent par leur absence. A Madère du moins notre drapeau avait été salué avec enthousiasme, ici nous passons inaperçus au milieu de l'indifférence générale des Anglais. Pourquoi sommes-nous ici pour la seconde fois ? Pourquoi ce second voyage à la Barbade ? Je crois que personne ne le sait sur le bateau, pas même Croizé ; quant à moi, j'avoue n'avoir pas le moindre soupçon à cet égard. Mais, chut ! il paraît que je ne suis jamais satisfait, que je suis un grognon, etc. Aussi tout en pensant à part moi que nous serions mieux sur la route de Fort-de-France, je garde de Conrad... le silence prudent. C'est d'autant plus sage que, somme toute, je n'ai pas voix au chapitre, étant simple passager. Après tout, cela ne m'empêche pas de descendre à terre, tout comme les autres, histoire de me dégourdir les jambes. Comme elles sont faibles, cependant ! J'aurais peut-être mieux fait de rester à bord ; mais j'avais à faire quelques emplettes indispensables et entre autre choses j'avais besoin, ô misère humaine !... d'un pantalon.

Eh ! oui, un pantalon. Pourquoi ne le dirais-je pas ? La chose en soi est banale, j'en conviens, triviale même, mais que voulez-vous ? l'historien impartial n'est pas maître de son sujet, et s'il est des voyageurs qui ont la chance ineffable de n'avoir à raconter que des aventures héroïques, je n'ai connu, moi, que des évènements terre à terre, je n'ai été héros à au-

cun degré. C'est moins intéressant, mais c'est sans doute plus véridique. Somme toute, si je reviens du Carsevenne sans les lauriers que Jason rapporta de la conquête de la Toison-d'Or, et sans la gloire que Tartarin conquit sur la terre d'Afrique, du moins j'en rapporte cette conviction que les voyageurs sont un peu comme certains chasseurs : ils voient toutes choses à travers des bésicles et ces bésicles ont souvent des verres très grossissants.

Mais je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mon pantalon. Donc, mon premier soin en posant le pied sur le sol de la Barbade, fut de me mettre en quête d'un *tailoring-house*. Comment en étais-je arrivé à manquer du seul vêtement que la morale exige et que la police a rendu obligatoire ? A vrai dire, car j'ai le souci d'être exact avant tout, je ne manquais pas tout à fait de pantalon ; ce qui m'en restait aurait grandement suffi à un nègre ordinaire ; je suis même persuadé qu'un nègre Bosche aurait facilement trouvé dans les deux jambes de mon inexpressible de quoi habiller toute une tribu. Mais un pantalon n'a pas que deux jambes, il y a encore certaine partie intermédiaire, la plus indispensable il est vrai, le *fond* pour dire les choses par leur nom.

Hélas ! c'est ce fond, ou plutôt ces fonds, car tous sont dans le même état, qui, à la suite de la vie accidentée que j'ai menée depuis quelques semaines : chasses dans la brousse, chutes dans la vase, bains de siège répétés sur le pont du *Campania*, etc., ces fonds, dis-je, se trouvent plus ou moins endommagés : décolorés, luisants, mais surtout bâillant aux corncilles par endroits et s'acquittant mal de leur mission qui est, comme chacun sait, de dérober certains objets à la curiosité publique. Avec des vêtements réduits à cet état... plutôt rudimentaire, pouvais-je décemment reprendre ma place parmi les gens civilisés ? Pouvais-je embarquer sur un transatlantique, aussi court vêtu qu'un mendiant de Murillo ? Non ! n'est-ce pas ?

C'est pourquoi cette matinée du 27 août, je l'employai à

courir les rues de Bridgetown, en quête de l'objet que nos ancêtres, un jour de révolution, substituèrent à la culotte.

J'ai dit que les magasins regorgeaient ici de marchandises, que la capitale de la Barbade n'avait rien à envier sous ce rapport aux villes les plus luxueuses de la Métropole : je n'eus donc aucune peine à trouver. J'eus seulement l'embarras du choix, et aussi du nombre de shellings à sortir de mon *pocket*. En revanche, ce fut pour moi une nouvelle occasion de remarquer en quelle maigre estime MM. les Anglais tiennent l'or qui n'est pas à l'effigie de la Reine Victoria. Leur livre sterling vaut bien toujours 25 francs; mais notre pauvre pièce de 20 francs, sous cette latitude, n'a plus qu'une valeur de 12 shellings et 6 malheureux pence. J'en restai tout interdit. Quel vil métal la Monnaie peut-elle bien introduire dans ses creusets, me demandais-je ingénument ? Et puis, allez donc, dans ces conditions, faire des prodigalités ! Aussi, au lieu de remonter complètement ma garde-robe comme j'en avais eu d'abord l'intention en voyant les prix marqués, je bornai mon approvisionnement à un seul et unique pantalon. J'espère que d'ici Paris nul accident ne lui surviendra.

J'ai dit plus haut que la vie est ici d'un bon marché extraordinaire, je le répète, mais il faut pouvoir payer en livres sterlings et en shellings. Le voyageur dont la bourse n'est garnie que de louis de France (je ne parle pas de notre monnaie d'argent, on n'en veut à aucun prix) doit se résigner à payer un bon tiers plus cher que les sujets de la Reine.

Faut-il conclure de ce qui précède que la Barbade soit une île très fertile. Non ! tout au contraire, de toutes les Petites-Antilles, elle est une de celles où les produits tropicaux : la canne à sucre, le café, le tabac, etc., prospèrent le moins bien; et pourtant le terrain très plat, dépourvu de montagnes et de grandes forêts, se prête admirablement à la culture. Mais le sol est ingrat, ce qui ne veut pas dire qu'on le laisse en friche ; au contraire,

tout est labouré, fumé, irrigué, et à voir avec quel soin chaque coin de terre est cultivé, on pourrait se croire dans nos riches plaines de la Beauce ou de la Brie; en réalité, la terre donne peu, mais elle donne tout ce qu'elle peut donner.

C'est de loin, de la haute mer qu'on peut facilement apprécier dans son ensemble l'intensité de vie qui règne à la Barbade. S'élevant de très peu au-dessus du niveau de la mer, l'île s'arrondit comme un vaste dôme, très bas; elle figure assez bien la carapace d'une immense tortue qui dormirait à la surface de la mer des Caraïbes, de sorte qu'en arrivant en vue de Bridgetown l'on embrasse d'un seul coup d'œil la presque totalité de sa surface. On voit alors le sol partout découpé en casiers verdoyants, comme un damier gigantesque; hérissé de cheminées d'usines, parsemé de villages aux toits de briques, sillonné d'un inextricable réseau de routes et de chemins. Une seule chose fait défaut, c'est l'eau : point de fleuves ni de lacs, mais seulement quelques maigres rivières ou de simples ruisseaux. Et c'est là sans doute la cause principale de la stérilité de la Barbade. L'humidité de la terre est un facteur indispensable à la végétation tropicale.

Mais qu'importe aux Anglais ? ils ne sont jamais embarrassés en matière de colonisation. La Barbade ne pouvant être un centre de production, ils en ont fait un centre d'approvisionnement, à tel point que toute cette partie du globe est tributaire de la Barbade,... et de Sainte-Lucie, sa voisine, mais non sa rivale. Si les navires vont à Port-Castries faire leur charbon, ils sont forcés de venir à Bridgetown se ravitailler en vivres. Et c'est par le commerce seul que cette île est devenue l'une des plus riches colonies britanniques. Quel contraste avec notre pauvre Martinique !

Colonie riche, cité opulente, oui; et cependant, malgré le mouvement des rues, malgré les tramways, les cabs, les chariots de toutes sortes qui s'entrecroisent dans tous les sens, c'est

froid comme toutes les villes anglaises; le pittoresque fait complètement défaut, et les femmes, hélas! sont horribles à voir. C'est à se demander si nos voisins ne font pas un choix spécial pour l'exportation. En Angleterre, du moins, où les femmes sont généralement laides, on trouve encore de jolies exceptions. Ici, on ne rencontre que ces figures longues, sèches, dites en lames de couteau, qui semblent empruntées à nos caricaturistes; que des bouches larges et meublées d'appendices jaunâtres et follement allongés qui sont leurs dents, dit-on; que des pieds comme ceux dont s'enorgueillissait feu la Reine Berthe; que des torses droits, rigides, qu'on dirait taillés à coups de serpe. Et tous ces monstres qu'un pince-sans-rire baptisa la plus belle moitié du genre humain, promènent leurs grâces à bicyclette, les vieilles comme les jeunes, inconscientes de l'horreur qu'elles inspirent sur leur passage. Il est vrai que le *beau* étant affaire d'appréciation, mon opinion n'est peut-être pas celle des Anglais de la Barbade. Et puis un moraliste n'a-t-il pas dit qu'il y a des moments où l'on trouve toutes les femmes belles? Si la chose est vraie, la réciproque sans doute l'est aussi : il y a probablement des jours dans la vie où toutes les femmes apparaissent laides, et il se peut que je sois dans un de ces jours-là; alors mon opinion ne serait plus qu'un état d'âme. C'est fort possible. Mettons donc que je n'ai rien dit.

Mes forces étaient à bout et volontiers je me serais assis à la porte de quelque cabaret, où, tout en savourant le *pale ale* et le *stout*, j'aurais laissé couler les heures à dévisager les insulaires Barbadiens, mâles et femelles, blancs et noirs. Hélas! j'avais oublié que nous sommes dans la pudibonde Angleterre. Le cabaret est une de ces institutions dont la France seule, moderne Babylone, peut s'enorgueillir; mais aussi c'est une des plus florissantes : depuis la modeste guinguette jusqu'au luxueux café Riche ou Américain, depuis l'assommoir démocratique où Populo fait sa partie de zanzibar et boit sa paie de la semaine,

jusqu'à la Brasserie modern-style où le Parisien parisiennan déguste la bière de Munich à 4 heures et soupe en sortant du théâtre, le cabaret s'épanouit à tous les coins de rue, fleurit à tous les carrefours, au village comme dans les cités, en province comme à Paris. Les boulevards, les places de la République, les Cannebières semblent n'avoir d'autre raison d'être que les cafés; les plus belles rues, si elles brillent dans le jour du luxe des magasins, étincellent, la nuit venue, sous l'embrasement général des terrasses; les trottoirs deviennent la propriété des consommateurs et des garçons à tablier blanc; de l'infecte ruelle au grand boulevard, c'est un hourvari continuel, fait du bruit des verres qui se choquent, des bouteilles qu'on débouche, de chansons bachiques, de disputes ou de discussions politiques et, çà et là..., des orchestres de tziganes. Mais la Barbade n'est pas la France, et Bridgetown n'est pas Paris. Ici pas de guinguettes ni de luxueux cabarets. On ne voit même pas les bars qui font l'ornement des villes anglaises; c'est à croire qu'ici les Anglais ne boivent pas. Bref, je n'ai pu découvrir une maison spéciale, où, moyennant un bock,

De s'asseoir à la porte on ait la liberté.

Il y a bien cette taverne dont je fis la connaissance lors de mon premier passage et qui est située quelque part, par là, du côté de la statue de Nelson. Mais elle m'a laissé une impression plutôt défavorable, vu la clientèle peu distinguée qui y fréquente. Et puis, elle est au premier étage, *first floor*, comme ils disent, par conséquent pas de terrasse. Ce n'est point là mon affaire.

Aussi, ayant cherché et n'ayant pas trouvé, las de parcourir les grands et les petits *streets*, je fus m'asseoir, comme un sans gîte ou un va-nu-pieds, sur un des bancs du square *di Palmetto*, à l'ombre d'un sablier. Et puis quand j'eus assez de ce jardin, je trouvai un autre siège dans un petit square triangulaire grand comme un mouchoir de poche, mais coquettement dessiné, avec ses minuscules pelouses vertes, ses petits massifs

fleuris et un énorme tamarinier qui le couvre tout entier de son ombre, comme ferait un immense parasol. Il est situé à l'autre bout de la rue principale, en arrière de la statue de Nelson, près du pont qui relie les deux villes, la ville des entrepôts et magasins et la ville « des villas ». Il y fait frais, on y est bien, et l'on y peut rêver sans crainte d'être dérangé, car pendant les quelques quarts d'heure que j'ai reposé là mes jambes alourdies, aucun être humain n'est venu occuper une place sur l'un des deux bancs qui composent le mobilier de ce microscopique jardin. Il est vrai que, partout au monde, les squares et les jardins publics semblent avoir été créés plutôt pour les étrangers que pour les indigènes.

Donc, de cafés et de brasseries, ils n'en ont pas en Angle..., pardon ! à la Barbade ; mais, symptôme plus grave ! ils n'ont pas davantage de restaurants. Voilà une ville qui véritablement n'est pas du tout « confo'table », messieurs les Anglais, *not at all*. Je ne puis être accusé pourtant de n'avoir pas cherché : sous la conduite d'un de ces petits négrillons qui s'attachent aux pas de l'étranger avec autant d'acharnement que les moustiques après la peau d'un Parisien, ou que les sangsues à l'épiderme d'un moribond, j'ai cherché en vain une maison où je pourrais déjeuner. Je puis dire que le satané petit moricaud m'en a fait voir de toutes les couleurs : il m'a conduit dans des hôtels où l'on donnait à coucher, nuit et jour, et surtout le jour, à ce qu'il m'a semblé, mais non point à manger ; il m'a fait voir des tea-rooms tenus par d'aimables *young ladies* : là encore, il m'a paru que le sourire de ces blondes filles d'Albion promettait bien plus qu'une simple tasse de thé, soit avant, soit après, soit même avant et après ; il m'a montré enfin des bouges où des matelots mangeaient du rostbeef, buvaient du gin et tenaient sur leurs genoux de corpulentes négresses, des négresses très *confortable*, *oh yes !*

Bref, mon aimable cicérone m'a fait voir qu'il y en a ici pour

tous les goûts, sauf pour le mien, et je dois dire qu'il fut très intrigué, dépité même de me voir si difficile à contenter. Et avec tout cela, je voyais arriver le moment où j'allais me passer de déjeuner, ce qui eût été d'une hygiène déplorable pour un valétudinaire, si je puis m'exprimer ainsi. Heureusement, je me suis ressouvenu à temps que, sur le *George-Croizé*, la table était tous les jours mise à 11 heures, militairement. Faute de mieux, je me dirigeai donc vers le port et me fis conduire à bord, *illico*.

On pourrait croire, après cela, qu'il n'existe à Bridgetown aucun restaurant; pourtant il y en a au moins un, et un très convenable. Trop convenable même, pourrais-je dire, car les prix sont établis, à n'en pas douter, pour une clientèle de millionnaires ou de milliardaires, ce qui n'est pas mon cas. Les frères de C..., qui se piquent d'être des *gentlemen* dans le mouvement, ne pouvaient manquer cette occasion de dépenser quelques louis. Ils devaient donc y déjeuner avec Croizé; mais moi qui, pour n'avoir pas mon arbre généalogique, n'en remonte pas moins aux croisades comme tout le monde, je ne suis pas si fier que cela et je m'abstiendrai d'aller manger là le rosbeef aux pommes cher aux Anglais, d'abord par économie, puis surtout à cause de l'état de mes relations avec ces deux jeunes représentants de l'aristocratie française : depuis notre conversation sur Dreyfus, en effet, nous ne nous connaissons plus.

Je me contenterai donc démocratiquement de l'ordinaire du *George-Croizé* : il est vrai qu'après mon séjour sur le *Campania*, après les écœurantes soupes aux haricots rouges et les petits plats à base de morue salée ou de saumon conservé, je n'avais plus le droit de faire des grimaces. A vrai dire, une seule chose me chagrine : c'est de quitter si tôt cet excellent plancher des vaches, car pour débarquer à nouveau, après déjeuner, il n'y faut pas songer : nous devons en effet lever l'ancre dans l'après-midi même, et je tiens à être là. Adieu donc, ô Bridgetown, adieu et pour toujours !

Je n'eus point d'ailleurs à regretter d'être revenu à bord. Le déjeuner fut ce jour-là très distingué : viande fraîche, des fruits de la Barbade et surtout une excellente friture que, (moyennant *money*), des pêcheurs vinrent offrir, toute frétillante, à notre cuisinier, voilà quel fut notre menu.

Comment notre maître cook s'était-il laissé aller à de telles prodigalités en l'absence du patron ? Je me posais la question sans pouvoir la résoudre, ce n'est que plus tard que j'en eus l'explication. Mais n'anticipons pas. Contentons-nous de constater avec Baudelle et Sully-l'Admiral que ces petits poissons sont excellents et que, avec la taille exiguë du goujon, ils ont la chair blanche et parfumée de la truite. Leur nom ? qu'importe ? d'ailleurs je n'en sais rien.

« Comment se fait-il, demandai-je à Baudelle, que les marins, les vôtres comme les autres, ne s'ingénient pas à capturer le poisson en cours de route ? ils ont sous la main, tous les jours, un manger délicieux, et ils aiment mieux manger des conserves. Il faut venir dans un port pour goûter à la friture, et encore faut-il que des pêcheurs indigènes fournissent le poisson. » — Ce n'est pas l'habitude, un marin n'est pas un pêcheur... tel fut le sens de sa réponse. O sainte Routine !

Avez-vous jamais remarqué (je dis remarqué, et non : vu, car il faudrait être aveugle pour ne pas voir), avez-vous remarqué, dis-je; admiré, si vous voulez, le mouvement qui se fait aux abords d'une fourmilière ? Les petites bestioles vont, viennent, se croisent et se recroisent sans arrêt, sans un instant de repos, les unes à vide, d'autres chargées, quelques-unes attelées à plusieurs au même fardeau. Elles vont droit à leur but, suivant, sans dévier, des chemins qui semblent tracés à l'avance. Nulle ne s'égare à faire l'école buissonnière ; pas une ne s'attarde en route, aucune ne se laisse distraire par quelque incident que ce soit ; toutes se pressent à l'envi comme si une récompense attendait les plus diligentes. Tel m'apparut le spec-

tacle du port de Bridgetown cette après-midi : curieux, amusant et instructif tout à la fois. C'est un va-et-vient incessant de petites barques, de chaloupes, de canots allant de la jetée aux navires ancrés en rade, et retournant aussitôt des navires au quai. Chargés à l'aller de colis de toutes sortes : paquets, caisses, tonneaux, ils déchargent rapidement ces marchandises dans les vastes flancs des différents vaisseaux; puis, sans perdre de temps, retourne prendre une nouvelle cargaison. Les rames battent les flots en cadence, les voiles quadrangulaires bombent sous le vent, les mâts oscillent sous le roulis et le tangage ; il semble par instants que ces petits bateaux vont sombrer sous le poids de leur chargement. Mais non ! manœuvrés par des mains expertes, ils filent avec rapidité, se croisent dans tous les sens, et ne s'arrêtent qu'au but. C'est une animation extraordinaire, un remue-ménage incessant, j'allais dire un grouillement perpétuel et, de fait, à la distance où nous sommes, c'est bien un peu cela. Quelle différence avec ce que nous avons vu dans nos ports : à Saint-Pierre et à Fort-de-France ! Ici la vie intense, chez nous la mort. Et il y a des gens qui prétendent que nous savons coloniser !

Pendant que sur ma droite, la prospérité commerciale de la Barbade s'affirme avec une pareille énergie, sur la gauche se dessine un phénomène dont souvent j'avais entendu parler, sans jamais avoir pu l'observer. C'est ce qu'on appelle le *rayon vert*. A quelques milles de nous, là-bas, partant de la côte, passant en arrière de l'îlot du Pelican, une large bande d'un vert émeraude, d'une luminosité pareille à celle de l'arc-en-ciel, s'étend sur plusieurs kilomètres de longueur. Il n'est point dû, comme on pourrait le croire de prime abord, à la réflexion des coteaux verdoyants de l'île sur le miroir de l'Océan ; ce n'est point davantage cette coloration glauque que donnent à certaines régions de la mer certains fonds sous-marins, comme en d'autres endroits la couleur est bleu azur ou bleu indigo ; non !

cet éclat, cette fulgurance qui donnent l'impression d'une source de lumière placée derrière, montrent bien qu'il s'agit là d'une décomposition du spectre solaire. Tous les autres rayons sont absorbés : le rouge et le bleu, le jaune et l'indigo ; seul le vert est réfléchi, mais avec le même éclat qu'il se présente dans l'arc-en-ciel, avec cette fluidité éblouissante dont les fontaines lumineuses nous ont donné une idée lors de la dernière Exposition. On dirait un fleuve d'émeraude dont l'embouchure se cacherait derrière l'îlot du Pélican et qui pendant des milles hésiterait à confondre ses eaux avec celles de l'Océan.

La croyance populaire a fait du rayon-vert un heureux présage : je suis plutôt sceptique de ma nature, mais quand de telles croyances n'ont aucun inconvénient, on peut toujours en accepter l'augure. En cas d'heureuse traversée, je pourrai donc dire que j'ai été protégé par le rayon vert. D'autres estimeront que plus efficace serait la protection de saint Benoît ou de saint Antoine de Padoue : il en faut pour tous les goûts et toutes les intellectualités.

Le phénomène dura une bonne heure, puis disparut, puis revint à nouveau, ce qui me permit de l'observer attentivement et d'admirer cette belle couleur qu'on imite parfois, mais que je défie aucune palette de rendre avec exactitude.

Enfin, à 5 h. 1/2, tout le monde est rentré à bord ; un coup de sirène, un commandement : en avant ! et nous voilà en route pour Sainte-Lucie. A 6 heures, nous dînons ; à 7 heures, je repose comme un bienheureux.

28 Août. — C'est aujourd'hui le dernier dimanche d'août, c'est-à-dire, hélas ! très vraisemblablement le jour où les Nemrods de Paris et de province, mes frères, ouvrent la chasse. Sans cette malencontreuse malaria, je serais aujourd'hui à fouler les luzernes ou à trébucher dans les champs de betteraves, tandis que... à mon réveil, je me trouve en face de la sou-

frière de Sainte-Lucie... et du capitaine Baudelle qui, matinal aujourd'hui, hume le frais en suivant du regard les petites éructations gazeuses du volcan, tandis que près de lui, Bismark trottine, flairant de ci, flairant de là comme tout chien que tourmente le besoin de lever la patte. Chaque fois que je rencontre cet horrible animal, qui tient plutôt du sanglier mal bâti que de l'espèce canine, j'éprouve toujours comme une démangeaison dans la jambe droite, qui n'est plus un composé de chairs et dos, mais seulement un ressort tout prêt à se détendre ; comme le maître est toujours proche et que ce maître est le capitaine, après tout, le déclanchement ne se produit pas et il en résulte un sentiment de souffrance pour moi, comme il arrive chaque fois que, devant une démangeaison, on est dans l'impossibilité de se gratter. Je l'ai déjà dit, je crois, mais à la veille de me séparer de l'un et de l'autre, de l'homme et de la bête, j'éprouve le besoin de le répéter. Toutefois, je ne laissai rien paraître du fond de ma pensée. Au contraire, c'est du ton le plus amical que je m'adressai à Baudelle. Hypocrite, va! je me dégoûte moi-même !

— « Eh ! bien, capitaine, si le volcan se réveillait en ce moment, m'est avis que nous passerions un vilain quart d'heure.

Le capitaine. — Oui ; mais il ne se réveillera pas ; il est bien mort. Bismark ! viens, mon coco ! »

Mais Bismark fait semblant de ne pas entendre ; il n'a pas encore trouvé l'endroit favorable à l'exécution de son dessein.

Moi. — « En êtes-vous bien sûr ? répliquai-je, et si au lieu de lancer quelques bouffées de vapeur, il se mettait à cracher du feu, de la lave, toutes sortes de petites saletés volcaniques, comme font le Vésuve, le Popocatepelt et autres volcans sérieux. Qu'y a-t-il d'impossible à cela ?

Lui. — Rien. Mais il n'y a pas de danger. Voyez ces légères fumerolles ! ne vous semble-t-il pas que ce soient les dernières convulsions d'une lampe qui n'a plus d'huile ?

Moi. — Vous cultivez les fleurs de rhétorique, capitaine ; c'est très gentil, mais ce n'est pas suffisant comme arguments. Et moi, je vous affirme que cet endroit est malsain, même si le volcan venait à s'éteindre tout à fait. Vous connaissez la légende, cette ancienne prophétie que les Caraïbes ont transmise aux occupants actuels : le jour où la Soufrière de Sainte-Lucie cessera de fumer, ce jour-là les Antilles disparaîtront dans les profondeurs de l'Océan.

Lui. — Pftt ! Et vous y croyez à cette prophétie ? As-tu déjeuné, mon amour ? »

Ces derniers mots s'adressent, bien entendu, à Bismark, qui revient tout guilleret, ayant trouvé ce qu'il cherchait.

On voit que le capitaine s'entend à merveille à conduire une conversation en partie double. A cette question relative à son premier repas, Bismark s'était mis à grogner : Qu'est-ce qui provoque sa colère ? Est-ce le voisinage du coutchi à L'Admiral, lequel s'agite tout près de nous, dans un panier ? ou bien répond-il à sa manière que le cuisinier a négligé de lui servir sa soupe du matin ? Toujours est-il que Baudelle l'entend ainsi, car il murmure une menace à l'adresse du maître cook. Ce pauvre cuisinier n'a pas l'heur de plaire à son chef : il est vrai qu'il le lui rend avec usure.

Nous nous étions assis face à la côte qui déroule devant nous son panorama accidenté ; Baudelle prit son fidèle Bismark sur ses genoux et la conversation continua ainsi :

Moi. — « Si je crois aux prophéties ? pas du tout. Je ne crois ni aux prophéties, ni aux prophètes, ni à la mort des volcans, ni à leur réveil. Je crois seulement que nous ne savons rien, que les pronostiqueurs sont des farceurs ou des pédants, et que votre croyance et la mienne n'ont aucune importance.

Lui. — Merci de votre courtoisie, docteur.

Moi. — Pardon ! capitaine, si je vous ai blessé. Je veux dire tout simplement que votre conviction et la mienne, tout hypo-

thétiques, ne peuvent rien changer à l'ordre établi de la succession des choses et que les Orientaux, avec leur fatalisme, sont bien plus près que nous de la vérité... du moins quand il s'agit des phénomènes de la nature.

La vérité, capitaine, nous ne la connaissons qu'après coup, quand les évènements se sont produits et encore sommes-nous toujours étonnés, ahuris de la tournure, contraire à nos prévisions, qu'ont prise les choses.

Lui. — Pourtant la science admet... Voyons mon amour; tiens-toi tranquille. Tu vas déjeûner tout à l'heure. (Mais l'ignoble toutou ne se plaît décidément pas sur les genoux de son maître, car il saute à terre et s'en va à nouveau renifler les coins qu'il visita tout à l'heure. — Oh ! ma jambe !) La science admet, et vous ne nierez pas, je suppose, que la terre fut autrefois un globe de feu, un soleil si vous voulez; que par suite d'un refroidissement continu, les 9 dixièmes seulement de la masse terrestre sont encore en fusion ; que la croûte solidifiée s'épaissit tous les jours et que, finalement, dans des milliers, des millions, ou des milliards d'années, peu importe, la masse tout entière sera refroidie. Alors, il n'y aura plus de volcan possible, puisqu'il n'y aura plus de feu au centre du globe.

Moi. — Vous me faites sourire, capitaine. Il faut être ignorant comme une carpe, naïf comme trente-six Calinos, ou crétin comme certains académiciens de ma connaissance, pour croire à de pareilles élucubrations, et j'aime à reconnaître, capitaine, que vous n'appartenez à aucune de ces espèces animales. C'est pourquoi vous m'étonnez. Qui a jamais démontré que la terre ait été autrefois un soleil, comme vous le dites ? On a commencé par le supposer, puis ce qui n'était qu'hypothèse est devenu tout doucement un fait acquis, et maintenant personne ne doute plus, du moins dans le monde des savants officiels. Mais tout cela est faux, archi-faux !

Lui. — Oh ! par exemple, je serais curieux de vous entendre m'expliquer cela autrement. Ici, Bismark ! »

Oh ! pour cela, non ! il m'ennuie, ce capitaine ! je ne suis pas venu aux Antilles pour faire des cours de géologie révolutionnaire, que diable ! Que Baudelle croie ce qu'il voudra, je m'en moque après tout. Et puis, ma théorie ne vaut peut-être pas mieux que la sienne. Alors, à quoi bon ? J'essaie d'une diversion en insinuant que ce « pauvre Bismark » n'a pas déjeûné, qu'il pourrait bien prendre la jaunisse ; mais le « petit père » à Bismark ne se laisse pas prendre à mon subterfuge.

Lui. — « Voyons, docteur ; ne vous faites pas prier, autrement, je vais supposer que votre hypothèse ne repose sur rien et que vous avez voulu rire à mes dépens.

Moi.— Vous y tenez ! Eh ! bien ; voyez le soleil qui se lève là-bas ; et quand la nuit sera venue, regardez autour de vous : la lune, les planètes, et ces millions d'étoiles. »

A cet exorde, le capitaine montre un ahurissement des plus complets ; il semble se demander si je ne plaisante pas. Je continue, imperturbable, sans toutefois remonter au déluge.

Moi. — « Que font tous ces corps, la terre comprise ? Ils tournent, tournent... C'est une valse universelle. Ont-ils toujours tourné ? Tourneront-ils toujours ? Je n'en sais rien, pas plus que vous, et les savants réunis de tous les observatoires n'en savent pas davantage ; mais, pour le présent, ces corps tournent et dans tous les sens : ils tournent sur eux-mêmes et ils tournent les uns autour des autres. Pour ne pas trop nous éloigner et pour rester sur notre pauvre planète, non seulement la terre tourne sur elle-même en 24 heures, mais elle tourne autour du soleil en 365 jours, par contre la lune tourne autour de nous en 28 jours. Je vous fais grâce des fractions.

Lui. — Voyons, Docteur, vous vous moquez de moi ?

Moi. — Pas du tout... Ce mouvement de rotation que vous voyez partout, c'est la cause de tout. Que dis-je ? le mouve-

ment, la chaleur, la lumière, l'électricité, tout cela c'est la même chose, ou du moins des modalités différentes d'une seule et même chose.

Le mouvement, c'est la vie. Que la terre cesse de tourner, c'est la mort, c'est le néant ; mais tant qu'elle tournera, elle vivra, ou si vous préférez, la vie se manifestera à sa surface, ou encore des êtres vivants naîtront et mourront. Il y a plus : ce mouvement de rotation, c'est la cause directe, permanente du feu central qui constitue, dites-vous, les 9/10es de la masse terrestre. Vous prétendez, avec les savants, que la terre se refroidit, et moi je soutiens que la terre ne peut pas se refroidir, à moins qu'elle ne cesse de tourner sur elle-même.

Voyez-vous ! cette théorie du globe de feu se refroidissant tous les jours, était admissible il y a un siècle, quand on ignorait le premier mot de cette force universelle qu'on a appelée électricité et qui n'est qu'une des formes du mouvement.

Lui. — Mais quel rapport avec votre théorie sur le feu central ?

Moi. — Un peu de patience, capitaine, j'y arrive. Mais voici l'heure du petit déjeuner. Nos amis sont à table et, aujourd'hui moins que jamais, je ne donnerais ma tasse de café pour tous les volcans de la création, j'ai trop faim. »

Nous tournions en ce moment la pointe sud-ouest de Sainte-Lucie et décrivions un 1/3 de circonférence autour des deux sommets jumeaux : le Grand-Piton et la Soufrière. Devant nous se déroulait toujours le panorama déjà admiré de cette autre Forêt-Noire qu'est l'île Sainte-Lucie : sommets dénudés, versants couverts de forêts sombres, vallées profondes aux grandes ombres opaques. De gros nuages courent dans le ciel et le soleil tarde à se montrer, ce dont je ne songe nullement à me plaindre.

Mais le déjeuner était fini, et le capitaine toujours flanqué de son grognon de chien, revient à la charge.

Qu'a-t-il donc après moi, aujourd'hui, ce Baudelle? il n'a jamais été crampon comme cela ? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, le feu central et les volcans? Hélas ! bon gré, mal gré, il fallut m'exécuter.

Moi. — « Ça vous intéresse donc, capitaine?

Lui. — Il faut bien passer le temps. Ne m'avez-vous pas promis de terminer l'exposé de votre théorie ?

Moi. — Si fait, et je ne songe nullement à me dérober (je pensais tout justement le contraire, mais pouvais-je décemment lui dire combien il m'embêtait?), seulement j'ai peur que ce soit un peu long ; et puis, de grâce, faites taire votre chien, car il m'agace à gronder tout le temps après... après... après quoi peut-il bien toujours grogner ?

Lui. — Vous êtes dur pour ce pauvre Bismark. Allons ! tais-toi, mon chien, et écoute sagement le docteur.

Ainsi mon auditoire se composait en réalité de deux êtres : un capitaine et un chien. C'est très flatteur pour moi, et je connais des professeurs à l'Ecole de médecine qui sont moins bien partagés.

Moi. — « Vous savez, n'est-ce pas, ce qu'on appelle une dynamo.

Lui.— Parfaitement !... Réduite à sa plus simple expression, c'est un barreau aimanté qui tourne avec rapidité...

Moi. — Et qui par le seul fait de cette rotation développe une force électrique plus ou moins considérable.

Lui. — Mais quel rapport ?...

Moi. — Eh bien ! la terre est une vaste dynamo, voilà toute ma théorie ; avec, cependant, cette particularité qu'elle repose non sur une hypothèse, mais sur des faits dûment constatés :

1° La terre renferme des gisements considérables de substances magnétiques réparties irrégulièrement dans sa masse ;

2° La terre est un producteur énergique d'électricité, elle est parcourue par ce grands courants magnétiques et élec-

triques : témoin votre boussole, les aurores boréales, les orages, sans parler du vent, de la pluie, etc.

Voilà deux faits complètement acquis, n'est-il pas vrai? il n'est donc pas téméraire d'affirmer que la terre est une sorte d'immense barreau aimanté dont les extrémités sont aux pôles nord et sud, et qui tourne avec une vitesse telle que celle d'un boulet de canon n'en saurait donner une idée. D'où production de cette force dite électrique qui est la source de toute vie à la surface de notre planète. Or dans certaines conditions, telles que résistance dans les conduits, etc., cette électricité se transforme en chaleur tout comme dans nos appareils de laboratoire, mais dans de tout autres proportions, comme bien vous pensez. La vraie cause de la chaleur centrale du globe, qui, entre parenthèses, ne croît pas avec la profondeur aussi régulièrement que les savants l'affirment, la vraie cause la voilà, et comme la rotation de la terre est immuable, j'en conclus que le feu central, si feu central il y a, ne peut pas s'éteindre. C. Q. F. D.

Lui. — Comment? si feu central il y a! En doutez-vous?

Moi. — Eh! oui, j'en doute. C'est-à-dire que je ne crois pas à un foyer unique, mais plutôt à l'existence de plusieurs foyers incandescents dans la profondeur de la masse terrestre. Il est démontré (je n'ai pas besoin d'insister auprès d'un marin), il est démontré, dis-je, par la déviation de la boussole, qu'il existe en certains endroits du globe des amas magnétiques considérables; il y a donc plusieurs générateurs d'électricité. Comme d'autre part, la chaleur ne se développera que dans les points de la masse terrestre qui sont mauvais conducteurs, il peut très bien se faire (voyez! je n'affirme pas, je suppose seulement, mais c'est très vraisemblable) que le centre soit solide, et qu'il y ait, en réalité, plusieurs noyaux en fusion disséminés çà et là sur le parcours des grands courants électriques. Quant au nombre de ces foyers, à leur emplacement exact, je n'en sais

rien, mais un jour viendra où on les déterminera exactement d'une façon ou d'une autre. Mais il faut auparavant jeter par dessus bord cette hypothèse toute gratuite et quelque peu enfantine d'une masse en fusion se refroidissant tous les jours. Tout cela, direz-vous, est bien vague, bien nébuleux. Et moi je vous réponds que notre cerveau est bien petit et notre présomption bien grande pour vouloir comprendre dans leur essence les grandes lois que régissent les mondes dont notre planète n'est qu'une infinitésimale partie, ne l'oublions pas.

Lui. — Mais cela ne m'explique pas les volcans?

Moi. — Oh! pour ce qui est des volcans, je vous concède le reste de la théorie : une fissure du sol se produisant, donnant lieu à une infiltration d'eau, laquelle venant en contact avec un de ces foyers incandescents, donne naissance à une production énorme de vapeur et de force explosive, etc., à moins que la rupture accidentelle d'un conduit électrique n'amène l'échauffement d'une partie de la masse, la fusion et toutes les conséquences de ce changement. Je n'insiste pas sur l'hypothèse de plusieurs foyers incandescents, ce qui expliquerait pourquoi les volcans sont indépendants les uns des autres, ce qui est conforme à ce que nous observons, vous me l'accorderez, n'est-ce pas. Cela explique aussi l'existence d'un certain nombre de cratères dans une même région, comme celle où nous sommes. Ce n'est pas seulement la Soufrière, mais tout autour de nous, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Vincent, au Mexique, et dans toute cette partie de la Cordillère et des Andes, qui avoisine la mer des Antilles, ce sont de nombreux cratères, les uns éteints depuis longtemps, les autres manifestant leur activité de temps à autre. Quelques-uns, comme celui-ci, émettent continuellement des vapeurs sulfureuses, à seule fin de faire voir que sous la cendre le feu couve toujours ; il y a constamment sous nos pieds un de ces foyers en fusion, ce qui me fait dire qu'il fait malsain par ici!...

Je n'eus pas le temps de pousser plus loin ma démonstration :

en ce moment des hurlements lamentables se faisaient entendre dans l'escalier conduisant aux cabines et Bismark accourait, clopin clopant, la queue entre les pattes, implorant aide et protection auprès de son « petit père ». On eut dit qu'un omnibus lui avait écrasé la queue, tant ses cris étaient horribles ; mais comme nous ne sommes point sur celui des quatre éléments où roulent les omnibus, il fallait chercher ailleurs la cause de l'accident. Le capitaine ne fit qu'un bond jusqu'aux cabines. Sa figure, devenue blême tout d'abord, passa en moins d'une seconde au rouge cramoisi ; ses lèvres se contractèrent de rage, puis aussitôt s'entr'ouvrirent pour donner passage à un juron formidable et à une épithète qui ne présageait rien de bon pour l'être humain, quelle que fût sa situation dans la hiérarchie, qu'il allait rencontrer sur son chemin. Ce fut le mousse. Le pauvre gosse eut beau se défendre et s'écrier en pleurnichant : « Capitaine, je ne l'ai pas fait exprès ! » la fureur de Baudelle exigeait une victime, et le pauvre Maurice fut mis incontinent au pain et à l'eau, pour avoir oublié que nul ne doit toucher à Bismark. C'est que Bismark est sacré ; Bismark est *tabou*, et malheur à qui ose porter la main sur lui ! Pauvre gamin, je te plains ! et pendant ce temps-là, là-bas, caché derrière le grand mat, la figure diabolique d'Oculi s'éclairait d'un large sourire de satisfaction : il jouissait béatement du coup de pied reçu par Bismark et du contre-coup endossé par le maître d'icelui.

Le capitaine revenait à ce moment, les traits toujours bouleversés par la fureur, les yeux hors de tête.

Moi. — « Voyons, capitaine, Maurice n'est peut-être pas bien coupable, et c'est peut-être par simple maladresse qu'il lui aura marché sur la patte. »

Je n'en croyais rien, mais je tremblais pour le malheureux enfant : un brave petit garçon après tout, et que tout le monde aimait bien à bord.

Lui.— « Et moi je vous dis que ce cochon lui a f.... un coup

de pied. Tous ces salauds mériteraient tous d'être f..... en prison. Mais attendez! je ne les manquerai pas à la Martinique. »

Je n'insistai pas, jugeant inutile de mettre mon doigt entre l'arbre et l'écorce, ce qui fut toujours dans tous les temps et dans tous les lieux, une détestable pratique ; mieux valait attendre, pour intercéder en faveur du mousse, que la plaie fût pansée (je parle de la plaie faite au cœur du capitaine). Au fond, j'étais aussi content qu'Oculi de cet accident, d'abord parce que cette sale bête de Bismark m'est nettement antipathique, et ensuite parce que, de ce fait même, se trouvait interrompue notre fastidieuse conversation sur les volcans. Loin de vouloir éteindre le feu, j'aurais volontiers attisé l'incendie et soufflé sur les tisons, tant j'avais peur que Baudelle ne recommençât à m'ennuyer de ses questions. Ah ! la malencontreuse idée j'avais eu de parler volcans ! Voilà qui me servira de leçon !

Heureusement, nous entrions à ce moment dans la baie de Ste-Lucie, Baudelle était obligé de monter sur la passerelle pour diriger la manœuvre : j'étais délivré pour l'instant de cette désagréable corvée. Et si tantôt ça menace de recommencer, je simulerai plutôt une migraine. Ah ! non ; en voilà assez de volcans, de feu central, de courants électriques, etc. Et maintenant, si ces lignes voient jamais le grand jour, c'est-à-dire sont jamais traduites en un volume pour prendre place au milieu de tous ces noirs bouquins qui semblent n'avoir d'autre excuse à leur existence que la nécessité d'allumer des pipes, de faire des cornets de papier, ou d'être utilisés à d'autres besognes encore moins nobles, je ne me dissimule pas les réflexions que feront quelques lecteurs grincheux, comme il en exista dans tous les temps et comme il en existera toujours. Ils diront que je suis ennuyeux comme la lune, pédant comme un magister de village, ridicule comme M. Petdeloup, que mes théories leur importent peu, qu'ils entendent lire un récit de voyage et non des dissertations sur les forces de la nature. Je les comprends d'autant

mieux. qu'à leur place je penserais de même, et peut-être crierais-je: haro ! plus fort que tous les autres. Cependant je dois me défendre et donner mon excuse, car j'en ai une, et une bonne, et je ne doute pas que le plus grincheux de tous les lecteurs ne m'accorde mon pardon, après avoir entendu ma défense.

N'ai-je pas dit, en commençant ma relation, que mon intention était de donner une idée aussi exacte que je le pourrais, de la vie sur la mer, pendant un voyage au long cours ?

Eh ! bien, en racontant cette histoire de volcans (prière au prote de ne pas me faire dire histoire de brigands), j'ai voulu montrer la naïveté de nos entretiens, le vide de nos conversations. Et c'est comme celà tous les jours ! et encore cette dissertation sur le feu central, etc. (je ne vais pas recommencer, ne craignez rien) est une des moins nulles que nous ayons eues. C'est que nous n'avons pas, nous, notre journal tous les matins, avec ses faits divers, le compte rendu des Chambres, l'affaire sensationnelle, la femme coupée en morceaux dont la police ne retrouve pas l'assassin, etc., et alors que faire ? à moins de rester aussi muets que les poissons qui voltigent autour de nous ou nagent entre deux eaux, ou à moins de taquiner les cartes, touiller les dominos, manœuvrer des ronds de bois sur des petits carrés noirs et blancs comme des troupes sur un champ de bataille, disent les philistins, et autres délassements inventés pour aider le bon bourgeois à passer délicieusement ses journées domicales. Et alors on parle de la pluie, du beau temps, du soleil, de la lune et aussi, à l'occasion, des volcans.

Je trouve même que j'ai été d'une discrétion méritoire en faisant grâce à ce lecteur récalcitrant de nos diverses conversations scientifiques, politiques ou autres, et je lui ferai remarquer, en plus, que j'ai eu soin de garder pour la fin de mon voyage cette histoire abracadabrante de volcans, à seule fin de ne pas effrayer le lecteur bienveillant et en même temps assez

naïf, pour pousser jusqu'ici la lecture de ma prose. Car si j'avais débuté par là, ce lecteur aurait, sans aucun doute, fermé le livre de suite et se serait bien gardé de le rouvrir, à moins que ce ne fut pour remplacer la pilule d'opium ou la cuillerée de chloral : « il y a assez de livres raseurs comme cela, aurait-il dit, s'il faut encore que, sous prétexte de voyage, celui-là nous rase encore ! » Et comme c'eut été logique et fortement pensé !

Maintenant que j'ai demandé le bénéfice des circonstances atténuantes, je reprends le fil de mon journal, sous promesse formelle de ne pas récidiver.

A 7 heures du matin, nous étions à Port-Castries, et le *George-Croizé* s'amarrait à quai pour faire du charbon.

A quoi cela tient-il ? Aujourd'hui, Sainte-Lucie ne me paraît plus aussi riante qu'au premier abord. Cette île qui me parut si gaie, si pimpante à l'aller, me semble au retour empreinte d'une mélancolie noire ; les habitants me paraissent moroses, et les débardeuses dont j'admirais naguère le galbe et les formes harmonieuses, m'apparaissent banales aujourd'hui. Est-ce l'effet du temps sombre ? de ces nuages alternativement noirs et brillants, qui courent sur les montagnes d'une cîme à l'autre, tantôt cachant les sommets sous un voile épais, tantôt les découvrant brusquement dans de subites éclaircies. Ou bien la cause est-elle en moi ? cela tient-il à un état maladif? Cette dernière raison me paraît la meilleure. Tant il est vrai que la véritable poésie des choses est en nous ! quand notre imagination en revêt certains objets, c'est comme un rayonnement qui sort de nous-mêmes et se reflète sur ces objets à la manière des rayons lumineux à la surface d'un miroir. En somme, c'est nous qui parons les êtres et les choses d'une foule de qualités qu'ils n'ont point par eux-mêmes, et telle est la puissance de notre imagination que notre rétine voit les objets tels que nous nous les représentons, non pas tels qu'ils sont dans la réalité.

Donc, ce fut d'un pas lent et comme dégoûté de la vie que je

promenai ma mélancolie à travers les rues de Port-Castries : je revis les mêmes nègres, les mêmes policemen noirs, roulant de droite et de gauche des yeux furibonds, et dans les faubourgs les mêmes petites maisons discrètes, aux fenêtres ornées de rideaux roses, verts, lilas, et pourtant tout me paraissait changé. L'aspect n'était plus le même ; rien ne m'intéressait plus. Je revins désabusé au port, où les débardeuses se hâtaient d'emplir de charbon les soutes du *Georges-Croizé*.

A côté de nous, un autre navire embarquait des chevaux ; de petits chevaux du pays, pas beaucoup plus gros que des ânes et dont les flancs creux et les os saillants rappelaient plus la monture de Don Quichotte que nos belles races européennes. Rien de plus drôle que de voir ces animaux enlevés de terre en un clin d'œil par les puissantes machines et déposés doucement dans l'entrepont du bateau ! L'opération se fait rapidement et le plus simplement du monde. Deux courroies placées sous le ventre, puis rattachées à une chaine qui s'enroule autour d'une poulie ; un grincement de ferraille, et voilà l'animal soulevé comme un fétu, à quelques pieds du sol, décrivant un arc de cercle dans le vide, et finalement déposé à fond de cale avec autant de précaution que s'il s'agissait d'une pièce fragile. On pourrait croire que les pauvres quadrupèdes vont se débattre, donner des ruades, chercher à échapper à cette position plutôt anormale ; pas du tout. Ils semblent tellement ahuris de ne plus sentir le sol sous leurs sabots, qu'ils gardent l'immobilité la plus complète et que leurs jambes et leur tête semblent plutôt appartenir à des animaux empaillés qu'à des êtres vivants.

En remontant à bord, je trouvai Fifine en compagnie d'autres jeunes négresses, et en train de caresser, de bercer un marmot, à qui elle prodiguait toutes sortes de gentillesses. Fifine, ne l'oublions pas, est originaire de Sainte-Lucie. Ce sont sans doute là des amies ou des parentes et le petit négrillon fait probablement partie de la famille : un frère ou un cousin.

Justement ces petites négresses sont ses sœurs. Mais ce bambino qui a bien deux ans, à en juger par à peu près, est le sien, paraît-il. Fifine est mère de famille!!

— « Comment, Fifine; c'est à toi ce gosse-là? Mes compliments! Sais-tu que tu n'as pas perdu de temps? Et moi qui te croyais la fille la plus sage de toutes les Antilles! » Elle me rit au nez pour toute réponse. Il est probable que ma réflexion lui paraissait saugrenue; peut-être aussi ne suis-je pas bien placé pour juger sainement de la morale de cette partie du monde.

Notez que cette Fifine n'a que 16 printemps, et en s'embarquant avec nous la coquine ne s'était point vantée qu'elle eut charge d'âme. Ainsi elle a tout quitté, sœurs, mère, gosse, pour suivre des inconnus, car nous n'étions point autre chose pour elle, puisqu'elle nous a à peine entrevus pendant les courts instants qu'a demandés le chargement du charbon. On ne peut même pas dire que ce soit l'appât du salaire, car je ne sache pas qu'elle ait jamais touché un sou; en tout cas, la question ne fut certainement pas agitée au moment du départ. Alors? c'est pour le plaisir de voyager avec des hommes à peau blanche?... parfaitement et peut-être avec le secret espoir d'une intimité plus grande, avec le désir plus ou moins inconscient de ramener de la Guyane un petit frère à ce petit négrillon, mais un petit frère qui aurait la peau moins noire... sans parler des bénéfices moraux... ou immoraux de l'opération. C'est là le château en Espagne qu'aux Antilles se bâtit toute négresse dès qu'elle arrive à l'âge de la puberté.

Maintenant ce rêve s'est-il réalisé pour notre Fifine? A-t-elle eu la chance qu'eut Agar auprès d'Abraham? Je n'oserais le nier, mais en de telles matières, il convient d'être discret.

Il ne faudrait pas croire qu'en revoyant son gosse, Fifine va songer à regagner ses pénates et à nous dire adieu : pas du tout. Elle ne songe point à cela; elle ne descendra même pas à terre, tellement elle a peur que nous repartions sans elle.

C'est qu'ici les choses ne vont pas comme dans notre vieille Europe, sur le marché spécial dont il s'agit. La loi de l'offre et de la demande subit sans doute comme partout des fluctuations plus ou moins étendues; mais en aucun cas, ni à aucune époque, sur les îles pas plus que sur le Continent, jamais la marchandise ne fait défaut. Les conséquences n'en sont pas difficiles à tirer: aussi, dans le cas où Fifine voudrait «rendre son tablier », nous n'aurions que l'embarras du choix ; cinquante de ses compatriotes se disputeraient sa place... toujours *gratis pro Deo*.

On a vu, du reste, que le *Georges-Croizé* n'est pas un navire comme un autre ; partout où il passe il provoque l'étonnement, il n'a pas l'air d'un navire sérieux, il a des allures qui vous font penser, malgré vous, à ces petits bateaux qui naviguent sur les bassins du Luxembourg : comme ceux-ci, il ne sait guère où il va, ni pourquoi il y va, et encore moins quand il en reviendra ; il touche ici, aborde là, sans trop savoir pourquoi, comme cela, au petit bonheur, tont simplement parce qu'il y a un port et qu'un port est fait pour abriter des navires. Comme tous les vrais bateaux, il prend des passagers... ou des passagères, mais c'est par coquetterie ; ce n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, pour les déposer aux diverses étapes de sa route, tout au contraire ce sont les passagers qui règlent les escales et se font débarquer où bon leur semble... à moins qu'ils ne préfèrent rester à bord où ils sont choyés, dorlotés, pour le grand honneur qu'ils nous font de nous prendre au sérieux. Le *Georges-Croizé* pousse même la prévenance jusqu'à attendre au port voisin les retardataires, s'il s'en trouve, pour leur donner le temps de rejoindre, et s'il lui arrive d'oublier de reprendre ceux qu'il a débarqués momentanément, que ce soit au Carsevenne ou ailleurs, par contre il ira jusqu'à Demerari, poussera jusqu'à Surinam, à la recherche d'égarés plus ou moins volontaires. Qu'importe? dira-t-on, si ces diverses opérations sont lucratives! Ah! voilà! c'est que, tout au contraire,

les passagers n'en paient pas plus cher pour cela; tout se passe sur le *Georges-Croizé* le plus gracieusement du monde, comme il convient entre vieux amis... toujours *à l'œil*, pour employer le langage académique qui prévaudra dans un siècle ou deux.

Ce n'est pas le vaisseau-fantôme de la légende, mais c'est bien le navire-Providence, toujours accueillant, toujours hospitalier, la table toujours mise, les cabines largement ouvertes à qui veut voyager sans bourse délier. Je doute que dans ces conditions il rencontre jamais le chemin de la fortune, mais c'est le cadet de ses soucis : pourvu qu'il navigue, qu'il transporte quelques passagers et quelques tonnes de marchandises, cela suffit à son ambition; le reste lui importe peu.

Nous ne débarquerons donc pas Fifine aujourd'hui, puisqu'elle se trouve bien ici; mais nous prendrons un nouveau passager, ou plutôt nous allons le rapatrier, le pauvre, car c'est nous qui l'avons amené à Port-Castries. Je veux parler de ce malheureux petit bossu qui, on s'en souvient peut-être, s'en allait visiter sa mère à Sainte-Lucie. Maintenant qu'il a vu sa mère, embrassé sa grand'mère et constaté que ses frères et sœurs sont en parfaite santé, le petit malin, qui de longue date connaît Croizé pour avoir la main large et le cœur compatissant, est accouru nous demander de le remmener à Fort-de-France. Il avait payé d'une chansonnette... franco-espagnole son passage-aller, il paiera son retour avec une romance genre sentimental.

Il nous avait raconté l'histoire de la senorita qui perdit son éventail; aujourd'hui il chante sur le mode mineur l'aventure d'une jeune fille qui a eu des malheurs à quinze ans.

Hélas! j'avais quinze ans! Belle comme l'aurore, etc.
.....
Mais vous vîntes, ingrat, dans ma pauvre chaumière
Me jurer votre amour par des serments trompeurs,
Et je vous crus, mon Dieu ! car je quittai ma mère,
Ma mère qui depuis est morte dans les pleurs, etc.

En voilà encore une, me dis-je dès le premier vers, que j'ai entendue jadis ! certes oui, je la connais, et mon aïeule (que Dieu ait son âme !) essaya autrefois de me l'infuser, alors que je sortais à peine des langes. Et malgré moi, je prête l'oreille, et j'écoute la lamentable histoire de la pauvre fille qui s'en est laissé conter à 15 ans et qui pleure maintenant toutes les larmes de son corps.

Le répertoire du petit bossu n'a rien de subversif, on le voit; c'est naïf, c'est même enfantin; mais c'est tout à fait à la hauteur del'intelligence des nègres, comme ce fut à la portée de nos cerveaux d'enfants, et pourtant (est-ce l'effet du soleil tropical sur nos circonvolutions cérébrales ?) ces vieilles chansons qui nous feraient sourire à Paris, et qui, dans d'autres temps, modulées par nos grand'mères en crinolines, ne produisaient sur nos jeunes esprits qu'un effet soporifiqne, ces vieilles chansons, dis-je, ont, sous ce climat, quelque chose qui va à l'âme; soulevant dans les recoins de l'âme toute la poussière du passé, elles vont exciter je ne sais quelles fibres au fin fond de votre être, et dans un éclair, font repasser devant les yeux le souvenir rapide des jeunes années ; bref, çà vous remue plus qu'on ne voudrait le laisser voir.

Autre problème : comment ces vieux airs, dont la sentimentalité d'un autre âge semble réclamer le silence et l'oubli, sont-ils venus échouer aux Antilles ? quelle vague apporta sur ces rivages ces couplets vieillots, comme des épaves de notre vieux monde ? C'est qu'il en est de la musique comme de toutes les choses défraîchies : vieux habits et vieux galons, vieux sous et vieilles bicyclettes, etc.; toutes les défroques dont nos pays d'Europe ne veulent plus, tout cela passe en Afrique, aux Antilles, en Guyane, dans les pays neufs où des peuples au cerveau primitif en font leurs délices, jusqu'à ce qu'à leur tour ils trouvent ces mêmes objets vieillis, passés, démodés. Mais alors nous aurons à leur repasser nos nouveautés d'aujourd'hui; en poésie, ce sera :

Elle est perdue ma gigolette, etc.

Ou bien : *La chanson des Blés d'or*.

Et voilà comme la musique se rajeunit en changeant de climat! On ne valse plus à Paris sur l'air du « Beau Danube » ou de la « Tsarine », mais notre bal au Carsevenne n'en a pas moins fait le charme des noirs habitants du Contesté, avec cette même musique mise en valeur par le « pianista ».

Il faut dire, il est vrai, que des cinq sens dont nous a gratifiés dame Nature, l'ouïe est sans contredit le plus exigeant. L'œil ne se fatigue pas de voir toujours le même beau spectacle ; la langue trouve toujours un nouveau plaisir à déguster les mêmes friandises; le nez respire avec une volupté toujours renouvelée le parfum préféré; les doigts même ne se fatiguent pas à toucher la soie et le velours; mais l'oreille, plus difficile, ne s'accommode pas longtemps des mêmes harmonies, elle a horreur des antiquités, il lui faut toujours du nouveau. Ce qu'elle a dans un premier moment d'enthousiasme qualifié de chef-d'œuvre, n'est plus, après quelques années, voire quelques mois, qu'une œuvre vieillie, démodée, rococo, et à la pensée qu'une précédente génération s'est extasiée devant ces assemblages de notes, la génération qui suit reste rêveuse. N'est-il pas vrai que Rossini et le *divin* Mozart commencent à baisser ? Dans un temps donné, Wagner lui-même subira le même sort que Gluck et Piccini : que son œuvre soit plus connue et devienne populaire, cela suffira pleinement.

Toutefois, avant de disparaître définitivement sous la trappe de l'oubli, le chef-d'œuvre musical, qu'il soit une romance ou un motif d'opéra, fait ordinairement le tour du monde : de Paris il passe à la province qui le repasse à l'étranger et aux colonies, et à chacune de ces étapes, il subit invariablement les mêmes vicissitudes de jeunesse, de maturité, de décrépitude, pour revenir quelquefois à son point de départ, à Paris, où des

artistes, épris du passé, l'exhumeront pour le produire sur une scène, comme on exhibe une chose curieuse.

Voilà sans doute, comment cet air, que je croyais enterré depuis 20 ans, nous l'avons retrouvé sous le 15e parallèle, dans la bouche de ce petit être malingre, souffreteux, difforme, qui naïvement croit charmer nos oreilles et qui excite seulement notre commisération.

Pendant ce temps-là, les débardeuses ont terminé leur tâche, les soutes à charbon se sont remplies ; le *Georges-Croizé* est prêt à entreprendre une nouvelle campagne. Nous déjeunons et, sans nous attarder davantage à Sainte-Lucie, à 1 heure sonnant nous levons l'ancre et mettons le cap sur la Martinique. En passant, nous revoyons sur notre gauche, à bâbord, en langage de marins, la même caserne et les mêmes soldats britanniques; à tribord (à droite, pour les terriens), les mêmes forçats travaillant aux mêmes fortifications : rien ne semble changé depuis un mois. Tout cela du reste ne m'intéresse plus, une seule préoccupation me domine dorénavant, celle du retour en Europe : aujourd'hui même nous serons à Fort-de-France, dans quelques heures ce sera la dislocation, comme disent les militaires, les uns, comme moi, regagnant leur pénates par le transatlantique, les autres continuant de naviguer sur le *Georges-Croizé*, au hasard des événements.

Du reste, nous n'avons plus de temps à perdre, si nous voulons prendre le courrier de Bordeaux; partant de Colon et Panama, le bateau de la Compagnie transatlantique arrive ordinairement à Fort-de-France le dernier jour du mois, mais ne s'arrête que juste le temps de faire du charbon. Et nous sommes le 28 août, c'est-à-dire qu'il faudrait peu de chose pour nous faire manquer la correspondance. Cela nous forcerait à attendre jusqu'au 10 septembre le prochain paquebot : c'est une perpective à laquelle je ne songe qu'avec effroi. Heureusement la Martinique est proche : déjà la côte-sud, se dégageant de la

brume, se dessine avec netteté; la masse, noire d'abord, se colore graduellement de toute la gamme du vert, en commençant par le vert le plus sombre, pour finir au vert émeraude.

Puis nous distinguons les découpures profondes au fond desquelles se cachent les villages: tout là-bas à tribord, le Marin; plus près, Sainte-Luce, et en face de nous, à l'avant, le bourg du Diamant, masqué d'abord par un îlot isolé, rocher escarpé et couvert de verdure, véritable écueil émergeant à 2 milles de la côte et sur lequel on s'étonne de ne pas voir se dresser la lanterne d'un phare.

Toute cette partie du littoral, que nous n'avions pu voir en allant, à cause de la nuit, est déchiquetée, lacérée comme à plaisir, hérissée de caps et de promontoires, creusée de golfes, de baies, d'anses, semée d'îlots et de presqu'îles ; aussi les navires se tiennent-ils prudemment à distance respectable, et nous faisons de même.

Du bord de la mer, le sol s'élève brusquement en pentes rapides, et l'intérieur apparaît comme un massif montagneux où les mornes (1) dénudés succèdent aux vallées verdoyantes ; où le vert-sombre des forêts alterne avec le vert-clair des savanes ; d'où les ruisseaux tombent en cascades, semblables, à la distance où nous sommes, à des fils d'argent striant la masse de verdure; de minute en minute, du reste, les détails se précisent, les empâtements uniformément sombres deviennent lumineux, nous approchons rapidement.

Hélas ! nous n'étions pas encore au bout de nos mésaventures ! si près du port, à la veille de quitter le *Georges-Croizé*, il était écrit que nous devions subir une nouvelle épreuve, la dernière, sans doute. Heureusement celle-ci, non plus que les autres, n'avait rien de tragique; c'était un simple retard, un simple contre-temps, dont les conséquences pouvaient être sans

(1) Les pics, les sommets des montagnes.

doute très désagréables pour nous, mais, en somme, ce n'était pas une catastrophe : tout simplement la machine, comme un cheval rétif, refusait son service ; l'hélice semblait vouloir ne plus tourner, nous étions menacés d'une panne, pour employer une expression barbare, mais technique. Sans que rien fît prévoir la chose, les coups de piston se ralentissent peu à peu, deviennent de plus en plus faibles, de plus en plus mous ; conséquence : le bateau ralentit sa marche, nous n'avançons plus.

Et pourtant une fumée intense, noire, opaque se dégage à gros bouillonnements de la cheminée ; il semblerait plutôt que nos chauffeurs veuillent accélérer la marche; mais, non ! le loch est là, qui brutalement accuse deux nœuds, pas davantage, et à en juger par les vibrations du bateau, la vitesse tend encore à diminuer.

« Que se passe-t-il? Qu'y a-t-il de cassé ? demandai-je à Bernon, le chef-mécanicien, qui en ce moment même remontait de la chambre des machines, gesticulant, jurant comme un païen, appelant à la rescousse tous les « tonnerres de Dieu » possibles.

— « Ce n'est pas du charbon qu'on nous a f... là, tonnerre de Dieu ! clamait-il à Croizé ; c'est de la ... bouse de vache ! Ça fume, mais ça ne chauffe pas. »

Et il ajoutait : « Je ne sais pas si nous sommes f...us d'arriver à la Martinique. »

Le capitaine restait impassible, Croizé riait comme d'une bonne farce ; moi, j'étais tout simplement navré. Ne pas arriver à la Martinique ! mais nous y sommes ! elle est là, à quelques encâblures ! il semble qu'à tendre le bras, on la toucherait, et nous voilà menacés, d'après Bernon, de ne pas arriver ! il est vrai que le bourg du Diamant est loin de Fort-de-France, et notre chef-mécanicien veut dire, je pense, que nous risquons de ne pas arriver à temps pour le bateau.

Quand on a lu et relu le « Tour du monde en 80 jours », on

n'est pas embarrassé pour une vulgaire question de combustible, n'est-ce pas ! et tout de suite, je conseillai de faire comme le héros de Jules Verne, de jeter dans le foyer les mâts, le bastingage, les chaloupes ; au besoin j'aurais démoli le pont et l'entrepont pour faire du feu ; mais Croizé, que nul accident ne déconcerte et qui, du reste, ne partant pas avec nous pour la France, se moque un peu de cet accident, refuse de suivre un si noble exemple. Il me fait remarquer, non sans raison, qu'en faisant seulement deux nœuds, nous pourrons encore arriver dans la nuit, ce qui lui paraît plus que suffisant pour prendre le transatlantique le 1er septembre.

Il n'avait pas tort, en somme ; mais mon humeur maussade exigeait une victime et je me rabattis sur la maison C... de Port-Castries, qui nous avait vendu ce pseudo-Cardiff et avait sans doute trouvé que c'était toujours assez bon pour un *Georges-Croizé*.

« Dites-moi donc, Croizé, dis-je au chef, j'espère bien que vous allez vous faire rembourser par ces Anglais, et aussi porter plainte au consul. Voyez quel préjudice pour nous, si nous manquons le paquebot !

— C'est juste, reprend Croizé; malheureusement, pour ce qui est de porter plainte au consulat, c'est impossible, attendu que notre marchand de charbon, c'est le consul lui-même.

— Aïe! que dites-vous là ? comment, ce n'est pas un Anglais qui vous a vendu ce Cardiff ?

— Parfaitement! seulement ce fils d'Albion est par surcroît consul de France.

— Alors, je comprends : entre les Français qu'il protège et les Anglais qui sont ses compatriotes, il n'a pas hésité un instant. A nous la mauvaise marchandise, à nos voisins tout ce qu'il y a de meilleur. Et l'on parle du chauvinisme français!

— Vous allez un peu vite, reprend Croizé. Notre consul, bien qu'Anglais, est un parfait gentleman, et, j'en suis sûr, un

commerçant honnête ; il m'a garanti son Cardiff de 1re qualité, soyez certain que l'erreur (car c'est une erreur) provient uniquement de ses employés. »

Décidément, il a une belle âme, ce Croizé ! Il ne voit là qu'une erreur ! Après tout, c'est bien possible ; mais, tout de même, c'est une erreur qui nous coûtera cher, si nous manquons le bateau ! Décidément, le *Georges-Croizé* aura eu toutes les guignes et je commence à croire qu'une mauvaise étoile préside à ses destinées.

Cet accident me donnait, une fois de plus, l'occasion d'admirer la politique étrangère de notre gouvernement. Alors ! dira-t-on, nos consulats sont gérés par des étrangers ?— Parfaitement.—C'est peut-être là une exception due à ce qu'il n'y a pas de Français à Sainte-Lucie ?—Je crois plutôt que c'est la règle ; voyez plutôt : à Sainte-Lucie comme à la Barbade, le consul est anglais; à Madère, il est portugais, et j'imagine qu'il en est de même un peu partout.

On voit de suite les avantages que cette politique présente pour nos nationaux, quand surgit un conflit avec les indigènes. Il est vrai qu'en France c'est la même chose, et personne ne songe à protester ; regardez autour de vous et dites-moi si les meilleures places, si les plus enviées décorations ne sont pas d'abord pour les étrangers. . . comme si ce n'était pas assez de leur concurrence !

Mais revenons au *Georges-Croizé* toujours en panne. Que de fois je suis allé, cet après-midi, consulter le loch ! peine perdue ! le compteur tourne toujours avec la même lenteur désespérante ; le filin, au bout duquel est fixé le tourniquet, pend lamentablement, flasque et détendu ; nous paraissons stopper plutôt que marcher. Les côtes semblent maintenant toujours à la même place ; les cases et les carbets, qui nous apparaissent comme des points blancs piqués dans la verdure, ne grossissent pas, non plus que les points rouges semés çà et

là qui sont les flamboyants ; seul, le rocher le *Diamant* se déplace lentement : de l'avant, il passe à notre droite, puis, tout doucement, à l'arrière.

Ce furent là, sans aucun doute, de mortelles heures ! non que la situation présentât rien d'alarmant, et dans d'autres circonstances nous aurions pris la chose en riant, mais nous étions tourmentés par la crainte angoissante de manquer le transatlantique.

« — Chauffez donc, disais-je à Bernon...

— Chauffer, me répondait le mécanicien-chef ; mais tonnerre de Dieu ! vous vous f..... de moi ; le foyer est bondé jusqu'à la gueule, impossible d'en f.... davantage. » Je me suis fait un scrupule comme on peut le voir, de respecter le langage imagé de mon interlocuteur. Un marin ne parle pas comme un académicien, n'est-il pas vrai ! et si je mettais dans la bouche des matelots et des chauffeurs du *Georges-Croizé* le langage usité sous la coupole de l'Institut, je serais taxé d'inexactitude ; avec juste raison, on dirait que mon récit manque de couleur locale. Et cependant, je gaze autant que possible, j'adoucis avec intention la crudité des termes. Mais ce mot f...e est ici difficile à supprimer tout à fait. En effet, ce verbe qui, entre parenthèses, signifie tout ce qu'on veut, tient une place considérable dans le langage populaire, car il se substitue à une foule d'autres verbes pour exprimer les idées les plus opposées, les actions les plus contradictoires ; mais voyez avec quelle force, avec quelle énergie, avec quelle violence il les exprime, et c'est là d'ailleurs sa seule raison d'exister. Et voilà pourquoi plus d'un académicien, en dehors de l'Institut, n'hésite pas à emprunter ce terme à son valet de chambre, dans un moment de colère, pour le f.... à la porte, ou lui f.... sa botte quelque part, ou lui dire simplement : f...ez-moi la paix.

— « Alors ce charbon, mon pauvre Bernon ?

— C'est une sale marchandise que ces répugnants Goddem nous ont f...ue là. Si c'est pas malheureux d'être partout à la merci de ces English ! Tonnerre de dieu ! »

Au fond, il avait raison, Bernon, et sans s'en douter, il émettait une pensée de haute envolée politique; M. Jourdain ne faisait-il pas de la prose sans le savoir ?... et c'était tout de même de la prose. De plus, il était furieux, ce pauvre mécanicien, et il y avait de quoi : non seulement il ne pouvait être question d'aller plus vite, mais, à plusieurs reprises, le *Georges-Croisé* fut même obligé de stopper complètement, la pression étant devenue si faible que l'hélice n'avait plus la force de pousser le bateau; il fallut attendre que l'aiguille du manomètre remontât de quelques degrés.

Enfin, doucement, très doucement, nous doublons la presqu'île qui ferme, au sud, la baie de Fort-de-France; nous passons successivement devant la petite anse d'Arlet, la pointe Bourgas, la grande anse d'Arlet, le cap Salomon, la pointe de la Baleine, etc., car toute cette côte continue de n'être que caps et promontoires, anses et golfes, et nous voyons enfin se dresser, dans le lointain, dominant la masse blanche des maisons, la flèche aiguë de la cathédrale de Fort-de-France. Nos yeux fouillent alors avidement le littoral du côté du port et du carénage, et nous apercevons avec stupeur, au milieu d'autres navires à voiles ou à vapeur, la cheminée rouge d'un transatlantique. La partie est perdue désormais ! Est-ce bien la peine de tant nous hâter maintenant ? il semble bien que jamais nous n'arriverons à temps, car nous savons que jamais le courrier n'est resté à Fort-de-France plus de 24 heures, et il est là, devant nous, et depuis quand ?

Il n'est personne qui ne puisse comprendre l'espèce de fièvre qui s'empare de nous en ce moment (en disant nous, je parle de ceux qui sont pour prendre le paquebot), car il n'est personne qui ne se soit trouvé au moins une fois dans une

situation présentant quelque analogie avec la nôtre. On touche presque au but, on est sur le point d'atteindre la chose convoitée, à l'espoir va succéder la réalité, au désir la possession, quant tout à coup se dresse l'obstacle imprévu, peut-être infranchissable, qui va rendre inutiles toute une série d'efforts, anéantir toutes vos espérances, bouleverser tous vos projets ; et quand, suivant une expression pittoresque, on s'aperçoit qu'on a peut-être travaillé pour le roi de Prusse, on éprouve une sorte de choc, de commotion, l'esprit subit une espèce de tension qui va toujours croissant ; tout l'être, indifférent désormais à tout ce qui l'entoure, se trouve absorbé par la vision fascinatrice du but à atteindre, et il en résulte un état d'âme douloureux, d'autant plus pénible que, comme dans notre cas, on est impuissant à supprimer l'obstacle..., ou même à le tourner.

Nous étions partis de Cayenne le 23 août, à seule fin d'arriver pour le courrier de Bordeaux ; jusqu'ici tout allait à souhait, et voici qu'à la dernière heure, tout craque par la faute du charbon (est ce assez vulgaire comme accident !) non pas qu'il fasse défaut, les soutes en sont pleines ; mais c'est un charbon qui ne brûle pas, et dont notre cuisinier ne voudrait pas pour ses fourneaux. Comment prévoir de tels contre-temps ! Mais il est écrit que toutes les mésaventures possibles, nous les aurons !

Et là-bas, la cheminée écarlate du long-courrier semble nous narguer; elle fume aussi, celle-là, moins que la nôtre peut-être, mais elle chauffe... oui, elle chauffe, seulement ce n'est pas pour nous, et nous n'arriverons que pour assister au départ du paquebot. Hélas ! oui, ce paquebot qui devait nous rapatrier, nous allons, tout à l'heure, le voir démarrer : nous allons voir sa lourde masse s'ébranler, passer devant nous, puis disparaître derrière la pointe des Nègres. Et nous agiterons nos mouchoirs pour répondre aux signes d'adieu des heureux

passagers, et puis, nous nous en irons tout penauds, les uns chez Bediat, les autres chez Chacha, attendre que passe un autre paquebot !

C'est, en perspective, dix jours d'un mortel ennui, car Fort-de-France n'est pas Capoue, tant s'en faut. Sans doute nous allons retrouver des amis qui s'ingénieront pour nous distraire : nous pêcherons la truite avec Le Boullanger, nous chasserons... le vampire avec le lieutenant de vaisseau de La Mothe ; M. de Cantelar, l'aimable commandant de port, mettra à notre disposition sa chaloupe et ses rameurs à peau d'ébène ; mais tout cela parviendra-t-il à nous consoler de ce départ manqué ? Et puis, nous allons être assommés des doléances de Chacha ; la propriétaire de l'hôtel des paquebots va nous demander des comptes, en roulant ses gros yeux semblables à deux billes d'ivoire sur un tapis noir : « Qu'avez-vous fait de ma nièce ? Où avez-vous laissé Angélina ! » Brr... nos oreilles vont en entendre de dures pendant les 10 jours que nous allons passer sur la savane !

A quoi bon, dira-t-on, toutes ces plaintes et toutes ces jéré-miades ? Il est bien vrai que ça ne sert absolument à rien, pas même à nous faire gagner un nœud ; mais ça soulage tout de même. C'est comme un peu de vapeur qui s'échappe de la chaudière surchauffée et l'empêche d'éclater.

Aussi quand à 7 heures, à la nuit noire, nous jetons enfin l'ancre en face de Fort-de-France, c'est un soupir de profond soulagement, mais non pas de satisfaction..., de ma part du moins ; en effet, mon inquiétude reste la même, le même point d'interrogation se dresse devant mes yeux. Aurons-nous le temps d'embarquer sur le transatlantique ? Le pis, c'est que nous ne pourrons être fixés que demain matin, car de débarquer après dîner, il n'y faut pas songer, il est trop tard.

En résumé, nous avons mis 6 heures au lieu de 3, à faire 40 milles, et sur ces 6 heures, 5 ont été employées à faire le der-

nier quart du trajet. Et voilà les plaisirs de la navigation à vapeur ! Ça va plus vite que la navigation à voiles, mais ça n'arrive pas toujours à destination !

Enfin nous sommes arrivés ! C'est-à-dire que sont terminées pour nous ces transes pénibles où nous avait jetés cette malencontreuse affaire de charbon. Terminée aussi cette vie d'aventures, terminée cette existence de vagabonds, de chemineaux de la mer. Je voudrais bien savoir si les autres bateaux sont sujets aux mêmes péripéties, aux mêmes mésaventures, ou si elles sont l'apanage exclusif du *Georges-Croizé !* Qui me le dira ?

Donc nous sommes à Fort-de-France, notre dernière étape, et nous allons nous séparer a tout jamais de ce *Georges-Croizé* d'impérissable mémoire. Reste à savoir si la fameuse cheminée rouge qui depuis quelques heures absorbait toute notre attention, sera encore au Carénage demain matin et si nous aurons le temps de prendre le paquebot dont elle est l'ornement distinctif (1).

Le dîner se passe à supputer nos chances, les uns tenant pour, les autres contre ; nous discutons avec un acharnement qui prouve l'intérêt de la question et qui cesse pourtant tout d'un coup pour faire place à des réflexions d'un autre genre : en effet, le dîner est exécrable, les plats sont brûlés, et les sauces... aussi horribles que la sauce au *Kary*. C'était une conséquence éloignée de notre séjour à Bridgetown. Comment cela ? C'est encore une histoire de bord à raconter, la voici :

On se souvient de la friture que notre cuisinier nous avait servie à la Barbade. Elle était excellente, j'en conviens, et sur l'instant je n'ai fait aucune difficulté pour le proclamer, au contraire. Hélas ! j'étais loin de soupçonner ce que cette friture allait nous coûter au point de vue gastronomique.

(1) Tous les navires de la Compagnie transatlantique portent sur leur cheminée une large bande rouge sur fond noir, ce qui les fait reconnaître facilement de loin.

Ce brave cuisinier ! nous l'avions trop tôt couvert de fleurs ! il méritait tout autre chose, comme on va le voir. Ces honnêtes marchands de poissons, ces fameux pêcheurs Barbadiens qu'il nous avait tant vantés, étaient tout bonnement de vulgaires industriels dont la spécialité était la contrebande de liqueurs pour marins, c'est-à-dire de rhum à dix sous le litre, de tafia de rebut et autres poisons de même acabit. Personne n'ignore le faible que les matelots en général nourrissent à l'endroit des liqueurs pimentées, et les nôtres croiraient déshonorer le pavillon du *Georges-Croizé*, s'ils se montraient inférieurs, sous ce rapport, à leurs camarades de la mer, français ou étrangers. A leurs yeux, un marin qui ne boit pas sec n'est pas digne de ce nom, c'est un simple terrien. Et il faut entendre avec quel dédain ils prononçent ce mot de « terrien » ! dans leur bouche, c'est la suprême injure, c'est la tare flétrissante que nous portons avec nous, nous qui sommes des navigateurs d'occasion ; c'est la marque indélébile d'infériorité physique et morale. Aussi le capitaine qui n'ignore pas qu'il a les premiers marins du monde (!), mais qui ne tient pas à en avoir la preuve à toute occasion, prend-il ses dispositions chaque fois que nous jetons l'ancre dans un port : défense expresse est faite à tout l'équipage de descendre à terre.

Mais, paraît-il, s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec la consigne, et cette fois-ci encore, à la barbe de Baudelle, sous le nez de Tessier, en dépit de la plus stricte surveillance, l'alcool avait franchi la mince barrière du bastingage, envahi le gaillard d'avant, et coulait à flots parmi les gosiers desséchés de nos hommes. Car, on aurait dû s'en douter, le panier de friture était à double fond, les innocents goujons dissimulaient sous leurs écailles étincelantes les pernicieuses bouteilles, cause de tout le mal.

Tel le cheval de Troie, etc.

Pourtant matelots et chauffeurs avaient su jusqu'ici éviter

tout esclandre ; chacun avait bien sa bouteille dissimulée dans quelque coin, mais ne rendait visite à la cachette que très discrètement, non pas certes par vertu, mais bien par crainte du capitaine ; or la crainte du capitaine est le commencement de la sagesse, a dit le Prophète. Seuls le cuisinier et Oculi, ces deux incorrigibles ivrognes que nous avons le bonheur de posséder, n'avaient montré aucune retenue et s'en donnaient à tire-larigot, sans souci des conséquences. Tous les jours, depuis Bridgetown, ils étaient abominablement gris ; c'était une saoulerie ininterrompue, comme un match à deux, et s'il avait fallu décerner la palme au plus pochard, on eut été fort embarrassé. Invariablement du matin au soir et du soir au matin, on rencontrait leurs masses inertes encombrant quelque coin du bateau, et lorsqu'ils sortaient un instant de leur torpeur, c'était pour geindre, et se plaindre d'un roulis imaginaire et d'un tangage qui n'existait que dans leur cervelle. Ces prétendus mouvements du bateau les faisaient pleurer à chaudes larmes, et ils ne trouvaient à leur chagrin qu'une seule consolation, c'était de retourner à leur dive bouteille.

Quand Oculi tenait la barre, nous allions bien quelque peu à la dérive, mais c'était surtout la cuisine qui se ressentait de cet état anormal de son chef : nous mangions atrocement depuis notre départ de la Barbade, et des choses invraisemblables.

Le capitaine commença par fermer les yeux : il voulait, pour sévir, attendre jusqu'à Fort-de-France ; mais il aurait fallu pour cela une patience angélique qui n'était pas dans son tempérament ; ce matin, dans un accès de colère, il fit mettre aux fers nos deux sacripants. Léon alors s'était dévoué pour nous faire la popotte, cumulant à la fois les fonctions de maître d'hôtel et celles moins décoratives de maître queux.

S'il s'acquittait de son mieux de sa nouvelle besogne, cela ne veut point dire qu'il y réussissait, ce soir surtout. Je n'en veux pourtant pas lui en faire un crime. Après tout qu'importe cette

affaire de cuisine ? ça vaut toujours bien celle du Campania ! Peut être même ne me serais-je aperçu de rien, sans les exclamations de mes camarades. Les deux frères de C..., surtout le marquis et le comte, font une de ces grimaces !... qui nous arrache un sourire à Emile Martin et à moi. Cet incident finissait bien la journée; et quelle journée, mon Dieu ! On peut dire qu'elle fut bien remplie d'un bout à l'autre.

Aussi je fais grâce au lecteur de tous les rêves terrifiants, des cauchemars affreux dont fut agrémenté mon sommeil, cette nuit-là, sous l'influence des préoccupatious qui m'avaient assailli pendant le jour : j'ai naufragé plusieurs fois, j'ai été réduit en bouillie par la chute du grand mât, haché en morceaux par l'explosion de la chaudière et projeté en détail aux quatre coins de l'horizon ; que sais-je encore ! n'empêche qu'à l'aube je me retrouve sain et sauf, mes quatre membres intacts et bien à leur place.

29 Aout. — Tout est sauvé ! hip ! hip ! hourrah ! Canada *for ever !* Vive la France !

« Quelle est la cause, direz-vous, de cette allégresse inusitée? Qu'y a-t-il ? » Ce qu'il y a ! eh ! ventre saint-gris, comme aurait dit le bon roi Henri, voilà ! non seulement la cheminée rouge est toujours à sa place, mais ô merveille ! ô prodige ! au lieu d'une, j'en vois deux maintenant. Est-ce l'effet d'un mirage? non. L'explication du phénomène nous est donnée par un indigène qui vient rôder de bonne heure autour de nous. La première cheminée rouge, ce n'était pas la bonne, dit-il, c'est celle de la Ville-de-Tanger qui appartient aussi à la Compagnie transatlantique, mais qui se contente de faire le service entre Cayenne et Fort-de-France ; la seconde, la vraie, celle-là, est arrivée cette nuit à Fort-de-France, avec le Canada, l'un portant l'autre. C'est le courrier de Colon, la Guayra, Fort-de-France, La Pointe à Pitre

et..... Bordeaux. Et voilà le pourquoi de cette explosion de joie matutinale. N'est-ce pas légitime ? Moi, je trouve. C'est la détente des nerfs après l'horrible tension, c'est le déclic qui libère l'esprit des étreintes de l'angoisse ; le poids de 100 kilog. qui, toute la journée d'hier, me comprimait la poitrine, a disparu comme par enchantement ; je respire librement, à pleins poumons ; les idées sombres ont fait place aux visions les plus riantes, à la joie la plus démonstrative. C'est le beau temps après la pluie, le soleil après l'orage. L'indigène nous apprend encore que le Canada doit appareiller seulement demain mardi à trois heures ; nous avons donc tout le temps désirable devant nous, nous pouvons souffler un peu. Enfin ! la route paraissant désormais libre de tout obstacle, avant quinze jours je serai à Paris ; hip ! hip ! hourrah !

Hélas ! j'avais oublié que « le bonheur parfait n'est pas de ce monde » ; toujours il s'y glisse quelque nuage ; il semble que la Providence se fasse tirer l'oreille dès qu'il s'agit de nous accorder des joies. Ah ! quand ce sont des chagrins ou des ennuis, elle est plus généreuse ; et pour ce qui nous concerne, elle nous les a octroyés jusqu'ici par séries, n'est-il pas vrai ? Aussi je trouve que pour une fois, ma joie méritait bien d'être sans mélange. Eh ! bien, non ; me voilà rappelé à la triste réalité par une violente douleur de reins. Quel est ce prodrome ? Est-ce la malaria qui ferait sa réapparition ? Et la prédiction du confrère de Cayenne, le docteur Pain, se réaliserait-elle déjà ? Je croyais pourtant en être quitte pour les quelques jours passés chez Florimond. En somme, depuis mon départ de la Guyane, ma santé allait toujours s'affermissant ; grâce au grand air, à la brise marine, grâce aussi au contentement que j'éprouvais de revenir vers les miens, je sentais mes forces croître tous les jours. Trois fois, hélas !

Je m'étais réjoui un peu trop vite, je le vois bien ; j'avais tort de me croire débarrassé à tout jamais. Aujourd'hui, je sens

que de nouveau ça ne va plus ; sans raison apparente, je suis pris dès le matin d'une fatigue extrême, d'une courbature telle que volontiers je m'abstiendrais de descendre à terre. Malheureusement, j'ai à faire quelques visites indispensables, entre autres celle à la Compagnie transatlantique. Celle-là, c'est un véritable voyage, la Compagnie ayant eu la malencontreuse idée de placer ses bureaux à l'autre extrémité de la ville. Je le sais, pour avoir fait cette dure expédition une première fois, il y a six semaines ; mais alors je n'étais pas l'être amaigri, pâle et sans forces que je suis aujourd'hui. Ce jour-là, ce fut pour moi une simple promenade, fatigante peut-être, mais dont je rapportai en réalité le meilleur souvenir, mais aujourd'hui !

Si encore je pouvais trouver une voiture ! Mais à Fort-de-France, le fiacre est aussi inconnu que l'automobile, les nègres n'ont pas d'autres moyens de locomotion que leurs jambes, il me faut donc déambuler comme les nègres, *pedibus cum jambis*.

Je me fais donc conduire à terre et me voici en route appuyé sur une canne, suant à grosses gouttes, et me raidissant contre la douleur qui me tenaille les lombes. Je traverse d'abord cette toujours admirable savane, cet immense quadrilatère gazonné et planté des plus beaux arbres qui soient au monde : palmiers, manguiers, sabliers, etc ; au milieu desquels, blanche et immaculée, se dresse la statue de la plus glorieuse des enfants de la Martinique, l'impératrice Joséphine. On peut dire sans exagération que la savane de Fort-de-France est célèbre dans toutes les Antilles, et cette réputation n'a rien d'excessif : car, cette savane et le square des Palmistes à Cayenne sont sans conteste les deux plus belles places que j'aie vues durant le cours de mon voyage. Mais je l'ai déjà décrite assez longuement pour n'y pas revenir aujourd'hui.

Donc je traverse la savane sans m'arrêter chez Bédiat (faut-il que je sois malade !), sans même avoir l'air de reconnaître

Chacha qui, sur le seuil de sa porte, avec son immense chapeau pointu en bataille sur les oreilles, aussi majestueuse que Joséphine, sa compatriote, sourit aux passants; je longe ensuite la partie du Carénage où se balancent dans un repos mérité, le Dubourdieu et le Fulton, deux non-valeurs de notre marine, deux clous (avec le Jouffroy, le stationnaire de Cayenne, 2 nœuds à l'heure, cela représente notre division navale des Antilles; quelle belle flotte ! et capable d'en imposer... aux nègres !)

Entre les rues du Gouvernement et le Carénage s'étend un quartier curieux que je n'avais point remarqué lors de ma première excursion, je ne sais pourquoi; aussi est-ce une véritable révélation aujourd'hui, car il présente un cachet tout à fait spécial et ne ressemble à aucun autre..., à Fort-de-France. Les maisons n'ont rien de particulier, faites comme les autres de bois et de briques; mais la population qu'elles abritent, bruyante, bigarrée, mi-partie négresses, mi-partie militaires, lui donne un air de parenté avec certains parages des environs de l'École militaire à Paris, sauf la couleur des femmes, bien entendu.

C'est sans doute ici que s'opère en grand la fusion des races, le mélange du sang noir et du sang blanc; que s'accomplit dans le mystère des alcôves l'œuvre du relèvement de la colonie, suivant le système dont j'ai parlé plus haut et qui est le seul pratique à la Martinique; si j'ose m'exprimer ainsi, je dirai que ce quartier est comme le laboratoire d'où sortent les nouvelles couches colonisatrices, sous la forme de petits mulâtres, et qu'ici se résout pacifiquement la question nègre, par l'extinction progressive de la race noire et son remplacement par la race créole plus intelligente et plus laborieuse.

Du quartier... mi-parti, on tombe dans un faubourg assez misérable où grouillent pêle-mêle dans une promiscuité bizarre de vieilles nègresses édentées qui ont l'air de sorcières allant au sabbat, des marmots qui piaillent ou qui jouent ensemble, et d'énormes cochons noirs... aussi noirs que leurs propriétaires.

Pourquoi les cochons sont-ils noirs ici, et blancs en Europe? Je ne sais si notre confrère Darwyn a résolu autrefois cette intéressante question ; en tout cas, j'imagine qu'il en est des cochons comme des autres animaux, dont la robe se colore d'après le milieu où ils vivent habituellement. C'est la loi de l'habitat.

J'arrive enfin, exténué, me tenant à peine sur mes jambes, à la grille peu monumentale, au faîte de laquelle brillent ces mots formant arcade : Compagnie Transatlantique.

Je ne m'attarderais point à raconter ma visite aux bureaux de la célèbre Société de navigation, si je n'y avais rencontré la chose la plus curieuse et la plus rare, la plus étonnante et la plus bizarre, la plus extraordinaire et la plus inattendue, en un mot, la plus abracadabrante qu'il soit possible de voir, et je me permets de signaler le fait à M. Pereire, le distingué président du Conseil d'administration de la Compagnie, qui l'ignore peut-être. J'ai rencontré... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... ; mais comme vous ne trouveriez pas, j'aime mieux vous le dire tout de suite : j'ai rencontré des employés affables et polis, parfaitement ! tout ce qu'il y a de plus aimables, tout ce qu'il y a de plus prévenants ; non pas un, mais tous, du moins tous ceux à qui j'ai eu affaire. Et pourtant ils ne sont pas d'une autre race que nous, ce ne sont pas des créoles ni des nègres ; non, ce sont des blancs, des blancs d'Europe, des Français de France, il y a à peine quelques indigènes. Pourtant à les voir, à les entendre, il semblerait qu'ils ne sont pas de la même pâte que leurs collègues placés plus haut... en latitude. A quoi attribuer cet étrange phénomène?

On sait, et je n'ai pas besoin d'en faire la preuve, que la gent bureaucratique en France ne pèche pas par excès d'urbanité. Est-ce l'effet échauffant et hémorrhoïdaire du rond-de-cuir ? Est-ce l'influence atrabilaire des bésicles et de la lustrine? Il y a là toute une étude médico-psychologique que je signale à la méditation de mes confrères; c'est une question que, pour mon

compte, je ne saurais résoudre au pied-levé. Toujours est-il que tout bon bureaucrate est nécessairement maussade et bourru, peu bienveillant pour les forts et surtout plein de morgue pour les faibles ; rempli d'égoïsme, il affiche un mépris souverain pour tout le reste de l'humanité, et regarde le client comme son pire ennemi. En effet, n'est-ce pas le client qui seul trouble sa quiétude, vient interrompre sa sieste après déjeuner, et parfois même, ô horreur ! ne lui laisse pas le temps de finir la cigarette commencée ? Ses qualités, comme on voit, ne sont point tournées du côté de la sociabilité, et pour être heureux, l'employé de bureau devrait être séquestré du reste du monde. Aussi écoutez ces : « Que voulez-vous ? Que demandez-vous ? » dont-il accueille les importuns ; on dirait un président de cour d'assises s'adressant à un prévenu dont les menottes paralysent les mouvements. Ne lui demandez pas surtout d'être galant avec les dames : dès qu'il trône sur son rond-de-cuir, le bureaucrate n'est plus un homme ; c'est un être sans sexe, insensible aux charmes et à la beauté, aussi dénué de désirs, aussi étranger à l'art de plaire, que l'eunuque le plus avéré.

C'est une sorte de dieu Bouddha que tout Français a le devoir d'adorer sous peine des pires mésaventures... et il faut avouer que les Français se soumettent sans trop murmurer à cette insupportable tyrannie.

Voilà l'employé de bureau en France, qu'il appartienne à l'État ou à une administration civile ; et je serais bien étonné si les commis de la Compagnie transatlantique, à Paris, au Havre ou à Bordeaux étaient autrement. Mais à Fort-de-France, du moins dans les bureaux que dirige l'aimable M. Dardignac, car n'ayant point eu affaire aux autres administrations, je ne me risquerais pas à généraliser, donc à la Compagnie transatlantique de Fort-de-France, les employés sont aimables, prévenants, plein d'égards pour le visiteur ; ils ont le visage souriant et, ô comble de l'inattendu ! vous disent merci en recevant votre argent. Ils

semblent heureux de faire bon accueil aux Français de France, que dis-je ? le grand-chef lui-même, le directeur de la Compagnie, M. Dardignac en personne vers qui j'arrive en dernier lieu, donne à ses sous-ordres l'exemple d'une exquise courtoisie.

S'étant aperçu de mon état de souffrance, sans hésitation, avec la plus charmante délicatesse, sous le prétexte d'une course à faire lui-même, il fait atteler sa voiture et me reconduit en ville.

Et pour la première fois peut-être, je sortis d'une administration sans rancune, sans colère, sans avoir apostrophé personne, sans avoir eu la plus légère altercation avec quelqu'un de ces minuscules potentats dont toute l'arrogance est faite de notre veulerie. Que voulez-vous ? j'ai sans doute plus mauvais caractère que la plupart de mes contemporains ; mais quand je pénètre dans un de ces bureaux où les commis passent le plus clair de leur temps à fabriquer des cocottes en papier, et que ces messieurs, peu satisfaits d'être dérangés d'une aussi grave occupation, me font l'accueil que chacun sait, oh ! c'est plus fort que moi, mon sang bout et je ne puis résister à l'envie de rétablir la distance qui sépare l'homme libre de l'homme portant livrée, pardon ! je veux dire l'uniforme, à quelque degré de l'échelle soit-il. Le couvre-chef galonné ou la tunique à boutons de cuivre ne m'en imposent pas, et je ne puis supporter que ces subordonnés nous traitent en peuple conquis. Après tout, ce sont les serviteurs de la collectivité, pas autre chose ; s'ils l'oublient, je me crois en droit de le leur rappeler, car je suis de ceux qui paient pour être servis ; et si tout le monde agissait comme moi, toute l'espèce rond-de-cuiresque en France serait de rapports aussi agréables qu'à la Martinique.

Cette gracieuseté de M. Dardignac me permit de faire quelques visites p. p. c. qu'il m'aurait été complètement impossible de faire autrement. Je sens en effet mes jambes s'alourdir

à chaque instant, je prévois que bientôt elles vont me refuser tout service. Il m'aurait été des plus pénibles pourtant de quitter la Martinique sans serrer quelques mains amies. C'étaient des amitiés de la veille, sans doute; mais, en dehors de l'épreuve du temps, je les sentais si profondes et si sincères! Toutefois, après avoir vu Le Boullanger et de Cantelar, les forces trahirent ma bonne volonté, et vite je ralliai le *Georges-Croizé*, sans pousser plus loin mes visites. Que M. de La Mothe, l'aimable lieutenant de vaisseau du *Dubourdieu*, me pardonne cette infraction involontaire aux règles de la civilité puérile et honnête. Tout ce que je pus faire, ce fut d'aller à la poste retirer mon courrier, que je trouvai, entre parenthèses, fort incomplet. Faut-il donc croire que le *Georges-Croizé* ait ému à ce point notre administration toujours soupçonneuse! Nous aurait-t-on fait les honneurs du cabinet noir? Après tout, les grenouilles de Lafontaine ont bien eu peur d'un soliveau !

En arrivant à bord, j'apprends que le grand déménagement est commencé : parti E. Martin ! partis les frères de C..., par contre, Sully-l'Admiral reste jusqu'à demain. Primitivement, il devait s'embarquer sur le *Canada* et voyager avec nous jusqu'à la Guadeloupe, mais par suite de circonstances imprévues il prendra un autre bateau. En effet, le *Canada* est en quarantaine, en raison d'une épidémie de variole qui sévit actuellement à Colon, le point de départ de la ligne, et il ne pourra obtenir sa patente nette avant Bordeaux. Encore faut-il qu'en cours de route, nous n'ayons point de décès suspect... Voilà pourquoi Sully-l'Admiral nous abandonne, n'ayant aucune envie d'aller villégiaturer au lazaret de la Pointe-à-Pitre.

30 Aout. — Après une nuit assez calme, la dernière que je passe sur le *Georges-Croizé*, je me lève presque dispos et j'en profite pour faire mes malles et boucler ma valise. Après déjeuner, grande scène des adieux, tout l'équipage est sur le pont.

Ce n'est pas sans être ému, je l'avoue, que je serre toutes ces mains tendues, il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne rien éprouver en se séparant de braves gens avec qui on a vécu dans l'intimité pendant près de 3 mois. N'était-ce pas comme une nouvelle famille ? Et ce navire sur lequel j'ai goûté quelques véritables émotions; où j'ai été initié, en quelque sorte, aux mystères de la navigation au long cours, et qui, quoiqu'il arrive, marquera une date dans mon existence, je le quitte définitivement, sans retour; je n'ose dire : sans regret.

J'avais songé, tout d'abord, à faire transborder directement mes bagages du *Georges-Croizé* sur le *Canada*, en me servant de la baleinière ; mais le trajet en rade est long, le vent est fort, la mer est houleuse, il y aurait un danger véritable, prétend Baudelle, à déménager par voie de mer. Il me faut donc faire faire à mes caisses, et moi avec, le même chemin que je fis seul hier : la savane, le quartier. . militaire, le carénage. Cette nouvelle pérégrination, si elle ne fut pas sans fatigue, ne fut pas non plus sans intérêt : elle me donna l'occasion de compléter mes observations sur la race nègre martiniquaise, car je ne pus me passer des bons offices de ces inénarrables paresseux. Je pensais bien n'avoir rien de nouveau à apprendre sur ce sujet, mais je n'étais point fâché d'autre part de confirmer mes premières appréciations; et puis, qui peut se flatter de n'avoir jamais eu à rectifier un premier jugement ?

Et alors, comme résultat, je fus volé, dépouillé comme dans un bois. Certes, je savais qu'aux Antilles la main-d'œuvre est chère, mais je ne pensais pas toutefois que le moindre travail d'un simple manœuvre nègre, autorisât un pareil cambriolage de porte-monnaie.

En mettant le pied sur la terre ferme, je me trouvai nez à nez avec deux moricauds qui semblaient postés là tout exprès, *quærentes quem devorent ;* la proie attendue, c'était moi. Aussi sans trop maugréer, ce qui me surprit chez des nègres, ils

chargent mes malles sur une brouette et partent d'un pas léger, tout en scandant leur marche par des couplets créoles. N'ayant dans leur honorabilité qu'une confiance très limitée, je leur emboîte le pas, et nous nous acheminons tous trois dans la direction de la Compagnie transatlantique. En passant devant l'hôtel des Paquebots, je surprends mes deux lurons échangeant un sourire avec Chacha ; ce sourire éveille mes soupçons : y aurait-il complot ? et alors de quel genre ? Toutefois, je chasse cette idée et nous restons bons amis jusqu'au quart d'heure de Rabelais. Mais, lorsqu'il fallut les payer, je m'aperçus que les drôles estimaient chaque goutte de leur sueur plus que son poids d'or.

Que faire ? aller chez le commissaire de police ? Il est probable qu'il eût donné raison aux voleurs, car la Màrtinique est terre française ; et puis, à vrai dire, dans l'état de fatigue extrême où je me trouvais à la suite de cette longue course, je ne me sentais ni le courage, ni la force de retourner en arrière, et je me laissai détrousser par mes deux chenapans,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Et pour cause...

En tout cas, en guise de protestation et comme suprême vengeance, je leur prédis la potence ou la guillotine, je ne sais plus au juste : ces deux estimables citoyens n'en empochèrent pas moins mon argent et me rirent au nez, par dessus le marché, me laissant l'impression qu'une conscience de nègre est aussi noire que son épiderme.

« Il ne faut pas trop vous plaindre, me dit Croizé à qui je contai l'aventure ; ici, même à ce prix, on ne trouve pas toujours des bras pour vous servir ; aux yeux du nègre *le travail est avilissant* et le *blanc c'est l'ennemi*, rappelez-vous ces deux axiomes ! » Charmant pays ! Et dire qu'il y a tant de pauvres diables, à Paris et ailleurs, qui pour quelques sous, seraient heureux de faire la même besogne ! Au lieu de crever de

misère en France, venez donc aux Antilles, pauvres innocents ! le pays est admirable, et si l'industrie languit, si la culture se meurt, c'est uniquement faute de travailleurs.

A deux heures, j'étais enfin sur le pont du *Canada*. Ouf ! quel soupir de satisfaction ! car je me figurais au terme de mes souffrances ; hélas !

Je retrouve là les frères de C... et E. Martin qui avait eu l'attention de me retenir une des bonnes cabines. Le Boullenger et Croizé, qui avaient tenu à m'accompagner jusqu'au bateau, sont restés en bas, dans une barque. Le Boullenger est ému, sans doute, d'une émotion que tout le monde comprendra ; mais Croizé fait peine à voir, il est complètement anéanti. Il souffre de nous voir partir pour la France, tandis que lui, après cette pénible campagne de trois mois, est obligé de rester encore aux Antilles. C'est dur, sans doute, mais c'est le devoir : n'a-t-il pas mission de rapatrier les Cubains que la guerre a éloignés de leur île, et qui, maintenant que les hostilités sont terminées, désirent retourner dans leurs foyers? C'est le *Georges-Croizé* qui est chargé d'opérer ce rapatriement. Voilà pourquoi notre pauvre ami ne peut nous accompagner : aussi a-t-il les yeux pleins de larmes qu'il a toutes les peines du monde à retenir, et quand il me dit : Au revoir ! à bientôt ! ce ne sont pas des mots qui sortent de sa gorge, mais plutôt des râles ; chacune de ses paroles est comme hachée par un sanglot. Visiblement il fait un effort pour dissimuler son émotion, et ne réussit qu'à contracter horriblement ses traits. Il fait pitié.

La situation est d'autant plus pénible que nous sommes obligés de parler fort, à cause de la distance : tandis que nous sommes penchés au-dessus du bastingage, Leboullenger et Croizé sont restés au bas de l'échelle de coupée, car il leur est interdit de monter à bord... toujours à cause de la quarantaine. Ils n'éprouvent aucun désir, cela se conçoit, d'aller au lazaret tenir compagnie aux passagers venus de Colon à destination

de Fort-de-France. C'est là une perspective peu engageante, car il ne s'agit plus seulement de l'opération fantaisiste de la désinfection comme à Cayenne, c'est un séjour de trois semaines dans un enclos peu confortable sans doute, infecté de vermine probablement, je veux dire de moustiques et autres microbes, et, par surcroît, empesté de miasmes paludéens. Tel est en effet le lazaret de la Martinique dont nous apercevons les bâtiments de l'autre côté de la rade, du côté des Trois-Ilets.

Du reste, nous sommes prêts à démarrer : le branle-bas du départ est sonné, les ancres sont remontées, la voix grave de la sirène va réveiller les échos Martiniquais et la lourde masse flottante frémissant sous les coups de l'hélice, s'ébranle, tourne sur elle-même et met le cap au nord, du côté de la France ! Vite un dernier adieu aux amis, nous voilà partis ... pour Saint-Pierre.

Pendant que s'accomplit la manœuvre, nous voyons là-bas, tout au loin, le *Georges-Croizé*, tout petit, immobile sur ses ancres ; l'éloignement le fait si minuscule, qu'il nous faut le secours de la lorgnette pour mettre un nom sur les silhouettes que nous voyons rassemblées sur le pont: le capitaine, Bernon, l'Admiral et l'équipage au grand complet ; ils agitent les uns leur mouchoir, les autres leur casquette : on nous souhaite bon voyage. Ont-ils donc pensé que nous ne les apercevions pas ? Toujours est-il que par trois fois le pavillon tricolore de l'arrière s'abaisse et se relève, tout comme si nous étions des personnages de marque : c'est l'adieu suprême du *Georges-Croizé* à ceux qui furent plus que des passagers, qui furent liés pendant trois mois à sa bonne comme à sa mauvaise fortune.

Nous répondons en agitant nos mouchoirs, aussi longtemps que notre petit bateau est en vue. Mais le *Canada* avance rapidement; apparemment le charbon de ses machines est d'une autre qualité que sur le *Georges-Croizé*. Bientôt, nous doublons la Pointe des nègres, et successivement disparaissent à nos

yeux, les maisons de Fort-de-France, le port, le Fort Saint-Louis, et enfin de l'autre côté de la rade, la presqu'île où se dressent les mornes Bizot et la Plaine.

Il est quatre heures, j'ai tout loisir maintenant de jeter un regard sur le pont pour faire une première connaissance avec mes nouveaux compagnons de voyage : beaucoup de créoles se rendant en France, des prêtres, des officiers que le climat torride a fatigués, et qui vont se refaire sous un ciel plus clément ; un jeune couple faisant sans doute son voyage de noces, une jeune femme élégante, blonde, vêtue de bleu, accompagnée d'une petite fille, blonde aussi, jolie, mais d'un caractère insupportable, dit-on ; une vieille miss fagotée comme quatre sous, les cheveux en révolte, le chef couvert d'un chapeau invraisemblable et posé de travers, la figure ornée de deux petits yeux convergents qui semblent continuellement fixer le bout de son nez .. heureusement pour la propriétaire que ce bout est assez loin de la base ! puis un gros homme, court en jambes, véritable pot à tabac en équilibre sur deux poteaux : c'est un pharmacien militaire ; un autre, aussi gros, mais plus grand, plus alerte, la barbe en fer à cheval : c'est le médecin du bord, l'aimable docteur Mossmann, un ami de Le Boullenger.

Je pourrais de suite me présenter moi-même à ce confrère, mais je préfère remettre à demain la petite cérémonie : je souffre trop pour m'offrir le luxe d'une conversation. Enfin ce sont les officiers du navire, et en tête le capitaine Geoffroy, très empressé auprès des passagers, charmant pour tous.

A 5 heures, nous sommes à Saint-Pierre. Là encore on embarque, mais on ne débarque pas ; nous sommes toujours des pestiférés.

Je ne sais si je dois regretter ces rigueurs de la quarantaine, car sans cela j'aurais été tenté de revoir mes deux compatriotes, Gangoin, le négociant de la Grande Rue, et Landes, les savantissime professeur qui m'a si galamment fait les honneur

du jardin botanique de la ville ; or dans l'état où je suis, il vaut mieux me reposer, c'est plus sage. C'est donc assez facilement que je me résigne à revoir, de loin seulement, la bonne ville de Saint-Pierre ; à suivre des yeux le mouvement du port, le grouillement des nègres sur les quais, les allées et venues du tramway à travers la rue principale, parallèle au rivage, la ceinture de montagnes verdoyantes qui entourent la ville, avec l'ancien volcan du Mont-Pelé comme point culminant. Malheureusement cette ceinture d'émeraude forme aussi un obstacle infranchissable aux vents alizés de l'Est et du Nord-Est, ce qui fait de Saint-Pierre une véritable fournaise. Puis c'est l'embarquement des colis et des passagers : les colis sont invariablement des caisses de sucre et des barriques de rhum ; quant aux passagers ils présentent plus de variété : il y a des blancs et des noirs, des civils et des militaires, des particuliers et des fonctionnaires, des prêtres et des religieuses ; j'aperçois même la robe violette d'un évêque : c'est, paraît-il, l'évêque de la Martinique. De ces nouveaux embarqués, les uns sont des bien portants, qui voyagent pour leurs affaires ou leur plaisir, les autres sont des malades qui vont chercher en Europe le rétablissement de leur santé.

Parmi ces derniers, une pauvre religieuse, jeune encore, excite la pitié générale, par son état de délabrement : son teint verdâtre, ses traits tirés, son facies cachectique démontrent la période ultime d'une maladie de foie. Deux nègres la portent sur leurs bras, car elle paraît incapable du moindre effort ; je me demande pourquoi au lieu de la laisser mourir tranquille, on lui a fait prendre le *Canada* : à moins d'un miracle, il est impossible qu'elle vive assez longtemps pour revoir la France. Alors, à quoi bon les tortures d'une longue traversée ?

Devant tant de misère, j'aurais mauvaise grâce à me poser en malade ; aussi je refoule mes plaintes au dedans de moi-même ; d'ailleurs, mes souffrances ne seront que passagères, j'espère bien que demain il n'y paraîtra plus.

31 Août. — Comme tous les autres passagers... et passagères, j'ai dormi sur le pont, dans un fauteuil : les cabines sont inabordables. Et dire que je me plaignais de la température caniculaire du *Georges-Croizé* ! eh ! bien, je reconnais mes torts, je fais amende honorable, le *Canada* l'emporte... thermométriquement.

Peut-être bien que sur le *Georges-Croizé*, si l'on eût essayé, la chaleur eut, d'un œuf, fait un poussin ; ici, dans les cabines du *Canada*, l'œuf cuirait... plus lentement, peut-être, mais aussi sûrement que sur un fourneau. Il est vrai que le *Canada*, il faut le dire à sa décharge, fut autrefois construit pour naviguer sur des mers plus froides ; or l'île de Terre-Neuve n'est pas aussi chaude que la Martinique, tant s'en faut.

Pour tout dire, je voulus essayer tout d'abord de m'étendre dans une de ces boîtes exiguës qu'à bord des bateaux on baptise du nom de lits, car étant de l'avis du proverbe arabe, j'aime mieux être couché qu'assis... du moins la nuit.

Bien que très étroit, bien que peu confortable, mon lit, me disais-je, sera toujours plus mœlleux qu'un fauteuil, fut-il à bascule ou à balançoire ; mais j'en fus chassé au bout de 5 minutes par une température digne d'un four à chaux. Et cependant ma cabine est à tribord, c'est-à-dire qu'elle ne reçoit le soleil qu'avant midi. En dépit de cette circonstance, les parois, blanchies au Ripolin, semblent dégager du calorique par tous leurs pores. Mais alors, comment doivent être les malheureux qu'on a logés à bâbord? Eh ! mon Dieu, c'est bien simple: ils sont mal et passent la nuit sur le pont,

Où la brise est plus tiède et l'air plus parfumé

Quant à ceux, comme moi, qui sont à tribord, ils sont du reste logés à la même enseigne, d'où il suit que l'égalité se trouve rétablie, et qu'en fin de compte tout le monde se trouve bientôt réuni en plein air, chacun avec son oreiller. La voilà, la cure de plein air ! et j'imagine qu'elle vaut bien celle des sommets

alpins. Comment ne s'est-il pas rencontré un homme assez avisé pour organiser un sanatorium sur un bateau? Je lui prédis un franc succès, aussi bien financier que thérapeutique.

En tout cas, voyageurs, mes frères qui vous aventurez sous les tropiques, n'oubliez pas ce précepte : choisissez votre cabine au soleil levant; vous y cuirez peut-être, mais un peu plus tard que du côté opposé ; or en pareille matière le plus tard est le mieux.

Donc le pont s'est trouvé transformé, sitôt dîner, en chambre à coucher où reposent hommes et femmes dans une promiscuité digne des premiers âges. Toutefois la morale n'en reçoit aucune atteinte, car tout le monde dort tout habillé ; c'est à peine si quelques-uns ont discrètement retiré leurs chaussures.

Aussi ce matin, le soleil, en se montrant à l'horizon, éclaire cette scène à la fois étrange et pittoresque : le gaillard d'arrière d'un grand transatlantique transformé en un immense dortoir : des corps étendus dans des fauteuils et sur des bancs, des têtes inclinées, des bras ballants, des jambes éparses, des bouches ouvertes, des cheveux dénoués, des jupes en désordre, des jaquettes débraillées, et par terre, c'est-à-dire sur le plancher, des chaussures dépareillées voisinant avec des couvre-chefs variés, tout le pêle-mêle d'un campement de soldats tempéré pourtant par le souci du décorum que gardent tous les personnages. Et sur tout cela plane un orchestre cacophonique fait du bruit des flots, du souffle de la cheminée, des battements cadencés de l'hélice et du ronflement des dormeurs.

Puis, à mesure que le soleil monte à l'horizon, la scène change de minute en minute par l'éveil d'un passager, lequel pousse un baillement, étend les bras, et promenant un regard circulaire, cherche à se reconnaître et à reprendre possession de soi-même.

Nous étions en ce moment dans les eaux de la Guadeloupe. C'était autour de nous un décor merveilleux, un panorama incomparable. En arrière, se dresse en grisaille la masse pittoresque de la Dominique, une des colonies anglaises, qui nous

appartint, il y a quelque cent ans ; à tribord, c'est la petite île de Marie-Galande, à nous, celle-là, toute pimpante, toute riante sous le soleil levant, un vrai nid de verdure perché sur des falaises à pic ; à bâbord c'est la mer immense, et par devant nous se dessine la Guadeloupe dont la côte-Est, plate et basse, se prolonge à perte de vue, tandis qu'à l'occident, elle se relève rapidement à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. D'ailleurs le littoral semble se resserrer sur nous progressivement, les côtes se rapprochent à chaque tour d'hélice, comme si nous avançions entre les deux branches d'un immense compas. On sait qu'en effet la Guadeloupe est, en réalité, composée de deux îles juxta posées, réunies par un isthme étroit, lequel est même interrompu par un bras de mer infime, pas plus large qu'un fleuve ordinaire, impraticable d'ailleurs aux grands navires, et qu'on nomme Rivière Salée. Salée, elle l'est en effet, puisqu'elle n'est en somme qu'un canal naturel, une sorte de canal de Suez en raccourci, reliant la mer des Antilles à l'Océan Atlantique.

Les deux îles sont ainsi accolées l'une à l'autre à la manière de deux sœurs siamoises, mais deux sœurs qui seraient tout à fait différentes l'une de l'autre. L'île orientale, plate dans toute son étendue, à peine mamelonnée, est la plus fertile, celle qui est couverte de plantations et d'usines... en déconfiture pour la plupart, hélas ! c'est la Grande-Terre. L'autre, l'île occidentale, n'est cultivée que sur les côtes ; elle est, en effet, montagneuse, de nature volcanique, hérissée de pics et de mamelons, de pitons et de mornes, pour parler comme les habitants : c'est sans doute pour cela qu'elle s'appelle Basse-Terre (les nègres ont parfois l'humeur gaie). Son sol est aride et tourmenté ; des eaux minérales, des sources d'eaux chaudes en jaillissent çà et là. Ira-t-on jamais prendre les eaux à la Guadeloupe, comme on va à Vichy ou à Spa ? qui sait ? la mode est si capricieuse ! Comment la mode ! Eh ! oui ; n'est-ce pas elle qui fait la vogue

d'une station balnéaire, plus que la vertu thérapeutique de ses eaux? Tout le monde le sait et tout le monde semble croire le contraire, même les médecins. Après tout, qu'importe? il n'y a que la foi qui sauve, dit-on, et nos arrière-neveux verront peut-être la Guadeloupe avec des établissements balnéaires, des casinos et des manèges de petits chevaux.

En somme, cette île est une chaîne montagneuse ininterrompue, allant du Sud au Nord et dont l'altitude décroît dans le même sens. Le point culminant et le plus méridional, c'est la Soufrière (1584 mètres), volcan qui donne encore des fumerolles ; puis en remontant vers le Nord, nous voyons successivement le Mont-sans-Toucher (1480 mètres), les Mamelles (778 mètres) qui sont u ancien volcan, la Couronne (800 mètres), le Piton Guyonneau (700 mètres), le Piton Baille-Argent (610 mètres) et tout à fait à l'extrémité de la chaîne, le Piton de Sainte-Rose (350 mètres). C'est même à cause de sa ressemblance avec la Sierra de Guadalupe en Espagne, que Christophe Colomb baptisa ainsi l'île occidentale.

Tandis que la Grande Terre possède un réseau de routes très serré et s'est même offert le luxe d'un vrai chemin de fer, la Basse Terre n'a qu'une route circulaire, parallèle au littoral et dite « Route coloniale ». Sur cette route viennent se greffer à angle droit quelques chemins de pénétration se dirigeant vers la montagne ; mais ces routes secondaires n'ont entre elles aucune communication. En résumé, les deux îles-sœurs sont complètement différentes l'une de l'autre au double point de vue géologique et cultural : c'est comme la Beauce et l'Auvergne associées, transportées sous les tropiques, en plein milieu de l'Océan Atlantique et communiquant entre elles par une langue de terre, un isthme, un pont naturel.

D'autre part, le point de contact de ces deux îles, le pont jeté par la nature entre ces deux terres d'un aspect si opposé, n'est point à l'une de leurs extrémités, il correspond au milieu

de leur plus grand diamètre ; il semble de plus que ce contact s'établisse comme à regret, comme entre deux êtres antipathiques, car une fois ce trait d'union établi, les côtes cherchent à s'écarter vivement et le plus possible l'une de l'autre ; il en résulte au midi et au nord de l'isthme deux golfes profonds, appelés ici *Culs-de-sac marins*.

Nous entrons en ce moment dans le *Petit Cul-de-sac marin*, celui qui est au Sud et au fond duquel se trouve la capitale. Plus nous approchons de la Pointe-à-Pître, et plus la mer se couvre d'îles (d'îlets, d'après le vocabulaire des Antilles). A notre droite, elles sont peu nombreuses : ce sont quelques îlots rocheux, entr'autres l'îlet à Gozier, où se trouvent les pilotes ; mais à gauche, elles se succèdent à tout instant, formant avec les déchirures de la côte une suite de paysages, tous plus pittoresques les uns que les autres : c'est l'îlet Fortune, l'îlet Thomme, l'îlet Saint-Hilaire, le Grand îlet, l'îlet de la Brèche, les îlets à nègres, l'îlet à cochons, etc., etc., tous couverts de cette verdure aux tons d'émeraude spéciaux aux Antilles, qui s'harmonisent délicieusement ici avec le ton ocreux des montagnes Guadeloupéennes. Des cases, des carbets émergent des massifs d'arbres ; des indigènes animent les plantations de leurs allées et venues ; des barques, font la navette d'un îlet à l'autre ou tendent des filets pour la pêche.

Nous regardons curieusement tout ce mouvement, nous admirons le panorama toujours varié et toujours intéressant, quand tout d'un coup le navire stoppe : nous sommes arrivés, nous sommes à la Pointe-à-Pître... C'est là une manière de parler, car nous restons en somme à plus d'un mille du rivage : toujours à cause de cette malencontreuse quarantaine. Le *Canada* continue d'être tenu pour suspect et nous sommes encore cette fois consignés à bord. Comme aux petits enfants, il nous est permis de voir... de loin, mais non pas de toucher, c'est-à-dire qu'il nous est interdit d'aller faire connaissance avec la capitale de

la Guadeloupe. C'est bien dommage, car aujourd'hui je me sens d'humeur voyageuse!... C'est toujours comme cela ! Enfin !

Je suis donc réduit à comtempler la ville à travers les lentilles de ma lorgnette : c'est maigre comme régal, car je n'aperçois guère ainsi que les quais et les premières maisons en bordure, maisons de commerce pour la plupart, à en juger par les enseignes. J'ai dit tout à l'heure qu'à la Grande-Terre le sol est plat: il l'est tellement que le premier plan nous masque le reste de la ville; il nous serait impossible, *de visu*, d'en apprécier l'importance commerciale ou autre.

La quarantaine ne va pas toutefois jusqu'à empêcher une foule de petites barques d'accourir et de tourner autour de nous ; ce sont les naturels, les nègres, qui nous offrent, contre espèces sonnantes. des fruits du pays : des oranges, des bananes, des ananas. Les Gadeloupéens sont d'avis,avec les savants, que l'argent n'est pas aussi contagieux que les personnes. Quant à moi, je me garde bien d'acheter à ces moricauds quoi que ce soit, car je leur tiens rancune pour avoir été si bien dévalisé par leurs frères Martiniquais. Qu'ils gardent leurs ananas et leurs bananes, moi, je serre les cordons de ma bourss.

Pendant que l'opération de l'embarquement recommence tout comme à Saint-Pierre, que les treuils fonctionnent, que les poulies grincent, et que tonneaux et caisses s'entassent dans la cale, E. Martin qui a eu le temps de faire quelques connaissances, me présente à quelques-uns de nos nouveaux compagnons de voyage : au docteur Mosmann, le médecin du bord; au Père Joseph, un jésuite qui vient de la Colombie; à un jeune ingénieur qui vient refaire sa santé aux environs de Nancy, son pays natal, après quelques mois passés au canal de Panama; au capitaine Geoffroy, le sympathique commandant du *Canada*, une preuve vivante qu'on peut être à la fois marin et homme du monde.

Dans la soirée, le chargement est complet, tous les colis sont

à fond de cale et les nouveaux passagers sont tous à bord. Et quand à 6 heures, les passagers sont réunis dans la salle à manger, d'un regard je puis juger de la physionomie définitive que présentera le *Canada* pendant les 12 ou 13 jours de traversée. L'aspect général ne se modifiera plus, tous les jours, et à chaque heure du jour, je rencontrerai les mêmes figures, je croiserai les mêmes personnes, je verrai les mêmes groupements, à table et sur le pont. Ces visages encore inconnus, nouveaux pour mes yeux, me seront familiers dans quelques jours ; peut-être même parmi toute cette foule bigarrée d'êtres indifférents aujourd'hui, venus de toutes les parties de l'Antillie : Panama, Surinam, la Trinitad, la Martinique, et enfin la Guadeloupe, y a-t-il pour moi de futures amitiés. Telles sont les réflexions qui me viennent et auxquelles je m'arrête, tout en faisant honneur au menu de ce soir,... cependant que le *Canada*, quittant la Pointe-à-Pître, met le cap sur l'Europe.

* * *

Conclusion

Virtuellement mon voyage est terminé et j'aurais pu aujourd'hui écrire le mot : fin. Mais je m'aperçois que pour finir un livre, un auteur peut être aussi embarrassé que l'écrivain dramatique arrivé à la dernière scène de son 5e acte.

Aussi bien ce voyage, qui manque à la fois d'incidents comiques et d'événements dramatiques, et qui pourtant eut parfois sa note pittoresque, a besoin d'un épilogue. Or l'épilogue, c'est la post-face obligée de tout livre qui se respecte, c'est la finale qui, suivant le mot du poète, couronne l'œuvre ; c'est la conclusion d'une étude, la sanction d'une thèse, la morale d'une histoire ; c'est la synthèse des chapitres précédents, la récapitulation des divers paragraphes, le résumé des divagations de l'auteur. C'est pourquoi l'épilogue, à mon avis, est aussi nécessaire que la préface, pour un livre qui n'a qu'une préten-

tion : être moral et instructif ; de plus, cela est d'un grand avantage pour les gens pressés, et Dieu sait s'ils sont nombreux à notre époque : ils peuvent se contenter de parcourir l'une et l'autre entre deux cigares, et affirmer ensuite sans mensonge qu'ils connaissent l'ouvrage : la pensée de l'auteur n'est-elle pas toute entière dans la première et la dernière page ?

Le chapitre présent constitue donc l'épilogue de mon récit. Mais, au rebours de ce qui se voit habituellement, cet épilogue sera vécu ; il ne sera pas une vaine dissertation tendant à faire avaler au lecteur récalcitrant des couleuvres de dimensions variées, ni une de ces opinions plus ou moins paradoxales, comme celles que certains auteurs cherchent à infuser à ce même lecteur, jugeant celui-ci parfaitement incapable de penser et de conclure par lui-même.

Non ; ce sera une page de mon voyage, la dernière et, sinon la plus intéressante, du moins la plus importante, puisque sans elle mon récit serait incomplet, manquerait de conclusion, apparaîtrait sans but et sans objet.

Ce n'est point d'ailleurs pour refaire à mon tour la description de cette classique traversée de Fort-de-France à Bordeaux. Oh ! non : mais comme cette dernière étape s'est accomplie dans des conditions particulièrement douloureuses, j'estime que le lecteur saura y trouver un enseignement salutaire, en guise de conclusion. Non que j'aie la prétention de faire la leçon à qui que ce soit ; il en est assez comme cela, sur la planète sublunaire que nous habitons, qui se croient obligés de faire la morale aux autres. Il est vrai que ceux-ci s'en moquent le plus agréablement du monde, d'où il résulte que, la plupart du temps, nos bons moralistes en sont pour leurs frais, ayant simplement fait de la bouillie pour les chats.

Ça ne fait rien, amis lecteurs ; vous en prendrez ce que vous voudrez, rien même, si cela vous agrée, mais j'irai tout de même de ma petite conclusion.

Et puis, après ce sera la fin irrévocable...

Ce n'est pas dommage, diront quelques-uns ! Je dis « quelques-uns » parce qu'il serait trop prétentieux de dire « tous. »

Cela semble paradoxal au premier abord, et cependant rien n'est plus vrai. S'il en était autrement, je semblerais admettre que tous mes lecteurs du début me sont restés fidèles jusqu'au bout. Or je n'ai pas cette outrecuidance ni cette naïveté ; je dois même m'estimer très heureux s'il en reste quelques-uns... *rari nantes...*

Bien plus, comme il convient, à mon estime, d'être toujours de l'avis du lecteur, je m'empresse de m'écrier avec lui : ce n'est pas dommage ! non pour les mêmes raisons, vraisemblablement; mais du moment que le résultat est le même, qu'importe le motif ?

Non ! vraiment, ce n'est pas dommage ! et le soupir de soulagement qui s'échappe de mes lèvres en même temps que ce cri du cœur, est aussi des plus sincères. Car enfin, s'il faut du courage pour lire quatre ou cinq cents pages de texte, combien davantage en faut-il pour les écrire, quand il était si simple de rester tranquillement à lire la prose des autres !

500 pages ! dire que je me suis laissé entraîner à écrire 500 pages, alors que mon intention première était de m'arrêter à la cinquantième ! Si le mérite se calculait au poids, je pourrais me mettre sur les rangs pour un des prix Montyon; par malheur, il n'en est point ainsi, et avec juste raison l'Académie s'empresserait de m'opposer le précepte de Boileau :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Car ce raseur, qui fit profession de mettre en vers la sagesse des nations, fait autorité sous le coupole de l'Institut, je me demande pourquoi.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire au Canada. Quel contraste, comme confortable, avec le *Georges-Croizé !* Et pour-

tant quelle misère et que de souffrances sur ce paquebot où je faillis passer vie à trépas ! Quel piteux retour ! Quelle débandade !

Combien de temps a duré la traversée ? Avons-nous eu des tempêtes ou une brise favorable ? Je n'en sais rien vraiment, j'avais bien d'autres préoccupations en tête que celle de la pluie ou du beau temps ; car de la Guadeloupe à Bordeaux, je me suis trouvé plongé dans l'anéantissement le plus complet, étranger à tout ce qui m'entourait, insensible à tout ce qui ne me concernait pas directement. Ainsi se trouvait vérifiée la prédiction de mes confrères de Cayenne : je n'étais pas du tout, comme je l'avais cru, délivré de la malaria, et deux semaines après la première, jour pour jour, une nouvelle crise éclatait, plus intense, broyant tous les organes de ma pauvre machine ; la malaria ne lâche pas sa proie aussi facilement. Alors que je commençais à reprendre mes forces, un second coup de massue m'allongeait de nouveau sur mon grabat, sans énergie, et presque sans connaissance.

Ce n'est pas tout à fait le coma, ce n'est pas encore l'agonie, mais déjà c'est pour mon pauvre cerveau l'obscurcissement de la nuit, c'est l'opacité d'épaisses ténèbres, les heures et les jours se succèdant sans que j'en aie conscience.

De sorte que cette dernière partie de mon récit n'est plus à proprement parler la fin de mon journal ; ce n'est plus une relation de voyage, c'est une page de médecine, un chapitre de pathologie, où le lecteur verra à quelles tribulations l'on s'expose en faisant de lointains voyages, et prendra une idée de ce qu'est le paludisme sur les bords empestés du Carsevenne.

Pendant dix jours, je suis retiré du nombre des vivants, cloîtré dans ma cabine comme au fond d'un tombeau, ne recevant de lumière et d'air pur que ce que veut bien laisser passer cette étroite lucarne, que hublot l'on nomme.

Pendant dix jours, j'agonise, ou à peu près, au milieu de la

plus affreuse solitude ; car, tout naturellement, le vide s'est fait autour de moi ;

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris,

a dit le poète, et c'est bien vrai.

Des amis ? J'en avais sur le *Georges-Croizé*, j'en avais à Cayenne, mais ici sur le *Canada*,

Ce sont amis que vent emporte,
Et il pleuvait devant ma porte.

De fait, j'avais eu à peine le temps de nouer quelques relations ; mais dès l'instant que j'étais malade, je redevenais pour tous un inconnu. Après tout, comment leur en vouloir ? Ce n'est pas amusant, la compagnie d'un malade ! et puis, sait-on jamais si le mal est ou n'est pas contagieux ? Il ne faut jamais braver le microbe, c'est la recommandation de l'immortel Pasteur. Car la microphobie, cette terreur superstitieuse des infiniment petits, qui sévit partout, en haut comme en bas de l'échelle sociale, sous tous les climats et sous toutes les latitudes, sur mer et sur terre, la microphobie, dis-je, est un des multiples bienfaits du grand homme. Si les malades souffrent et meurent dans l'isolement, si l'affection dans les familles cède devant la peur lâche du microbe, si le fils fuit son père, si la fille abandonne sa mère, si l'égoïsme est élevé à la hauteur d'une vertu, nous le devons à l'évangile Pasteurien ; il n'y a plus de dévouement, plus d'héroïsme en face de la mort, tout le monde tremble devant le bacille, le microscope régit tout, gouverne tout, commande à tout ; nous vivons dans des nuages de sublimé, dans des atmosphères d'acide phénique ; c'est le règne de l'antisepsie et de l'asepsie, c'est l'avènement de la morticolie, Pasteur est dieu, et sous sa bannière pontifient Brouardel et Duclaux, brûlant l'encens à pleines cassolettes. Et pendant que les peuples se ruent vers la nouvelle idole, l'homme qui réfléchit se demande comment le monde a bien pu vivre jusqu'à Pasteur ; quelle

Providence a bien pu le préserver des atteintes de tous ces microbes, en attendant le nouveau Messie !

Le 1er septembre, je m'étais réveillé aussi bien portant que possible. Le temps était superbe, le soleil brillait dans un ciel sans nuages ; pourtant la mer était dure et houleuse, de grandes vagues venant du large déferlaient contre le bateau qui oscillait et surtout tanguait désagréablement. Pour un ex-passager du *Georges-Croizé*, la chose était supportable ; mais pour les autres, qui n'avaient pas les mêmes motifs d'avoir le pied marin, les mouvements désordonnés du *Canada* étaient plutôt pénibles : aussi le pont se trouva-t-il bientôt désert, les passagers regagnant leur cabine les uns après les autres : le mal de mer ne s'avoue pas, il aura toujours un côté ridicule, je ne sais pourquoi.

A l'heure du déjeuner, la salle à manger était presque vide, et moi-même j'avais été obligé de quitter la table avant le dessert. Allais-je donc à mon tour payer mon tribut à Neptune ? J'aurais le mal de mer, après avoir résisté sur le *Georges Croizé* à toutes les brises et à toutes les houles, après avoir bravé tous les roulis et tous les tangages ? et Dieu sait si on roulait et si l'on tanguait sur le bateau que commandait le cataine Baudelle !

Quand il me vit passer pâle et tremblant sur mes jambes, le docteur Mossmann me dit ironiquement : « *Tu quoque ?* Je vous croyais plutôt, mon cher confrère, un navigateur endurci !... » Certes, il eut mieux valu pour moi que les quolibets inoffensifs de mon confrère fussent justifiés ; mais, hélas ! c'était plus grave.

J'allai m'étendre sur ma couchette, grelottant de froid dans cette atmosphère de canicule, (mon thermomètre marquait dans ma cabine 41°), claquant des dents, comme si j'eusse reçu à jet continu une douche d'eau glacée, m'enfouissant sous des monceaux de couvertures comme si le *Canada* se fut trouvé égaré

parmi les banquises du Pôle. C'était le frisson, l'horrible frisson, précurseur des hautes températures paludéennes.

Depuis ce jour jusqu'à notre entrée dans la rade de Santander, je ne me relevai plus, je ne montai plus sur le pont, cloué sur mon lit par des accès de 40 heures de durée, qui se succédaient à 48 heures d'intervalle, avec la régularité mathématique d'un chronomètre, et ne me laissaient que 3 à 4 heures de répit, à peine le temps de souffler, de respirer... et d'espérer. Ah ! les agréments périodiques de la fièvre tierce et les gaietés de l'accès pernicieux! Pouah ! les émotions de l'hématurie et les hallucinations du cerveau en délire ! Oh ! ces sensations alternatives de froid sibérien et de chaleur dévorante, puis cette résolution subite de l'accès en des flots de sueurs âcres, en des ruissellements de liquide mal odorant ! tous les pores de la peau semblent alors autant de cataractes, qui transforment la cabine en étuve et le lit en baignoire.

Le malade ordinaire, celui qui est étranger aux choses de la médecine, ne connaît pas, et ne connaîtra jamais tous les raffinements douloureux que comporte la maladie ; mais pour le moribond qui se trouve doublé d'un médecin, qui analyse chaque sensation, dissèque chaque symptôme, qui suit pas à pas l'évolution de son mal et sait ce que renferme de menaces une température de 41° centigrades, qui à chaque ascension de la colonne mercurielle, sent son cerveau se vider ; qui voit son sang fuir par des voies inaccoutumées, qui, par surcroit, constate l'impuissance de la quinine, de l'antipyrine et de toutes ces choses en *ine* inventées pour la plus grande mystification des pauvres mortels; qui enfin, à chaque retour du frisson, se dit, non sans raison : « Voilà peut-être l'accès qui va m'emporter ! » oh ! pour celui-là, on peut dire que les sensations sont doubles. Sans doute il ne montre pas cette inquiétude, cette agitation d'esprit, en un mot cette crainte de la mort qu'on rencontre chez le malade ordinaire et qui résulte de l'ignorance même de son

état.. Il sait que la mort est simplement la dissociation d'un groupe d'atomes, la fin d'une évolution appelée vie ; et comme la chose lui est familière, il reste calme et, parce qu'il sait, il attend avec sérénité et patience, suivant plutôt avec curiosité les diverses phases du phénomène.

Je pense que tel doit être l'état d'âme de tout médecin en face de la mort ; tel fut le mien, en tout cas, pendant ces dix jours où je me demandais quotidiennement qui l'emporterait des microbes ou de moi. Ce que j'éprouvais alors n'était pas un sentiment de crainte, c'était plutôt une souffrance, souffrance morale ajoutée à la douleur physique. Il m'était pénible de penser que j'allais quitter cette vie sans avoir revu les miens, je souffrais en songeant au coup terrible que porterait dans ma famille la fatale nouvelle ; l'idée que je m'en allais, en laissant inachevée ma tâche sur cette terre, m'était douloureuse, et la perspective de servir de pâture à une bande de requins m'était particulièrement odieuse. Voilà quelles étaient mes pensées et mes préoccupations.

Quand je dis que je suis resté seul dans ma cabine, sans visites et sans amis, ce n'est pas tout à fait exact, et E. Martin serait en droit de me reprocher mon ingratitude, car il ne manqua pas un seul jour de venir passer une heure avec moi, cherchant à me bercer d'illusions. Je reconnais qu'il fit tout son possible pour me donner le change sur mon état. C'était d'ailleurs en pure perte, car je me rendais parfaitement compte de ma situation et lui-même cachait mal l'inquiétude qu'il ressentait à mon endroit. Je vis même une fois une larme perler dans ses yeux : ce fut le jour où, par le travers des Açores, je lui fis mes suprêmes confidences et mes dernières recommandations. Il n'osa pas refuser, n'ignorant pas que la catastrophe était possible un jour ou l'autre. Catastrophe !... pour moi seul, bien entendu, et qui n'aurait troublé en rien l'évolution mondiale.

Hélas ! oui, il en est ainsi. L'homme naît, passe et meurt,

sans que l'harmonie des choses soit dérangée. Si j'étais mort ce jour-là, le *Canada* aurait continué sa route comme devant, le soleil se serait couché à la même heure, et la terre aurait continuer de tourner dans l'espace, comme si de rien n'était, tellement est petite la place que nous occupons dans le vaste Univers !

Cette scène de confidences suivit une visite que me fit le capitaine : ce n'est pas de bon augure, la visite d'un capitaine à un simple passager, c'est un peu comme celle du prêtre. Le docteur Mossman lui avait dit, entre autres choses : « Venez voir un beau cas de fièvre du Carsevenne », et il était venu voir un superbe échantillon pathologique, pendant qu'il en était temps encore,... et comme les mêmes circonstances engendrent les mêmes banalités, qu'on soit sur mer ou sur terre, lui aussi se crut obligé de me servir quelques paroles d'encouragement, tout comme mon ami E. Martin. Ce n'était, on le pense bien, que de l'eau bénite de cour ; il était du reste d'un esprit trop fin pour ne pas remarquer que c'était peine perdue ; en outre, il se sentait sans autorité, lui marin, pour discuter thérapeutique et pronostic avec un médecin, fut-il déjà aux trois-quarts mort. Aussi était-il facile de voir qu'il parlait sans conviction. Je lui sus gré néanmoins de sa démarche : j'étais si seul ! et les jours de douleur semblent si longs !

Dans la détresse où je me débattais, une chose cependant m'étonnait, et aussi m'empêchait de me laisser aller à une complète désespérance, c'était de ne pas recevoir la visite du père Joseph. Lié d'amitié comme il l'était avec E. Martin, le père jésuite n'ignorait certainement rien de mon état : pourtant je ne l'avais pas vu encore. Etait-ce indifférence ou discrétion ? attendait-il que je le fisse demander ; ou craignait-il de perdre son temps avec le mécréant que je devais être ? les médecins ont une telle réputation d'incrédulité ! Je ne sais ; mais il me semble que si j'eusse manqué le paradis, c'eût été quelque peu de sa

faute et j'aurais été en droit de lui reprocher, là-haut, sa tiédeur apostolique.

Un jour cependant, j'eus une émotion plus vive : ce fut lorsque j'appris le décès de la bonne sœur embarquée à Saint-Pierre. La pauvre femme avait fait la suprême plongée et son misérable corps, enfermé entre quatre planches, avec un sac de sable aux pieds, flottait en ce moment entre deux eaux, par 39° de latitude et 45° de longitude, attendant que quelque requin affamé se chargeât de la sépulture définitive. L'événenement n'avait rien d'imprévu pour moi, et pourtant ce jour-là, il me sembla qu'un petit frisson, qui n'avait rien de commun avec la malaria, me parcourait les veines des pieds à la tête, faisant dresser mes cheveux tout droits sur mon crâne, du synciput à l'occiput. Eh ! quoi, pensais-je, mon tour est peut-être venu ! aujourd'hui, demain, dans 48 heures, je pourrais rejoindre la sœur ! nous irions, comme dit Horace, faire un petit voyage à travers l'immense plaine liquide !

Cras ingens iterabimus œquor !

Brr !... votre société me serait sans doute fort agréable, ma sœur ; seulement l'endroit me paraît plutôt mal choisi. Et puis, ce n'est pas du tout dans mon itinéraire. Nous ne sommes plus du reste au temps de Jonas, où l'on pouvait s'offrir des excursions dans le ventre des baleines, et en revenir sans préjudice pour sa peau ; non, les temps sont changés, ces fantaisies-là ne sont plus de notre époque ; je préfère attendre, ma sœur.

C'est le garçon préposé aux cabines de premières qui m'apprit maladroitement cette nouvelle, que E. Martin m'avait jusqu'alors soigneusement cachée. Pourquoi ? il redoutait probablement pour moi le petit frisson dont j'ai parlé. Brave ami !

C'était d'ailleurs un bon type que ce garçon de cabine, qui cumulait auprès de moi le rôle d'infirmier et les fonctions de valet de chambre. Obligeant, serviable, toujours prêt, à toute

heure du jour et de la nuit, à répondre à l'appel de ma sonnerie, Emile (il s'appelait Emile) fut d'un dévouement auquel je ne saurais trop rendre justice et que je ne reconnaitrai jamais assez.

Pourtant, en dépit de tant de zèle, Emile n'était pas mon compagnon le plus assidu. J'en avais un autre, moins utile sans doute, mais plus fidèle, et qui venait régulièrement distraire mes longues heures de souffrances, mes longues nuits d'insomnie surtout.

Jusqu'ici j'avais trouvé des amitiés principalement parmi les bipèdes ; j'en avais même compté quelques-unes parmi les bêtes à quatre pattes, témoin mon pauvre Black dont la société m'eut été si précieuse en ce moment ; mais pour me faire un ami d'un simple insecte, d'un vulgaire animalcule à 6 pattes, il m'a fallu faire ce voyage en Guyane. Il a fallu surtout ce concours de circonstances qui fit de moi, à 1000 lieues de mon foyer, l'être le plus abandonné qui fut sur la machine ronde.

Dans ces conditions spéciales, il me fut permis d'observer que dans ce monde des bêtes à 6 pattes, il n'est pas que des individus malfaisants, comme les moustiques et les bousouanes, de cuisante mémoire ; non, certes, il en est encore de sympatiques, et même susceptibles d'attachement. Mon nouvel ami était un simple coléoptère, scarabée par le port et charançon par la couleur, un vulgaire coléoptère portant six pattes velues, articulées, mordorées, et des élytres brillantes et noires comme les ailes d'un corbeau.. ou comme un manteau de deuil ; en somme un hanneton qu'on aurait trempé dans l'encre. Il n'était pas beau, certes ; la nature ne l'avait point paré de ces vives couleurs que l'on admire sur la carapace de ses frères et sœurs, les éphémères, les cantharides ou les coccinelles ; c'était un de ces insectes que l'homme est toujours prêt à écraser du bout du pied, et que moi-même j'aurais peut-être mis à mal en d'autres temps ; mais sous l'influence de quelque pressentiment, poussé

par je ne sais quelle sympathie mystérieuse, je lui accordai tout de suite ma protection ; dès notre première entrevue, le pacte était scellé : nous étions amis.

Comment était-il sur le *Canada* ? était-il originaire de France ou des Antilles ? depuis combien de temps avait-il élu domicile dans ma cabine ? avait-il fait plusieurs fois déjà la traversée de l'Atlantique ? Voilà des questions auxquelles seul mon compagnon eut pu répondre ; malheureusement il lui manquait la parole. Le jour où les bêtes parleront, que de choses curieuses nous apprendrons !

Si ma sympathie fut acquise dès le premier jour à l'innocente bestiole, je ne saurais dire que la réciproque fut vraie, ce jour-là du moins.

Au contraire, le timide insecte ne s'aventura à travers ma cabine qu'avec la plus extrême circonspection ; par les mille facettes de ses yeux immobiles, il explorait ma chambre dans tous les sens ; de ses longues antennes toujours en mouvement, il fouillait l'atmosphère, n'avancant d'un pas que lorsqu'il s'était assuré de l'absence de tout danger.

J'avais plaisir à le voir trottiner sur le marbre de ma toilette, fureter dans tous les coins, à la recherche de quelques miettes oubliées, prêter l'oreille à tous les bruits (un scarabée a-t-il des oreilles ? oui, sans doute, car mon ami n'était pas sourd, la chose est certaine) et disparaître brusquement à la moindre alerte, se dissimulant dans quelque coin obscur jusqu'à la disparition du danger.

J'avais tout loisir d'observer ses allées et venues, toutes ses marches et contre-marches, et de voir qu'à ces divers actes présidait une intelligence, que tous ces mouvements étaient parfaitement coordonnés en vue d'un but. Sans hésitation, mon coléoptère était une bête qui raisonnait.

Le premier jour, ou plutôt le premier soir, car il ne faisait son apparition qu'après le soleil couché, il avait eu incontes-

tablement peur de moi. Il savait sans doute (toutes les bêtes savent cela d'instinct) que l'homme est le plus sanguinaire des animaux de la création, le plus malfaisant des êtres qui vivent sur terre, celui qui tue pour tuer, sans besoin, sans autre motif que le plaisir d'affirmer sa puissance. Le tigre est plus magnanime.

Il avait donc raison de se méfier. Aussi malgré le désir qu'il semblait avoir de pousser plus loin son exploration, il hésita longtemps à sortir de sa cachette. Mais enhardi à la fin par le silence, voyant que je ne bougeais pas de mon lit, il fut bientôt convaincu que je n'étais pas un ennemi, et que mes intentions à son égard n'avaient rien de malveillant (tous les jours je lui préparais son dîner dans un coin de la cabine) ; il s'avançait alors un peu plus, toujours prudemment, et son corps noir se détachait sur le Ripolin des boiseries, comme une note de musique sur du papier blanc.

Et alors, la défiance disparut insensiblement; mon coléoptère prit tous les jours un peu plus de hardiesse, se familiarisa avec ma présence et il finit par se comporter dans ma cabine comme s'il en eut été l'unique occupant. Bien plus, au bout de quelques jours, son indifférence fit place à une indéniable sympathie ; à des signes non équivoques, je reconnus qu'il avait de l'attachement pour moi. Cela peut sembler extraordinaire, et cependant, pourquoi pas? l'attachement est une qualité moins rare chez les animaux que chez les gens. Certes oui ! cet insecte minuscule, cette misérable petite bête rampante et craintive montrait de véritables prévenances à mon égard. Avait-elle compris que j'étais malade? Je le crois, j'en suis même certain, car ses allures, se pliant aux diverses circonstances, devinrent celles d'un animal doué d'intelligence: un caniche n'eut pas mieux fait.

Quelque fois je feignais de reposer et de fermer les yeux : alors à travers mes paupières mi-closes, je voyais mon ami à

6 pattes, aller doucement, à pas comptés, comme s'il eut craint, par des mouvements trop bruyants, de troubler mon sommeil ; puis au premier mouvement que je faisais, il s'arrêtait, semblait écouter, et son opinion étant probablement faite que j'étais éveillé, il partait vivement, courait dans tous les sens ; je comprenais parfaitement qu'il était content, c'était probablement sa manière à lui de manifester sa joie, comme d'autres gambadent, trépignent sous l'influence de sentiments joyeux. Et pourquoi les animaux, même les plus infimes, n'éprouveraient-ils pas comme nous des sensations gaies ou tristes ? pourquoi n'auraient-ils pas leurs joies et leurs douleurs ? Nous ne sommes plus au temps de Descartes ; la théorie de l'automatisme est une curiosité d'un autre âge, ceci a tué cela, et l'erreur d'hier est la vérité d'aujourd'hui.

Ah ! père Joseph, pourquoi n'êtes-vous pas venu me convertir ? Voilà pourtant un beau sujet pour discourir, un joli thème à discussion : de l'âme chez les animaux !

Tous les soirs, mon coléoptère revint, toutes les nuits il parcourut ma chambrette du haut en bas et de long en large, courant sur les parois ou collé au plafond, content de vivre, heureux peut-être d'avoir rencontré le premier bipède qui ne lui témoignât pas d'aversion.

Dès que le soleil était couché, que tout était devenu calme sur le *Canada*, que le va-et-vient des passagers avait cessé, que seul, au milieu de la nuit profonde, se faisait entendre le ronflement des machines, mon coléoptère faisait son apparition ; et il était devenu tellement familier qu'il montait maintenant jusque sur ma couchette ; puis un beau jour, c'était le 10 septembre, il manqua au rendez-vous. En vain, mes yeux le cherchèrent du plancher au plafond, son noir mantelet resta invisible. Le lendemain, il ne se montra pas davantage et quand, le 12, je quittai le *Canada*, je n'avais pas revu mon gentil compagnon. Que lui est-il arrivé ? A-t-il émigré dans une autre

cabine ? Ou bien dans ses courses vagabondes, s'est-il égaré au dehors, sans pouvoir retrouver ma porte ? A-t-il fait quelque fâcheuse rencontre, et quelque malencontreux l'a-t-il écrasé sous sa botte ? Je ne sais, mais le 10 et le 11 septembre, la nuit me sembla plus triste, les heures plus longues ; je me sentis plus seul. Dire que je souffris de l'absence de ce minuscule vermisseau pourrait paraître excessif ; néanmoins j'éprouvai un véritable serrement de cœur : n'était-ce pas un ami, un compagnon de misère, qui me faisait défaut tout d'un coup ? Et puis, faut-il tout dire ? Ma conscience n'était pas tranquille : tout en demandant mon ami aux échos d'alentour, je me demandais si moi-même, je n'étais pas l'auteur de cette subite disparition ; si mon coléoptère n'avait pas été victime de mon imprévoyance.

C'était le 10, en effet, que la bestiole n'avait pas paru à l'heure accoutumée ; or le 9, voici ce qui s'était passé :

Nous étions, ce jour-là, dans le voisinage des Açores, ce groupe de 9 îles qui sont les derniers vestiges de l'antique Atlantide et qui appartiennent actuellement au Portugal ; îles fortunées où règne un perpétuel printemps et qui seraient le plus délicieux des séjours, si elles n'étaient le rendez-vous de tous les vents et de tous les courants marins. Le climat y est des plus doux, mais la mer y est le plus souvent agitée ; la brise est toujours tiède, mais elle devient trop souvent tempête, ouragan, cyclone : la terre y produit en abondance des céréales, des fruits et des vins renommés, mais le sol est trop souvent ravagé par des secousses volcaniques. Les parages des Açores sont comme les parages d'Ouessant : hérissés de brisants, semés de remous et de tourbillons, balayés par des vents violents.

Les grands vaisseaux comme le *Canada* se jouent de ces houles et de ces tempêtes, mais cependant ils dansent sur les flots comme des fétus de paille et sont ballottés dans tous les sens comme les plus frêles esquifs.

Aussi, malgré la chaleur, le capitaine avait-il donné l'ordre de fermer tous les hublots et de retirer toutes les manches à air (1). Sage précaution sans laquelle, avec la houle qui régnait dans ces parages, les cabines auraient été vite inondées.

J'avais obtempéré, comme les autres, pour commencer... mais avec la fièvre qui me brûlait, j'avais tant besoin d'air frais que, dès la première nuit, j'avais trouvé le moyen de rouvrir la petite fenêtre ronde, sans la clé spéciale ; sitôt que le matelot chargé de la fermeture générale, était passé, je replaçais au plus vite mon ventilateur, pour ne le retirer qu'au matin, avant le retour du préposé aux hublots.

Enfantillage de collégien ! gaminerie d'étudiant ! suprême imprudence qui pouvait compromettre la sécurité du navire et de ses passagers ! diront certains grincheux, sempiternels contempteurs de l'humanité, personnages à l'aspect grave et morose qui ne trouvent jamais rien de bien que ce qu'ils font, et devant qui personne n'a jamais trouvé grâce. Rassurez-vous, ô sages redresseurs de torts, éternels Don Quichotte à la lance toujours en arrêt ; de danger, il n'y en avait guère que pour le mobilier de ma cabine ou la literie de ma couchette, l'eau de mer n'étant pas précisément douée de propriétés conservatrices. La sécurité du navire ? Elle n'était pas en jeu, je suppose..... avant que le *Canada* ne vint à sombrer, il eût fallu d'abord que, dans ma chambrette, il y eût au moins six pieds d'eau, ce qui ne se serait pas accompli comme cela, en un tour de main, sans protestation de ma part. Si quelque inondation devait jamais se produire, ce ne serait que par l'étroite ouverture d'un hublot, et par intermittences. Dès lors, j'avais tout le temps d'observer, de voir venir...

---

(1) Sorte d'entonnoirs en toile qui s'adaptent aux hublots et servent à ventiler les cabines.

Quant à la literie et au mobilier, c'était bien le cadet de mes soucis, et il est à croire qu'ils en ont vu bien d'autres. Bref, un peu d'air frais valait bien quelques risques, voire même une imprudence.

Pour commencer, tout se passa le mieux du monde, et l'événement parut me donner gain de cause contre l'avis du capitaine : le bateau tanguait et roulait fortement, c'est vrai; mais ne penchait point assez pour embarquer par les hublots. Déjà je me félicitais de mon ingéniosité, qui me permettait de respirer alors que les autres passagers, chassés de sur le pont par le vent ou le mal de mer, se laissaient cuire naïvement. Hélas ! cela ne devait pas durer longtemps, le capitaine avait raison, il était plus sage de fermer portes et fenêtres.

C'est dans la nuit du 9 au 10 septembre qu'il me fallut changer d'avis... et cuire à l'instar des camarades. J'étais au milieu d'un terrible accès de fièvre, le plus violent, je crois, de tous ceux que je subis sur le *Canada* ; je m'étais endormi, bercé par les grandes ondulations de la mer Atlantique, et, sous l'influence de mes 41° centigrades, je rêvais une suite d'histoires plus imbéciles les unes que les autres, quand soudain sommeil et rêve furent interrompus par un fracas formidable, dont toute ma cabine trembla ; il me semblait qu'autour de moi tout se cassait, s'écrasait, se pulvérisait. Une énorme gerbe d'eau salée passant en trombe à travers le hublot s'aplatissait sur ma couchette, engloutissant tout sous sa masse, contenant et contenu ; une colonne liquide projetée violemment, comme par quelque pompe gigantesque, emplissait ma cabine, et cette douche s'abattait comme un coup de massue sur mon pauvre corps amaigri et brisé par la fièvre. Ce n'était pas une trombe, ce n'était pas la foudre, c'était seulement une vague un peu plus haute que les autres qui s'engouffrait par l'ouverture laissée béante, et saccageait tout sur son passage, remplissant ma cabine de bruit et de désordre.

Quel spectacle ! A voir l'état de ma chambrette, les menus objets renversés pêle-mêle, les parois ruisselants d'eau salée, on eut dit qu'un cataclysme avait passé chez moi ; c'était l'abomination de la désolation.

Bast ! le premier mouvement de stupeur une fois passé, l'aventure me parut plutôt plaisante ; l'eau était tiède, et comme mon épiderme brûlait encore sous 41 degrés de fièvre, je trouvai, en fin de compte, l'aspersion plutôt agréable et rafraîchissante. Aussi sans récriminer, sans tempêter d'aucune façon, je me contentai de m'ébrouer et de changer mon linge humide pour du linge sec, tout en riant de ma mésaventure.

Cependant loin de diminuer, il me semblait que le roulis allait toujours en s'accentuant ; les vagues s'enflant de plus en plus, se brisaient sur le flanc du navire avec un bruit plus intense ; aussi hésitais-je à laisser mon hublot plus longtemps ouvert, mais il faisait si chaud, et je sentais un tel feu circuler dans mes veines, que j'avais bien envie de risquer une seconde douche : je ne l'attendis pas longtemps.

Il y avait à peine dix minutes que la rafale était passée, qu'un nouveau paquet de mer faisait irruption par le hublot, traversant ma chambrette comme un boulet de canon, et s'écrasait de nouveau sur mon lit. Ah ! cette fois la mesure était comble ! ce n'était plus une douche cela ! c'était une inondation ; ce n'était plus un bain, c'était une vraie noyade, et mon lit même n'était plus un lit : rempli d'eau jusqu'aux bords, avec, trempant dedans, toute la garniture de la couchette, on eût dit plutôt une cuve de blanchisseuse où quelque hasard imbécile m'aurait fait choir.

Je n'étais pas revenu de ma stupeur, je n'avais pas eu le temps de me sortir de cette situation burlesque, qu'une troisième décharge m'arrivait en pleine poitrine et changeait en désastre mon équipée première. Ma chambre était devenue un lac, et l'eau obéissant aux mouvements du bateau, roulait d'une paroi

à l'autre, balayant le plancher dans tous les sens avec un bruit de clapotement tout à fait comique.

Il n'y avait plus à hésiter; je me précipitai aussi vite que mes forces me le permettaient, à travers cette lagune qu'était devenue ma cabine, et je fermai vivement le hublot pour éviter une quatrième invasion.

Il était temps ; à peine la vitre était-elle assujettie dans son cadre, que les coups de bélier se succédaient sur le verre, dont l'épaisseur, heureusement, pouvait défier toutes les tempêtes. Il ne me restait plus qu'à réparer le désorde de ma cabine et de ma toilette, ce que je fis avec le concours d'Emile. Le brave garçon m'apporta un autre matelas et, en outre, crut devoir me conseiller de tenir désormais mon hublot fermé. Parbleu ! Je n'avais aucune envie de recommencer l'expérience, et sa recommandation était parfaitemet inutile.

C'est à partir de cette nuit que je n'ai plus revu mon compagnon à 6 pattes, mon coléoptère aux ailes noires et aux antennes toujours frétillantes. A-t-il été victime de cet envahissement de notre commun domicile ? A-t-il été noyé ? Je le crains.

En effet la catastrophe se produisit juste à l'heure où habituellement la pauvre bestiole faisait son apparition. Voilà pourquoi j'éprouvai non pas seulement un regret, mais comme un remords ; je me considérais comme l'auteur de la mort de mon camarade, auteur bien involontaire sans doute; mais sans mon imprudence, mon coléoptère serait encore là à égayer mes nuits sans sommeil.

Et maintenant, toute cette histoire de scarabée aux ailes noires, de charançon courant sur les parois de ma chambrette et veillant sur moi comme un chien fidèle, n'est-elle pas le fruit de mon imagination en délire? L'insecte a-t-il existé autre part que dans mon cerveau en ébullition? Ce n'est pas impossible, et ce coléoptère n'était peut-être qu'un vulgaire hanneton ; en effet, chacun sait avec quelle facilité les hannetons, tout comme

les araignées, élisent domicile sous les crânes humains, surtout quand ils sont chauffés à 41 degrés centigrades.

Je ne conserverais même aucun doute à cet égard si ma pauvre cervelle se fut trouvée, comme d'autres, imprégnée de vapeurs d'alcool. Mais cette explication m'échappait, puisque depuis mon départ de France, l'eau était ma seule boisson. Et j'en étais bien puni ! Aurait-il raison cet ivrogne qui prétendait que l'eau, détestable à l'estomac, était un liquide seulement bon pour l'usage externe?

En tout cas, je suis une preuve vivante et frappante que la vertu n'est pas toujours récompensée, ce dont je me suis toujour douté, du reste ; et sans cette observation méticuleuse des règles de l'hygiène microbienne, fruit de cette fin du XIX^e^ siècle, je n'en serais pas là. Si au lieu d'eau, j'avais bu du vin, je n'aurais pas pris la malaria. Sans doute, j'ai évité l'alcoolisme, mais j'en suis bien plus avancé, puisque je me débats aujourd'hui contre le paludisme. C'est ce qui s'appelle tomber de Charybde en Scylla. Et maintenant, ô buveurs d'eau, mes frères, que mon aventure vous serve de leçon ! *Et nunç erudimini !*

En attendant, j'étais cloué sur mon lit de douleur pour avoir suivi trop à la lettre les principes de la Faculté ; tous les deux jours, j'étais pris d'un accès de fièvre paludéenne, de cette fièvre que seuls connaissent bien les médecins coloniaux, et qu'ils redoutent en toutes circonstances. C'est surtout en matière de malaria qu'il convient de ne pas trop se fier aux apparences, car ce qui est bénin la veille peut être mortel après vingt-quatre heures, en dépit des médecins et de la médecine, malgré la quinine et toutes les drogues de la pharmacopée. Tout ce que la science a pu faire jusqu'ici, c'est d'appeler ces cas-là des accès pernicieux, un mot qui sonne lugubrement aux oreilles du patient. Le médecin qui le prononce, semble prononcer une condamnation à mort.

Pour moi, je ne me faisais aucune illusion sur mon état ;

j'avais le cerveau encore assez lucide pour reconnaître que j'avais une fièvre pernicieuse, et parmi les pernicieuses, une des plus malignes, puisque la fièvre hématurique est considérée comme telle ; je savais le danger que me faisaient courir ces hémorrhagies répétées ; je savais aussi, hélas ! l'impuissance de la médecine.

Le docteur Mossmann avait beau me dire en regardant à chacune de ses visites le corps du délit : « C'est de l'acide urique, ce n'est pas du sang » ; ses dénégations me laissaient incrédule ; elles n'avaient pour but, c'était visible, que de me cacher ma véritable situation. C'était d'une bonne âme, mais vraiment il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour voir que mon sang coulait à flots.

A flots... cette image n'est peut-être pas des plus exactes, mais comment traduire en langage courant cette expression technique d'*hématurie*, inventée par quelque pédant féru de grec... et de pudibonderie ? Ah ! nos pères n'avaient pas de pareils scrupules ; et dans nos vieux traités de médecine, si un chat s'appelait un chat, l'hématurie... décidément, il n'y a que Rabelais pour faire passer ces mots là. Moi, j'y renonce.

Il faut vivre avec son siècle, n'est-ce pas ! Or, notre siècle sur son déclin a de ces pudeurs... ou de ces hypocrisies ! Je m'en tiens donc à « hématurie », le seul mot que les bienséances me permettent d'écrire, le seul que les dames peuvent lire sans rougir.

Toutefois si le mot importe peu, la chose était loin de m'être indifférente, et j'éprouvais une impression des plus désagréables à voir du sang,... mon sang remplir ce vase... où l'on a coutume de déposer tout autre chose. Et je faisais chaque fois une grimace !

Si du moins je n'avais eu que ces hémorrhagies ! mais il y avait encore ces 41° où je faisais monter, chaque fois, le mercure du thermomètre ; il y avait ces sueurs énormes qui ter-

leur et de sueurs ; ils s'offrent généreusement ensuite 40 heures de répit, pendant lesquelles ils peuvent refaire leurs forces. Mais moi, sans doute parce que j'étais de la maison, cela ne me suffisait pas, il me fallait le maximum, le grand jeu : 44 heures de fièvre, 4 heures de repos, voilà quel était mon lot.

Il faut avoir vu ces fièvres des colonies pour en avoir vraiment une idée, et l'on aurait tort de les juger seulement d'après les exemples réduits que peuvent offrir quelques contrées de France, comme la Bresse et la Sologne.

D'abord le frisson, l'horrible frisson qui agite les membres comme si une forte décharge électrique les traversait, qui secoue les mâchoires et les choque l'une contre l'autre comme une paire de castagnettes; puis cette chaleur, atroce, dévorante de 40°, 41° centigrades, qui fait penser à une nuée de fourmis acharnées après votre épiderme ; et, enfin, pour terminer, ces sueurs abominables où le corps semble fondre en eau, où la peau fume comme une chaudière en ébullition ; ces sueurs qui inondent tout, qui pourrissent tout et qui, par dessus le marché, empuantissent l'atmosphère tout autour de vous.

Aussi, après chaque accès, je restais comme anéanti ; chaque jour, je sentais ma résistance s'affaiblir, et fatalement le moment approchait où le mal serait le plus fort ; alors ce serait le délire, ce serait le coma, l'agonie... et puis la fin de tout! Quand ? aujourd'hui? demain? je ne pouvais dire le jour au juste, mais le dénouement me paraissait inévitable.

Heureusement, ce que n'avaient pu faire les médecins, le hasard se chargea de l'accomplir ; cette fièvre, dont la quinine n'avait pu venir à bout, la triple douche inattendue de la nuit du 9 septembre la fit disparaître brusquement, ce qui donna raison au proverbe :

« A quelque chose malheur est bon. »

A dater de ce jour, je n'ai plus connu, ni la fièvre, ni l'hé-

maturie, et si mon scarabée lui-même n'est pas revenu, c'est que c'était sans doute une simple hallucination.

Le changement à vue s'était opéré en vue des Açores. Aussi les Açores s'éloignaient-elles sans que j'eusse pu jeter un simple coup d'œil sur ces îles fortunées, véritable paradis terrestre pour le voyageur, dit-on, Eden sans pareil pour le chasseur. Je le regrette maintenant; mais à ce moment je ne songeais guère à contempler le paysage; et puis, il faut bien le dire, alors que je croyais bien ne jamais revoir la France, les Açores n'avaient pour moi qu'un attrait bien mitigé. A quoi bon? me disais-je. Du reste dans quelles conditions aurais-je pu les voir, ces îles? A travers l'ouverture minuscule d'un hublot? il ne fallait pas songer à monter sur le pont, n'est-ce pas? cela m'était complètement impossible, oui, même avec l'aide d'un ami. Alors, à quoi bon? Le plaisir, à supposer qu'il y eut plaisir, de contempler de loin ces îles, ne pouvait compenser la fatigue que je ne manquerais pas sûrement d'éprouver.

Qu'importe après tout ! cette fameuse nuit paraissait m'avoir apporté la guérison, c'était le principal ! Tout d'abord rien ne parut changé dans mon état, et l'accès de fièvre, au milieu duquel je reçus par trois fois cette douche homérique, ne fut même pas écourté. Ainsi que les autres, il se termina vers midi par une sueur énorme, un vrai déluge; seulement à l'heure où j'attendais le frisson de l'accès suivant, le frisson ne vint pas. Quatre heures, puis cinq heures sonnèrent et je fus tout surpris de ne pas avoir froid, de ne point entendre claquer mes dents, de ne point sentir mes bras et mes jambes agités du tremblement habituel. A 8 heures, rien ; à 9 heures, toujours rien.

J'avais peine à en croire mes sens. N'étais-je pas le jouet d'une illusion? N'était-ce pas un effet du délire? Pourtant Emile était là qui se réjouissait avec moi. Je m'endormis et cette nuit-là, mon sommeil ne fut troublé par aucun cauche-

mar ; aucun coléoptère, hanneton ou scarabée, ne vint se promener sur les parois blanchies au Ripolin de ma cabine.

Le lendemain, quand je m'éveillai, il me sembla qu'il y avait quelque chose de changé en moi ; je me sentais tout dispos avec une lueur de gaieté sur le visage. Ce n'était donc pas une illusion ?

La fièvre qui revenait tous les deux jours avec la régularité d'un chronomètre, n'avait pas reparu et, d'après le Dr Mossmann, ne reviendrait jamais plus ; une fois en France, je pouvais bien me considérer comme hors d'atteinte, n'est-il pas vrai ? Le Carsevenne est si loin !

J'entrais en convalescence, et bientôt toutes ces histoires de malaria et de moustiques, de marais et de paludisme, de quinine, d'antipyrine et autres drogues *ejusdem farinæ* ne seraient plus qu'un mauvais souvenir ; Cayenne, le Carsevenne, le *Georges-Croizé*, un rêve, ou plutôt un cauchemar.

A propos de rêve, je ne voudrais pas clore mon récit sans raconter celui que je fis sur la fin de mon voyage. Était-ce le 10 ou le 11 septembre ? Je ne sais, tant mes souvenirs sont vagues, quand il s'agit du *Canada* ; tant la réalité se confond dans ma mémoire, avec ce qui fut mensonge des sens ou hallucination du cerveau.

En tout cas, ce rêve se place entre mon dernier accès de fièvre et mon arrivée à Bordeaux ; il représente pour moi, une étape, il marque une transition entre cet état demi-comateux, demi-délirant où je restai plongé tout le temps de mon séjour sur le transatlantique, et mon réveil sur la terre de France.

Au reste, la date n'y fait rien ; ce qui importe, c'est le fait, ou plutôt ma vision, la voici :

Donc, je rêvais que j'étais au théâtre. C'était quelque part aux Antilles, à Fort-de-France, à Saint-Pierre... ou ailleurs, car le propre des songes est de manquer de précision. Comme spectateurs, tous les passagers du *Canada :* hommes, femmes, enfants;

des créoles et des Français de France, des militaires et des marins ; puis les officiers du bord, les matelots, etc. La salle bourdonne sous les conversations des assistants, comme une ruche au printemps, quand tout à coup la toile se lève sur un décor splendide, éblouissant. Ni à l'Opéra, ni au Châtelet, ni à l'Éden, de fastueuse mémoire, je ne me rappelle avoir vu quelque chose d'aussi merveilleux. C'était un spectacle inoubliable, un panorama absolument étourdissant.

La scène représente un port, mais quel port ! un port comme on n'en voit nulle part. Marseille et sa mer glauque, Dunkerque avec ses dunes dorées, Gênes avec l'azur de ses eaux, qui rivalise avec l'azur de son ciel, sans qu'on puisse dire lequel l'emporte comme charme, aucun de ces ports ne se peut comparer avec celui que me montrait mon rêve. C'est un port des Mille et une Nuits, quelque chose de fantastique, de féerique, d'invraisemblable, d'indescriptible. Non ! vraiment, aucune description n'en saurait donner une idée exacte, et je ne sache aucun pinceau ayant reproduit sur la toile pareille magie, qu'il ait nom Claude Lorrain ou Joseph Vernet ; Boudin, Ziem ou Canaletti. C'est pourquoi, si j'ose entreprendre cette description, je prends soin d'avertir le lecteur que mon tableau ne peut être qu'une ébauche, une simple esquisse, et quelles que soient mes expressions laudatives et admiratives, je suis sûr de rester toujours au-dessous de la réalité.

Donc ! la scène représente un port, c'est dire qu'on y voit de l'eau, des bateaux, une ville. De l'eau, certes oui ; mais une grande étendue d'eau : plus qu'un fleuve, plus qu'un lac, une mer, une vraie mer, aux vagues moutonnantes et frangées d'une blanche colerette, une mer d'un gris d'acier, sous un ciel adorablement brumeux, une mer où évoluent et s'entrecroisent des barques multicolores aux voiles éployées. Çà et là, quelques grands vaisseaux sont à l'ancre dans la baie, balançant leurs mâts au gré de la vague ; les uns sont à quai, les autres sont mouillés à quelques milles du rivage.

Et comme arrière-plan, tout là-bas, la ville bâtie en amphithéâtre, au pied d'un échelonnement de collines verdoyantes et de montagnes arides ; la ville, avec ses maisons blanches et ses toits rouges, ses jardins où les fleurs émaillent la verdure, ses quais où tout un monde fourmille, foule animée, bariolée, bruyante. A voir se croiser les bérets et les sombreros, les chaquetas et les mantilles, on dirait quelque ville de l'Estramadure ou de Léon.

Mais ce qui donne à cette rade une couleur spéciale, ce qui en fait un lieu particulièrement enchanteur, c'est la présence d'une quantité de petits îlots, de rochers isolés, dont l'imagination du décorateur a parsemé la toile. Au lieu d'être couvertes de la verdure traditionnelle, ces îles minuscules (et, en effet, leur étendue ne saurait être considérable pour qu'on puisse en compter un certain nombre dans un simple décor de théâtre), donc ces îles de Lilliput sont couronnées de petits édifices charmants ; ici un temple, là une colonne de marbre, plus loin un dôme ou une ruine antique ; et si on ne les voit pas, on y devine, en outre, des statues de marbre, des frontons étincelants d'or et d'azur, des bosquets d'orangers, des fleurs embaumées, des cascades aux eaux limpides, des bassins de porphyre où se jouent des poissons argentés, des vasques de jade et de lapis-lazzuli, toutes choses que la distance dérobe à mes yeux.

Je dirais que c'est là, probablement, le séjour préféré des fées et des génies, si nous étions encore au temps des fées et des génies ; à moins que ce soient simplement autant d'embuscades où de sémillantes sirènes attirent à sa perte l'imprudent voyageur. Oui, sans doute, car aux quatre coins de l'horizon se font entendre des chants voluptueux et des orchestres endiablés ; de tous côtés ce sont des mélodies qui semblent exercer sur nous une attraction mystérieuse, une fascination irrésistible. L'air, embaumé par surcroit de tous les parfums, paraît comme saturé de musique : musique gaie, pimpante, rieuse, scintillante, où se mêlent les

trilles des flûtes, les éclats des cuivres, le roulement des caisses, le cliquetis des castagnettes, et les appels fous, ensorcelants des tambours de basque : Ollé ! ollé !

Ce n'est pas un orchestre, ce sont dix orchestres qui se font entendre à la fois ; mais, chose curieuse ! au lieu de se heurter dans une effroyable cacaphonie, ils se fusionnent par l'effet de l'éloignement, s'amalgament entre eux, se fondent en la plus agréable des harmonies.

Le devant de la scène, c'est le pont même du *Canada*. Sur ce premier plan s'agite, pêle-mêle, une foule nombreuse, comme on voit, au lever du rideau, s'agiter la troupe des figurants et des choristes. Seulement, au lieu des chœurs, on n'entend que le brouhaha vague des conversations, que ce murmure bourdonnant qui plane au-dessus des multitudes. Le théâtre de mon rêve est un théâtre d'ombres, où les bonshommes, que font mouvoir d'invisibles ficelles, se trouvent avoir les figures des passagers du *Canada*. Pour achever l'illusion, sans doute, mon ami E. Martin est à côté de moi qui me fait les présentations :

— Connaissez-vous ce gros homme-là ?

— Qui ? cette espèce de potiche chinoise, montée sur deux piquets ?

— Parfaitement !

— Oui, je le reconnais, pour l'avoir déjà vu au départ de Saint-Pierre. N'est-ce pas un pharmacien militaire ?

— Justement ! je m'étonne toutefois que vous l'ayez reconnu, car il est joliment changé.

— En effet, il me semble moins... potard, et plus pâle.

— Certes ! me répond E. Martin, il y a de quoi. Le pauvre homme n'a, pour ainsi dire, pas mangé de toute la traversée.

— Comment ! Est-ce que ses bocaux de pharmacie l'absorbaient à ce point ? S'est-il gavé de pilules et de pains à chanter ?

— Non ; mais il s'est tenu presque tout le temps enfermé dans sa cabine, tant la mer lui fait horreur.

— Quoi, un militaire ! Un homme qui porte une épée !

— Je crois que son épée est un pilon. En tout cas, notre homme a une peur horrible de mourir noyé ; aussi, à la moindre houle, il criait à tous les échos que nous étions perdus, que le *Canada* allait sombrer. Cette terreur l'hypnotisait à tel point, qu'il tenait continellement son revolver à la main.

— Pourquoi faire ?

— Pour se faire sauter la cervelle en cas de naufrage. Ah ! nous ne l'avons pas beaucoup vu depuis Saint-Pierre.

— Très amusante, votre histoire, et si Gribouille n'était pas mort, je dirais que c'est lui qui a revêtu un uniforme. En tout cas, *si non e vero*...

— Authentique, mon cher ! absolument authentique ; demandez plutôt à Mossmann...

En effet, mon confrère s'avançait de notre côté, mais je n'eus pas le temps de l'interroger : au même instant, je recevais une bourrade dans le dos, et comme je me retournais furieux contre l'intrus, je fus désarmé par ces mots sortant d'une bouche féminine :

— I beg your pardon, Madam.

Madame ! en voilà une vieille folle qui m'appelle madame ! elle devrait bien mettre ses lunettes !

J'avais reconnu la silhouette de la vieille miss, cette espèce de toquée, au chapeau toujours de travers.

— Excusez-la, me dit E. Martin, elle est si myope ! Avec votre couverture sur les épaules, elle vous a pris, sans doute, pour une de nos jolies passagères.

— Si c'est ainsi qu'elle les arrange, vos jolies passagères ! elles doivent avoir l'épiderme joliment marbré de noirs et de bleus !

— Le fait est que sa myopie a fait nos délices durant tout le

voyage, et je n'en finirais pas de vous raconter toutes ses bévues. Avec cela elle est coquette comme une chatte.

— Comment! elle me paraît plutôt se moquer pas mal des règles de l'esthétique, votre fille d'Albion!

— Il est vrai qu'elle est toujours habillée comme une sorcière, et coiffée en dépit du sens commun; mais cela ne l'empêche point de se plaquer du rouge et du noir sur le visage, en veux-tu, en voilà. Seulement, le rouge destiné à ses lèvres s'égare régulièrement sur le bout de son nez...

— C'est sans doute ce qui lui donne l'aspect d'un disciple de Bacchus!

— Parfaitement!... et son noir, dessinant des virgules monumentales sur ses tempes, achève de lui donner un aspect des plus cocasses!

— Vous m'amusez.

— Voyez-la, maintenant, donner de la tête contre le grand mât.

En effet, dans son empressement à débarquer, c'est maintenant le grand mât lui-même, qu'elle s'en va heurter du front; mais comme elle se pique de politesse, elle ne manque pas de lui présenter, en même temps, ses plus humbles excuses. Elle m'avait dit : madame; par compensation, elle appelle le grand mât: monsieur; «Excuse me, sir». Et dire que le grand mât reçut le choc et les excuses avec la même impassibilité!

Puis, l'ami E. Martin continue ses présentations, j'allais dire sa démonstration :

Celui-ci, c'était le père Joseph (connu!); celui-là, c'était l'ingénieur venant de Panama (connu!); cette dame en bleu, charmante, et sa fillette, une vraie peste... (connu! connu!). Mais lui ne se lasse pas, il me nomme les uns après les autres tous les passagers et passagères du *Canada*, pendant qu'ils défilent devant moi et se hâtent vers l'échelle de coupée, se ruant vers les distractions que semblent promettre ces appels venus de terre! Et je reste seul, sur le pont, à contempler cet exode.

Je suis maintenant, d'un œil de regret, les barques et les youyous, allant du *Canada* au rivage, emportant mes compagnons de voyage vers la cité des plaisirs, tandis que d'autres barques, venant en sens contraire, versent sur le pont du navire, des hommes au teint bronzé, des femmes à la chevelure d'un noir de jais et aux yeux de feu, qui m'appellent « signor », et m'offrent des fruits dans des corbeilles. Ce ne sont plus des ananas, ni des bananes; des mangues, ni des noix de cocos; ce sont des pommes, des poires, et surtout des raisins, grappes dorées au parfum délicat, ou grains énormes, défiant les produits des vignes de Chanaan.

Ce sont là, sans doute, des fruits d'Europe, et à juger par le costume et le langage des marchands, la cité qui s'abrite au fond du port, est une ville d'Espagne. Pourtant, ces airs gais, ces chants de joie, ces refrains voluptueux que la brise apporte jusqu'à moi, me font douter. N'est-ce pas hier, que l'Espagne vaincue, signait l'abandon de la plus belle de ses colonies? Après tout, cette joie n'est peut-être qu'apparente, cette gaieté peut n'être que factice. N'y a-t-il pas des gens qui, au milieu des chagrins les plus atroces, sont forcés de rire et de chanter?

En effet, un brouillard léger couvre la ville et le port comme d'un voile de deuil ; et, si la musique arrive à mes oreilles moelleusement fondue par la distance, le paysage, lui, paraît noyé dans une brume ténue, infime, vaporeuse, qui enveloppe tout, hommes et choses, comme une gangue impondérable ; qui donne à toutes choses une empreinte de tristesse, un parfum de mélancolie qui pénètre l'âme, et se trouvant en parfaite harmonie avec mon état d'esprit, me semble infiniment douce.

Qui dira les beautés du brouillard ? Quel poète chantera cette fumée légère qui, couvre tout comme d'un fin tissu de gaze bleutée, qui arrondit les angles, veloute les arêtes, amollit les contours ? Ah ! que le brouillard (je parle du brouillard léger

de France, et non du brouillard épais de Londres et de la Tamise), que le brouillard, dis-je, a donc de charmes !

D'autres chantent le soleil, l'astre de lumière et de chaleur, qui donne la vie aux êtres et aux plantes. Ah ! ceux-là ne viennent pas des Antilles, ni du Contesté; ils ne savent ce que c'est que d'avoir sans rémission le soleil à pic sur la tête, comme sous l'équateur et les tropiques. Oui ! le soleil est beau, le soleil est bon à celui qui a l'hiver, qui a le froid, qui a les frimas et la neige; mais demandez à celui qui, tous les jours que Dieu fait, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, a le soleil comme compagnon, que dis-je? comme bourreau ! soleil ardent, soleil dévorant, dont les rayons implacables semblent des flèches imprégnées d'un âpre poison ; qui dessèche tout, qui brule tout, qui ravage tout, un vrai fléau, partout où son règne est sans partage. Oui ! le soleil vivifie tout, mais à condition que l'eau vienne corriger ses méfaits ; l'eau, qu'un dieu tutélaire nous distribue sous forme de pluie et de rosée. Le soleil ! mais seul et sans nuages, il est sans charme et sans beauté, comme tout ce qui est brutal et violent !

Ce qu'il y a de bon dans le soleil, c'est la fraîcheur de l'ombre, c'est la douceur de la nuit ! La poésie du soleil levant, de l'aurore aux doigts de rose, comme disent les Parnassiens, mais elle est due à ce que les choses sont encore imprégnées de nuit et de silence, enveloppées d'ombre, baignées de rosée ! Et quant à la saveur parfumée des couchers de soleil, faut-il l'attribuer à cet astre cruel qui, tout le long de son parcours, a semé les larmes et le deuil ? ou bien à la nuit qui s'avance et aux mystères qu'elle prépare ? C'est au printemps d'ailleurs que nous revient l'hirondelle et c'est la nuit que choisit le rossignol pour chanter ses amours; et la nature elle-même, belle en toutes saisons, ne revêt sa plus riche parure qu'avec l'automne.

Oui, c'est quand le soleil est à son déclin, quand ses rayons

n'ont plus ni chaleur ni lumière, que les choses prennent du relief, que les lointains ont de la netteté, les ombres de la transparence, et les horizons de la profondeur. Mais le soleil à midi! Quelle abomination! Quelle brutalité et quelle crudité! Tous les animaux de la création, sur terre, dans les airs, et même au fond de l'eau, le fuient avec unanimité, gagnant le plus profond de leurs retraites; les oiseaux cessent de chanter; les fauves, abandonnant la poursuite de leur proie, restent cachés dans le fond de leurs tanières; et l'homme lui-même, devant qui tout recule dans la nature, cède la place et s'en va faire la sieste. Le soleil! c'est l'ami de toutes les vermines, c'est le dispensateur de la vie à tout ce qui rampe, à tout ce qui bave, à tout ce qui empoisonne ; c'est lui qui distille tous les venins, qui fait éclore les moustiques et les bousouanes, qui fait sortir de terre les crapauds et les serpents; le soleil, c'est la vie de tout ce qui est malfaisant, c'est la mort de tout ce qu'il y a de bien sur la terre.

Puis, mon rêve prit une autre orientation, car c'est aussi le propre des rêves de ne point s'attarder sur le même objet. Je rêvai donc que la brume si légère, si diaphane de tout à l'heure s'épaississait maintenant à chaque instant, devenait quelque chose d'opaque, de sombre, de noir; qu'elle s'étendait autour du *Canada* et de ses passagers comme une muraille épaisse. Notre malheureux transatlantique, enserré de plus en plus, forçait de vapeur pour se débarrasser de cette dangereuse étreinte; mais ne réussissait qu'à s'engager davantage dans les ténèbres.

Etait-ce la nuit? Etait-ce seulement l'intensité de la brume? C'étaient sans doute les deux réunies; autour de nous l'œil ne distinguait rien à 10 mètres; dans ma cabine même, les objets semblaient baignés de buée.

C'était le brouillard de mer propice aux collisions, propice aux catastrophes; aussi, la sirène du bord faisait-elle continuellement entendre sa voie stridente, à laquelle d'autres sirènes répondaient lugubrement dans le lointain. Pourtant, en dépit

de ces précautions, une catastrophe semblait imminente, car au milieu de cette brume épaisse, je voyais se dessiner la silhouette d'un navire trois fois gros comme le *Canada*; il avançait rapide et menaçant comme une catapulte. J'entendais le halètement de sa machine, la voix de tonnerre de sa sirène, il allait nous écraser sous sa masse, nous pulvériser sous son poids..., quand, tout à coup, je fus tiré de mon cauchemar par l'ami E. Martin, qui me frappait sur l'épaule en me disant: « Allons, mon cher ami, rassemblez vos forces et montez sur le pont; nous sommes bientôt arrivés. Nous entrons dans la Gironde, voulez-vous voir la tour de Cordouan? et les coteaux ensoleillés et couverts de vigne? »

Nous étions au matin du 12 septembre, le *Canada* glissait sur le beau fleuve Gascon. Je ne revenais pas de ma surprise. Quoi! nous sommes en France! fini mon voyage! finies les aventures! ce soleil qui luit, clair et brillant, dans ce ciel où courent des nuages légers, c'est le soleil de France, doux aux malades et aux convalescents! Voilà ce que je pensais, mais ne disais point; les mots s'arrêtaient dans mon gosier resserré par l'émotion; je suffoquais, j'étranglais, les sanglots m'étouffaient, et j'étais incapable de tout autre chose que de serrer silencieusement la main amie qui se tendait vers moi. Enfin, les larmes jaillirent, abondantes, déterminant la détente libératrice. Je pleurai longtemps, jusqu'à ce que la parole enfin me revînt.

« Ah! mon cher ami, que vous me rendez heureux! Je rêvais!... ah! quel beau rêve j'ai fait!.. hélas! il dégénérait en cauchemar quand vous êtes entré! Comme la réalité vaut mieux! »

Et je lui racontai le récit que je viens de faire.

— « Mais non, me dit-il, vous n'avez pas rêvé; ne vous souvient-il pas qu'hier, vous êtes monté sur le pont ?

— Oui, peut-être; mais j'ai la tête si faible, mes idées sont si peu nettes que je ne distingue plus ce qui est rêve et ce qui est réalité ?

— Eh ! bien ! cette ville enchantée de votre rêve, c'était Santander, un vrai décor d'opéra-comique, n'est-ce pas?

— Ah ! c'était Santander ! Et la musique ! Et les sirènes?

— Tout cela exista bel et bien. Pendant que vous restiez sur le pont, nous sommes descendus en ville, nous sommes allés au café-concert où nous avons fumé des cigarettes avec de charmantes señoritas (c'étaient vos sirènes); c'est bien dommage que vous n'ayez pu être des nôtres ! Quand nous sommes rentrés, vous étiez déjà couché.

— Et le brouillard, est-ce un effet de mon imagination?

— Du tout. La brume, légère toute la journée, s'est épaissie vers le soir ; et quand le *Canada* s'est remis en route, on y voyait à peu près comme dans un four. Toute la nuit, la sirène a sifflé sans discontinuer, par crainte d'une collision. Mais ce matin, le soleil s'est levé radieux sur les côtes de France; nous avons déjà franchi l'estuaire de la Gironde et c'est sur ce fleuve que nous naviguons en ce moment. Nous sommes au pays des Gascons, mon cher; tout à l'heure nous serons à Bordeaux, demain à Paris. »

Bientôt, en effet, le *Canada* accostait aux appontements de Pauillac, et tout de suite un mot parti de la rive précisait le changement de latitude : « Et OTTREMIN ! ça va BIEIGN? » C'est ainsi qu'un ouvrier du port saluait un matelot du *Canada*, une vieille connaissance, sans doute.

« Hélas ! non, ça ne va pas BIEIGN ; mais çà ne fait RIEIGN, je suis tout de même BIEIGN content d'être arrivé, OTTREMIN ! »

C'est ainsi que je répondais tout bas à l'interpellation de l'homme du Midi.

Et maintenant, chers amis qui avez eu le courage de me lire jusqu'au bout, merci. Si vous trouvez que dans ces dernières pages j'ai trop parlé de moi, veuillez me le pardonner, en faveur de l'intention, car je n'ignore pas combien le *moi* est haïssable. Toutefois je ne pouvais écourter ce chapitre, sans faire tort à ma conclusion, que voici, sans plus tarder :

Quand on est bien chez soi, c'est folie de courir le monde.

POSTFACE DE LA 2ME ÉDITION

La première édition de ce récit de voyage a été publiée sous forme de feuilleton dans l'*Actualité Médicale*. Mais ce journal ne parait qu'une fois par mois, de sorte que, pour être conduite jusqu'au bout, cette publication a demandé plus de 5 années, soit du 15 décembre 1898 au 15 avril 1904. Aussi depuis mon débarquement à Bordeaux, tant d'évènements se sont passés que cette nouvelle édition pourrait paraître quelque peu surannée, si je ne rajeunissais mon récit en donnant des nouvelles, les dernières que j'ai pu me procurer, des personnages qui y ont figuré à un titre quelconque. Dans les anciens romans on faisait de même et le lecteur était content d'apprendre que X..., après toutes ses tribulations, était marié, père de beaucoup d'enfants et se préparait une vieillesse heureuse. J'espère que mes lecteurs me sauront gré d'agir ainsi, d'autant plus que mes personnages ne sont point des héros d'imagination, mais existent ou ont existé en chair et en os. Commençons par notre bateau : à tout seigneur, tout honneur.

1. Après avoir échappé au cyclone qui dévasta les Antilles vers la mi-septembre 1898, le *Georges-Croisé* est allé se perdre sur les côtes de la Havane à la fin de cette même année. Il était écrit qu'il n'échapperait pas à cette destinée. Heureusement le désastre fut purement matériel et il n'y eut pas d'accident de personnes à déplorer.

2. Avant le naufrage, l'équipage s'est révolté une seconde fois contre son capitaine, et c'est miracle que Baudelle ait échappé à la mort. Quatre à cinq des mutins, que la discrétion m'empêche de nommer, ont réfléchi pendant 2, 3 et 5 ans, sur la paille humide des cachots, sur les inconvénients de la « dive bouteille ».

3. Noël est mort à Daniel de la malaria, quelques mois après mon départ. Le docteur Mossmann est mort; mort aussi le docteur Sainte-Rose.

4. Damoisy est toujours au Carsevenne, malgré quelques atteintes graves de paludisme.

5. Baudelle, Bernon, Tessier et Léon sont revenus en France et naviguent sans doute sur d'autres bâtiments. Mais tandis que Bismark, dont la vie est dure comme chez toutes les sales bêtes, continue à faire les délices de son maître et excite la nausée chez les autres, mon pauvre Black, lui, est mort là-bas dévoré par la vermine tropicale.

6. Pauline est restée au Carsevenne ; mais Fifine est revenue à Sainte-Lucie après le naufrage du *Georges-Croizé*, et Angelina est retournée chez sa tante, la majestueuse Chacha, à Fort-de-France.

7. L'ami Le Boullenger continue d'habiter Fort-de-France malgré la catastrophe qui a désolé la Martinique.

8. L'éruption du Mont-Pelé, le 8 Mai 1902, a occasionné plusieurs victimes parmi nos connaissances. C'est d'abord Gogain, le négociant de Saint-Pierre, qui nous vendit des mauresques. Heureusement ses enfants étaient absents de la ville le jour de la catastrophe et ont échappé au désastre grâce à ce hasard providentiel. Par contre toute la famille Landes a été anéantie.

9. La famille Beauroy est devenue tout à fait parisienne, et nous aimons à parler ensemble du temps jadis, de la rue Christophe-Colomb, du jardin des Palmistes, de « l'habitation », etc., etc.

10. Croizé est toujours le *globe-trotter* infatigable que j'ai connu. Après notre voyage au Contesté, il est devenu colonel dans l'armée de la République Argentine ; puis, de retour en France, il a équipé un nouveau navire et fait maintenant la navette entre le Hâvre et... la Terre-de-Feu, d'où il rapporte à chaque voyage de magnifiques fourrures.

11. E. Martin s'occupe toujours de questions coloniales... mais à Paris, à son bureau de l'avenue de l'Opéra. Quant aux frères de C... quoique, dit-on, ils se montrent fréquemment sur les boulevards, je ne les ai jamais revus.

12. Enfin, moi-même, après avoir eu beaucoup de peine à me débarrasser de la malaria, ce à quoi j'ai occupé tout mon hiver de 1898-1899, j'ai fini par recouvrer ma santé, grâce à mon excellent ami, le Docteur Rivière, le savant électro-thérapeute de la rue des Mathurins, dont je recommande la formule à mes confrères des colonies.

TABLE

des gravures contenues dans ce volume

		Pages
Planche A.	Fig. 1. Le bateau le *Georges-Croizé*.	Couverture
—	— 2. Une marchande de bananes à la Martinique.	
Planche I.	Portrait de l'auteur.....	1 A
Planche II.	Fig. 1. Le *Georges-Croizé* dans le bassin du commerce à Dunkerque.....	1 B
	— 2. Portrait de Croizé, chef de mission, explorateur.	
	— 3. Portrait de Baudelle, capitaine du *Georges-Croizé*.	
	— 4. Portrait de Bernon, mécanicien-chef.	
	— 5. — de Damoisy, passager.	
	— 6. — de Noël, passager.	
	— 7. L'entrée du port de Dunkerque, vue de la haute mer.	
Planche III.	Fig. 1. Le fort du Roule et la « Divette » à Cherbourg.....	8
	— 2. Statue de Napoléon menaçant l'Angleterre.	
	— 3. Le bassin du commerce à Cherbourg.	
	— 4. La place du marché et le théâtre.	
Planche IV.	L'équipage du Georges-Croizé	16
Planche V.	Fig. 1. Le Break-water à Madère.....	24
	— 2. Le cap San Lourenzo.	
	— 3. Vue générale de Funchal.	
Planche VI.	Fig. 1. La place Saint-Sébastien à Funchal..	40
	— 2. Le port, le phare.	
	— 3. Un coin du jardin public.	
	— 4. La place de la Constitution.	

		Pages
Planche VII.	Le déjeuner à bord du *Georges-Croizé*.....	56
Planche VIII.	Fig. 1. Une rue de Funchal.....	72
	— 2. Oculi.	
	— 3. Une rue à Fort-de-France, la cathédrale.	
Planche IX.	Fig. 1. Le Dubourdieu et le Fulton.....	104
	— 2. La bibliothèque à Fort-de-France.	
	— 3. La rade de Saint-Pierre.	
	— 4. La rivière Roxelane.	
	— 5. La ville de Saint-Pierre.	
	— 6. La ville de Fort-de-France.	
Planche X.	Fig. 1. La rivière Madame à Fort-de-France.	128
	— 2. Une autre vue de la rivière Madame.	
	— 3. La Savane.	
Planche XI.	Fig. 1. La baie de Sainte-Lucie.....	144
	— 2. La Compagnie transatlantique à Fort-de-France.	
	— 3. Vue générale de Bridgetown (Barbade).	
Planche XII.	Fig. 1. Le grand Piton et la Soufrière.....	152
	— 2. Entrée de la baie de Sainte-Lucie (côté N.).	
	— 3. Une rivière à Port-Castries.	
	— 4. Entrée de la baie de Sainte-Lucie (côté S.).	
	— 5. Autre rivière à Port-Castries.	
Planche XIII.	Fig. 1. Une débardeuse (Ste-Lucie).....	160
	— 2. Le *Georges-Croizé* fait du charbon (Ste-Lucie).	
	— 3. Autre vue générale de Bridgetown (Barbade).	
	— 4. Un faubourg de Port-Castries.	
Planche XIV.	Fig. 1. Les îles du Salut.....	176
	— 2. La statue de Nelson à Bridgetown.	
	— 3. Le jardin des Palmistes, à Cayenne.	
	— 4. Vue générale de Cayenne, le fort.	
Planche XV.	Fig. 1. Les pêcheries chinoises à Cayenne...	162
	— 2. Une rue à Cayenne.	
	— 3. La rue de la Liberté et le jardin des Palmistes.	

		Pages
Planche XVI.	Fig. 1. « L'habitation » de M. Beauroy.....	208
	— 2. La plage Beauroy (côté S.).	
	— 3. La plage Beauroy (côté N.).	
	— 4. Le marché.	
	— 5. Le jardin des Palmistes.	
	— 6. Les « Transportés » sur le port.	
Planche XVII.	Fig. 1. Le Connétable.....	264
	— 2. La statue de Schœlcher à Cayenne.	
	— 3. Le *Georges-Croizé* échoué dans le Carsevenne.	
	— 4. Après le naufrage.	
	— 5. Deuxième échouage du *Georges-Croizé*.	
Planche XVIII.	La carte du Contesté franco-brésilien.....	272
Planche XIX.	Fig. 1. Le saut Daniel à marée basse.....	328
	— 2. Village Bosche.	
	— 3. Le saut Daniel à marée haute.	
	— 4. Vue de Daniel (côté Nord).	
	— 5. Vue de Daniel (côté Sud).	
Planche XX.	Fig. 1. Le port de Daniel.....	344
	— 2. Une rue à Daniel.	
	— 3. La case de Sursin.	
	— 4. Deux nègres Bosches.	
	— 5. Le Carsevenne à Daniel.	
Planche XXI.	Fig. 1. Vue de Firmine.....	392
	— 2. Le nègre Firino.	
	— 3. Une des rues principales à Daniel.	
	— 4. Une place publique.	
	— 5. Le parc de *Mössieu* Tardon.	
Planche XXII.	Fig. 1. Le saut Daniel à marée montante....	472
	— 2. Le saut Daniel à marée haute.	
	— 3. Autre rue à Daniel.	
	— 4. Le *Campania* échoué.	
Planche XXIII.	Fig. 1. La fontaine Gueydon à Fort-de-France.	608
	— 2. Vue générale de la Pointe-à-Pitre.	
	— 3. La route de Balata à Fort-de-France.	
	— 4. Vue générale de Fort-de-France.	

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce volume

			Pages
AVANT-PROPOS			1
		PREMIÈRE PARTIE : *De Dunkerque à Madère*	
17 Juin	1898. —	Les feux sont allumés. — Un déserteur...	3
18	—	Le carillon de Jean-Bart. — Le départ de Dunkerque. — Mal de mer sur toute la ligne	3
19	—	Premier accident de machine.— Le cap sur Cherbourg	4
20	—	La ville de Cherbourg en fête. — La Divette.	7
21	—	Succès de Damoisy. — Départ de Cherbourg. — Brouillard	8
22	—	L'île d'Ouessant. — La houle	9
23	—	Dans le golfe de Gascogne. — Le Gulf-Stream. — Les alcyons	11
24	—	Les baleines. — Le Finistère espagnol. — Le phare de Villano	12
25	—	Chasse aux marsouins	15
26	—	La discorde à bord	18
27	—	Monotonie	19
28	—	Madère. — La côte Nord. — La côte Est. — Funchal.—Réception enthousiaste.—Chez le Docteur Pitta. — Les rues et les places publiques. —Les traineaux, les bœufs. — Cavaliers et amazones. — La flore et la faune. — La fête de Saint-Pierre. — Feux d'artifice	20

Page

DEUXIÈME PARTIE : *De Madère à Fort-de-France*

29 Juin. — Journée de loisirs. — Coup d'œil rétrospectif. — L'Histoire de Madère. — Le climat de Funchal 38
30 — Nouvelle avarie à la chaudière. — La gastrite du capitaine 45
1 Juillet 1898. — Baudelle et Bernon. — Oculi et Bismark 51
2 — L'ordinaire sur le *Georges-Croizé*. — Le kary. — Le pain. — Poissons volants... 53
3 — Une éclipse de lune 56
4 — La vie à bord d'un long-courrier 58
5 — Tanqueret s'ennuie. — Combat de chiens . 60
6 — Le Baptême du tropique 63
7 — La mer des Sargasses. — Les méduses 64
8 — Phosphorescence 66
9 — Les paille-en-queue 69
10 — Blak matémorphosé en lion 69
11 — Menaces de cyclone 70
12 — La Martinique. — La Montagne-Pelée. — La Perle. — La ville de Saint-Pierre. — Fort-de-France. — Le *Georges-Croizé* échoué sur un rocher. — L'hôtel Bédiat. — Les grenouilles chantantes 73

TROISIÈME PARTIE : *A Fort-de-France*

13 — La Savane. — Les Négresses. — Le Marché. 83
14 — La Fête Nationale. — Les courses à Fort-de-France. — Les jeux. — Révolte à bord. 91
15 — La famille Behanzin. — Nègres et négresses. — Le bal du marché 97
16 — Quelques silhouettes. — Un dîner de gala. — Une chasse originale. — Les lucioles. — Les trigonocéphales 106
17 — — Préparatifs de départ. — L'état sanitaire à Fort-de-France. — Le vin du cuisinier de l'amiral 117

Pages

QUATRIÈME PARTIE : *De Fort-de-France à Cayenne*

18 Juillet. — A Saint-Pierre. — Une ville de négres. — Le jardin botanique..... 122

19 — Les rhumeries et les fabriques de cercueils — Un bain dans la rade. — Nouveaux passagers..... 127

20 — L'île de Saint-Lucie. — La rade. — Les forçats. — Port-Castries. — Les débardeuses. — Une drôle d'aventure. — Les faubourgs de la capitale. — Le casque colonial. — Les Anglais chez eux. — En route pour la Barbade. — Le gros Piton et la Soufrière..... 133

21 — L'île « Barbados ». — Bridgetown, la ville et la rade. — Une belle colonie. — Les cyclones..... 151

22 — Mer houleuse..... 160

23 — Toujours la houle..... 167

24 — Un capitaine mélomane..... 168

25 — Les côtes de la Guyane. — Les Iles du Salut. — Une alerte à l'île du Diable. — L'Enfant Perdu. — Arrivée à Cayenne. — Une famille Cayennaise. — Les moustiques..... 168

26 — Cayenne à 6 heures du matin. — Les marchandes de cocos. — Les urubus. — Les transportés. — Le commerce à Cayenne. — L'or en Guyane. — L'hopital civil. — Les lépreux. — La chapelle. — Le pénitencier. — Les forçats, leur existence. — Le conseil de guerre au bagne. — Considérations sur le régime pénitentiaire. — Ce que deviennent les forçats évadés. — L'hôpital militaire. — Le quartier des forçats. — La pharmacie. — Les cuisines. — L'art religieux au bagne. — Une chapelle artistique. — Le tamarinier de Vincent-Pinçon. — Le jardin des Palmistes.

Pages

— Un déjeuner à la Cayennaise. — La douane. — Le prix de la vie à Cayenne. — La statue de Schœlcher.— La banque de la Guyane. — Les pêcheries chinoises. — Le marché. — L'état sanitaire. — « L'habitation » de mon hôte. — Les chasses aux environs de Cayenne. — La pimentade. — Le pack..... 197

CINQUIÈME PARTIE : *De Cayenne au Carsevenne*

27 Juillet. — Départ de Cayenne. — Les incertitudes de Croizé. — Une bande de requins. — L'ami Goussette. — Le « Grand-Connétable ». — Un singulier pilote. — Les placers en Guyane. — Une tortue de mer..... 247

28 — Echoués en pleine mer.— L'île des Garses. — Perdus en mer. — Forte houle..... 260

29 — A la recherche du Carsevenne. — La barre enfin franchie. — Navigation sur le fleuve. Le *Georges Croizé* échoué. — En plein dans les palétuviers. — La volée des moustiques..... 264

30 — De plus en plus échoués. — Une partie de chasse mouvementée. — Encore les moustiques. — Les fourmis rouges. — Un caïman. — Retour au bateau. — Le capitaine Noir et sa famille. — Nouveau Joseph. 279

31 — Mes adieux au *Georges-Croizé*. — En canot. — Les pagayeurs. — Une chanson créole improvisée. — Arrivée à Daniel. — Chez Sully-l'Admiral. — Malade blanc et médecin noir..... 302

SIXIÈME PARTIE : *Douze jours à Daniel.*

1er Août 1898. — La chaleur à Daniel. — L'ami Spatch. — Un enterrement pas triste..... 315

		Pages
2 Août 1898.	— Naufrage du chaland. — Une séance de musique en plein vent.....	327
3	— Deuxième partie de chasse. — La savane de l'ouest. — Un palabre avec Judic. — Môssieu le Maire. — Un bal au Carsevenne.	330
4	— Excursion au saut Damen.— Le Palmarium. — Un bain d'un nouveau genre. — Retour accidenté.....	347
5	— Je fais du commerce. — Les placers du Carsevenne.....	358
6	— Costume de nuit.— La flore du Contesté. — Les orchidées.— Les essences forestières. — Le coup de Chacha à Daniel.....	365
7	— Nouvelle excursion cynégétique. — La savane de l'Est. — Oiseaux mouches et colibris. — Encore la flore. — La faune. — Les insectes et les reptiles. — La question de l'eau au pays des fièvres. — La Céleste et la Louise. — Un festin au Carsevenne.....	374
	Histoire du Contesté franco-brésilien avant et après la découverte de l'Amérique....	399
	1re Période préhistorique. — Indiens-caraïbes. — Leurs mœurs. — Leurs coutumes. Fête du curare. — Anthropophagie.....	399
	2e Période.— Période légendaire de l'Eldorado, de 1500 à 1713 (traité d'Utrecht)....	406
	2 faits : recherche de l'Eldorado et lutte sanglante contre les indigènes. — La légende de Manoa del Dorado. — Claude Guillouet d'Orvillers (1790). — Walter Raleigh. — Les expéditions aventurières se succèdent. — Les massacres se répètent.— Traité de Lisbonne, 1700.— Traité d'Utrecht, 1713.	
	3e Période. — Période agricole. — Du traité d'Utrecht à la découverte des placers du Carsevenne en 1893.....	414

Page

Les articles 8 et 9 du traité d'Utrecht. — La rivière Japock. — Les idées de Colbert en matière de colonisation. — Les moines et les jésuites. — De Féroles. — Expédition désastreuse du chevalier Turgot. — Expulsion des jésuites (1764). — Malouet et Guizan. — Bessner (1784). — Loi d'émancipation (juin 1794). — Le 12 germinal et le 18 fructidor. — La loi d'émancipation rapportée en 1802. — Victor Hugues, 1802. — Traité de 1817. — Importation des Indiens 1820. — Seconde émancipation des négres (1848). — La loi Schœlcher. — Transformation de la colonie en pénitencier. — Découverte de l'or en Guyane (1854). — Jules Gros (1877-1878).

4e Période. — Période des Placers de 1893 jusqu'à nos jours..... 436
Découverte du premier placer par Germane. — L'âge héroïque du Contesté (1894). — Première expédition Croizé. — L'affaire Cabral. — Inertie de notre gouvernement. — Casey, Coudreau, Croizé. — Révolte des Anglais.

8 Août. — Commencement de spleen. — Croizé ne revient pas..... 458

9 — *Mòssieu* Firino..... 460

10 — Goussette s'en va. — Pêche à la ligne. — La revanche des truites. — Las d'attendre Croizé. — Le *Campania*, goëlette anglaise de 35 tonneaux..... 463

11 — Je repars seul pour la France. — A bord du *Campania*. — Nouveaux malheurs. — Tout comme sur le *Georges-Croizé*..... 472

12 — Singulière procession sur le beaupré. — Une dernière chasse sur le Carsevenne. — Le *Campania* en détresse..... 481

Pages

13 Août. — A l'embouchure du Carsevenne. — Dernier échouage. — Un lever de soleil. — Un solitaire. — Les mouches-éléphants. — En haute mer 493

SEPTIÈME PARTIE : *Du Carsevenne en France*

13 Août. — (Suite). Cuisine anglaise 502

14 — « The Connetable » ! — la Montagne d'Argent. — Histoire instructive d'un colon. — Télépathie..... 504

15 — En rade de Cayenne. — Au lazaret. — Tribulations administratives. — Chez Florimond. — Un civet succulent. — Mon ami l'assassin..... 510

16 — La Malaria. — Hospitalité créole 534

17-23 Août. — Une semaine d'anéantissement. — En révolte contre la Faculté. — Léa, la bonne négresse. — Journées lugubres. — Croizé est de retour.....

23 — Adieux à Cayenne. — Retour à bord du *Georges-Croizé*..... 551

24 — Convalescence rapide. — Une bonne pipe. — Sully l'Admiral et son coutchi..... 552

25 — Nostalgie..... 555

26 — Rencontre du Horten. — La nostalgie continue 557

27 — Retour à la Barbade. — A la recherche d'un pantalon. — Point de cafés ni de restaurants. — Le port de Bridgetown. — Le Rayon vert..... 558

28 — La soufrière de Sainte-Lucie. — A propos des volcans. — A Port-Castries. — Fifine était mère de famille. — Une vieille connaissance. — Dernière panne. — Les suites d'une friture. — Arriv'ra ! arriv'ra pas ! 569

Pages

29 Août 1898. — Hourrah ! Canada for ever ! — A Fort-de-France. — Le quartier... militaire. — La Compagnie transatlantique. — Des employés modèles 600

30 — Dernier contact avec les nègres. — A bord du Canada. — Pauvre Croizé ! — Saint-Pierre 607

31 — La Guadeloupe, les deux îles. — La Pointe-à-Pitre. — En route pour la France 614

CONCLUSION

1-12 sept. 1898. — Seconde attaque de malaria. — La fièvre tierce hématurique. — Histoire d'un coléoptère noir. — Triple douche non prescrite par la Faculté. — A toute extrémité. — Santander 620

12 — Pauillac. — Bordeaux. — Morale 652

POSTFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION 655

TABLE DES PLANCHES, ILLUSTRATIONS, CARTES, ETC. 657

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES 660